MONTAIGNE

ESSAIS

Traduction en français moderne

par Guy de Pernon

MONTAIGNE

ESSAIS
Livre II

Traduction en français moderne
du texte de l'édition de 1595
par Guy de Pernon

© Pernon-éditions 2010

Remerciements

Merci à celles et ceux qui m'ont fait part

de leurs encouragements et de leurs suggestions,

qui ont pris la peine de me signaler

des coquilles dans ce travail,

et tout particulièrement à

Mireille Jacquesson et Patrice Bailhache,

pour leur regard aigu et leur persévérance

durant toutes ces années.

Sur cette traduction

Dans un article consacré à la dernière édition « de référence »(1), Marc Fumaroli faisait remarquer qu'un tel travail de spécialistes ne peut donner *« l'éventuel bonheur, pour le lecteur neuf, de découvrir de plain-pied Montaigne autoportraitiste "à sauts et gambades" »*. Et il ajoutait: *« Les éditeurs, une fois leur devoir scientifique rempli, se proposent, comme Rico pour Quichotte, de donner une édition en français moderne pour le vaste public. Qu'ils se hâtent! »*

Voici justement une *traduction en français moderne*, fruit d'un travail de quatre années sur le texte de 1595, qui voudrait répondre à cette attente.

C'est que, contrairement à l'adage célèbre, traduire Montaigne n'est pas forcément le trahir. Au contraire. Car s'il avait choisi d'écrire en français, Montaigne était bien conscient des évolutions de la langue, et s'interrogeait sur la pérennité de son ouvrage:

« J'écris ce livre pour peu de gens, et pour peu d'années. S'il s'était agi de quelque chose destiné à durer, il eût fallu y employer un langage plus ferme: puisque le nôtre a subi jusqu'ici des variations continuelles, qui peut espérer que sous sa forme présente il soit encore en usage dans cinquante ans d'ici? »

Puisse cette traduction apporter une réponse à son inquiétude...

NOTES

1. Celle de Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Gallimard, Coll. « Pléiade », 2007 (texte de 1595). L'article cité est celui du « Mondes des Livres » du 15 juin 2007, intitulé « Montaigne, retour aux sources ».

Sur les diverses éditions de ce texte

Destinées au « vaste public », et cherchant avant tout à rendre accessible la savoureuse pensée de Montaigne, les éditions de ce texte proposent quelques dispositifs destinés à faciliter la lecture; certains d'entre eux peuvent être différents selon qu'il s'agit d'une version destinée à l'*impression* ou d'une version *numérique*.

Dans toutes les versions

— Dans chaque chapitre, le texte a été découpé en blocs ayant une certaine unité, et numérotés selon une méthode utilisée depuis fort longtemps pour les textes de l'antiquité, constituant des repères indépendants de la mise en page.

— Lorsque cela s'est avéré vraiment indispensable à la compréhension, j'ai mis entre crochets [] les mots que je me suis permis d'ajouter au texte.

— Les notes éclairent les choix opérés pour la traduction dans les cas épineux, mais fournissent aussi quelques précisions sur les personnages anciens dont il est fréquemment question dans le texte de Montaigne, et qui ne sont pas forcément connus du lecteur d'aujourd'hui.

Versions « papier » et « PDF »

— La traduction des citations s'accompagne dans la marge des références à la bibliographie figurant à la fin de chaque volume.

— Des titres en marge indiquent les thèmes importants, et constituent des sortes de « signets » qui permettent de retrouver plus commodément les passages concernés.

— Un index des notions essentielles, permet de localiser rapidement leurs occurrences.

Versions numériques destinées aux « liseuses » et aux « mobiles »

— Les références bibliographiques des citations sont indiquées en notes ou entre crochets à la suite des citations, notamment pour les vers.

— Les appels de notes fonctionnent - quand l'appareil le permet - en tant que liens hypertexte, en avant et en arrière.

— La table des matières ne figure ni en tête ni à la fin du volume; elle fonctionne également en mode hypertexte, mais elle n'est toutefois accessible que si le logiciel utilisé l'a prévu et le permet.

AVERTISSEMENT

Ce livre numérique est au format « ePub ». Son codage a été validé par « epubCheck 1.05 ».

Cependant, selon le matériel et le logiciel utilisé, certaines fonctionnalités prévues peuvent ne pas être exploitables: les appels aux notes et l'accès aux chapitres par le sommaire, par exemple, si l'écran de l'appareil n'est pas tactile.

Par ailleurs, selon les appareils et les logiciels, les quelques mots et vers en **caractères grecs** présents dans le texte peuvent ne pas être lisibles...

LIVRE I: chap. 24, §39 - chap. 25 §59 et §106

LIVRE II: chap. 12 §199, 263 et 324 - chap. 26 §2

En guise de test voyez ce mot-ci: « χεῖρον » qui *devrait* vous apparaître en caractères *grecs*.

Chapitre 1
Sur l'inconstance de nos actions

1. Ceux qui s'emploient à examiner les actions humaines ne rencontrent jamais autant de difficultés que lorsqu'il s'agit de les rassembler et de les présenter sous le même jour. C'est qu'elles se contredisent de telle façon qu'il semble impossible qu'elles fassent partie du même fonds. Dans sa jeunesse, Marius se trouvait ainsi être tantôt le fils de Mars et tantôt le fils de Vénus.

2. Le pape Boniface VIII prit, dit-on, sa charge comme un renard, s'y comporta comme un lion, et mourut comme un chien(1). Et qui pourrait croire que c'est Néron, le symbole même de la cruauté, qui s'est exclamé : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais su écrire ! » alors qu'on lui faisait signer, selon l'usage, la sentence d'un condamné — tant il avait le cœur serré d'envoyer un homme à la mort.

3. Il y a tellement d'exemples de ce genre, et chacun de nous peut en trouver tellement pour lui-même, que je trouve surprenant de voir quelquefois des gens intelligents se donner bien de la peine pour les faire s'accorder, car l'irrésolution me semble le défaut le plus courant et le plus visible de notre humaine nature. Ainsi en témoigne ce vers fameux de Publius [Syrus], l'auteur de farces:

> *Mauvaise résolution, celle qu'on ne peut modifier.*

4. Il peut sembler raisonnable de juger un homme d'après les traits les plus ordinaires de son existence ; mais étant donnée l'instabilité naturelle de nos mœurs et de nos opinions, j'ai souvent pensé que les bons auteurs eux-mêmes ont bien tort de s'obstiner à vouloir faire de nous un composé solide et stable. Ils choisissent un caractère universel, et sur ce patron, ils classent et interprètent tous les actes d'un personnage ; et s'ils ne peuvent les y plier suffisamment, ils y voient de la dissimulation. Auguste leur a pourtant échappé ; c'est que cet homme-là, toute sa vie durant, a présenté en permanence une variété d'attitudes si manifeste et si soudaine qu'il a découragé les juges les plus audacieux, et que son cas est demeuré un problème non résolu. La constance est la chose pour moi la plus malaisée à croire chez les hommes et l'inconstance, la plus aisée. Qui jugerait de leurs actes en détail, un par un, aurait bien des chances d'approcher la vérité.

5. Dans toute l'Antiquité il est bien difficile de trouver une douzaine d'hommes ayant conformé leur vie à un projet précis et stable, ce qui est le principal objectif de la sagesse. Car pour toute la résumer d'un mot, dit un Ancien, pour embrasser d'un coup toutes les règles de notre vie, on peut dire qu'il s'agit de vouloir et ne pas vouloir, sans cesse, la même chose : « je n'ai rien à ajouter, dit-il, pourvu que la volonté soit juste ; car si elle ne l'est pas, il est impossible en effet qu'elle soit toujours une ». [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* II, 20] En vérité, j'ai appris autrefois que le vice n'est qu'un dé-règlement(2) et un manque de modération. Et par conséquent, il est impossible que la constance lui soit associée.

6. Démosthène aurait dit que le commencement de toute vertu, c'est la réflexion et la délibération, et sa fin et sa perfection, la constance. Si nous décidions de la voie à prendre par le raisonnement, nous prendrions la meilleure ; mais personne n'y pense :

> *Il veut, il ne veut plus ; puis il veut de nouveau la même chose ;*
> *Il hésite, et sa vie est une perpétuelle contradiction.*
>
> [Horace *Épîtres* I, 2, v. 98]

7. Ce que nous faisons d'ordinaire, c'est suivre les variations de notre désir, à gauche, à droite, vers le haut, vers le bas, là où le vent des circonstances nous emporte. Nous ne pensons à ce que nous voulons qu'à l'instant où nous le voulons, et nous changeons, comme cet animal qui prend la couleur de l'endroit où on le pose(3). Ce que nous nous sommes proposé de faire à l'instant, nous le changeons aussitôt, et aussitôt encore, nous revenons sur nos pas. Tout cela n'est qu'agitation et inconstance :

Nous sommes agités comme une marionnette
de bois par les muscles d'un autre.

[Horace *Satires* II, 7, v. 82]

8. Nous n'allons pas de nous-mêmes : on nous emporte ; comme les choses qui flottent, tantôt doucement, tantôt violemment, selon que l'eau est agitée ou calme(4).

Ne voit-on pas que chaque homme ignore ce qu'il veut,
Qu'il cherche sans cesse, et bouge continuellement,
Comme s'il pouvait ainsi décharger son fardeau ?

[Lucrèce *De la Nature* III, v. 1070]

9. A chaque jour son idée nouvelle : notre humeur change au gré du temps,

Les pensées des hommes ressemblent à ces rayons
Changeants dont Jupiter a fécondé la terre lui-même(5).

[Homère *l''Odyssée* XVIII-135-6]

Nous flottons entre diverses opinions ; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment.

10. Celui qui saurait édicter et s'imposer mentalement des lois et une organisation claires, ferait montre toujours et partout d'une conduite égale à elle-même, grâce à un ordre et une relation adéquates entre ses principes et les choses réelles. Empédocle avait remarqué, au contraire, chez les gens d'Agrigente cette incohérence : ils s'abandonnaient aux délices de la vie comme s'ils devaient mourir le lendemain, et bâtissaient pourtant comme s'ils ne devaient jamais mourir.

11. On expliquerait facilement la vie d'un homme ainsi réglé. Comme on le voit pour Caton d'Utique : qui a frappé une seule du clavier a tout frappé ; voilà une harmonie de sons bien accordés, et qu'on ne peut nier. Et chez nous, à l'inverse, autant d'actions, autant de jugements particuliers. Le plus sûr, selon moi, serait de les rapporter aux circonstances, sans chercher plus loin, et sans en tirer de conclusion.

12. Pendant les troubles qui ont agité notre malheureuse société, on me rapporta qu'une fille, tout près de l'endroit où je me trouvais, s'était jetée d'une fenêtre pour échapper aux violences d'un voyou de soldat qui était son hôte ; elle ne s'était pas tuée dans sa chute, et pour aller au bout de sa tentative, avait voulu se trancher la gorge avec un couteau. On l'en avait empêchée, mais sans toutefois l'empêcher de se blesser gravement. Elle reconnaissait elle-même que le soldat ne l'avait encore harcelée que par des paroles, des sollicitations et des cadeaux, mais qu'elle avait eu peur qu'il en vînt pour finir à la contraindre. Et cela avec les mots, la contenance et le sang témoignant de sa vertu, à la façon d'une autre Lucrèce(6).

13. Or j'ai appris qu'en réalité, avant et depuis les faits, elle avait été une fille plutôt facile... Comme le dit le conte : tout beau et honnête que vous soyez, quand vous ne serez pas parvenu à vos fins, n'en concluez pas trop vite à une chasteté à toute épreuve chez votre maîtresse : cela ne veut pas dire que le muletier n'y trouve son compte(7).

14. Antigonos ayant pris en affection un de ses soldats, pour son courage et sa vaillance, ordonna à ses médecins de le soigner pour une maladie cachée et qui le tourmentait de longue date. S'apercevant, après sa guérison, qu'il allait avec beaucoup moins d'entrain au combat, il lui demanda ce qui l'avait ainsi transformé et rendu poltron. « Vous-même, sire, lui répondit-il, en m'ayant ôté les maux pour lesquels je ne tenais pas à la vie. »(8)

15. Le soldat de Lucullus qui avait été dévalisé par les ennemis, se vengea d'eux en les attaquant de belle façon. Quand il se fut remplumé de ce qu'il avait perdu, Lucullus, qui l'avait pris en estime, voulut le charger d'une entreprise hasardeuse, en recourant aux exhortations les plus belles qu'il pouvait imaginer :

> *Avec des mots qui auraient fait d'un poltron un courageux.*
> [Horace *Épîtres* II, 2, v. 36]

— Employez-y, répondit-il, quelque pauvre soldat dévalisé !

> *Tout rustaud qu'il fut, il répondit :*
> *Il ira où tu veux, celui qui a perdu sa bourse.*
> [Horace *Épîtres* II, 2, v. 39]

Et il refusa catégoriquement d'y aller.

16. On raconte que Mahomet(9), quand il vit ses troupes enfoncées par les Hongrois, sans que Hassan, chef de ses janissaires, fasse preuve de grande détermination dans le combat, avait outrageusement rudoyé ce dernier. Alors Hassan, pour toute réponse, alla seul se ruer furieusement, dans l'état où il était, les armes à la main, sur le premier groupe d'ennemis qui se présenta, où il disparut. Quand on lit cela, on se dit que ce n'est peut-être pas tant une manière de se justifier qu'un changement d'avis, ni tant une vaillance naturelle qu'un nouveau dépit.

17. Ne soyez pas étonné de trouver aujourd'hui si poltron celui que vous avez vu hier si courageux : la colère, la nécessité, la compagnie, le vin, ou même le son d'une trompette, lui avaient donné du cœur au ventre. Et ce courage n'est pas dû à la raison ; ce sont les circonstances qui l'ont affermi. Ce n'est donc pas étonnant si des circonstances contraires le rendent différent.

18. Cette variation et cette contradiction que l'on peut voir en nous, si changeantes, ont conduit certains à imaginer que nous avons deux âmes, et d'autres, deux forces, qui nous accompagnent et nous font mouvoir, chacune à sa façon, l'une vers le bien, l'autre vers le mal. Car ils pensent qu'une diversité si soudaine peut difficilement être associée à un sujet simple.

19. Ce n'est pas seulement le vent des événements qui m'agite selon sa direction : je m'agite et me trouble moi-même aussi du fait de l'instabilité de ma situation, et celui qui s'observe ne se trouve guère deux fois dans le même état. Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon que je la tourne d'un côté ou de l'autre. Si je parle de moi de diverses façons, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contradictions s'y retrouvent, d'une façon ou d'une autre : timide et insolent ; chaste et luxurieux ; bavard et taciturne ; actif et languissant ; intelligent et obtus ; morose et enjoué ; menteur et honnête ; savant et ignorant ; prodigue et avare... Je vois tout cela en moi, en quelque sorte, selon l'angle sous lequel je m'examine. Quiconque s'examine attentivement découvre en lui-même, et jusqu'en son propre jugement, cette versatilité et cette discordance. Je ne peux rien dire de moi absolument, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange, d'un seul mot. « *Distinguo*(10) » est l'élément le plus

universel de ma Logique.

20. Je suis convaincu qu'il faut dire du bien de ce qui est bien, et suis plutôt enclin à présenter les choses qui peuvent l'être sous un jour favorable. La bizarrerie de notre condition fait que nous sommes souvent poussés, par le vice lui-même, à faire ce qui serait un bien, si bien faire ne se définissait que par la seule intention. Car d'un acte courageux on ne doit pas conclure que son auteur est vaillant : celui qui le serait vraiment le serait toujours et en toutes circonstances. Si chez un homme ce courage était habituel et non un accès passager, il ferait de lui quelqu'un de prêt à toutes les éventualités, qu'il soit seul ou en compagnie, en champ clos comme à la bataille — car, quoi qu'on en dise, il n'y a pas un courage pour la ville et un autre pour la guerre. Il supporterait aussi courageusement une maladie dans son lit qu'une blessure à la guerre, et ne craindrait pas plus de mourir dans sa maison qu'au combat. Nous ne verrions pas le même homme se jeter dans une brèche avec une mâle assurance, et se désoler ensuite, comme une femme, de la perte d'un procès ou d'un fils.

21. Quand on est lâche devant l'infamie, et ferme face à la pauvreté, faible devant le scalpel du chirurgien, mais intrépide contre les épées adverses, ce sont les actes qu'il faut louer, non leur auteur.

22. Nombre de Grecs, dit Cicéron, craignent la vue de l'ennemi, mais se montrent fermes face aux maladies. Chez les Cimbres et les Celtibères, c'est tout le contraire. *« Rien ne peut être uniforme, en effet, qui ne repose sur un principe ferme »*. [Cicéron *Tusculanes* II, 27, 65]

23. Il n'est pas de vaillance plus extrême, en son genre, que celle d'Alexandre ; mais elle ne l'est que dans son genre, ni assez complète, ni universelle. Aussi incomparable qu'elle soit, elle a pourtant des taches : c'est ainsi qu'on le voit tellement perturbé par les plus légers soupçons envers les siens qui voudraient attenter à sa vie, et se comporter dans ses investigations d'une façon si violente et si injuste, mû par une crainte qui met sa raison sens dessus dessous. De même, les superstitions dont il faisait grand cas donnent de lui une image quelque peu pusillanime. Et l'excès de repentir dont il fit montre lors du meurtre de Clytus, témoigne aussi du côté changeant de son caractère.

24. Notre comportement n'est qu'un assemblage de pièces rapportées(11) et nous voulons gagner des honneurs sous des couleurs usurpées. La vertu ne veut être pratiquée que pour elle-même ; et si on emprunte parfois son masque dans un autre but, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une teinture vive et tenace, et quand l'âme s'en est imprégnée, on ne peut l'en séparer sans qu'elle emporte le morceau avec elle. Voilà pourquoi pour juger d'un homme, il faut suivre longtemps et soigneusement sa trace ; si la constance de son comportement ne se maintient d'elle-même, *« [comme chez] celui qui, après examen, a déterminé la route à suivre »* [Cicéron *Paradoxes* V, 1, 34], si la variété des circonstances le fait changer de pas (ou plutôt : changer de route, car on peut hâter le pas ou ralentir), alors laissez-le aller, car il s'en va « à vau-le-vent »(12), comme le dit la devise de notre Talbot.

25. Ce n'est pas étonnant, dit un auteur ancien [Sénèque], que le hasard ait tant d'influence sur nous, puisque nous vivons au gré du hasard. Celui qui n'a pas fixé d'avance, en gros, une direction à son existence ne peut pas organiser ses actes dans le détail. A qui n'a pas en tête le plan de l'ensemble, il est impossible de disposer les éléments. A quoi bon faire provision de couleurs, si l'on ne sait ce qu'on va peindre ? Personne ne fait le plan général de sa vie : nous n'y réfléchissons qu'au coup par coup. L'archer doit d'abord savoir où viser, pour bien placer sa main, l'arc, la corde, la flèche et donner l'impulsion convenable.

26. Nos projets échouent parce qu'ils n'ont pas de direction ni de but. Aucun vent n'est favorable pour

celui qui n'a pas de port de destination ! Je ne souscris pas au jugement qui fut rendu en faveur de Sophocle contre son fils qui l'accusait : ce n'est pas en voyant une de ses tragédies que l'on pouvait affirmer qu'il était compétent dans l'administration de sa maison.

27. Je ne trouve pas non plus que la conjecture faite par les Pariens, qu'on avait envoyés pour faire des réformes chez les Milésiens, ait été suffisante pour justifier les conséquences qu'ils en tirèrent. En visitant l'île, ils avaient remarqué les terres les mieux cultivées et les maisons de campagne les mieux entretenues, et avaient noté les noms de leurs maîtres. Quand ils tinrent l'assemblée des citoyens de la ville, ils nommèrent ces gens-là comme nouveaux gouverneurs et magistrats, estimant que s'ils étaient soigneux de leurs affaires privées, ils le seraient aussi des affaires publiques.

28. Nous sommes tous faits de pièces et de morceaux, d'un arrangement si varié et de forme si changeante, que chaque élément, à chaque instant, joue son rôle. Et il y a autant de différence entre nous et nous-mêmes qu'entre nous et un autre. « Sois sûr qu'il est bien difficile d'être toujours un seul et le même. » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* cxx]

29. Puisque l'ambition peut enseigner aux hommes la vaillance, la tempérance, la libéralité, et même la justice ; puisque la cupidité peut instiller au cœur d'un banal employé, élevé dans l'ombre et dans l'oisiveté, assez d'assurance pour le faire se jeter très loin de chez lui, à la merci des vagues et de la colère de Neptune, sur un frêle esquif — et qu'elle peut enseigner aussi la discrétion et la prudence ; puisque Vénus elle-même suscite résolution et hardiesse dans la jeunesse encore soumise à la « discipline » et aux verges, et aguerrit le tendre cœur des jeunes filles dans le giron de leurs mères,

> *Conduite par Vénus, la jeune fille passe, furtive,*
> *Au milieu de ses gardiens couchés et endormis,*
> *Et seule dans les ténèbres, va rejoindre son amant.*
>
> [Tibulle *Elégies* II, 1, v. 75 sq]

ce n'est pas faire preuve de grande intelligence que de nous juger seulement d'après nos comportements extérieurs : il faut sonder plus profond, et voir quels sont les ressorts qui mettent l'ensemble en mouvement. Mais c'est une entreprise bien hasardeuse — et je voudrais que moins de gens s'en mêlent.

NOTES

1. Montaigne a repris, en la traduisant, l'épitaphe latine du pape Boniface VIII. Celle-ci est mentionnée dans les « Annales d'Aquitaine » de J. Bouchet.

2. Montaigne écrit : « des-reglements » ; j'ai conservé le trait d'union qui renforce l'idée.

3. Il s'agit bien sûr du caméléon. Le mot est attesté dès le XIIe s.

4. Montaigne écrit « bonasse ». Il existe un mot « bonace » encore usité de nos jours, pour désigner le calme plat. On pourrait l'utiliser ici.

5. Montaigne citera plus loin encore ces mêmes vers (Chap. 12, § 388).

6. Lucrèce, femme de Tarquin Collatin, dont la vertu devint légendaire : pendant que son mari participait au siège d'Ardée, elle fut violée une nuit par Sextus Tarquin qui s'était introduit chez elle. A son père et son mari qu'elle fit venir, elle révéla le crime qu'elle avait subi, et se tua ensuite devant eux d'un coup de poignard.

7. A. Lanly traduit par « ne trouve avec elle son heure », expression qui me semble un peu trop obscure.

8. Montaigne ne fait ici que démarquer un passage de Plutarque, mais si l'on s'y reporte (*Vies... Vie de Pélopidas*,p. 537, 2-4), on pourra admirer comment il sait rendre en

quelques lignes toute la saveur de ce long passage.

9. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », on lit « Mechmet ». En fait il s'agirait de Mahomet II, sultan né en 1430, qui s'empara de Constantinople en 1453 ; c'est en 1479 qu'il fit une expédition contre les Hongrois ; elle se termina par un échec. L'édition de 1595 écrit « Mahomet ».

10. Terme de logique néo-scolastique ; procédé consistant à diviser les arguments en paires, dont chacune comporte au moins un élément opposé à l'un des éléments de l'autre. Les commentateurs considèrent que le début du chapitre 11 (« Sur la cruauté ») est composé selon ce procédé.

11. Une citation de Cicéron *De Natura Deorum*, I, 21 (« *Ils méprisent la volupté, mais sont trop faibles dans la souffrance ; ils dédaignent la gloire, mais une mauvaise réputation les abat.* » a été ajoutée ici à la main (par Montaigne?) dans l'interligne de l'« exemplaire de Bordeaux » ; curieusement, elle ne figure pas dans l'édition de 1595. Aurait-elle donc été rajoutée postérieurement à la copie dont semblent avoir disposé P. de Brach et Mlle de Gournay ?

12. Je n'ai pas trouvé la formulation précise de la « devise » de Talbot. Montaigne écrit « avau le vent » pour « a vau le vent », qu'A. Lanly traduit par « au gré du vent ». Mais cela ne me semble pas rendre complètement le sens, que je rapprocherais plutôt de l'expression « à vau-l'eau » qui est encore usitée aujourd'hui : « à vau », c'est « à val », donc « en aval », vers le bas, suivant simplement la pente naturelle — mais aussi avec une valeur dépréciative. J'ai donc conservé l'expression telle quelle, en ajoutant les traits d'union pour mieux la marquer.

Chapitre 2
Sur l'ivrognerie

1. Le monde n'est que variété et dissemblance. Mais les vices, eux, sont tous semblables en ce qu'ils sont des vices : c'est peut-être ainsi que l'entendent les Stoïciens. Mais s'ils sont tous également des vices, les vices ne sont pas tous égaux entre eux ; et l'on ne peut croire que celui qui a franchi de cent pas les limites

> *Au-delà, en deçà,*
> *ne peut être ce qui est bien,*
>
> [Horace *Satires* I, 1, v. 107]

ne soit pas pire que celui qui n'en est qu'à dix pas, et que le sacrilège ne soit pas pire que le vol d'un chou dans notre jardin !

> *On ne saurait prouver qu'ils sont aussi coupables,*
> *Celui qui vole un chou dans le jardin d'autrui,*
> *Et celui qui la nuit pille le sanctuaire des dieux.*
>
> [Horace *Satires* I, 3, 115-117]

Il y a donc en cela autant de diversité qu'en toute autre chose.

2. Ne pas faire de distinction dans le type et l'importance des péchés est une attitude dangereuse : les meurtriers, les traîtres et les tyrans y ont trop intérêt. Il n'est pas juste que leur conscience trouve un soulagement dans le fait que tel autre est oisif, ou lascif, ou moins assidu à la dévotion. Chacun a tendance à souligner le péché du voisin et à atténuer le sien. Les éducateurs eux-mêmes classent souvent mal les péchés, à mon avis.

3. Socrate disait que le rôle principal de la sagesse était de distinguer le bien et le mal ; et nous, pour qui le meilleur est toujours mêlé au vice, devons dire la même chose de la science qui permet de distinguer entre les vices : sans elle, exactement appliquée, le vertueux et le mauvais nous demeureraient mélangés et indiscernables.

4. L'ivrognerie, quant à elle, me semble un vice grossier et bestial. Il en est d'autres auxquels l'esprit semble prendre plus de part, et il y a même des vices qui ont je ne sais quoi de noble, si j'ose dire. Il en est auxquels se mêlent la science, le zèle, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : celui-ci est purement corporel et terrestre. C'est pourquoi la nation la plus grossière qui soit de nos jours est la seule qui lui accorde de la valeur(1). Les autres vices altèrent l'intelligence ; celui-ci la détruit, et s'attaque au corps.

> *Sous l'empire du vin,*
> *Les membres se font lourds, les jambes se dérobent,*
> *On titube, la langue est pâteuse, l'intelligence coule à pic,*
> *Les yeux sont vagues, et puis ce sont des cris,*
> *Des sanglots, des querelles...*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 575-78]

5. La pire des situations pour un homme, c'est quand il perd la connaissance et le contrôle de lui-même. On dit alors que, comme le moût qui fermente dans un récipient pousse vers le haut tout ce qui est au fond,

le vin fait s'épancher les secrets les plus intimes de ceux qui en ont absorbé outre mesure(2).

Tu sais
Des sages dévoiler les secrets
Et les soucis, dans ta joyeuse bacchanale.

[Horace *Odes* III, XXI, 14-16]

6. Josèphe raconte(3) qu'il tira les vers du nez à un ambassadeur que ses ennemis lui avaient envoyé en le faisant boire en quantité. Auguste, qui avait chargé Lucius Pison, conquérant de la Thrace, de gérer ses affaires privées, n'eut jamais à s'en plaindre ; pas plus que Tibère de Cossus, à qui il confiait tous ses projets. Et pourtant on sait que ces deux-là étaient tellement adonnés à la boisson qu'il fallut souvent les ramener ivres du Sénat tous les deux,

Ivres comme toujours et gonflés par le vin. (4)

[Virgile *Bucoliques* VI, 15]

7. On fit autant confiance à Cimber pour tuer César, bien qu'il s'enivrât souvent, qu'à Cassius le buveur d'eau. Ce qui lui fit dire plaisamment : « supporter un tyran, moi, qui ne puis supporter le vin ! » Et nous voyons les Allemands, noyés dans le vin, se souvenir tout de même de leur quartier, du mot de passe, et de leur grade(5).

On ne les vaincra pas si facilement,
Tout avinés qu'ils sont, bégayants, titubants...

[Juvénal *Satires* XV, 47-48]

8. Je n'aurais pas cru qu'il pût y avoir une ivresse si profonde, si complète qu'elle laisse pour mort, si je n'avais lu dans les historiens anciens des histoires comme celle qui suit. Attale avait convié à souper Pausanias (qui plus tard, tua Philippe de Macédoine, ce roi qui montrait, par ses belles qualités, quelle éducation il avait reçue dans la maison en compagnie d'Epaminondas). Et pour l'humilier il le fit tellement boire, qu'il livra sa beauté, sans même s'en apercevoir, comme le fait une putain buissonnière, aux muletiers et aux serviteurs les plus vils de la maison.

9. Et voici ce que m'a raconté une dame que j'honore et estime fort. Près de Bordeaux, vers Castres, où elle habite, une villageoise, veuve et réputée chaste, sentant les premiers effets de la grossesse, disait à ses voisines que si elle avait un mari, elle se croirait volontiers enceinte. Mais le soupçon s'accroissant de jour en jour, et jusqu'à l'évidence, elle en vint à faire déclarer au prône de son église, que si quelqu'un reconnaissait être l'auteur de la chose et l'avouait, elle promettait de lui pardonner, et s'il le jugeait bon, de l'épouser. Un de ses valets de labourage, que cette proclamation avait enhardi, déclara alors qu'il l'avait trouvée un jour de fête, ayant tellement bu, endormie près du foyer si profondément, et dans une posture si indécente, qu'il avait pu se servir d'elle sans même la réveiller. Ils sont mariés et vivent encore...

10. Il est certain que l'Antiquité n'a guère décrié ce vice. Les écrits de bien des philosophes en traitent à la légère ; et il y en a même, jusque chez les Stoïciens(6), qui vont jusqu'à conseiller de se laisser aller de temps en temps à boire plus que de raison, de s'enivrer pour détendre l'âme.

En ce noble combat aussi, le grand Socrate, jadis,
remporta, dit-on, la palme.

[Pseudo-Gallus *Poetae Latini Minores* I, 47]

A Caton, ce grand censeur et correcteur des mœurs des autres, on a aussi reproché de boire ferme,

> *On raconte aussi que le vieux Caton*
> *réchauffait bien souvent sa vertu dans le vin.*
> [Horace *Odes* III, 21]

11. Cyrus, roi de grand renom, parmi toutes les qualités dont il se pare pour se montrer supérieur à son frère Artaxerxès, met en avant celle d'être un bien meilleur buveur que lui(7). Et dans les nations les mieux organisées et les plus policées, concourir à qui boira le plus était de tradition. J'ai entendu Silvius, excellent médecin parisien, dire que pour empêcher notre digestion(8) de devenir paresseuse, pour aiguillonner ses forces et lui éviter ainsi de s'engourdir, il est bon de le réveiller une fois par mois par un excès de boisson. On dit aussi que les Perses délibéraient sur leurs affaires après avoir bu.

12. Ma nature et mon goût sont plus opposés à ce vice que ma raison. Car outre le fait que je me range facilement sous l'autorité des opinions des Anciens, si je trouve que c'est vraiment un vice lâche et stupide, il est tout de même moins mauvais et moins pernicieux que les autres, qui heurtent de front la société. Et si nous ne pouvons nous donner du plaisir sans qu'il nous en coûte un peu, comme on le dit, je trouve que ce vice coûte moins à notre conscience que les autres : outre qu'il n'est pas difficile à satisfaire, ce qui n'est pas négligeable.

13. Un homme d'âge avancé et de grande dignité me disait qu'entre les trois principaux agréments de la vie qui lui restaient, il comptait celui-là. Car où trouver ces agréments, sinon parmi nos penchants naturels ?(9) Mais il en usait mal. Il faut en cette affaire fuir la délicatesse, et un choix trop soigneux du vin. Si vous faites reposer votre plaisir sur sa qualité, vous vous exposez à souffrir en en buvant un médiocre. Il faut avoir le goût moins strict et plus relâché. Pour être bon buveur, il ne faut pas avoir le palais si délicat.

14. Les Allemands boivent à peu près toutes sortes de vins avec le même plaisir : leur but, c'est d'avaler, plus que de déguster. Ils y trouvent bien mieux leur compte : leur plaisir est plus ample, et plus à leur portée. D'ailleurs, boire à la française, aux deux repas et modérément, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu. Il faut y consacrer plus de temps et de persévérance !

15. Les Anciens y consacraient souvent des nuits entières, et cela se prolongeait souvent dans la journée. Il faut donc donner à notre consommation ordinaire plus d'ampleur et de force. De mon temps, j'ai vu un grand seigneur(10), célèbre par ses campagnes et ses victoires, qui ne buvait guère moins de vingt bouteilles(11) de vin au cours de ses repas ordinaires, et ne s'en montrait pas moins très sage et très avisé aux dépens de nos affaires [françaises].

16. Le plaisir, auquel nous attachons de l'importance dans notre existence, doit occuper plus de place dans celle-ci. Il faudrait, comme les employés et les travailleurs manuels, ne refuser aucune occasion de boire, et avoir ce désir toujours en tête. Il semble que nous en raccourcissions chaque jour l'usage, et que les déjeuners, les soupers et les goûters aient été, comme je l'ai vu dans mon enfance, bien plus fréquents et communs autrefois qu'aujourd'hui. Serait-ce le signe de ce que nous allons vers quelque amélioration ? Certainement pas. C'est peut-être au contraire que nous sommes plus portés à la paillardise que ne l'étaient nos pères : ce sont deux activités qui se contredisent et s'affaiblissent mutuellement. D'une part notre estomac s'est affaibli, et d'autre part, la sobriété nous rend plus galants et plus délicats dans les exercices amoureux.

17. Je m'étonne encore de ce que j'ai entendu mon père raconter à propos de la chasteté en son temps. C'était bien à lui d'en parler : il était assez porté, par goût et par nature, à la compagnie des femmes. Il parlait peu et bien, et agrémentait son langage de citations tirées des livres modernes, surtout espagnols, et parmi ces derniers, un surtout, qu'on appelle « Marc-Aurèle »(12). Il était d'un abord doux, humble et modeste, mais avec un souci particulier de la décence pour sa personne et ses vêtements, qu'il fût à pied ou à cheval. Il faisait preuve d'une étonnante fidélité à la parole donnée ; il était consciencieux et scrupuleux d'une façon telle que cela tendait plutôt à la superstition.

18. Quoique de petite taille, il était plein de vigueur et d'une stature bien droite et bien proportionnée ; son visage était agréable, et son teint plutôt mat. Il était adroit et excellait dans tous les nobles exercices : j'ai vu encore moi-même des cannes lestées de plomb avec lesquelles on raconte qu'il exerçait ses bras pour se préparer à lancer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour se rendre plus agile à la course et au saut. Dans le saut à pieds joints il a laissé le souvenir de quelques petits exploits.

19. Je l'ai vu, à plus de soixante ans, se moquer de nos exercices d'agilité, se jeter avec sa robe fourrée sur le dos d'un cheval, sauter et tourner au-dessus d'une table en se soutenant seulement par le pouce ; il ne montait guère les marches vers sa chambre que quatre à quatre. Sur le sujet dont je parle — la chasteté — il disait que dans toute une province, il y avait à peine une femme de qualité qui eût mauvaise réputation, et il parlait de relations familières hors du commun, et au-dessus de tout soupçon, comme celles que lui-même notamment entretenait avec d'honnêtes femmes. Et quant à lui, il jurait sur les saints être demeuré vierge jusqu'à son mariage, bien qu'il eût pris part longuement aux guerres d'Italie, dont il nous a laissé un journal qui relate point par point tout ce qui s'y passa, aussi bien dans les affaires publiques que dans les siennes propres. Il se maria à un âge assez avancé, en 1528, à trente-trois ans, comme il s'en revenait d'Italie. Mais revenons à nos bouteilles...

20. Les inconvénients de la vieillesse, qui nécessitent soutien et réconfort, pourraient bien susciter en moi avec quelque raison le désir de recourir à cet expédient : car c'est à peu près le dernier des plaisirs que le cours des ans nous enlève. La chaleur naturelle, disent les bons compagnons, envahit d'abord les pieds : c'est celle qui est liée à l'enfance. De là, elle se répand dans le milieu du corps, où elle s'installe pour longtemps, et c'est là qu'elle produit, selon moi, les seuls véritables plaisirs de la vie du corps : les autres voluptés sont bien faibles en comparaison. Vers la fin, comme une vapeur qui monte et s'exhale, elle parvient à la gorge, où elle fait sa dernière pause.

21. Je ne puis pourtant pas comprendre comment on peut en venir à allonger le plaisir de boire au-delà de la soif, et se former en imagination un appétit artificiel et contre nature. Mon estomac ne pourrait aller jusque-là : il est déjà bien assez occupé à venir à bout de ce qu'il absorbe pour ses besoins. De par ma constitution, je ne ressens le besoin de boire que pour compléter ce que j'ai mangé : c'est la raison pour laquelle le dernier coup que je bois est presque toujours le plus grand. Et comme en vieillissant notre palais semble encrassé par le rhume, ou abîmé par quelque autre mauvaise disposition, le vin nous paraît meilleur dans la mesure où nous avons nettoyé nos papilles... En tout cas, il est rare que j'en apprécie bien le goût dès la première fois(13).

22. Anacharsis(14) s'étonnait de voir que les Grecs buvaient dans de plus grands verres à la fin du repas qu'au début ; c'était, il me semble, pour la même raison que celle qui pousse les Allemands à le faire, et à se jeter alors des défis à qui boira le plus. Platon défend aux enfants de boire du vin avant dix-huit ans, et de s'enivrer avant d'avoir atteint les quarante. Mais à ceux qui ont passé cet âge, il

pardonne(15) de s'y complaire, et de placer largement leurs convives sous l'influence de Dyonisios, ce Dieu qui rend aux hommes leur gaieté et leur jeunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'âme, comme le fer s'amollit sous l'effet du feu.

23. Dans ses Lois, il considère que de telles assemblées où l'on boit sont utiles, pourvu qu'il y ait un chef de groupe qui puisse les régler et contenir leurs débordements : car l'ivresse constitue une manière sûre d'éprouver la nature de chacun, et en même temps capable de donner aux personnes d'un certain âge le courage de s'adonner au plaisir de la danse et de la musique, choses pourtant utiles, mais auxquelles ils n'osent se livrer dans leur état normal. Car le vin est capable d'inciter l'âme à la modération, et il est bon pour la santé du corps.

24. Toutefois, il fait siennes ces restrictions, en partie empruntées aux Carthaginois : qu'on évite le vin dans les expéditions guerrières ; que tout magistrat ou juge s'en abstienne, quand il est sur le point d'accomplir sa charge, et de délibérer sur des affaires publiques ; qu'on n'y consacre pas la journée, qui doit être dévolue à d'autres occupations, ni la nuit que l'on destine à faire des enfants.

25. On raconte que le philosophe Stilpon, accablé par la vieillesse, hâta volontairement sa mort en buvant du vin pur(16). C'est aussi le vin, mais cette fois involontairement, qui vint à bout des forces affaiblies par l'âge du philosophe Arcésilas. C'est d'ailleurs une vieille et plaisante question que de savoir si l'âme du sage peut succomber à la force du vin :

> *Si le vin vient à bout de la sagesse bien retranchée.*
>
> [Horace *Odes* III, 28]

26. A quel degré de vanité nous conduit cette bonne opinion que nous avons de nous ? L'âme la mieux réglée au monde, la plus parfaite, n'a déjà que trop à faire pour se maintenir droite sur ses pieds, et éviter d'être terrassée par sa propre faiblesse. Il n'en est pas une sur mille qui soit droite et ferme un seul instant dans sa vie : et l'on pourrait même douter que sa condition naturelle lui permît jamais de l'être. Quant à y joindre la constance, ce serait la dernière des perfections — à supposer que rien ne vienne la bousculer, ce que mille événements peuvent faire.

27. Le grand poète Lucrèce eut beau philosopher et faire preuve de détermination, un breuvage amoureux suffit pourtant à lui faire perdre la raison(17). Pense-t-on qu'une apoplexie ne puisse étourdir aussi bien Socrate qu'un portefaix ? Certains ont oublié jusqu'à leur nom du fait de la maladie, et une légère blessure a altéré le jugement de certains autres. On peut être sage tant qu'on voudra, on n'en est pas moins homme. Et qu'y a-t-il de plus fragile, de plus misérable, de plus proche du néant ? La sagesse ne vient pas modifier nos dispositions naturelles.

> *Sous l'effet d'une crainte violente on voit se répandre*
> *Sueurs et pâleurs par tout le corps.*
> *La langue s'embarrasse, la voix s'éteint, la vue se trouble*
> *Les oreilles sifflent et les membres défaillent,*
> *Et l'homme enfin succombe.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, v. 155]

28. Même le sage cille des yeux devant le coup qui le menace. S'il est au bord d'un précipice, il ne peut que trembler comme un enfant car la Nature s'est réservée ces légères marques de son autorité, dont notre raison ne peut venir à bout, pas plus que la vertu stoïque, pour lui rappeler qu'il est mortel et quelle est sa faiblesse. Il pâlit sous le coup de la peur, il rougit de honte, il gémit sous les attaques d'une forte crise de

coliques [néphrétiques], sinon d'une voix désespérée et retentissante, mais plutôt enrouée et comme cassée.

> *Qu'il pense que rien d'humain ne lui est étranger.*
> [Térence *Heautontimorumenos* I, 1]

29. Les poètes, qui arrangent tout à leur façon, n'osent pourtant pas dispenser leurs héros de laisser couler leurs larmes :

> *Ainsi parle Enée en pleurs, et il laisse partir la flotte.*
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VI, 1]

30. Qu'il lui suffise de modérer et de brider ses inclinations : il n'est pas en son pouvoir de les empêcher. Notre Plutarque lui-même, si parfait et si excellent juge des actions humaines, en voyant Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, fut saisi de doute et se demanda si la vertu pouvait aller à ces extrémités, ou si ces personnages n'avaient pas plutôt été mus par quelque autre passion. Toutes les actions qui sortent de l'ordinaire sont sujettes à une interprétation défavorable, du fait que notre goût ne s'adapte pas plus à ce qui est au-dessus qu'à ce qui est en dessous de lui.

31. Laissons de côté l'école(18) qui fait expressément profession de fierté. Mais quand, dans celle qui est estimée la plus douce, nous entendons ces vantardises de Métrodore(19) : « *Fortune, je t'ai devancée et je te tiens ; j'ai barré toutes les issues pour que tu ne puisses m'atteindre.* »

32. Quand Anaxarque, sur l'ordre de Nicocréon tyran de Chypre, mis dans une auge de pierre, et assommé à coups de maillets de fer, ne cesse de dire : « Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarque : c'est son enveloppe que vous écrasez(20). » Quand nous entendons nos martyrs, au milieu des flammes, crier au tyran : « C'est assez rôti de ce côté : découpe-le, mange-le, et recommence avec l'autre(21). » Quand nous entendons, comme le rapporte Josèphe, cet enfant tout déchiré par les tenailles et transpercé par les dards d'Antiochus, défier encore ce dernier en criant d'une voix ferme et sûre d'elle-même : « Tyran, tu perds ton temps, je me sens toujours aussi bien ; où est cette douleur, où sont ces tortures dont tu me menaçais ? Ne connais-tu donc que cela ? Ne vois-tu pas que ma constance te donne plus de peine que je n'en ressens de ta cruauté ? Ô lâche coquin, tu t'avoues vaincu, et moi je deviens plus fort au contraire. Essaie d'obtenir de moi des plaintes, de faire en sorte que je fléchisse et que je me soumette, si tu le peux. Donne du courage à tes sbires, à tes bourreaux : car voilà que leur courage les abandonne, ils n'en peuvent plus ! Arme-les, excite-les(22) ! »

33. Certes, on peut supposer qu'en ces âmes-là il y a quelque dérangement et quelque folie, si sainte soit-elle. Quand on en arrive à des sentences stoïciennes telles que : « J'aime mieux être fou que voluptueux », comme le dit Antisthène ; ou quand Sextius déclare qu'il aime mieux être transpercé par le fer de la douleur que par celui de la volupté ; quand Épicure se laisse atteindre par la goutte, et que, refusant le repos et la santé, il défie de gaieté de cœur les maux qui l'accablent, méprisant les douleurs les moins fortes, dédaignant de lutter contre elles et de les combattre, et qu'il en appelle à de plus violentes et plus dignes de lui,

> *Délaissant ses troupeaux timides, qu'un sanglier écumant*
> *Lui vienne, ou qu'un lion fauve vienne de la montagne.*
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, v. 158]

34. Qui ne voit que ce sont là les bonds que fait un cœur loin de son gîte naturel ? Notre âme ne saurait

atteindre si haut sans quitter sa place : il faudrait qu'elle l'abandonne et s'élève, et prenant le mors aux dents, qu'elle emporte et transporte son homme si loin qu'il s'étonne lui-même ensuite de ce qu'il a fait.

35. C'est ainsi que dans les hauts faits de la guerre, l'excitation du combat pousse souvent des soldats courageux à s'aventurer dans des endroits si dangereux que, revenus à eux, ils sont eux-mêmes effrayés de ce qu'ils ont fait. Les poètes, eux aussi, sont souvent épris d'admiration pour leurs propres œuvres, et ne retrouvent même plus le cheminement qui les a conduits là : chez eux, on appelle cela « ardeur » et « folie ».

36. Si, comme le dit Platon(23), un homme ordinaire frappe en vain à la porte de la poésie, de même selon Aristote(24), aucune âme si bonne soit-elle n'est exempte d'un grain de folie ; et il a bien raison d'appeler « folie » toute envolée qui, si louable soit-elle, dépasse notre propre jugement et notre raisonnement. Car la sagesse est le fonctionnement bien réglé de notre âme, qu'elle conduit avec mesure et dont elle répond. Platon prétend donc que la faculté de prophétiser est au-delà de notre pouvoir, et qu'il faut être au-delà de nous pour l'atteindre. Il faut que notre sagesse soit étouffée par le sommeil ou par quelque maladie, ou bien déplacée par un ravissement céleste.

NOTES

1. Tous les commentateurs disent ici : « l'Allemagne », qui n'était pas très appréciée, en effet, des Français de l'époque.

2. Voir notamment Sénèque *De la tranquillité de l'âme* XVII, p.690) : « Liber l'inventeur du vin, s'appelle ainsi, non parce qu'il délie les langues, mais parce qu'il libère l'âme des soucis dont elle est esclave... »

3. Flavius Josèphe *De vita sua*, §44.

4. Le vers exact est : « Inflatum hestero venas, ut semper, Iaccho ».

5. A. Lanly conserve « leur rang », et précise en note (II, 16, note 14) : « apparemment : la section, l'escouade à laquelle ils appartiennent. ». Je comprends différemment.

6. On trouve cette idée dans Sénèque *Épîtres*, LXXXIII.

7. Plutarque *Vies...*, *Artaxerxès* II, et éd. Amyot, *Propos de table* I, 4.

8. « estomac » au XVIe siècle avait un sens moins précis qu'aujourd'hui, et servait plutôt à désigner l'appareil digestif en entier.

9. La phrase qui précède ne figure que dans l'édition de 1595. Soit la copie dont disposaient les éditeurs (P. Brach, Mlle de Gournay) était légèrement différente de l'exemplaire de Bordeaux, soit il s'agit d'un ajout de leur propre chef. Mais je pencherais plutôt pour la première hypothèse, car on ne voit pas bien ce qui aurait pu les pousser à ajouter une telle réflexion.

10. Aucun commentateur de Montaigne n'a identifié ce personnage.

11. Le « lot » valait 4 pintes, et la pinte un peu moins d'un litre. Il est difficile de croire Montaigne sur ce point... On sait qu'il n'est guère regardant quant à la qualité et la vraisemblance de ses « informations » !

12. *Marc-Aurèle* ou *l'Horloge des Princes* d'Antonio de Guevara, qui connut un grand succès.

13. Les deux phrases précédentes ne figurent que dans l'édition de 1595.

14. La source est certainement dans Diogène Laërce, *Anacharsis* I, 104.

15. Le texte manuscrit de Montaigne comporte nettement ici « ordonne ». La correction apportée par les éditeurs de 1595 offre un sens plus satisfaisant.

16. Les vins grecs étaient très corsés et très alcoolisés, un peu comme le Porto ou le Madère de nos jours, et on les consommait coupés d'eau.

17. Cette histoire serait (selon P. Villey) tirée de la *Vie de Lucrèce*de l'obscur auteur latin Crinitus.

18. Montaigne écrit « secte ». Il s'agit probablement ici des Stoïciens et des Épicuriens dans la phrase qui suit.

19. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur l'identité de ce personnage : pour Villey, il s'agirait de « Métrodore de Lampsaque, philosophe épicurien ». Mais A. Lanly fait observer fort justement (II, 22, note 69), que « ce Métrodore était disciple d'Anaxagore », et qu'il s'agirait plutôt d'un « autre Métrodore, né à Athènes vers 330 av. J.-C. qui fut disciple et ami d'Épicure » .

20. Cette anecdote est tirée de Diogène Laërce, IX, 39.

21. Paroles attribuées à saint Laurent ; cf. Prudence, *Des Couronnes* Hymne II.

22. In Flavius Josèphe, *Histoire des Macchabées* VIII.

23. Platon éd. Gallimard, Pléiade, *Ion* §533-534, mais aussi : Sénèque, *De la tranquillité de l'âme* XVII, p. 691.

24. Montaigne prend aussi cela dans Sénèque, *De la tranquillité de l'âme* XVII, p. 691.

Chapitre 3
Une coutume de l'île de Zéa

1. Si philosopher c'est douter, comme disent certains, alors dire des choses futiles et selon ma fantaisie, comme je le fais, c'est certainement douter encore plus ; car c'est aux novices de questionner et de débattre, et c'est au maître de résoudre les problèmes. Mon maître, c'est l'autorité de la volonté divine, qui nous dirige sans conteste, et qui se situe bien au-dessus de ces vaines et humaines discussions.

2. Philippe étant entré avec son armée dans le Péloponnèse, quelqu'un dit à Damidas que les Lacédémoniens auraient beaucoup à souffrir s'ils ne se livraient pas à lui. « Quel poltron tu fais ! répondit Damidas. De quoi pourraient-ils souffrir, ceux qui ne craignent pas la mort ? » [Plutarque *Œuvres mêlées* XXXIV, F° 216, c]. Comme on demandait aussi à Agis ce qu'un homme pouvait faire pour vivre libre : « En méprisant la mort » dit-il.

3. Ces mots, et mille autres du même genre que l'on rencontre à ce propos, signifient évidemment qu'il ne faut pas se contenter d'attendre patiemment que la mort vienne nous prendre, car il y a dans la vie des choses plus difficiles à supporter que la mort elle-même. En témoigne l'histoire de cet enfant Lacédémonien, pris par Antigonos et vendu comme esclave : quand son maître voulut l'obliger à commettre des actes répugnants, il lui dit : « Tu verras qui tu as acheté. J'aurais honte de servir comme esclave, ayant la liberté à ma disposition. » Et ce disant, il se jeta du haut de la maison.

4. Comme Antipater menaçait brutalement les Lacédémoniens pour leur faire accepter ce qu'il voulait, ils lui dirent : « Si tu nous menaces de quelque chose de pire que la mort, nous mourrons bien plus volontiers ! » Et à Philippe de Macédoine qui leur avait écrit qu'il s'opposerait à tous leurs projets, ils répondirent : « Quoi ! nous empêcheras-tu aussi de mourir ? » [Cicéron *Tusculanes* V, 1] Et l'on dit en effet que le sage vit aussi longtemps qu'il le doit, et non autant qu'il le peut. Le meilleur cadeau que la Nature ait pu nous faire, et qui nous ôte toute raison de nous plaindre de notre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a mis qu'une seule entrée à la vie, mais cent mille façons d'en sortir.

5. « Nous pouvons manquer de terre pour vivre, mais nous ne pouvons manquer de terre pour y mourir » : c'est ce que répondit Boiocatus aux Romains. Pourquoi te plains-tu de ce monde ? Il ne te retient pas. Si tu vis dans la peine, c'est ta lâcheté qui est en cause : pour mourir, il n'est besoin que de le vouloir.

> *La mort est partout : Dieu y a bien veillé ;*
> *On peut bien enlever la vie à son prochain,*
> *Mais on ne peut lui ôter la mort :*
> *Tous les chemins y mènent.*
>
> [Sénèque *les Phéniciennes* I, 151-153]

6. Et la mort n'est pas seulement le remède d'une seule maladie, c'est le remède à tous les maux. C'est un port très sûr, qu'on n'a jamais à redouter, mais souvent à rechercher. Que l'homme se donne la mort ou qu'il la subisse, qu'il aille au-devant d'elle ou qu'il l'attende, tout revient au même : d'où qu'elle vienne c'est toujours la sienne. Quel que soit l'endroit où le fil se rompe, il y est tout entier, c'est là le bout de la pelote(1). La mort la plus belle, c'est celle que l'on a choisie. La vie dépend de la volonté des autres, mais la mort ne dépend que de la nôtre. Il n'est pas une chose pour laquelle nous devons nous accommoder autant de notre caractère qu'en celle-là. La réputation n'a rien à voir avec une entreprise

comme celle-là, et c'est folie de s'en soucier.

7. Vivre, c'est être esclave, si la liberté de mourir nous fait défaut. Les procédés courants de la guérison agissent aux dépens de la vie : on nous incise, on nous cautérise, on nous ampute, on nous tire des aliments et du sang ; un pas de plus, et nous voilà guéris tout à fait ! Pourquoi la veine du gosier n'est-elle pas aussi docile que celle du bras ? Aux plus fortes maladies les plus forts remèdes. Servius le Grammairien, atteint par la goutte, ne trouva pas de meilleure solution que de s'appliquer du poison sur les jambes pour les tuer : qu'elles soient plutôt inertes, pourvu qu'elle soient insensibles. Dieu nous permet bien de prendre congé, quand il nous met dans un tel état que la vie est pour nous pire que la mort.

8. C'est une faiblesse de céder aux maux [qui nous accablent], mais c'est folie de les nourrir.

9. Les Stoïciens disent que pour un sage, c'est une façon de vivre conforme à la nature que de renoncer à la vie bien qu'il soit en plein bonheur, s'il le fait quand il convient. Et pour le sot, de se maintenir en vie bien qu'il soit malheureux. Ce qui compte, c'est de conformer sa vie pour l'essentiel à la Nature(2).

10. Je n'offense pas les lois faites contre les voleurs quand j'emporte ce qui m'appartient ou quand je coupe ma propre bourse, pas plus que celles visant les incendiaires quand je brûle mon propre bois... Je ne suis donc pas soumis aux lois faites contre les meurtriers parce que je me suis moi-même ôté la vie.

11. Hégésias disait que, comme la façon de vivre, la façon de mourir devait dépendre de notre choix. Le philosophe Speusippe affligé d'hydropisie depuis longtemps et qui se faisait porter en litière, rencontrant Diogène, s'écria : « Salut à toi, Diogène ». « Pour toi point de salut, répondit celui-ci, toi qui supportes de vivre dans un tel état ! ». Et de fait, quelque temps après, Speusippe, las d'une si pénible existence, se donna la mort.

12. Mais ceci ne va pourtant pas sans contestation. Certains prétendent en effet que nous ne pouvons abandonner notre poste dans le monde sans l'ordre formel de celui qui nous y a mis, et que c'est à Dieu, qui nous a envoyés ici-bas non seulement pour nous-mêmes, mais pour sa gloire et pour servir autrui, qu'il appartient de nous faire prendre congé, quand il lui plaira, et que ce n'est pas à nous d'en décider. On prétend aussi que nous ne sommes pas nés pour nous seuls, mais aussi pour notre pays : les lois peuvent nous demander des comptes, dans leur intérêt propre, et peuvent se retourner contre nous jusqu'à nous faire périr au besoin. Si nous nous comportons autrement, nous sommes punis en ce monde-ci et dans l'autre(3).

> *Tout près se tiennent, accablés de tristesse,*
> *Ceux qui se sont donné la mort eux-mêmes,*
> *Et qui, haïssant la lumière, ont jeté leur âme aux Enfers.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VI, 434]

13. Il faut bien plus de constance pour user la chaîne qui nous retient que pour la rompre ; et plus de fermeté d'âme chez Régulus que chez Caton. C'est le défaut de jugement et l'impatience qui nous font hâter le pas. Aucun événement fâcheux ne peut faire faire demi-tour à la forte vertu : elle se nourrit des malheurs et de la douleur ; les menaces des tyrans, les supplices et les bourreaux, l'animent et la vivifient.

> *Comme le chêne que la hache double élague*
> *Sur l'Algide fécond au noir feuillage,*
> *Ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe*
> *Lui donnent une vigueur nouvelle...*
>
> [Horace *Odes* IV, 4, 57-60]

14. Et comme dit cet autre :

Non, la vertu n'est pas ce que tu penses, père,
La crainte de la vie — c'est faire face aux maux,
Ne jamais se retourner, ne jamais reculer.

[Sénèque *les Phéniciennes* I, 190-192]

Dans le malheur il est facile de mépriser la mort ;
il faut plus de courage pour supporter sa condition.

[Martial *Épigrammes* 61, 15-16]

15. C'est le fait de la couardise, et non celui de la vertu, que d'aller se tapir dans un trou, sous une massive pierre tombale, pour éviter les coups du sort. La vertu ne change pas de chemin et ne change pas d'allure quelque orage qu'il fasse :

Si l'univers en morceaux s'écroulait,
Elle en accepterait, impavide, la chute !

[Horace *Odes* III, 3, 7-8]

16. Le plus souvent, pour fuir certains accidents, nous sommes poussés vers un autre, et quelquefois même, en fuyant la mort, nous nous y jetons :

N'est-ce folie que de mourir de la peur de la mort ?

[Martial *Épigrammes* II, 80, 2]

17. Comme ceux qui, par peur du précipice, s'y jettent eux-mêmes.

Par crainte du malheur beaucoup se mettent en péril
Brave est celui qui devant le danger
Est prêt à l'affronter s'il le faut,
Mais saura aussi l'éviter, s'il le peut.

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* VII, 104-107]

Et souvent même l'homme qui craint la mort,
Prend en dégoût la vie, et le jour en horreur ;
Il se donne la mort dans un fol désespoir, oubliant
Que la source des maux est la peur de la mort.

[Lucrèce *De la Nature* 79-82]

18. Dans ses Lois, Platon condamne à une sépulture ignominieuse celui qui à ôté la vie à son plus proche parent et ami, c'est-à-dire lui-même, et a changé le cours de sa destinée, sans y être contraint par un jugement public, ni par quelque regrettable et inévitable coup du sort, ni pour échapper à une honte insupportable, mais à cause de la lâcheté et de la faiblesse d'une âme craintive. Et l'opinion qui dédaigne notre vie est ridicule ; car enfin, cette vie, c'est notre Etre même, c'est notre Tout. Ceux qui ont un Etre plus noble et plus riche peuvent se moquer du nôtre, mais il est contre nature de se mépriser et de faire si peu de cas de soi-même. C'est une maladie très spéciale, et qui ne se rencontre chez aucune autre créature que l'Homme, que de se haïr et mépriser soi-même.

19. C'est une puérilité du même genre qui nous pousse à vouloir être différents de ce que nous sommes. Le résultat de cette attitude est sans profit pour nous, car il se contredit et se combat lui-même : celui qui désire passer de l'état d'homme à celui de l'ange n'en tire aucun avantage, et de toutes façons, il n'en vaudrait pas mieux : puisqu'il ne serait plus là, qui donc pourrait se réjouir de ce changement et le

ressentir à sa place ?

> *Pour éprouver malheur et souffrance à venir,*
> *il faut bien que l''on vive quand cela se produit.*
> [Lucrèce *De la Nature* 874]

20. La sécurité, l'insensibilité à la douleur, l'impassibilité, le retrait des maux de cette vie, tout ce que nous achetons au prix de notre mort, tout cela ne nous procure aucun avantage : c'est en vain que celui qui ne peut jouir de la paix évite la guerre, c'est en vain qu'il fuit la peine, celui qui ne peut savourer le repos.

21. Parmi les partisans du suicide, il y a eu un grand débat sur la question : « quelles occasions sont assez fondées pour faire prendre à un homme le parti de se tuer ? » On appelle cela « sortie raisonnable(4) ». Car bien que l'on prétende qu'on meurt souvent pour des causes insignifiantes, puisque celles qui nous maintiennent en vie ne sont guère importantes, il faut pourtant apporter quelque mesure en cette affaire. Il y a des sentiments étranges et irrationnels qui ont poussé non seulement certains hommes, mais des peuples tout entiers à se détruire. J'en ai donné plus haut des exemples(5) ; et nous apprenons aussi dans les livres que les vierges milésiennes, mues par une fureur générale, se pendaient les unes après les autres, jusqu'à ce que le magistrat y mette un terme, en ordonnant que celles qui seraient trouvées ainsi pendues fussent traînées par toute la ville avec leur corde, et toutes nues.

22. Threicion exhorta Cléomène à se tuer, à cause de la mauvaise situation de ses affaires, alors qu'il venait de fuir une mort plus honorable lors de la bataille qu'il venait de perdre, et à accepter celle-ci, moins honorable, mais qui du moins ne permettrait pas au vainqueur de lui imposer une mort ou une vie honteuses. Cleomène, faisant preuve alors d'un courage digne des Lacédémoniens et des Stoïques, refusa ce conseil comme étant lâche et efféminé : « c'est un expédient, dit-il, qui ne me fera jamais défaut, mais dont il ne faut pas user aussi longtemps que subsiste la moindre espérance ; vivre est quelquefois une preuve de constance et de vaillance ; et je veux que ma mort elle-même serve mon pays ; je veux qu'elle soit un acte d'honneur et de courage. » Thréicion ne crut qu'en lui-même et se tua. Cléomène en fit autant, mais plus tard, après avoir tenté la dernière chance qui lui restait. Tous les maux ne valent pas la peine qu'on veuille mourir pour leur échapper.

23. Et de plus, les choses humaines sont tellement sujettes aux changements, qu'il est bien difficile de dire à quel moment aucun n'espoir n'est plus possible :

> *Même étendu dans la cruelle arène, le gladiateur vaincu,*
> *Espère vivre encore, bien que la foule menaçante*
> *Ait tourné le pouce vers le sol...(6)*
> [Juste_Lipse *Politiques* Œuvres 1637, t. III, p. 541]

24. Un ancien proverbe dit que tous les espoirs sont permis tant que l'on est en vie. Sénèque répond à cela : « Oui, mais pourquoi aurais-je dans l'idée que le sort peut tout faire pour celui qui est vivant, plutôt que de penser au contraire que le sort ne peut rien contre celui qui sait mourir ? » On voit par exemple Josèphe, menacé d'un danger si évident et si proche, parce que le peuple entier s'était soulevé contre lui, qu'il n'avait raisonnablement aucun moyen d'en réchapper ; et pourtant, comme un de ses amis lui conseillait de se suicider, bien lui en prit de s'obstiner à espérer, car le sort, sans aucune explication humaine possible, détourna ce malheur si bien qu'il y échappa sans subir aucun mal. Cassius et Brutus, au contraire, achevèrent de mettre fin à ce qui restait de la liberté romaine dont ils étaient pourtant les protecteurs, par la précipitation et la hâte avec lesquelles ils se tuèrent avant que le moment soit opportun et les circonstances favorables(7).

25. A la bataille de Serisolles(8), Monsieur d'Enghien, désespéré par la tournure du combat, fort désastreuse à l'endroit où il se trouvait, tenta par deux fois de se trancher la gorge avec son épée, et faillit, par sa précipitation, se priver d'une bien belle victoire(9).

26. J'ai vu cent lièvres s'échapper jusque sous les dents des lévriers :

> *Tel a survécu à son bourreau.*
>
> [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* XIII]

> *Souvent le temps et les jours si divers dans leur cours*
> *Ont rétabli des destins compromis ; et souvent la Fortune*
> *Revenue vers ceux qu'elle avait abattus, les a mis en lieu sûr.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XI, 425]

27. Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie que l'on a le droit d'éviter en se tuant. Et la plus pénible des trois, c'est celle de la « pierre » dans la vessie quand elle cause une rétention d'urine(10). Sénèque, lui, ne cite que celles qui perturbent pour longtemps les facultés de l'esprit.

28. Il en est qui considèrent qu'il vaut mieux mourir à sa guise plutôt que d'encourir une mort plus atroce. Damocrite, chef des Étoliens, emmené comme prisonnier à Rome, trouva le moyen de s'évader pendant la nuit. Mais poursuivi par ses gardes, il se passa l'épée à travers le corps.

29. Antinoüs et Théodote, voyant leur ville d'Épire réduite à la dernière extrémité par les Romains, proposèrent au peuple un suicide collectif ; mais ceux qui étaient d'avis de se rendre l'ayant emporté, ils allèrent au devant de la mort en se ruant sur les ennemis, ayant bien l'intention d'attaquer, et non de se protéger.

30. L'île de Gozzo(11) ayant été enlevée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien qui avait deux jolies filles bonnes à marier, les tua de sa main, et leur mère ensuite, accourue en apprenant leur mort. Cela fait, sortant dans la rue avec une arbalète et une arquebuse, il tua en deux coups les deux premiers Turcs qui s'approchèrent de sa porte, puis mettant l'épée au poing, il se lança furieusement au combat, où il fut mis en pièces. Ainsi échappa-t-il à l'esclavage, après en avoir délivré les siens.

31. Les femmes juives, après avoir fait circoncire leurs enfants, se jetaient avec eux dans des précipices pour échapper à la cruauté d'Antiochus. On m'a raconté qu'un prisonnier de qualité, se trouvant en prison, et ses parents ayant été avertis qu'il serait certainement condamné, ceux-ci, pour éviter l'infamie d'une telle mort, chargèrent un prêtre de dire au malheureux que le meilleur moyen qu'il avait de se libérer était de se recommander à tel saint, en faisant tel et tel vœu, de ne rien manger du tout durant huit jours, quelque défaillance et faiblesse qu'il en ressentît. Ce qu'il fit, et ainsi échappa du même coup et sans même y penser à la vie et au danger qui la menaçait.

32. Scribonia conseilla à son neveu Libo de se suicider plutôt que de s'en remettre à la justice ; il lui dit que c'était vraiment faire le jeu des autres que de conserver la vie pour la remettre entre les mains de ceux qui viendraient la lui prendre trois ou quatre jours plus tard, et que c'était rendre service à ses ennemis que de garder son sang pour le leur offrir comme à la curée.

33. On lit dans la Bible que Nicanor, persécuteur de ceux qui suivaient la loi de Dieu, avait envoyé ses sbires pour se saisir du bon vieillard Rasias, surnommé le « Père des Juifs » à cause de sa vertu. Ce brave homme voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, que sa porte était brûlée et que ses ennemis étaient

prêts à le saisir, choisit courageusement de mourir plutôt que de tomber entre les mains des soudards et se laisser maltraiter contre l'honneur dû à son rang, et il se frappa de son épée. Mais dans sa hâte, il ne put ajuster le coup, et courut alors se jeter du haut d'un mur, passant à travers la troupe qui s'écarta pour lui laisser passage, et tomba la tête la première. Mais conservant néanmoins quelque reste de vie encore, il rassembla son courage, et se redressa, tout ensanglanté et meurtri, fendit la foule, parvint jusqu'à un rocher abrupt et escarpé, et là, n'en pouvant plus, il saisit à deux mains ses entrailles par l'une de ses plaies béantes, et les jeta sur ses poursuivants, appelant sur eux la vengeance de Dieu qu'il prenait à témoin.

34. De toutes les violences qui sont infligées à la conscience, la plus condamnable à mon avis est celle qui attente à la chasteté des femmes, parce que s'y mêle naturellement quelque plaisir corporel, et que de ce fait, la résistance opposée ne peut être complète, et qu'à la force se trouve mêlée peut-être quelque acquiescement. L'histoire écclésiastique fait grand cas de plusieurs exemples de personnes dévotes qui demandèrent à la mort de les garantir contre les outrages que les tyrans s'apprêtaient à faire subir à leur foi et à leur conscience(12). Pélagie et Sophronie furent toutes deux canonisées : Sophronie se tua en se précipitant dans la rivière avec sa mère et ses sœurs pour éviter d'être violée avec elles par des soldats, et Pélagie, elle, se tua pour éviter d'être violée par l'Empereur Maxence.

35. Ce sera peut-être un honneur pour nous dans les siècles futurs, que l'on sache qu'un savant de notre temps, et notamment un parisien(13), s'est mis en peine de persuader les dames de notre époque qu'elles devaient plutôt choisir une autre façon de faire que de céder au désespoir et adopter une aussi horrible solution. Je regrette qu'il n'ait pas connu, pour l'ajouter à ses contes, ce bon mot que j'appris à Toulouse, d'une femme passée entre les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué, dit-elle, qu'une fois dans ma vie au moins, je m'en sois soûlée sans péché ! »

36. En vérité, ces cruautés ne sont pas dignes de la douceur française. Et Dieu merci, elles n'empoisonnent plus notre air depuis ce louable avertissement : « Il suffit qu'elles disent “Non” en le faisant », suivant la règle de ce cher Marot.

37. L'histoire abonde en exemples de gens qui de toutes sortes de façons ont échangé contre la mort une vie de douleurs. Lucius Aruntius se tua pour fuir, disait-il, l'avenir aussi bien que le passé [Tacite *Annales* VI, 48, 1-3]. Granius Silvanus et Statius Proximus se tuèrent après avoir obtenu le pardon de Néron, soit parce qu'ils ne voulaient pas tenir leur vie de la grâce d'un homme si détestable, soit pour ne pas risquer d'avoir à implorer son pardon une seconde fois, tellement il était courant chez lui de soupçonner et d'accuser les gens honnêtes.

38. Spargapizès, fils de la reine Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa pour se suicider [Tacite *Annales* XV, 71,4] la première faveur qu'il lui fit en le faisant détacher, n'ayant pas attendu autre chose de sa liberté que de pouvoir se venger sur lui-même de la honte d'avoir été pris.

39. Bogez, gouverneur d'Eion pour le compte du roi Xerxès, étant assiégé par l'armée athénienne conduite par Cimon, refusa le marché qui lui était proposé de s'en retourner en toute sécurité en Asie avec tous ses biens, ne pouvant supporter de survivre à la perte de ce que son maître lui avait confié ; et après avoir défendu jusqu'au bout sa ville, où il ne restait plus rien à manger, il jeta d'abord dans le Strymon tout l'or et tout ce qui lui sembla pouvoir constituer un butin pour l'ennemi, puis, ayant donné l'ordre d'allumer un grand bûcher et d'égorger femmes et enfants, concubines et serviteurs, il les mit dans le feu et s'y jeta lui-même.

40. Ninachetuen, seigneur indien(14), ayant senti que le vice-roi du Portugal songeait à le déposséder, sans aucune raison apparente, de la charge qu'il exerçait en la presqu'île de Malacca, pour l'attribuer au roi de Campar, prit en secret cette résolution : il fit dresser une estrade plus longue que large, reposant sur des colonnes, tapissée avec un luxe royal, et abondamment ornée de fleurs et de parfums ; puis, vêtu d'une robe de drap d'or incrustée d'une quantité de pierreries de grand prix, il sortit dans la rue, et gravit l'escalier menant à l'estrade, sur laquelle un bûcher de bois aromatiques avait été allumé dans un coin.

41. La foule accourut pour voir à quelles fins avaient été faits ces préparatifs inaccoutumés. Ninachetuen exposa alors, avec un visage courroucé et déterminé, l'obligation que la nation portugaise avait envers lui ; comment il s'était comporté fidèlement dans sa charge ; qu'ayant si souvent montré aux autres, les armes à la main, que l'honneur lui était bien plus cher que la vie, il n'était pas homme à en abandonner le soin pour son intérêt personnel ; que le sort lui refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on voulait lui faire, son courage lui ordonnait de faire cesser la souffrance que cela lui causait, et de ne pas servir de fable pour le peuple, ni de triomphe pour des personnes qui valaient moins que lui. Cela dit, il se jeta dans le brasier.

42. Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour permettre à leurs maris de fuir les dangers qui les menaçaient, et auxquels elles n'étaient mêlées que par affection conjugale, risquèrent leur propre vie pour leur venir en aide, leur servant d'exemple et leur tenant compagnie dans une situation extrêmement critique [Tacite *Annales* VI, 29]. Et ce qu'elles avaient fait pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, avec moins de succès, mais avec autant d'amour. Ce grand jurisconsulte, en parfaite santé, riche et réputé, et bien en cour auprès de l'Empereur, était tellement affligé par l'état déplorable des affaires publiques romaines, qu'il se tua pour cette seule raison.

43. On ne peut rien ajouter à la délicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste(15). Auguste avait découvert que Fulvius avait laissé filtrer un secret important qu'il lui avait confié, et quand Fulvius vint le voir le matin, il lui en fit grise mine. Fulvius s'en retourna chez lui désespéré, et dit piteusement à sa femme que le malheur dans lequel il était tombé était si grand qu'il était résolu à se suicider. « Ce ne sera que justice, puisque tu ne t'es pas méfié de mes bavardages, dont tu avais pourtant souvent éprouvé la légèreté. Mais laisse-moi me tuer la première. » Et sans balancer plus longtemps, elle se passa une épée à travers le corps.

44. Désespérant de sauver sa ville [Capoue] assiégée par les Romains, et d'obtenir leur miséricorde malgré plusieurs tentatives faites en ce sens, Vibius Virius, lors de la dernière délibération du Sénat de la ville, arriva finalement à cette conclusion que le mieux était d'échapper par leurs propres mains au sort qui les attendait : ainsi les ennemis les tiendraient-ils en haute estime, et Hannibal comprendrait qu'il avait abandonné des amis ô combien fidèles... Il convia donc ceux qui l'approuvaient à un bon souper préparé chez lui, et, après avoir fait bonne chère, à boire ensemble ce qui leur serait présenté, breuvage qui délivrerait leurs corps des souffrances, leurs âmes des insultes, leurs yeux et leurs oreilles de tous ces vilains maux que les vaincus ont à endurer de la part de vainqueurs très cruels et outragés. « J'ai, dit-il, pris des dispositions pour qu'il y ait des gens prêts à nous jeter dans un bûcher devant ma porte quand nous aurons expiré. » [Tite-Live *Annales ou Histoire romaine* XXVI, 13-14-15]

45. Nombreux furent ceux qui approuvèrent cette noble résolution ; mais bien peu l'imitèrent. Vingt-sept sénateurs le suivirent, et après avoir tenté de noyer dans le vin la pénible pensée de ce qui allait suivre, terminèrent leur repas en prenant de ce plat mortel. Puis, s'embrassant les uns les autres, après avoir déploré ensemble le triste sort de leur pays, les uns se retirèrent chez eux, les autres demeurèrent avec

Vibius pour être jetés dans le feu avec lui. Ils eurent tous une si longue agonie, le vin ayant empli leurs veines et retardé l'effet du poison, que certains faillirent, à une heure près, voir les ennemis entrer dans Capoue, qui fut prise le lendemain, et manquèrent de subir les misères qu'ils avaient si chèrement voulu fuir.

46. Taurea Jubellius, un autre citoyen de la ville, rencontrant le consul Fulvius qui revenait après avoir fait une honteuse boucherie des deux cent vingt-cinq sénateurs, l'interpella fièrement par son nom et lui dit : « Commande qu'on me massacre aussi après tant d'autres, afin que tu puisses te vanter d'avoir tué un homme bien plus vaillant que toi. » Et comme Fulvius le dédaignait, le prenant pour un fou, et aussi parce qu'il venait de recevoir des nouvelles(16) de Rome, où l'on condamnait la sauvagerie de ses exécutions, et qui lui liaient les mains, Jubellius poursuivit ainsi : « Puisque ma patrie est envahie, que mes amis sont morts, que j'ai tué de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la désolation de ce désastre, et qu'il m'est impossible de mourir de la même façon que mes concitoyens, demandons à la vertu de me délivrer de cette vie odieuse. » Et tirant un glaive qu'il tenait caché, il s'en transperça la poitrine et tomba à la renverse aux pieds du consul.

47. Alors qu'Alexandre assiégeait une ville des Indes, ceux qui s'y trouvaient se voyant condamnés, [Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand* IX, 4] prirent la courageuse résolution de le priver du plaisir de cette victoire, et malgré l'humanité qu'on lui prêtait, préférèrent se faire brûler tous ensemble en même temps que leur ville. Voilà bien une guerre d'un type nouveau : les ennemis combattaient pour les sauver, et eux pour se perdre, et faisaient pour assurer leur mort tout ce que l'on fait d'ordinaire pour assurer sa vie.

48. Les habitants firent alors sur la place un grand tas de leurs biens et de leurs meubles, firent monter là-dessus femmes et enfants, entourèrent tout cela de bois et de matériaux faciles à enflammer, et ayant laissé sur place cinquante jeunes hommes pour exécuter ce qu'ils avaient résolu, tentèrent une sortie où, comme ils l'avaient souhaité, faute de pouvoir l'emporter ils se firent tous tuer. Les cinquante hommes restés au-dedans, après avoir massacré toute âme encore vivante trouvée de par la ville, et avoir mis le feu au bûcher, s'y jetèrent eux aussi, préférant mettre fin à leur noble liberté en devenant insensibles à jamais plutôt que d'endurer les souffrances et la honte. Ils montraient ainsi aux ennemis que si le sort l'avait voulu, ils auraient eu aussi bien le courage de leur ôter la victoire que celui de les en frustrer en faisant en sorte qu'elle soit hideuse et même mortelle, comme il en fut pour tous ceux qui, attirés par la lueur de l'or qui coulait dans ces flammes, s'en étaient trop approchés, et y périrent suffoqués et brûlés, car la foule qui s'y pressait était telle qu'ils ne pouvaient parvenir à s'écarter.

49. Les Abydéens(17), serrés de près par Philippe [de Macédoine], se résolurent à faire de même. Mais ayant trop peu de temps pour cela, le roi ne supporta pas de voir cette exécution faite dans une telle précipitation, et après avoir saisi les trésors et les meubles qu'ils avaient disposés en divers endroits et qu'ils destinaient au feu ou à la destruction, retira ses soldats et leur accorda trois jours pour se tuer en bon ordre et tout à leur aise. Ce furent trois jours de sang et de meurtres, au-delà même de la cruauté que l'on eût attendue d'un ennemi, et personne n'en réchappa, à moins d'en avoir été matériellement empêché. Il y a une multitude d'exemples de décisions de cette sorte prises par le peuple, et qui semblent d'autant plus effroyables que l'effet en est plus universel. Elles le sont pourtant moins que des résolutions individuelles : ce que la raison ne pourrait faire en chacun, elle l'opère sur tous, car l'exaltation collective annihile le jugement individuel.

50. Du temps de Tibère, les condamnés en attente de leur exécution perdaient leurs biens et se voyaient privés de sépulture. Mais ceux qui l'anticipaient en se suicidant étaient enterrés, et pouvaient rédiger un

testament.

51. Mais il arrive aussi que l'on désire mourir dans l'espoir d'un plus grand bien. « Je désire, dit saint Paul(18), être détruit pour être avec Jésus-Christ. » Et aussi(19) : « Qui me délivrera de ces liens ? » Cléombrotos Ambraciota ayant lu le « Phédon » de Platon, fut tellement séduit par la vie future que sans autre raison, il alla se précipiter dans la mer. On voit par là combien il est impropre d'appeler « désespoir » cette destruction volontaire à laquelle l'ardeur de l'espérance nous conduit souvent, et souvent aussi une tranquille et calme détermination fondée sur le jugement. Jacques du Chastel, évêque de Soissons, lors du voyage que Saint-Louis effectua outre-mer, voyant que le roi s'apprêtait à revenir en France avec toute l'armée, sans avoir vraiment réglé les questions religieuses, préféra(20) s'en aller au Paradis ; et après avoir dit adieu à ses amis, s'élança seul contre l'armée ennemie, à la vue de tous, et fut mis en pièces.

52. Dans un royaume des terres nouvellement découvertes(21), le jour d'une procession solennelle, quand l'idole adorée du peuple est promenée en public, sur un char d'une taille surprenante, on en voit qui se taillent des morceaux de leur chair pour les lui offrir, et certains même se prosternent au milieu de la place, se faisant rompre et écraser sous les roues pour acquérir, après leur mort, la vénération due à leur sainteté.

53. Dans le cas de cet évêque [dont parle Tacite(22)], mort les armes au poing, la noblesse l'emporte sur les sentiments, car l'ardeur du combat accaparait en partie ces derniers.

54. Certains états ont voulu édicter des règles pour décider si les morts volontaires étaient justifiées et opportunes — ou non. A Marseille on conservait aux frais de la cité, dans les temps anciens, du poison à base de ciguë, pour ceux qui voulaient hâter leur fin. Ils devaient d'abord faire approuver leur décision par les Six Cents, c'est-à-dire leur Sénat, car il n'était pas admis de porter la main sur soi autrement qu'avec l'accord d'un magistrat, et pour des causes jugées légitimes.

55. Cette loi existait aussi ailleurs. Sextus Pompée(23), allant en Asie, passa par l'île de Zéa de Négrepont. Pendant qu'il s'y trouvait, il advint par hasard (comme nous l'apprit un de ses gens), qu'une femme de grand prestige, ayant rendu compte à ses concitoyens des raisons qui l'amenaient à vouloir mourir, pria Pompée d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable, ce qu'il fit. Et après avoir longtemps, mais en vain, employé l'éloquence dans laquelle pourtant il excellait, pour tenter de la persuader d'abandonner ce dessein, il accepta enfin qu'elle fît ce qu'elle désirait. Elle avait passé quatre vingt dix ans dans un état physique et moral très heureux ; mais ce jour-là, couchée sur son lit et mieux parée que de coutume, appuyée sur le coude, elle dit : « Que les dieux, et plutôt ceux que je laisse que ceux que je m'apprête à retrouver, te sachent gré, ô Pompée, de n'avoir pas dédaigné de me conseiller la vie et d'être le témoin de ma mort. Pour ma part, le destin m'ayant toujours montré un visage favorable, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en fasse voir un contraire, je m'en vais, par une heureuse fin, donner congé aux restes de mon âme, en laissant de moi deux filles et une légion de petits enfants. »

56. Cela fait, ayant exhorté les siens en leur prêchant l'union et la paix, leur ayant partagé ses biens, et recommandé sa fille aînée aux dieux de la maison, elle prit d'une main sûre la coupe où se trouvait le poison, et ayant fait ses dévotions à Mercure, l'ayant prié de la conduire en un séjour heureux dans l'autre monde, elle avala brusquement le breuvage mortel. Puis elle informa l'assistance des progrès du poison, comment les diverses parties de son corps se sentaient saisies par le froid l'une après l'autre, jusqu'à ce que, ayant dit qu'il lui envahissait le cœur et les entrailles, elle appelât ses filles pour remplir leur dernier devoir et lui fermer les yeux.

57. Pline raconte que chez certain peuple hyperboréen, du fait de la douce température de l'air, les vies ne se terminent ordinairement que par la volonté des habitants eux-mêmes. Mais étant las et saouls de vivre, ils ont coutume, à un âge avancé, après avoir fait bonne chère, de se précipiter dans la mer du haut d'un certain rocher réservé à cet usage.

58. Une souffrance insupportable(24), et une mort encore pire, me semblent les plus excusables incitations au suicide.

NOTES

1. Allusion au travail des Parques : Clotho filait les jours et les événements de la vie, et Lachésis coupait le fil de celle-ci. Grand ou petit, le « fil » est complet, au sens où il représente une vie entière.

2. Ce passage est une sorte de traduction très compliquée de Cicéron *De finibus*, III, 18, et plutôt obscur... J'interprète assez librement ici pour tenter de lui donner un sens cohérent ! Ni la traduction de P. Villey (II, 351, note 20, ni celle d'A. Lanly II, 27) ne m'ont semblé ici satisfaisantes.

3. Le texte de 1595 ne comporte que « punis en l'autre monde ». Pourtant, sur l'« exemplaire de Bordeaux », on lit nettement l'ajout manuscrit : « *et en celui cy et* ».

4. Dans le texte de 1595 l'expression est en grec.

5. Cf. Livre I, chapitre 14.

6. Le geste de tourner le pouce vers le bas signifiait que la mise à mort était souhaitée.

7. Après le meurtre de César, Brutus, Cassius, et leurs partisans, durent s'enfuir de Rome, Antoine ayant soulevé le peuple contre eux. Ils se rendirent maîtres de l'Orient. Mais en 42, en Macédoine, Cassius battu à l'aile gauche par les troupes d'Antoine et Octave, se tua sans savoir que Brutus était vainqueur sur l'aile droite. Et Brutus, qui dut se replier le lendemain après une nouvelle bataille, se jeta sur sa propre épée. (D'après A. Lanly II, 30, note 57).

8. La bataille eut lieu le 15 Avril 158. Selon l'édition Strowski t. IV, p. 182 b, « Montaigne a peut-être pris ceci dans les Commentaires de Montluc qu'il a pu connaître en manuscrit et qui ont paru l'année même de sa mort, en 1592 ». Voici le texte de Montluc : « Monsieur de Pignan, de Montpellier, qu'estoict a luy, me dit par deux fois il se donna [sic] de la pointe de l'espée dans le gorgerin, se volant thuer soy-mesmes et me dict au retour qu'il s'estoict veu en tel estat lors qu'il eust voulu qu'on luy eust donné de l'espée dans la gorge. »

9. Ce paragraphe ne figure que dans l'édition de 1595.

10. Montaigne, on le sait, a souffert une grande partie de sa vie de « coliques néphrétiques » — comme on appelle aujourd'hui ce qu'il appelait la « maladie de la pierre ».

11. Goze, Gozzo est une petite île à l'ouest de Malte. La source de cette histoire se trouve dans Guillaume Paradin, *Histoire de son temps* 1575, f° 99 v°. (Le passage où il est question de cette île est une addition manuscrite sur l'« exemplaire de Bordeaux », donc postérieure à 1588).

12. Dans l'édition de 1588, la phrase concernant « Pélagie et Sophronie » se trouvait placée avant celle qui commence par « L'histoire ecclésiastique... ».

13. Il s'agit d'Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote* XV, XXII.

14. Cette histoire est racontée dans le livre de Simon Goulard, IX, XXVII, f° 278 r°.

15. Voir Plutarque, éd. Amyot IX, *Du trop parler*.

16. A. Lanly (II, 34, note 94) fait très justement remarquer que traduire « litteras » du texte de Tite-Live par « lettres » est un latinisme (pour ne pas dire une erreur), car « on sait que litteras (plur.) signifie “une lettre” ». Selon Tite-Live en effet, Fulvius avait bien reçu une lettre — mais à laquelle était jointe le senatusconsulte qui condamnait ses actes. C'est pourquoi j'ai préféré traduire par « des nouvelles ».

17. Abydéens : habitants de la ville d'Abydos, sur l'Hellespont. Source de l'épisode : Tite-Live *Annales* XXI, 17-18.

18. Dans l'*Épître aux Philippiens* (I, 23).

19. *Aux Romains* VII, 24.

20. Montaigne écrit « plus tost ». En choisissant la mort, l'évêque arriva probablement « plus tôt » au Paradis, en effet... mais il me semble qu'il faut plutôt voir ici une opposition entre « rentrer en France » et « aller au Paradis ». D'où ma traduction par « préféra ».

21. Il ne s'agit pas seulement de l'Amérique, mais aussi, comme ici, des Indes.

22. Cf. Tacite *Annales* VI, XXIX, 1-2.

23. Le plus jeune des fils de Pompée\index{Pompée ; après avoir fait la guerre aux triumvirs, il fut vaincu par Agrippa, et s'enfuit à Milet où il fut assassiné par un officier d'Antoine.

24. Le mot « insupportable » a été rajouté à la main sur « l'exemplaire de Bordeaux ». Curieusement, ce mot ne figure pas dans l'édition de 1595. Preuve que Mlle de Gournay et P. de Brach disposaient d'une copie quelque peu différente, ou simple oubli ?

Chapitre 4
On verra ça demain !

1.C'est avec raison, me semble-t-il que je décerne la palme à Jacques Amyot, sur tous nos écrivains français. C'est d'abord à cause du naturel et de la pureté de sa langue, en quoi il surpasse tous les autres, pour la constance mise à un travail aussi long, et pour la profondeur de son savoir, qui lui a permis de révéler avec tant de bonheur un auteur si épineux et si ardu. Car on peut me dire ce que l'on veut : certes je n'entends rien au Grec, mais le sens est si bien ajusté et cohérent dans toute sa traduction, qu'il est évident qu'il a vraiment percé la pensée même de l'auteur, ou bien qu'une longue fréquentation lui a permis d'intégrer à son propre esprit l'essentiel de celui de Plutarque, au point qu'il ne puisse rien lui prêter qui vienne le démentir, ou qui puisse le contredire. Mais par-dessus tout, je lui sais gré d'avoir su faire le choix d'un livre aussi noble pour en faire présent à son pays si à propos(1).

2. Nous autres, les ignorants, aurions été perdus si ce livre ne nous avait pas tirés du bourbier : grâce à lui nous osons à l'heure qu'il est parler et écrire ; les dames en donnent des leçons aux maîtres d'école ; bref : c'est notre bréviaire. Si cet excellent homme vit encore(2), je lui suggère de faire de même avec le livre de Xénophon. C'est une tâche plus aisée, qui convient donc mieux au grand âge. Et puis, je ne sais trop pourquoi, il me semble que même s'il se sort très habilement des passages obscurs, son style est tout de même plus naturel quand il n'est pas contraint par la difficulté et qu'il suit son cours naturel.

3. J'en étais justement à ce passage où Plutarque dit(3) en parlant de lui-même que Rusticus, assistant à l'une de ses conférences à Rome, y reçut un courrier(4) de la part de l'Empereur, et attendit pour l'ouvrir que tout soit fini ; selon lui, l'assistance loua particulièrement de ce fait le sérieux du personnage. Et en effet Plutarque, en traitant la question de la curiosité et de cette passion avide et gourmande pour les « nouvelles » qui nous fait abandonner toute autre chose avec tant de précipitation et d'impatience pour parler à un nouveau venu, et perdre tout respect, toute attitude conforme aux convenances pour décacheter soudain, où que nous nous trouvions, les lettres que l'on nous apporte, a eu raison de louer le sérieux de Rusticus ; il aurait d'ailleurs pu y ajouter encore un éloge de sa civilité et de sa courtoisie pour n'avoir pas voulu interrompre le cours de sa propre allocution. Mais je ne suis pas sûr, à l'inverse, qu'on puisse lui faire des louanges pour sa sagesse ; car il pouvait bien se faire que recevoir à l'improviste une lettre(5), et notamment d'un Empereur, sans la lire immédiatement, puisse avoir des conséquences préjudiciables.

4. Le défaut contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche bien sûr par tempérament ; j'ai vu des gens qui s'y abandonnaient au point que trois ou quatre jours après, on retrouvait dans leur poche les lettres qu'on leur avait envoyées, sans avoir été décachetées.

5. Je n'en ai jamais ouvertes ; non seulement celles que l'on m'avait confiées, mais même celles que le hasard m'avait fait tomber entre les mains. Et c'est pour moi un cas de conscience si mes yeux surprennent par mégarde, quand je suis auprès d'un haut personnage, quelque chose de la lettre(6) importante qu'il lit. Personne ne fut jamais moins curieux que moi, et ne fureta moins dans les affaires d'autrui.

6. Du temps de nos pères, Monsieur de Boutières, parce qu'il soupait en bonne compagnie, faillit perdre Turin pour avoir remis à plus tard la lecture d'un avertissement concernant les trahisons qui s'échafaudaient contre cette ville, qu'il commandait. Et Plutarque lui-même m'a appris que Jules César eût été sauvé si, allant au Sénat le jour où il fut assassiné par les conjurés, il avait lu un document qu'on lui

présenta. Il raconte aussi à propos d'Archias le Tyran de Thèbes, que le soir même où Pélopidas avait résolu de le tuer pour que son pays retrouve la liberté, il avait reçu de la part d'un autre Archias, Athénien celui-là, une lettre l'informant point par point de ce qui l'attendait ; mais ce courrier lui ayant été remis durant son déjeuner, il ne l'ouvrit pas de suite, disant ce mot qui depuis devint proverbial en Grèce : « On verra ça demain ! ».

7. Un homme sage peut, à mon avis, dans l'intérêt des autres, comme le fit Rusticus pour ne pas troubler maladroitement une assemblée, ou pour ne pas interrompre une affaire importante, remettre à plus tard la lecture des nouvelles qu'on lui apporte. Mais c'est une chose inexcusable, notamment s'il occupe des fonctions publiques, que de le faire dans son propre intérêt ou pour son plaisir, pour ne pas interrompre son déjeuner ou son sommeil, par exemple. A Rome, la place « consulaire » comme on l'appelait, était la plus honorable à table, car c'était celle qui était la plus dégagée et la plus commode d'accès pour ceux qui pouvaient survenir pour s'entretenir avec celui qui y était assis. Ce qui témoigne du fait que, pour être à table, ils n'en demeuraient pas moins attentifs à leurs affaires et à ce qui pouvait se produire.

8. Ceci étant dit, il est tout de même bien difficile, en ce qui concerne les actions humaines, de formuler raisonnablement une règle assez précise pour que le hasard n'y conserve pas ses droits.

NOTES

1. Le livre d'Amyot a paru en 1572, et on estime que ce chapitre a été composé l'année suivante. Dans une période aussi troublée en France, la lecture des œuvres morales de Plutarque pouvait en effet être considérée comme bien « à propos ».

2. Amyot était né en 1513, il avait donc à peu près soixante ans à l'époque où Montaigne écrivait cela. Il ne mourut qu'en 1593, mais ne traduisit pourtant jamais Xénophon...

3. Plutarque, éd. Amyot, *De la curiosité* X, v.

4. Montaigne écrit « un pacquet ». Mais comme le fait remarquer A. Lanly (II, 39, note 5) « le mot paquet est usuel au XVIe siècle pour « lettre ».

5. Dans le texte de Montaigne, on a « lettres » ; mais Plutarque employait le mot grec signifiant « une lettre », et il s'agit probablement ici d'un latinisme.

6. Là encore, « lettres » ; mais s'agissant de quelque chose que l'on surprend par hasard, il est difficile de conserver ce pluriel — que l'on vient de rencontrer à plusieurs reprises, et qui est probablement un latinisme.

Chapitre 5
Sur la conscience

1. Voyageant un jour avec mon frère le sieur(1) de la Brousse, pendant nos guerres civiles, nous rencontrâmes un gentilhomme de belle mine, qui était du parti opposé au nôtre, ce que j'ignorais, car il se donnait une autre contenance. Et le pire, dans ces guerres, c'est que les cartes sont tellement mélangées que votre ennemi ne se distingue de vous d'aucune façon visible, ni dans son langage, ni dans son comportement, qu'il est formé sous les mêmes lois et qu'il a le même air et les mêmes mœurs que vous, et qu'il est donc fort malaisé d'éviter la confusion et le désordre. Et cela me faisait craindre de rencontrer nos propres troupes, en un lieu où je ne sois pas connu, et de me voir obligé de déclarer mon nom, et même de faire bien pire à l'occasion...

2. Comme cela m'était arrivé autrefois. Car par une méprise de cette sorte, j'avais perdu hommes et chevaux, et on m'y avait tué, entre autres, un page italien de bonne famille, que j'élevais avec soin. Et c'est ainsi que s'éteignit avec lui une si belle enfance, pleine de promesses. Mais pour en revenir à notre gentilhomme de rencontre, il manifestait une telle frayeur, et je le voyais tellement défaillir à chaque fois que nous rencontrions des hommes à cheval, ou que nous traversions des villes qui étaient du parti du roi, que je finis par deviner que c'était sa conscience qui le mettait dans cet état. Il semblait à ce pauvre homme qu'à travers son masque et malgré les croix de sa casaque, on pouvait lire jusque dans son cœur et percer ses secrètes intentions. Tant est merveilleux le travail de la conscience : elle nous amène à nous trahir, nous accuser et nous combattre ; et quand il n'est point à cela de témoin, elle en produit pourtant un contre nous : nous-mêmes.

> *Elle nous frappe comme un bourreau d'un invisible fouet.*
> [Juvénal *Satires* XIII, v. 195]

3. Les enfants se racontent cette histoire : Bessos, un Péonien, à qui l'on reprochait d'avoir de gaieté de cœur abattu un nid de moineaux et de les avoir tués, disait qu'il avait eu raison, parce que ces oisillons ne cessaient de l'accuser faussement du meurtre de son père. Ce parricide était jusque-là demeuré occulte et inconnu ; mais les furies vengeresses de la conscience le firent révéler par celui-là même qui aurait dû en subir la punition.

4. Hésiode corrige(2) ainsi le mot de Platon selon lequel la peine suit de peu la faute, en disant qu'elle naît au même moment que la faute, en même temps que le péché est commis. Quiconque attend la punition la subit, et quiconque l'a méritée l'attend. La méchanceté se retourne contre elle :

> *Un mauvais dessein est surtout mauvais pour son auteur.*
> [Aulu-Gelle *Nuits attiques* 5]

Comme la guêpe, qui pique et blesse autrui, mais plus encore elle-même, car elle y perd son aiguillon et sa force, à jamais !

> *Elles laissent leur vie dans la blessure qu'elles font.*
> [Virgile *Géorgiques* IV, v. 238]

5. Les cantharides(3) trouvent en elles-mêmes le contrepoison pour leur propre poison, par une opposition naturelle. De même, à mesure que nous prenons du plaisir au vice, un déplaisir contraire

s'installe en notre conscience, qui vient nous tourmenter par des idées pénibles, que nous soyons éveillés ou en train de dormir.

Car bien des coupables se sont accusés eux-mêmes
Durant leur sommeil, ou dans le délire de la fièvre,
Et ont ainsi révélé des fautes
Qui jusqu'alors étaient restées cachées.

[Lucrèce *De la Nature* V, 1157]

6. Apollodore rêvait qu'il était écorché vif par des Scythes, qui le faisaient ensuite bouillir dans une marmite, et que son cœur lui murmurait : « Je suis la cause de tous tes maux. » Aucune cachette ne peut être utile aux méchants, disait Épicure, car ils ne peuvent jamais être sûrs d'être dissimulés : leur conscience les dévoile à eux-mêmes(4).

C'est la première punition du coupable,
De ne pouvoir être absous par son propre tribunal.

[Juvénal *Satires* XIII, v. 2]

Si elle nous remplit de crainte, la conscience nous remplit aussi d'assurance et de confiance en nous. Et je puis bien dire que j'ai marché, dans plusieurs situations périlleuses, d'un pas bien plus ferme parce que j'étais intimement convaincu de ce que je voulais, et de l'innocence de mes desseins.

Selon le jugement qu'il porte sur lui-même,
Notre cœur est rempli d'espérance ou de crainte.

[Ovide *Fastes* I, 485-486]

Il en est mille exemples ; il me suffira d'en donner trois concernant le même personnage.

7. Scipion, accusé un jour devant le peuple romain pour des faits graves, au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges, leur déclara : « C'est bien à vous de vouloir décider de la tête de celui à qui vous devez cette autorité de juger de tout. » Et une autre fois, pour toute réponse aux accusations portées contre lui par un Tribun du peuple, et au lieu de plaider sa cause, il dit : « Allons, mes chers concitoyens, rendre grâces aux dieux pour la victoire qu'ils me donnèrent contre les Carthaginois un jour semblable à celui-ci. » Et comme il se mettait en route vers le temple, voilà que toute l'assemblée, et son acusateur lui-même, le suivent(5).

8. Caton avait incité Petilius à demander des comptes à propos de l'argent dépensé dans la province d'Antioche. Scipion, venu au Sénat pour cela, montra le livre de comptes qu'il avait sous sa toge, et déclara que ce livre contenait exactement les recettes et les dépenses ; mais comme on lui demandait de le déposer au greffe, il refusa, disant que ce serait une honte pour lui : et de ses propres mains, devant tout le Sénat, il le déchira et le mit en pièces.

9. Je ne crois pas qu'une âme, même bien endurcie(6), aurait pu montrer faussement une telle assurance. Il avait le cœur naturellement trop grand et il était habitué à un destin trop élevé, dit Tite-Live, pour pouvoir être criminel et s'abaisser à défendre son innocence. [Tite-Live, *Annales ou Histoire romaine* XXXVIII, 52]

10. C'est une dangereuse invention que celle de la torture, et il semble bien que ce soit plus une épreuve d'endurance que de vérité. Celui qui peut la supporter cache la vérité tout autant que celui qui ne le peut pas. Pourquoi en effet la douleur me ferait-elle plutôt dire ce qui est que ce qui n'est pas ? Et à l'inverse, si celui qui est innocent de ce dont on l'accuse est assez fort pour supporter ces souffrances,

pourquoi celui qui en est coupable ne le serait-il pas lui aussi, quand en échange ce qu'on lui propose est d'avoir la vie sauve ? Je pense que le fondement de cette invention réside dans la considération accordée à l'effort de la conscience. Car dans le cas du coupable, il se pourrait qu'elle l'affaiblisse, et s'ajoute à la torture pour lui faire confesser sa faute ; à l'inverse, elle fortifierait l'innocent contre ses tourments. Mais en vérité, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. Que ne dirait-on pas, que ne ferait-on pas pour échapper à des souffrances aussi horribles ?

> *La souffrance oblige à mentir même les innocents.*
>
> [Publius Syrus *Sentences*]

11. Il arrive donc que le juge, qui a soumis un homme à la « question » pour ne pas le faire mourir s'il est innocent, le fait finalement mourir et innocent... et torturé. Il en est tant qui se sont accusés eux-mêmes en faisant de fausses confessions ! Et parmi eux je citerai Philotas, en voyant les circonstances du procès que lui fit Alexandre, et le déroulement de sa torture.

12. On prétend que c'est la chose la moins mauvaise(7) que la faiblesse humaine ait pu inventer... Bien inhumaine, pourtant, et inutile, à mon avis ! Plusieurs peuples, en cela moins « barbares » que les Grecs et les Romains, qui les appellent pourtant ainsi(8), estiment qu'il est horrible et cruel de faire souffrir et démembrer un homme, dont la faute n'est pas avérée. Que peut-il contre cette ignorance ? N'êtes-vous pas injustes, sous prétexte de ne pas le tuer sans raison, de lui faire subir quelque chose de pire encore que la mort ? Et pour preuve qu'il en est bien ainsi, voyez comment bien des fois il préfère mourir sans raison que de passer par cette épreuve. Elle est plus pénible que le supplice final lui-même, et bien souvent, tellement insupportable, qu'elle le devance et même l'exécute.

13. Je ne sais d'où je tiens cette histoire(9), mais elle reflète bien la conscience dont sait faire preuve notre justice. Devant le Général d'armée, grand justicier, une villageoise accusait un soldat d'avoir enlevé à ses jeunes enfants ce peu de bouillie qui lui restait pour les nourrir, l'armée ayant tout ravagé. Mais pas de preuves !... Le Général somma la femme de bien considérer ce qu'elle disait, car elle devrait répondre de son accusation si elle mentait. Mais comme elle persistait, il fit alors ouvrir le ventre du soldat pour connaître la vérité. Et la femme se trouva avoir raison. Voilà bien une condamnation instructive !...

NOTES

1. En principe, le mot « sieur » désignait une personne de rang inférieur à celui qu'on nommait « seigneur ». Michel Eyquem, fils aîné, était « seigneur de Montaigne », et il nomme ses frères : « le sieur de La Brousse », le « sieur d'Arsac » ; les domaines qu'ils avaient reçus n'étaient pas des « seigneuries ».

2. Ceci est plutôt surprenant car... Hésiode est bien antérieur à Platon !

3. Les cantharides, ou « mouches d'Espagne » passaient pour avoir des propriétés aphrodisiaques et vésicantes.

4. On peut penser au célèbre « L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn. » de Victor Hugo !...

5. D'après Aulu-Gelle, *Nuits Attiques* IV, 18. Mais P. Villey (ed. Strowski, IV, P. 192), cite le passage et indique « ...je n'ai trouvé aucun texte qui explique ces mots de Montaigne : “ et son accusateur mesme ”, qui sont en contradiction avec le récit d'Aulu-Gelle ».

6. Montaigne écrit « cauterizee ». D'après Littré, c'est un terme de morale chrétienne (XVIe s. fig. conscience cauterisée « conscience endurcie, corrompue » (Calvin) — TLF). Mais c'est aussi un terme médical depuis Henri de Mondeville (1314) : « brûler un tissu organique pour le désinfecter ». J'ai préféré « endurcie », qui est plus dans l'usage d'aujourd'hui, me semble-t-il, dans ce contexte.

7. Les éditions antérieures à 1588 portaient ici : « le mieux »...

8. On sait que les Grecs nommaient « barbares » les peuples qui n'étaient pas... grecs. Ce n'est que bien plus tard que le mot prit le sens péjoratif que nous lui connaissons, mais on voit que tel était le cas au XVIe siècle déjà.

9. La source est dans Froissart, IV, 78. Le général dont il s'agit est Bajazet 1er, selon l'édition Strowski.

Chapitre 6
Sur les exercices

1. Il est difficile pour le raisonnement et l'instruction, même si nous ajoutons foi à ce qu'ils nous disent, de nous conduire jusqu'à l'action, si nous n'exerçons(1) pas notre âme, par des expériences, à prendre l'allure à laquelle nous voulons la faire aller ; sans ces expériences, quand le moment sera venu de la faire agir, elle se trouvera bien embarrassée. Voilà pourquoi ceux des philosophes qui ont cherché à atteindre la qualité la plus haute ne se sont pas contentés d'attendre tranquillement et à l'abri les difficultés du sort, de peur que celles-ci ne surviennent alors qu'ils seraient encore inexpérimentés et novices dans ce combat. Au contraire, ils ont pris les devants, et se sont lancés volontairement à l'épreuve des difficultés. Les uns ont abandonné leurs richesses pour s'entraîner à vivre dans une pauvreté volontaire. Les autres ont recherché le travail physique, une vie austère et pénible, pour s'endurcir contre les maux et mieux supporter la fatigue. D'autres encore se sont privés des parties du corps les plus précieuses, comme celles de la génération, ou les yeux(2), de peur que leur usage trop agréable et trop doux ne vienne à relâcher et attendrir la fermeté de leur âme.

2. Mais à mourir, ce qui est la plus grande tâche que nous ayons à accomplir, les exercices pratiques ne sont d'aucun secours... On peut bien, par l'expérience et l'habitude, se fortifier contre les douleurs, la honte, la misère, et autres semblables accidents. Mais s'agissant de la mort, nous n'avons droit qu'à un seul essai. Et nous sommes tous des apprentis lorsque nous la rencontrons.

3. Il s'est trouvé, autrefois, des hommes qui savaient si bien économiser le temps qu'ils avaient à vivre qu'ils ont essayé de goûter et de savourer la mort elle-même ; et ils ont appliqué leur esprit à tenter de voir ce qu'était ce passage. Mais ils ne sont pas revenus nous en donner des nouvelles.

> *Nul ne se réveille quand l'a saisi*
> *Le froid repos de la mort.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 942-43]

4. Canius Julius, noble Romain, doué d'un courage et d'une fermeté extraordinaires, avait été condamné à mort par ce maraud de Caligula. Après avoir donné plusieurs fois déjà des preuves de sa résolution, et alors qu'il était sur le point d'être remis aux mains du bourreau, un philosophe de ses amis lui demanda : « Eh bien, Canius, en quelle disposition se trouve, en ce moment, votre âme ? Que fait-elle ? Et à quoi pensez-vous ? » « Je pensais » lui répondit-il, « ayant rassemblé mes forces, à me tenir prêt pour essayer de voir si, en cet instant de la mort, si court, si bref, je pourrais observer quelque déplacement de l'âme, et savoir si elle éprouvera quelque chose du fait de sa sortie ; et si j'apprends là-dessus quelque chose, je voudrais revenir ensuite, si je le puis, en avertir mes amis. » Voilà quelqu'un qui philosophait, non seulement jusqu'à la mort, mais pendant la mort même. Quelle belle assurance, quelle noblesse de cœur, de vouloir que sa mort lui serve de leçon, et d'être capable de penser à autre chose en une affaire si grave !

> *Il gardait cet empire sur son âme à l'heure de la mort.*
>
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* VIII, 636]

5. Il me semble pourtant qu'il existe un moyen de l'apprivoiser, et en quelque sorte, de l'essayer. Nous pouvons en faire l'expérience, sinon entière et parfaite, mais au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qu'elle nous rende plus fort et plus sûr de nous. Si nous ne pouvons l'atteindre, nous pouvons l'approcher,

nous pouvons la reconnaître ; et si nous ne parvenons pas jusqu'au cœur même de la place, nous en verrons au moins les avenues qui y conduisent.

6. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait observer notre sommeil : il a quelque ressemblance avec la mort. Comme nous passons facilement de la veille au sommeil ! Et comme nous perdons facilement conscience de la lumière et de nous-mêmes ! Le sommeil pourrait peut-être passer pour inutile et contre nature, puisqu'il nous prive de tout sentiment ; mais la nature nous apprend qu'elle nous a fait aussi bien pour mourir que pour vivre, et dès la naissance, elle nous donne la représentation de cet état dans lequel elle nous conservera éternellement après elle, pour nous y habituer, et nous en ôter la crainte.

7. Mais ceux dont le cœur a lâché à la suite d'un accident violent, et qui ont perdu connaissance, ceux-là, à mon avis, ont bien failli voir son véritable visage ; car en ce qui concerne le moment et l'endroit du passage lui-même, il y a peu de chances pour qu'il puisse causer quelque souffrance ou quelque ennui, car nous ne pouvons éprouver aucun sentiment en dehors de la durée(3). Il nous faut du temps pour souffrir, et celui de la mort est si court, si précipité, qu'il nous est impossible de la ressentir... Ce sont ses « travaux d'approche » que nous avons à craindre, et de ceux-là nous pouvons acquérir l'expérience.

8. Bien des choses semblent plus grandes dans notre imagination qu'elles ne le sont en réalité. J'ai passé une bonne partie de ma vie en parfaite santé — non seulement parfaite, mais vigoureuse, et même bouillante. Me sentir ainsi plein de verdeur et de joie de vivre me faisait considérer les maladies comme des choses tellement horribles que quand j'en ai fait l'expérience, j'ai trouvé leurs atteintes légères et faibles en comparaison de ce que je redoutais.

9. Voici quelque chose que je ressens tous les jours : si je suis bien au chaud dans une pièce confortable pendant une nuit orageuse où souffle la tempête, je m'inquiète et m'afflige pour ceux qui sont dehors à ce moment-là. Y suis-je moi-même, que je n'ai même pas envie d'être ailleurs !...

10. Le simple fait d'être toujours confiné dans une pièce me semblait quelque chose d'insupportable ; j'y fus contraint brutalement durant une semaine, puis un mois, agité, mal en point, et bien faible. Et j'ai constaté que quand j'étais en bonne santé, je trouvais les malades bien plus à plaindre que je ne l'étais moi-même à leur place, et que l'idée que je m'en faisais augmentait de moitié ou presque la réalité et la vérité de cet état. J'espère qu'il en sera de même pour la mort, et qu'elle ne mérite ni la peine que je prends à m'y préparer, ni les secours que je recherche pour en amortir le choc. Mais on ne sait jamais... on ne peut jamais trop s'en prémunir.

11. Pendant notre troisième guerre de religion, ou la deuxième (je ne m'en souviens plus très bien !), j'étais allé un jour me promener à une lieue de ma demeure, qui se trouve être au beau milieu(4) de tous les troubles occasionnés par les guerres civiles qui sévissent en France. Je pensais être en sécurité, étant si près de chez moi, que je n'avais pas besoin d'un meilleur équipage : j'avais pris un cheval docile, mais pas très sûr. Comme je revenais, et que je tentais de faire faire à ce cheval quelque chose à quoi il n'était pas encore bien préparé, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin(5) dont la bouche ne ressentait plus rien(6), mais au demeurant frais et vigoureux, cet homme, dis-je, pour faire le malin et devancer ses compagnons, poussa la bête à bride abattue droit dans le chemin que je suivais, et vint fondre comme un colosse sur le petit homme sur son petit cheval, et le foudroyer de toute sa force et de son poids, nous projetant l'un et l'autre, cul par-dessus tête... Et voilà le cheval étalé, tout étourdi, et moi à dix ou douze pas de là, étendu sur le dos, le visage tout meurtri et écorché, l'épée que j'avais à la main ayant valsé à dix pas de là au moins, ma ceinture mise en pièces, et incapable de faire un mouvement ou de ressentir quoi que ce soit, non plus qu'une souche. (C'est le seul évanouissement que j'aie jamais connu

jusqu'à maintenant).

12. Ceux qui étaient avec moi, après avoir essayé par tous les moyens de me faire revenir à moi, me tenant pour mort, me prirent dans leurs bras et m'emportèrent, avec bien des difficultés, jusqu'à ma demeure, qui était à environ une demi lieue de là(7). Sur le chemin, après avoir été considéré comme trépassé pendant deux heures au moins, je commençai à bouger et respirer : mon estomac était tellement rempli de sang que pour pouvoir l'en décharger, la nature avait eu besoin de ressusciter ses forces. On me remit sur mes pieds, je rendis un plein seau de sang, à gros bouillons(8), et plusieurs fois le long du chemin, il en fut de même. Par ce moyen, je commençai à reprendre un peu de vie, mais ce ne fut que peu à peu, et cela prit si longtemps, que mes premières sensations étaient beaucoup plus proches de la mort que de la vie.

Car l'âme, encore peu assurée de son retour,
Ébranlée qu'elle est, ne peut s'affermir.

[Le Tasse *Jérusalem délivrée* XII, 74]

13. Ce souvenir fortement gravé dans mon âme, qui me montre le visage de la mort et ce qu'elle peut être, si proches de la vérité, me réconcilie en quelque sorte avec elle. Quand je recommençai à y voir, ma vue était si trouble, si faible, si morte en somme que je ne discernais encore rien d'autre que la lumière,

Comme un homme qui tantôt ouvre les yeux et tantôt les referme,
Moitié éndormi, moitié éveillé.

[Le Tasse *Jérusalem délivrée* VIII, 26]

Quant aux fonctions de l'esprit(9), elles renaissaient en même temps que celles du corps. Je m'aperçus que j'étais tout ensanglanté : mon pourpoint était taché partout du sang que j'avais rendu. La première pensée qui me vint, ce fut que j'avais reçu un coup d'arquebuse en pleine tête. Et de fait, on tirait beaucoup autour de nous. Il me semblait que ma vie ne s'accrochait plus qu'au bord de mes lèvres, et je fermais les yeux pour mieux, me semblait-il, la pousser dehors ; je prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. Cette idée ne faisait que flotter à la surface de mon esprit, elle était aussi molle et aussi faible que tout le reste ; mais en vérité, non seulement elle était exempte de déplaisir, mais elle avait même cette douceur que ressentent ceux qui se laissent glisser dans le sommeil.

14. Je crois que c'est dans cet état que se trouvent ceux que l'on voit, défaillants de faiblesse, à l'agonie ; et je considère que nous avons tort de les plaindre, pensant qu'ils sont en proie aux pires douleurs, ou l'esprit agité de pensées pénibles. J'ai toujours pensé, contre l'opinion de beaucoup d'autres, et même d'Etienne de La Boétie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et comme assoupis à l'approche de leur fin, ou accablés par la longueur de la maladie, ou par une attaque d'apoplexie, ou par l'épilepsie...

Souvent, cédant devant son mal,
Sous nos yeux et comme frappé par la foudre,
Un homme s'écroule ; il écume, gémit et tremble ;
Il délire, se raidit, se tord, halète et s'épuise en convulsions.

[Lucrèce *De la Nature* III, v. 487 sq]

... ou encore ceux qui sont blessés à la tête, et que nous entendons gémir ou pousser par moments des soupirs à fendre l'âme, et bien que nous puissions en obtenir quelques signes qui semblent montrer qu'ils ont encore leurs esprits, de même que les quelques mouvements que nous leur voyons faire, — j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient l'esprit et le corps comme ensevelis et endormis.

Il vit et ne le sait même pas.

[Ovide *Tristes* I, 3, v. 12]

15. Je ne pouvais croire qu'avec des membres aussi abîmés, et des sens aussi défaillants, l'esprit puisse trouver en lui-même assez de forces pour se maintenir conscient ; de ce fait, aucun raisonnement ne devait venir les tourmenter, et leur faire ressentir la misère de leur condition ; par conséquent, ils n'étaient pas vraiment à plaindre.

16. Je n'imagine pas d'état plus insupportable que celui d'avoir l'âme vivante mais mal en point, sans pouvoir se manifester ; c'est ce que je dirais de ceux que l'on envoie au supplice après leur avoir coupé la langue, sauf qu'en ce genre de mort, la plus muette semble la plus digne, si elle s'accompagne d'un visage ferme et grave. Mais c'est le cas encore de ces pauvres prisonniers tombés entre les mains des horribles bourreaux que sont les soldats de notre époque, qui les tourmentent par toutes sortes de cruautés pour les contraindre à promettre une rançon excessive, qu'ils ne pourront honorer, et qui sont maintenus dans une situation et en un lieu où ils ne disposent d'aucun moyen d'exprimer ni de faire connaître leurs souffrances physiques et morales.

Les poètes ont imaginé quelques dieux favorables à la délivrance de ceux qui connaissent ainsi une mort qui tarde à venir :

J'ai reçu l'ordre d'apporter au Dieu des Enfers
Son tribut(10), et je te délivre de ton corps.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, 702]

17. Les quelques mots et réponses brèves et incohérentes qu'on arrache parfois aux prisonniers à force de leur crier dans les oreilles et de les rudoyer, les mouvements qui semblent exprimer quelque consentement à ce qu'on leur demande, tout cela ne signifie nullement qu'ils vivent, du moins qu'ils vivent vraiment. C'est ce qui nous arrive à nous aussi, quand nous sommes au bord du sommeil, avant qu'il se soit complètement emparé de nous ; nous ressentons comme en un songe ce qui se passe autour de nous, nous entendons les voix d'une oreille vague et incertaine, comme si elles ne parvenaient qu'au bord de l'âme, et les réponses que nous faisons aux dernières paroles qu'on nous a adressées, si elles ont un sens, le doivent en grande partie au hasard.

18. Et maintenant que j'ai réellement éprouvé cela, il ne fait plus de doute pour moi que j'en avais bien jugé auparavant. Et tout d'abord, parce que bien qu'étant évanoui, je m'abîmais les ongles à vouloir ouvrir mon pourpoint (je ne portais pas d'armure) sans même avoir pourtant conscience d'être blessé : c'est qu'il y a des mouvements qui se produisent en nous, et qui ne relèvent pas de notre décision.

A demi-morts, les doigts s'agitent
comme pour saisir encore l'épée.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* X, 396]

Ceux qui tombent jettent ainsi les bras en avant, par une impulsion naturelle : nos membres se prêtent ainsi assistance et ont des mouvements indépendants de notre volonté. On dit que les chars armés de faux coupent si vite les membres qu'on en voit des morceaux s'agiter à terre avant même que la douleur — tant le coup est rapide — ait eu le temps de parvenir à l'âme.

19. Mon estomac étant encombré de tout ce sang caillé, mes mains s'y portaient d'elles-mêmes, comme elles le font souvent, à un endroit qui nous démange, contre l'avis de notre volonté. Il y a beaucoup

d'animaux, et même des hommes, dont on voit les muscles se contracter et remuer après leur mort. Chacun sait par expérience qu'il y a des parties de son corps qui se mettent en mouvement, se dressent et s'affaissent, bien souvent sans sa permission. Or ces mouvements que nous subissons, qui ne nous affectent qu'en surface — « par l'écorce » pourrait-on dire-, ne peuvent prétendre nous appartenir : pour que ce soient vraiment les nôtres, il faut que l'individu y soit tout entier engagé ; et les douleurs que ressent le pied ou la main pendant que nous dormons ne font pas vraiment partie de nous.

20. Comme j'approchais de chez moi, où la nouvelle de ma chute était déjà parvenue, et que les gens de ma famille arrivaient, avec les cris habituels pour ce genre de choses, non seulement je répondis par quelques mots à ce qu'on me demandait, mais de plus, on raconte que j'ai pensé à commander qu'on donnât un cheval à ma femme, que je voyais s'empêtrer et se démener sur le chemin qui est pentu et malaisé... Il semble que cette idée aurait dû provenir d'un esprit éveillé — et pourtant le mien ne l'était pas du tout. En fait mes pensées étaient comme vides, nébuleuses, provoquées par les sensations venant des yeux et des oreilles : elles ne venaient pas réellement de moi. Je ne savais ni d'où je venais, ni où j'allais, je ne pouvais apprécier ni considérer ce qu'on me demandait, ce n'étaient que les faibles effets que les sens produisent d'eux-mêmes, comme par habitude ; et ce que l'esprit y apportait, c'était en songe, très légèrement concerné, comme léché seulement, et irrigué par les molles impressions venues des sens.

21. Mon état, pendant ce temps, était en vérité très doux et paisible ; je ne ressentais aucune affliction ni pour autrui ni pour moi : c'était de la langueur et une extrême faiblesse, sans aucune douleur. Je vis ma maison sans la reconnaître. Quand on m'eut couché, ce repos me procura une infinie douceur, car j'avais été rudement tiraillé par ces pauvres gens qui avaient pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long et très mauvais chemin, et fatigués les uns après les autres, avaient dû se relayer deux ou trois fois. On me présenta alors force remèdes, dont je ne pris aucun, persuadé que j'étais d'avoir été mortellement blessé à la tête. Et c'eût été, sans mentir, une mort bienheureuse, car la faiblesse de mon raisonnement m'empêchait d'en avoir conscience, et celle de mon corps d'en rien ressentir. Je me laissais couler si doucement, si facilement et si agréablement, que je ne connais guère d'action moins pénible(11) que celle-là.

22.

> *Quand je revins à la vie et retrouvai mes forces,*
> *et lorsqu'enfin mes sens reprirent quelque vigueur*
> [Ovide *Tristes* I, III, 14]

c'est-à-dire deux ou trois heures plus tard, je sentis revenir brutalement mes douleurs, tous mes membres ayant été comme moulus et froissés par ma chute, et je m'en trouvai si mal les deux ou trois nuits suivantes que je crus pour le coup mourir encore une fois, mais d'une mort plus aiguë celle-là, — et je ressens encore aujourd'hui(12) les séquelles de ce traumatisme. Je ne veux pas oublier ceci : la dernière chose que je parvins à retrouver, ce fut le souvenir de cet accident ; et je me fis redire plusieurs fois où j'allais, d'où je venais, à quelle heure cela m'était arrivé, avant de parvenir à comprendre ce qui s'était passé. Quant à la façon dont j'étais tombé, on me la cachait, par faveur pour celui qui en avait été la cause, et on m'en inventait d'autres. Mais longtemps après, un matin, quand ma mémoire parvint à s'entr'ouvrir, et à me représenter l'état dans lesquel je m'étais trouvé au moment où j'avais aperçu ce cheval fondant sur moi (car je l'avais vu sur mes talons, et m'étais tenu pour mort, mais cette idée avait été si soudaine que la peur n'avait pas eu le loisir de s'y introduire), il me sembla qu'un éclair venait me frapper l'âme et que je revenais de l'autre monde.

23. Le récit d'un événement aussi banal serait au demeurant assez dérisoire, n'était l'enseignement que j'en ai tiré pour moi-même ; car en vérité, pour s'habituer à la mort, je trouve qu'il n'est pas de meilleur moyen que de s'en approcher. Or, comme dit Pline(13), chacun est pour soi-même un très bon sujet d'étude, pourvu qu'il soit capable de s'examiner de près. Ce que je rapporte ici, ce n'est pas ce que je crois, mais ce que j'ai éprouvé ; ce n'est pas la leçon d'autrui, mais la mienne.

24. Il ne faut pourtant pas m'en vouloir si je la fais connaître(14). Car ce qui m'est utile peut aussi être utile aux autres, à l'occasion. Et de toutes façons, je ne fais de tort à personne, puisque je me sers seulement de ce qui m'appartient. Et si je dis des sottises, c'est à mes dépens, et sans dommage pour quiconque : c'est une divagation qui mourra avec moi, et sera sans conséquences. On ne connaît que deux ou trois écrivains de l'Antiquité qui aient emprunté ce chemin ; et on ne peut pas dire s'ils avaient traité le sujet comme je le fais ici, puisque nous ne connaissons que leurs noms : personne après eux ne s'est lancé sur leurs traces. C'est une délicate entreprise, et plus encore qu'il n'y paraît, que de suivre une allure aussi vagabonde que celle de notre esprit, de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de distinguer et de saisir au vol tant de menues apparences dans son agitation. Et c'est un passe-temps nouveau et extraordinaire, qui nous arrache aux occupations communes de ce monde, et même aux plus importantes d'entre elles.

25. Il y a plusieurs années que je suis moi-même le seul objet de mes pensées, que je n'examine et n'étudie que moi. Et si je m'intéresse à autre chose, c'est pour l'appliquer aussitôt à moi-même, le faire en quelque sorte entrer en moi. Et je ne pense pas avoir tort si, comme on le fait pour d'autres sciences incomparablement moins utiles, je fais part aux autres de ce que j'ai appris dans celle-ci — bien que je ne sois guère satisfait de mes progrès en la matière. Il n'est rien d'aussi difficile à décrire que soi-même, ni de moins utile, pourtant. Mais encore faut-il se coiffer, encore faut-il s'apprêter et s'arranger avant de se montrer en public. Je me prépare donc sans cesse, puisque je me décris sans cesse. Il est d'usage de considérer comme mal le fait de parler de soi, et on l'interdit obstinément par haine de la vantardise qui semble toujours s'attacher à ce que l'on dit de soi-même.

Au lieu de moucher l'enfant, on lui arrache le nez !(15)

> *La peur de la faute nous pousse au crime.*
> [Horace *Art Poétique* 31]

26. Je trouve plus de bien que de mal à ce remède. Mais quand bien même il serait vrai qu'il y ait nécessairement de la présomption dans le fait de vouloir entretenir les gens à propos de soi, si je respecte mon dessein d'ensemble, je ne dois pas refuser quelque chose qui montre cette disposition maladive, puisqu'elle est en moi... Et je ne dois pas cacher cette faute-là, que je ne me contente pas de pratiquer, mais que je confesse publiquement. Et d'ailleurs, pour dire ce que j'en pense, on a tort de condamner le vin sous prétexte que certains s'enivrent : on ne peut abuser que des bonnes choses ! Et je considère que cette règle ne concerne que la faiblesse du commun des mortels : c'est une bride pour les veaux(16), dont ni les saints (qui parlent d'eux-mêmes si haut et fort), ni les philosophes, ni les théologiens ne font usage... Je ne m'en sers donc pas non plus, moi qui ne suis pourtant aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'écrivent pas délibérément sur eux-mêmes, cela ne les empêche pas, quand l'occasion s'en trouve, de se pousser bien en vue sur l'estrade(17).

27. De quoi parle le plus Socrate, sinon de lui-même ? À quoi amène-t-il le plus souvent ses disciples à parler, sinon d'eux-mêmes ? Plutôt que de la leçon tirée de leur livre, n'est-ce pas du mouvement et de l'état de leur âme ? Nous nous dévoilons religieusement à Dieu, et à notre confesseur, comme nos

voisins(18) le font devant tout le monde. Mais nous ne disons, me répondra-t-on, que les choses dont nous nous accusons. C'est donc que nous disons tout ! Car notre vertu elle-même est coupable, et sujette au repentir. Mon métier et mon art, c'est de vivre. Que celui qui me défend d'en parler selon l'idée, l'expérience et la pratique que j'en ai, ordonne à l'architecte de parler des bâtiments non pas selon ses conceptions, mais selon celles de son voisin, selon la science d'un autre et non selon la sienne!... Si c'est de la gloriole que de faire connaître soi-même ses mérites, pourquoi Cicéron ne met-il pas en avant ceux d'Hortensius et Hortensius ceux de Cicéron ?

28. Peut-être attend-on que je témoigne de moi par des œuvres et des actes, et pas seulement par des paroles ? Mais ce que je décris, ce sont surtout mes cogitations, sujet informe, qui ne peut guère avoir de retombées palpables. C'est tout juste si je puis les faire entrer dans des paroles, qui sont surtout faites d'air. Des hommes, parmi les plus savants et les plus dévôts, ont vécu en évitant d'exercer toute action visible. Mes faits et gestes en diraient plus long sur le hasard que sur moi-même. Ils témoignent de leur rôle, et non du mien, si ce n'est de façon conjecturale et incertaine, comme des échantillons d'un aspect particulier. Je m'expose au contraire tout entier, comme un « écorché »(19) sur lequel on verrait d'un seul coup d'oeil les veines, les muscles, les tendons, chacun à sa place. En parlant de la toux, je montrais une partie de moi-même ; et avec l'effet de la pâleur ou des battements du cœur une autre, avec plus ou moins de certitude.

29. Ce ne sont pas mes actes que je décris : c'est moi, c'est mon essence même. Je considère qu'il faut être prudent quand on se juge soi-même, et se montrer fort consciencieux pour en témoigner, soit en bien, soit en mal, indifféremment. Si j'avais le sentiment d'être vraiment bon et sage, ou presque(20), je le proclamerais à tue-tête. C'est une sottise, et non de la modestie, que d'en dire moins sur soi que ce que la vérité exige. Se payer moins qu'on ne le vaut, c'est être lâche ou pusillanime selon Aristote. Aucune vertu ne se fait valoir par le mensonge, et la vérité n'est jamais un bon terreau pour l'erreur. Parler de soi plus qu'il ne faut, ce n'est pas toujours de la présomption, mais bien souvent de la sottise. Se complaire outre mesure dans ce qu'on est, tomber amoureux de soi-même de façon immodérée, voilà à mon avis la substance de ce vice qu'est la présomption. Le remède suprême pour le guérir, c'est de faire tout le contraire de ce que nous ordonnent ceux qui, en défendant de parler de soi, défendent encore plus de penser sur soi.

30. C'est en la pensée que réside l'orgueil : la langue ne peut y prendre qu'une faible part. S'occuper de soi, pour ces gens-là, c'est comme se complaire en soi-même ; se fréquenter, avoir des rapports avec soi-même, c'est pour eux trop s'aimer. C'est possible(21). Mais cet excès ne naît que chez ceux qui ne s'examinent que superficiellement, qui se jugent d'après la réussite de leurs affaires(22), qui nomment rêverie et oisiveté le fait de s'occuper de soi, et qui considèrent que former son caractère et acquérir de l'étoffe c'est bâtir des « châteaux en Espagne ». Ils se prennent pour une chose extérieure et étrangère à eux-mêmes.

31. Si quelqu'un s'enivre de la connaissance qu'il a de lui-même, parce qu'il regarde au-dessous de lui, qu'il tourne les yeux vers le haut, vers les siècles passés : il « baissera les cornes(23) » en y trouvant tant de milliers d'esprits qui foulent le sien aux pieds. Si sa vaillance le conduit à quelque flatteuse présomption, qu'il se souvienne des vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loin derrière eux. Nulle qualité particulière ne fera s'enorgueillir celui qui tiendra compte en même temps de tant d'autres manières d'être, imparfaites et faibles, qui sont en lui, et au bout du compte, le néant de la condition humaine.

32. Parce que seul Socrate avait vraiment fait sien le précepte de son Dieu : « se connaître », et que par le biais de cette étude il en était arrivé à se mépriser, lui seul fut estimé digne du nom de Sage. Que celui qui se connaîtra de cette façon se fasse hardiment connaître, et de vive voix.

NOTES

1. Le mot « exercitation » employé par Montaigne dans le titre de ce chapitre peut signifier aussi bien « exercice », « expérience », « pratique », « entraînement »... C'est en fait un peu de tout cela à la fois qu'il s'agit.

2. Montaigne pense probablement à Démocrite, dont la légende raconte qu'il s'était crevé les yeux.

3. Voilà une notation dont la finesse tranche sur les idées convenues !...

4. Le château de Montaigne est en effet situé entre le Poitou et la Guyenne, région où ont eu lieu de nombreux combats durant les guerres de religion.

5. Cheval puissant, généralement utilisé pour les labours ou pour transporter des charges. Cheval moins « noble » que les « destriers » dont il a été question au livre I, 48, et que l'on montait pour la chasse ou la guerre.

6. Donc difficile à manier, comme les chevaux trop malmenés (c'est par la bouche, en quelque sorte, que le cavalier communique ses ordres au cheval).

7. Montaigne précise « lieue française », car les lieues n'avaient pas la même valeur dans toutes les provinces. La « lieue française » valait environ 4,45 km.

8. A. Lanly traduit ici par « un plein seau de caillots de sang pur », ce qui me semble un peu contradictoire dans les termes ? Par ailleurs, je ne suis pas sûr que l'on puisse rendre « bouillons » par « caillots » ? C'est pourquoi j'ai préféré « à gros bouillons ».

9. Montaigne écrit « âme », mais il semble bien que dans ce contexte, il s'agisse plutôt de ce que nous nommons « esprit ».

10. Ce « tribut » est un cheveu. C'est Iris qui parle.

11. L'édition de 1588 comportait ici : « si plaisante ». Sur l'« exemplaire de Bordeaux », ces mots sont raturés et remplacés à la main par « moins poisante ». A. Lanly indique ici, à tort : « Dans les éditions antérieures on lisait : “si agréable” ».

12. Les éditions de 1580 et 1582 portaient ici : « me sens encore quatre ans après de ».

13. Pline *Histoire naturelle*, XXII, 24, C.

14. Tout le développement qui suit, jusqu'à la fin de ce chapitre, est un ajout manuscrit sur l'« exemplaire de Bordeaux », donc postérieur à 1588. Il est caractéristique de l'évolution des « Essais » vers la « peinture du Moi ».

15. La formule est plaisante, qui montre bien les méfaits d'une position trop radicale... Aujourd'hui, on dirait peut-être : « On jette le bébé avec l'eau du bain » ?

16. P. Villey croit devoir faire remarquer dans son Lexique que les « brides pour les veaux n'existent pas. ». Outre le fait qu'il ne devait pas souvent fréquenter les marchés aux bestiaux... et même s'il ne s'agissait pour Montaigne que d'une boutade à propos d'un lien imaginaire, l'acception actuelle (et populaire !) de « veaux » m'a semblé justifier amplement mon choix de conserver l'expression.

17. Montaigne écrit « se jetter bien avant sur le trottoir » et « jeter sur le trottoir » est aujourd'hui équivoque. Mais il s'agissait bien sûr pour lui, homme de cheval, de l'endroit où l'on faisait trotter les chevaux pour en montrer la valeur. J'ai été tenté d'utiliser « plateau » — malgré l'anachronisme !

18. Les voisins en question sont les Protestants, dont les confessions étaient publiques.

19. Montaigne utilise ici le mot « skeletos », que Paré et Ronsard entre autres avaient déjà francisé en « squelette » à l'époque. Mais plutôt que d'un « squelette », Montaigne veut manifestement parler d'un corps destiné à l'étude anatomique, et c'est pourquoi j'ai utilisé « écorché ».

20. Le texte (manuscrit) de l'« exemplaire de Bordeaux » comporte ici « *ou pres de la* » — et non « tout a fait ». Il peut donc s'agir d'une erreur faite par les éditeurs de 1520 — à moins qu'ils n'aient jugé que « tout à fait » s'accordait mieux avec le sens de la phrase ? Dans ma traduction, je combine un peu les deux versions.

21. L'édition de 1595 a omis « *Il peut estre* », que l'on peut lire sur la partie manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux », malgré la rature qui se trouve à cet endroit. Je réintroduis donc cette petite phrase — qui a tout de même son importance — dans ma traduction.

22. A. Lanly traduit ici : « qui se voient [seulement en second lieu] après leurs affaires ». Je ne partage pas son point de vue. « Après » peut fort bien signifier « d'après » en marquant une cause et non une succession temporelle. Du moins si j'en crois l'exemple donné (malheureusement sans référence !) par le Dictionnaire du Moyen Age et de la Renaissance de Greimas/Keane : « Après le naturel, d'après nature. » Je me risque donc à traduire « d'après la réussite de leurs affaires », car cela me semble plus convaincant, de toutes façons, dans le contexte ?

23. « baissera la tête » par humilité, bien sûr. Mais...« l'expression est belle, il nous la faut choyer » !

Chapitre 7
Sur les récompenses honorifiques

1. Ceux qui écrivent la vie de César Auguste remarquent, à propos de sa discipline militaire, qu'il était aussi généreux pour les dons à ceux qui les méritaient, qu'il était regardant pour les récompenses purement honorifiques(1). Il avait pourtant reçu de son oncle(2) toutes les récompenses militaires avant même d'être jamais allé à la guerre ! Ce fut une belle idée, adoptée par la plupart des gouvernements, que d'établir certaines distinctions purement honorifiques pour marquer et récompenser la valeur personnelle : les couronnes de laurier, de chêne, de myrte, la forme de certains vêtements, le privilège d'aller en voiture par la ville, ou de nuit avec des flambeaux, une place réservée dans les assemblées publiques, le droit de porter certains surnoms ou titres, d'ajouter certaines marques à ses armoiries, et autres choses du même genre, dont l'usage a été admis sous différentes formes selon les pays et qui durent encore.

2. Nous avons pour notre part, ainsi que nombre de nos voisins, les ordres de chevalerie qui ne sont établis qu'à cette fin(3). C'est en vérité une bien bonne et profitable coutume que cette façon de reconnaître la valeur d'hommes rares et excellents, et de leur faire plaisir en leur attribuant des récompenses qui ne coûtent rien au peuple ni au Prince. Ce qu'on a constaté depuis fort longtemps, et qu'on peut voir encore de nos jours, c'est que les gens de qualité sont plus jaloux de ce genre de récompenses que de celles où ils pourraient trouver gain et profit — et cela n'est pas sans motif ni sans grande apparence de raison semble-t-il. En effet, si au prix, qui doit être simplement une question d'honneur, on mêle d'autres avantages matériels et financiers, ce mélange, au lieu d'augmenter la considération attendue, la rabaisse et la diminue.

3. L'Ordre de Saint-Michel(4), qui a été si longtemps en faveur parmi nous, n'avait pas d'autre avantage que celui de ne point en avoir. Ce qui faisait qu'autrefois il n'était pas de charge ni de fonction à laquelle la noblesse ne prétendît avec autant de désir et d'engouement qu'elle n'aspirait à celui-là, ni qualité qui pût lui apporter autant de respect et de considération ; c'est que la valeur aspire et accepte plus volontiers une récompense de même nature qu'elle-même, et préfère la gloire à l'utilité. Les autres dons n'ont pas un usage aussi noble, d'autant plus qu'on les utilise à tout propos ; par des gratifications, on paie le service d'un valet, la diligence d'un courrier, ceux qui font danser, qui font de la voltige, qui plaident(5) ; de même pour les services les plus ordinaires que l'on peut recevoir — et même, car le vice se paie, la flatterie, les maquerelles, la trahison... Ce n'est pas étonnant si la valeur reçoit et recherche moins volontiers cette sorte de monnaie courante que celle qui lui est propre et particulière, noble et généreuse. Auguste avait raison d'être beaucoup plus économe et parcimonieux pour celle-ci que pour l'autre, d'autant plus que l'honneur est un privilège qui tire sa principale qualité de sa rareté, et qu'il en est de même pour la valeur.

> *A qui nul ne semble méchant, qui peut paraître bon ?*
> [Martial *Épigrammes* XII, 182]

4. On ne tient pas compte, pour faire l'éloge de quelqu'un, du soin avec lequel il éduque ses enfants, car c'est une chose ordinaire, si estimable qu'elle soit. On ne fait pas de cas non plus d'un grand arbre dans une forêt qui en est pleine. Je ne crois pas qu'aucun citoyen de Sparte se soit jamais glorifié de sa vaillance, puisque c'était là une qualité fort répandue parmi eux. De même pour la fidélité et le mépris des richesses. On ne donne pas de récompense pour une vertu, si grande soit-elle, quand elle est devenue

une habitude. Et je ne sais même pas si on la trouverait grande, puisqu'elle est courante.

5. Puisque ces récompenses honorifiques n'ont pas d'autre prix ni de valeur que le seul fait d'être réservées à un petit nombre, il n'est besoin, pour les anéantir, que d'en faire largesse. Qu'il se trouve plus d'hommes qu'autrefois pour mériter de faire partie de notre Ordre, ce n'était pas une raison pour en ternir la renommée. Et il se peut fort bien en effet que plus nombreux soient ceux qui le méritent, car il n'est pas de vertu qui se répande plus facilement que la valeur militaire. Il en est une autre, vraie, parfaite et philosophique, — et j'emploie ce mot selon l'usage actuel — dont je ne parle pas, bien plus importante que la vertu militaire, et plus complète : c'est une force et une assurance de l'âme qui la rend capable de mépriser de la même façon toutes sortes d'événements fâcheux, toujours égale à elle-même, uniforme et constante, une vertu dont la nôtre n'est qu'un pâle reflet. L'usage, l'éducation, l'exemple et la coutume ont une grande influence sur la vertu militaire dont je parle, et peuvent aisément la rendre courante, comme on le voit bien par ces temps de guerres civiles. Et si l'on pouvait de nos jours réunifier notre peuple et l'enflammer pour une entreprise commune, nous ferions refleurir notre ancienne réputation militaire.

6. Il est sûr qu'autrefois l'Ordre de Saint-Michel, en tant que récompense, ne concernait pas seulement la vaillance, mais allait au-delà. Elle n'a jamais servi de rétribution pour un valeureux soldat, mais pour un glorieux Capitaine. L'obéissance ne méritait pas une récompense aussi honorable ; autrefois, elle supposait une connaissance experte et plus universelle des choses de la guerre, englobant la plupart — et les plus grandes — des qualités militaires, car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. [Tite-Live *Annales ou Histoire romaine* XXV, 19]Elle supposait aussi une condition sociale compatible avec une telle dignité. Mais je prétends que même si plus de gens en étaient dignes de nos jours qu'il n'y en avait autrefois, il ne fallait pourtant pas l'accorder de façon aussi libérale ; il eût mieux valu ne pas l'attribuer à tous ceux qui l'eussent méritée plutôt que de perdre pour toujours, comme on vient de le faire, l'usage d'une chose aussi utile.

7. Aucun homme de valeur ne songe à tirer avantage de ce qu'il a en commun avec bien d'autres. Et ceux qui, de nos jours, ont le moins mérité cette récompense sont ceux qui font le plus semblant de la dédaigner, voulant par là se mettre au rang de ceux à qui on fait du tort en répandant indûment et en avilissant une marque qui leur était particulièrement due.

8. Espérer qu'en effaçant et abolissant celle-ci on pourra soudain remettre en honneur et renouveler une institution de ce genre, ce n'est pas une entreprise bien adaptée à une époque aussi déréglée et malade que la nôtre. Le résultat en sera que la nouvelle institution souffrira dès sa naissance des défauts qui viennent précisément de causer la ruine de l'autre(6). Il faudrait que les règles d'attribution de ce nouvel ordre soient très rigides et rigoureuses pour assurer son prestige, et cette période troublée n'est pas en mesure de tenir ainsi « la bride courte » et bien réglée. Par ailleurs, avant qu'on puisse accorder à ce nouvel Ordre quelque crédit, il faut qu'on ait oublié le précédent, et le mépris dans lequel il a sombré.

9. On pourrait placer ici quelque développement sur la considération à accorder à la vaillance et à ce qui différencie cette vertu des autres. Mais Plutarque a si souvent traité de cette question qu'il serait bien inutile de rapporter ici ce qu'il en dit. Ce qui mérite d'être souligné, c'est que notre société met la « vaillance » au premier rang de ses vertus — comme le montre son nom, qui vient de « valeur » — et que dans nos usages, quand nous disons de quelqu'un que c'est « un homme de valeur » ou « quelqu'un de bien », dans le style qui est celui de notre cour et de notre noblesse, cela ne signifie rien d'autre que « vaillant homme », de la même façon que chez les Romains. Car le terme général de « vertu », chez eux, tire son étymologie de « force »(7).

10. La seule forme véritable et essentielle de noblesse en France, c'est la fonction militaire. Il est fort probable que la première « vertu » qui se soit manifestée parmi les hommes ait été celle par laquelle les plus courageux se sont rendus maîtres des plus faibles, et ont acquis de ce fait un rang et une réputation particuliers, et que c'est là l'origine de la dignité qui est demeurée attachée à cette appellation. A moins que ce ne soit dû au fait que ces peuples très belliqueux ont donné le plus grand prix et le titre le plus élevé à celle des vertus qui leur était la plus familière. De la même façon que notre passion et ce souci fiévreux que nous avons de la chasteté des femmes fait que les expressions « bonne épouse », « femme de bien », « femme d'honneur et de vertu » ne sont pour nous que des façons de dire : « femme chaste ». Comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à l'écart tous les autres, comme si nous étions prêts à leur pardonner toute autre faute pour obtenir qu'elles ne commettent pas celle-là.

NOTES

1. Selon P. Villey , ce chapitre aurait été écrit par Montaigne à l'occasion de « la création de l'Ordre du SaintEsprit, destiné à remplacer l'Ordre de Saint-Michel, qui était tombé dans un grand discrédit. »

2. Jules César, le vainqueur des Gaules.

3. A l'origine, ces « ordres » avaient été créés pour lutter contre les « infidèles ». Devenus souvent trop puissants et/ou trop riches (Templiers), ils furent peu à peu réduits par la royauté et transformés en effet en ordres purement honorifiques.

4. Cet ordre fut fondé en 1469 par Louis XI. Si l'on en croit Montluc, il avait encore tout son prestige sous Henri II vers 1550. Ce serait sous Charles IX que des abus (évoqués par Montaigne) lui auraient ôté sa réputation.

5. Il me semble qu'il faut ainsi comprendre « ...le dancer, ...le parler... » Pour « le voltiger », il s'agit de figures exécutées à cheval, que Montaigne a déjà évoquées ailleurs.

6. Cette phrase, déjà présente dans le texte de 1588, a été oubliée dans la traduction d'A. Lanly (II, 57).

7. En latin, « virtus » est en effet de la même racine que « vis », la force. Cf. ma traduction, Livre I, XIX, §4. Cette étymologie (?) vient en fait de Cicéron :*Tusculanes*, II, 18.

Chapitre 8
Sur l'affection des pères pour leurs enfants

1. Madame(1), si l'originalité et la nouveauté, qui donnent d'habitude du prix aux choses, ne viennent plaider en ma faveur, je ne me sortirai jamais à mon honneur de cette folle entreprise. Mais elle est si extravagante et d'un aspect si éloigné de l'usage commun que cela pourra peut-être lui ouvrir une voie. C'est une humeur mélancolique, et donc très opposée à ma complexion naturelle, causée par le chagrin de la solitude dans laquelle je m'étais moi-même jeté il y a quelques années(2), qui m'a mis en tête cette idée de me mêler d'écrire. Me trouvant alors entièrement vide et dépourvu de toute autre matière à traiter, je me suis pris moi-même comme argument et sujet, pour ce qui est le seul livre au monde de cette espèce, et d'un dessein aussi bizarre qu'extravagant. Il n'y a d'ailleurs rien dans cet ouvrage qui vaille la peine d'être remarqué, sauf cette bizarrerie ; car à un sujet si faible et si médiocre, aucun ouvrier, fût-ce le meilleur du monde, n'eût été capable de donner une forme qui le rende digne d'être présenté.

2. Ayant donc à me décrire sur le vif, il eût manqué quelque chose à ce portrait, Madame, si je n'eusse représenté l'honneur que j'ai toujours rendu à vos mérites. Et j'ai voulu le mettre en évidence au début de ce chapitre, parce que, parmi vos autres qualités, l'affection que vous avez portée à vos enfants tient certainement l'une des premières places. Quand on sait à quel âge Monsieur d'Estissac, votre mari, vous laissa veuve(3), combien de grands et honorables partis vous ont été offerts, comme il se doit à une Dame de France de votre condition, et comment vous avez su veiller pendant tant d'années, avec constance et fermeté, au travers de tant d'épineuses difficultés, aux intérêts de ces enfants ; quand on sait comment cela vous a conduite aux quatre coins de la France et comment vous en êtes encore préoccupée, et que l'on voit l'heureux aboutissement que vous leur avez trouvé grâce à votre sagesse ou votre heureuse fortune, on dira certainement comme moi que nous n'avons pas de meilleur exemple d'affection maternelle que le vôtre à notre époque.

3. Je loue Dieu, Madame, que cette affection ait été si bien employée. Car les espoirs que donne de lui-même Monsieur d'Estissac votre fils laissent bien espérer que vous en recevrez l'obéissance et la reconnaissance que l'on peut attendre d'un bon fils, quand il en aura atteint l'âge. Mais comme du fait de son jeune âge il n'a pu remarquer les très grands services qu'il a reçus si souvent de vous, je souhaite que ces écrits, s'ils lui tombent un jour entre les mains quand je n'aurai plus de bouche ni de paroles pour le dire, en témoignent pour moi ; mais il en aura une attestation plus vive encore de par les effets heureux qu'il éprouvera, si Dieu le veut. C'est assez dire qu'il n'est pas de gentilhomme en France qui soit plus que lui redevable à sa mère, et qu'il ne peut donner à l'avenir de meilleure preuve de sa qualité qu'en reconnaissant la mère que vous êtes.

4. S'il y a une loi vraiment naturelle, c'est-à-dire quelque instinct que l'on retrouve universellement et perpétuellement chez les animaux aussi bien que chez les hommes — ce qui ne va pas sans controverses d'ailleurs — je peux dire qu'à mon avis, après le souci de se conserver en vie, et de fuir ce qui peut nuire, ce qui vient en deuxième lieu, c'est l'affection du géniteur pour sa progéniture. Et puisque la nature semble nous l'avoir recommandée particulièrement en se souciant d'étendre et de faire avancer l'un après l'autre les éléments de cette œuvre(4) qui est la sienne, il n'est pas très étonnant que l'attachement soit moindre en sens inverse, des enfants vers les parents.

5. Ajoutons à cela cette autre considération d'Aristote [Aristote *Morale à Nicomaque* IX, 7] : celui qui fait du bien à quelqu'un l'aime mieux qu'il n'en est aimé ; et que celui à qui nous sommes redevable témoigne de plus

d'amour pour nous que nous en témoignons pour lui. Tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en serait aimé, si l'ouvrage était capable d'avoir des sentiments. Parce que nous chérissons l'existence, et que l'existence est faite de mouvement et d'action, chacun de nous est donc présent dans ce qu'il fait. Celui qui fait le bien exerce une action belle et honorable ; celui qui reçoit agit seulement de la façon qui lui est utile. Or ce qui est utile est bien moins digne d'être aimé que ce qui est honorable. Ce qui est honorable est stable et permanent, et fournit à celui qui en est l'auteur une satisfaction constante. L'utile, au contraire, se perd et s'oublie facilement, le souvenir n'en est pas aussi frais ni aussi doux. Les choses nous sont d'autant plus chères qu'elles nous ont plus coûté — et donner coûte plus que de prendre.

6. Puisqu'il a plu à Dieu de nous doter de quelque capacité de raisonnement, afin que nous ne fussions pas, comme les animaux, servilement assujettis aux lois communes, mais que nous nous y appliquions en vertu de notre jugement et de notre libre volonté, il nous faut bien nous adapter un peu à la simple autorité de la Nature, mais non pas nous laisser tyranniser par elle : seule la raison doit gouverner nos penchants. Je suis pour ma part extrêmement peu sensible à ces mouvements qui se produisent en nous sans que notre jugement intervienne. Ainsi par exemple, sur le sujet dont je traite ici : je ne suis pas porté, comme on le fait, à embrasser les enfants encore à peine nés, dont l'âme est inerte, et le corps d'une forme qui pourrait les rendre aimables, mais qui est encore à peine reconnaissable... et je n'ai pas supporté de bon cœur qu'ils soient élevés auprès de moi.

7. Une affection raisonnable et véritable devrait naître et se développer en même temps qu'eux ; et alors, s'ils le méritent, la propension naturelle marchant de pair avec la raison, nous allons leur vouer une affection vraiment paternelle ; mais de la même façon, dans le cas contraire, nous devons porter sur eux un jugement aussi équitable, sans céder à la force exercée par la nature. C'est bien souvent l'inverse qui se produit, et nous sommes couramment plus émus par les trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants que nous ne le sommes par la suite de leurs actions bien pensées(5). Comme si nous les aimions pour notre distraction, comme de petits singes, et non comme des hommes. Et celui qui les a gavés de jouets dans leur enfance, le voilà qui renâcle maintenant devant la moindre dépense à faire pour eux une fois adultes. Il semble bien que la jalousie que nous éprouvons à les voir se montrer dans le monde, et en tirer plaisir, quand nous sommes sur le point de le quitter nous-mêmes, nous incline à nous montrer plus chiches et plus économes envers eux : il ne nous plaît guère de les voir marcher sur nos talons, comme pour nous pousser vers la sortie !... Si cela devait constituer un sujet de crainte, et puisque l'ordre des choses fait qu'ils ne peuvent, en vérité, ni exister ni vivre si ce n'est aux dépens de notre existence et de notre vie, — alors il ne fallait pas nous mêler d'être pères.

8. En ce qui me concerne, je trouve qu'il est cruel et injuste de ne pas les faire profiter de nos biens, de ne pas les traiter en compagnons dans la gestion de nos affaires domestiques quand ils en sont devenus capables, et de ne pas rogner sur nos avantages pour assurer les leurs, puisque c'est pour cela que nous les avons engendrés. Voilà qui est injuste : un père vieux, cassé par l'âge et à demi mort, jouissant seul, dans un coin du foyer, de biens qui suffiraient à la promotion et à l'entretien de plusieurs enfants, et les laissant pourtant perdre leurs meilleures années faute de moyens, sans pouvoir s'élever dans le service public et dans la connaissance des gens du monde. On les acculе au désespoir, ou à chercher une issue quelconque, si peu légitime soit-elle, pour faire face à leurs besoins.

9. C'est ainsi que j'ai pu voir, de mon temps, plusieurs jeunes gens de bonne famille si habitués à voler, que nulle mesure prise contre eux ne pouvait les en détourner. J'en connais un, fort bien né, à qui j'ai parlé un jour de cette question, à la demande d'un de ses frères, très brave et très honorable gentilhomme. Il me répondit en m'avouant tout bonnement qu'il avait été conduit à cette bassesse par la rigueur et l'avarice de

son père, mais qu'à présent il y était tellement habitué, qu'il ne pouvait plus s'en défaire. Et justement, il venait d'être surpris en train de voler les bagues d'une Dame au lever de laquelle il s'était trouvé avec beaucoup d'autres.

10. Il me rappela ce que j'avais entendu dire à propos d'un autre gentilhomme : il était si bien formé et habitué à ce beau métier dans sa jeunesse, que devenu maître de ses biens, et décidé à abandonner ces pratiques, il ne pouvait pourtant s'empêcher, quand il passait près d'une boutique où se trouvait une chose dont il avait besoin, de la dérober — quitte à envoyer ensuite quelqu'un pour la payer... Et j'en ai vu plusieurs si entraînés et si adonnés à cela que même à leurs compagnons ils volaient des objets qu'ils leur rendaient ensuite.

11.Je suis Gascon, et pourtant il n'est pas de vice sur lequel je sois moins porté [que le vol]. Je le hais plutôt par tempérament que je ne le condamne par conviction : je ne soustrais rien à personne, même si c'est une chose que je désire. Notre région est en vérité un peu plus mal vue que les autres en France, sur ce sujet. Nous avons pourtant vu, de notre temps, et à plusieurs reprises, des gens de bonne famille d'autres contrées entre les mains de la Justice, et convaincus de nombreux vols fort graves. J'ai bien peur que ces dépravations ne trouvent leur source dans les vices des pères.

12. On peut certes me répondre, comme le fit un jour un Seigneur fort intelligent, qu'il n'économisait ses richesses que pour en tirer l'avantage d'être honoré et recherché par les siens, et que l'âge lui ayant enlevé toutes ses forces, c'était là le seul moyen qui lui restait pour conserver son autorité dans sa famille, et éviter de devenir pour tout le monde un objet de dédain et de mépris. (En fait, ce n'est pas seulement la vieillesse, dit Aristote, qui conduit à l'avarice, mais toute sorte de faiblesse.) C'est une façon de voir les choses. Mais c'est remédier à un mal que l'on aurait dû empêcher de naître. Un père est bien malheureux s'il ne conserve l'affection de ses enfants que parce qu'ils ont besoin de ses secours — si l'on peut appeler cela de l'affection.

13. Ce qu'il faut, c'est se rendre respectable par sa valeur et ses capacités, aimable par sa bonté et la douceur de son comportement. Quand la matière est riche, même ses cendres ont leur valeur : nous accordons du respect et de la considération aux os et reliques des personnes dignes d'être honorées. Pour quelqu'un qui a connu les honneurs dans sa maturité, il n'est pas de vieillesse, si décrépite et rabougrie qu'elle soit, qui ne conserve quelque chose de vénérable, et notamment pour ses enfants, dont il faut avoir formé l'âme à suivre leurs devoirs, non par la nécessité et le besoin, ou par la rudesse et la force.

> *Il me semble qu'on est loin de la vérité, si l'on croit*
> *que l'autorité est plus ferme et plus solidement établie*
> *par la force que par l'affection.*
>
> [Térence *Oeuvres complètes Adelphes* 1, v. 40]

14. Je condamne toute violence dans l'éducation d'une âme tendre que l'on veut former pour l'honneur et pour la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile dans la sévérité et la contrainte ; et je considère que ce que l'on ne peut obtenir par la raison, la sagesse et l'habileté, ne s'obtiendra jamais par la force. C'est ainsi que j'ai été élevé : on dit que, tout petit, je n'ai été fouetté que deux fois, et modérément. Je devais rendre la pareille à mes propres enfants — mais ils meurent tous en nourrice... Léonore, qui est ma seule fille à avoir échappé à ce triste destin, a atteint six ans et plus sans que l'on ait employé pour sa formation et le châtiment de ses fautes d'enfant, autre chose que des paroles, et bien douces (l'indulgence de sa mère y ayant aisément pourvu). Et quand bien même mon attente serait déçue, il y a bien d'autres causes auxquelles s'en prendre, sans en rendre responsable ma méthode d'éducation, que je sais être juste et

naturelle. J'aurais été encore plus exigeant sur ce plan, avec des garçons, moins nés pour servir, et de nature plus libre : j'aurais aimé emplir leur cœur de noblesse et de liberté. Je n'ai jamais vu obtenir d'autre résultat avec le fouet que de rendre les âmes plus lâches ou plus vilainement obstinées.

15. Voulons-nous être aimés de nos enfants ? Voulons-nous leur enlever toute raison de souhaiter notre mort ? (Même si aucune raison ne peut être ni juste ni excusable pour un souhait aussi horrible ; *nul crime n'est fondé en raison* [Tite-Live, *Annales ou Histoire romaine* XXVIII, 28]. Faisons ce qui est en notre pouvoir pour faciliter leur vie raisonnablement. Et pour cela, il ne faudrait pas nous marier si jeunes que notre âge puisse se confondre avec le leur : c'est là un handicap qui nous plonge dans de grandes difficultés. Et je le dis spécialement pour la noblesse, qui, comme on dit, est d'une condition oisive et ne vit que de ses rentes ; car ailleurs, dans les familles où il faut gagner sa vie, le nombre des enfants et le fait de vivre en leur compagnie fait partie des arrangements du ménage, et ce sont là autant d'éléments supplémentaires et utiles pour s'enrichir.

16. Je me suis marié à trente-trois ans, et j'approuve le choix de trente-cinq, qu'on dit être le conseil d'Aristote(6). Platon(7) ne veut pas qu'on se marie avant les trente ans, mais il a raison de se moquer de ceux qui se mettent à l'œuvre après cinquante-cinq, et considère leur progéniture comme indigne d'être nourrie et de vivre. Thalès fixa en ce domaine les limites les plus justes : jeune, il répondit à sa mère qui le pressait de se marier que ce n'était pas encore le moment ; et devenu vieux, que ce n'était plus le moment. Il faut refuser comme inopportune toute action qui ne vient pas à son heure.

17. Les Gaulois considéraient comme extrêmement répréhensible le fait d'avoir des relations charnelles avant l'âge de vingt ans, et ils recommandaient spécialement aux hommes qui se destinaient à la guerre de conserver bien plus longtemps leur virginité, considérant que les cœurs s'amollissent et se dévoient par la copulation avec les femmes.

> *Mais alors, uni à une jeune épouse,*
> *et tout heureux d'avoir des enfants,*
> *son affection de mari et de père avait affadi son courage.*
>
> [Le Tasse *Jérusalem délivrée* X, 39]

18. Moulay-Hassan, roi de Tunis, que l'Empereur Charles V rétablit sur son trône, critiquait la mémoire de son père, auquel il reprochait sa fréquentation des femmes, et le qualifiait de « mou, efféminé, faiseur d'enfants ».

19. L'histoire grecque(8) a retenu que Iecos de Tarente, Chrysos, Astylos, Diopompos et d'autres, tant qu'ils voulurent maintenir leur corps en forme pour la course des jeux Olympiques, la palestre et autres exercices physiques, se privèrent de tout rapport sexuel pendant ce temps.

20. Dans une certaine région des Indes Espagnoles [Gomara, *Histoire generalle des Indes Occidentales... t.* II, xii, f° 63 r°], on ne permettait aux hommes de se marier qu'après quarante ans, et on le permettait pourtant aux filles de dix ans.

21. Un gentilhomme de trente-cinq ans n'a pas encore l'âge de laisser la place à son fils qui en a vingt : il est en état de se montrer dans les expéditions guerrières et à la cour de son prince ; il a besoin de ses biens, et s'il doit certainement les partager, il ne doit pour autant s'oublier. C'est bien le cas où peut s'appliquer cette réponse que les pères ont couramment à la bouche : « Je ne veux pas me déshabiller avant d'aller me coucher. »

22. Mais un père terrassé par les ans et les maux, que sa faiblesse et sa mauvaise santé privent de la société des hommes, celui-là fait tort à lui-même et aux siens de couver inutilement un grand tas de richesses. C'est pour lui le moment, s'il est sage, de « se déshabiller pour aller se coucher », sans aller jusqu'à se mettre nu en chemise, mais en gardant une robe de chambre bien chaude ; et le reste de ses effets, dont il n'a plus que faire, il doit en faire cadeau de bonne grâce à ceux à qui, selon l'ordre naturel des choses, elles doivent finalement appartenir. Il est bien normal qu'il leur en laisse l'usage, puisque la nature vient à l'en priver. Dans le cas contraire, il ne peut s'agir de sa part que de méchanceté et de jalousie. Ce fut la plus belle des actions de l'Empereur Charles-Quint — imitant en cela certains personnages antiques de même stature que lui — que d'avoir su reconnaître que la raison nous commande de nous « déshabiller » quand nos vêtements nous pèsent et nous embarrassent, et de nous « coucher » quand les jambes nous trahissent. Il se défit de ses richesses, de sa grandeur et de sa puissance en faveur de son fils, lorsqu'il sentit que lui faisaient défaut la fermeté et la force nécessaires à la conduite des affaires avec la gloire qu'il y avait acquise.

> *Veille à dételer à temps ton cheval vieillissant,*
> *pour qu'il ne soit objet de la risée, trébuchant et soufflant.*
> [Horace *Épîtres* I, 1]

23. Ne pas savoir reconnaître assez tôt, ne pas sentir l'incapacité et la terrible dégradation que l'âge amène naturellement avec lui dans l'âme et dans le corps, à égalité pour les deux il me semble, ou peut-être plus encore du côté de l'âme, voilà la faute qui a ruiné la réputation de la plupart des grands hommes de ce monde. J'ai vu et même connu, de mon temps, des personnages ayant une grande autorité qui — c'était facile à voir — avaient terriblement perdu leurs capacités d'autrefois, que je connaissais pourtant par la réputation qu'ils en avaient tirée en des temps meilleurs. J'aurais préféré les voir retirés chez eux confortablement, et ayant délaissé les affaires publiques et militaires, que leurs épaules n'étaient plus capables de supporter : c'eût été plus honorable pour eux.

24. J'ai autrefois été le familier de la maison d'un gentilhomme veuf et très âgé, mais resté pourtant fort vert en sa vieillesse. Il avait plusieurs filles à marier, et un fils déjà en âge d'aller dans le monde. Cela entraînait pour lui des dépenses et des visites d'étrangers qui ne lui plaisaient guère, non seulement par souci d'économie, mais plus encore parce qu'il avait, avec l'âge, adopté un mode de vie fort éloigné du nôtre. Je lui dis un jour avec une certaine impertinence, comme j'ai l'habitude de le faire, qu'il ferait bien mieux de nous laisser la place, de laisser à son fils la maison principale — car c'était la seule qui fût bien agencée et confortable — et de se retirer dans une terre qu'il avait dans le voisinage, où personne ne viendrait troubler son repos, puisqu'il ne pouvait éviter autrement d'avoir à nous supporter, étant donnée la situation de ses enfants. Il me donna raison un peu plus tard et s'en trouva bien.

25. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on ne puisse revenir sur l'engagement pris. Je pourrais, moi qui suis à même de jouer ce rôle, laisser à mes enfants la jouissance de ma maison et de mes biens, mais avec la liberté de me dédire, s'ils me donnaient un motif de le faire. Je leur en laisserais donc l'usage, ce qui me conviendrait mieux, et je me réserverais l'autorité sur l'ensemble de mes affaires, aussi largement qu'il me plairait de le faire. Car j'ai toujours pensé que cela devait être un grand plaisir pour un vieux père que de mettre lui-même ses enfants au courant de ses affaires, et de pouvoir, tant qu'il est en vie, contrôler leur comportement, en leur donnant des avis et des conseils tirés de sa propre expérience, et de remettre ainsi la réputation ancienne de sa maison entre les mains de ses successeurs, se donnant par là même des garanties quant aux espérances qu'il peut fonder sur leur conduite future. Et dans cette perspective, je ne voudrais pas fuir leur compagnie, je voudrais au contraire les conseiller de près, et profiter, dans la mesure de ce qui est possible à mon âge, de leur allégresse et de leurs fêtes.

26. Sans vivre au milieu d'eux (je ne le pourrais pas sans troubler leur réunion par la tristesse liée à mon âge, et les contraintes dues à mes maladies), sans faire non plus des entorses aux règles et façons de vivre que j'aurais alors(9), je voudrais au moins vivre auprès d'eux dans une aile de ma maison, non pas celle qui est la plus en vue, mais la plus commode. Je ne voudrais pas faire comme le Doyen de Saint Hilaire de Poitiers(10), que je vis il y a quelques années, plongé par sa mélancolie dans une telle solitude que lorsque j'entrai dans sa chambre, il y avait vingt-deux années qu'il n'en était sorti même pour faire quelques pas. Et il était pourtant valide, et pouvait se déplacer ; il ne souffrait que d'un rhume qui lui oppressait la poitrine. C'est à peine s'il permettait à quelqu'un de venir le voir une fois par semaine : il se tenait constamment enfermé seul dans sa chambre, mis à part le valet qui lui apportait à manger une fois par jour, et qui ne faisait qu'entrer et sortir. Sa seule occupation était de se promener de long en large et de lire quelque ouvrage (car il avait quelque connaissance des lettres), et il s'obstinait en fait à vouloir mourir en cet état, ce qu'il fit d'ailleurs peu de temps après.

27. Par de doux entretiens, j'essaierais quant à moi de développer chez mes enfants une vraie amitié et de la bienveillance à mon endroit. On obtient cela facilement avec des personnes bien nées ; car si ce sont des bêtes furieuses, comme notre époque en produit par milliers, il faut les haïr et les fuir comme telles. Je m'élève contre cette coutume qui consiste à interdire aux enfants d'employer le mot « père » et les oblige à user d'une autre, étrangère à la famille, et plus révérencieuse, la nature n'ayant pas, d'ordinaire, suffisamment pourvu à notre autorité. Nous appelons Dieu tout-puissant « père », et dédaignons que nos enfants nous appellent ainsi. J'ai redressé cette erreur dans ma propre famille. C'est également une folie et une injustice de priver les enfants qui ont grandi de la familiarité avec leurs pères, et de vouloir maintenir à leur endroit une morgue austère et méprisante, pensant par là les maintenir dans la crainte et l'obéissance. C'est une comédie bien inutile, qui rend les pères très ennuyeux pour leurs enfants, et pire encore : ridicules. Ils ont la jeunesse et la force entre leurs mains et par conséquent sont portés par des vents favorables et ont la faveur du monde ; ils considèrent donc avec moquerie les mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus guère de sang, ni au cœur ni dans les veines, véritable épouvantail de chènevières ! Quand bien même je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer.

28. La vieillesse manque de tant de choses, elle est tellement impuissante et si facilement méprisable, que le mieux qu'elle puisse faire, c'est de gagner l'affection et l'amour des siens : le commandement et la crainte ne sont plus des armes pour elle. J'ai connu un de ces pères qui avait été très autoritaire dans sa jeunesse, et qui, l'âge venu, et bien qu'en aussi bonne santé que possible, frappe, mord et jure... c'est le plus tempêtueux personnage de France ; les soucis et la vigilance le rongent, et tout cela n'est qu'une comédie à laquelle la famille participe : de son grenier, de son cellier, et même de sa bourse, ce sont les autres qui ont la meilleure part, alors qu'il en conserve pourtant les clefs dans son sac et qu'il les surveille plus que ses propres yeux. Pendant qu'il se réjouit d'épargner en étant chiche sur les dépenses de table, on mène la vie à grandes rênes dans tous les coins de sa maison, en jouant, en dépensant, en se racontant les histoires de ses vaines colères et de sa prévoyance inutile. Chacun est en faction contre lui. Si par hasard quelque petit serviteur s'attache à lui, on se met aussitôt à répandre sur lui des soupçons, attitude à laquelle la vieillesse se prête très facilement... Que de fois il s'est vanté auprès de moi de tenir la bride aux siens, et de l'obéissance et du respect qu'il en obtenait !... et comme il voyait clair dans ses affaires !

> *Lui seul ignore tout.*
>
> [Térence *Oeuvres complètes* Adelphes IV, 2]

Je ne connais pas d'homme qui puisse plus que lui faire état de qualités, naturelles et acquises, propres

à lui assurer la maîtrise de la situation — et il en est déchu comme s'il n'était qu'un enfant ! C'est bien pour cela que j'ai choisi son cas parmi plusieurs autres que je connais, car il est exemplaire.

29. Ce serait matière à discussion que de savoir si cet homme est mieux ainsi ou s'il serait mieux autrement. En sa présence, tout cède devant lui. On laisse sa prétendue autorité suivre son cours : on ne lui résiste jamais ouvertement. On le croit, on le craint, on le respecte autant qu'il veut. Donne-t-il congé à un valet ? Il plie bagage, le voilà parti... mais en apparence et pour lui seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il continuera à vivre et à remplir son office dans la maison, pendant un an, sans être remarqué. Et quand le moment est venu, on fait venir des lettres de loin, implorant la pitié, suppliantes, pleines de promesses de mieux faire, par lesquelles le valet « congédié » revient en grâce. Monsieur passe-t-il quelque marché, envoie-t-il quelque lettre qui déplaise ? On la fait disparaître, et l'on invente ensuite toutes sortes de causes pour excuser le fait que rien n'a été exécuté, ou qu'aucune réponse n'a été donnée. Aucune lettre de l'extérieur ne lui parvenant en premier, il ne voit que celles qu'on a jugé lui convenir. Si par hasard il s'en saisit, comme il a pour habitude de se les faire lire par une certaine personne, elle y trouve immédiatement ce qu'on veut qu'il y trouve — et voilà que celui qui en fait l'injurie dans sa lettre lui demande pardon... Il ne voit enfin de ses affaires qu'à travers l'image la mieux dessinée et arrangée pour lui donner satisfaction : il s'agit de ne réveiller ni son humeur chagrine ni sa colère. J'ai vu, sous des formes différentes, des maisons gérées longtemps et avec constance, qui aboutissaient au même résultat.

30. Les femmes ont naturellement tendance à contredire leurs maris. Elles saisissent à deux mains tous les prétextes de s'opposer à eux et la première excuse trouvée leur sert de justification d'ensemble. J'en ai vu une qui dérobait de grosses sommes à son mari pour, — disait-elle à son confesseur — faire des aumônes plus conséquentes... Allez donc croire à cette pieuse libéralité ! Il n'est aucune affaire qui leur semble avoir assez de dignité, si elle leur est concédée par leur mari. Il faut qu'elles l'usurpent, ou par la ruse ou par la force, mais toujours de façon injuste, pour lui conférer de la grâce et de l'autorité. Comme je l'évoquais plus haut, quand elles s'affrontent à un pauvre vieillard, au profit de leurs enfants, alors elles s'emparent de ce prétexte, et l'utilisent pour assouvir leur passion, en s'en faisant gloire ; comme si elles étaient soumises au même esclavage que leurs enfants elles aussi, elles intriguent facilement contre la domination et l'autorité du maître. Si les enfants sont des garçons grands et entreprenants, eux aussi subornent sans hésitation, par la force ou par des faveurs, maître d'hôtel, intendant et tous les autres.

31. Les vieillards qui n'ont ni femme ni fils connaissent plus rarement ces malheurs, mais plus cruellement encore, et de façon plus indigne aussi. Le vieux Caton disait, de son temps : « autant de valets, autant d'ennemis. » Compte tenu de la différence entre la pureté de son siècle et celle du nôtre, on peut se demander s'il n'a pas voulu nous prévenir de ce que femme, fils, et valets étaient autant d'ennemis pour nous. Être vieux et décrépits nous procure du moins cet avantage commode de ne nous apercevoir de rien, de demeurer ignorants de ce qui nous entoure, de nous laisser tromper facilement. Si nous étions vraiment conscients de tout cela, pauvres de nous ! Et spécialement en ce moment, où les juges qui ont à trancher nos différends sont généralement du côté de la jeunesse, et se laissent couramment acheter...

32. Si cette tromperie échappe à ma vue, du moins ne m'échappe-t-il pas que je suis très facile à tromper. Dira-t-on jamais assez le prix de l'amitié, auprès de ces arrangements que sont les mariages ? Et avec quelle dévotion je respecte ce lien d'amitié, quand je le rencontre chez les animaux !

Si les autres me trompent, au moins je ne me trompe pas moi-même en m'estimant capable de me préserver de leurs tromperies, ou en me rongeant la cervelle pour y parvenir ! Je me garde de ces

trahisons en regardant en moi-même, et non par une curiosité inquiète et agitée ; j'évite plutôt de penser à cela, et résolument. Quand j'entends parler de la situation de quelqu'un, je ne me moque pas de lui : je regarde plutôt en moi-même, pour voir ce qu'il en est : tout ce qui le concerne me concerne aussi. Ce qui lui arrive me met en garde, et porte mon attention de ce côté-là. Tous les jours, et à tout moment, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus à propos de nous-mêmes, si nous savions aussi bien retourner vers nous notre regard que le diriger vers les autres. Et bien des auteurs nuisent de cette façon à la défense de leur propre cause en courant témérairement au devant de celles qu'ils attaquent, et en lançant à leurs ennemis des traits qui pourraient bien mieux leur être destinés.

33. Feu Monsieur le Maréchal de Monluc(11), ayant perdu son fils, mort en l'île de Madère, bon gentilhomme en vérité, et qui donnait de grandes espérances, me faisait part, entre autres regrets, de la tristesse et du crève-cœur qu'il ressentait à l'idée de n'avoir jamais pu vraiment se livrer à lui. A cause de son humeur paternelle grave et de ses mines convenues, il avait, disait-il, perdu tout moyen de bien connaître son fils et de l'apprécier, de lui manifester la grande affection qu'il lui portait et le jugement élogieux qu'il portait sur sa valeur. « Et ce pauvre garçon », ajoutait-il, « n'a jamais vu de moi qu'une attitude renfrognée et pleine de mépris ; il est parti avec cette idée que j'ai été incapable de l'aimer ou de l'estimer comme il le méritait. Pour qui donc est-ce que je gardais la révélation de cette particulière affection que je lui vouais ? N'était-ce pas lui qui aurait dû en avoir le plaisir et la reconnaissance ? Je me suis forcé et torturé pour conserver ce masque stupide, et j'y ai perdu le plaisir de converser avec lui, en même temps que son affection : il ne pouvait être que froid à mon égard, n'ayant jamais éprouvé de ma part que de la rudesse et une autorité tyrannique. » Je trouve que ces regrets étaient justes et sensés car, comme je le sais par une expérience bien trop vive moi-même, il n'est aucune consolation pour la perte de nos amis qui soit aussi douce que celle de savoir que nous n'avons rien oublié de leur dire, et que nous avons eu avec eux une communication parfaite et entière. O mon ami ! Est-ce mieux pour moi, ou moins bien d'avoir pu goûter cela ? Certes, bien mieux. D'en avoir le regret me console et m'honore. N'est-ce pas un agréable et pieux devoir pour moi que d'en faire à tout jamais le deuil ? Est-il un plaisir qui vaille cette privation ?

34. Je me confie aux miens autant que je le puis, et leur fait part très volontiers de mes projets, du jugement que je porte sur eux, comme sur n'importe qui ; je suis pressé de me montrer et de me présenter car je ne veux pas qu'on puisse se méprendre sur mon compte, de quelque façon que ce soit.

35. Parmi les coutumes particulières qu'avaient nos ancêtres les Gaulois, à ce qu'en dit César, il en était une selon laquelle les enfants ne se présentaient devant leurs pères et ne se montraient en public en leur compagnie que lorsqu'ils commençaient à porter les armes ; comme pour signifier qu'à partir de ce moment ils pouvaient aussi faire partie des connaissances et des familiers de leurs pères.

36. J'ai encore observé une autre sorte d'indélicatesse de la part de certains pères de mon époque : celle qui consiste à ne pas se contenter d'avoir privé leurs enfants, durant toute la durée de leur longue existence, de la part qui devait normalement leur revenir sur leur fortune, mais de laisser encore à leur femme après eux cette même autorité sur tous leurs biens, avec le droit d'en disposer à leur fantaisie. Et j'ai vu ainsi un seigneur appartenant aux premiers officiers de la Couronne, qui pouvait normalement espérer prétendre à plus de cinquante mille écus de rente, mourir nécessiteux et accablé de dettes, à plus de cinquante ans, et sa mère, dans son extrême décrépitude, jouissant encore de tous ses biens de par la volonté du père, qui avait de son côté vécu près de quatre-vingts ans. Cela ne me semble pas du tout raisonnable.

37. Je trouve donc de peu d'intérêt, pour quelqu'un dont les affaires vont bien, d'aller chercher une femme qui lui donne la charge de s'occuper d'une dot importante ; il n'est pas de dette extérieure qui cause plus de ruine aux maisons. Mes prédécesseurs ont couramment suivi cette règle fort à propos, et j'ai fait de même. Mais ceux qui nous déconseillent les épouses riches, de peur qu'elles soient moins dociles et moins reconnaissantes, se trompent ; ils ont tort de nous faire perdre de réels avantages sur une aussi légère conjecture. Il n'en coûte pas plus aux femmes déraisonnables de passer par dessus une bonne raison que par dessus une mauvaise. Plus elles ont tort et plus elles sont contentes d'elles-mêmes. L'injustice les attire, comme l'honneur de leurs actions vertueuses attire celles qui sont sensées, et elles sont d'autant plus sensées qu'elles sont riches, comme elles sont plus volontiers et plus fièrement chastes quand elles sont belles.

38. Il est juste de laisser l'administration des affaires de la maison aux mères tant que les enfants ne sont pas en âge, selon la loi, de pouvoir s'en charger. Mais le père les aura bien mal élevés s'il ne peut espérer que dans leur maturité ils auront plus de sagesse et de compétences que sa femme, vu la faiblesse ordinaire de ce sexe. Il serait toutefois vraiment contre nature de faire dépendre la situation des mères des décisions de leurs enfants. On doit leur donner largement de quoi faire face à leurs besoins selon la condition de leur maison et en fonction de leur âge, d'autant que la pauvreté et l'indigence sont bien plus choquantes pour elles et plus difficiles à supporter que pour les hommes : il vaut encore mieux faire supporter cela aux enfants.

39. En général, la plus saine façon de répartir nos biens en mourant me semble être de le faire selon l'usage du pays. Les lois y ont mieux pensé que nous, et mieux vaut les laisser se tromper dans leur choix que de prendre ce risque nous-mêmes. Ces biens ne sont pas véritablement les nôtres, puisque d'après des lois édictées en dehors de nous, ils sont destinés à certains de nos successeurs. Et même si nous avons quelque liberté de modifier cela, j'estime qu'il faut une raison grave et évidente pour nous amener à déposséder quelqu'un de ce que le sort lui avait acquis, et que la justice lui attribuait ; et que c'est abuser de façon déraisonnable de cette liberté que de l'utiliser pour satisfaire nos fantaisies personnelles. J'ai eu cette chance de ne pas avoir l'occasion d'être tenté de détourner mon affection de la règle commune et légitime. J'en vois pour qui c'est peine perdue que d'essayer de les faire changer d'avis. Un mot de travers suffit pour eux à effacer les mérites de dix années. Heureux celui qui se trouve là au bon moment pour flatter leurs dernières volontés ! C'est la dernière action qui est déterminante : non pas les soins les plus dévoués et les plus assidus, mais les plus récents, ceux qu'on a donnés au bon moment. Voilà des gens qui se servent de leur testament comme si c'était des pommes ou des bâtons, pour gratifier ou pour corriger ceux qui y prétendent, en fonction de chacun de leurs actes. Et c'est quelque chose de trop lointaine conséquence et de trop d'importance pour être ainsi agité à chaque instant. Les sages l'établissent une fois pour toutes, en se fondant surtout sur la raison et la coutume.

40. Nous prenons un peu trop à cœur les « substitutions masculines(12) », et recherchons pour nos noms une éternité ridicule. Nous donnons aussi trop d'importance aux fragiles conjectures faites sur l'avenir des enfants à partir de ce que nous pouvons observer chez eux. On m'eût peut-être fait une injustice en me déplaçant de mon rang d'aîné parce que j'étais le plus balourd et le moins intelligent, le plus lent à apprendre et le plus réticent à l'égard des leçons, non seulement parmi mes frères, mais parmi tous les enfants de ma province, qu'il s'agisse de travail de l'esprit ou du corps. C'est une sottise de faire des choix particuliers sur la foi de ces divinations qui nous trompent si souvent. Si on peut faire une entorse à la règle ordinaire, et modifier les destins qui seraient normalement ceux de nos héritiers, il faut que ce soit en fonction d'une difformité corporelle énorme et évidente, un défaut durable et qui ne se peut corriger, et qui, pour nous qui accordons tant d'importance à la beauté, constitue un préjudice

considérable.

41. Ce plaisant dialogue de Platon, celui du législateur avec ses concitoyens(13), illustrera ce que je dis. « Comment donc, disent-ils, sentant leur fin prochaine, ne pourrons-nous pas disposer de ce qui est à nous en faveur de qui nous plaira ? O dieux, quelle cruauté qu'il ne nous soit pas possible de décider à notre guise de ce que nous allons donner à nos proches, selon la façon dont ils nous auront servis pendant nos maladies, notre vieillesse, et veillé à nos affaires ! » A quoi répond le législateur : « Mes amis, qui ne tarderez sans doute pas à mourir, vous ne pouvez guère aujourd'hui connaître qui vous êtes et connaître ce qui vous revient, selon ce qui est inscrit au fronton de Delphes. Moi qui fais les lois, je prétends que vous ne vous appartenez pas, non plus que ne vous appartient ce dont vous jouissez. Vous et vos biens, vous appartenez à votre famille, tant passée que future. Mais vous et votre famille, vous appartenez avant tout à la Cité. C'est pourquoi ma tâche est de vous empêcher de faire un testament injuste, sous le coup de quelque passion, ou sous l'influence de quelque flatteur habile en paroles. Mais dans le respect de l'intérêt général de la Cité, dans l'intérêt aussi de votre famille, j'établirai des lois et ferai en sorte que selon la raison, l'intérêt individuel soit sacrifié à l'intérêt commun. Partez paisiblement là où vous appelle la destinée humaine. C'est à moi, qui ne favorise pas plus une chose que l'autre, et qui autant que possible, me soucie du bien général, que revient le soin de ce que vous laissez. »

42. Mais je reviens à mon propos sur la question des femmes : il me semble, je ne sais trop pourquoi, que rares sont celles qui ont de l'autorité sur les hommes, sauf celle qui leur est naturelle, l'autorité maternelle; et sauf en matière de châtiment, dans le cas de ceux qui, du fait de quelque humeur maladive, se sont volontairement soumis à elles. Mais cela ne concerne pas du tout les vieilles femmes dont il s'agit ici. C'est l'évidence de cette considération qui nous a fait forger et donner consistance si volontiers à cette « loi » que nul n'a jamais vue, et qui prive les femmes de l'accession à la couronne(14). Et il n'est guère de seigneurie au monde où on ne l'allègue, comme ici, par une apparence de raison qui lui donne autorité ; mais le hasard lui a donné plus de crédit en certains lieux qu'en d'autres. Il est dangereux de laisser au jugement des femmes la répartition de notre succession, selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est toujours injuste et fantasque. Car cet appétit déréglé, cette altération du goût qu'elles montrent pendant leur grossesse, elles l'ont constamment en leur âme. On les voit couramment s'attacher aux plus faibles et aux moins bien faits, ou à ceux qui leur pendent au cou, si elles en ont encore. C'est que, n'ayant pas suffisamment de force de jugement pour choisir et adopter ce qui le mérite, elles se laissent plus volontiers emporter là où la nature règne sans partage, comme les animaux qui ne reconnaissent leurs petits que tant qu'ils sont encore suspendus à leurs mamelles.

43. Au demeurant, il est facile de voir, car l'expérience le montre, que cette affection naturelle, à laquelle nous accordons tant d'importance, a des racines bien faibles. Pour un très faible salaire, nous arrachons tous les jours à des mères leurs propres enfants pour leur faire prendre en charge les nôtres : nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chétive nourrice à qui nous ne voudrions pas confier les nôtres — voire à des chèvres. Et nous leur défendons non seulement de les allaiter, quel que soit le danger que cela puisse leur faire courir, mais même d'en avoir soin, pour se mettre complètement au service des nôtres. Et l'on voit très vite chez la plupart d'entre elles se développer, par habitude, une affection bâtarde, plus vive que la naturelle, et une plus grande sollicitude pour le soin des enfants qui leur ont été confiés, que pour leurs propres enfants. Et si j'ai parlé de chèvres, c'est parce qu'il est courant, autour de moi, de voir les femmes des villages, lorsqu'elles ne peuvent nourrir leurs enfants de leurs mamelles, appeler des chèvres à leur secours. J'ai en ce moment deux laquais qui n'ont jamais tété que pendant huit jours du lait de femme. Ces chèvres sont très tôt habituées à venir allaiter les petits enfants, reconnaissent leurs voix quand ils crient, et accourent auprès d'eux. Si on leur en présente un

autre que leur nourrisson, elles le refusent, et l'enfant fait la même chose si on lui présente une autre chèvre. J'en ai vu un, l'autre jour, à qui l'on ôta la sienne, parce que son père n'avait fait que l'emprunter à un voisin, et qui ne put jamais s'habituer à une autre qu'on lui proposait ; il a dû mourir de faim depuis... Les animaux changent et altèrent aussi facilement que nous leur affection naturelle.

44. Hérodote dit qu'en certaines régions de la Libye, on a des relations libres avec les femmes, mais que l'enfant, dès qu'il est capable de marcher, prend comme père celui vers qui, dans la foule, sa naturelle inclination le porte. Je crois que cela ne doit pas se faire sans de fréquentes erreurs.

45. Si je considère maintenant le fait que nous aimons nos enfants pour la simple raison que nous les avons engendrés, et que nous les appelons « autres nous-mêmes » à cause de cela, il me semble alors qu'il y a autre chose venant de nous qui ne soit pas de moindre valeur, au contraire : car ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre cœur et de notre savoir, sont les produits d'une partie de nous plus noble que la partie corporelle, et sont donc encore plus les nôtres... Dans cette génération, nous sommes à la fois père et mère ; ces enfants-là nous coûtent bien plus cher, mais nous apportent plus d'honneur s'ils ont quelque valeur. Car la valeur de nos enfants « corporels » est beaucoup plus la leur que la nôtre : la part que nous y avons est bien légère. Mais pour ceux de notre esprit, toute leur beauté, toute leur grâce et leur valeur sont bien les nôtres. Et de ce fait, ils nous représentent bien mieux que les autres.

46. Platon ajoute que ce sont là des enfants immortels, qui immortalisent leurs pères et même les déifient, comme ce fut le cas pour Lycurgue, Solon, Minos. Et comme les récits anciens sont pleins d'exemples de cet amour habituel des pères pour leurs enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en évoquer aussi quelques-uns de cette autre sorte.

47. Héliodore, ce brave évêque de Tricca, préféra perdre la dignité, les avantages et la dévotion attachés à son statut prestigieux de prélat que de perdre sa « fille(15) », qui vit encore, bien gracieuse, mais il est vrai peut-être un peu trop soigneusement et aimablement parée, trop amoureusement aussi, pour une fille ecclésiastique et sacerdotale.

48. Il y eut à Rome un nommé Labiénus, personnage de grande autorité et de grande valeur, et qui, entre autres qualités, excellait dans tous les domaines de la littérature ; il était le fils, il me semble, de ce grand Labiénus, le premier des généraux qui commandèrent sous César durant la Guerre des Gaules, et qui, s'étant par la suite rallié au parti du grand Pompée, s'y maintint si courageusement jusqu'au moment où César le défit en Espagne. Le Labiénus dont je parle ici se fit bien des envieux à cause de sa valeur, et comme on peut le penser, les courtisans et favoris des Empereurs de son temps furent ses ennemis, à cause de sa liberté et des sentiments paternels contre la tyrannie dont il avait hérité, et dont il avait certainement imprégné ses écrits et ses livres. Ses adversaires le poursuivirent devant la justice, à Rome, et obtinrent que plusieurs de ses ouvrages, qu'il avait fait connaître, fussent condamnés à être brûlés. C'est avec lui qu'a débuté ce type de sanction qui fut par la suite appliqué à plusieurs autres, à Rome, et qui consistait à condamner à mort les écrits et même leurs esquisses.

49. Il faut croire qu'il n'existait pas suffisamment de moyens et de sujets de cruauté, pour que nous allions y mêler des choses que la nature a privées de tout sentiment, et donc de souffrance, comme la réputation et les productions de l'esprit, et comme s'il nous fallait aussi communiquer les maux corporels aux sciences et aux œuvres des Muses. Labiénus ne put supporter cette perte, ni survivre à cette progéniture qui lui était si chère. Il se fit enfermer tout vif dans le monument de ses ancêtres, se suicidant et s'enterrant ainsi du même coup. On ne peut guère donner d'exemple d'affection paternelle plus

convaincant que celui-là. Et Cassius Severus, homme très éloquent et qui était le familier de Labiénus, voyant brûler les livres de ce dernier, s'écria que par le même jugement on aurait dû le condamner lui aussi à être brûlé vif, car il avait et conservait en mémoire tout ce que ces livres contenaient.

50. Semblable malheur arriva à Greuntius Cordus(16), accusé d'avoir chanté les louanges de Brutus et Cassius dans ses livres. Le Sénat, détestable, servile et corrompu, digne d'un maître pire que ne l'était Tibère, condamna ses écrits à être brûlés. Et lui décida de les accompagner dans la mort en s'abstenant de manger.

51. Le bon Lucain avait été condamné à mort par ce gredin de Néron. Dans les derniers instants de sa vie, alors que presque tout son sang s'était déjà écoulé par ses veines, qu'il avait fait ouvrir par son médecin, pour se suicider, et comme le froid saisissait ses extrémités et s'approchait des parties vitales, la dernière chose dont il se souvint, ce furent certains de ses vers, dans son livre de la « Pharsale ». Il les récita et mourut, ce furent ses dernières paroles. N'était-ce pas là une façon bien tendre et paternelle de prendre congé de ses « enfants » ? Est-ce que cela ne représentait pas fort bien les adieux et les étreintes que nous donnons à nos proches quand ils meurent ? N'est-ce pas là un exemple de notre tendance naturelle à nous remémorer, en cette dernière extrémité, les choses qui nous ont été les plus chères durant notre vie ?

52. Épicure mourut, il le dit lui-même, dans les souffrances extrêmes causées par les coliques néphrétiques, mais consolé par la beauté de la doctrine qu'il léguait aux hommes. Peut-on penser qu'il eût tiré autant de contentement de ses nombreux enfants, bien faits et bien élevés — s'il en avait eu — que de ses remarquables écrits ? S'il avait eu le choix de laisser derrière lui un enfant contrefait et taré, ou un livre bête et stupide, n'eût-il pas choisi — et non seulement lui, mais tout homme aussi savant que lui — de subir le premier malheur plutôt que le deuxième ? Ce serait peut-être de l'impiété chez saint Augustin (par exemple), si on lui proposait d'enterrer ses écrits, dont notre religion a tiré si grand profit, ou bien d'enterrer ses enfants s'il en avait eu(17), et s'il ne choisissait pas d'enterrer ses enfants. Quant à moi, je me demande si je n'aimerais pas bien mieux en avoir produit un parfaitement bien formé par ma fréquentation des Muses que par la fréquentation de ma femme.

53. A cet enfant-ci, mes « Essais », et tel qu'il est, ce que je donne, je le donne entièrement et définitivement, comme on le fait pour des enfants corporels. Le peu de bien que je lui ai donné, je n'en dispose plus. Il connaît peut-être bien des choses que j'ai oubliées, il tient de moi ce que je n'ai pas conservé, et qu'il faudrait que je lui emprunte, en cas de besoin, comme si j'étais un étranger. Si je suis plus sage que lui, il est plus riche que moi.

54. Il est peu d'hommes s'adonnant à la poésie qui ne seraient pas plus flattés d'être les pères de l'Énéide que du plus beau garçon de Rome, et qui ne supporteraient pas plus facilement la perte de l'un que de l'autre. Car selon Aristote, de tous les ouvriers, c'est le poète qui est le plus amoureux de son œuvre. Il est difficile de croire qu'Épaminondas, qui se vantait de laisser pour toute postérité des filles qui feraient un jour honneur à leur père (les deux fameuses victoires remportées sur les Lacédémoniens), eût volontiers consenti à les échanger contre les plus belles filles de toute la Grèce ; ou encore, qu'Alexandre et César aient jamais souhaité être privés de la grandeur de leurs glorieux faits d'armes, contre l'avantage d'avoir des enfants et des héritiers, quelque parfaits et accomplis qu'ils puissent être.

55. En vérité je doute fort que Phidias ou quelqu'autre excellent sculpteur ait attaché autant d'importance à la préservation et à la durée de vie de ses enfants réels qu'il l'aurait fait pour une œuvre excellente, achevée à la perfection et dans les règles de l'art, après un long travail et beaucoup

d'application. Et quant à ces passions folles et coupables, qui ont parfois enflammé d'amour les pères pour leurs filles, ou les mères pour leurs fils, on en trouve aussi des exemples dans cette parenté un peu particulière : en témoigne le récit que l'on fait de Pygmalion qui, ayant sculpté une statue de femme d'une extraordinaire beauté, devint si éperdument amoureux de cette œuvre qui était pourtant la sienne, qu'il fallut que les dieux lui fassent la faveur de la rendre vivante :

> *Il touche l'ivoire qui, perdant sa dureté,*
> *s'amollit et cède sous ses doigts.*
>
> [Ovide *Les Métamorphoses* X, 283]

NOTES

1. Madame d'Estissac est la mère de Charles d'Estissac qui accompagnera Montaigne dans son voyage en Italie. Elle était veuve depuis 1565 et avait une fille, Claude, qui épousa en 1587 le comte de La Rochefoucauld.

2. D'après Montaigne lui-même, c'est en 1571 que, lassé de ses charges publiques, il avait décidé de se retirer dans sa « librairie ».

3. Elle était probablement très jeune encore en effet, en 1565. On sait qu'elle se remaria d'ailleurs en 1580 (donc peu de temps après que Montaigne eut composé ce texte), avec Robert de Combaut, premier maître d'Hôtel d'Henri III.

4. On est encore loin de « l'Homme-machine » ; ce n'est même pas encore Descartes, bien sûr. Mais Montaigne emploie bel et bien le mot « machine », qu'il faut certainement entendre ici au sens large de « construction, assemblage ». Traduire par « mécanique » comme le fait A. Lanly II, p. 60 me semble aller un peu loin.

5. Comment rendre « actions toutes formées » ? Il m'a semblé que cette « forme » était celle de l'esprit et du raisonnement.

6. Aristote *Politiques* VII, 16.

7. Platon *République* V.

8. Platon *Lois* VIII.

9. La traduction d'A. Lanly a omis la deuxième partie de cette parenthèse qui figure pourtant bien dans le texte de 1580 déjà.

10. Il s'agit de Jean d'Estissac, doyen de Saint Hilaire de 1542 à 1571, et qui mourut en 1576. Selon Jean Plattard Montaigne a pu le voir en effet en 1574, lorsqu'il se rendit au camp de Ste Hermine.

11. Le Maréchal de Monluc, qui a écrit ses souvenirs, intitulés *Commentaires* est mort en 1577, et son fils en 1566.

12. Note de l'édition P. Villey : « Ce terme de droit désigne une disposition par laquelle on appelle successivement un ou plusieurs héritiers à succéder pour que celui qu'on a institué le premier ne puisse pas aliéner les biens soumis à la substitution.[...] Il s'agit ici de substitution en faveur des mâles. Un commentateur a observé que Montaigne a cédé aux préoccupations dont il signale ici les exagérations : mû par le désir de perpétuer son nom, il a fait un testament par lequel il disposait de plus qu'il ne possédait, et institué le puîné de ses descendants héritier de sa terre et du nom, ce qui a donné lieu par suite du second mariage de sa fille Léonore, à un procès qui ne s'est terminé que deux siècles après. » (P. Villey II, *Sources et annotations* p. 041).

13. Platon *Lois* XI.

14. Il s'agit de la « Loi salique », c'est-à-dire celle des Francs Saliens, écrite selon la tradition d'abord sous le règne de Clovis, puis de Charlemagne. Elle excluait les femmes de la succession à la terre, et fut ensuite étendue à la couronne, sous les Valois. A l'époque où écrivait Montaigne, cette question était d'actualité, puisqu'on pensait que Henri III n'aurait pas d'enfants. P. Villey fait observer que Montaigne défend cette loi comme « raisonnable » et non comme historiquement fondée sur quelque texte ancien. (P. Villey II, *Sources et annotations* p. 041).

15. Cette « fille » est toute spirituelle puisqu'il s'agit de son roman *L'Histoire éthiopique* qui a été traduit par Amyot.

16. Il s'agit en fait de Cremutius Cordus, dont parle Tacite *Annales*, IV, 34.

17. Saint Augustin avait bel et bien des enfants : ses « Confessions » nous l'apprennent ; Montaigne n'avait certainement pas lu cet ouvrage...

Chapitre 9
Sur les armes des Parthes

1. C'est une mauvaise attitude de la noblesse de notre temps, et signe de faiblesse, que de ne prendre les armes qu'en cas d'extrême nécessité, et de s'en défaire dès que le danger semble tant soit peu écarté. Il en résulte bien des inconvénients : quand tout le monde crie et court prendre ses armes, au moment du combat, il en est qui en sont encore à lacer leur cuirasse, quand leurs compagnons sont déjà en déroute. Nos pères donnaient à porter leur casque, leur lance, leurs gantelets, mais ne quittaient pas le reste de leur équipement tant que durait leur service. Nos troupes sont maintenant troublées et désorganisées par la confusion due aux bagages et aux valets qui ne peuvent s'éloigner de leur maître, dont ils portent les armes.

2. Tite-Live, parlant des gens de chez nous, dit : « Incapables de souffrir la fatigue, ils peinaient à porter leurs armes sur l'épaule. » [Tite-Live, *Annales ou Histoire romaine* XXVII,48.] Plusieurs peuples allaient autrefois et vont encore aujourd'hui à la guerre sans se protéger, ou avec des protections peu efficaces.

> *La tête protégée par du liège...*
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, v. 742]

3. Alexandre, le chef le plus audacieux qu'il y ait jamais eu, revêtait rarement la cuirasse et le casque. Et ceux de chez nous qui méprisent cet attirail ne sont pas pour autant désavantagés. S'il arrive en effet que des gens soient tués parce qu'ils n'avaient pas d'armure, il en est à peu près autant que l'encombrement de leurs armes a mis en état d'infériorité, à cause de leur poids, ou parce qu'ils étaient blessés et brisés à l'intérieur, à la suite d'un choc quelconque. Car il semble bien, en effet, quand on voit le poids de nos armures et leur épaisseur, que nous ne cherchons qu'à nous défendre, et que nous en sommes plus empêtrés que vraiment protégés. Nous avons bien assez à faire pour en soutenir le poids, coincés, entravés, comme si combattre consistait seulement à cogner avec elles, et comme si nous n'avions pas besoin de les défendre comme elles doivent le faire pour nous.

4. Tacite décrit plaisamment les guerriers gaulois comme des gens armés seulement pour se protéger, incapables de blesser qui que ce soit ni de l'être eux-mêmes, et ne pouvant se relever lorsqu'ils sont tombés. [Tacite *Annales* III, 43-46] Lucullus vit certains hommes d'armes chez les Mèdes qui faisaient front dans l'armée de Tigrane, lourdement armés et empêtrés comme dans une prison de fer. Il en tira la conclusion qu'il allait les défaire aisément, et c'est par eux qu'il commença la charge qui le mena à la victoire.

5. Et maintenant que les mousquets(1) sont à la mode, je crois qu'on inventera quelque chose pour nous en protéger et dans quoi nous serons emmurés, et qu'on nous mènera à la guerre enfermés dans des bastions, comme ceux que les Anciens faisaient porter à leurs éléphants. C'est une conception fort éloignée de celle de Scipion Émilien qui réprimanda ses soldats pour avoir disposé des chausses-trapes sous l'eau, à l'endroit du fossé par lequel les gens de la ville qu'il assiégeait auraient pu sortir, leur disant qu'ils devaient avoir l'attaque à l'esprit et non la défense. Il craignait avec quelque raison que ces dispositions ne viennent endormir leur vigilance quand ils montaient la garde. Il dit aussi à un jeune homme qui lui faisait admirer son beau bouclier : « il est vraiment beau, mon fils, mais un soldat romain doit plutôt faire confiance à sa main droite qu'à celle de gauche. »

6. Et ce n'est que l'habitude qui puisse nous rendre supportable la charge de nos armures.

Deux des guerriers que je chante ici avaient
Le haubert sur le dos et le casque sur la tête ;
Depuis leur entrée dans ce château,
Jamais ils n'avaient quitté leur armure :
Ils la portaient aussi aisément que leurs vêtements,
Tant ils en avaient pris l'habitude.

[Ariosto Ludovico *Orlando Furioso* XII, 30]

L'empereur Caracalla parcourait le pays, armé de pied en cap, à la tête de son armée(2).

7. Les fantassins romains portaient non seulement le casque, l'épée et le bouclier, mais encore ce dont ils avaient besoin pour vivre quinze jours, et un certain nombre de pieux pour élever leur rempart, charge qui pouvait faire jusqu'à soixante livres ; quant à l'armure, dit Cicéron, ils étaient tellement habitués à l'avoir sur le dos qu'elle ne les gênait pas plus que leurs propres membres : « Car on dit que les armes du soldat sont ses membres. » [Cicéron, *Tusculanes* II, 16.]

8. Leur discipline militaire était beaucoup plus rude que la nôtre, et produisait donc des effets fort différents. Voici un trait étonnant à ce propos : il fut reproché à un soldat de Sparte d'avoir été vu à l'abri dans une maison, pendant une expédition. Ces soldats étaient tellement endurcis que c'était pour eux une honte, en effet, d'être vus sous un autre toit que celui du ciel, quel que soit le temps. Et Scipion Émilien, reformant son armée en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien qui soit cuit. À ce compte-là, nous ne mènerions pas bien loin nos soldats d'aujourd'hui !

9. Au demeurant, Ammien Marcellin, bon connaisseur des guerres romaines, note soigneusement la façon de s'armer des Parthes, et ce d'autant plus qu'elle est très différente de celle des Romains. [Comme elle me semble très proche de la nôtre, j'ai voulu emprunter ce passage à son auteur, ayant déjà pris autrefois la peine de dire en détails ce que je savais sur la comparaison de nos armes avec celles des Romains. Mais ce passage de mes brouillons m'ayant été dérobé — ainsi que plusieurs autres — par un homme qui était à mon service, je ne veux point le priver du profit qu'il espère en tirer... et d'ailleurs il me serait bien difficile de mâcher deux fois la même viande.](3).

10. « Ils avaient, dit-il, des armures tissées avec des sortes de petites plumes : elles n'entravaient pas leurs mouvements, et pourtant étaient si résistantes que nos flèches rebondissaient sur elles (ce sont comme les “écailles” dont nos ancêtres faisaient couramment usage). » Et ailleurs il ajoute : « Ils avaient des chevaux forts et robustes, recouverts de gros cuir, et eux-mêmes étaient bardés, de pied en cap, de grosses lames de fer, arrangées de telle façon qu'à l'endroit des jointures des membres elles se prêtaient aux mouvements. On eût dit des hommes de fer, car ils avaient des casques si parfaitement ajustés aux formes naturelles des différentes parties du visage qu'il n'y avait pas moyen de les atteindre, sauf par les petits trous ronds à l'endroit des yeux, qui leur donnaient un peu de lumière, et par des fentes sur le nez par où ils respiraient, assez malaisément d'ailleurs. »

Spectacle effroyable ! le métal flexible de l'armure
Semble animé par les membres qu'il recouvre...
On dirait des statues de fer qui marchent,
Des guerriers de métal, et qui pourtant à travers lui respirent;
Les chevaux sont de même : leurs fronts menaçants
sont bardés de fer, et leurs flancs ferrés
Se meuvent aussi à l'abri des blessures.

[Claudien *Oeuvres : In Ruffinum* II, 358]

Voilà une description qui ressemble très fort à l'équipement d'un homme d'armes français, bardé de

toutes les pièces de son armure !

11. Plutarque dit que Demetrios fit faire pour lui-même, et pour Alcinos, le capitaine qui était le premier après lui, une armure complète qui pesait cent-vingt livres, alors que les armures ordinaires n'en pesaient que soixante.

NOTES

1. Montaigne écrit : « mousquetaires » ; mais il ne s'agit pas de bretteurs gascons façon Dumas : ce sont les soldats porteurs de mousquets, ancêtres de nos fusils, et non de rapières. J'ai donc préféré parler de *mousquets* plutôt que de *mousquetaires*...

2. D'après Xiliphin, abrégé de : Dion Cassius, *Vie de Caracalla*.

3. Le passage entre crochets figure dans l'édition de 1580 et 1588. Mais il a été rayé d'un trait de plume dans l'« exemplaire de Bordeaux », et il ne figure pas dans l'édition de 1595. L'édition de P. Villey le donne en note (II, p. 405), mais A. Lanly dit seulement (II, note 18, p. 77) que « Les éditions savantes donnent ici une phrase qui figurait dans les éditions publiées du vivant de Montaigne » — sans la citer. Cette anecdote donne un éclairage de plus sur « l'homme-Montaigne » et confirme qu'il ne manquait pas d'humour... C'est pourquoi j'ai jugé bon de la reproduire ici.

Chapitre 10
Sur les livres

1. Cela ne fait pas de doute : il m'arrive souvent de parler de choses qui sont mieux traitées par leurs spécialistes, et plus à fond. Je ne fais qu'utiliser ici mes capacités naturelles, et pas des connaissances acquises, et si on me convainc d'ignorance, cela ne m'atteindra pas, car je serais bien en peine de me justifier envers autrui de ce que j'avance, quand je ne puis m'en justifier envers moi-même, et n'en suis pas satisfait. Qui est en quête de science, qu'il la cherche où elle se trouve : quant à moi, il n'est rien dont je fasse moins profession. Ce sont ici mes idées, et par elles je ne cherche pas à faire connaître les choses — mais moi. Je connaîtrai peut-être un jour les sujets dont je traite, ou bien ils l'ont été autrefois, quand le hasard m'a porté là où ils étaient clairs. Mais(1) je ne m'en souviens plus. Et si je suis homme qui a fait quelques lectures, je n'ai pas de mémoire.

2. Ainsi je ne garantis rien, si ce n'est de faire connaître jusqu'à quel point va, pour le moment, la connaissance que j'ai de moi. Qu'on ne s'attache pas aux sujets que je traite, mais à la manière dont je les traite(2).

3. Qu'on regarde en ce que j'emprunte si j'ai su choisir quelque chose qui rehausse ou appuie convenablement le reste, qui lui, est bien de moi. Car je fais dire aux autres, non pas d'abord, mais ensuite, ce que je ne parviens pas à dire aussi bien, à cause de la faiblesse de mon langage, ou de mon esprit. Je ne compte pas mes emprunts : je les soupèse. Et si j'avais voulu les faire valoir par leur nombre, j'en aurais mis deux fois plus. Ils viennent tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et si anciens qu'ils me semblent se nommer d'eux-mêmes, sans avoir besoin de moi. Dans les raisonnements, comparaisons et arguments, si j'en transplante dans mon propre champ, pour les mélanger aux miens, je cache parfois volontairement le nom de leur auteur, pour freiner la témérité de ces critiques hâtives, que l'on profère à propos de toutes sortes d'écrits, et notamment récents, œuvres d'hommes encore vivants et écrites dans la langue « vulgaire », celle d'aujourd'hui, ce qui permet à tout un chacun d'en parler, et qui semble donner à penser que la conception et le dessein de l'œuvre elle-même sont, eux aussi, vulgaires. Je veux que ces gens-là croyant me donner une pichenette sur le nez la donnent en fait sur celui... de Plutarque ! Et qu'ils se ridiculisent à injurier Sénèque à travers moi. Il me faut bien dissimuler ma faiblesse sous ces grandes autorités.

4. J'aimerais que quelqu'un sache me découvrir là-dessous, par la clarté de son jugement, et simplement en observant la force et la beauté des propos. Car moi, qui faute de mémoire, ne parviens jamais à les trier en reconnaissant leur origine, je sais pourtant très bien reconnaître, conscient que je suis de mes capacités, que mon terreau n'est pas capable de nourrir ces fleurs trop riches dont il est parsemé, et que tous les fruits de mon propre cru ne sauraient les égaler.

5. Je suis tenu de me justifier si je m'empêtre dans mes développements ou s'il y a de la vanité et du vice dans ce que je dis, et que je ne le sente pas, ou que je ne sois pas capable de voir quand on me les montre. Car bien des fautes échappent à notre vue : mais il y a défaut de jugement lorsqu'un autre nous les révèle et que nous ne parvenons quand même pas à les voir(3). La science et la vérité peuvent exister en nous sans le jugement, et le jugement sans elles. Savoir reconnaître son ignorance est en vérité l'un des plus beaux et plus sûrs témoignages de jugement que je puisse trouver. Pour disposer mes fragments, je n'ai point d'autre sergent de bataille(4) que le hasard. Au fur et à mesure que mes ruminations(5) se présentent, je les entasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la queue leu leu. Je

veux qu'on puisse voir mon pas naturel et ordinaire, si irrégulier soit-il. Je vais à l'allure qui me convient. D'ailleurs je ne traite pas ici de sujets qu'il serait défendu d'ignorer, et dont on ne pourrait parler occasionnellement et même un peu à la légère.

6. J'aimerais avoir une meilleure compréhension des choses, mais je ne veux pas en payer le prix. Ce que je veux, c'est passer tranquillement, et non laborieusement, ce qui me reste à vivre. Il n'est rien qui mérite que je me casse la tête, même pas la science, aussi importante qu'elle soit. Je ne cherche dans les livres qu'à y prendre du plaisir, par une honnête distraction. Et si j'étudie, ce n'est que pour y chercher la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

> *Voilà le but vers lequel doit courir mon cheval en sueur.*
> [Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* IV, 1, v. 70]

7. Si je rencontre des difficultés en lisant, je ne m'en ronge pas les ongles : je les laisse où elles sont, après les avoir attaquées une fois ou deux. Si je restais planté là, je m'y perdrais et j'y perdrais mon temps ; car j'ai un esprit primesautier, et ce que je ne vois pas du premier coup, je le vois encore moins si je m'y obstine. Je ne fais rien si ce n'est gaiement, et l'obstination, la tension trop forte, étourdissent mon jugement, le rendent malheureux, le lassent enfin. Ma vue se brouille, et se perd. Il faut que je la porte ailleurs et que je l'y remette, par secousses. De même que pour juger du lustre de l'écarlate, on nous conseille de la parcourir du regard, à diverses reprises, de nous y reprendre à plusieurs fois.

8. Si tel livre m'ennuie, j'en prends un autre, et ne m'y replonge que dans les moments où l'ennui de ne rien faire me prend. Je ne suis pas très attiré par les livres récents, car ceux des Anciens me semblent plus pleins et plus solides, ni par ceux des grecs, parce que mon jugement ne peut s'exercer vraiment quand ma compréhension demeure celle d'un enfant et d'un apprenti.

9. Parmi les livres simplement agréables, je trouve chez les modernes : le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Jean Second (si on peut les mettre dans cette catégorie) méritent qu'on y consacre un peu de temps. Quant aux Amadis et aux écrits de ce genre, ils n'ont même pas eu de succès auprès de moi dans mon enfance. Je veux dire encore ceci, audacieusement ou témérairement : ma vieille âme un peu lourde ne se laisse plus volontiers chatouiller par les charmes, non seulement de l'Arioste, mais même par ceux du brave Ovide ; sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi autrefois, c'est à peine si elles me parlent encore maintenant.

10. Je donne librement mon avis sur toutes choses, et même à l'occasion sur celles qui sont au-delà de ce que je sais, et sur lesquelles je ne prétends nullement avoir de l'autorité. Ce que je dis à leur propos, c'est pour montrer la largeur de mes vues, et non la mesure des choses. Quand je suis rebuté par l'Axioche de Platon, ouvrage que je trouve sans force pour un tel auteur, je doute de mon jugement : il n'est pas assez assuré pour s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux jugements des Anciens, ceux qu'il considère comme ses maîtres et ses professeurs, et avec lesquels il est plutôt content de se tromper... Il ne s'en prend qu'à lui, il se reproche de s'arrêter à l'écorce, faute de pouvoir aller jusqu'au fond ; ou de regarder la chose sous un jour trompeur. Il se contente de se préserver seulement de la confusion et de l'excès. Quant à sa faiblesse, il la reconnaît et la confesse volontiers. Il pense donner une interprétation correcte des apparences, telles que ses facultés les lui présentent ; mais elles sont faibles et imparfaites. La plupart des fables d'Ésope ont plusieurs sens et interprétations ; ceux qui les mythologisent, en choisissent un aspect qui cadre bien avec la fable, mais pour la plupart d'entre elles, ce n'est que le premier, et il est superficiel : il en est d'autres, plus vivants, plus essentiels et plus profonds, dans lesquels ils n'ont pu pénétrer. Et c'est ce que je fais moi aussi.

11. Mais pour suivre mon idée, je dirai qu'il m'a toujours semblé qu'en matière de poésie, Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace étaient au premier rang, et de loin. Et tout particulièrement Virgile avec ses Géorgiques, que j'estime être l'ouvrage le plus accompli de la poésie, et en comparaison duquel on peut voir facilement qu'il y a des endroits dans l'Énéide auxquels l'auteur eut certainement donné encore quelques coups de peigne s'il en avait eu le loisir. C'est le cinquième livre de l'Énéide qui me semble le plus réussi. J'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non pas tant pour son style que pour sa valeur propre, et la validité de ses opinions et de ses jugements.

12. Quand au brave Térence, qui a toute la délicatesse et la grâce de la langue latine, je le trouve admirable dans sa façon de représenter les mouvements de l'âme, et la peinture de nos caractères. À chaque instant, notre comportement me fait penser à lui. Je puis le lire aussi souvent que je le veux, j'y trouve toujours quelque beauté et quelque grâce nouvelle. Ceux de l'époque de Virgile se plaignaient de ce que certains le comparaient à Lucrèce. Je pense en effet que la comparaison est inégale : mais j'ai bien du mal à soutenir ce point de vue quand je me trouve sous le charme de quelque passage parmi les plus beaux de ceux de Lucrèce... S'ils s'irritent de cette comparaison, que diraient-ils donc de ceux qui aujourd'hui comparent l'Arioste à Virgile, et qu'en dirait l'Arioste lui-même ?

> *Ô siècle grossier et dénué de goût !*
> [Catulle *Épithalame de Thétis et de Pélée* XLIII]

13. J'estime que les anciens avaient encore plus à se plaindre de ceux qui égalaient Plaute à Térence (ce dernier est bien plus distingué), que de ceux qui comparaient Lucrèce à Virgile. L'estime et la préférence que l'on peut avoir pour Térence doivent beaucoup au fait que le père de l'éloquence latine(6) parle si souvent de lui et qu'il soit le seul de ce genre dont il parle, mais aussi au jugement rendu par le premier juge des poètes romains(7) à propos de son compagnon [Plaute]. Ce que j'ai souvent remarqué, c'est comment, à notre époque, ceux qui se mêlent d'écrire des comédies (comme les Italiens, qui y réussissent assez bien), emploient trois ou quatre sujets qui proviennent de Térence ou de Plaute, pour bâtir la leur. Ils entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait accumuler ainsi la matière, c'est qu'ils craignent de ne pouvoir se soutenir par leurs propres qualités : il leur faut trouver un socle sur lequel s'appuyer, et n'ayant pas assez pour capter notre attention, ils veulent nous amuser. C'est tout le contraire pour celui dont je parle : les perfections et les beautés de sa façon d'écrire nous font perdre de vue son sujet. Sa distinction et sa délicatesse nous accaparent. Il est partout si agréable

> *Délié et semblable à l'onde pure,*
> [Horace *Épîtres* II, 2, v. 120]

et il nous remplit tellement l'âme de ses charmes, que nous en oublions celles de son histoire.

14. Ces considérations m'entraînent plus loin encore : je vois que les bons poètes anciens ont évité l'affectation et la recherche, non seulement des extraordinaires hyperboles espagnoles et pétrarquistes, mais même des effets plus mesurés qui sont l'ornement de tous les ouvrages poétiques des siècles suivants. Aussi n'est-il pas un seul juge équitable qui les regrette chez les Anciens, et qui n'ait pas plus d'admiration, sans conteste, pour la qualité constante et la perpétuelle douceur et beauté fleurie des épigrammes de Catulle, que pour toutes les pointes acérées dont Martial arme la queue des siennes. C'est le principe que j'indiquais déjà tout à l'heure, et que Martial reprend à son compte : « Il n'avait pas de grands efforts à faire : le sujet lui tenait lieu d'esprit ». [Martial *Épigrammes Préface*]

15. Ces Anciens-là n'ont pas besoin de se mettre en peine ou de s'exciter pour se faire comprendre : ils ont suffisamment de quoi rire sans avoir à se chatouiller partout ! Les autres doivent chercher secours ailleurs : il leur faut d'autant plus de corps qu'ils ont moins d'esprit, et montent à cheval parce qu'ils ne sont pas assez forts sur leurs jambes(8)... De la même façon que dans nos bals, ces hommes de basse extraction qui discourent sur le port et la politesse de la noblesse, faute de ne pouvoir les égaler, et qui cherchent à attirer notre attention par des sauts périlleux ou autres mouvements étranges bien dignes des bateleurs de foire.

16. Et les dames tirent aussi plus d'avantages des danses où il y a des figures variées et des mouvements de corps, que de ces danses de parade, où elle n'ont simplement qu'à marcher d'un pas naturel, avec leur contenance et leur grâce ordinaires. J'ai vu ainsi des comédiens excellents, vêtus de leur façon ordinaire, et avec un comportement normal, nous donner pourtant tout le plaisir que l'ont peut tirer de leur art ; tandis que les apprentis, et ceux qui ne sont pas de si haute volée, ont besoin, eux, de s'enfariner le visage, de se travestir, de se contorsionner et de grimacer pour parvenir à nous faire rire. Je ne peux mieux illustrer ma conception que par la comparaison de ces deux poèmes : l'*Énéide* et le *Roland Furieux* Le premier s'envole à tire d'aile, avec un vol haut et sûr de lui, gardant toujours son cap. Le second volette et sautille de conte en conte comme de branche en branche, et ne se fie à ses ailes que pour une courte étape ; il doit reprendre pied à tout bout de champ, de peur que le souffle et la force lui fassent défaut,

> *Les courses qu'il ose sont brèves.*
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, v. 194]

Voilà donc, sur ces sujets-là, les auteurs qui me plaisent le plus.

17. Mon autre lecture favorite, et qui mêle un peu plus l'utilité au plaisir, celle grâce à laquelle j'apprends à régler mes comportements et mes goûts, c'est Plutarque, depuis qu'il est traduit en français(9), et Sénèque. Ils ont tous les deux cet avantage notable pour moi que le savoir que j'y recherche y est exposé sous forme de fragments qui ne réclament pas une longue étude, ce dont je suis incapable. C'est le cas notamment des Opuscules de Plutarque et des Épîtres de Sénèque, qui constituent la partie la meilleure et la plus utile de leurs écrits. Cela ne me demande pas de gros efforts pour m'y mettre, et je les abandonne où il me plaît, car il s'agit d'œuvres dont les éléments ne se suivent pas, ne sont pas dépendants les uns des autres.

18. Ces auteurs se rejoignent sur la plupart des opinions utiles et fondées ; le hasard les a fait naître à peu près au même siècle(10) ; ils ont tous deux été précepteurs de deux empereurs romains(11) ; ils étaient tous les deux venus de pays étrangers, et tous deux riches et puissants. Leur enseignement constitue le meilleur de la philosophie, présentée de façon simple et pertinente. Plutarque est plus uniforme et plus constant, Sénèque plus ondoyant et divers. Celui-ci se donne du mal, se raidit et se crispe pour armer la vertu contre la faiblesse, la crainte, et les tendances vicieuses ; l'autre donne l'impression de ne pas accorder tant de prix à ces efforts, de dédaigner hâter le pas et se tenir sur ses gardes. Plutarque a des conceptions platoniciennes, modérées, et qui s'accommodent facilement avec celles de l'ensemble des citoyens. L'autre est épicurien et stoïcien, ses opinions sont plus éloignées de l'usage commun, mais elles sont, selon moi, plus utiles pour l'individu, et plus fermes. On peut observer chez Sénèque une certaine mansuétude à l'égard de la tyrannie des Empereurs de son temps. Car je considère que c'est par obligation qu'il a condamné la cause des nobles meurtriers de César : Plutarque, lui, est toujours libre. Sénèque est plein de subtilités et de traits d'esprit ; chez Plutarque, c'est le contenu qui importe. Celui-là vous excite et vous émeut, celui-ci vous apporte davantage, et récompense mieux : il nous guide, quand l'autre nous

pousse.

19. Quant à Cicéron, ceux de ses ouvrages qui peuvent servir mon dessein, ce sont ceux qui traitent de la philosophie, et spécialement de la philosophie morale. Mais si je dois dire hardiment la vérité (car une fois franchies les barrières de l'impudence, rien ne peut plus nous retenir) sa façon d'écrire me semble ennuyeuse, et même tout ce qu'on trouve chez lui. Car ses présentations, ses définitions, ses divisions, ses étymologies, tout cela occupe l'essentiel de son œuvre. Ce qu'il y a de vivant et de substantiel est étouffé par ces longueurs dans la présentation des choses. Si j'ai passé une heure à le lire — ce qui est beaucoup pour moi — et que je me remémore ce que j'en ai tiré de suc et de substance, la plupart du temps, je n'y trouve que du vent : car il n'en est pas encore venu aux arguments qui soutiennent son propos et aux raisonnements qui concernent précisément le point qui m'intéresse.

20. Pour moi, qui ne demande qu'à devenir plus sage et non plus savant ou plus éloquent, ces expositions logiciennes et aristotéliciennes ne me conviennent pas. Je veux qu'on commence par la conclusion : je sais suffisamment ce que sont la mort et la volupté pour qu'on ne s'amuse pas à les disséquer. Ce que je cherche tout de suite, ce sont des raisonnements valables et solides, qui me permettent d'y faire face. Ni les subtilités des grammairiens, ni l'ingénieuse disposition des mots et des arguments n'y peuvent rien. Je veux des raisonnements qui permettent de s'attaquer directement au problème crucial, et les siens tournent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, le barreau, le sermon, où nous pouvons sommeiller tranquillement, et être capables encore, un quart d'heure après, de retrouver le fil de ce qui s'est dit. C'est ainsi qu'il faut parler aux juges que l'on veut convaincre, à tort ou à bon droit, aux enfants, au peuple à qui il faut tout dire pour voir ce qui sera efficace.

21. Je ne veux pas qu'on s'escrime à me rendre attentif, en me criant cinquante fois : « Écoutez ! » comme le font nos hérauts. Les Romains disaient : « Faites attention ! » comme nous disons nous-mêmes « Hauts les cœurs !(12) » — et ce sont des mots qui n'ont pas de sens pour moi : je viens de chez moi tout à fait préparé, je n'ai pas besoin d'« amuse-gueule », pas besoin non plus qu'on ajoute de la sauce... je mange volontiers les mets tout crus ; et au lieu de m'aiguiser l'appétit par ces préparatifs et avant-goûts, on me le fatigue et affadit, au contraire.

22. Ai-je le droit, à notre époque, d'avoir cette audace sacrilège : trouver longuets les dialogues de Platon lui-même, qui finissent par étouffer ce qu'il veut dire, et déplorer que cet homme, qui avait de bien meilleures choses à dire, passe autant de temps à ces discussions préparatoires si longues et tellement inutiles ? Mon ignorance me fournira une excuse, si je dis que je ne vois rien de beau dans sa façon d'écrire. J'ai surtout besoin des livres qui se servent des sciences, non de ceux qui les établissent.

23. Plutarque, Sénèque, Pline et leurs semblables n'ont point besoin de dire « Faites attention ! » : ils s'adressent à des gens qui se sont donnés à eux-mêmes cette consigne ; ou alors, il s'agit d'un avertissement plus consistant, d'un morceau qui a sa propre raison d'être.

24. Je lis aussi volontiers les « Lettres à Atticus(13) », non seulement parce qu'elles contiennent beaucoup d'informations sur l'histoire et les affaires de son époque, mais surtout pour y découvrir ses sentiments personnels. Car j'ai en effet une vive curiosité, comme je l'ai dit ailleurs, pour l'âme et les opinions intimes de mes auteurs. Il faut juger de leur talent, mais non pas de leur façon de vivre ni de leur vie elle-même, d'après ce qu'ils livrent au monde dans leurs écrits.

25. J'ai mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avait écrit sur la vertu, car il est intéressant d'apprendre la théorie chez ceux qui sont bons dans la pratique ! Mais le prêche est tout autre

chose que le prêcheur, et j'aime peut-être autant lire Brutus chez Plutarque que par lui-même. Je suis plus intéressé par les propos qu'il tenait sous sa tente à l'un de ses amis intimes la veille d'une bataille, que par ceux qu'il tint le lendemain à son armée, et ce qu'il faisait dans son cabinet de travail et dans sa chambre plutôt que ce qu'il faisait sur la place publique ou au Sénat.

26. En ce qui concerne Cicéron, je suis de l'avis commun : en dehors de son savoir, on ne trouve pas de grandes qualités chez lui : il était bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme le sont très souvent les hommes corpulents et joviaux, ce qu'il était ; mais sans mentir, il avait bien de la mollesse, de la vanité et de l'ambition. Et je ne peux l'excuser d'avoir jugé bon de publier ses poésies ; ce n'est un gros défaut d'écrire de mauvais vers, mais c'en est un de n'avoir pas senti à quel point ils étaient indignes de la gloire attachée à son nom. Quant à son éloquence, elle échappe à toute comparaison, et je crois que jamais personne ne l'égalera(14).

27. Cicéron « le Jeune », qui n'a ressemblé à son père que de nom, alors qu'il commandait en Asie, trouva un jour à sa table plusieurs étrangers, et entre autres Cestius, assis au bas bout, comme on le fait souvent quand on se faufile à la table des grands. Il s'informa auprès d'un de ses domestiques pour savoir qui était celui-là, et le domestique lui dit son nom ; mais comme il songeait à autre chose, et avait oublié ce qu'on lui avait dit, il le lui redemanda encore deux ou trois fois. Alors le serviteur, pour ne plus avoir à lui répéter si souvent la même chose, et pour qu'il s'en souvienne en l'associant à quelque chose, lui dit : « C'est ce Cestius dont on vous a dit qu'il ne faisait pas grand cas de l'éloquence de votre père auprès de la sienne ». Cicéron [le Jeune], piqué au vif par ces paroles, ordonna qu'on empoigne le pauvre Cestius, et lui fit donner durement le fouet en sa présence. Voilà un hôte bien peu courtois !

28. Parmi ceux-là même qui, tout bien pesé, ont estimé que l'éloquence de Cicéron était incomparable, il en est qui n'ont pas manqué d'y remarquer des fautes ; comme ce grand Brutus, son ami, qui disait que c'était là une éloquence cassée et aux reins brisés (« fractam et elumbem »). Les orateurs contemporains lui reprochaient aussi ce curieux souci d'une « chute » longue, à la fin de ses périodes, et remarquaient qu'y figuraient très souvent ces mots : « esse videatur(15) ». En ce qui me concerne, j'aime mieux une « chute » plus courte, découpée en syllabes brèves et longues. Il mélange bien parfois les rythmes qu'il emploie, mais rarement. En voici un que mes oreilles ont retenu pour sa rudesse : « Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps plutôt que d'être vieux avant l'âge. »

29. Ma prédilection va aux historiens, car ils sont agréables et faciles à lire. Et en même temps, celui que je recherche : l'Hom-me en général, s'y montre plus vivant et plus complètement que nulle part ailleurs, avec la variété et la vérité de ses sentiments intérieurs, dans l'ensemble comme dans les détails, la variété des façons dont il s'assemble avec les autres, et celle des accidents qui le menacent. Ceux qui écrivent des « Vies », dans la mesure où ils s'attachent plus aux réflexions qu'aux événements, plus à ce qui vient du dedans qu'à ce qui se passe au dehors, ceux-là me conviennent donc tout à fait. Voilà pourquoi, en tout état de cause, Plutarque est mon homme. Je trouve bien dommage que nous n'ayons pas une douzaine de Diogène Laërce, et qu'il n'ait pas plus écrit, ou de façon plus approfondie. Car je suis aussi curieux de connaître la vie de ceux qui sont de grands exemples pour l'humanité, que de la diversité de leurs opinions et de leurs idées.

30. Quand on étudie l'Histoire, il faut feuilleter sans a priori toutes sortes d'auteurs anciens et nouveaux, qu'ils écrivent en langue étrangère ou en français, pour y apprendre les diverses choses dont ils traitent. Mais César me semble mériter particulièrement qu'on l'étudie, et pas seulement pour l'Histoire, mais pour lui-même, tant il dépasse tous les autres par son excellence et sa perfection — et quoique

Salluste soit lui aussi du nombre. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de respect et déférence qu'on ne le fait pour les ouvrages humains ; je l'examine tantôt sous l'angle de ses actes, et du caractère extraordinaire de sa grandeur, et tantôt sous l'angle de la pureté et du poli inimitables de sa langue, qui n'a pas seulement dépassé celle de tous les historiens, comme le dit Cicéron, — mais peut-être Cicéron lui-même ! Il fait preuve de tant de sincérité en parlant de ses ennemis, que mises à part les fausses couleurs dont il essaie de couvrir sa mauvaise cause et le dégoût que peut inspirer sa pernicieuse ambition, il me semble que la seule chose à laquelle on puisse trouver à redire, c'est qu'il a été trop discret sur lui-même ; car il n'a pu exécuter autant de grandes choses sans y avoir mis bien plus de lui-même qu'il ne le laisse voir.

31. J'aime les historiens, qu'ils soient très simples ou excellents. Ceux qui font très simplement leur travail, ne se mêlent pas d'y ajouter des choses de leur cru, et n'y apportent que le soin et la diligence nécessaires pour rassembler tout ce qui vient à leur connaissance, et enregistrent les choses de bonne foi, sans choisir et sans trier : ils nous laissent juger nous-mêmes de ce qui est vrai. Tel est, entre autres, Froissart, qui a mené son affaire avec une telle bonne foi que, ayant commis une erreur qu'on lui a signalée, il ne craint nullement de la reconnaître et de la corriger à l'endroit même où elle se trouve. Il nous fait connaître la diversité des bruits qui couraient et les variations des récits qu'on lui faisait. C'est la matière même de l'Histoire, nue et sans forme : chacun peut en faire son profit en fonction de son intelligence.

32. Ceux qui sont vraiment excellents sont capables de choisir ce qui mérite d'être connu, ils peuvent discerner entre deux rapports qu'on leur fait celui qui est le plus vraisemblable. Du comportement naturel des Princes et de leur caractère, ils déduisent leurs intentions et leur attribuent les paroles qui conviennent à la situation. Ils sont fondés à modeler notre opinion d'après la leur, et ce n'est certes pas le cas de beaucoup de gens.

33. Ceux qui se situent entre les deux, et qui sont les plus courants, nous gâtent tout. Ils veulent nous mâcher le travail : ils s'autorisent donc à juger, et à faire pencher l'Histoire du côté de l'opinion qu'ils en ont. Car dans la mesure où leur jugement penche d'un côté, ils ne peuvent pas s'empêcher de modeler et conformer leur narration selon ce pli. Ils se mettent donc à choisir les choses dignes d'être connues, et nous cachent souvent telle ou telle parole ou action privée qui nous informerait bien mieux. Ils escamotent comme des choses incroyables les choses qu'ils ne comprennent simplement pas ; et peut-être aussi d'autres encore parce qu'ils ne savent pas les formuler en bon latin ou bon français. Qu'ils fassent hardiment étalage de leur éloquence et de leurs raisonnements, qu'ils jugent de leur point de vue, mais qu'ils nous laissent à nous aussi de quoi juger après eux, et donc qu'ils n'altèrent ni ne fassent disparaître rien, par leurs choix et leurs coupures, de la matière elle-même, mais qu'ils nous la restituent pure et entière, avec toutes ses dimensions. [Et les historiens les plus recommandables sont ceux qui savent de quoi ils parlent, soit qu'ils aient participé aux faits qu'ils racontent, soit qu'ils aient été les proches de ceux qui les ont dirigés(16).]

34. Plus souvent, notamment à notre époque, on choisit pour cette fonction d'historien des gens du peuple, pour la seule raison qu'ils savent bien parler, comme si nous cherchions à apprendre la grammaire dans leurs livres ! Et ils ont bien raison de ne se soucier que de cela, n'ayant été engagés que pour cela, et n'ayant mis en vente que leur babil. À force de beaux mots, ils nous confectionnent un beau gâteau avec les bruits qu'ils récoltent aux carrefours.

35. Les seuls ouvrages historiques qui vaillent sont ceux qui ont été écrits par ceux-là même qui étaient

alors « aux affaires », ou qui participaient à leur conduite, ou à la rigueur ceux qui ont la chance d'en conduire d'autres du même genre. C'est le cas de presque tous les ouvrages historiques des Grecs et des Romains. Car plusieurs témoins oculaires ayant écrit sur le même sujet (ce qui se produisait en ce temps-là où la grandeur et le savoir étaient souvent mêlés dans une même personne), s'il s'y trouve des fautes, elles ne peuvent être que très légères, et concerner des faits très obscurs. [Si même ils n'avaient pas vu de leurs propres yeux ce qu'ils racontaient, ils avaient au moins cet avantage d'avoir fait l'expérience de situations semblables, ce qui rendait leur jugement plus sûr(17).]

36. Que peut-on attendre d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un étudiant traitant des projets des princes ? Si l'on veut souligner les scrupules que les Romains avaient à ce propos, un exemple suffira : Asinius Pollion avait trouvé dans les récits de César lui-même quelque erreur, due au fait que César n'avait pu examiner par lui-même tous les recoins de son armée, et qu'il avait fait confiance à ceux qui lui rapportaient souvent des choses insuffisamment vérifiées, ou bien parce qu'il n'avait pas été assez précisément informé par ses lieutenants des opérations qu'ils avaient menées en son absence. On peut voir par là combien la recherche de la Vérité est chose délicate, au point qu'on ne puisse pas se fier, pour la relation d'une bataille, à la connaissance qu'en a celui-là même qui l'a commandée, non plus qu'aux soldats on ne peut demander de savoir ce qui s'est passé près d'eux, sauf à en confronter les témoins, comme on le fait pour une information judiciaire, où l'on admet les observations sur les preuves fournies pour chaque point de détail de chaque événement. En fait, la connaissance que nous avons de nos affaires est bien plus vague. Mais ceci a été, à mon avis, suffisamment traité par Bodin, et bien dans le sens de ma propre conception des choses.

37. Pour pallier un peu la trahison de ma mémoire, et sa déficience, (si totale qu'il m'est arrivé plus d'une fois de reprendre en mains des livres comme s'ils étaient nouveaux et inconnus de moi, alors que je les avais lus soigneusement quelques années plus tôt, et tout barbouillés de mes annotations), j'ai pris l'habitude depuis quelque temps d'ajouter à la fin de chaque livre — du moins de ceux dont je ne veux me servir qu'une seule fois — la date à laquelle j'ai achevé de les lire, et le jugement d'ensemble que je porte sur eux, afin que cela me rappelle au moins l'impression et l'idée générale que je m'étais faite de l'auteur en le lisant. Je vais donc transcrire ici quelques-unes de ces annotations.

38. Voici ce que j'ai mis il y a environ dix ans sur mon Guichardin (car quelle que soit la langue de mes livres, je leur parle avec la mienne) :
« Voici un historiographe consciencieux, et par lequel, à mon avis, on peut apprendre la vérité sur les affaires de son temps aussi précisément que chez aucun autre. C'est qu'il en a été lui-même acteur dans la plupart des cas, et à un niveau important(18). Il ne semble pas qu'il ait déguisé les faits par haine, faveur ou vanité : ainsi en font foi les jugements très libres qu'il porte sur les puissants, et notamment sur ceux par qui il avait été promu aux charges publiques, comme le pape Clément VII. Quant à la partie dont il semble vouloir se prévaloir le plus, ses digressions et raisonnements, il en est de bons, avec de beaux traits, mais il s'y est trop complu ; car pour ne rien vouloir laisser à dire, avec un sujet si ample et si dense, quasiment infini, il en devient flou et sent un peu le bavardage d'école.

39. « J'ai aussi remarqué que parmi tant d'âmes et de faits qu'il juge, tant de projets et de causes, jamais il n'en attribue un seul à la vertu, à la religion(19) ou à la conscience : comme si ces qualités avaient disparu du monde ; et il attribue la cause de toutes les actions, si belles qu'elles nous paraissent, à quelque médiocre motif ou au profit escompté. Il est impossible d'imaginer que parmi le nombre infini d'actions dont il se fait le juge, il n'y en ait eu aucune qui eût découlé de la justice. Nulle corruption ne peut s'être emparée des hommes si universellement qu'il n'y en ait au moins un qui ait échappé à la

contagion. Cela me fait craindre que son jugement puisse être pris en défaut : peut-être a-t-il jugé des autres d'après lui ? »

40. Dans mon exemplaire de Philipppe de Commines, il y a ceci : « Vous trouverez là une langue douce et agréable, d'une simplicité naturelle, une narration sans affectation, dans laquelle la bonne foi de l'auteur se montre à l'évidence, sans vanité quand il parle de lui-même, ni d'affectation ou de haine quand il parle d'autrui ; ses réflexions et exhortations s'accompagnent plus de zèle et de véracité que de science érudite, et partout se trouve chez lui l'autorité et la gravité qui sont celles d'un homme bien né et appelé aux grandes affaires. »

41. Sur les Mémoires de Monsieur Du Bellay : « Il est toujours plaisant de lire des choses écrites par ceux(20) qui ont tenté de les conduire comme il faut. Mais on ne saurait nier qu'il y ait chez ces deux seigneurs une grande perte de franchise et de liberté dans l'écriture, qui brillait chez les anciens qui écrivaient dans la même veine qu'eux. Ainsi du Sire de Joinville, familier de saint Louis, d'Eginhard, chancelier de Charlemagne, et plus récemment, de Philippe de Commines. On trouve ici un plaidoyer pour le roi François 1er contre l'empereur Charles-Quint, plutôt qu'une Histoire. Je ne veux pas croire qu'ils aient rien changé pour ce qui est des faits essentiels, mais ils sont passés maîtres dans l'art de dévier le jugement fourni par les événements à notre avantage, et souvent contre la raison, et à passer sous silence tout ce qu'il y a de délicat dans la vie de leur roi. En témoignent l'oubli des disgrâces de Montmorency et de Brion, et le fait que le nom de Mme d'Étampes n'y figure même pas. On peut cacher les actions secrètes, mais taire celles que tout le monde connaît, et des choses qui ont eu des conséquences publiques d'une telle importance, c'est là un défaut inexcusable. En somme, si l'on veut avoir une connaissance complète du roi François 1er et des choses qui se sont passées de son temps, il veut mieux s'adresser ailleurs, si l'on m'en croit. Le profit que l'on peut tirer de ce livre vient du récit personnel des batailles et actions de guerre auxquelles ces gentilshommes se sont trouvés mêlés, et des tractations et négociations conduites par le seigneur de Langey : il y a là-dedans quantité de choses dignes d'être connues, et des réflexions peu communes. »

NOTES

1. Le texte de 1588 comportait ici une phrase dont voici la traduction : « J'ai une mémoire qui n'est pas capable de conserver trois jours durant ce que je lui ai confié. »

2. L'édition de 1588 comportait ici un développement qui a été barré dans l'« exemplaire de Bordeaux ». En voici la traduction : « et à la confiance que je leur accorde. Ce que je prends aux autres, ce n'est pas pour me l'attribuer, je ne prétends à rien ici, sauf à raisonner et juger : le reste n'est pas mon affaire. Je ne demande rien, si ce n'est qu'on examine si j'ai bien su choisir ce qui convenait à mon propos. Et si je cache parfois volontairement le nom de l'auteur des passages que j'emprunte, c'est pour réfréner la liberté de ceux qui prétendent juger de tout, et n'ayant pas le flair nécessaire pour goûter les choses par elles-mêmes, se fondent sur le nom de celui qui a écrit et sur sa renommée. Je veux qu'ils soient bien attrapés en condamnant Cicéron ou Aristote parce qu'ils croient que c'est de moi. »

3. Cette phrase figure bien dans les éditions de 1580, 1588 et 1595 ; mais elle a été omise dans sa traduction par A. Lanly.

4. L'officier chargé de veiller à la bonne disposition des troupes avant le combat.

5. À propos de « resveries », A. Lanly déclare « on traduit souvent par idées folles ; c'est exagéré. » — mais il propose « idées fantasques »... qui ne me semble guère meilleur !

6. Il s'agit bien entendu de Cicéron. On pourra remarquer que Montaigne évoque ici ce qu'il critique par ailleurs : le fait que la réputation de Térence doive beaucoup à une autorité reconnue.

7. Horace , notamment dans : II, 2, v. 150.

8. Montaigne sait de quoi il parle, lui qui aimait être à cheval parce qu'il se trouvait trop petit !

9. Jacques Amyot a publié en 1572 sa traduction éd. Amyot des *Œuvres morales* de Plutarque, dont il avait déjà publié, dès 1559, la *Vie des hommes illustres* (Cf. *Vies*...). Montaigne connaissait bien ces ouvrages.

10. Plutarque entre 45 et 50, Sénèque vers 4 av. J.-C.

11. Sénèque fut le précepteur de Néron, qui l'obligea à se suicider en 65. Selon certaines traditions peu sûres, Plutarque aurait été celui de Trajan et peut-être Adrien.

12. « Sursum corda » : ce sont les mots que le prêtre prononce pendant la messe, au commencement de la « préface », et qui sont un appel à l'attention.

13. Cet ouvrage est de Cicéron. Montaigne l'évoquera de nouveau dans le chapitre II, 13, §9 de la présente édition. Mais il avait pourtant fustigé sévèrement cette « philosophie ostentatoire et bavarde ». Cf.ma traduction Livre I, 38, §38, p. 312.

14. L'édition de 1588 avait ici un passage qui a été barré d'un trait de plume dans l'« exemplaire de Bordeaux », et que ne reproduit pas l'édition de 1595. Le voici : « Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son advantage, comme Vergile à faict en la poësie, car bientost apres luy, il s'en est trouvé plusieurs qui l'ont pensé égaler et surmonter, quoy que ce fust à bien fauces enseignes : mais à Vergile nul encore depuis luy n'a osé se comparer ; & à ce propos j'en veux icy adjouter une histoire. »

15. « Il semble que ».

16. Cette phrase entre crochets a été barrée sur l'« exemplaire de Bordeaux », et ne figure pas dans l'édition de 1595. On peut se demander pourquoi, car elle ne manque pas d'intérêt.

17. Cette phrase elle aussi a été barrée dans l'« exemplaire de Bordeaux ».

18. Guichardin avait en effet occupé des postes importants : ambassadeur de la république de Florence auprès du roi de Castille Ferdinand V ; au service des papes ; gouverneur de Modène et de Reggio (1518), puis de Parme (1521), de Bologne (1531-1534)...

19. P. Villey, et A. Lanly à sa suite, donnent ici au mot « religion » le sens de « scrupule ». Je ne vois pas pour ma part de raison impérative et suffisante pour ne pas conserver le mot ?

20. L'auteur principal est Martin Du Bellay, mais son frère Guillaume a rédigé les livres V à VIII.

Chapitre 11
Sur la cruauté

1. Il me semble que la vertu est autre chose, et quelque chose de plus noble, que les simples tendances à la bonté qui naissent en nous. Les âmes naturellement raisonnables et bien nées vont du même pas et montrent dans leurs actes le même visage que celui des âmes vertueuses, mais la vertu fait entendre je ne sais quoi de plus grand et de plus actif que lorsqu'on se contente de se laisser tranquillement et paisiblement conduire par la raison du fait d'un heureux naturel. Il est très bien et digne de louange de mépriser les offenses qu'on vous fait quand on a un caractère naturellement aimable et doux ; mais il est encore mieux, lorsqu'une offense vous a piqué au vif et mis hors de vous-même, d'utiliser les armes de la raison contre son désir de vengeance et de s'en rendre maître après un dur combat. Dans le premier cas, on agit bien ; dans le second, vertueusement. La première attitude peut s'appeler « bonté », l'autre « vertu ». Car il semble bien que le nom de « vertu » présuppose une difficulté, une opposition, et qu'elle ne peut s'exercer sans adversaire. C'est peut-être pour cela que nous disons de Dieu qu'il est bon, fort, généreux et juste — mais pas « vertueux » : ce qu'il fait, il le fait naturellement, et sans effort.

2. Comme quelqu'un reprochait à Arcésilas que beaucoup de gens passaient de son école à celle des épicuriens, et jamais l'inverse, il répondit subtilement par ce bon mot : « Bien sûr ! Avec des coqs on fait beaucoup de chapons, mais jamais on n'a fait de coqs avec des chapons ! » Mais en vérité, pour ce qui est de la fermeté et la rigueur de leurs opinions et de leurs préceptes, les Épicuriens(1)ne le cèdent nullement aux Stoïciens. Montrant plus de bonne foi que tous ces discuteurs qui, pour combattre Épicure et se donner beau jeu, lui font dire des choses auxquelles il n'a jamais pensé, détournant ses propos dans une mauvaise direction, tirant de la grammaire un argument pour interpréter autrement le sens de ses paroles, et une autre opinion que celle qu'ils savent pertinemment être la sienne en pensée comme dans sa conduite, un Stoïcien dit un jour que s'il avait renoncé à être épicurien, c'était entre autres choses pour cette bonne raison qu'il trouvait leur chemin trop élevé et inaccessible : *« Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté sont en réalité amoureux de l'honneur et de la justice, et ils aiment et pratiquent toutes les vertus. »* [Cicéron *Oeuvres complètes... s/dir. de M. NISARD* t. V, XV, 19]

Malgré tout cela(2), et suivant ici l'opinion courante — d'ailleurs fausse à mon avis — quant à leur valeur respective, je dirai donc que parmi les philosophes, non seulement stoïciens, mais même épicuriens, il en est plusieurs qui ont jugé qu'il n'était pas suffisant d'avoir l'âme bien faite, bien réglée, et bien disposée à la vertu, qu'il n'était pas suffisant de placer nos résolutions et nos pensées au-dessus des coups du sort, mais qu'il fallait encore rechercher les occasions de faire nos preuves. Ils veulent donc aller à la rencontre de la douleur, de la nécessité et du mépris, pour les combattre et tenir leur âme en haleine : « La vertu grandit beaucoup en luttant. »

3. C'est l'une des raisons pour lesquelles Épaminondas, qui était d'une troisième « école », lui, refusa des richesses que le sort avait mis à sa disposition de façon très légitime, « pour être obligé, disait-il, de se battre contre la pauvreté ». Et il se maintint toujours en effet dans la pauvreté la plus extrême. Socrate se mettait, me semble-t-il, encore plus rudement à l'épreuve, en supportant pour se mortifier la méchanceté de sa femme, ce qui est en somme une façon de porter le fer dans la plaie. Metellus, seul de tous les sénateurs romains, avait entrepris de résister par son seul courage à la violence de Saturninus, tribun de la plèbe à Rome, qui voulait faire passer de force une loi injuste en faveur du peuple ; ayant encouru de ce fait la peine capitale que Saturninus avait décrétée contre ses opposants, il dit à ceux qui, en ce péril extrême, le conduisaient sur la place : « C'est une chose bien trop facile et lâche que de mal

faire, et bien faire quand il n'y a pas de danger est chose vulgaire. Mais bien faire quand le danger est là, c'est le devoir même de l'homme vertueux. » Ces propos nous montrent très clairement ce que je voulais prouver : la vertu refuse de prendre la facilité pour compagne, et le chemin emprunté par les pas que dirige une bonne inclination naturelle, doux et en pente légère, n'est pas celui de la véritable vertu. Celle-ci réclame au contraire un chemin rude et plein d'épines, elle veut avoir des difficultés extérieures à surmonter (comme celles qu'affronta Métellus), par lesquelles le destin se plait à entraver sa course, ou des difficultés intérieures comme celles que lui fournissent les passions désordonnées et les imperfections dues à notre condition.

4. Je suis arrivé facilement jusqu'ici. Mais parvenu au bout de mon exposé, voilà ce qui me vient à l'esprit : l'âme de Socrate, la plus parfaite qu'il m'a été donné de connaître, serait donc à ce compte-là une âme de peu de mérite ? Car je ne puis concevoir chez lui aucun mouvement de vicieuse concupiscence. Je ne puis imaginer aucune contrainte ni aucune difficulté qui soit venue entraver le cours de sa vertu(3). Je sais que la raison était chez lui si puissante et si maîtresse de tout qu'elle n'eût jamais permis de naître au moindre désir vicieux. A une vertu aussi élevée que la sienne je ne trouve rien à opposer : je crois la voir s'avancer d'un pas victorieux et triomphant, en grande pompe et très à l'aise cependant, sans obstacle et sans entrave.

5. Si la vertu ne peut briller qu'en combattant des désirs contraires à elle, dirons-nous pour autant qu'elle ne peut se passer de l'aide du vice, et qu'elle lui doive la considération et les honneurs dont on l'entoure ? Qu'en serait-il alors de la belle et bonne volupté épicurienne, qui se targue de nourrir la vertu en elle-même, et de la faire folâtrer, si elle devait lui donner pour jouets la pauvreté, la mort, les souffrances ? Si je pose comme préalable que la vertu parfaite se reconnaît à ce qu'elle combat et supporte patiemment la douleur, qu'elle résiste aux attaques de la goutte sans se laisser pour autant troubler ; si je lui fixe comme but obligé l'âpreté et la difficulté, que deviendra donc la vertu parvenue à ce point où non seulement elle méprise la douleur, mais s'en réjouit, et trouve une agréable excitation dans les terribles accès de coliques néphrétiques ? Qu'en sera-t-il alors de cette vertu que les épicuriens ont instituée, et dont plusieurs d'entre eux nous en ont laissé par leurs actes des preuves inattaquables ?

6. C'est le cas de bien d'autres encore qui, il me semble, ont dépassé dans la réalité les règles elles-mêmes fixées par leur doctrine. Ainsi de Caton d'Utique : quand je le vois mourir et se déchirer les entrailles(4), je ne puis me contenter de croire simplement que son âme était alors totalement exempte de trouble et d'effroi. Je ne puis croire qu'il se comportait seulement de la façon dont les règles de l'école stoïque l'exigeaient : demeurer calme, sans émotion, impassible. Il y avait, me semble-t-il, dans la vertu de cet homme, trop de jovialité et de verdeur pour s'en tenir à cela. Je crois plutôt qu'il tira du plaisir et de la volupté d'une action si remarquable, et qu'il s'y complut davantage qu'en aucune autre de sa vie. « *Il quitta la vie heureux d'avoir trouvé une bonne raison de se donner la mort* ». [Cicéron *Tusculanes* I, 30]

7. J'en suis tellement persuadé que je doute même qu'il eût accepté que l'occasion d'une si belle action lui fût ôtée. Et si la qualité de sa nature, qui lui faisait s'occuper des intérêts publics plus que des siens ne m'en empêchait, j'adopterais volontiers le point de vue selon lequel il savait gré au hasard d'avoir mis sa vertu à si rude épreuve et d'avoir aidé ce brigand(5) à fouler aux pieds l'antique liberté de sa patrie. Il me semble lire en ce comportement je ne sais quelle joyeuseté de l'âme, une bouffée de plaisir extraordinaire et de volupté virile, en considérant la noblesse et l'élévation de son attitude :

> *Plus fière parce qu'elle s'était résolue à mourir;*
> [Horace *Odes* I, 37]

[une âme] qui n'est pas stimulée par quelque espérance de gloire, comme les jugements vulgaires et peu solides de certains hommes ont tenté de le faire croire : cette attitude est trop basse pour un cœur si noble, si fier et si ferme; une âme stimulée par la beauté de la chose en elle-même : il la voyait bien plus clairement, et dans toute sa perfection, lui qui en pressait les ressorts, que nous ne pouvons le faire.

8. La philosophie m'a comblé d'aise en considérant qu'une si belle action ne pouvait pas trouver d'autre vie que celle de Caton pour l'accueillir décemment, et qu'il ne pouvait appartenir qu'à la sienne de finir ainsi. C'est pour cela qu'il conseilla judicieusement à son fils et aux sénateurs qui l'accompagnaient de régler autrement leur propre cas. « *Caton, que la nature avait doté d'un étonnant sérieux, et qui l'avait encore renforcé par une fermeté constante, demeuré solide sur ses principes, devait mourir plutôt que de supporter la vue d'un tyran* » [Cicéron *De Officiis* I,31]

9. Toute mort doit être conforme à ce que fut la vie qu'elle clôt. Nous ne devenons pas quelqu'un d'autre au moment de mourir ; j'explique toujours la mort par la vie qu'on a eue. Et si on m'en présente une qui semble forte, mais rattachée à une vie qui fut faible, je considère qu'elle est plutôt produite par quelque cause faible en rapport avec ce que fut cette vie.

10. L'aisance de cette mort, et cette facilité qu'il avait acquise par la force de son âme, dirons-nous donc qu'elles doivent atténuer quelque peu l'éclat de sa vertu ? Et qui donc, parmi ceux qui ont dans l'esprit quelque teinture de la vraie philosophie, pourrait se contenter d'imaginer Socrate, simplement exempt de crainte et de souffrance dans le malheur que fut pour lui son emprisonnement, ses fers et sa condamnation ? Qui ne reconnaîtrait en lui, non seulement de la fermeté et de la constance (c'était là son attitude ordinaire) mais encore je ne sais quel contentement supplémentaire, une allégresse enjouée, lors de ses derniers propos et ses derniers instants ? Et ce tressaillement de plaisir qu'il ressent en se grattant la jambe, quand on lui eut ôté ses fers, n'indique-t-il pas le même genre de douceur et de joie en son âme, débarrassée des fers que constituaient les difficultés anciennes, et prête maintenant à affronter la connaissance des choses à venir ? Que Caton me le pardonne : pour moi sa mort est plus tragique, plus tendue, mais celle de Socrate est encore, je ne sais comment, plus belle. Aristippe déclara à ceux qui déploraient cette mort : « Que les dieux m'en envoient une comme celle-là ! »

11. On voit dans les âmes de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car de semblables, je doute fortement qu'il y en ait jamais eu), une si parfaite habitude de la vertu qu'elle a fini par passer dans leur tempérament. Il ne s'agit plus d'une vertu pénible, ni des ordres donnés par la raison, et pour l'accomplissement desquels leur âme doit se raidir : c'est devenu l'essence même de leur âme, c'est son attitude naturelle et ordinaire. Ils l'ont rendue ainsi par une longue pratique des préceptes de la philosophie, qui ont rencontré en eux une belle et riche nature. Les mauvaises passions qui naissent en nous ne trouvent pas de chemin par où elles pourraient s'insinuer en eux. La force et l'inflexibilité de leur âme étouffent et éteignent les concupiscences dès qu'elles commencent à se mettre en mouvement.

12. On ne peut douter, il me semble, qu'il soit plus admirable, par une haute et noble résolution, d'empêcher la naissance des tentations, et de s'être préparé à la vertu de façon que les germes des vices eux-mêmes soient déracinés, plutôt que d'empêcher par la force leur progrès, et s'armer et se raidir pour les arrêter en chemin, et les vaincre. Mais on ne peut douter non plus que cette seconde attitude ne soit plus belle que le fait d'être simplement doté d'une nature facile et débonnaire, dégoûtée d'elle-même de la débauche et du vice. Car il me semble que cette troisième et dernière façon d'être rende un homme innocent, mais pas vertueux : il est incapable de mal faire, mais pas suffisamment apte à faire le bien. Et de plus, cette attitude est si voisine de l'imperfection et de la faiblesse que je ne sais comment en démêler

les confins et comment les distinguer.

13. De là vient que les noms eux-mêmes de « bonté » et d'« innocence » ont un sens quelque peu péjoratif. Je note que plusieurs vertus comme la chasteté, la sobriété et la tempérance, peuvent nous échoir par simple défaillance corporelle... La fermeté face au danger (s'il faut l'appeler ainsi), le mépris de la mort, la constance devant les coups du sort, peuvent se faire jour et se rencontrer chez les hommes simplement par le fait de ne pas juger comme il faudrait ce qui leur arrive, et de ne pas prendre ces accidents pour ce qu'ils sont vraiment. Le défaut de compréhension et la bêtise ressemblent ainsi parfois à des comportements vertueux. Et il est souvent arrivé, comme j'ai pu le constater, qu'on a loué des hommes pour des actes qui auraient dû leur valoir d'être blâmés.

14. Un seigneur italien tenait un jour en ma présence des propos qui n'étaient pas à l'avantage de son pays ; il disait que la subtilité des Italiens et la vivacité de leur pensée étaient si grandes, qu'ils prévoyaient très longtemps à l'avance les accidents et les dangers qui pouvaient leur arriver, et qu'il ne fallait donc pas s'étonner si on les voyait souvent en temps de guerre, veiller à leur sécurité avant que d'avoir reconnu s'il y avait un péril; que les Espagnols et nous-mêmes, qui n'étions pas aussi fins, allions plus loin, parce qu'il nous fallait voir de nos propres yeux et toucher du doigt le danger avant d'en avoir peur, et qu'alors par contre, nous n'avions plus de résistance, mais que les Allemands et les Suisses, plus grossiers et plus lourds que nous, n'avaient même pas l'idée de se ressaisir, alors même qu'ils étaient accablés de coups. Il ne disait probablement cela que pour rire : mais il est bien vrai qu'aux affaires de la guerre, les débutants se livrent souvent aux dangers avec une légèreté dont ils ne sauraient plus faire preuve après avoir été échaudés !

> *Sans ignorer ce que peuvent dans les combats une gloire*
> *Toute neuve — et le si doux espoir de briller dans la lutte.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XI, v. 154]

Voilà pourquoi, avant de juger l'action de quelqu'un, il faut en considérer les circonstances et celui qui en est l'auteur tout entier.

15. Et pour parler un peu de moi-même : mes amis ont parfois appelé chez moi « sagesse » ce qui ne relevait que du hasard, et pris pour du courage et de la patience ce qui était plutôt à mettre sur le compte de la pensée et de l'opinion. Ils m'ont aussi attribué un titre pour un autre, et tantôt à mon avantage, tantôt à mon détriment. Au demeurant, il s'en faut de beaucoup que je sois parvenu à ce premier et parfait niveau d'excellence où la vertu devient une habitude, et je n'ai même pas vraiment fait mes preuves dans le second. Je n'ai pas fait de gros efforts pour brider les désirs qui m'ont harcelé : ma vertu, ou plutôt mon innocence, est accidentelle et fortuite. Si j'étais né avec un tempérament moins bien réglé, je crains bien que ma vie n'en eût pris un tour assez pitoyable, car je n'eusse guère trouvé en moi-même de fermeté suffisante pour contenir des passions un peu violentes. Je ne sais pas entretenir des querelles ni même des débats avec moi-même. Je ne puis donc me rendre grâce de ce que je me trouve exempt de certains vices :

> *Si j'ai peu de défauts et peu graves,*
> *une nature bonne dans l'ensemble,*
> *comme un corps beau malgré quelques taches légères.*
>
> [Horace *Satires* I, vi, 65]

16. C'est plus au hasard qu'à la raison que je dois cela. Elle m'a fait naître d'une famille de bonne réputation et d'un très bon père. Je ne sais s'il a fait passer en moi une partie de son tempérament, ou bien

si les exemples de la maison et la bonne éducation reçue dans mon enfance y ont insensiblement aidé ; mais peut-être aussi suis-je simplement né ainsi.

> *Que la Balance ou le Scorpion m'ait vu naître,*
> *— redoutable regard — ou que la tyrannie du Capricorne,*
> *ait pu régner alors sur les flots d'Hespérie.*
>
> [Horace *Odes* II, xvii, 17-20]

17. Toujours est-il que j'ai de moi-même en horreur la plupart des vices. La réponse d'Antisthène à celui qui lui demandait ce qui était le plus important à apprendre : « désapprendre le mal », semble mettre l'accent là-dessus(6). Je les ai en horreur, dis-je, de façon si naturelle et si personnelle, que cette sorte d'instinct que j'ai sucé avec le lait de ma nourrice, je l'ai conservé, sans que nulle occasion n'ait jamais pu me le faire abandonner. Il en est de même en ce qui concerne mes jugements personnels : parce qu'ils se sont parfois écartés de la voie commune, ils me conduiraient plus facilement à des actions que cette inclination naturelle me fait haïr.

18. Ce que je vais dire est monstrueux, mais je vais pourtant le dire: je trouve dans ma conduite plus de retenue et de règle que dans ma pensée, et mes désirs moins déréglés que ma raison.

19. Aristippe professa des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il mit en émoi contre lui tous les philosophes. Mais pour ce qui est de sa conduite... Le tyran Denys lui ayant présenté trois belles filles pour qu'il fasse son choix, il répondit qu'il les prenait toutes les trois, car on sait ce à quoi le choix de Pâris avait conduit(7). Mais quand il les eut amenées chez lui, il les renvoya sans les avoir touchées. Son valet se trouvant en chemin trop lourdement chargé de l'argent qu'il portait, il lui ordonna de jeter ce qui le gênait.

20. Épicure, dont les principes sont irréligieux et tournés vers le plaisir(8), se comporta de façon très dévote et très laborieuse durant sa vie. Il écrivit un jour à un de ses amis qu'il ne vivait que de pain bis et d'eau ; et il le priait de lui envoyer un peu de fromage pour le cas où il voudrait faire un repas plus somptueux(9). Est-il donc vrai, que pour être vraiment bon, il soit nécessaire de l'être par une disposition innée, cachée, et universelle, qui n'a besoin ni de lois, ni de la raison, ni d'exemples ?

21. Les débordements dans lesquels je me suis trouvé entraîné ne sont pas, Dieu merci, des pires. Je les ai bien condamnés chez moi comme ils le méritent, car mon jugement ne s'est pas trouvé contaminé par eux. Au contraire, je les condamne plus rigoureusement chez moi que chez un autre(10). Mais c'est tout, car au demeurant, je leur oppose trop peu de résistance et je me laisse trop facilement glisser vers l'autre côté de la balance, sauf pour les modérer, et empêcher qu'ils se mélangent à d'autres vices ; car ils s'entretiennent les uns les autres, et s'enchaînent les uns aux autres si on n'y prend garde. Les miens, je les ai mis à part et confinés de façon qu'ils soient isolés, et les plus simples que j'ai pu.

> *je ne chéris pas exagérément mon vice.*
>
> [Juvénal *Satires* VIII, v. 164]

22. Les Stoïciens disent que le sage, quand il agit, utilise toutes les vertus ensemble, même s'il en est une qui soit plus apparente que les autres (et à ce propos, on pourrait faire l'analogie avec le corps humain, car la colère ne peut s'exercer par exemple que si toutes nos pulsions y participent, même si c'est la colère qui domine). Mais quand ils veulent en tirer cette conclusion que celui qui commet une faute agit ainsi à cause de tous ses vices à la fois, je ne les crois pas aussi facilement. Ou bien je ne les comprends pas, car c'est le contraire que je ressens. Ce sont là des subtilités extrêmes, sans valeur concrète,

auxquelles la philosophie s'attache parfois.

23. Je me laisse aller à quelques vices, mais j'en fuis d'autres, autant qu'un saint pourrait le faire.

24. Les Péripatéticiens contestent eux aussi cette conception qui fait des vices un tout indissoluble ; et Aristote considère qu'un homme sage et juste peut être intempérant et incontinent.

25. Socrate avouait à ceux qui discernaient dans sa physionomie quelque inclination au vice, que c'était bien là sa propension naturelle, mais qu'il l'avait corrigée par les règles qu'il s'était imposées. Et les familiers du philosophe Stilpon disaient qu'étant né très porté sur le vin et les femmes, il était devenu grâce à ses efforts, abstinent de l'un et de l'autre.

26. Ce que j'ai de bon en moi, je le tiens, à l'inverse, du hasard de ma naissance : je ne le dois ni à une loi, ni à un précepte, ou à un quelconque apprentissage. L'innocence qui est la mienne est une innocence native. Elle a peu de force et est sans artifice. Parmi les vices, je hais cruellement la cruauté, spontanément et par jugement, comme étant le plus extrême de tous. Mais cela va chez moi jusqu'à une telle faiblesse que je ne vois pas égorger un poulet sans déplaisir, et ne supporte pas d'entendre gémir un lièvre sous les dents de mes chiens — bien que la chasse soit pour moi un plaisir violent.

27. Ceux qui ont à combattre la volupté utilisent volontiers comme argument, pour montrer qu'elle est totalement vicieuse et déraisonnable, le fait que lorsqu'elle est à son maximum, elle s'empare totalement de nous au point que la raison ne peut plus s'y frayer un chemin. Et ils en donnent pour exemple ce que nous ressentons quand nous avons commerce avec les femmes :

> *Quand le corps déjà pressent le plaisir, et que Vénus*
> *Est sur le point d''ensemencer le champ féminin.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 1106-7]

Car il leur semble en effet que le plaisir nous transporte si loin hors de nous que notre raison, saisie et paralysée par la volupté, est alors incapable de jouer son rôle.

28. Mais je sais qu'il peut en aller autrement, et qu'on arrivera parfois, si on le veut, à remettre l'âme à ce moment là sur la voie d'autres pensées ; mais il faut la tendre et la raidir en la maintenant aux aguets. Je sais qu'on peut maîtriser la force de ce plaisir, et je m'y connais : je n'ai pas trouvé en Vénus une si impérieuse déesse que certains, et plus chastes que moi, le prétendent. Je ne considère pas comme un miracle, comme le fait la reine de Navarre dans l'un des contes de son « Heptameron » (un bon livre dans son genre), ni comme quelque chose d'extrêmement difficile, de passer des nuits entières, en toute liberté et tranquillité, avec une maîtresse depuis longtemps désirée, en respectant la promesse qu'on lui a faite de se contenter de baisers et de caresses... Je crois que le plaisir qu'on prend à la chasse serait ici un meilleur exemple : comme il y a moins de plaisir, il y a aussi plus d'exaltation et de surprise, et cela fait que notre raison n'a pas le loisir de se préparer à la rencontre. Quand après une longue quête, la bête vient soudain se présenter à nous, dans un endroit ou peut-être nous l'attendions le moins... La surprise, et l'ardeur des cris que l'on pousse alors nous frappent au point qu'il serait certainement malaisé à ceux qui aiment cette sorte de chasse de tourner ailleurs leurs pensées. Et les poètes ne donnent-ils pas à Diane la victoire sur les flammes et les flèches de Cupidon ?

> *Qui n'oublierait, au milieu de tels plaisirs,*
> *les cruels soucis de l'amour ?*
>
> [Horace *Épodes* II, 27]

29. Mais pour en revenir à mon propos(11), j'éprouve une grande compassion pour les malheurs d'autrui, et je pleurerais facilement par contagion, si en quelque occasion que ce soit, je pouvais pleurer. Il n'est rien qui appelle mes larmes autant que les larmes : et pas seulement les vraies, mais n'importe lesquelles, qu'elles soient feintes ou peintes. Je ne plains guère les morts, je les envierais plutôt ; mais je plains très fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas autant parce qu'ils font rôtir et mangent les corps des trépassés, que ceux qui les font souffrir et les persécutent quand ils sont vivants. Et même les exécutions judiciaires, pour justifiées qu'elles soient, je ne puis en soutenir la vue.

30. Quelqu'un(12), pour témoigner de la clémence de César, déclara : « Il était doux en ses vengeances. Ayant forcé à se rendre les pirates qui l'avaient auparavant fait prisonnier et mis à rançon, comme il les avait menacés de les faire mettre en croix, il les y condamna ; mais ce fut après les avoir fait étrangler. » Quant à Philomon, son secrétaire, qui avait cherché à l'empoisonner, il le fit simplement mourir, sans chercher à le punir plus durement. Et ne parlons pas de cet auteur latin qui ose alléguer pour témoignage de clémence le fait de ne tuer que ceux par qui on a été offensé : il est aisé de deviner qu'il a été frappé par les vils et horribles exemples de cruauté dont les tyrans romains instituèrent l'usage.

31. En ce qui me concerne, tout ce qui, dans la justice elle-même, est au-delà de la mort me semble de la pure cruauté. Et notamment pour nous, qui devrions avoir le souci de remettre à Dieu les âmes telles qu'elles sont normalement, ce qui est impossible après les avoir agitées et désespérées par des tortures insupportables.

32. Il y a quelque temps, un soldat prisonnier aperçut, depuis la tour où il était enfermé, que la foule se rassemblait sur la place, et que des charpentiers y dressaient leurs ouvrages ; il crut que c'était pour lui, et ayant pris la résolution de se tuer, ne trouva rien pour mettre son projet à exécution qu'un vieux clou de charrette que le hasard mit entre ses mains. Il s'en donna donc deux grands coups à la gorge, mais voyant que c'était en vain, il s'en donna alors un troisième dans le ventre, où il laissa le clou enfoncé. Le premier de ses gardes qui pénétra dans sa cellule le trouva dans cet état, vivant encore, mais à terre et tout affaibli par ses coups. Pour profiter du temps qui lui restait avant qu'il défaillît, on lui prononça sa sentence ; et l'ayant entendue, comme il n'était condamné qu'à avoir la tête tranchée, il sembla reprendre un peu de forces : il accepta le vin qu'il avait d'abord refusé, et remercia ses juges de la douceur inespérée de leur condamnation, disant qu'il avait choisi de se donner la mort par crainte d'une mort plus dure et insupportable : voyant les apprêts qui se faisaient sur la place, il avait cru qu'on allait le faire souffrir par quelque horrible supplice. Et il parut délivré de la mort parce que celle-ci n'était plus la même !

33. Si l'on veut que ces exemples de sévérité servent à maintenir le peuple dans ses devoirs, je conseillerais plutôt qu'ils soient appliqués aux cadavres des criminels. Car les voir privés de sépulture, les voir bouillir et mettre en pièces, cela ferait presque autant d'effet sur le peuple que les souffrances qu'on inflige aux vivants — bien que cela soit peu de chose ou rien du tout en fait, comme Dieu le dit : « *Ils tuent les corps, et après il ne leur reste plus rien à faire.* » [Bible *La Bible* Luc, XII, 4] Et les poètes soulignent à l'envi l'horreur de ces actes, pires que la mort :

> *Un roi demi brûlé, les os mis à nu,*
> *dégouttant de sang noir, traîné à terre.*
>
> [Cicéron *Tusculanes* I, xvi]

34. Je me suis trouvé un jour à Rome au moment où on allait exécuter Catena, un voleur notoire(13). On l'étrangla sans que cela soulève aucune émotion dans l'assistance, mais quand vint le moment de le démembrer, le bourreau ne donnait pas un coup sans que la foule ne réagisse avec des cris plaintifs et des

exclamations, comme si chacun eût prêté sa propre sensibilité à cette charogne.

35. Il faut exercer ces excès inhumains sur l'enveloppe inerte et non sur la chair vivante. Ainsi Artaxerxès, dans un cas à peu près semblable, amollit la rigueur des anciennes lois de Perse : il ordonna que les Seigneurs qui avaient failli à leur charge, au lieu d'être fouettés comme c'était l'habitude, fussent dépouillés de leurs vêtements, et que ceux-ci soient fouettés à leur place ; et au lieu de leur arracher les cheveux comme autrefois, il ordonna qu'on leur enlève seulement leur chapeau.

36. Les Égyptiens, si dévots pourtant, estimaient qu'ils satisfaisaient tout à fait la justice divine en lui sacrifiant des simulacres de porcs peints en effigie ; voilà une invention hardie que celle qui consiste à vouloir payer Dieu, substance si essentielle, en peinture et faux-semblant !...

37. Je vis à une époque où abondent les exemples effarants de ce vice, à cause des désordres entraînés par nos guerres civiles. Et l'on ne voit rien de pire dans l'histoire ancienne, que ce à quoi nous assistons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement habitué. Je ne pouvais pas croire, avant de l'avoir vu moi-même, qu'il puisse y avoir des esprits assez monstrueux pour être capables de commettre des meurtres rien que pour le plaisir, découper à la hache les membres de quelqu'un, s'exciter à inventer des tortures inusitées et des morts nouvelles ; et sans que tout cela soit causé, ni par l'inimitié, ni l'appât du profit, mais à cette seule fin que de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et des cris lamentables d'un homme mourant dans des souffrances terribles. Voilà certes le point ultime que la cruauté puisse atteindre. *« Qu'un homme tue un homme sans colère, sans crainte, seulement pour le voir expirer... »* [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* XC]

38. En ce qui me concerne, je n'ai jamais pu voir sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, sans défense, et qui ne nous a rien fait ! Et comme il arrive assez couramment que le cerf, se sentant hors d'haleine et à bout de forces, n'a plus rien d'autre à faire que de se retourner et de se rendre à nous qui le poursuivons, implorant notre pitié,

> *Et par ses plaintes, sanglant,*
> *comme une âme en peine...*
> *cela m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant(14).*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, 501]

39. Je ne prends guère de bête vivante à qui je ne redonne la clé des champs. Pythagore en achetait aux pêcheurs et aux oiseleurs pour en faire autant.

> *Je crois que c'est du sang des bêtes sauvages,*
> *que le fer a été maculé tout d'abord.*
>
> [Ovide *Les Métamorphoses* XV, 106]

Un naturel sanguinaire à l'égard des bêtes témoigne d'une propension naturelle à la cruauté.

40. Quand on se fut habitué, à Rome, aux spectacles de mises à mort d'animaux, on en vint aux hommes et aux gladiateurs. La Nature, je le crains, a donné à l'Homme un penchant à l'inhumanité. Personne ne prend plaisir à voir des bêtes jouer et se caresser — et tout le monde en prend à les voir s'entre-déchirer et se démembrer.

41. Qu'on ne se moque pas de la sympathie que j'ai pour elles : la théologie elle-même nous ordonne d'avoir de la mansuétude à leur égard. Elle considère que c'est un même maître qui nous a logés dans ce

palais pour être à son service, et donc que les bêtes sont, comme nous, de sa famille ; elle a donc raison de nous enjoindre d'avoir envers elles du respect et de l'affection. Pythagore emprunta l'idée de la métempsychose aux Égyptiens, mais elle a été adoptée depuis par plusieurs peuples, et le fut par nos druides :

Les âmes ne meurent pas ; après avoir quitté leur séjour,
Elles vont vivre dans nouvelles demeures, où elles s'installent.

[Ovide *Les Métamorphoses* XV, 106]

42. La religion des anciens Gaulois considérait que les âmes, étant éternelles, ne cessaient de bouger et de changer de place d'un corps à un autre et associait à cette fantaisie une certaine idée de la Justice divine : ils pensaient que selon le comportement de l'âme, quand elle avait habité Alexandre par exemple, Dieu lui assignait ensuite un autre corps à habiter, plus ou moins pénible et ayant un rapport à sa condition :

Il enferme les âmes dans le corps silencieux des animaux,
Celles des cruels dans des ours, des voleurs dans des loups ;
Des fourbes dans des renards ; et après les avoir promenées
Par mille figures, durant de longues années
Les purifie enfin dans le fleuve de l'oubli,
Et leur rend forme humaine...

[Claudien *Oeuvres : In Ruffinum* II, 482]

43. Si l'âme avait été vaillante, ils la logeaient dans le corps d'un lion ; voluptueuse, dans celui d'un porc ; lâche dans celui d'un cerf ou d'un lièvre ; malicieuse, dans celui d'un renard ; et ainsi de suite... jusqu'à ce que, purifiée par ce châtiment, elle reprenne l'apparence du corps d'un autre homme.

Moi-même, il m'en souvient, durant la guerre de Troie,
Je fus Euphorbe, fils de Panthée...

[Ovide *Les Métamorphoses* XV, 160-161]

44. Quant à ce cousinage entre nous et les bêtes, je n'en fais pas grand cas. Ni du fait que plusieurs peuples, et notamment les plus anciens et les plus nobles, ont non seulement admis des bêtes en leur société et leur compagnie, mais leur ont aussi donné un rang bien plus élevé qu'à eux-mêmes. C'est qu'ils les considéraient tantôt comme familières et favorites des dieux, et avaient donc envers elles un respect et une dévotion plus grande qu'envers des hommes, et tantôt même ne reconnaissaient pas d'autres dieu ni divinité qu'elles : *« bêtes divinisées par les barbares qui en tirent profit. »* [Cicéron *De natura deorum* I, 36]

Les uns adorent le crocodile, d'autres sont terrorisés
Par l'ibis engraissé de serpents ; ici brille la statue d'or,
D'un singe à grande queue; et des villes entières vénèrent
Tantôt un poisson, tantôt un chien.

[Juvénal *Satires* XV, 2-6]

45. L'interprétation très judicieuse que donne Plutarque de cette erreur est encore à leur honneur : il dit que ce n'était pas le chat ou le bœuf que les Égyptiens adoraient, mais qu'ils adoraient en ces animaux-là des représentations des facultés divines : dans le bœuf l'endurance et l'utilité, dans le chat, la vivacité ou — comme chez nos voisins les Bourguignons et dans toute l'Allemagne — l'incapacité de supporter l'enfermement, ce qui représentait pour eux la liberté qu'ils aimaient et adoraient plus que toute autre faculté divine ; et ainsi pour les autres. Mais quand je rencontre, parmi les opinions les plus modérées, des raisonnements qui tendent à prouver combien nous ressemblons étroitement aux animaux, combien ils participent de ce que nous considérons comme nos plus grands privilèges, et avec quelle vraisemblance

on peut les comparer à nous, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me démets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous attribue sur les autres créatures.

46. Si on peut discuter de tout cela, il n'en reste pas moins que nous devons un certain respect et un devoir général d'humanité, non seulement envers les animaux, qui sont vivants et ont une sensibilité, mais envers les arbres et même les plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la bienveillance et la douceur aux autres créatures qui peuvent les ressentir. Il y une sorte de relation entre nous, et des obligations mutuelles. Je ne crains pas d'avouer la tendresse due à ma nature si puérile qui fait que je ne peux guère refuser la fête que mon chien me fait, ou qu'il me réclame, même quand ce n'est pas le moment.

47. Les Turcs ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes. Les Romains avaient un service public chargé de la nourriture des oies, grâce à la vigilance desquelles leur Capitole avait été sauvé(15). Les Athéniens ordonnèrent que les mules et les mulets, qui avaient servi pour l'édification du temple appelé « Hecatompedon » fussent libres, et qu'on les laissât paître partout sans restriction.

48. Les gens d'Agrigente avaient l'habitude d'enterrer sérieusement les bêtes qu'ils avaient aimées, comme par exemple les chevaux ayant fait preuve d'un rare mérite, les chiens et les oiseaux utiles, ou même ceux qui avaient servi à distraire leurs enfants. Et la magnificence, dont ils faisaient preuve ordinairement en toutes choses, se voyait particulièrement à la somptuosité et au nombre des tombeaux élevés pour ces animaux-là : ils sont demeurés bien visibles des siècles plus tard. Les Égyptiens enterraient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats dans des lieux sacrés : ils embaumaient leurs corps et portaient le deuil lors de leur trépas.

49. Cimon fit élever une sépulture honorable pour les juments avec lesquelles il avait gagné par trois fois le prix dans la course des Jeux Olympiques. Xantippe l'ancien fit enterrer son chien sur un cap, sur la côte qui a, depuis, gardé ce nom. Et Plutarque avait scrupule, raconte-t-il, de vendre et envoyer à la boucherie, pour un faible profit, un bœuf qui l'avait longtemps servi.

NOTES

1. Montaigne parle de « secte » ; mais le mot a de nos jours une telle connotation péjorative que j'ai préféré l'éviter.

2. Comme on peut le voir si l'on confronte cette traduction et le texte original, ce dernier est si emmêlé à cet endroit, si truffé d'incises qui n'en finissent pas, qu'il m'a été absolument impossible de parvenir à le rendre intelligible sans en bouleverser grandement l'organisation. Il est clair que Montaigne en ajoutant sans cesse des anecdotes, des citations, ou des réflexions d'après coup à son texte, ne prend pas toujours la peine de reconsidérer l'ensemble du passage ou même de la phrase... et que l'on se trouve en fin de compte devant un fouillis inextricable ! Au lecteur de juger si j'ai eu raison de prendre de telles libertés.

3. Montaigne ne vient-il pourtant pas de dire, quelques lignes plus haut, que Socrate « se mettait à l'épreuve en supportant la méchanceté de sa femme »... ?

4. Assiégé dans Utique par César, Caton se transperça de son épée.

5. César... !

6. Cette phrase, qui a été ajoutée sur l'« exemplaire de Bordeaux », n'est pas très claire ; il faut probablement comprendre : « semble insister sur le fait qu'il faut détester le vice. »

7. La guerre de Troie, on le sait, fut soi-disant provoquée par ce choix.

8. Le mot de Montaigne ici est « délicats ». A. Lanly reprend le mot proposé par P. Villey (, II, p. 428) : « efféminés »... Mais dans ce contexte (les principes philosophiques) le mot me semble mal venu.

9. Diogène Laërce *Vies*... Épicure, X, p. 1245 : « Envoie-moi un pot de fromage afin que je puisse, quand je le voudrai, faire grande chère. »

10. L'édition de 1595 est la seule à mettre ici « Je les accuse... ». Sur l'« exemplaire de Bordeaux », le texte était : « ains au rebours, il juge plus exactement & plus rigoureusement », corrigé en : « *Au rebours il les accuse plus rigoureusement* ».

11. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », on peut voir que la phrase imprimée « C'est icy un fagotage de pieces descousues : je me suis detourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse. Mais » a été barrée d'un trait de plume.

12. C'est Suétone *Vies*..., *César* LXXIV. C'est encore de lui qu'il s'agit dans la phrase suivante.

13. Cette exécution s'est déroulée le 14 janvier 131. Elle est racontée par Montaigne dans son « Journal de Voyage » (p. 1210). Catena avait commis 54 meurtres, paraît-il ; et 10 000 personnes assistèrent à son exécution. « Il fit une mort commune, sans mouvemans et sans parole ; estoit home noir, de trante ans ou environ. Après qu'il fut estranglé on le detrancha en quatre cartiers. Ils ne font guiere mourir les homes que d'une mort simple et exercent leur rudesse après la mort. [...] le peuple qui n'avoit pas santi de le voir estrangler, à chaque coup qu'on donnoit pour le hacher, s'écrioit d'une voix piteuse. »

14. Au § 28 pourtant, Montaigne semblait faire l'éloge de l'excitation qui saisit le chasseur ?

15. Les oies du Capitole avaient éveillé les défenseurs par leurs cris, empêchant la ville d'être envahie par surprise.

Chapitre 12
Apologie de Raymond Sebond (1ère partie)

1. C'est en vérité un domaine très grand et très utile que la connaissance(1) et ceux qui la méprisent montrent bien par là quelle est leur sottise. Mais je ne lui accorde pourtant pas une valeur aussi extrême que certains le font, comme Hérillos le philosophe, qui plaçait en elle le souverain bien, et considérait que c'était à elle que revenait le soin de nous rendre heureux et sages. Je ne crois pas cela, non plus que ce que d'autres ont dit, comme par exemple : que la connaissance est mère de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Ou si c'est vrai, cela mérite une longue discussion.

2. Notre maison a depuis longtemps été ouverte aux gens de savoir, et elle est bien connue d'eux. Mon père, qui l'a dirigée pendant cinquante ans et plus, plein de cette ardeur nouvelle avec laquelle le roi François premier s'adonna aux lettres et les mit à l'honneur, rechercha soigneusement et à grands frais la compagnie des gens savants ; il les reçut chez lui comme des saints ou des personnes ayant reçu quelque inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs réflexions comme des oracles, et avec d'autant plus de révérence et de respect religieux qu'il avait moins de quoi en juger, car il n'avait aucune connaissance des lettres, non plus que ses parents et ancêtres. Quant à moi, si je les apprécie, je ne leur voue pas cette adoration !

3. Il y avait entre autres Pierre Bunel, très réputé pour son savoir à l'époque, qui s'était arrêté à Montaigne où il avait été accueilli par mon père pendant quelques jours avec d'autres personnes de son genre, et qui lui avait laissé en partant un livre intitulé : « Théologie naturelle, ou le livre des créatures, de Maître Raymond Sebond ». Et comme les langues espagnole et italienne étaient familières à mon père, et que ce livre est écrit dans une sorte d'espagnol farci de terminaisons latines, Bunel espérait que sans avoir besoin de beaucoup d'aide mon père pourrait en faire son profit ; il le lui recommanda comme un livre très utile dans les circonstances d'alors : c'est qu'en effet les nouveautés de Luther commençaient à se répandre, et à ébranler en bien des endroits notre foi traditionnelle. Et en cela il se montrait bien avisé, son raisonnement l'amenant à penser que ce commencement de maladie allait facilement dégénérer en un exécrable athéisme.

4. En effet les gens du peuple n'ont pas la capacité de juger les choses par elles-mêmes et se laissent entraîner par le hasard et les apparences. Aussi, dès qu'on leur donne la hardiesse de mépriser et critiquer les opinions qu'ils avaient considérées jusque-là avec la plus grande déférence, comme celles où il est question de leur salut, dès que l'on met en doute et en question(2) certains articles de leur foi, les voilà qui se mettent à considérer avec la même suspicion tous les autres, car ils n'avaient pas pour eux d'autre autorité ni de fondement que ce que l'on vient justement d'ébranler. Les voilà donc qui secouent comme un joug tyrannique tout ce qui leur venait de l'autorité des lois ou du respect de la tradition,

> *Car on piétine avec passion ce qu'on redoutait tant autrefois.*
> [Lucrèce *De la Nature* V, 1140]

et ils commencent alors à ne plus rien admettre qu'ils n'aient auparavant examiné et explicitement accepté.

5. Or il se trouve que quelques jours avant sa mort, mon père ayant par hasard retrouvé ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnés, me demanda de le lui traduire en français. Il est facile de traduire des auteurs comme celui-là, où il n'y a guère que le contenu à rendre. Mais quand il s'agit de ceux qui ont

attaché beaucoup d'importance à la qualité et à l'élégance de leur langage, les faire passer dans un idiome plus faible présente bien plus de dangers. C'était là une occupation nouvelle et singulière pour moi. Mais comme par chance je me trouvais être disponible à ce moment-là, et que je ne pouvais rien refuser à ce que me demandait le meilleur père qu'on eut jamais, je m'acquittai de cette tâche comme je pus. Il en tira un plaisir extrême, et ordonna qu'on fasse imprimer cela, ce qui fut fait après sa mort(3).

6. Je trouvais belles les idées de cet auteur, l'organisation de son ouvrage bien faite, et son dessein plein de piété. Du fait que beaucoup de gens prennent plaisir à le lire, et notamment les dames à qui nous devons assistance, je me suis souvent trouvé à même de les secourir en disculpant ce livre des deux principaux reproches qu'on lui fait. Son objectif est hardi et courageux car il entreprend, avec des arguments humains et naturels, d'établir et de démontrer contre les athées tous les articles de la religion chrétienne. Et je dois dire qu'il le fait de façon si ferme et avec tant de bonheur que je ne pense pas qu'il soit possible de faire mieux en ce domaine, ni même que quiconque l'ait jamais égalé. Cet ouvrage me semblait trop riche et trop beau pour un auteur dont le nom était si peu connu, et dont la seule chose que nous savons est qu'il était espagnol et médecin à Toulouse il y a environ deux cents ans. Je m'enquis donc un jour auprès d'Adrien Turnèbe, qui savait tout, pour connaître ce qu'il en était au juste de ce livre. Il me répondit qu'à son avis il s'agissait d'une sorte de quintessence tirée de saint Thomas d'Aquin, car seul un esprit comme le sien, plein d'une immense érudition et d'une admirable subtilité, était capable d'avoir de telles idées. De toute façon, quel qu'en soit l'auteur et l'inventeur (et ce ne serait pas juste d'enlever ce titre à Sebond sans autres motifs), il s'agissait là d'un homme de très grand talent, ayant de nombreuses qualités.

7. La première critique que l'on fait à son ouvrage, c'est que la religion des chrétiens ne repose que sur la foi et une inspiration particulière de la grâce divine, et qu'ils se font du tort à vouloir l'étayer par des arguments d'ordre humain. Et comme cette objection semble relever d'un zèle pieux, il nous la faut accueillir avec d'autant plus de douceur et de respect envers ceux qui la mettent en avant. Ce rôle conviendrait mieux à un homme versé dans la théologie qu'à moi, qui n'y connais rien. Mais voilà pourtant ce que j'en pense : cette vérité sur laquelle la bonté de Dieu a bien voulu nous éclairer, est une chose si divine et si élevée, et dépasse tellement l'intelligence humaine, qu'il faut bien qu'il nous prête encore son secours par une faveur extraordinaire et privilégiée, pour que nous puissions la concevoir et l'accueillir en nous ; et je ne crois pas que les moyens purement humains en soient capables d'aucune façon.

8. S'ils l'étaient, nombre de ces esprits singuliers et excellents, et si bien dotés de qualités naturelles que l'on a connus dans les siècles passés, n'eussent pas manqué, par leurs réflexions, de parvenir à cette connaissance. La foi seule peut nous permettre d'embrasser vraiment et fortement les profonds mystères de notre religion. Mais cela ne veut pas dire que ce ne soit pas une très belle et très louable entreprise que celle qui consiste à utiliser pour le service de notre foi les facultés naturelles et humaines que Dieu nous a données. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que c'est l'usage le plus honorable que nous puissions en faire, et qu'il n'est pas d'occupation ni de dessein plus digne d'un chrétien que de chercher par toutes ses études et ses réflexions à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa croyance. Nous ne nous contentons pas de servir Dieu avec notre esprit et notre âme ; nous lui devons encore, et lui rendons, une vénération corporelle : nous employons nos membres eux-mêmes, nos mouvements, et ce qui nous entoure(4), à l'honorer. Il faut faire la même chose avec la raison, et utiliser celle qui est en nous pour accompagner notre foi, mais toujours avec cette réserve : il ne faut pas penser qu'elle dépende de nous, ni que nos efforts et nos arguments puissent jamais atteindre une connaissance aussi surnaturelle et divine.

9. Si elle n'entre pas en nous par une imprégnation extraordinaire, si elle y entre non seulement par des

raisonnements mais aussi par des moyens simplement humains, elle ne peut y être dans toute sa dignité et toute sa splendeur. Et pourtant je crains fort que nous ne puissions en jouir que par cette voie-là. Si nous tenions à Dieu par l'intermédiaire d'une foi vive, si nous tenions à Dieu par lui, et non par nous, si nous avions une base(5) et un fondement divins, les vicissitudes humaines n'auraient pas le pouvoir de nous ébranler comme elles le font : notre fort ne serait pas prêt à se rendre devant une aussi faible canonnade. L'amour de la nouveauté, la contrainte due aux princes, les succès d'un parti, un changement téméraire et fortuit dans nos opinions, rien de cela n'aurait la force de secouer et altérer notre croyance. Nous ne la laisserions pas troubler par le premier argument venu, ni la persuasion, fût-elle le fruit de toute la rhétorique qu'il y eut jamais : nous soutiendrions ces flots avec une fermeté inflexible et impassible :

> *Comme un rocher énorme refoule les flots qui le heurtent,*
> *Et par sa masse disperse les ondes*
> *Rugissant autour de lui(6).*

10. Si le rayon de la divinité nous touchait un peu, cela se verrait partout : non seulement nos paroles, mais nos actes eux-mêmes, en porteraient la lueur et l'éclat(7). Tout ce qui viendrait de nous serait illuminé par cette noble clarté. Nous devrions avoir honte de voir que dans les sectes humaines, il n'y eut jamais un seul adepte qui, quelque difficile et étrange que fût sa doctrine, n'y ait conformé sa conduite et sa vie, alors que dans une institution aussi divine et céleste que la leur, les chrétiens ne sont marqués que par des paroles.

11. Voulez-vous voir cela ? Comparez nos mœurs à celles d'un musulman ou d'un païen, elles demeurent toujours inférieures, alors que, au regard de la supériorité de notre religion, nous devrions briller par l'excellence, à une distance extrême et incomparable... Et l'on devrait donc dire : « Sont-ils si justes, si charitables, si bons ? Alors ils sont chrétiens ! » Les apparences extérieures sont communes à toutes les religions : espérance, confiance, événements, cérémonies, pénitence, martyres. La marque particulière de notre vérité devrait être notre vertu, en même temps qu'elle est la marque la plus céleste et la plus difficile, et la plus noble démonstration de la vérité. Il eut bien raison, notre bon saint Louis, quand ce roi tartare qui s'était fait chrétien voulut venir à Lyon baiser les pieds du Pape, et voir de ses yeux la sainteté qu'il pensait trouver en nos mœurs, il eut bien raison de l'en dissuader instamment, de peur que la vue de notre façon de vivre dissolue ne le détournât au contraire d'une si sainte croyance ! Mais il est vrai que par la suite il en fut tout autrement pour cet autre qui, étant allé à Rome pour les mêmes raisons, et y voyant la vie dissolue des prélats et du peuple de ce temps-là, s'affermit au contraire d'autant plus dans notre religion, considérant quelle devait être sa force et sa sainteté pour maintenir sa dignité et sa splendeur au milieu de tant de corruption et dans des mains aussi vicieuses.

12. Si nous avions une seule goutte de foi, nous déplacerions les montagnes, dit la sainte Bible(8). Nos actions, si elles étaient guidées et accompagnées par la divinité, ne seraient pas simplement humaines, elles auraient quelque chose de miraculeux, comme notre croyance elle-même. *« Croire est un moyen rapide de former sa vie à la vertu et au bonheur. »* [Quintilien *Institution Oratoire* XII, 2].

Les uns font croire à tout le monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, plus nombreux, se le font croire à eux-mêmes, incapables qu'ils sont de savoir vraiment ce que c'est que croire.

13. Nous trouvons étrange que dans les guerres qui accablent en ce moment notre pays, nous voyons les événements fluctuer et évoluer d'une manière commune et ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que du nôtre. La justice, qui est en l'un des deux partis, n'y est que comme un ornement et une couverture ; elle y est bien alléguée, mais n'y est ni reçue ni logée, ni épousée ; elle y est comme en la bouche de l'avocat

et non dans le cœur et les sentiments du plaideur. Dieu doit son secours extraordinaire à la foi et à la religion, et non à nos passions. Les hommes y sont les meneurs de jeu et se servent de la religion, alors que ce devrait être tout le contraire.

14. Le sentez-vous ? C'est de nos propres mains que nous dirigeons la religion, tirant comme d'une cire tant de formes différentes à partir d'une règle si droite et si ferme... Quand cela s'est-il mieux vu qu'en France en ce moment ? Ceux qui l'ont prise par la gauche, ceux qui l'ont prise par la droite, ceux qui la voient en noir, ceux qui la voient en blanc — tous l'utilisent de la même façon pour leurs entreprises ambitieuses et brutales, et s'y conduisent tellement de la même façon en matière d'exactions et d'injustices qu'ils font assurément douter de la diversité des opinions qu'ils prétendent avoir sur cette chose dont dépendent la conduite et les règles de notre vie. Est-il possible de voir sortir de la même école et du même enseignement des mœurs plus semblables, des conduites plus identiques ?

15. Voyez avec quelle horrible impudence nous jouons avec les raisons divines, et comment nous les avons rejetées et reprises sans aucun scrupule religieux, selon que le destin nous a fait changer de côté dans les orages qui ont tout bouleversé(9) ! Prenez cette question si importante : est-il permis au sujet de se rebeller et de s'armer contre son prince pour défendre la religion ? Souvenez-vous qui répondait à cela par l'affirmative, l'an passé, et de quel parti cette affirmation constituait le credo... Souvenez-vous alors de quel autre parti l'affirmation contraire constituait aussi le credo... Et maintenant : entendez-vous de quel côté proviennent les voix qui proclament l'une et l'autre ? Et si les armes font moins de bruit pour cette cause-ci que pour celle-là ? Et nous mettons sur le bûcher les gens qui disent que la vérité doit se soumettre à la nécessité. Mais la France ne fait-elle pas bien pis que seulement le dire ?

16. Acceptons de reconnaître la vérité : celui qui trierait, même dans l'armée régulière, ceux qui y marchent par le seul zèle de la foi religieuse, et ceux qui ne se soucient que de la protection des lois de leur pays ou du service de leur prince, celui-là ne trouverait même pas de quoi constituer une compagnie d'hommes d'armes complète. D'où vient qu'il s'en trouve si peu qui aient conservé la même volonté et la même démarche dans nos troubles civils, et que nous les voyons, au contraire, aller tantôt au pas, tantôt à bride abattue ? D'où vient que nous voyons les mêmes hommes tantôt nuire à nos affaires par leur violence et leur intransigeance, tantôt par leur indifférence, leur mollesse, leur inertie ? N'est-ce pas parce qu'ils y sont poussés par des considérations personnelles et occasionnelles, et qu'ils agissent en fonction de leur diversité ?

17. Il me semble évident que nous n'accordons volontiers à la dévotion que ce qui flatte nos passions. Il n'est pas d'hostilité aussi extrême que celle des chrétiens. Notre zèle fait merveille quand il va dans le même sens que notre penchant naturel pour la haine, la cruauté, l'ambition, la cupidité, la dénonciation, la rébellion. Mais à l'inverse, du côté de la bonté, de la bienveillance, de la modération, si par miracle quelque tempérament exceptionnel ne l'y pousse, il ne s'y rend ni à pied ni en courant.

Notre religion a pour but d'extirper les vices, et elle les dissimule, les nourrit, les excite.

18. Il ne faut pas rouler Dieu dans la farine(10) — comme on dit. Si nous croyions en lui, je ne dis même pas par véritable foi, mais par croyance ordinaire ; et si même (je le dis à notre grande confusion) nous le croyions et connaissions sous un autre jour, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions par-dessus toute chose, pour l'infinie bonté et l'infinie beauté qui brillent en lui. Et du moins marcherait-il alors, dans notre affection, au même pas que nos richesses, nos plaisirs, notre gloire et nos amis.

19. Même le meilleur d'entre nous ne craint pas de l'outrager, alors qu'il craint d'outrager son voisin,

son parent, son maître. Avec d'un côté l'objet de l'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre la connaissance et la conviction d'une gloire immortelle, est-il quelqu'un d'intelligence assez simplette pour vouloir mettre l'un et l'autre en balance ? Et pourtant nous renonçons bien souvent à la seconde, par pur dédain ; car qu'est-ce qui peut bien nous pousser à blasphémer, sinon le goût lui-même pour l'offense ?

20. Comme on l'initiait aux mystères orphiques, et que le prêtre lui disait que ceux qui se vouaient à cette religion connaîtraient après leur mort un bonheur éternel et parfait, le philosophe Antisthène lui dit : « Si tu le crois, pourquoi ne meurs-tu pas toi-même ? »

21. Selon sa manière brusque, et plus loin de notre propos, Diogène déclara au prêtre qui cherchait aussi à le convaincre de rejoindre son ordre, pour accéder aux biens de l'autre monde : « Tu ne voudrais tout de même pas me faire croire qu'Agésilas et Épaminondas, qui ont été de si grands hommes, seront misérables, alors que toi qui n'es qu'un veau, et ne fais rien qui vaille, tu seras bienheureux parce que tu es prêtre(11) ? »

22. Si nous recevions ces grandes promesses de la béatitude éternelle en leur accordant la même autorité qu'à un raisonnement philosophique, nous n'éprouverions pas envers la mort une horreur aussi grande que celle que nous éprouvons.

> *Loin de se plaindre de sa dissolution, le mourant se réjouirait*
> *De partir et laisser sa dépouille, comme le serpent sa peau,*
> *Et le cerf devenu trop vieux, ses cornes trop longues.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 612]

23. Je veux être dissous, dirions-nous, et être avec Jésus-Christ. La force du discours de Platon sur l'immortalité de l'âme ne poussa-t-elle pas certains de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnait ?

24. Tout cela est le signe évident que nous ne faisons de cette religion la nôtre qu'à notre façon, et par nos propres moyens, et que les autres ne sont pas reçues différemment. Nous nous sommes trouvés dans un pays où elle était en usage, nous tenons compte de son antiquité ou du prestige de ceux qui l'ont soutenue, nous craignons les menaces qu'elle profère à l'encontre des mécréants, et nous courons après ce qu'elle nous promet. Ces considérations-là doivent servir notre croyance, mais ne sont que subsidiaires, car elles sont d'ordre humain. En un autre pays, d'autres exemples, de semblables promesses et menaces pourraient tout aussi bien nous amener à une croyance contraire... Nous sommes chrétiens de la même façon que nous sommes Périgourdins ou Allemands.

25. Platon dit qu'il est peu d'hommes suffisamment fermes dans leur athéisme(12) pour qu'un danger pressant ne les ramène pas à reconnaître la puissance divine. Mais cela ne concerne pas un vrai chrétien : c'est l'affaire des religions mortelles et humaines que d'être reçues par des voies humaines. Et quelle peut bien être la foi que la lâcheté et la faiblesse instillent et établissent en nous ? Plaisante foi, qui ne croit ce qu'elle croit que faute d'avoir le courage de ne pas le croire ! Une émotion mauvaise, comme le manque de fermeté ou la peur, peut-elle produire en notre âme quelque chose de raisonnable ?

26. Ces hommes-là établissent, dit-il(13) par la raison et le jugement que ce que l'on raconte sur les enfers et les souffrances futures est imaginaire, mais quand l'occasion s'offre d'en faire l'expérience, quand la vieillesse et les maladies les rapprochent de la mort, alors la terreur qu'ils en éprouvent les remplit d'une croyance nouvelle, tant est grande l'horreur de ce qui les attend. Et parce que de telles idées rendent les cœurs craintifs, il défend dans ses Lois toute mention de semblables menaces, tout ce qui

pourrait faire naître l'idée que les Dieux puissent causer à l'homme un mal quelconque, à moins que ce ne soit, comme dans le cas d'un médicament, pour son bien. On dit que Bion avait été contaminé par l'athéisme de Théodore, et qu'il s'était longtemps moqué des hommes religieux ; mais quand la mort le surprit, il se laissa aller aux plus stupides superstitions : comme si les Dieux pouvaient disparaître et apparaître en fonction de l'état de Bion !

27. Platon et ces exemples mènent à la conclusion que nous sommes ramenés à la croyance en Dieu par le raisonnement ou par la contrainte. L'athéisme est une proposition en quelque sorte dénaturée et monstrueuse, malaisée à faire admettre à l'esprit humain, si insolent et déréglé qu'il puisse être. Mais on a vu nombre d'hommes, par vanité et par fierté de concevoir des opinions originales et prétendant réformer le monde, adopter cette posture ; ils ne sont ni assez fous ni assez forts pour avoir véritablement en conscience adopté cette opinion, et si vous leur donnez un bon coup d'épée dans la poitrine, vous les verrez joindre les mains vers le ciel. Et quand la crainte ou la maladie auront fait retomber cette ferveur provocatrice et quelque peu instable, ils ne manqueront pas de se reprendre et de se laisser discrètement conduire par les croyances et les exemples ordinaires. Un dogme véritablement assimilé est une chose ; ces positions superficielles en sont une autre ; nées de la divagation d'un esprit détraqué, elles flottent inconsidérément et sans certitude dans l'imagination. Hommes bien malheureux et écervelés, qui s'efforcent d'être encore pires qu'ils ne le peuvent !

28. L'erreur du paganisme, et l'ignorance de notre sainte vérité, ont conduit l'âme de Platon, certes grande, mais de grandeur humaine seulement, à adopter cette fausse idée que ce sont les enfants et les vieillards qui sont les mieux disposés envers la religion, comme si elle naissait et tirait sa force de notre débilité !

29. Le nœud qui devrait lier notre jugement et notre volonté, qui devrait étreindre notre âme et l'unir à notre Créateur, ce devrait être un nœud tirant sa force et ses entrelacs non pas de nos considérations, de nos raisonnements et de nos émotions, mais d'une étreinte divine et surnaturelle, n'ayant qu'une forme, qu'un visage, qu'un aspect : l'autorité de Dieu et sa grâce. Or notre cœur et notre âme étant régis et commandés par la foi, il est légitime que celle-ci utilise au service de son dessein toutes nos autres facultés, selon leurs capacités. Aussi ne peut-on croire qu'il n'y ait, dans toute cette machinerie du monde, quelques marques et empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait pas, parmi toutes les choses qu'il y a dans le monde, quelque image qui rappelle un peu l'ouvrier qui les a formées et bâties. Il a laissé paraître en ces ouvrages sublimes le caractère de sa divinité, et si nous ne pouvons le découvrir, cela ne tient qu'à notre faiblesse. C'est ce qu'il nous dit lui-même : ses œuvres invisibles, il nous les manifeste par des œuvres visibles.

30. Sebond s'est attelé à cette noble tâche qui consiste à nous montrer comment il n'est rien dans le monde qui vienne démentir son auteur. Ce serait faire tort à la bonté divine si l'univers ne correspondait pas à ce que nous croyons. Le ciel, la terre, les éléments, notre corps et notre âme, toutes choses y conspirent : il suffit de trouver le moyen de les utiliser, et elles nous instruisent si nous sommes capables de comprendre. Car ce monde est un temple sacré dans lequel l'homme a été introduit pour y contempler des statues qui n'ont pas été faites de main humaine, mais que la divine pensée a rendues sensibles : le soleil, les étoiles, les eaux, la terre, pour nous donner une représentation de ce qui n'est pas intelligible. Les choses invisibles dues à Dieu, dit saint Paul, se manifestent par la création du monde, si nous considérons sa sagesse éternelle et sa divinité à travers ses œuvres.

Dieu ne refuse pas à la terre la vue du ciel :
C'est son propre visage et son corps qu'il nous révèle

En le faisant rouler sans cesse au-dessus de nos têtes.
Il se donne à nous, il s'imprime en nous
Pour que nous puissions bien le connaître,
Contempler sa marche et obéir à ses lois(14).

[Manilius *Astronomica* IV, 907]

31. Nos explications et nos raisonnements humains sont une sorte de matière brute et stérile : c'est la grâce de Dieu qui leur donne forme, c'est elle qui la façonne et en fait la valeur. De même que les actions vertueuses de Socrate et de Caton d'Utique demeurent vaines et inutiles pour n'avoir pas eu leur véritable finalité, pour avoir ignoré d'aimer et d'obéir au vrai créateur de toutes choses, pour avoir ignoré Dieu — ainsi en est-il de nos idées et de nos raisonnements : ils ont bien un corps, mais c'est une masse informe, sans contours, sans éclat, si la foi et la grâce de Dieu n'y sont pas associées. Et la foi qui vient teindre et illustrer les arguments de Sebond les rend fermes et solides : ils peuvent nous servir à nous diriger, ils sont un premier guide à un novice, pour le mettre sur le chemin de la connaissance ; ils le façonnent en quelque sorte, et permettent à la grâce de Dieu de parachever et parfaire ensuite notre croyance.

32. Je connais un personnage important, fort cultivé, qui m'a confessé avoir échappé aux erreurs de la mécréance grâce aux arguments de Sebond. Et même si on leur ôtait ce vernis, si on leur enlevait le secours et la confirmation de la foi, et qu'on les tienne pour de pures inventions humaines, ils se montreraient encore, dans le combat contre ceux qui sont tombés dans les épouvantables et horribles ténèbres de l'irréligion, aussi solides et fermes que tous ceux du même genre qu'on pourrait leur opposer. Aussi pouvons-nous dire à nos adversaires :

Si vous avez de meilleurs arguments, produisez-les ;
Sinon soumettez-vous.

[Horace *Épîtres* I, 5]

Qu'ils subissent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en montrent d'autres, et sur quelque autre sujet, de mieux tissées et étoffées.

33. Mais je me suis, sans même y penser, déjà engagé à demi dans la seconde objection à laquelle je m'étais proposé de répondre pour Sebond : certains disent que ses arguments sont faibles et incapables de démontrer ce qu'il veut, et ils se font forts de les faire aisément s'effondrer. Il faut s'attaquer à ces adversaires-là un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus perfides que les premiers.

34. On interprète volontiers ce que disent les autres en fonction de nos opinions a priori(15), et pour un athée, tous les écrits ont quelque chose à voir avec l'athéisme, car il infecte la matière innocente de son propre venin. Ces gens-là ont donc une opinion toute faite qui leur fait trouver fades les arguments de Sebond. Au demeurant, il semble qu'on leur donne beau jeu et toute liberté de combattre notre religion par des armes purement humaines, alors qu'ils n'oseraient pas l'attaquer dans sa pleine majesté d'autorité et de souveraineté.

35. Le moyen que j'utilise pour combattre cette frénésie, celui qui me semble le plus propre à cela, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et la fierté humaine. Il faut faire sentir à ces gens-là l'inanité, la vanité, et le néant de l'homme, leur arracher des mains les faibles armes de la raison, leur faire courber la tête et mordre la poussière sous le poids de l'autorité et du respect de la majesté divine. Car c'est à elle, et à elle seule qu'appartiennent la connaissance et la sagesse : elle seule peut estimer quelque chose d'elle-même, et l'estime que nous avons de nous, nous la lui dérobons. « *Car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse.* [Hérodote *L'enquête* VII, x]

36. Mettons à bas cette présomption, premier fondement de la tyrannie de l'esprit malin :

> *« Dieu résiste aux orgueilleux et accorde sa grâce aux humbles.*
> [Saint Pierre, *Épîtres*, I, V,]

L'intelligence est dans tous les dieux, dit Platon(16), et point ou peu chez les hommes.

37. C'est pourtant un grand encouragement pour nous chrétiens que de voir nos facultés mortelles et périssables si parfaitement assorties à notre foi sainte et divine, que lorsqu'on les utilise à propos de choses qui sont par leur nature également mortelles et périssables, ces facultés ne sont pas mieux adaptées à ces objets, ni avec plus de force, ni plus exactement, que ne le serait la foi elle-même. Voyons donc si l'homme dispose d'autres arguments, plus forts que ceux de Sebond, et s'il lui est possible de parvenir à quelque certitude par des démonstrations et des raisonnements.

38. Saint Augustin, plaidant contre les athées(17), trouve un motif de leur reprocher leur injustice dans le fait qu'ils considèrent comme faux les articles de notre foi que la raison ne peut prouver. Et pour montrer que bien des choses peuvent être et avoir été, alors que notre raisonnement ne peut en donner ni la nature, ni les causes, il met en évidence certaines expériences connues et indubitables, auxquelles l'homme reconnaît ne rien comprendre. Et il le fait, comme toutes les autres choses, par une méticuleuse et attentive recherche. Mais on doit faire mieux encore, et montrer aux hommes que pour mettre en évidence la faiblesse de leur raison, il n'est pas nécessaire de chercher des exemples très rares : elle est si impotente et si aveugle qu'il n'y a pas d'évidence, si claire soit-elle, qui soit assez claire pour elle; que le facile et le difficile sont pour elle une même chose, et que la nature dans son ensemble désavoue sa juridiction et son intervention.

39. Que nous dit la Vérité quand elle nous conseille de fuir la philosophie profane, quand elle nous inculque si souvent que notre sagesse n'est que folie devant Dieu, que de toutes les vanités la plus vaine c'est l'homme lui-même, que l'homme qui présume de son savoir ne sait pas encore ce que c'est que savoir, et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense être quelque chose, s'illusionne sur lui-même et se trompe ? Ces maximes du Saint-Esprit(18) expriment si clairement et si fortement ce que je veux soutenir, que je n'aurais pas besoin d'autre preuve contre des gens qui se rendraient à son autorité et s'y soumettraient entièrement. Mais les athées dont je parle ne veulent être fouettés que par leurs propres moyens, et n'admettent pas que l'on combatte leurs raisonnements autrement que par la raison elle-même(19).

40. Considérons donc pour le moment l'homme seul, sans aide extérieure, armé de ses seules armes, et dépourvu de la grâce et de la connaissance divine qui sont pourtant son honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons comment il se comporte en ce bel équipage... Qu'il me fasse comprendre grâce aux efforts de sa raison, sur quelles fondations il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui l'a convaincu que cet admirable mouvement de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si admirablement au-dessus de sa tête, l'impressionnante agitation de cette mer infinie, aient été établis et se poursuivent depuis tant de siècles pour son profit et son service ?

41. Est-il possible de rien imaginer d'aussi ridicule : cette misérable et chétive créature, qui n'est même pas maîtresse d'elle-même, qui est exposée à toutes les agressions, et qui se dit maîtresse et impératrice de l'univers ? Elle n'a même pas le pouvoir d'en connaître la moindre partie : tant s'en faut qu'elle puisse le commander ! Et ce privilège que l'Homme s'attribue, celui d'être le seul dans ce grand édifice qui ait la capacité d'en reconnaître la beauté et l'agencement, le seul qui puisse en rendre grâce à

l'architecte, et tenir le livre des pertes et des profits du monde, qui donc le lui a attribué ? Qu'il nous montre les lettres patentes de cette belle et grande charge ! Ont-elles été octroyées aux seuls sages ? Alors elles ne concernent que peu de gens. Les fous et les méchants sont-ils dignes d'une faveur aussi extraordinaire ? Et puisqu'ils sont de la pire espèce, comment ont-ils pu être préférés à tous les autres ?

42. Croirons-nous celui qui dit : « *Pour qui donc dirons-nous que le monde a été fait ? Sans doute pour les êtres qui ont l'usage de la raison : les dieux et les hommes, les plus parfaits de tous les êtres ?* » [Cicéron *De natura deorum* II, LIII, 135] Nous ne combattrons jamais assez cet accouplage des dieux et des hommes. Mais ce pauvret, qu'a-t-il donc en lui qui le rende digne d'un tel avantage ? Quand on considère cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur mouvement si rigoureusement réglé,

> *Quand nous levons les yeux vers la voûte céleste,*
> *Et vers les brillantes étoiles fixées dans ses hauteurs,*
> *Quand nous pensons aux révolutions de la lune et du soleil...*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 1204-6]

43. Quand on considère la domination et la puissance que possèdent ces corps-là, non seulement sur nos vies et notre destinée(20),

> *Car il fait dépendre des astres les actions et la vie des hommes.*
>
> [Manilius *Astronomica* III, 68]

mais même sur nos penchants, nos pensées, nos désirs, qu'ils gouvernent, poussent et agitent selon leurs influences, comme notre raison nous l'apprend et nous le montre :

> *Elle voit que ces astres lointains*
> *Gouvernent notre terre de par leurs lois cachées*
> *Que l'univers entier suit un rythme réglé*
> *Et que nos destins dépendent de ces signes.*
>
> [Manilius *Astronomica* I, 60]

44. Quand on voit que ce n'est pas seulement un homme, mais aussi un roi, les monarchies, les empires, et tout ce bas monde à la fois qui se trouve entraîné par les moindres mouvements célestes,

> *Si grands sont les effets de ses moindres mouvements,*
> *Si puissant cet empire qui commande aux rois eux-mêmes !*
>
> [Manilius *Astronomica* I, 55 et IV, 93]

et si notre vertu, nos vices, nos capacités et notre savoir, et même ces spéculations que nous formons sur le cours des astres, cette comparaison que nous en faisons avec nous, si tout cela vient, comme nous le jugeons raisonnablement, sur leur entremise et par leur faveur,

> *L'un, fou d'amour,*
> *A traversé les mers et fait tomber Troie ;*
> *De l'autre le destin est de légiférer ;*
> *Des enfants tuent leur père, et des parents leur fils ;*
> *Et pour finir des frères qui s'entre-tuent !*
> *Ce n'est pas notre affaire : ces attentats,*
> *Le fer qui les punit, les membres déchirés,*
> *C"est le fait du destin — et d"en parler aussi !*
>
> [Manilius *Astronomica* IV,79, 89, 118]

si enfin nous tenons de la distribution faite par le ciel cette part de raison que nous possédons, comment pourrait-elle nous égaler à lui ? Comment pourrions-nous soumettre son essence et ses qualités à notre connaissance ?

45. Tout ce que nous voyons dans ces corps célestes nous étonne : « *Quels sont les instruments, les leviers, les machines, les ouvriers qui édifièrent un aussi grand ouvrage ?* » [Cicéron *De natura deorum* I, 8] Pourquoi les privons-nous d'âme, de vie, et de raison ? Y avons-nous trouvé quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'entretenons aucune relation avec eux que celle de l'obéissance ? Dirons-nous que nous n'avons trouvé en aucune autre créature qu'en l'homme cet usage d'un esprit capable de raisonner ? Eh quoi ! Avons-nous vu quelque chose de semblable au soleil ? Cesse-t-il d'exister parce que nous n'avons rien vu de semblable ? Et ses mouvements cessent-ils parce qu'il n'en est pas de pareils ? Si ce que nous ne voyons pas n'est pas, notre connaissance s'en trouve terriblement réduite : « *Que sont étroites les bornes de notre esprit !* ». [Cicéron *De natura deorum* I, 31] N'est-ce pas là un rêve dû à la vanité que de faire de la Lune une Terre céleste ? D'y imaginer des montagnes, des vallées, comme Anaxagore(21) ? D'y placer des habitations et des demeures humaines, et y installer des colonies pour notre profit, comme l'ont fait Platon et Plutarque(22) ? Et de faire de notre Terre un astre éclairant et lumineux ? « *Parmi les infirmités de la nature humaine, il y a cet aveuglement de l'esprit qui non seulement le force à commettre des erreurs, mais lui fait aimer ses erreurs.* »[Sénèque *Dialogues* II, ix] « *Le corps corruptible alourdit l'âme et cette demeure terrestre déprime l'intelligence dans ses multiples pensées.* » (23)

46. La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus malheureuse et la plus fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et(24) c'est en même temps la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici-bas au milieu de la boue et de l'ordure du monde, attachée et clouée à la pire, la plus morte et la plus croupie région de l'univers, au dernier étage du logis, le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois(25), et pourtant elle se situe par la pensée au-dessus du cercle de la Lune, et ramène le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette pensée que l'homme s'égale à Dieu, qu'il s'attribue des qualités divines, qu'il se considère lui-même comme distinct de la foule des autres créatures, et découpe les parts qui reviennent à ses confrères et compagnons, les animaux, leur attribuant comme bon lui semble telle portion de facultés ou de forces. Comment peut-il connaître, par le moyen de son intelligence, les mouvements intérieurs et secrets des animaux ? Par quelle comparaison entre eux et nous conclut-il à la stupidité qu'il leur attribue ?

47. Quand je joue avec ma chatte, qui sait si je ne suis pas son passe-temps plutôt qu'elle n'est le mien ? Nous nous taquinons réciproquement. Si j'ai mes heures pour jouer ou refuser de le faire — il en est de même pour elle(26). Platon, en décrivant « l'Âge d'or » sous Saturne(27), met la communication qu'il entretenait avec les animaux au rang des plus importants avantages de l'homme de ce temps. En les interrogeant et en s'informant auprès d'eux, il connaissait leurs véritables qualités et les différences qu'ils présentaient ; et il en tirait une parfaite intelligence, une parfaite sagesse, ce qui lui permettait de mener sa vie bien plus heureusement que nous ne saurions le faire. Nous faut-il une meilleure preuve pour juger de l'impudence humaine à propos des animaux ? Ce grand auteur(28) a émis l'opinion que dans la plupart des cas, la nature leur a donné une forme corporelle fondée seulement sur l'usage que l'on pourrait plus tard en tirer dans les oracles, ainsi qu'on le faisait de son temps.

48. Ce défaut qui empêche la communication entre les animaux et nous, pourquoi ne viendrait-il pas aussi bien de nous que d'eux ? Reste à deviner à qui revient la faute de ne pas pouvoir nous comprendre : car nous ne les comprenons pas plus qu'ils ne nous comprennent. Et c'est pourquoi ils peuvent nous estimer bêtes, comme nous le faisons pour eux. Il n'est pas très étonnant que nous ne les comprenions

pas : nous ne comprenons pas non plus ni les Basques(29), ni les Troglodytes(30) ! Et pourtant, certains se sont vantés de les comprendre : Apollonius de Tyane, Melampsus, Tirésias, Thalès et d'autres. Et puisqu'il paraît, à ce que disent les géographes, qu'il est des peuples qui se choisissent un chien pour roi, il faut bien qu'ils interprètent sa voix et ses mouvements ! On doit d'ailleurs remarquer cette égalité entre nous : nous avons un peu conscience de ce que ressentent les animaux, et eux sont à peu près dans la même situation vis-à-vis de nous. Ils nous flattent, nous menacent et nous réclament : il en est de même pour nous.

49. Au demeurant, nous voyons bien qu'il existe entre eux une pleine et entière communication, et qu'ils s'entendent entre eux ; non seulement ceux de la même espèce, mais ceux d'espèces différentes également :

> *Les animaux privés de la parole et les bêtes sauvages*
> *Par des cris différents et variés signifient*
> *La crainte ou la douleur ou le plaisir.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 1058-60]

Le cheval sait que le chien est en colère quand il aboie d'une certaine façon, et d'une autre sorte d'aboiement il ne s'effraie pas. Même les animaux dénués de voix ont entre eux des systèmes d'échange de services qui nous donnent à penser qu'il existe entre eux un autre moyen de communication : leurs mouvements expriment des raisonnements et exposent des idées.

> *Ce n'est pas loin de ce que l'on voit chez les enfants,*
> *Qui compensent du geste la déficience de leur langage.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 1030]

50. Et pourquoi pas ? Nous voyons bien des muets discuter, argumenter, se raconter des histoires par signes. J'en ai vus qui étaient si adroits, si bien formés à cela, qu'en vérité, il ne leur manquait rien et se faisaient comprendre à la perfection. Les amoureux se fâchent, se réconcilient, se remercient, se donnent rendez-vous, enfin se disent toutes choses avec les yeux.

> *Le silence même sait prier et se faire entendre.*
>
> [Le Tasse, *Rimes et Prose, Aminte,* Acte II.]

51. Et que dire des mains ? Nous demandons, nous promettons, nous appelons, nous congédions, nous menaçons, nous prions, nous supplions, nous nions, nous refusons, nous interrogeons, nous admirons, nous comptons, nous confessons, nous nous repentons, nous craignons, nous avons honte, nous doutons, nous instruisons, nous commandons, nous incitons, nous encourageons, nous jurons, nous témoignons, nous accusons, nous condamnons, nous absolvons, nous injurions, nous méprisons, nous défions, nous nous fâchons, nous flattons, nous applaudissons, nous bénissons, nous humilions, nous nous moquons, nous nous réconcilions, nous recommandons, nous exaltons, nous festoyons, nous nous réjouissons, nous nous plaignons, nous nous attristons, nous nous décourageons, nous nous désespérons, nous nous étonnons, nous nous écrions, nous nous taisons... Que ne faisons-nous pas avec une variété aussi infinie que celle de la langue elle-même ! Avec la tête nous convions, nous renvoyons, nous avouons, nous désavouons, nous démentons, nous souhaitons la bienvenue, nous honorons, nous vénérons, nous dédaignons, nous demandons, nous éconduisons, nous égayons, nous nous lamentons, nous caressons, nous réprimandons, nous soumettons, nous bravons, nous exhortons, nous menaçons, nous rassurons, nous interrogeons... Et que dire des sourcils ? des épaules ? Il n'est pas de mouvement qui ne parle, c'est un langage intelligible sans qu'il soit enseigné, et c'est pourtant un langage public, ce qui fait que, quand on voit la variété des autres et l'usage spécifique qui en est fait, on est plutôt porté à penser que celui-ci est bien le propre de la

nature humaine. Je laisse à part ce que la nécessité apprend à ceux qui en ont soudainement besoin : les alphabets de doigts, la grammaire des gestes, et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par ces moyens-là. De même pour les peuples dont Pline nous dit qu'ils n'ont pas d'autre langue. [Pline *Histoire naturelle* VI, 30]

52. Un ambassadeur de la ville d'Abdère, après avoir longuement parlé au roi Agis de Sparte, lui demanda : « Eh bien, sire, quelle réponse veux-tu que je rapporte à mes concitoyens ? » — « Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire un mot. » N'est-ce pas là un silence éloquent et bien intelligible ?

53. Au reste, existe-t-il une sorte de savoir-faire humain que nous ne retrouvons pas dans les actions des animaux ? Est-il une société réglée avec plus d'ordre, avec une plus grande diversité de charges et d'offices, et maintenue avec plus de constance, que celle des abeilles ? Et pouvons-nous imaginer qu'une telle organisation des fonctions et des actions puisse se faire sans l'usage de la raison et de la sagesse(31) ?

> *De ces signes et de ces exemples, certains ont dit*
> *Que les abeilles avaient reçu une part de l'âme divine*
> *Et des émanations célestes.*
>
> [Virgile *Géorgiques* IV, 219]

54. Les hirondelles que nous voyons, au retour du printemps, fureter dans tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, et choisissent-elles sans discernement, entre mille endroits, celui qui est le plus commode pour s'y installer ? Et dans le bel et admirable agencement de leurs édifices, comment les oiseaux pourraient-ils utiliser une forme carrée plutôt qu'une ronde, un angle obtus plutôt qu'un angle droit, sans en connaître les qualités et les conséquences ? Prennent-ils tantôt de l'eau, tantôt de l'argile, sans savoir que ce qui est dur s'amollit quand on l'humecte ? Mettent-ils de la mousse ou du duvet sur le plancher de leur palais sans avoir prévu que les membres fragiles de leurs petits y seront plus au doux et plus à l'aise ? Se protègent-ils du vent pluvieux et disposent-ils leur nid à l'est sans connaître les caractéristiques différentes de ces vents et sans tenir compte du fait que l'un est pour eux meilleur que l'autre ? Pourquoi l'araignée tisse-t-elle sa toile plus serrée en un endroit et plus lâche à l'autre, utilise ici tel nœud et tel autre ailleurs, si elle n'est pas capable de réfléchir, de raisonner et de conclure ?

55. Nous voyons bien dans la plupart de leurs ouvrages à quel point les animaux sont supérieurs à nous, et combien notre artisanat(32) peine à les imiter. Nous pouvons toutefois observer dans nos travaux, même les plus grossiers, les facultés que nous y employons, et comment notre âme s'y implique de toutes ses forces. Pourquoi en serait-il autrement chez eux ? Pourquoi attribuer à je ne sais quelle disposition naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous parvenons à faire, que ce soit naturellement ou par le moyen de l'art ? En cela d'ailleurs, nous leur reconnaissons un très grand avantage sur nous, puisque la nature, avec une douceur maternelle, les accompagne et les guide, comme si elle les prenait par la main, dans toutes les actions et les agréments de leur vie, alors qu'elle nous abandonne, nous, au hasard et au destin, contraints que nous sommes alors d'inventer les choses nécessaires à notre conservation ; et qu'elle nous refuse parfois les moyens de parvenir par quelque organisation et effort de l'esprit que ce soit, à l'habileté naturelle qui est celle des animaux : leur stupidité de bêtes surpasse très facilement pour toutes les choses utiles, tout ce dont est capable notre divine intelligence.

56. Vraiment, à ce compte-là, nous aurions bien raison d'appeler la Nature une très injuste marâtre. Mais il n'en est rien : notre organisme(33) n'est pas si difforme et si anormal. Nature a choyé toutes ses

créatures, il n'en est aucune qu'elle n'ait bien dotée de tous les moyens nécessaires pour se protéger elle-même. J'entends couramment les hommes — que la versatilité de leurs sentiments porte tantôt aux nues, tantôt les ravale aux antipodes — se plaindre de ce que nous sommes le seul animal abandonné, nu sur la terre, entravé et n'ayant pour s'armer et se couvrir que les dépouilles des autres, alors que toutes les autres créatures ont été pourvues par la nature de coquilles, de gousses, d'écorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'écailles, de toison ou de soie selon leur besoin ; alors qu'elle les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour attaquer et se défendre ; qu'elle leur a même enseigné ce qui leur convient à chacune : nager, courir, voler, chanter, alors que l'homme ne sait ni marcher, ni parler, ni manger, et seulement pleurer sans apprentissage...

L'enfant gît, semblable au matelot que les flots déchaînés
Ont jeté au rivage, tout nu, à terre, incapable de parler,
Démuni de tout ce qui est nécessaire pour vivre,
À l'instant même où la nature l'arrache
Du ventre de sa mère et le projette vers la lumière ;
Il remplit de ses vagissements plaintifs le lieu où il est né,
Et il a quelque raison de le faire puisqu'il lui reste
Tant de maux à supporter au cours de sa vie !
Au contraire, les animaux domestiques de toute espèce,
Gros et petits, croissent sans peine.
Ils n'ont pas besoin de hochets bruyants,
Ni du babillage d'une nourrice caressante ;
Ils n'ont pas besoin de vêtements variés selon les saisons,
Non plus que d'armes ou de hautes murailles
Pour défendre leur bien : la Terre
Et la nature inventive leur fournissent tout à foison.

[Lucrèce *De la Nature* V, 223 sq]

Eh bien ! Des plaintes comme celle-là n'ont pas de raison d'être : il y a dans l'organisation du monde une égalité et un rapport plus uniforme qu'il n'y paraît entre les animaux et nous-mêmes.

57. Notre peau résiste autant que la leur aux injures du temps : en témoignent ces peuples qui n'ont pas encore fait usage de vêtements. Nos ancêtres Gaulois n'étaient guère vêtus, pas plus que nos voisins les Irlandais, sous un ciel pourtant bien froid. Mais nous en jugeons bien par nous-mêmes : car tous les endroits de notre corps que nous aimons offrir au vent et à l'air sont ceux qui sont faits pour le supporter(34). S'il est une partie de nous-mêmes qui semble devoir craindre le froid, ce devrait être l'estomac, où se fait la digestion : nos pères le laissaient découvert, et nos dames, aussi tendres et délicates soient-elles, sont bien souvent décolletées jusqu'au nombril. Les bandes et emmaillotements des enfants ne sont pas non plus nécessaires : les mères lacédémoniennes élevaient les leurs en laissant toute liberté à leurs membres, sans les attacher ni les envelopper. Notre façon de pleurer est commune à la plupart des animaux, et il n'en est guère qui ne se plaignent et gémissent longtemps encore après leur naissance, car c'est un comportement bien naturel dans la faiblesse où ils se trouvent. Quant à l'usage de se nourrir, il est naturel chez nous comme chez eux, et ne nécessite pas d'apprentissage.

Tout être, en effet, ressent l'usage
Qu'il peut faire de ses qualités.

[Lucrèce *De la Nature* V, 1033]

58. Qui douterait qu'un enfant ayant acquis la force de se nourrir, ne sache chercher sa nourriture ? La terre en produit et lui en offre suffisamment pour ses besoins, sans culture ni autre intervention. Et si ce n'est en toute saison, elle ne le fait pas davantage pour les animaux : en témoignent les provisions que nous voyons faire par les fourmis et autres espèces, pour les saisons stériles de l'année. Les peuplades

que nous venons de découvrir, si abondamment pourvues de provisions et de boissons naturelles, obtenues sans soin ni travail particuliers, viennent de nous apprendre que le pain n'est pas notre seule nourriture, et que sans même labourer, notre mère Nature nous avait fourni en suffisance tout ce qu'il nous fallait, et peut-être même plus pleinement et richement qu'elle ne le fait à présent que nous y avons ajouté notre industrie.

Et la terre produisit d'elle-même, au début,
De blondes moissons, et des vignes riantes ;
Elle donna aux mortels les fruits savoureux
Et les gras pâturages, et tout cela maintenant
Peine à pousser, et malgré nos efforts, nos bœufs s'y épuisent,
Et la force de nos laboureurs.

[Lucrèce *De la Nature* II, 1157]

Le dérèglement et l'exagération de nos appétits dépassent toutes les inventions par lesquelles nous essayons de les assouvir.

59. Quant aux armes, nous en avons de plus naturelles que n'en ont la plupart des animaux : les mouvements de nos membres sont plus variés, et nous en tirons naturellement parti, sans l'avoir appris. Ceux des hommes qui sont formés à combattre nus se jettent dans les dangers de la même façon que les autres. Si quelques bêtes sauvages nous surpassent en agilité, nous en surpassons aussi bien d'autres. Et c'est par une sorte d'instinct naturel que nous avons développé l'art de fortifier notre corps et de le protéger par des éléments ajoutés. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que l'éléphant aiguise et affûte les dents dont il se sert à la guerre (car il en a de particulières(35) pour cet usage, qu'il ménage et n'emploie pas pour d'autres choses). Quand les taureaux vont au combat, ils répandent et projettent de la poussière autour d'eux ; les sangliers affinent leurs défenses ; et l'ichneumon(36), quand il doit affronter un crocodile, enduit son corps de limon bien pétri et bien pressé, qui lui fait comme une croûte et une cuirasse. Pourquoi ne dirions-nous pas qu'il est tout aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

60. Quant au langage, il est certain que s'il n'est pas naturel il n'est pas nécessaire. Je crois pourtant qu'un enfant qu'on aurait élevé dans une complète solitude, éloigné de tout contact humain (ce qui serait difficile à faire), aurait pourtant quelque espèce de langage pour exprimer ce qu'il pense ; car il n'est pas croyable que Nature nous ait refusé ce qu'elle a donné à bien d'autres animaux. Car est-ce autre chose que parler, cette faculté que nous leur voyons de se plaindre, de se réjouir, de s'appeler au secours et à l'amour, comme ils le font par l'usage de leur voix ? Pourquoi les animaux ne se parleraient-ils pas entre eux, puisqu'ils nous parlent, et que nous leur parlons ? De combien de façons parlons-nous à nos chiens ! Et ils nous répondent !... Nous conversons avec eux en usant d'un autre langage et d'autres mots que nous ne le faisons pour les oiseaux, les pourceaux, les bœufs, les chevaux : nous changeons d'idiome selon les espèces auxquelles nous nous adressons.

Ainsi, au milieu de leur noir bataillon
Les fourmis s'abordent-elles,
S'enquérant peut-être de leur route et de leur butin.

[Dante *La Divine Comédie* Purgatoire, XXVI]

61. Il me semble que Lactance attribue aux animaux non seulement la parole, mais le rire. Et la différence de langage que l'on constate entre les hommes de différentes contrées se retrouve chez les animaux d'une même espèce. Aristote cite à ce propos le chant des perdrix, différent suivant les endroits où on l'observe :

Les divers oiseaux ont des chants différents
Selon le temps et certains font varier leur chant rauque
En fonction de l'atmosphère...

[Lucrèce *De la Nature* V, vv. 1078, 1081 et 1083-84]

62. Reste à savoir quel langage parlerait cet enfant élevé dans une complète solitude. Et ce que l'on en dit par pure conjecture n'a pas beaucoup de valeur. Si on oppose à ce que j'ai dit plus haut que les sourds de naissance ne parlent pas du tout, je réponds que ce n'est pas seulement parce qu'ils n'ont pu être formés à la parole par les oreilles, mais plutôt parce que le sens de l'ouïe dont ils sont privés est associé à celui de la parole, et qu'ils sont étroitement unis naturellement ; de sorte que, quand nous parlons, il faut que nous nous parlions à nous-mêmes d'abord, et que nous fassions résonner dans nos oreilles(37) ce que nous allons envoyer aux oreilles des autres.

63. J'ai dit tout cela pour souligner la ressemblance qu'il y a entre les choses humaines et les animaux(38), et pour nous ramener et rattacher à l'ensemble des êtres. Nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le sage(39), suit une loi et un destin semblables.

Ils sont tous entravés par les chaînes de leur destinée.

[Lucrèce *De la Nature* V, v. 876]

Il y a quelques différences, il y a des ordres et des degrés, mais sous l'aspect d'une même nature :

Chaque chose se développe à sa façon, et toutes conservent
Les différences établies par l'ordre immuable de la nature.

[Lucrèce *De la Nature* V, vv. 923-24]

64. Il faut maintenir l'homme dans les limites de l'ordre social. Le malheureux en effet n'a pas le pouvoir d'aller au-delà : il est entravé et empêché, il est assujetti aux mêmes obligations que les autres créature de son rang, il est de condition fort moyenne, sans aucune prérogative particulière, ni de prééminence véritable et essentielle. Celle qu'il se donne, dans sa pensée et son imagination, n'a rien de concret ni de consistant. Et s'il est vrai qu'il est le seul parmi les animaux à disposer de cette liberté d'imagination et de cette absence de limites pour la pensée, lui permettant de se représenter ce qui est ou ce qui n'est pas, ce qu'il désire, le faux aussi bien que le vrai, c'est un avantage qui lui est cher vendu et dont il a bien peu à se glorifier, car c'est là que se trouve la source principale des maux qui l'assaillent : péché, maladie, irrésolution, agitation, désespoir.

65. Je dis donc, pour revenir à mon propos initial, qu'il n'y a guère de chances pour que les animaux fassent par inclination naturelle ou forcée les mêmes choses que celles que nous avons choisi de faire, et que nous faisons grâce à notre habileté. Il nous faut conclure que les mêmes effets relèvent des mêmes facultés, et que des effets plus importants sont dus à des facultés plus grandes(40). Et donc admettre que ces dispositions que nous avons, et la méthode que nous employons pour réaliser nos ouvrages, sont aussi celles des animaux, et qu'ils en ont même peut-être de meilleures. Pourquoi imaginer chez eux une contrainte naturelle que nous ne ressentons pas nous-mêmes ? Ajoutons à cela qu'il est plus honorable, et plus conforme au divin, d'être amené à agir selon des règles du fait d'une disposition naturelle et inévitable, plutôt que par l'usage d'une liberté téméraire et fortuite. Et il est plus sûr aussi de laisser à la nature plutôt qu'à nous-mêmes le soin de diriger notre conduite. La vanité de notre présomption est telle que nous préférons devoir notre valeur à nos forces plutôt qu'à sa libéralité ; nous attribuons aux autres animaux des biens naturels, nous les leur cédons, pour nous enorgueillir des biens que nous avons acquis. C'est une attitude bien simplette, car pour ma part j'attacherais autant de prix à des qualités bien à moi et

naturelles qu'à celles que je pourrais aller mendier et obtenir par apprentissage. Nous ne pouvons espérer obtenir une situation plus enviable que celle d'être favorisé par Dieu et par Nature.

66. Voyez par exemple comment font les habitants de Thrace quand ils veulent se risquer sur quelque rivière gelée : ils lâchent un renard devant eux(41), et quand celui-ci est près du bord, il approche l'oreille de la glace pour savoir si le bruit de l'eau en dessous est proche ou lointain, en déduit que l'épaisseur est plus ou moins grande, et donc avance ou bien recule... Quand on voit cela, ne peut-on penser que lui passent par la tête les mêmes idées que celles que nous aurions nous aussi dans cette situation, et qu'il s'agit là d'un raisonnement et d'une conclusion qui viennent du bon sens naturel, comme : « ce qui fait du bruit est agité ; ce qui est agité n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide ne peut supporter de poids. » Car attribuer cette attitude uniquement à une finesse d'ouïe particulière, sans faire intervenir le raisonnement ni la déduction, c'est là une chimère, et cela ne peut trouver place en notre esprit. Il faut en juger de même pour de très nombreuses sortes de stratagèmes et d'inventions par lesquelles les animaux se protègent de nos entreprises à leur encontre.

67. Et si nous croyons tirer quelque avantage du fait qu'il nous est possible de les attraper, de nous en servir, d'en user à notre convenance, il ne s'agit là que d'un avantage du même genre que celui que nous avons nous-mêmes les uns sur les autres : nous imposons ces conditions à nos esclaves. Et en Syrie, les Climacides n'étaient-elles pas des femmes, elles qui, à quatre pattes, servaient de marchepied et d'échelle aux dames pour monter en voiture(42) ? La plupart des gens libres acceptent de remettre, pour de bien faibles avantages, leur vie et leur personne à la discrétion d'autrui. Les femmes et les concubines des Thraces se disputent le droit d'être choisies pour être immolées sur le tombeau de leur mari. Les tyrans ont-ils jamais manqué d'hommes qui leur fussent entièrement dévoués ? Et certains d'entre eux n'ont-ils pas ajouté à cette dévotion l'obligation de les accompagner dans la mort comme dans la vie ?

68. Des armées entières se sont ainsi remises entre les mains de leurs chefs. La formule du serment dans la rude école des gladiateurs comportait ces mots : « Nous jurons de nous laisser enchaîner, brûler, battre, tuer par le glaive, et supporter tout ce que les gladiateurs professionnels supportent de leur maître, en mettant très religieusement et leur corps et leur âme à son service »,

> *Brûle-moi la tête si tu le veux, perce-moi d'un glaive,*
> *Laboure-moi le dos à coups de fouet.*
>
> [Tibulle *Elégies* I, 9, vv. 21-22]

C'était un engagement véritable, et pourtant il s'en trouvait dix mille dans l'année pour entrer dans cette corporation, et y périr.

69. Quand les Scythes enterraient leur roi, ils étranglaient sur son corps sa concubine favorite, son échanson, son écuyer, son chambellan, son valet de chambre et son cuisinier. Et à l'anniversaire de sa mort, ils tuaient cinquante chevaux montés par cinquante pages, empalés jusqu'au gosier, et ils les laissaient ainsi, comme à la parade, autour de la tombe(43).

70. Les hommes qui sont à notre service le sont à meilleur marché, et sont moins bien traités que nos oiseaux, nos chevaux et nos chiens, dont le confort nous cause tant de soucis ! Il ne me semble pas que les serviteurs les plus humbles fassent volontiers pour leurs maîtres ce que les princes se font un honneur de faire pour leurs bêtes. Diogène, voyant que ses parents voulaient racheter sa servitude, déclara : « Ils sont fous ! C'est celui qui m'entretient et me nourrit qui est mon esclave ! » Et ceux qui entretiennent des animaux doivent bien se dire qu'ils les servent plutôt que d'être servis par eux !

71. Et d'ailleurs les animaux ont plus de noblesse que nous : on n'a jamais vu un lion asservi à un autre lion, ni un cheval à un autre par manque de courage. De même que nous allons à la chasse aux animaux, les tigres et les lions vont à la chasse aux hommes ; et ils font la même chose entre eux : les chiens chassent les lièvres, les brochets les tanches, les hirondelles les cigales, les éperviers les merles et les alouettes.

> *La cigogne nourrit ses petits de serpents*
> *Et de lézards trouvés dans les coins écartés,*
> *L'aigle de Jupiter chasse dans les forêts*
> *Le lièvre et le chevreuil...*
>
> [Juvénal *Satires* XIV, 71-74]

72. Nous partageons le produit de notre chasse avec nos chiens et nos oiseaux, comme nous partageons avec eux efforts et habileté. Et au-dessus d'Amphipolis, en Thrace, chasseurs et faucons sauvages se partagent équitablement le butin par moitiés. De même, le long des Marais Méotides(44), si le pêcheur n'abandonne pas honnêtement aux loups une part de la prise égale à la sienne, ils vont aussitôt déchirer ses filets.

73. Et si nous pratiquons des chasses qui demandent plutôt de la subtilité que de la force, comme quand nous posons des collets ou des lignes avec des hameçons, nous voyons la même chose également chez les animaux. Aristote dit(45) que la seiche sort de son cou un boyau long comme une ligne, qu'elle étend au loin et ramène à elle quand elle veut. Cachée dans le sable, quand elle aperçoit un petit poisson qui s'approche, elle lui laisse mordiller le bout de ce boyau et petit à petit le ramène, jusqu'à ce que le petit poisson soit si près d'elle que d'un bond elle puisse l'attraper.

74. En ce qui concerne la force, il faut bien dire qu'il n'est pas d'animal au monde qui soit en butte à autant d'attaques que l'homme. Ne parlons pas de baleine, d'éléphant, de crocodile ni d'autres animaux dont un seul peut venir à bout d'un très grand nombre d'hommes : les poux suffirent à rendre vacante la dictature de Sylla(46)... Le cœur et la vie d'un grand empereur triomphant, voilà le déjeuner d'un petit ver !

75. Pourquoi prétendre que l'homme dispose d'une connaissance et d'une science édifiées par le raisonnement et le savoir-faire, simplement parce qu'il est capable de distinguer les choses utiles pour son existence et pour soigner ses maladies, ou capable de connaître les vertus de la rhubarbe et du polypode(47) ? Les chèvres de Crête, si elles ont reçu un coup d'une arme de trait, vont choisir, entre un million d'herbes différentes, le dictame(48) qui les guérira ; la tortue, quand elle a mangé de la vipère, cherche aussitôt de l'origan pour se purger ; le dragon(49) se frotte les yeux et les rend plus clairs avec du fenouil ; les cigognes se donnent à elles-mêmes des lavements avec de l'eau de mer ; les éléphants arrachent les flèches et javelots qu'on leur a jetés au combat, non seulement de leur corps et de ceux de leurs compagnons, mais aussi du corps de leurs maîtres (en témoigne celui du roi Porus qu'Alexandre défit), et ils les arrachent si habilement que nous ne saurions le faire en causant aussi peu de douleur. Alors pourquoi ne disons-nous pas, en voyant tout cela, qu'il s'agit de science et de réflexion ? Car alléguer, pour déprécier les animaux, qu'ils ne savent cela que par la seule leçon et enseignement de Nature, ce n'est pas leur ôter leurs titres de science et de sagesse : c'est au contraire le leur attribuer à plus forte raison qu'à nous encore, puisqu'ils ont eu une maîtresse d'école aussi sûre !

76.Chrysippe était aussi méprisant que tout autre philosophe en ce qui concerne la condition des animaux. Mais il avait observé, à un carrefour de trois chemins, les mouvements d'un chien à la recherche de son maître égaré ou poursuivant une proie qui fuyait devant lui. L'ayant vu essayer un chemin après

l'autre et, après s'être assuré qu'aucun des deux premiers ne portait la trace de ce qu'il cherchait, s'élancer dans le troisième sans hésiter, il fut contraint de reconnaître qu'en ce chien-là s'était opéré un raisonnement du genre : « J'ai suivi mon maître jusqu'à ce carrefour, il faut nécessairement qu'il ait pris l'un de ces trois chemins ; puisque ce n'est pas celui-ci, ni celui-là, il faut donc forcément qu'il soit passé par le troisième. » Fondant sa certitude sur ce raisonnement, le chien n'a plus besoin alors de son flair pour le troisième chemin et n'y fait plus d'enquête, il s'en remet à la raison. Cette attitude proprement dialecticienne, cet usage de propositions divisées puis reconstruites, l'énumération complète des termes suffisant à entraîner la conclusion — ne vaut-il pas mieux dire que le chien tire cela de lui-même plutôt que de Georges de Trébizonde(50) ?

77. Il n'est pas impossible d'éduquer les animaux à notre façon. Nous apprenons à parler aux merles, aux corbeaux, aux pies, aux perroquets, et nous leur reconnaissons cette capacité à nous offrir une voix et un souffle si souples et si maniables que nous pouvons les amener à prononcer un certain nombre de lettres et de syllabes ; et cela témoigne de ce qu'ils ont en eux-mêmes une capacité de raisonnement qui les rend aptes à cet apprentissage et désireux de le faire. On finirait par se lasser, je crois, de voir toutes les singeries que les bateleurs apprennent à leurs chiens : les danses dans lesquelles ils ne manquent pas une seule mesure de ce qu'ils entendent, les divers mouvements et sauts qu'ils leur commandent rien que par la parole. Mais je suis plus étonné par le comportement, pourtant assez courant, des chiens d'aveugles, à la ville comme à la campagne. J'ai observé comment ils s'arrêtent à certaines portes où ils reçoivent habituellement des aumônes, comment ils savent éviter les voitures et les charrettes, alors même qu'en ce qui les concerne ils auraient assez de place pour passer. J'en ai même vu un, le long d'un fossé de la ville, délaisser un sentier pourtant plat et commode et en choisir un bien pire, simplement pour éloigner son maître du fossé. Comment pouvait-on avoir fait comprendre à ce chien que sa charge consistait à veiller sur la sécurité de son maître, et à négliger ses propres commodités pour le servir ? Comment pouvait-il savoir que tel chemin assez large pour lui ne l'était pas pour un aveugle ? Tout cela peut-il se comprendre sans réflexion et raisonnement(51) ?

78. Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit d'un chien qu'il a vu à Rome au Théâtre de Marcellus, avec l'Empereur Vespasien, le père. Ce chien servait à un bateleur qui jouait une pièce à plusieurs scènes et plusieurs personnages, et il y tenait son rôle. Entre autres choses, il fallait qu'il fasse le mort pendant un certain temps, comme s'il avait avalé du poison. Après avoir avalé le pain qu'on faisait passer pour le poison, il commença bientôt à trembler et s'agiter, comme s'il était étourdi, et finalement, s'étendant de tout son long et se raidissant, comme s'il était mort, il se laissa tirer et traîner d'un endroit à un autre, comme le voulait la pièce ; puis quand il sut que le moment était venu, il commença d'abord à remuer doucement, comme s'il sortait d'un profond sommeil, et levant la tête, regarda ici et là, d'une façon qui étonnait les spectateurs.

79. Dans les jardins de Suse, des bœufs étaient employés à arroser et à faire tourner de grandes roues qui servaient à tirer de l'eau, et auxquelles des baquets étaient attachés (comme cela se voit souvent en Languedoc). On leur avait ordonné de tirer par jour jusqu'à cent tours chacun, et ils étaient si habitués à ce nombre, qu'il était impossible, même de force, de leur en faire tirer un tour de plus : ayant accompli leur tâche, ils s'arrêtaient tout net. Nous sommes, nous, adolescents avant même de savoir compter jusqu'à cent, et nous venons de découvrir des peuples qui n'ont aucune connaissance des nombres.

80. Il faut plus d'intelligence pour instruire autrui que pour être instruit soi-même. Laissons de côté ce que Démocrite pensait et voulait prouver, à savoir que la plupart des arts nous ont été enseignés par les animaux : l'araignée nous a appris à tisser et à coudre, l'hirondelle à bâtir, le cygne et le rossignol à faire

de la musique, et nous avons appris la médecine en imitant ce que font plusieurs autres. Aristote dit que les rossignols enseignent le chant à leurs petits, et y consacrent du temps et du soin, et que c'est la raison pour laquelle le chant de ceux que nous élevons en cage, et qui n'ont pas eu le loisir de suivre les cours de leurs parents, perd beaucoup de son charme. Nous pouvons en déduire que le chant s'améliore par la discipline et par l'étude, et que chez les oiseaux libres eux-mêmes, il n'est pas unique et uniforme : chacun en a pris sa part autant qu'il le pouvait. Et dans le zèle de l'apprentissage, ils rivalisent de telle façon, et se combattent de façon si courageuse que parfois le vaincu en meurt, le souffle lui manquant plutôt que la voix. Les plus jeunes méditent, pensifs, et s'entraînent à imiter certains couplets de la chanson : l'élève écoute la leçon de son précepteur, et la récite avec le plus grand soin. Ils se taisent à tour de rôle, et on les entend corriger leurs fautes, on perçoit certaines critiques du précepteur.

81. « J'ai vu autrefois — dit Arrius(52) — un éléphant ayant une cymbale pendue à chaque cuisse, et une autre à la trompe, au son desquelles tous les autres dansaient en rond, se soulevant et s'inclinant selon la cadence de l'instrument qui les guidait ; et on trouvait du plaisir à entendre cette harmonie. » Aux spectacles donnés à Rome, on voyait couramment des éléphants dressés à se mouvoir et danser au son de la voix, des danses à nombreuses figures, avec des rythmes brisés et diverses cadences très difficiles à apprendre. On en a vus qui répétaient en privé leur leçon, et s'exerçaient avec soin et application pour ne pas être rabroués et battus par leurs maîtres.

82. Mais l'histoire de la pie, dont Plutarque lui-même se porte garant, est extraordinaire. Cette pie se trouvait dans la boutique d'un barbier, à Rome, et contrefaisait étonnamment tout ce qu'elle entendait. Un jour, il advint que des trompettes s'arrêtèrent et sonnèrent longtemps devant cette boutique ; à partir de là, et tout le lendemain, la pie demeura comme pensive, muette et mélancolique. Tout le monde s'en étonnait, et l'on pensait que le son des trompettes l'avait peut-être assourdie et étourdie, et que sa voix s'en était allée avec son ouïe... Mais on s'aperçut bientôt que c'était par une profonde concentration et une retraite intérieure qu'elle s'exerçait et préparait sa voix à reproduire le son des trompettes : car les sons qu'elle fit entendre à nouveau étaient bien ceux-là, avec l'expression parfaite de leurs pauses, de leurs reprises, et de leurs nuances. Avec ce nouvel apprentissage, elle avait abandonné et dédaignait maintenant tout ce qu'elle savait dire auparavant.

83. Je ne veux pas oublier non plus de mentionner cet autre exemple, celui d'un chien que Plutarque dit encore avoir vu (et je sens bien que je ne respecte pas l'ordre de ces exemples en les présentant, mais je ne respecte pas d'ordre non plus dans tout ce que j'écris). Plutarque se trouvait donc à bord d'un navire, et le chien essayait en vain de laper l'huile qui se trouvait au fond d'une cruche, à cause de l'étroitesse du col, et sa langue n'était pas assez grande pour aller jusqu'au fond. Alors il alla chercher des cailloux, et en remplit la cruche jusqu'à ce qu'il eut fait monter le niveau de l'huile suffisamment pour pouvoir l'atteindre. Qu'est-ce donc que cela, si ce n'est la preuve d'un esprit bien subtil ? On dit que les corbeaux de Barbarie font de même, quand le niveau de l'eau qu'ils veulent boire est trop bas.

84. Cette histoire est un peu voisine de celle que raconte, au sujet des éléphants, un roi de leur pays, Juba : quand la ruse de ceux qui les chassent en fait tomber un dans les fosses profondes qu'on a préparées pour cela, et que l'on a recouvertes de broussailles pour les dissimuler, ses compagnons apportent en toute hâte quantité de pierres et de morceaux de bois, afin que cela lui permette de se tirer de là. Mais les facultés de cet animal s'apparentent à celles de l'homme dans tellement d'autres situations que si je voulais rapporter en détails ce que l'expérience a montré, j'aurais aisément de quoi étayer l'idée que je défends d'ordinaire, à savoir qu'il y a plus de différence d'un homme à l'autre que d'un animal à un homme(53).

85. Dans une maison de Syrie, le cornac d'un éléphant détournait à chaque repas la moitié de la ration qu'on avait prescrite pour l'animal. Un jour le maître de maison voulut le nourrir lui-même, et versa dans sa mangeoire la quantité d'orge qui avait été prescrite. Alors l'éléphant, regardant d'un mauvais œil son cornac, partagea la ration en deux moitiés avec sa trompe, montrant par là l'injustice qui lui était faite... Un autre encore, ayant un cornac qui mélangeait des pierres à sa nourriture pour en grossir l'apparence, s'approcha de la marmite où l'homme faisait cuire la viande de son dîner, et la lui remplit de cendres. Ce sont là des cas particuliers ; mais ce que tout le monde a pu voir et que tout le monde sait, c'est que dans toutes les armées des pays du Levant, l'une des plus grandes forces était constituée par les éléphants, dont on tirait des effets incomparablement plus grands que nous ne le faisons maintenant avec notre artillerie, qui occupe à peu près la même place qu'eux dans une bataille rangée (ceux qui connaissent l'histoire ancienne peuvent facilement en juger). Leurs ancêtres avaient servi Hannibal et Carthage,

Nos généraux et Molosse le Roi,
Portant sur leurs dos bataillons et cohortes
Ils allaient eux aussi à la guerre...

[Juvénal *Satires* XII, v. 107 sq]

86. Il fallait bien qu'on eût confiance en ces animaux et leur intelligence en leur confiant ainsi la tête de la bataille ; car en cet endroit, il eût suffi pour tout perdre qu'ils fassent le moindre arrêt à cause de la taille et de la pesanteur de leur corps, ou que le moindre effroi les fasse se tourner contre leurs propres gens. Il y a peu d'exemples que cela se soit produit et qu'ils se soient rejetés sur leurs troupes, alors que nous-mêmes nous nous rejetons les uns sur les autres et nous nous mettons en déroute. On leur confiait, non un mouvement simple, mais plusieurs parties différentes du combat ; les espagnols employaient des chiens lors de la récente conquête des Indes : ils leurs payaient une solde, et les faisaient participer au partage du butin. Et ces animaux montraient autant d'adresse et de décision à poursuivre ou arrêter leur victoire, à charger ou reculer selon les circonstances, à distinguer amis et ennemis, qu'ils faisaient preuve d'ardeur et de volonté.

87. Nous admirons et apprécions mieux les choses qui nous sont étrangères que les choses ordinaires : sans cela, je ne me serais pas attardé à dresser cette longue liste ; car à mon avis, celui qui examinerait de près ce que l'on peut voir chez les animaux qui vivent parmi nous, pourrait trouver chez eux des choses aussi admirables que celles que l'on recueille dans les pays étrangers et à d'autres époques. C'est une même nature qui s'y manifeste. Celui qui en aurait évalué l'état actuel pourrait certainement en tirer la connaissance de son passé comme de son futur. J'ai vu autrefois des hommes amenés par mer de lointains pays, et parce que nous ne comprenions pas leur langage, et que leur comportement, leur attitude, leurs vêtements, étaient très éloignés des nôtres, qui d'entre nous ne les considérait comme des sauvages et des brutes ? Qui n'attribuait à la stupidité et à la bêtise le fait qu'ils soient muets, ignorants de la langue française, ignorant nos baisemains et nos révérences contorsionnées, notre port et notre maintien... Comme s'il s'agissait du modèle auquel doit forcément se conformer la nature humaine !

88. Nous condamnons tout ce qui nous semble étrange, et que nous ne comprenons pas. Il en est de même dans le jugement que nous portons sur les animaux : ils ont bien des traits qui s'apparentent aux nôtres et dont nous pouvons tirer, par comparaison, quelque conjecture. Mais de ce qu'ils ont de particulier, que savons-nous ? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oiseaux et la plupart des animaux domestiques reconnaissent notre voix et lui obéissent ; ainsi la murène de Crassus, qui venait à lui quand il l'appelait, comme font les anguilles de la fontaine d'Aréthuse ; et j'ai vu dans de nombreux viviers les poissons accourir pour manger, quand ceux qui les nourrissent poussaient certains cris.

Ils ont un nom, et vers le maître

Accourent tous quand il les appelle.

[Martial *Épigrammes* IV, 29]

89. Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons dire aussi que les éléphants sont capables d'avoir quelque notion de religion, dans la mesure où, après plusieurs ablutions et purifications, on les voit lever leur trompe, comme si c'était leurs bras, et, les yeux levés vers le soleil levant, se tenir longtemps en méditation et contemplation, à certaines heures du jour, de leur propre chef, sans qu'ils aient été éduqués en ce sens. Mais ce n'est pas parce que nous n'observons rien de semblable chez les autres animaux que nous devons considérer qu'ils n'ont pas de religion ; nous ne pouvons nous faire une idée de ce qui nous est caché.

90. Nous pouvons cependant voir quelque chose dans ce comportement observé par le philosophe Cléanthe, parce qu'il a quelque chose à voir avec le nôtre. Il raconte qu'il a vu des fourmis quitter leur fourmilière en portant le corps d'une fourmi morte, et que plusieurs autres vinrent à leur rencontre, comme pour parlementer avec elles ; après avoir été ensemble quelque temps, ces dernières s'en retournèrent, comme pour consulter leurs concitoyens, et elles firent ainsi deux ou trois fois l'aller-retour, à cause probablement de difficultés rencontrées pour la capitulation. Elles revinrent enfin apportant aux autres un ver depuis leur tanière, comme pour payer la rançon de la morte, et les premières chargèrent le ver sur leur dos pour l'emporter chez elles, abandonnant le cadavre aux autres. Voilà l'interprétation que Cléanthe donna de la scène, montrant par là que les animaux qui ne parlent pas ne sont pas pour autant privés de communication entre eux. Si nous n'y participons pas, c'est que nous en sommes incapables, et c'est être bien sots que de vouloir donner notre opinion sur la question !...

91. Les animaux agissent encore de bien d'autres façons qui dépassent de loin nos possibilités : nous ne pouvons pas les imiter, car ce sont des choses que nous sommes même incapables d'imaginer. Ainsi certains affirment que lors de la dernière grande bataille navale qu'Antoine perdit contre Auguste, sa galère de commandement fut stoppée au milieu de sa course par ce petit poisson que les latins nomment « remora », à cause de la particularité qu'il a d'arrêter n'importe quel navire auquel il s'attache. Et l'empereur Caligula, croisant avec une grande flotte le long des côtes de la Roumélie, sa galère et elle seule, fut arrêtée net par ce même poisson ; il le fit attraper, et fut fort dépité de constater qu'un si petit animal pouvait s'opposer à la mer, aux vents, et à la force de tous ses avirons, alors qu'il était simplement attaché par la tête(54) à sa galère (car c'est un poisson à coquille). Et il s'étonna encore plus, non sans raison, de constater que ramené dans le bateau, il avait perdu cette force qu'il manifestait au dehors.

92. Un citoyen de la ville de Cyzique(55) acquit jadis une réputation de grand savant(56) pour avoir étudié le comportement du hérisson. Celui-ci fait à sa tanière des ouvertures en divers endroits, exposés à divers vents. Et quand il prévoit quel vent il va faire, il bouche le trou de ce côté-là. En observant cela, le citoyen en question apportait en ville des prédictions sur le vent qui allait souffler !

93. Le caméléon prend la couleur du lieu où il se trouve ; mais le poulpe, lui, prend la couleur qui lui plaît, selon les circonstances, pour se dissimuler de ce qu'il craint, ou attraper ce qu'il cherche. Chez le caméléon ce changement est passif, mais chez le poulpe, il est actif. Nous connaissons nous-mêmes quelques changements de couleur : la frayeur, la colère, la honte ou d'autres sentiments, altèrent le teint de notre visage. Mais c'est un effet subi, comme dans le cas du caméléon. Si la jaunisse peut nous rendre jaunes, nous ne pouvons pas faire cela volontairement. Ces effets, que nous constatons chez les animaux, et qui sont bien plus grands que pour nous, montrent bien qu'il y a en eux quelque faculté supérieure qui nous est cachée. Et il en est de même, vraisemblablement, de plusieurs autres aspects de leurs capacités dont aucun signe ne parvient jusqu'à nous.

94. Parmi toutes les prédictions faites jadis, les plus anciennes et les plus sûres étaient celles qui se tiraient du vol des oiseaux. Nous n'avons rien de semblable ni d'aussi étonnant. Cette règle, cet ordre dans lequel se fait le battement de leurs ailes, et dont on tire des enseignements sur les choses qui vont advenir, il faut bien que cela soit mené d'excellente façon pour avoir un si noble effet ; car c'est parler pour ne rien dire que d'attribuer cet effet remarquable à quelque disposition naturelle, sans évoquer l'intelligence, le consentement et le raisonnement de l'animal qui le produit. Ainsi la torpille est-elle capable, non seulement d'engourdir les membres qui la touchent, mais au travers des filets formant la seine(57), de transmettre cette pesanteur et cet engourdissement aux mains de ceux qui les remuent et les manient. On dit même encore que si on verse de l'eau sur elle, son effet remonte à travers l'eau jusqu'à la main, et vient endormir le sens du toucher. Cette force est étonnante, mais elle n'est pas inutile à la torpille. Elle la ressent et l'utilise : pour attraper la proie qu'elle convoite, elle se cache sous le limon, afin que les autres poissons qui viennent à passer au-dessus soient frappés et paralysés par cette stupeur qui émane d'elle, et tombent en son pouvoir.

95. Les grues, hirondelles et autres oiseaux migrateurs, qui changent de demeure selon les saisons, montrent par là qu'ils ont conscience de leur faculté divinatrice et la mettent en pratique. Les chasseurs nous assurent que si l'on veut choisir parmi de nombreux petits chiens celui qui est le meilleur pour le garder, il suffit de laisser la mère le choisir elle-même : si on les emporte hors de leur gîte, le premier qu'elle y ramènera sera toujours le meilleur ; ou encore : si l'on fait semblant de faire du feu tout autour de leur gîte, c'est celui de ses petits auquel elle portera d'abord secours. D'où il ressort que les chiennes ont une façon de faire des prévisions que nous n'avons pas, ou qu'elles ont, pour juger des qualités de leurs petits, un sens autrement plus aigu que le nôtre. [Car en ce qui concerne nos enfants, il est certain que jusqu'à un âge avancé, il n'y a rien qui puisse nous permettre d'en faire le tri, sinon l'apparence physique.] (58)

96. La manière de naître, d'engendrer, de se nourrir, d'agir, de se mouvoir, de vivre et de mourir qui est celle des animaux est si proche de la nôtre, que tout ce que nous ôtons aux causes qui les animent, et que nous ajoutons à notre condition pour la placer au-dessus de la leur ne peut relever d'une vision raisonnée. Comme règle pour notre santé, les médecins nous proposent en exemple la façon de vivre des animaux, car ce mot a été de tout temps dans la bouche du peuple : Tenez chauds les pieds et la tête ; Au demeurant, vivez en bêtes.

97. La reproduction est la principale des fonctions naturelles. Nous avons quelque arrangement de membres qui sont spécialement appropriés à la chose. Cela n'empêche pas que les médecins nous ordonnent de nous conformer à la position et la façon de faire des animaux, comme étant plus efficace :

> *C'est à la façon des bêtes à quatre pattes,*
> *Que la femme, semble-t-il, est la plus féconde ;*
> *La semence atteint mieux son but, poitrine en bas*
> *Et reins en l'air...*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 1261-64]

Et ils rejettent comme nuisibles ces mouvements déplacés et choquants, que les femmes y ont ajouté de leur cru, pour les ramener à suivre l'exemple et la méthode des animaux de leur sexe, plus modérés et plus calmes.

> *Car la femme s'interdit à elle-même de concevoir si,*
> *Ondulant de la croupe, elle stimule le plaisir de l'homme,*
> *Et fait jaillir de ses flancs épuisés le flot,*
> *Rejetant ainsi hors du sillon le soc,*

Et faisant dévier de son but la semence.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 1269-73]

98. S'il est juste de rendre à chacun son dû, les animaux qui servent, aiment et défendent leurs bienfaiteurs, et qui poursuivent et menacent les étrangers ou ceux qui les maltraitent, ont une attitude qui offre quelque ressemblance avec notre justice. De même en est-il lorsqu'ils observent une parfaite équité dans la répartition de leurs biens entre leurs petits. Quant à l'amitié, elle est sans comparaison plus vive et plus constante chez eux que chez les hommes. Hircanos, le chien du roi Lysimaque, quand son maître fut mort, demeura obstinément sur son lit, sans vouloir boire ni manger. Et le jour où l'on brûla le corps, il s'élança et se jeta sur le feu où il périt brûlé. C'est aussi ce que fit le chien d'un dénommé Pyrrhus : il ne quitta pas le lit de son maître après la mort de celui-ci ; et quand on emporta le défunt, il se laissa emmener avec lui pour finalement se lancer dans le bûcher où brûlait le corps de son maître.

99. Il y a certaines inclinations sentimentales qui naissent quelquefois en nous sans que la raison y prenne part, et qui viennent d'une ardeur fortuite que certains appellent « sympathie », et dont les bêtes sont capables tout comme nous. Les chevaux ont ainsi des familiarités les uns avec les autres au point que nous sommes bien en peine de les faire vivre ou voyager séparément : on les voit s'enticher parmi leurs compagnons d'une certaine couleur de poil ou d'une certaine mine(59), et quand ils en rencontrent un comme cela, ils se joignent aussitôt à lui en lui faisant fête avec de grandes démonstrations de bienveillance, et prennent les autres en grippe. Les animaux ont, comme nous, des préférences dans leurs amours, et opèrent quelque sélection parmi leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies et de haines extrêmes et irréconciliables.

100. Les désirs sont ou naturels et nécessaires, comme le boire et le manger, ou naturels et non nécessaires, comme l'accouplement avec les femelles, ou encore ni naturels ni nécessaires : ceux des hommes sont presque tous de cette dernière sorte, ils sont superflus et artificiels. Car il est étonnant de voir à quel point la nature se contente de peu, et combien peu elle nous a laissé à désirer : ce que l'on prépare dans nos cuisines ne relève pas de son autorité et les Stoïciens disent qu'un homme pourrait se nourrir d'une olive par jour. Elle ne nous dicte pas la qualité de nos vins, ni ce que nous ajoutons de surcroît à nos appétits amoureux :

Point n'est besoin du c... de la fille d'un grand consul. (60)

[Horace *Satires* I, II, 70]

101. Ces désirs étrangers, que l'ignorance du bien et des idées fausses ont insinués en nous sont si nombreux, qu'ils chassent presque tous ceux qui sont naturels : ni plus ni moins que si, dans une cité, il y avait un si grand nombre d'étrangers qu'ils viennent à en chasser les habitants naturels ou à affaiblir leur autorité et leur pouvoir ancien, s'en emparant entièrement pour l'usurper. Les animaux se conduisent de façon beaucoup mieux réglée que nous, et se maintiennent avec plus de modération dans les limites que la Nature nous a prescrites ; mais pas au point cependant de n'avoir aucune ressemblance avec nos dérèglements. Et de même qu'il est arrivé que des désirs frénétiques ont poussé les hommes à l'amour avec des animaux, les animaux se trouvent parfois aussi épris d'amour pour nous, et se prêtent à des passions contre nature d'une espèce à l'autre. Ainsi de l'éléphant rival d'Aristophane le Grammairien dans l'amour pour une jeune marchande de fleurs dans la ville d'Alexandrie ; il ne lui cédait en rien dans le comportement d'un soupirant passionné : se promenant sur le marché où l'on vendait des fruits, il en prenait avec sa trompe, et les lui apportait. Il ne la quittait pas des yeux, ou le moins qu'il lui était possible, et passait quelquefois sa trompe par dessous son col jusque dans son giron, pour lui tâter les seins. On raconte aussi l'histoire d'un dragon amoureux d'une fille, celle d'une oie éprise d'un enfant, dans

la ville d'Asope, et d'un bélier faisant sa cour à la musicienne Glaucia. Et l'on voit couramment des singes furieusement épris d'amour pour des femmes, et l'on voit aussi certains animaux mâles s'adonner à l'amour de leurs congénères du même sexe.

102. Oppien et d'autres donnent quelques exemples qui montrent le respect que les animaux attachent à la parenté lors de leurs mariages, mais l'expérience nous montre bien souvent le contraire.

La génisse n'a pas honte de se livrer à son père,
Et la pouliche au cheval dont elle est née ;
Le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées,
Et l'oiselle à l'oiseau qui lui donna le jour.

[Ovide *Les Métamorphoses* X, v. 325]

103. Pour ce qui est de l'astuce malicieuse, en est-il un meilleur exemple que celui du mulet du philosophe Thalès ? Comme il traversait une rivière alors qu'il était chargé de sel, il y trébucha malencontreusement, et mouilla les sacs qu'il portait. S'étant rendu compte que le sel dissous avait allégé sa charge, il ne manquait jamais ensuite, dès qu'il rencontrait un ruisseau, de s'y plonger avec ses sacs, jusqu'à ce que son maître, ayant découvert son stratagème, le fasse charger de laine. Se trouvant déjoué, il abandonna sa ruse ! Il y a des animaux qui nous renvoient naturellement l'image de notre cupidité, car ils cherchent obstinément à s'emparer de tout ce qu'ils peuvent et le dissimulent soigneusement, même s'ils n'en ont pas l'usage.

104. Au chapitre des soins du ménage, ils nous surpassent non seulement dans cette prévoyance qui leur fait amasser et épargner pour les jours à venir, mais ils manifestent aussi une bonne connaissance de ce qu'il faut savoir en ce domaine. Les fourmis étendent hors de leur fourmilière leurs graines et leurs semences pour les éventer, les rafraîchir et les faire sécher quand elles voient qu'elles commencent à moisir et à sentir le rance, pour éviter qu'elles ne se corrompent et pourrissent. Mais les précautions et les soins qu'elles apportent à ronger les grains de blé dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Le blé ne demeure pas toujours sec ni sain, mais se ramollit, se détrempe et se liquéfie, devenant comme du lait en commençant à germer ; alors, de peur qu'il ne devienne semence et ne perde sa nature et ses propriétés de conservation nécessaires à leur nourriture, elles rongent l'extrémité par où le germe sort habituellement.

105. Quant à la guerre, qui est la plus grande et la plus magnifique des actions humaines, j'aimerais bien savoir si l'on peut en tirer argument pour notre supériorité, ou bien au contraire une preuve de notre faiblesse et imperfection. Car elle est vraiment la science de nous déchirer et entre-tuer, de provoquer la ruine et la perte de notre propre espèce, et il me semble qu'elle n'offre pas grand-chose qui puisse être désiré par les animaux qui ne la connaissent pas.

Quand donc un lion plus vaillant
A-t-il ôté la vie à un autre ?
Dans quelle forêt un sanglier est-il mort sous la dent
D'un plus fort que lui ?

[Juvénal *Satires* XV, v. 160]

106. Mais les bêtes n'en sont pas toutes exemptes, pourtant. En témoignent les furieux combats des « reines » d'abeilles, comparables aux campagnes guerrières de deux princes ennemis :

Souvent entre deux « reines(61) » éclate une discorde
Provoquant une émeute ; on peut alors imaginer
L'acharnement et la fureur guerrière
Qui s'emparent du peuple.

[Virgile *Géorgiques* IV, v. 67]

Je ne lis jamais cette admirable description sans y voir représentées la sottise et la vanité humaines. Car ces mouvements guerriers qui nous saisissent d'épouvante et d'horreur, cette tempête de sons et de cris,

L'éclair des armes s'élève jusqu'au ciel,
Et la terre alentour reluit de l'éclat de l'airain ;
Le sol sous le pas cadencé des soldats retentit,
Et les monts que frappent leurs clameurs
En renvoient jusqu'aux astres l'écho.

[Lucrèce *De la Nature* II, vv. 325-328]

Il est plaisant de voir que cet effrayant déploiement de tant de milliers d'hommes armés, de tant de fureur, d'ardeur et de courage est si souvent mis en branle pour de vaines raisons, et qu'il s'arrête si souvent pour des raisons anodines.

Les amours de Pâris, dit-on, plongèrent la Grèce
Dans une guerre funeste contre les Barbares.

[Horace *Épîtres* I, 2]

107. Ainsi toute l'Asie courut à sa perte et s'épuisa en guerres à cause de l'adultère de Pâris ! Le désir d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie intime, toutes choses qui ne devraient même pas conduire deux harengères à s'égratigner, voilà bien le motif d'une telle tempête ! Et si nous voulons en croire ceux-là même qui en ont été les principaux responsables et acteurs, écoutons le plus grand, le chef victorieux entre tous et le plus puissant qui fut jamais : le voici(62) qui se moque et tourne en dérision, de façon comique et spirituelle, plusieurs batailles hasardeuses livrées sur terre et sur mer, le sang et la vie de cinq cent mille hommes qui le suivirent et subirent son sort, les forces et les richesses des deux parties du monde épuisées pour le service de ses entreprises...

Parce qu'Antoine a fait l'amour à Glaphyre,
Fulvie m'impose de lui en faire autant !
Moi, besogner Fulvie ?
Et pourquoi pas Manius, s'il me le demande ?
Non, soyons raisonnable...
Faire l'amour ou la guerre, dit-elle.
Ah ! Plutôt perdre la vie que mon vit !
Sonnez, trompettes !

[Martial *Épigrammes* XI, 21]

(J'use ici en toute liberté de mon latin, avec la permission que vous m'en avez donnée, Madame(63)).

108. Et maintenant, ce grand corps avec tant d'aspects et de mouvements, qui semblent menacer le ciel et la terre...

Ils sont aussi nombreux que les vagues sur la mer de Libye,
Quand le sauvage Orion, l'hiver venu, s'y plonge.
Ils sont aussi drus que les épis brûlés du soleil à nouveau,
L'été dans les plaines d'Hermos ou les champs de Lycie...
Les boucliers résonnent, et la terre ébranlée frémit sous leurs pas.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, vv. 718 sq]

Ce monstre furieux, avec tant de bras et tant de têtes, c'est toujours l'Homme, faible, malheureux et

misérable. Ce n'est qu'une fourmilière mise en émoi et excitée dont...

> *Le noir bataillon s'avance dans la plaine.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, v. 404]

109. Un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une parole, un signe, une brume matinale, suffisent à le renverser et le jeter à terre. Frappez-le seulement d'un rayon de soleil au visage, et le voilà disparu, anéanti. Qu'on lui souffle seulement un peu de poussière dans les yeux, comme aux abeilles de notre poète(64), et voilà toutes ses enseignes, ses légions, rompues, fracassées, et le grand Pompée lui-même à leur tête. Car ce fut lui, me semble-t-il, que Sertorius(65) battit en Espagne avec toutes ces belles armes, qui ont aussi servi à d'autres : à Eumène contre Antigonos, à Suréna contre Crassus.

> *Ces grandes colères, ces terribles combats,*
> *Une poignée de poussière les calmera.*
>
> [Virgile *Géorgiques* IV, 86]

110. Qu'on lance des abeilles à la poursuite de ce monstre armé, elles auront tôt fait de le mettre en déroute. Il n'y a pas si longtemps, les Portugais faisant le siège de Tamly, dans le territoire de Xiatime(66), les habitants de cette ville apportèrent sur la muraille un grand nombre de ruches dont ils disposaient en quantité, et en chassèrent les abeilles avec du feu vers leurs ennemis si bien que ceux-ci abandonnèrent leur entreprise, ne pouvant supporter leurs attaques et leurs piqûres. Ainsi la victoire et la liberté de leur ville furent obtenues par ce secours d'un genre nouveau, et avec tant de succès qu'au retour du combat, pas une seule abeille ne manquait !

111. Les âmes des empereurs et celles des savetiers sont faites sur le même moule. Quand nous considérons l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles sont produites par des causes tout aussi importantes et pesantes. Mais nous nous trompons : ils sont mus et retenus dans leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous dans les nôtres. C'est la même raison qui nous fait nous quereller avec un voisin et qui jette les princes dans la guerre. Celle qui nous fait fouetter un laquais, quand il s'agit d'un roi, lui fait ruiner une province. Il ont des désirs aussi futiles que les nôtres, mais ils ont plus de pouvoir(67). De semblables désirs agitent un ciron et un éléphant.

112. En ce qui concerne la fidélité, on peut dire qu'il n'est aucun animal au monde qui soit aussi traître que l'homme. Les livres d'histoire racontent comment certains chiens ont cherché à venger la mort de leur maître. Le roi Pyrrhus ayant rencontré un chien qui montait la garde près d'un homme mort, et ayant entendu dire que cela faisait trois jours qu'il était là, donna l'ordre d'enterrer le corps et emmena ce chien avec lui(68). Mais un jour qu'il assistait aux présentations d'ensemble de son armée, le chien aperçut les meurtriers de son maître, courut vers eux avec force aboiements et en grande colère, fournissant ainsi le premier indice qui mit en route la justice, et lui permit de tirer vengeance de ce meurtre peu de temps après. Le chien du sage Hésiode en fit autant, quand il confondit les enfants de Ganistor de Naupacte, meurtriers de son maître. Un autre chien, gardien d'un temple d'Athènes, ayant aperçu un voleur sacrilège qui emportait les plus beaux joyaux, se mit à aboyer contre lui tant qu'il pouvait. Mais les gardiens ne s'étant pas réveillés pour autant, il se mit à le suivre, et, le jour s'étant levé, se tint alors un peu plus loin de lui, mais sans jamais le perdre de vue. Si l'homme lui offrait à manger, il n'en voulait pas, mais faisait fête de la queue aux passants qu'il rencontrait, et acceptait de leurs mains ce qu'ils lui donnaient. Si son voleur s'arrêtait pour dormir, il s'arrêtait aussi au même endroit. L'histoire de ce chien étant parvenue aux gardiens du temple, ils le suivirent à la trace, questionnant les gens sur son poil, et le retrouvèrent enfin

dans la ville de Cromyon(69), avec le voleur qu'ils ramenèrent à Athènes, où il fut puni. Et les juges, en reconnaissance de sa bonne conduite, attribuèrent sur le Trésor Public une mesure de blé pour la nourriture du chien, et prescrivirent aux prêtres d'avoir soin de lui. Plutarque raconte cette anecdote comme une chose très connue et qui serait arrivée à son époque.

113. Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons bien besoin de remettre ce mot en honneur), ce seul exemple y suffira(70). Appion raconte cette histoire en disant qu'il en a été lui-même le spectateur. « Un jour, dit-il, comme on offrait au peuple de Rome le plaisir de voir combattre de nombreuses bêtes sauvages venues de pays lointains, et principalement des lions d'une taille extraordinaire, l'un d'entre eux, par son comportement furieux, la grosseur et la force de ses pattes, ses rugissements altiers et effrayants, avait attiré sur lui l'attention de toute l'assistance. Parmi les esclaves qui furent offerts au peuple dans ce combat de fauves, il y avait un certain Androdus de Dace, qui appartenait à un noble romain de rang consulaire(71). Le lion l'ayant aperçu de loin, s'arrêta d'abord tout net, comme frappé d'étonnement, puis s'approcha tout doucement, calmement et paisiblement, comme s'il cherchait à le reconnaître. Cela fait, et convaincu de ne pas se tromper, il commença à agiter la queue comme font les chiens qui font fête à leur maître, à lécher les mains et les cuisses de ce pauvre malheureux glacé d'effroi et prêt à défaillir. Mais devant l'attitude bienveillante du lion, Androdus reprit ses esprits ; il osa le regarder et, l'ayant examiné, le reconnut : c'était un spectacle singulier et plaisant de voir les caresses qu'ils échangeaient ! Et le peuple ayant poussé des cris de joie, l'empereur fit appeler cet esclave pour en apprendre les raisons d'une aventure aussi étonnante. Il lui raconta alors cette histoire, inouïe et extraordinaire :

114. « Mon maître, dit-il, étant proconsul en Afrique, je fus contraint de m'enfuir, à cause de la cruauté avec laquelle il me traitait, étant battu tous les jours. Et pour me cacher à la vue d'un personnage ayant une si grande autorité sur la province, j'ai trouvé que le mieux était de m'en aller seul dans les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays-là, résolu à me tuer moi-même si je n'y trouvais pas de quoi me nourrir. Le soleil étant extrêmement brûlant à midi, et la chaleur insupportable, je découvris une grotte bien cachée et inaccessible, et m'y engouffrai. Mais peu après arriva ce lion, avec une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gémissant à cause des douleurs qu'elle lui causait. À son arrivée, je fus terriblement effrayé, mais quand il me vit réfugié dans un coin de son gîte, il s'approcha tout doucement de moi en me présentant sa patte abîmée, me la tendant comme pour me demander secours. Je lui ôtai alors un grand éclat de bois qui s'y trouvait, et m'étant un peu familiarisé avec lui, je pus presser sa plaie et en faire sortir tout le pus qui s'y était amassé, l'essuyai et la nettoyai le mieux possible. Comme il se sentait soulagé, et qu'il souffrait moins, il se reposa et s'endormit en me laissant sa patte entre les mains. À partir de là, nous vécûmes ensemble, lui et moi, trois années durant, dans cette grotte. Nous partagions la même nourriture : il m'apportait les meilleurs morceaux des bêtes qu'il tuait à la chasse, je les faisais cuire au soleil faute de pouvoir faire du feu, et je les mangeais. A la longue, je me lassai de cette vie de bête sauvage, et un jour que le lion était parti chasser comme de coutume, je partis. Le troisième jour, je fus pris par des soldats qui me ramenèrent d'Afrique ici chez mon maître, lequel me condamna à mort, et à être livré aux bêtes sauvages. Je vois que le lion a été pris lui aussi peu de temps après, et qu'il a voulu maintenant me récompenser de mes soins et de la guérison obtenue grâce à moi. Voilà l'histoire qu'Androdus raconta à l'empereur, et qui se répandit du coup de bouche en bouche. Si bien qu'à la demande de tous, il fut remis en liberté et amnistié de sa condamnation, et pour contenter le peuple, on lui fit même don de ce lion. Et depuis, dit Appion, on peut voir Androdus promenant ce lion en laisse à Rome, de taverne en taverne, recevant l'argent qu'on lui donne. Le lion se laisse couvrir des fleurs qu'on lui jette, et chacun de dire en les rencontrant : “ Voilà le lion hospitalier, voilà l'homme qui l'a soigné ! ” »

115. Nous pleurons souvent la perte des animaux que nous aimons ; elles en font autant pour nous.

Après s'avance, sans ornements, le cheval de Pallas, Æthon ;
Il pleure, et sa tête est baignée de larmes.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XI, 89]

116. Chez certains peuples, les femmes sont en commun ; chez d'autres, chacun a la sienne. N'est-ce pas la même chose chez les animaux ? Et n'y voit-on pas de mariages mieux respectés que les nôtres ?

117. Les animaux se donnent une société et une organisation, ils constituent entre eux des ligues pour se porter secours. Quand des bœufs, des porcs et autres animaux entendent les cris de celui qu'on maltraite, tout le troupeau accourt à son aide, se rallie pour le défendre. Quand un scare(72) avale l'hameçon d'un pêcheur, ses congénères s'assemblent en foule autour de lui, et rongent la ligne. Si d'aventure il y en a un qui se trouve pris dans une nasse, les autres lui tendent leur queue de l'extérieur, il la serre tant qu'il peut dans ses dents, et ils le tirent et le traînent ainsi au dehors. Quand l'un des leurs est attrapé, les barbeaux dressent une épine dentelée qu'ils ont sur le dos, et la frottent contre la ligne qu'ils parviennent à scier de cette façon.

118. Quant aux services que nous nous rendons les uns aux autres, pour les besoins de l'existence, on en trouve bien des exemples chez les animaux également. On prétend que la baleine ne se déplace jamais sans qu'elle ait devant elle un petit poisson semblable au goujon de mer, qu'on appelle pour cette raison le « pilote ». La baleine le suit, se laisse mener et manœuvrer aussi facilement que le gouvernail fait virer de bord un navire. Et en guise de récompense, alors que toute autre chose, bête ou vaisseau, qui entre dans la bouche de ce monstre y est immédiatement perdue et engloutie, ce petit poisson, lui, s'y réfugie en toute sécurité pour y dormir. Pendant son sommeil, la baleine reste immobile, mais aussitôt qu'il sort, elle se remet à le suivre sans cesse : si par malheur elle s'en écarte, elle va errer ça et là, et souvent se heurte aux rochers, comme un vaisseau qui n'aurait plus de gouvernail : c'est ce que Plutarque atteste avoir vu(73) dans l'île d'Anticyre(74).

119. Il y a une société du même genre entre le petit oiseau qu'on appelle « roitelet » et le crocodile : le roitelet sert de sentinelle à ce grand animal. Et si l'ichneumon(75) son ennemi s'approche pour le combattre, ce petit oiseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, l'éveille par son chant et à coups de bec pour l'avertir du danger. Il vit des restes de ce monstre, qui le reçoit familièrement dans sa bouche, et lui permet de becqueter dans ses mâchoires entre ses dents, pour y prendre les morceaux de viande qui y sont restés. Et si le crocodile veut fermer la bouche, il avertit d'abord le roitelet d'avoir à en sortir, en la refermant peu à peu sans le serrer ni le blesser.

120. Le coquillage qu'on nomme la nacre vit aussi avec le pinnothère, qui est un petit animal du même genre que le crabe, qui lui sert d'huissier et de portier : il se tient à l'ouverture de ce coquillage, qu'il tient constamment entrebaillé et ouvert, jusqu'à ce qu'il y voie entrer un petit poisson qui est une proie qui leur convient : alors il entre dans la nacre, la pince dans sa chair vive, et la contraint ainsi de se refermer. Alors tous deux ensemble mangent la proie qu'ils ont enfermée dans leur place forte.

121. Dans la façon de vivre des thons, on remarque une singulière connaissance des trois parties de la mathématique : ils enseignent à l'homme l'astronomie car ils s'arrêtent là où le solstice d'hiver les surprend, et n'en bougent plus jusqu'à l'équinoxe qui suit. Voilà pourquoi Aristote lui-même leur concède volontiers ce savoir. Quant à la géométrie et à l'arithmétique, on peut voir qu'ils forment toujours leur banc selon un cube, carré sur toutes les faces, avec un corps de bataillon solide, fermé et disposé sur six

faces égales, puis nagent dans cette formation carrée, aussi large derrière que devant, de sorte que si l'on en voit et compte un rang, on peut aisément en déduire l'effectif de toutes la troupe, puisque leur nombre en profondeur est égal à celui de la largeur, et la largeur, à la longueur.

122. En ce qui concerne la fierté(76), il est difficile d'en donner un exemple plus frappant que celui du grand chien qui fut envoyé des Indes au roi Alexandre(77). On lui présenta d'abord un cerf à combattre, puis un sanglier, puis un ours : il n'y prêta pas attention, et ne daigna même pas bouger. Mais quand il vit un lion, il se dressa aussitôt sur ses pattes, montrant par là manifestement qu'il considérait celui-là comme seul digne de se battre avec lui.

123. À propos du repentir et la reconnaissance de ses fautes, on raconte l'histoire d'un éléphant qui, ayant tué son cornac dans un violent accès de colère, en eut un chagrin tel qu'il ne voulut plus jamais manger et se laissa mourir. Quant à la clémence, on cite le cas d'un tigre, pourtant l'animal le plus inhumain de tous : comme on lui avait donné à manger un chevreau, il souffrit de la faim pendant deux jours sans vouloir s'y attaquer, et le troisième, il brisa la cage où il était enfermé pour aller chercher une autre proie, ne voulant pas s'en prendre au chevreau qui était devenu son compagnon et son hôte.

124. Quant aux bonnes relations qui se tissent par la vie en société, on sait que nous habituons couramment à vivre ensemble des chats, des chiens et des lièvres. Mais ce que l'expérience apprend sur les alcyons(78) à ceux qui voyagent sur les mers, et notamment sur la mer de Sicile, dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Y a-t-il une seule espèce d'animaux pour laquelle la nature ait autant honoré les couches, l'enfantement, la naissance ? Les poètes nous apprennent en effet que l'île de Délos, et elle seule, qui auparavant allait à la dérive, fut fixée pour permettre à Latone d'enfanter. Mais Dieu a voulu aussi que toute la mer fût calmée, rendue ferme et aplanie, sans vagues, sans vent ni pluie, pendant que l'alcyon fait ses petits, période qui est justement proche du solstice, le jour le plus court de l'année ; et du fait de ce privilège, nous avons sept jours et sept nuits, en plein cœur de l'hiver, où nous pouvons naviguer sans danger. Les femelles des alcyons ne reconnaissent pas d'autre mâle que celui qui est le leur, et elles l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner. S'il devient débile et impotent, elles le chargent sur leurs épaules, et le portent partout, le servant jusqu'à sa mort. Mais personne n'a encore pu trouver comment ni avec quoi l'alcyon fait le nid de ses petits.

125. Plutarque, qui en a vu et manipulé plusieurs, pense qu'il s'agit d'arêtes de poissons jointes et liées ensemble, entrelacées en long et en travers, avec des courbes et des arrondis ajoutés pour obtenir finalement une forme de vaisseau rond et prêt à naviguer. Et quand la construction est parfaitement achevée, l'alcyon le porte à la vague, là où la mer, en le battant doucement, lui montre ce qui n'est pas bien ajusté et doit être radoubé, les endroits où la structure se défait et qui doivent être renforcés pour affronter les paquets de mer. Et à l'inverse, le battement de la mer resserre ce qui est bien joint, de telle sorte qu'il ne peut plus se rompre ni défaire, ni être endommagé à coups de pierre ou de barre de fer, si ce n'est à grand peine. Et ce qui est le plus admirable, ce sont les proportions et la concavité, car elle est conçue et proportionnée de telle façon qu'elle ne peut recevoir ni admettre autre chose que l'oiseau qui l'a construite. Elle est impénétrable, close et fermée à toute autre chose, tellement d'ailleurs, que l'eau de la mer elle-même n'y peut pénétrer. Voilà une description bien claire, et prise à bonne source(79), de ce bâtiment. Et pourtant il me semble qu'elle ne nous renseigne pas encore suffisamment sur la complexité de cette architecture. Et de quelle vanité faut-il donc que nous fassions preuve pour placer en dessous de nous et dédaigner des choses que nous ne parvenons pas à comprendre ?

126. Voici ce que l'on peut ajouter pour prolonger un peu encore ce propos concernant l'égalité qui

existe entre nous et les animaux : ce privilège dont notre âme se glorifie, et qui consiste à ramener à sa propre nature tout ce qu'elle conçoit, à dépouiller de qualités mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, à contraindre les choses qu'elle estime dignes d'elle à se dévêtir et à se dépouiller de leurs propriétés corruptibles, et à laisser de côté, comme des vêtements superflus et vils, l'épaisseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, la rugosité, le poli, la dureté, la mollesse, et tout ce qui est sensible, pour les ramener à sa nature immortelle et spirituelle, de façon à ce que, par exemple, Rome ou Paris que j'ai dans l'esprit, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprends sans qu'il ait de grandeur ni de lieu, sans pierre, sans plâtre et sans bois, — eh bien ! Ce privilège-là, il semble bien appartenir aux animaux eux aussi. Car un cheval habitué aux trompettes, aux coups d'arquebuse et au combat, que nous voyons se trémousser et frémir en dormant, étendu sur sa litière, comme s'il se trouvait au milieu des combats, il est bien évident qu'il conçoit en esprit le son du tambour sans qu'il y ait de bruit, et une armée sans qu'elle ait d'armes ni de corps.

Tu verras en effet des chevaux vigoureux, couchés et endormis,
Inondés de sueur dans leurs rêves, souffler sans relâche,
Et bander leurs forces pour remporter la palme à la course !

[Lucrèce *De la Nature* IV, 987-989]

127. Le lièvre qu'un lévrier imagine en songe, et après lequel nous le voyons haleter en dormant, allonger la queue, remuer les jarrets, mimant parfaitement les mouvements de la course, c'est un lièvre sans poil et sans os.

Alanguis en leur repos les chiens de chasse,
Agitent soudain leurs pattes, et jappent,
Reniflent l'air à petits coups, comme sur la piste
D'une bête sauvage enfin trouvée. Et souvent, réveillés,
Ils poursuivent encore le cerf illusoire, le voient fuir,
Jusqu'à ce que, l'image évanouie, ils reviennent à eux.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 991 sq]

128. Nous voyons souvent les chiens de garde gronder en rêvant, puis aboyer vraiment et se réveiller en sursaut, comme s'ils apercevaient un étranger qui arrive. Cet étranger que voit leur esprit, c'est un homme immatériel, sans dimension, sans couleur, et sans existence réelle.

Les petits chiens de compagnie, espèce caressante,
Souvent sursautent, et se lèvent, inquiets,
Croyant avoir vu un visage inconnu, un étranger.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 999 sq]

NOTES

1. Certes, Montaigne utilise ici le mot « science » ; mais il ne saurait s'agir de ce que nous rangeons aujourd'hui sous ce mot... Et j'estime que le terme plus large de « connaissance » convient mieux, car il n'implique pas forcément l'idée d'une construction globale et cohérente bâtie sur des protocoles explicites.

2. Montaigne écrit « en doubte et à la balance ». Les commentateurs n'ont pas manqué de relever le fait que, en 1576, il avait fait graver pour lui-même une médaille sur laquelle justement, les plateaux d'une balance en équilibre symbolisaient son impossibilité d'alors à adopter une opinion plutôt qu'une autre... Mais ce scepticisme a connu de fortes variations.

3. Les éditions précédentes comportaient ici la phrase : « avec la négligence qu'on peut y voir, d'après le très grand nombre de fautes que l'imprimeur y laissa, ayant eu seul la responsabilité de ce travail. »

4. Je comprends ainsi les « choses externes » dont parle Montaigne ici.

5. A. Lanly se contente de traduire par « un pied ». Mais des exemples tels que : « Si noz facultez intellectuelles & sensibles, sont sans fondement & sans pied » ou « cette consideration, qui nous a faict forger & donner pied si volontiers, à cette loy » ou encore « l'humaine raison a persuadé, qu'elle n'avoit ny pied, ny fondement quelconque » montrent bien, à mon avis, que « pied » est à prendre ici non pas littéralement (car alors que dire de « fondement » ?), mais dans le sens de « base ».

6. Anonyme, imitant Virgile (*Énéide* VII, 587), à la louange de Ronsard.

7. Comme toujours chez Montaigne, deux termes quasi équivalents pour qualifier quelque chose... Nous éviterions certainement aujourd'hui ce que nous ressentons comme une redondance.

8. Bible de L. Segond, *Matth.* XVII, 20 : « Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : 'Transporte-toi d'ici là', et elle se transporterait ; rien ne vous serait impossible. »

9. Le texte dit : « orages publics ». Le mot « public » a pour le lecteur d'aujourd'hui un sens trop précis. Je propose donc une périphrase pour rendre l'idée, qui est, me semble-t-il, celle de bouleversements de la société.

10. L'expression employée par Montaigne « faire barbe (ou gerbe) de paille » signifiait : donner de la paille pour du grain, se moquer. « Rouler dans la farine » qui s'emploie encore aujourd'hui couramment, m'a semblé conserver la même idée, et convenir mieux dans le contexte que celle de « faire prendre des vessies pour des lanternes ».

11. Selon Diogène Laërce (*Vies..., Diogène* p. 717), Diogène aurait lancé une réplique de ce genre « à des Athéniens qui lui demandaient de se faire initier aux mystères », et il aurait dit : « Laissez-moi rire ! Agésilas et Épaminondas croupiraient dans le bourbier, tandis que n'importe quel pauvre type, à condition d'être initié, séjournerait dans les îles des Bienheureux ! »

12. Les éditeurs (Villey p. ex.) font ici référence au texte de Platon *Lois* X. Mais c'est plutôt I, 5, semble-t-il, où l'on peut lire : « quand quelqu'un se trouve près de ce qu'il croit devoir être la fin, pénètrent en lui la peur et le souci de choses dont auparavant il ne s'inquiétait pas. » Et il faut noter que ni le mot « athée », ni « athéisme », ne figurent dans le texte de Platon.

13. Platon *République* I : « Car les histoires que l'on raconte au sujet de ce qui se passe chez Hadès, à savoir que celui qui, en ce monde, a commis l'injustice, doit dans l'autre en rendre justice, ces histoires, dont il se riait jusqu'alors, voici maintenant qu'elles bouleversent son âme ». Comme indiqué à la note précédente, rappelons que les mots « athée » ou « athéisme » ne figurent pas explicitement dans le texte de Platon — bien entendu... Toutefois, dans le texte de Montaigne, ce « ils » renvoie bien à ceux dont il a été question au paragraphe 25.

14. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », le passage qui suit a été entièrement barré d'un trait de plume : nouvel indice des précautions que Montaigne avait peut-être jugé bon de prendre cette fois envers son imprimeur... ? Je traduis : « Si mon imprimeur aime ces préfaces ampoulées et maniérées sans lesquelles, selon la mode d'aujourd'hui, il n'est pas de bon livre, s'il n'en est pas bardé, il ferait mieux d'utiliser des vers comme ceux-là, qui sont de meilleure et plus ancienne race que ceux qu'il est allé y accrocher. »

15. Dans l'édition de 1588, on trouvait au lieu de la phrase précédente ceci : « Celui qui est d'ailleurs imbu d'une créance, reçoit bien plus aysément les discours qui lui servent, que ne faict celuy qui est abreuvé d'une opinion contraire comme sont ces gens icy. » Dans l'« exemplaire de Bordeaux », cette phrase a été surchargée par une correction manuscrite que ne reprend pas exactement l'édition de 1595 : « On couche volontiers le sens des escrits d'autrui a la faveur des opinions qu'on a prejugees en soi : et un atheiste se flate a ramener tous auteurs à l'atheisme : infectant de son propre venin la matiere innocente. Ceux cy ont quelque [..] ». Ma traduction suit le texte de 1595. Mais les différences ne sont pas négligeables, comme de remplacer « escrits » par « dicts ».

16. Platon *Timée*51 : « Il faut dire qu'à l'opinion tout hommeparticipe, qu'à l'intellection au contraire, les dieux ont part, mais des hommes, une petite catégorie seulement. »

17. Montaigne écrit « ces gens icy ». Il s'agit de ceux qui sont évoqués plus haut (§ 33) : « certains disent que ses arguments sont faibles et incapables de démontrer ce qu'il veut... » et donc des athées.

18. Ce sont les maximes « dictées à saint Paul par le Saint-Esprit », comme il est écrit dans *l'Épître aux Corinthiens* II, 8 — III, 9 — VIII,2 et *l'Épître aux Galates* VI. Cette dernière ainsi que celle qui concerne « l'hommequi présume de son savoir » étaient gravées en latin sur les poutres de la « librairie » de Montaigne.

19. En clair : ils n'admettent pas que l'on fasse appel, pour essayer de les convaincre, à des preuves « extérieures à la raison », c'est-à-dire divines. Ont-ils tellement tort ?

20. Il est plaisant aujourd'hui de voir un plaidoyer pour la « vraie religion » se fonder sur l'astrologie — par le moyen d'une citation d'un auteur de l'Antiquité !

21. Diogène Laërce *Vies... Anaxagore* II, 8 : « C'est lui [...] qui disait que la Lune a des habitations, mais aussi des sommets et des ravins ».

22. Plutarque éd. Amyot LXXI, *De la face qui apparoit au rond de la lune*

23. *Livre de la Sagesse* IX, 15 — cité par saint Augustin *Cité de Dieu* XII, XV.

24. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », « dict Pline » a été barré, ce qui semble indiquer que dans sa révision, Montaigne tenait à reprendre l'affirmation à son compte ?

25. Parmi les trois « conditions » : l'air, l'eau, la terre, la dernière est considérée comme étant « la pire ».

26. Les deux phrases précédentes ont été ajoutées dans l'édition de 1595. Faut-il y voir la main de Mlle de Gournay ?

27. Platon, *Le politique* p. 198 : « Telle était, Socrate, la vie des hommes sous Chronos. » (Chronos en grec et Saturne en latin renvoient à la même entité).

28. Platon, dans le *Timée*, 72.

29. On voit que même pour un Gascon, la langue basque était alors le symbole même de la langue incompréhensible ! Mais le rapprochement avec les animaux n'est pas des plus flatteurs...

30. Dans l'Antiquité on appelait ainsi un peuple plus ou moins légendaire, qui vivait au sud-est de l'Égypte sur le golfe de Suez. Strabon raconte qu'ils vivaient dans des trous de rochers, et Pline qu'ils mangeaient même des serpents, qu'ils n'avaient pas de langue propre, mais poussaient de simples cris.

31. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » portait ici : « sans discours & sans providence ». Le passage de « providence » à « prudence » est-il une coquille, ou bien une correction volontaire de la part de Mlle de Gournay ?

32. Traduire ici « art » par « technique » comme le fait A. Lanly (II, p. 122) m'a semblé exagérément anachronique : le mot n'est apparu avec ce sens que deux siècles plus tard, selon le *Petit Robert*

33. Le mot « police » est souvent employé pour désigner la société. Mais le contexte conduit à privilégier ici la notion d'organisation, et « organisme » m'a semblé convenir.

34. Ici les éditions faites du vivant de Montaigne, comme l'« exemplaire de Bordeaux » ajoutaient : « le visage, les pieds, les mains, les jambes, les épaules, la tête, selon que l'usage nous y convie ».

35. Que nous appelons précisément « défenses ».

36. Rat carnassier pouvant atteindre un mètre de long. Il était adoré dans l'ancienne Égypte, parce qu'il passait pour détruire les serpents et les œufs de crocodile.

37. A. Lanly (II, p. 125) traduit ici « ce que nous exprimons par la parole, il faut que nous l'exprimions d'abord à nous-mêmes ». Mais à mon avis dans le texte de Montaigne il n'est question que de la matérialité sonore, et non du sens de ce que l'on dit — ce que suggère pourtant le verbe « exprimer ».

38. Montaigne ne précise pas explicitement à quoi s'applique cette ressemblance ; A. Lanly (II, p. 125, note 162) estime qu'il peut s'agir de « l'ensemble des êtres vivants ». Mais dans les paragraphes précédents, c'est bien des animaux que Montaigne a traité, et c'est pourquoi j'ajoute « les animaux ».

39. *Ecclésiaste* 9-2. Montaigne a déjà fait référence à cette sentence au chapitre I, 36. « Tous ont même sort, juste et méchant, bon, pur et impur... » (Bible Osty, Seuil, p. 1350) et l'avait fait graver en latin sur les poutres de sa « librairie ». A. Lanly (II, p. 125, note 163) croit devoir ajouter que « L'Édition P.U.F. remarque (p. LXVIII) qu'il n'y a rien de tel dans l'Ecclésiaste ni dans l'Ecclésiastique. » Il se trompe, confondant la note 2 et la note 3 de ladite page — P. Villey indique seulement que « le texte de l'Ecclésiaste est assez sensiblement différent. ». Mais ce qu'il cite est le verset 3, alors que le 2 (cité plus haut ici) correspond très bien !

40. La dernière partie de cette phrase ne se lit que dans l'édition de 1595.

41. Plutarque éd. Amyot LVIII, *Quels animaux sont les plus advisez* f° 513 G.

42. Plutarque éd. Amyot VII, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy* f° 41 A .

43. Hérodote, IV, 71-72, qui dit toutefois que ces chevaux et ces jeunes gens avaient été étranglés auparavant...

44. La mer d'Azov.

45. Aristote, cité par Plutarque éd. Amyot LVIII, *Quels animaux sont les plus advisez* f° 519.

46. Plutarque *Vies...*, *Sylla* p. 887, ne mentionne pas explicitement les « poux » mais parle de « vermine » : « Il resta longtemps sans s'apercevoir qu'il avait un abcès dans les entrailles. Or cet abcès corrompit sa chair et la changea en vermine... ». D'ailleurs dans la phrase suivante, Montaigne parle bien de « ver ».

47. La rhubarbe passe pour être un purgatif ; le polypode (sorte de fougère) est laxatif et facilite l'évacuation de la bile.

48. Plante aromatique aux feuilles laineuses. Le Dictame de Crête a des propriétés vulnéraires (guérison des plaies).

49. Une fois de plus, on peut constater que Montaigne reprend, sans aucun esprit critique, tout ce qu'il trouve dans les « auteurs »...

50. G de Trapezonce ou de Trébizonde, (1395)1484), grammairien grec dont les traités étaient en usage dans les écoles au à l'époque de Montaigne.

51. L'édition de 1595 a omis « et sans discours », pourtant présent dans l'« exemplaire de Bordeaux ».

52. L'épisode semble tiré de l'*Histoire indienne*de cet auteur.

53. Montaigne a en effet exprimé déjà cette idée plus haut, Livre I, chap. 42, §1 : « il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste. »

54. Montaigne écrit « par le bec [...] c'est un poisson à coquille ». Mais le *remora*n'a pas plus de bec que de « coquille » !... Les *remora*ont sur la tête une large ventouse par laquelle ils s'attachent, à l'envers, et très solidement d'ailleurs, aux tortues, aux requins etc. Quant à arrêter les navires...

55. Ville de Phrygie.

56. Montaigne emploie le mot « mathématicien ». Claude Pinganaud (éd. Arléa) traduit par « astrologue », A. Lanly par « météorologue »... mot qui s'accorde mieux avec le contexte, mais qui n'est apparu qu'en 1783... Par ailleurs, le dictionnaire *Petit Robert*indique que le mot a signifié « astronome » jusqu'au XVIIIème. Mais les astronomes ont longtemps été aussi des astrologues... En fait il semble bien que le terme de « mathématicien » ait eu longtemps le sens générique de « savant », et c'est celui que j'ai choisi d'adopter ici.

57. Filets disposés en demi-cercle.

58. Le passage entre crochets figurait dans toutes les éditions jusqu'à celle de 1588 (« exemplaire de Bordeaux »), où il a été rayé d'un trait de plume. Il n'a pas été repris dans l'édition de 1595. Je l'indique cependant, pour l'intérêt qu'il présente.

59. Montaigne dit seulement : « comme à certain visage ». D. M. Frame et A. Lanly pensent que « nous » a été omis et considèrent qu'il s'agit d'un parallèle fait avec l'attitude des hommes. Cela se tient, mais « visage » a longtemps eu le sens de « contenance », « attitude », et peut donc s'appliquer à des chevaux.

60. Comme souvent, la citation donnée par Montaigne est inexacte ou incomplète. Et le sens de ces vers est bien plus leste que celui généralement donné par les traducteurs !

61. Le mot du texte latin est « regibus » (rex : *roi* ; mais Virgile évoque ici les abeilles, et nous parlons de « reine » de nos jours à leur propos.

62. Il s'agit de l'empereur Auguste, auquel Martial prête la parole dans les vers cités ensuite. L'épigramme prétend s'adresser à un « lecteur sévère » qui aurait reproché à Martial ses vers licencieux, et en guise d'excuse, le poète propose « ce sixain égrillard de César Auguste ».

63. Il s'agit de la princesse à laquelle il s'adressera encore plus loin, et à laquelle il a dédié l'Apologie : on pense généralement qu'il s'agit de Marguerite de Valois, fille de Henri II et femme de Henri de Navarre, futur Henri IV. Les vers de Martial étaient en latin, ce qui permettait de faire passer des choses un peu lestes...

64. Virgile, dans les *Géorgiques* dont il a été question plus haut.

65. P. Villey fait remarquer que Montaigne se trompe ici : ce n'est pas Sertorius, mais le peuple des Characitaniens qui furent vainqueurs ici. Mais il est vrai qu'ailleurs, Sertorius a remporté une victoire sur Pompée\index{Pompée.

66. A. Lanly indique (T. II, p. 141, note 274) que ce territoire, contrairement à ce qu'indique l'édition Villey, n'est pas en Inde, mais que c'est celui d'une tribu du Maroc. La

ville de « Tamly » n'a pas été vraiment identifiée.

67. A. Lanly traduit ici « ils veulent plus ». Il a tort, à mon avis : il s'agit bien d'une opposition « vouloir/pouvoir ».

68. Source : Plutarque éd. Amyot *Quels animaux...*

69. Le dictionnaire Gaffiot donne : « Bourg près de Corinthe » avec une référence dans Ovide *Métamorphoses* 7, 435.

70. Montaigne a tiré cette histoire (connue encore de nos jours), du livre d'Aulu-Gelle *Nuits att.* V, 14. Mais l'esclave dont il est question y a pour nom *Androclus* et non *Androclès*comme on l'appelle aujourd'hui. Comme le suggère A. Lanly (II, p. 142, note 280), l'imprimeur de Montaigne a probablement lu « d » au lieu de « cl ».

71. Aulu-Gelle a écrit : « servus viri consularis ». « Consul » : l'un des deux magistrats qui exerçaient l'autorité suprême, sous la République. J'emploie « rang consulaire » ; il s'agit probablement de ce qu'on appelait un « Proconsul », nom donné, après Sylla, aux anciens consuls qui recevaient le gouvernement d'une province et possédaient les pouvoirs militaire, civil et judiciaire (d'après le *Petit Robert*).

72. Poisson dont les dents sont soudées et forment une sorte de bec ; il vit en Méditerranée.

73. Plutarque éd. Amyot *Quels animaux...* XXXI.

74. Ile de la mer Égée, dans le golfe Maliaque (Dict. Gaffiot). A. Lanly (II, p. 143, note 286) dit que « l'atlas moderne comporte une île Antikythira, au sud de Kythira (Cythère) » et se demande s'il ne s'agit pas de la même. Possible, en effet.

75. Petit rat carnassier.

76. A. Lanly conserve « magnanimité ». Mais le mot a pris aujourd'hui un sens assez différent, me semble-t-il.

77. Source : Plutarque éd. Amyot *Quels animaux...*, XIX.

78. Source : Plutarque éd. Amyot *Quels animaux...* XXXV.

79. Plutarque éd. Amyot *Quels animaux...* XXXV.

Chapitre 12
Apologie de Raymond Sebond (2e partie)

129. Quant à la beauté du corps, il faudrait d'abord savoir, avant d'aller plus avant, si nous sommes d'accord sur sa définition... Il est vraisemblable que nous ne savons guère ce qu'est la beauté en soi en général, puisque nous donnons tant d'aspects divers à notre beauté humaine ; s'il en existait quelque forme prédéterminée, nous la reconnaîtrions tous d'un commun accord, comme nous le faisons pour la chaleur du feu. Or nous en imaginons les formes à notre guise :

> *Un teint de belge est vilain au visage romain.*
> [Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* XVIII, 26]

130. Aux Indes(1), on décrit ainsi la beauté : noire et basanée, avec de grosses lèvres gonflées, le nez plat et large, et le cartilage du nez chargé de gros anneaux d'or, pour le faire pendre jusqu'à la bouche ; la lèvre inférieure est chargée aussi de gros cercles enrichis de pierreries pour la faire tomber sur le menton ; et il est considéré comme élégant de montrer les dents jusqu'au-dessous des racines. Au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et on les étire autant que l'on peut artificiellement. Un de nos contemporains(2) raconte qu'il a vu chez un peuple d'orient, ce souci de les agrandir être prisé au point de les charger de pesants bijoux, si bien qu'il pouvait sans peine passer son bras même vêtu par un trou de leurs oreilles.

131. Ailleurs, on trouve des peuples qui se noircissent les dents avec soin, et méprisent ceux qui les ont blanches. Ailleurs encore, on les teint en rouge. Il n'y a pas que chez les Basques que les femmes se trouvent plus belles avec la tête rasée, mais dans bien d'autres pays, et qui plus est, même dans certaines contrées glaciales, comme le rapporte Pline. Les mexicaines considèrent comme un signe de beauté la petitesse du front, et si elles s'épilent par tout le corps, c'est sur ce front qu'elles entretiennent et font croître leurs cheveux avec art. Elles considèrent comme si importante la taille de leurs seins, qu'elles prétendent pouvoir donner le sein à leurs enfants par-dessus leur épaule. Pour nous, ce serait le signe même de la laideur...

132. Chez les Italiens, la beauté est grosse et massive ; chez les Espagnols, sèche et maigre. Chez nous, elle est blanche pour l'un et brune pour l'autre. Pour celui-ci elle est molle et délicate, et pour cet autre, forte et vigoureuse. Tel y demande mignardise et douceur, tel autre fierté et majesté. De même que pour Platon la sphère est la plus belle figure, pour les Épicuriens, c'est plutôt la pyramide ou le carré : ils ne peuvent ravaler un dieu à la forme d'une boule.

133. Mais quoi qu'il en soit, Nature ne nous a pas privilégiés en cela plus que sur autre chose dans ses lois communes. Et si nous y regardons de près, nous verrons que s'il y a quelques animaux moins favorisés que nous sur le chapitre de la beauté, il y en a un grand nombre d'autres qui le sont plus. « *En beauté, nous sommes dépassés par beaucoup d'animaux.* » [Cicéron, *De natura deorum* 1, 10] Et même par des animaux terrestres — nos compatriotes. Car pour ce qui est des animaux marins, si on laisse de côté la forme du corps, qui ne peut se comparer, tellement elle est différente, nous leur cédons beaucoup pour la couleur, l'éclat, le poli, la souplesse. Et nous ne le cédons pas moins aux animaux des airs. Quant à cette prérogative que constitue notre stature droite, regardant vers le ciel son origine, et que font valoir les poètes,

Alors que les animaux, face baissée, regardent vers la terre,
Dieu a relevé le front de l'homme, et lui ordonne
De contempler le ciel et d'élever son regard vers les astres.

[Ovide *Les Métamorphoses* I, 84]

... elle est vraiment trop poétique, car il y a plusieurs bestioles qui ont le regard tout à fait dirigé vers le ciel ; et le cou des chameaux et des autruches, je le trouve encore plus relevé et plus droit que le nôtre !

134. Quels sont les animaux qui n'ont pas la face tournée vers le haut, dirigée vers l'avant, qui ne regardent pas en face d'eux, comme nous, et qui ne découvrent pas, dans leur posture ordinaire, une aussi grande partie du ciel et de la terre que l'homme ? Et quelles sont les qualités de notre constitution corporelle évoquées par Platon ou Cicéron qui ne peuvent être aussi attribuées à mille sortes d'animaux ?

135. Ceux qui nous ressemblent le plus, ce sont les plus laids et les plus méprisables de tous : car en ce qui concerne l'apparence du visage, ce sont les singes, les magots :

Combien nous ressemble le singe, le plus laid de tous les animaux !

[Ennius, in Cicéron, *De natura deorum*, I, 35]

Pour ce qui est de l'intérieur et des parties vitales, c'est le porc [si l'on en croit les médecins(3)]. Certes, quand j'imagine l'homme tout nu (et même s'il s'agit du sexe qui semble le mieux doté sur le plan de la beauté), ses tares, ses servitudes naturelles et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raisons de nous couvrir qu'aucun autre animal. Nous avons des excuses pour avoir fait des emprunts à ceux que la nature avait mieux favorisés que nous, et de nous être parés de ce qui faisait leur beauté(4), de nous être cachés sous leurs dépouilles de laine, de plume ou de soie.

136. Remarquons d'ailleurs que nous sommes le seul animal dont la nudité(5) offense ses semblables, et le seul qui doit se cacher de ceux de son espèce pour satisfaire ses besoins naturels. C'est aussi un aspect digne de considération que ceux qui sont les maîtres en la matière prescrivent comme remède aux passions amoureuses la vue entière et libre du corps convoité, et prétendent que pour refroidir l'affection, il n'est besoin que de voir librement ce que l'on aime.

Qui découvre au grand jour les secrètes parties
Du corps de l'être aimé, sent sa passion s'éteindre
Au milieu des transports...

[Ovide *Remèdes à l''amour* v. 429]

137. Et encore que cette recette puisse après tout s'expliquer par une humeur un peu délicate et dégoûtée, voilà un signe étonnant de notre imperfection : l'habitude et la connaissance nous détournent les uns des autres. Ce n'est pas tant la pudeur que l'habileté et la sagesse qui rendent nos dames tellement portées à nous refuser l'entrée de leurs cabinets de toilette avant d'être parées et maquillées pour se montrer en public,

Nos Vénus le savent bien et cachent avec soin
Les coulisses de leur vie aux hommes
Qu'elles veulent retenir et enchaîner.

[Lucrèce *De la Nature* IV, vv. 1185-1187]

alors que chez beaucoup d'animaux, il n'est rien que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens : de leurs excrétions et sécrétions elles-mêmes, nous tirons non seulement des mets délicats pour nos repas, mais nos plus riches ornements et nos meilleurs parfums.

138. Ce que j'ai dit là ne concerne que notre façon d'être ordinaires, et n'est pas sacrilège au point de vouloir y inclure jusqu'à ces divines, surnaturelles et extraordinaires beautés qu'on voit parfois briller parmi nous, comme des astres sous un voile corporel et terrestre.

139. Au demeurant, et de notre propre aveu, la part que nous accordons aux animaux dans les faveurs de la nature est bien avantageuse pour eux. Nous nous attribuons des biens imaginaires et chimériques, des biens futurs mais absents, dont l'esprit humain ne peut être certain ; ou encore, des biens que nous nous attribuons faussement, par défaut de jugement, comme la raison, la science et l'honneur. Et nous leur laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables : la paix, le repos, la sécurité, l'innocence, la santé... La santé ! Le plus beau et le plus riche présent que la nature puisse nous faire. Au point que chez les philosophes, même stoïciens, on va jusqu'à dire qu'Héraclite et Phérécyde, s'ils avaient pu échanger leur sagesse contre la santé, et se délivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie de peau qui les tourmentaient, ils l'auraient fait volontiers.

140. Et par là ils donnent encore plus de valeur à la sagesse, en la mettant en balance avec la santé, qu'ils ne le font dans cette autre opinion qui leur est prêtée, à savoir que si Circé avait présenté à Ulysse deux breuvages, l'un pour faire d'un sage un fou, et l'autre un fou d'un sage, Ulysse aurait plutôt dû accepter celui qui l'eût fait devenir fou que de consentir à ce que Circé puisse changer son apparence humaine en celle d'un animal. Ils disent que la sagesse elle-même aurait parlé à Ulysse de cette façon : « Quitte-moi, abandonne-moi là plutôt que de me loger sous les traits et le corps d'un âne. » Quoi ! Cette grande et divine science, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison, par le jugement et par l'âme que nous l'emportons sur les animaux : c'est par notre beauté, notre joli teint, la belle disposition de nos membres ; et pour cette beauté-là, il nous faut renoncer à notre intelligence, à notre sagesse, et à tout le reste...

141. Soit. J'accepte cet aveu franc et naïf. Ils ont certes reconnu que ces facultés dont nous faisons tellement de cas ne sont que vaine imagination. Quand bien même les animaux auraient toute la vertu, la science, la sagesse et les capacités des Stoïciens, ce ne seraient toujours que des animaux, et ils ne seraient pas comparables à un homme misérable, méchant, insensé. Car enfin : tout ce qui n'est pas comme nous n'est rien qui vaille ; et Dieu lui-même, pour qu'on le reconnaisse, doit nous ressembler, comme il sera dit plus loin. On voit par là que ce n'est pas par un raisonnement fondé, mais par une sotte fierté et par opiniâtreté que nous nous préférons aux autres animaux et que nous nous isolons de leur condition et de leur compagnie.

142. Mais pour en revenir à mon propos, je dirai que nous avons pour notre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le chagrin, la superstition, l'inquiétude des choses à venir, et même après notre vie, l'ambition, la cupidité, la jalousie, la haine, les désirs débridés, insensés et indomptables, la guerre, le mensonge, la déloyauté, le dénigrement et la curiosité. Certes, nous l'avons payée très cher, cette belle raison dont nous nous glorifions, cette capacité de juger et de connaître, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infini de passions avec lesquelles nous sommes sans cesse aux prises. A moins de faire valoir, comme le faisait Socrate(6), ce notable avantage que nous avons sur les animaux, à savoir que là où la nature leur a prescrit certaines saisons et certaines limites pour la volupté amoureuse, elle nous a au contraire laissés libres de nous y livrer à toute heure et en toute occasion. « *Le vin est rarement bon pour les malades, et il leur nuit le plus souvent ; aussi mieux vaudrait-il ne pas leur en donner du tout, plutôt que leur faire courir un danger manifeste dans l'espoir d'une guérison douteuse. De même, cette vivacité de pensée, cette perspicacité, cette ingéniosité que nous nommons « raison », puisqu'elle est nuisible à beaucoup et utile à si peu, peut-être serait-il préférable pour le genre humain qu'elle ne lui*

eût pas été accordée plutôt que de l'avoir reçue si libéralement et si largement ». [Cicéron, *De natura deorum* III, 27]

143. De quelle utilité pouvons-nous estimer qu'elle ait pu être pour Varron et Aristote, cette capacité à comprendre tant de choses ? Les a-t-elle dispensés des difficultés humaines ? Ont-ils été déchargés pour cela des maux qui accablent un portefaix ? Ont-ils tiré de la Logique quelque consolation à la goutte ? Pour avoir su qu'il s'agissait d'une inflammation des jointures, l'ont-ils moins ressentie ? Ont-ils pu s'arranger avec la mort, d'avoir su que certains peuples s'en réjouissent, et d'avoir été trompés parce qu'ils savent qu'en certains pays les femmes sont publiques ? Et à l'inverse, bien qu'ils aient tenu le premier rang pour le savoir, l'un chez les Romains, l'autre chez les Grecs, et à l'époque où la science y était la plus florissante, nous n'avons pourtant pas appris qu'ils aient eu une vie particulièrement remarquable. On sait même que le Grec a eu quelque difficulté à effacer certaines taches de la sienne...(7)

144. Sait-on si la volupté et la santé sont plus délectables pour celui qui connaît l'astronomie et la grammaire ?

> *Aurait-on le membre moins raide parce qu'on est illettré ?*
> [Horace *Épodes* VIII, v. 17]
>
> *Et la honte et la pauvreté lui sont-elles moins importunes ?*
> *Certes, tu éviteras ainsi maladies et décrépitude,*
> *Chagrins et soucis ; et ta vie sera longue*
> *Et ton destin meilleur.*
> [Juvénal *Satires* XIV, 156-158]

145. J'ai vu en mon temps cent artisans et cent laboureurs plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et c'est à eux que je préférerais ressembler. La science fait peut-être partie des choses nécessaires à la vie(8), comme la gloire, la noblesse, la dignité ou, tout au plus comme la richesse, et autres qualités vraiment utiles — mais de loin, il me semble, et un peu plus en imagination que par nature.

146. Notre communauté humaine n'a guère besoin de plus de fonctions, de règlements et de lois que les grues ou les fourmis dans la leur. Et néanmoins, on voit qu'elles s'y conduisent très normalement, même sans avoir d'instruction. Si l'homme était sage, il donnerait aux choses leur juste prix, selon leur utilité et leur commodité pour son existence.

147. Si on nous répartit selon nos actions et notre conduite, on trouvera un plus grand nombre d'hommes remarquables chez les ignorants que chez les savants — et ceci pour toute sorte de vertu. La Rome primitive me semble avoir fourni bien plus d'hommes de grande valeur, pour la paix comme pour la guerre, que la Rome savante qui causa elle-même sa ruine. Et quand bien même tout le reste serait semblable, l'honnêteté et la pureté demeureraient au crédit de l'ancienne, car elle est synonyme de simplicité.

148. Mais je laisse cette question de côté, car elle m'entraînerait au-delà de mon propos. Je dirai seulement encore ceci : seules, l'humilité et l'obéissance peuvent former un homme de bien. Il ne faut pas laisser à l'appréciation de chacun le soin de savoir où est son devoir : il faut le lui prescrire, et non le lui laisser choisir à sa guise. Car sinon, en fonction de la faiblesse et de la variété infinie de nos raisons et de nos opinions, nous nous forgerions en fin de compte des devoirs qui nous conduiraient à nous dévorer les uns les autres, comme le disait Épicure(9).

149. La première loi que Dieu a jamais donnée à l'homme, ce fut celle de la pure obéissance ; ce fut un

commandement, nu et simple, à propos duquel l'homme n'eut rien à savoir ni à dire, d'autant que l'obéissance est le devoir normal d'une âme raisonnable, qui reconnaît l'existence d'un bienfaiteur céleste et supérieur. De l'obéissance et de la soumission naît toute vertu, comme tout péché naît de l'orgueil(10). Et à l'inverse : la première tentation qui vint à l'humaine nature, son premier poison, c'est le diable qui l'insinua en nous, nous promettant la science et la connaissance. « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal(11) ». De même les Sirènes, dans le poème d'Homère, pour tromper Ulysse et l'attirer dans leurs pièges dangereux et funestes, lui promettent le savoir. La peste, pour l'homme, c'est de penser qu'il détient la connaissance. Voilà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par notre religion, comme étant un élément favorable à la croyance et à l'obéissance. « Prenez garde qu'on ne fasse de vous une proie au moyen de la philosophie et par de vaines séductions tirées des choses du monde(12). »

150. Il y a un consensus général entre tous les philosophes de toutes les écoles sur ce point : le souverain bien réside dans la tranquillité de l'âme et du corps. Mais où trouver cette tranquillité ?

> *Au total, le sage ne voit que Jupiter au-dessus de lui,*
> *Libre, honoré, riche, beau, roi des rois, florissant*
> *De santé, sauf quand il vomit sa bile.*
>
> [Horace *Épîtres* I, I, 106-108]

Il semble, en vérité, que Nature, pour nous consoler de notre état misérable et chétif, ne nous ait donné en partage que la présomption. C'est ce que dit Épictète : « L'homme n'a rien qui lui appartienne en propre, sinon l'usage de ses pensées. » Nous n'avons reçu en partage que du vent et de la fumée. « Les dieux ont la santé dans la réalité, dit la philosophie, et ne sont malades qu'en imagination ; l'homme, au contraire, ne possède les choses qu'en imagination, et ses maux, eux, sont bien réels. » Nous avons bien eu raison de vanter la force de notre imagination, car tous nos biens sont imaginaires. Entendez faire le fier ce pauvre et pitoyable animal !

151. « Il n'y a rien, dit Cicéron, qui soit aussi doux que de se consacrer aux lettres ; de ces lettres par lesquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de la nature, les cieux sur ce monde lui-même, les terres et les mers nous sont révélés ; ce sont elles qui nous ont appris la religion, la modération, la noblesse de cœur, et qui ont arraché notre âme aux ténèbres pour lui faire voir toutes ces choses élevées, basses, premières, dernières et intermédiaires ; ce sont elles qui nous donnent de quoi vivre bien et dans le bonheur, et nous guident pour que notre existence s'écoule sans déplaisir et sans souffrance. » [Cicéron, *Tusculanes* V, 36] Cet homme-là ne semble-t-il pas parler de la condition de Dieu éternel et tout-puissant ? Et dans la réalité des faits, mille pauvres femmes ont vécu au village une vie plus égale et plus douce, plus stable que ne fut la sienne.

> *Ce fut un dieu, oui un dieu, grand Memmius,*
> *Qui le premier trouva ce mode de vie*
> *Qu'on appelle aujourd'hui sagesse, et qui par sa science*
> *Arracha la vie à de telles tempêtes et profondes ténèbres,*
> *Pour l'établir dans un tel calme, et une si claire lumière.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 8]

152. Voilà de bien pompeuses et belles paroles ; mais un léger accident mit l'intelligence de leur auteur dans un état pire que celui du moindre berger, malgré ce dieu précepteur(13) et cette sagesse divine. D'une semblable impudence est cette promesse que l'on trouve dans le livre de Démocrite : « Je vais tout dire », le sot titre qu'Aristote nous décerne comme « dieux mortels », et le jugement de Chrysippe disant que Dion était aussi vertueux que Dieu lui-même. Et mon cher Sénèque reconnaît, dit-il, que Dieu lui a

fourni de quoi vivre, mais que c'est de lui-même qu'il tire le bien-vivre, conformément à ce que dit cet autre auteur : « *Nous avons raison de glorifier notre vertu ; nous ne pourrions le faire si nous la tenions d'un dieu et non de nous-mêmes* » [Cicéron *De natura deorum* III, 36]

153. Et ceci, encore de Sénèque : « Le sage a un courage semblable à celui de Dieu, mais sur fond d'humaine faiblesse, et par là il lui est supérieur. » [Sénèque, *Épîtres, ou « Lettres à Lucilius »* LIII] Rien d'aussi banal que des traits d'une telle sottise(14). Il n'en est pas un parmi nous qui s'offense autant de se voir comparé à Dieu que de se voir ravalé au rang des autres animaux : c'est que nous sommes plus soucieux de notre intérêt que de celui de notre créateur.

154. Mais il faut fouler aux pied cette sotte vanité et secouer vivement et courageusement les fondements ridicules sur lesquels s'édifient ces idées fausses. Tant qu'il sera persuadé de disposer de quelque moyen et de quelque force par lui-même, jamais l'homme ne reconnaîtra ce qu'il doit à son maître : il fera toujours de ses œufs des poules, comme on dit ; il faudrait aller jusqu'à le mettre tout nu en chemise. Voyons donc quelque exemple notable de sa philosophie.

155. Posidonios(15), tourmenté par une si douloureuse maladie qu'elle lui faisait se tordre les bras et grincer des dents, pensait bien faire la nique à la douleur en s'exclamant : « Tu as beau faire, je ne dirai pas que tu es un mal. » Il ressent les mêmes souffrances que mon laquais, mais il se fait fort de tenir au moins sa langue selon les lois de son école (16). « Inutile de faire le fier en paroles et succomber en fait. » [Cicéron *Tusculanes* II, 13]

156. Archésilas(17) souffrait de la goutte. Carnéade étant venu le voir et s'en retournant tout chagrin, il le rappela pour lui montrer ses pieds et sa poitrine : « Il n'est rien venu depuis le bas jusque là-haut », lui dit-il. Cet homme-là a une attitude un peu meilleure : il sent son mal et voudrait en être débarrassé. Mais son courage n'en est pas abattu ni affaibli. Le précédent, lui, se cramponne à sa raideur, plus verbale, je le crains, que réelle. Quant à Denys d'Héraclée(18), souffrant de brûlures cuisantes aux yeux, il fut contraint d'abandonner ces stoïques résolutions.

157. Mais à supposer que la science fasse en effet ce qu'on prétend : émousser et atténuer la dureté des infortunes qui nous poursuivent, que fait-elle, sinon ce que fait beaucoup plus radicalement et plus évidemment l'ignorance ? Le philosophe Pyrrhon, exposé sur les mers aux dangers d'une forte tempête, ne trouva pas de meilleur exemple à donner à ceux qui étaient avec lui que d'imiter le sang-froid d'un porc qui voyageait avec eux, et ne manifestait aucun effroi(19). Au-delà de ses préceptes, la philosophie nous renvoie aux exemples de l'athlète et du muletier, chez qui on observe généralement beaucoup moins de sensibilité à la mort, à la douleur et autres maux, et bien plus de fermeté que la science n'en fournit jamais à celui qui n'est pas né avec ces qualités ou ne s'y est pas préparé lui-même spontanément.

158. Qu'est-ce donc qui fait que l'on incise et entaille plus facilement que les nôtres les membres délicats d'un enfant — ou ceux d'un cheval — si ce n'est qu'ils ne s'y attendent pas ? Combien en est-il que la seule force de l'imagination a rendus malades ? Nous voyons couramment des gens se faire saigner, purger, et prendre des médicaments pour guérir des maux imaginaires. Quand les vraies maladies nous font défaut, la science nous prête les siennes : ce mauvais teint est signe de quelque fluxion catarrheuse ; la saison chaude vous menace de ses fièvres ; cette coupure dans la ligne de vie de votre main gauche vous avertit de quelque importante et imminente indisposition. Et pour finir, l'imagination s'adresse ouvertement à la santé elle-même : l'allégresse et la vigueur de la jeunesse ne peuvent demeurer en l'état : il faut leur enlever du sang et de la force, de peur qu'elles ne se tournent contre vous-même. Comparez la vie d'un homme soumis à de telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant conduire par ses

tendances naturelles, mesurant les choses seulement en fonction du présent, sans science et sans se faire de souci à l'avance, qui n'a du mal que lorsqu'il en ressent vraiment, alors que l'autre a souvent une pierre dans l'âme avant de l'avoir dans les reins ! Comme s'il n'était pas bien assez temps de supporter le mal quand il est là, il l'anticipe en esprit, et court au devant de lui.

159. Ce que je dis à propos de la médecine n'est qu'un exemple, et peut s'appliquer à n'importe quelle science. C'est de là que vient cette conception des anciens philosophes, pour qui la reconnaissance de la faiblesse de notre jugement constituait le souverain bien. Mon ignorance m'offre autant d'occasions d'espérance que de crainte, et comme je n'ai d'autre règle pour ma santé que celles que je tire des exemples pris chez les autres, et de ce que je vois se produire dans les mêmes conditions, je vois qu'il en est de toutes sortes, et je fais miens les rapprochements qui me sont les plus favorables. J'accueille à bras ouverts une santé que je veux libre, pleine et entière, et j'aiguise mon appétit pour mieux en jouir, d'autant plus qu'elle m'est désormais moins ordinaire et plus rare. Je me garde bien de troubler son repos et sa douceur en adoptant volontairement un nouveau mode de vie : les animaux nous montrent suffisamment combien l'agitation de l'esprit nous apporte de maladies.

160. Quand on nous dit que les gens du Brésil ne mouraient que de vieillesse du fait de la tranquillité et de la douceur de leur climat, je crois plutôt que ce qui est en cause c'est la tranquillité et la sérénité de leur âme, exempte de toute émotion, pensée ou occupation contraignante ou déplaisante : ce sont des gens qui passaient leur vie dans une admirable simplicité et ignorance, sans culture, sans lois, sans roi, sans quelque religion que ce soit.

161. Et d'où vient ce que l'expérience nous montre, que les hommes les plus grossiers et les plus lourdauds sont les meilleurs et les plus recherchés en matière d'exploits amoureux ? Et que l'amour d'un muletier est souvent mieux accepté que celui d'un galant homme, sinon que chez ce dernier l'agitation de l'âme trouble sa force physique, la brise, l'épuise, comme elle se trouble et s'épuise ordinairement elle-même ? Qu'est-ce qui la dérange, qui la pousse le plus souvent à la folie, sinon sa promptitude, son acuité, son agilité, sa force propre, pour tout dire ? De quoi est faite la plus subtile folie sinon de la plus subtile sagesse ? De même que des grandes amitiés naissent les grandes inimitiés et des santés vigoureuses les maladies mortelles, ainsi des mouvements particulièrement vifs de notre esprit naissent les plus extraordinaires folies, et les plus excentriques : il n'y a qu'un demi-tour de clé à donner pour passer de l'une à l'autre.

162. Le comportement des fous nous montre bien comment la folie opère à partir des plus vigoureuses opérations de l'esprit. Qui ne sait combien est ténu l'écart entre la folie et les audacieux échafaudages d'un esprit libre, ou avec les effets d'une vertu suprême et extraordinaire ? Platon dit que les gens atteints de mélancolie sont les plus faciles à instruire et les meilleurs ; et il n'en est pas qui soient autant qu'eux sujets à la folie. Quantité d'esprits ont été ruinés par leur propre vivacité et leur propre souplesse. Quelle plongée vient de faire(20), à force d'excitation et d'agitation d'esprit, l'un des poètes italiens les plus imaginatifs, les plus ingénieux, les mieux formés à la poésie antique et pure qu'on ait vu de longtemps ! N'a-t-il pas là de quoi savoir gré à cette vivacité d'esprit qui a tué son esprit ? À cette clarté qui l'a aveuglé ? À cette exigence, cette tension de la raison qui lui ont ôté la raison ? À la méticuleuse et laborieuse quête de la connaissance qui l'a conduit à la stupidité ? À cette rare aptitude aux exercices de l'esprit qui l'empêche désormais de s'y livrer et va jusqu'à le priver d'esprit ? J'ai ressenti encore plus de déception que de compassion en le voyant(21), à Ferrare, en si piteux état, se survivant à lui-même, ne se connaissant plus, ni même ses propres ouvrages que, sous ses yeux, mais sans qu'il le sache, on a fait connaître tels qu'ils étaient, sans les avoir corrigés ni mis en forme.

163. Voulez-vous un homme sain, bien équilibré, avec un comportement solide et stable ? Répandez sur lui les ténèbres, l'oisiveté et la lourdeur d'esprit. Nous devons nous abêtir pour nous assagir, et nous aveugler pour nous guider. On dit que l'avantage d'avoir peu de désirs et d'être peu sensible aux douleurs et aux maux provoque justement l'inconvénient de nous rendre aussi moins sensibles et moins attirés par la jouissance des biens et des plaisirs. Cela est vrai, mais la misère de notre condition fait que nous avons moins de choses dont jouir qu'à fuir, et que nous sommes moins sujets à l'extrême volupté qu'à une petite douleur. « *Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur* » [Tite-Live *Histoire romaine* XXX, 21] Nous ne ressentons pas la bonne santé comme nous ressentons la moindre maladie.

Une simple égratignure nous tourmente,
Alors que la santé ne nous est guère sensible.
Je me réjouis de ne souffrir ni de la poitrine ni du pied,
Mais je n"ai pas le sentiment d"être bien portant.(22)

164. Ce que nous appelons « bien-être » n'est que l'absence du « mal-être ». Voilà pourquoi l'école(23) philosophique qui a le plus vanté la volupté, ne l'a cependant définie que comme l'absence de souffrance. Ne pas avoir de mal, c'est le plus grand bien que l'homme puisse espérer, comme disait Ennius. « *C'est trop de bonheur que de n'avoir point de malheur.* » [Cicéron *De finibus* II, 13] Car cette excitation, cette démangeaison que l'on éprouve dans certains plaisirs, et qui semble nous emporter au-delà de la simple bonne santé et de l'absence de douleur, cette volupté active, changeante et je ne sais trop comment dire, cuisante et mordante, ne vise en fait qu'à un seul but : éviter la douleur. L'ardeur qui nous porte vers les femmes ne fait que chercher à chasser la souffrance que nous cause le désir ardent et furieux, ne demande qu'à l'assouvir et le mettre au repos, à dissiper cette fièvre. Et de même pour les autres désirs. Je dis donc que si la simplicité nous achemine vers l'absence de mal, elle nous achemine en fait vers un état très heureux pour notre condition. Il ne faut donc pas l'imaginer obtuse au point de n'avoir aucun goût.

165. Crantor(24) avait bien raison de combattre l'insensibilité au mal prônée par Épicure, si elle se faisait telle que la venue du mal et sa naissance même en soient absentes. Je ne suis pas pour cette absence totale de douleur, qui n'est ni possible ni souhaitable. Je suis content de ne pas être malade ; mais si je le suis, je veux savoir que je le suis, et si on me cautérise ou incise, je veux le sentir. Car en fait, si on déracinait la connaissance que nous avons du mal, on extirperait en même temps celle de la volupté, et au bout du compte, on anéantirait ce qui fait l'homme. « *Cette insensibilité à la douleur se paie cher : l'abrutissement de l'esprit et l'engourdissement du corps.* » [Cicéron *Tusculanes* III, 6] Le mal a sa place chez l'homme ; il ne doit pas toujours fuir la douleur, ni toujours suivre la volupté.

166. Quand la science elle-même ne parvient pas à nous donner la force de résister à nos maux, elle nous rejette dans les bras de l'ignorance, et c'est tout à l'honneur de cette dernière. Contrainte d'en arriver à cet arrangement, la science nous lâche la bride, et nous permet de nous réfugier dans le giron de l'ignorance, de nous mettre ainsi à l'abri des coups du sort. En effet, que veut-elle dire d'autre, quand elle nous dit de ne plus penser aux maux qui nous étreignent, mais aux voluptés disparues, de nous servir du souvenir des biens passés pour nous consoler des maux présents, et d'appeler à notre secours un plaisir évanoui, pour l'opposer à ce qui nous tracasse ? « *Pour soulager les chagrins, il [Épicure] propose de nous détourner des pensées désagréables pour évoquer des plaisirs* ». [Cicéron *Tusculanes* III, 15] Si la force lui manque, la connaissance s'efforce d'utiliser la ruse ; si la vigueur du corps et des bras lui font défaut, elle esquisse alors un pas de côté, tout en souplesse... Peut-on demander en effet, non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme de bon sens, de se contenter du souvenir d'un vin grec quand il ressent les brûlures d'une forte fièvre ? N'est-ce pas le payer en fausse monnaie ? Et aggraver son état ?

C'est redoubler sa peine que rappeler de bons souvenirs(25).

167. Voici un autre conseil du même ordre, et c'est la philosophie qui le fournit : ne garder en mémoire que le bonheur passé, et oublier tous les ennuis que nous avons dû supporter. Comme s'il était en notre pouvoir d'oublier ceci ou cela ! Voilà donc encore un médiocre conseil.

Qu'il est doux le souvenir des bonheurs enfuis(26).

[vers d"Euripide, in Cicéron *De finibus* II, 32, 105]

168. Comment donc la philosophie, qui devrait me fournir des armes pour combattre l'infortune, me donner le courage de fouler aux pieds toutes les adversités humaines, en arrive-t-elle à cette faiblesse qui consiste à me faire courir en zigzag comme un lapin, avec des détours craintifs et ridicules ? La mémoire nous représente, non pas ce que nous voudrions, mais ce qui lui plaît. Il n'est même rien qui grave aussi vivement quelque chose dans notre souvenir que le désir de l'oublier : c'est une bonne méthode, pour garder quelque chose à l'esprit et l'y graver, que lui demander de le faire disparaître. Ce qui suit est faux : « *Il nous est possible d'enterrer nos malheurs dans un oubli perpétuel, et de nous souvenir avec plaisir de nos agréables moments* » [Cicéron, *De finibus* I, 17] Mais ceci est vrai : « *Je me souviens même de ce que je ne voudrais pas ; je ne peux oublier ce que je voudrais* » [Cicéron, *De finibus* II, 32] Et de qui est cette réflexion ? De celui « *qui seul a osé se proclamer sage*(27) »

Lui dont le génie domina le genre humain,
Éclipsant tout, comme le soleil éteint,
À son lever toutes les étoiles.

[Lucrèce *De la Nature* III, 1043-44]

Vider et nettoyer la mémoire, n'est-ce pas la voie qui mène à l'ignorance ?

L'ignorance est un faible remède pour nos maux.

[Sénèque *Œdipe* III, 117]

169. On connaît plusieurs préceptes du même genre, qui nous invitent à emprunter au peuple des opinions sans consistance quand la raison vive et forte ne parvient pas à s'imposer, pourvu qu'elles nous apportent bien-être et soulagement. Quand on ne peut guérir la plaie, il vaut mieux l'endormir et l'atténuer(28). Je crois qu'on ne me dira pas le contraire : si l'on pouvait maintenir un moment de vie plaisant et calme en le rendant stable et réglé, au prix d'une certaine faiblesse et déficience de jugement, on le ferait sans doute.

Je vais me mettre à boire et répandre des fleurs,
Quitte à passer pour un fou.

[Horace *Épîtres* I, 5, vv 14-15]

170. Plus d'un philosophe serait de l'avis de Lycas(29). Ayant au demeurant des mœurs bien réglées, vivant tranquillement et paisiblement parmi les siens, ne manquant à aucun de ses devoirs ni envers ses proches ni envers les étrangers, se tenant à l'écart des choses nuisibles, il s'était mis cette idée dans la tête, à la suite d'un dérangement d'esprit, qu'il se trouvait perpétuellement au théâtre en train d'y voir des distractions, des spectacles, et les plus belles comédies au monde. Guéri par les médecins de cette déplorable disposition, il les mit aussitôt en procès, pour qu'ils le rétablissent dans la douceur de ses rêveries.

Hélas, mes amis ! vous m'avez tué au lieu de me guérir !
Vous m'avez dérobé mon bonheur,
Avec cette illusion qui faisait ma joie !

[Horace *Épîtres* II, 2, vv. 138-140]

171. Sa folie ressemblait à celle de Trasylaos, fils de Pythodoros, qui était persuadé que les navires qui abordaient et relâchaient au Pirée étaient tous à son service exclusivement. Et il se réjouissait de sa bonne fortune, les accueillant avec joie. Son frère Criton l'ayant fait soigner pour qu'il retrouve ses esprits, il regrettait cet état dans lequel il avait vécu dans la liesse, et exempt de tout souci. C'est ce que dit ce vers grec ancien

> *Ne pas penser fait le charme de la vie.*
> [Sophocle, *Ajax* v. 554]

qu'il y a bien des avantages à ne pas être très malin. L'Ecclésiaste le dit aussi : « Beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin ; qui acquiert du savoir acquiert aussi peine et tourment. »

172. Les philosophes admettent en général(30), comme dernière solution à toute sorte de difficultés, de mettre fin à une vie que nous ne pouvons supporter. « *Ça te plaît ? Résigne-toi. Ça ne te plaît pas ? Sors de là comme tu voudras.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXX] « *La douleur te pique ? Ou même elle te torture ? Si tu es sans défense, tends la gorge ; mais si tu es revêtu des armes de Vulcain, c'est-à-dire de courage, résiste.* » [Cicéron *Tusculanes* II, 14] Voici encore ce mot des banquets grecs, qu'ils appliquent à ce cas : « Qu'il boive ou qu'il parte », qui sonne mieux dans la langue d'un Gascon, qui change volontiers les « b » en « v », que dans celle de Cicéron(31).

> *Si tu ne sais bien vivre, cède ta place à ceux qui savent.*
> *Assez joué, assez mangé, assez bu ! Il est temps de partir.*
> *Pour ne pas boire plus qu'il ne faut,*
> *Et que la jeunesse en goguette ne se moque et ne te chasse.*
> [Horace *Épîtres* II, 2, vv. 213-216]

Mais pour la philosophie, n'est-ce pas ici l'aveu de son impuissance ? Est-ce autre chose qu'un simple renvoi à l'ignorance, pour qu'on y soit à couvert, mais donc à la stupidité elle-même, à l'insensibilité, au non-être ?

> *Averti par son grand âge du déclin de sa mémoire*
> *Et de ses facultés, Démocrite, de lui-même,*
> *Alla offrir sa tête à son destin.*
> [Lucrèce *De la Nature* III, 1052 sq]

173. C'est bien là ce que disait Antisthène : « Il faut faire provision de bon sens pour comprendre, ou de corde pour se pendre. » Et Chrysippe de renchérir en citant ce propos du poète Tyrtée : « De la vertu, ou de la mort, s'approcher (32) ». Et Cratès, quant à lui, disait que l'amour se guérissait par la faim, sinon par le temps. Et pour celui à qui ces deux moyens ne plairaient : la corde pour se pendre !

174. Sextius, dont Sénèque et Plutarque parlent si favorablement, s'étant jeté, toutes affaires cessantes, dans l'étude de la philosophie, décida de se jeter dans la mer parce qu'il trouvait trop longues ses études et ses progrès trop lents. À défaut de pouvoir atteindre la science, il courut vers la mort. Voici ce que dit la Loi(33) à ce propos : « S'il arrive quelque grave inconvénient auquel on ne puisse remédier, le port est proche : on peut se sauver à la nage hors de son corps, comme on le ferait d'un esquif qui prend l'eau ; car c'est la crainte de mourir, et non le désir de vivre, qui tient le sot attaché à son corps. »

175. La simplicité rend la vie plus agréable, et la rend aussi plus candide et meilleure, comme j'ai déjà commencé à le dire plus haut. Les simples et les ignorants, dit saint Paul(34), s'élèvent vers le ciel et l'atteignent ; nous autres, avec tout notre savoir, nous plongeons dans les abîmes infernaux. Je ne

m'attarderai pas sur Valentian(35), ni sur Licinius, tous deux empereurs romains, ennemis déclarés de la science et des lettres qu'ils appelaient le venin et la peste de tout état politique. Non plus qu'à Mahomet qui, comme je l'ai entendu dire, interdit la science à ses fidèles. Mais l'exemple de ce grand Lycurgue, avec son prestige, doit certes peser dans la balance, de même que l'admiration que l'on peut éprouver pour cette cité de Lacédémone, si grande, si admirable, et si longtemps florissante dans la vertu et le bonheur, sans que les lettres y soient enseignées ni pratiquées.

176. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau, découvert du temps de nos pères par les Espagnols, peuvent témoigner que ces peuples sans magistrats ni lois vivent de façon mieux réglée et plus honnêtement que les nôtres, où il y a plus d'officiers de justice et de lois qu'il n'y a d'hommes ordinaires et d'actions en justice.

D'assignations et de requêtes,
D'informations et de procurations,
Ils ont les mains et poches pleines,
Et des liasses de gloses, de consultations et procédures.
Avec eux, les pauvres gens ne sont jamais tranquilles,
Cernés de partout par les notaires,
Les procureurs et les avocats.

[L"Arioste *Roland Furieux* XIV, 84]

177. Un sénateur romain des derniers siècles disait que l'haleine de leurs prédécesseurs puait l'ail, que leur estomac était parfumé de bonne conscience, et qu'à l'inverse, ceux de son temps ne sentaient que le parfum au dehors, et qu'ils puaient au-dedans de toutes sortes de vices. Il me semble qu'ils étaient très savants et avaient bien du talent, mais manquaient cruellement de vertu. La rusticité, l'ignorance, la sottise, la rudesse, s'accompagnent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le savoir, traînent après eux la méchanceté ; l'humilité, la crainte, l'obéissance, la bienveillance (qui sont les qualités principales pour la pérennité de la société humaine), demandent qu'on ait une âme vierge, docile et peu présomptueuse.

178. Les chrétiens savent particulièrement bien à quel point la curiosité est un mal naturel et originel chez l'homme. C'est avec le souci de devenir plus savant et plus sage que commença le déclin du genre humain ; c'est par là qu'il s'est voué à la damnation éternelle. L'orgueil est la cause de sa perte et de sa corruption. C'est l'orgueil qui jette l'homme hors des chemins ordinaires, qui lui fait aimer la nouveauté, et préférer être le chef d'une troupe errante et dévoyée sur le sentier de la perdition, préférer être maître et professeur d'erreur et de mensonge, plutôt que d'être un disciple de l'école de la vérité, se laissant conduire par d'autres mains sur les sentiers fréquentés, sur la bonne voie. C'est peut-être là qu'il faut voir le sens de ce mot grec ancien disant que « la superstition suit l'orgueil, et lui obéit comme à son père(36) ».

179. Ô orgueil, comme tu nous entraves ! Quand Socrate apprit que le dieu de la sagesse lui avait attribué le nom de Sage, il en fut saisi d'étonnement, et il avait beau s'examiner et se secouer, il ne trouvait aucun fondement à ce décret divin. Il savait qu'il y en avait d'autres qui étaient justes, modérés, courageux et savants tout comme lui, et de plus éloquents, plus beaux, et plus utiles à son pays. Il conclut finalement qu'il ne se distinguait des autres et n'était sage que parce qu'il ne se considérait pas comme tel ; que pour son dieu c'était une bêtise propre à l'homme que de se croire savant et sage, que la meilleure doctrine était celle de l'ignorance, et la simplicité la meilleure façon d'être sage.

180. La Parole Sainte déclare misérables ceux d'entre nous qui ont une haute opinion d'eux-mêmes :

« Boue et cendre, leur dit-elle, comment peux-tu te glorifier ? ». Et ailleurs : « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre ; et qui la jugera quand, la lumière s'étant éloignée, elle se sera évanouie ? » Nous ne sommes rien ; nos forces sont bien incapables de concevoir l'élévation divine, et des œuvres de notre créateur, celles qui portent le mieux sa marque, celles qui sont le plus évidemment les siennes, sont celles que nous comprenons le moins. C'est pour les chrétiens un motif de croire que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus rationnelle qu'elle est contraire à la raison humaine, car si elle relevait de la raison, ce ne serait plus un miracle ; et s'il y en avait déjà un exemple, ce ne serait plus une chose extraordinaire. « Dieu est mieux connu si l'on est ignorant » dit saint Augustin. Et Tacite : « Il est plus saint et plus respectueux de croire aux actions des dieux que de les connaître eux-mêmes. » [Tacite *Vie d'Agricola, La Germanie* XXXIV] Et Platon estime qu'il y a quelque impiété vicieuse à trop s'interroger sur Dieu et sur le monde, et sur les causes premières des choses. « En vérité il est difficile de connaître le père de cet univers, et si on y parvient, il est impie de le révéler au vulgaire. » dit Cicéron(37).

181. Certes, nous employons les mots « puissance », « vérité », « justice » : ce sont des mots qui évoquent quelque chose de grand ; mais ce « quelque chose », nous ne le voyons nullement, et nous ne pouvons le concevoir. Nous disons que Dieu craint, que Dieu s'irrite, que Dieu aime,

> *Mettant des mots de mortel sur des choses immortelles.*
> [Lucrèce *De la Nature* V, v. 122]

Ce sont là des sensations et des émotions que nous ne pouvons placer en Dieu avec la forme qu'elles ont pour nous, et nous ne pouvons pas non plus les imaginer avec la forme qu'elles ont pour lui. C'est à Dieu seul qu'il appartient de se connaître et d'interpréter ses œuvres. Et c'est imparfaitement qu'il le fait dans notre langage, pour s'abaisser et descendre jusqu'à nous qui demeurons attachés à la terre(38).

182. Comment la sagesse pourrait-elle lui convenir, elle qui est un choix entre le bien et le mal, puisqu'aucun mal ne peut l'atteindre ? Et que dire de la raison ou de l'intelligence, dont nous nous servons pour rendre visibles les choses obscures, puisque rien n'est obscur pour Dieu ? Et la justice, qui attribue à chacun ce qui lui appartient, et que l'on a instituée pour les besoins de la société humaine, quelle forme a-t-elle en Dieu ? Et la tempérance, qui n'est que la modération de plaisirs charnels qui n'ont pas leur place en lui ? Le courage pour supporter la douleur, l'effort, les dangers, tout cela lui appartient aussi peu : ces trois choses ne peuvent parvenir jusqu'à lui. C'est pourquoi Aristote(39) considère qu'il est également exempt de vertu et de vice. « *La bienveillance et la colère lui sont étrangers, ces passions ne concernent que les âmes faibles.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 17]

183. La connaissance que nous avons de la vérité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas avec nos propres forces que nous l'avons acquise. C'est Dieu qui nous l'a apprise, entièrement, par l'intermédiaire de ceux qu'il a choisis comme témoins dans le peuple, simples et ignorants, pour nous communiquer ses admirables secrets : notre foi n'est pas quelque chose que nous avons acquis par nous-mêmes, c'est un pur présent dû à la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par notre raisonnement ou notre intelligence que nous avons reçu notre religion, mais par une autorité et une injonction extérieures. La faiblesse de notre jugement y contribue mieux que sa force, et notre aveuglement plus que la clairvoyance. C'est par notre ignorance, plus que par notre science que nous sommes savants du divin savoir. Ce n'est pas étonnant si nos capacités naturelles et terrestres ne peuvent concevoir cette connaissance surnaturelle et céleste. Contentons-nous d'y apporter notre obéissance et notre sujétion, car, comme il est écrit dans l'Évangile : « Je détruirai la sagesse des sages, et j'abattrai l'intelligence des intelligents. Où est le sage ? Où est l'homme cultivé ? Où est le raisonneur de ce temps ? Dieu n'a-t-il pas abêti la sagesse de ce monde ? Puisque le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, c'est par la simple prédication qu'il lui a plu de

sauver les croyants(40). »

184. Aussi me faut-il donc examiner finalement s'il est dans le pouvoir de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette quête, qu'il poursuit depuis tant de siècles, l'a enrichi de quelque nouvelle force, et de quelque solide vérité.

185. Je crois qu'il m'avouera, s'il parle sincèrement, que tout ce qu'il a pu tirer d'une si longue chasse, c'est d'avoir appris à reconnaître sa faiblesse. L'ignorance qui est naturellement en nous, nous l'avons vérifiée et confirmée par cette longue étude. Il est advenu à ceux qui sont véritablement savants ce qui advient aux épis de blé : ils s'élèvent et dressent fièrement la tête tant qu'ils sont vides, mais quand ils sont pleins et lourds de grain, dans leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. Ainsi des hommes qui, ayant tout essayé et tout sondé, mais n'ayant trouvé en cet amas de science et de ressources de toutes sortes, rien de solide ni de ferme, mais seulement de la vanité, ont renoncé à leur présomption, et ont accepté leur condition naturelle.

186. C'est ce que Velleius fit remarquer à Cotta et à Cicéron : qu'ils avaient appris de Philon « qu'ils n'avaient rien appris ». Phérécide, l'un des sept sages, alors qu'il était mourant, écrivit à Thalès : « J'ai ordonné à mes proches, quand ils m'auront enterré, de te porter mes écrits. S'ils vous plaisent, à toi et aux autres sages, publie-les ; sinon, détruis-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui puisse me satisfaire moi-même ; je ne prétends pas connaître la vérité, ni même y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les découvre(41). » L'homme le plus sage qu'il y eut jamais, Socrate, quand on lui demanda ce qu'il savait, répondit qu'il savait qu'il ne savait rien. Il confirmait ainsi ce que l'on dit : la plus grande part de ce que nous savons est la moindre de celles que nous ignorons. C'est-à-dire que cela même que nous pensons savoir est une partie, et bien petite, de notre ignorance. « Nous savons les choses en songe, dit Platon, et en vérité nous les ignorons(42). « Tous les anciens, ou presque, ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien percevoir, rien savoir, que nos sens étaient limités, notre intelligence faible, et courte notre vie ». [Cicéron *Académiques* I, 12]

187. De Cicéron lui-même, qui devait au savoir toute sa valeur, Valérius a dit que sur ses vieux jours, il commença à se désintéresser des Lettres(43). Et à l'époque où il les cultivait, c'était librement, sans être inféodé à aucune doctrine, suivant ce qui lui semblait le plus probable, tantôt dans une « école », tantôt dans une autre. Il se maintenait toujours dans le scepticisme académique. « Je vais parler, mais sans rien affirmer ; je chercherai toujours, doutant le plus souvent, et me défiant de moi-même. » [Cicéron *De Divinatione* II, III]

188. J'aurais trop beau jeu, si je voulais considérer l'homme sous son aspect commun et dans l'ensemble ; je pourrais pourtant le faire en suivant sa propre règle, qui juge de la vérité non par la valeur des voix, mais par leur nombre. Laissons là le peuple,

> *Qui dort tout éveillé, et bien qu'il soit vivant*
> *Et les yeux bien ouverts, n'a guère qu'une vie morte,*
> [Lucrèce *De la Nature* III, vv. 1046 et 1048]

car le peuple n'a pas conscience de lui-même, il n'a pas de jugement, et laisse dans l'oisiveté la plupart de ses facultés naturelles. Je veux parler de l'homme dans sa situation la plus haute.

189. Considérons-le à travers ce petit nombre d'hommes supérieurs et rares qui, doués naturellement au départ d'une belle et exceptionnelle force d'âme naturelle, l'ont encore renforcée et améliorée par l'effort,

l'étude et l'artifice, et l'ont menée au plus haut degré de la sagesse qu'elle puisse atteindre. Ils l'ont utilisée en tous sens et de toutes sortes de façons, ils l'ont appuyée et arc-boutée sur tout ce qui pouvait la soutenir, l'ont enrichie et enjolivée de tout ce qu'ils ont pu emprunter pour son avantage, que ce soit dans ce bas-monde ou dans l'autre : c'est chez eux que l'on trouve l'humaine nature sous sa forme la plus haute. Ils ont organisé le monde par des institutions et des lois ; ils l'ont instruit par des techniques et des sciences, ainsi que par leurs conduites exemplaires. Je ne tiendrai compte que de ces gens-là, de leur témoignage et de leur expérience : voyons jusqu'où ils sont allés et où ils se sont arrêtés(44). Les dérèglements et les défauts que nous trouverons chez eux, le monde pourra bien les considérer comme siens sans hésitation.

190. Quand on cherche quelque chose, il y a toujours un moment où l'on peut dire soit qu'on a trouvé, soit que c'est impossible, soit que l'on est encore en train de chercher. Toute la philosophie est répartie entre ces trois modes. Son but est de rechercher la vérité, la science, la certitude. Les Péripatéticiens, Épicuriens, Stoïciens, et quelques autres, ont cru les avoir trouvées. Ils ont donné forme aux sciences que nous connaissons, et les ont traitées comme des certitudes. Clitomachos, Carnéade et les Académiciens ont désespéré de jamais les trouver, et estimé que nous n'avions pas les moyens suffisants pour concevoir la vérité. Leur conclusion, c'est le constat de l'ignorance et de la faiblesse humaines. Cette école a eu la descendance la plus importante et les plus nobles représentants.

191. Pyrrhon et les autres sceptiques ou « épéchistes(45) » dont les opinions, selon de nombreux auteurs anciens, sont tirées d'Homère, des Sept Sages, d'Archiloque, d'Euripide, et aussi de Zénon, de Démocrite, de Xénophane, disent qu'ils sont encore à la recherche de la vérité. Ils considèrent que ceux qui pensent l'avoir trouvée se trompent complètement, et ils pensent même qu'il y a encore trop de vanité chez ceux qui estiment que les forces humaines ne sont pas capables de l'atteindre. C'est que, en effet, pour mesurer notre capacité à connaître et à juger de la difficulté des choses, il faut déjà faire preuve d'une science extrême — et ils doutent que l'homme en soit capable.

> *Qui pense qu'on ne sait rien ne sait même pas*
> *Si l'on peut dire qu'on ne sait rien.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 470]

192. L'ignorance qui se connaît, qui se juge et se condamne n'est pas une complète ignorance ; pour être telle, il faudrait qu'elle s'ignore elle-même. De sorte que l'attitude des Pyrrhoniens consiste à hésiter, douter, chercher, n'être sûrs de rien, et ne répondre de rien. Des trois fonctions de l'esprit : l'intelligence, la sensibilité, le jugement, ils reconnaissent les deux premières, et laissent la dernière dans l'ambiguïté, sans montrer de penchant ou d'approbation, si peu que ce soit, d'un côté ou de l'autre.

193. Zénon représentait par des gestes la façon dont il concevait cette division des facultés de l'esprit : la main largement ouverte signifiait la vraisemblance ; à demi-fermée, et les doigts un peu repliés, l'acquiescement ; le poing fermé, la compréhension ; et quand le poing de la main gauche était encore plus serré, la science.

194. Le caractère donné à leur jugement par les Pyrrhoniens : droit et inflexible, acceptant tout ce qui se présente sans s'y attacher et sans y donner leur assentiment, les conduit vers l'ataraxie, qui est un mode de vie paisible, tranquille, exempt des agitations que nous devons à l'opinion et à la connaissance que nous pensons avoir des choses ; c'est en effet de ces agitations que nous viennent la crainte, la cupidité, l'envie, les désirs immodérés, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de la nouveauté, la rébellion, la désobéissance, l'obstination, et la plupart de nos maux corporels. Et de fait, ils évitent ainsi les

rivalités que pourrait susciter leur doctrine. Car leurs débats sont peu animés, et ils ne craignent guère la contradiction.

195. Quand ils disent que tout corps pesant va vers le bas, ils seraient bien ennuyés si on les croyait, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on les contredise, pour susciter le doute et suspendre tout jugement, ce qui est leur but. Ils ne mettent en avant leurs opinions que pour combattre celles qu'ils pensent que nous avons nous-mêmes. Si vous adoptez leur point de vue, ils soutiendront volontiers le point de vue contraire : tout leur est indifférent, ils n'ont aucune préférence. Si vous affirmez que la neige est noire, ils essaieront au contraire de prouver qu'elle est blanche ; mais si vous dites qu'elle n'est ni l'un ni l'autre, ils s'efforceront de montrer qu'elle est à la fois l'un et l'autre ; si vous déclarez tenir pour certain que vous n'en savez rien, ils soutiendront que vous le savez. Et si même vous affirmez catégoriquement que vous en doutez, ils se mettront en devoir de vous démontrer que vous n'en doutez pas du tout, ou que vous ne pouvez en juger ni décider que vous en doutez. Alors, par ce doute extrême qui va jusqu'à saper ses propres fondations, ils se séparent et se distinguent de plusieurs opinions, y compris de celles-là même qui ont soutenu de diverses manières le doute et l'ignorance.

196. Puisque ceux qui suivent leurs dogmes peuvent dire l'un vert et l'autre jaune, pourquoi n'auraient-ils pas eux-mêmes le droit de douter ? Y a-t-il une chose que l'on vous demande d'accepter ou de refuser que l'on ne puisse considérer comme ambiguë ? Les autres sont portés comme par la tempête, vers telle ou telle opinion, vers l'école épicurienne ou stoïcienne, sans l'avoir vraiment décidé ni choisi, et même le plus souvent avant d'avoir atteint l'âge du discernement, en fonction des usages de leur pays, ou du fait de l'éducation qu'ils ont reçue de leurs parents, ou encore par le fait du hasard, et ils s'y trouvent engagés, asservis, et comme pris dans un piège dont ils ne peuvent se défaire — « *ils se cramponnent à une doctrine comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés.* » [Cicéron *Académiques* II, III] Pourquoi donc ne leur serait-il pas concédé à eux-mêmes de préserver leur liberté, et d'examiner les choses sans obligation ni servitude ? « *D'autant plus libres et indépendants qu'ils disposent d'un pouvoir absolu de juger.* » [Cicéron *Académiques* II, III]

197. N'est-ce pas un avantage que de ne pas être soumis à la nécessité qui bride les autres ? Ne vaut-il pas mieux réserver son avis plutôt que de sombrer dans toutes les erreurs que l'imagination humaine a produites ? Ne vaut-il pas mieux suspendre sa croyance que de se mêler à ces factions séditieuses et querelleuses ? Qu'irai-je donc choisir ? Ce qu'il vous plaira, pourvu que ce soit vous qui choisissiez. Voilà une sotte réponse, et c'est à elle pourtant que tout dogmatisme en arrive, lui qui ne nous permet pas d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le parti le plus fameux : il ne sera jamais si sûr qu'il ne vous faille, pour le défendre, attaquer et combattre cent et cent autres partis contraires. Ne vaut-il donc pas mieux se tenir en dehors de cette mêlée ? Il vous est permis d'adopter, comme s'il en allait de votre honneur et de votre vie, l'opinion d'Aristote sur l'éternité de l'âme, et de contredire et démentir Platon là-dessus. Et il leur serait interdit, à eux, d'en douter ? S'il est loisible à Panætius de réserver son jugement sur les haruspices, les songes, oracles et autre vaticinations, dont les Stoïciens ne doutent nullement, pourquoi un sage n'oserait-il pas, sur toutes choses, se comporter de la même façon que lui le fait pour celles qu'il a apprises de ses maîtres, qui ont été établies par le commun accord de l'école dont il est le disciple et le zélateur ?

198. Si c'est un enfant qui juge, il ne sait pas de quoi il s'agit ; si c'est un savant, il a des idées préconçues. Les Pyrrhoniens se sont donné un extraordinaire avantage dans les combats, en s'étant déchargés du soin de se protéger ; peu leur importe qu'on les frappe, pourvu qu'ils frappent. Et ils tirent parti de tout : s'ils sont vainqueurs, votre proposition est boiteuse et si c'est vous, c'est la leur. S'ils se

trompent, ils démontrent l'ignorance ; et si vous vous trompez, c'est vous qui la démontrez. S'ils prouvent qu'on ne sait rien, c'est bien. S'ils ne peuvent pas le prouver, c'est bien aussi. « *De sorte qu'en trouvant d'aussi bonnes raisons pour et contre, il soit plus aisé de réserver son jugement sur tel point ou sur tel autre.* » [Cicéron *Académiques* I, 12] Et ils se vantent de trouver pourquoi une chose est fausse bien plus facilement que de trouver pourquoi elle est vraie.

199. Leurs façons de s'exprimer sont celles-ci : « Je n'affirme rien ; les choses ne sont pas plus ainsi qu'autrement, ou que ni l'un ni l'autre ; je ne comprends pas cela ; les apparences sont les mêmes partout ; parler pour ou contre, c'est tout comme ; rien ne semble vrai qui ne puisse sembler faux(46). » Leur maître-mot, c'est : « ἐπέχω » [epecho], c'est-à-dire « je réserve mon jugement, je ne me prononce pas(47) ». [Cicéron *Académiques* I, 12] Voilà leurs refrains, avec d'autres de la même veine. Et ce qu'ils obtiennent, c'est une suspension complète, intégrale et parfaite du jugement. Ils utilisent leur raison pour interroger et débattre, mais non pour choisir et décider. Celui qui peut imaginer un perpétuel aveu d'ignorance, un jugement sans tendance ni inclination, en quelque occasion que ce soit, celui-là peut concevoir ce qu'est le pyrrhonisme. J'expose leur façon de penser aussi bien que possible, parce que nombreux sont ceux qui la trouvent difficile à concevoir, et que les auteurs anciens eux-mêmes la présentent de façon un peu obscure et avec des variations.

200. Quant aux actions de la vie courante, ils se comportent de façon ordinaire. Ils se prêtent et s'adaptent aux tendances naturelles, aux pulsions et aux contraintes des passions, aux dispositions des lois et des coutumes et aux traditions intellectuelles : « *Car Dieu a voulu que nous ayons, non la connaissance des choses, mais seulement celle de leur usage.* » [Cicéron *De Divinatione* I, 18] Ils se laissent guider, dans leurs actions courantes, par ces choses-là, sans en juger ni prendre parti. C'est pour cela que je peux difficilement faire coïncider cette conception avec le portrait que l'on donne de Pyrrhon, que l'on dit stupide et amorphe, menant une vie farouche et peu sociable, n'essayant même pas d'éviter les charrettes qui le heurtent ni les précipices, refusant de se soumettre aux lois. C'est là une exagération de sa doctrine. Il n'a voulu se faire ni pierre ni souche, mais un homme qui vit, réfléchit et raisonne, jouissant de tous les plaisirs et avantages offerts par la nature, utilisant toutes ses facultés corporelles et spirituelles selon les règles en vigueur et avec droiture. Les privilèges imaginaires, extravagants et infondés que l'homme a voulu s'approprier pour régenter, ordonner, établir la vérité(48), il les a de bonne foi rejetés et abandonnés.

201. Il n'est d'ailleurs pas d'école qui ne soit amenée à permettre à son « sage », s'il veut vivre, de se conformer à bien des choses qui ne sont pas comprises, ni reconnues, ni consenties. Quand il prend la mer, il suit son idée, sans savoir si elle lui sera favorable ; il se soumet à des conditions qui demeurent hypothétiques : le vaisseau est-il bon ? le pilote expérimenté ? la saison propice ? Et il est bien obligé de faire comme si, de se laisser conduire par les apparences, dans la mesure où elles ne sont pas expressément contraires à son dessein. Il a un corps et une âme : les sens le poussent, l'esprit l'anime. Et même s'il ne trouve pas en lui-même de critère personnel et unique pour juger des choses, et s'il estime qu'il ne doit pas engager son consentement, dans la mesure où le faux peut ressembler au vrai, il conduit pourtant sa vie pleinement et agréablement.

202. Parmi les activités intellectuelles, combien en est-il qui reposent plus sur la conjecture que sur la science ? Qui ne décident pas du vrai ou du faux, mais suivent plutôt ce qui semble évident ? Il y a, disent les Pyrrhoniens, du vrai et du faux, et il y a en nous ce qu'il faut pour le rechercher, mais pas de quoi en décider comme on fait avec la pierre de touche(49). Nous ne nous en portons que mieux, de nous laisser aller sans recherche selon l'ordre du monde. Une âme exempte de préjugés se trouve bien avantagée sur le

chemin de la tranquillité. Ceux qui jugent et critiquent leurs juges ne s'y soumettent jamais comme ils le devraient. Les esprits simples et peu curieux sont — ô combien ! — plus dociles et plus faciles à conduire selon les lois religieuses et politiques que ces esprits qui surveillent en pédagogues les choses divines et humaines.

203. Il n'est rien dans ce que l'homme a inventé qui ait autant de vraisemblance et d'utilité que cette doctrine de Pyrrhon. Elle montre l'homme nu et démuni, reconnaissant sa faiblesse naturelle et donc apte à recevoir d'en haut quelque force extérieure, dépourvu de savoir humain et donc d'autant plus apte à faire en lui-même une place au savoir divin, anéantissant son jugement pour faire place à la foi. Elle le montre comme quelqu'un qui n'est pas un mécréant mais ne dresse non plus aucun dogme contraire aux lois et règles communément admises, un homme humble, obéissant, capable de se discipliner, studieux, ennemi juré de l'hérésie, et donc à l'abri des vaines et irréligieuses opinions professées par les écoles qui sont dans l'erreur. C'est comme une carte blanche préparée pour prendre sous le doigt de Dieu les formes qu'il lui plaira d'y graver. Plus nous nous en remettons à Dieu, plus nous nous confions à lui et plus nous renonçons à nous-mêmes, mieux nous valons. « Prends en bonne part, dit l'Ecclésiaste, les choses telles qu'elles se présentent à toi, avec leur visage et leur goût, jour après jour ; le reste est au-delà de ce que tu peux connaître. » « *Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines*(50). »

204. Voilà comment, des trois principales écoles de philosophie, deux font expressément profession de doute et d'ignorance; et dans la troisième, qui est celle des dogmatiques(51), il est aisé de voir que la plupart n'ont pris le visage de l'assurance que pour avoir meilleure mine. Ils ne se sont pas tant souciés de nous établir quelque certitude que de nous montrer jusqu'où ils avaient pu aller dans cette chasse à la vérité : « *les savants supposent plus qu'ils ne savent.* » [Tite-Live *Histoire romaine* XXVI, XXII, 14]

205. Timée ayant à instruire Socrate de ce qu'il sait des dieux, du monde et des hommes, se propose d'en parler comme le ferait n'importe qui, et considère que cela suffit, du moment que ses explications sont aussi probables que celles d'un autre, car les véritables explications ne sont ni à sa portée, ni à celle d'aucun humain. C'est ce que l'un de ses disciples a ainsi imité :« *Je m'expliquerai comme je le pourrai. Mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dis pour des histoires véritables ; faible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir le vraisemblable* » [Cicéron *Tusculanes* I, 9] Il a dit cela au sujet du mépris de la mort, qui est un sujet naturel et à la portée de tous. Ailleurs, il l'a traduit en reprenant les termes mêmes de Platon : « Si, en discourant sur la nature des dieux et l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me suis fixé, n'en soyez pas étonnés ; car souvenez-vous que moi qui vous parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes. Et si je ne dis que des choses probables, ne me demandez rien de plus(52). » [Platon *Œuvres complètes, tome X : Timée, Critias* 30 d]

206. Aristote nous assène d'ordinaire un grand nombre d'opinions et de croyances différentes pour leur opposer la sienne et nous montrer combien lui est allé plus loin, comment il a approché de plus près la vraisemblance. On ne peut juger en effet de la vérité d'après l'autorité et les témoignages des autres. C'est pour cela qu'Épicure évita soigneusement de faire figurer dans ses écrits des opinions étrangères aux siennes. Aristote est le « prince » des dogmatiques, et pourtant c'est lui qui nous apprend que savoir beaucoup conduit à douter encore plus. On le voit souvent s'envelopper volontairement(53) d'une obscurité si épaisse et si impénétrable qu'il est impossible d'y déceler quelle est son opinion : c'est en somme du « pyrrhonisme » sous une forme affirmative(54).

207. Voici ce que dit Cicéron qui nous explique l'opinion d'autrui par la sienne : « Ceux qui voudraient savoir ce que nous pensons personnellement sur chaque chose poussent trop loin la curiosité. Ce principe

philosophique, qui consiste à disputer de tout sans décider de rien, d'abord établi par Socrate, repris par Arcésilas, affirmé par Carnéade, est encore en vigueur de nos jours. Nous sommes de ceux qui disent que le faux est toujours mêlé au vrai, et qu'il lui ressemble tellement qu'il n'y a aucun signe en eux qui permette de juger et de décider en toute certitude. »

208. Pourquoi donc la plupart des philosophes (et pas seulement Aristote) ont-ils affecté d'être difficiles à lire, sinon pour mettre en valeur la vanité de leur sujet, et exciter la curiosité de notre esprit, en lui donnant pour toute pitance cet os creux et décharné à ronger ? Clitomachos affirmait qu'il n'avait jamais réussi à comprendre, en lisant les écrits de Carnéade, quelle était l'opinion de l'auteur. Pourquoi Épicure a-t-il évité la facilité dans son œuvre, et pourquoi a-t-on surnommé Héraclite « le ténébreux » ? L'obscurité est une monnaie que les savants utilisent comme ceux qui font des tours de passe-passe, pour dissimuler la faiblesse de leur science, dont la sottise humaine se contente fort bien.

> *Son langage obscur l'a rendu célèbre chez les Grecs(55),*
> *Surtout auprès des sots, qui préfèrent ce qui n'est pas clair*
> *Et qu'ils croient comprendre sous un langage énigmatique.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* I, 639-41]

209. Cicéron reproche à certains de ses amis d'avoir consacré à l'astrologie, au droit, à la dialectique et à la géométrie plus de temps que ces sciences ne le méritaient ; il disait que cela les détournait des devoirs de l'existence, plus utiles et plus honorables. Les philosophes cyrénaïques méprisaient la physique aussi bien que la dialectique. Zénon, au tout début de sa *République* déclarait que tous les arts libéraux étaient inutiles.

210. Chrysippe disait que ce que Platon et Aristote avaient écrit sur la Logique, ils l'avaient écrit par jeu et à titre d'exercice, et il ne pouvait pas croire qu'ils aient pu traiter sérieusement d'une discipline aussi vaine. Plutarque dit la même chose de la Métaphysique, Épicure l'aurait dit aussi de la Rhétorique, de la Grammaire, de la Poésie, de la Mathématique, et de toutes les autres sciences, sauf de la Physique. Socrate pense la même chose de toutes les sciences, sauf de celle des mœurs et de la vie. Quelle que fût la chose sur laquelle on l'interrogeait, il ramenait toujours en premier lieu celui qui l'interrogeait à parler de la façon dont il avait vécu et dont il vivait, et c'est cela qu'il examinait et jugeait, estimant que tout ce qu'on peut apprendre d'autre est secondaire et superflu. « *Je fais peu de cas de cette culture qui ne rend pas vertueux ceux qui la possèdent(56).* [Juste Lipse *Politiques*, I, 10]

211. La plupart des domaines du savoir ont ainsi été dédaignés par les savants eux-mêmes. Mais ils n'ont pas considéré qu'il était hors de propos de distraire leur esprit et de l'appliquer à des choses qui n'offraient aucune solidité profitable. Et les uns ont considéré Platon comme dogmatique, les autres comme sceptique, d'autres encore estiment qu'il a été l'un sur certains sujets, et l'autre sur certains autres. Celui qui dirige ses dialogues, Socrate, s'emploie à toujours susciter la discussion et à ne jamais l'arrêter ; il n'est jamais satisfait, et dit qu'il n'a pas d'autre science que celle d'opposer des objections.

212. Homère, l'auteur favori des Anciens, a donné leurs fondements à toutes les écoles philosophiques, les mettant toutes sur un même pied et montrant ainsi à quel point il était indifférent à la voie que nous pourrions choisir. On dit que Platon inspira six écoles différentes. C'est pourquoi, à mon avis, jamais enseignement ne fut aussi hésitant et moins dogmatique que le sien. Socrate disait que les sages-femmes, quand elles choisissaient ce métier de faire engendrer les autres, renonçaient du même coup à engendrer elles-mêmes ; et que lui-même, ayant reçu des dieux le titre de « sage-homme », s'était aussi dépouillé, physiquement et mentalement, de la faculté d'enfanter. Il disait qu'il se contentait d'aider et d'apporter ses

secours à ceux qui engendraient, en préparant leurs organes, en lubrifiant leurs conduits, en facilitant l'issue de l'accouchement, en jugeant de la viabilité de l'enfant, en le nommant, le nourrissant, l'emmaillotant, le circoncisant, et en exerçant et manipulant son esprit aux risques et périls d'autrui.

213. Il en est de Platon comme de la plupart des auteurs de cette troisième sorte(57), comme les Anciens l'ont remarqué dans les écrits d'Anaxagore, Démocrite, Parménide, Xénophane et bien d'autres : ils ont une façon d'écrire dubitative dans son dessein et dans sa forme, qui interroge plus qu'elle n'enseigne — même s'ils incorporent parfois à leurs écrits des traits dogmatiques(58). Ne voit-on pas cela aussi bien chez Sénèque et Plutarque ? N'offrent-ils pas tantôt un visage, tantôt un autre à celui qui les examine de près ? Et ceux qui tentent d'harmoniser les textes des juristes entre eux devraient(59) bien commencer par mettre chacun en accord avec lui-même ! Il me semble que si Platon a aimé cette façon de philosopher à travers des dialogues, c'est qu'elle lui permettait d'exposer plus facilement par plusieurs bouches la diversité et les variations de sa pensée.

214. Examiner les problèmes sous plusieurs angles, c'est les exposer aussi bien, et même mieux, que d'un seul point de vue, car c'est le faire plus complètement et plus utilement. Prenons un exemple d'aujourd'hui : les arrêts de justice constituent le degré ultime du discours dogmatique et catégorique. Pourtant, ceux que nos parlements présentent au peuple comme étant les plus exemplaires, les plus à même de susciter chez lui le respect qu'il doit éprouver envers cette dignité du fait des grandes capacités de ceux qui l'exercent, ces arrêts tirent leur beauté, non de leur conclusion, qui est pour ces gens-là banale, et courante pour chaque juge, mais de la discussion et de la confrontation des points de vue, divers et parfois opposés, que tolère la discipline juridique.

215. Et le champ le plus large qui s'ouvre aux critiques des philosophes d'une école à l'encontre des autres, vient des contradictions et des variations dans lesquelles chacun d'eux se trouve empêtré, soit volontairement, pour montrer comment l'esprit humain vacille en toute circonstance, soit du fait de leur ignorance, face aux fluctuations et à l'obscurité foncière des choses.

216. Que signifie ce refrain(60) « *En un lieu glissant et changeant mettons de côté notre croyance* [Plutarque *Œuvres mêlées* XLVII, f°348], sinon que, comme dit Euripide,

> *Les œuvres de Dieu en diverses façons(61)*
> *Nous laissent comme hébétés.*

C'est ce qu'écrit souvent Empédocle lui aussi, comme mû par une divine fureur, et contraint de reconnaître la vérité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont cachées, il n'en est aucune dont nous puissions établir avec certitude ce qu'elle est(62). » Et ceci rappelle la parole divine : « Les pensées des mortels sont timides, et incertaines nos inventions et nos prévisions(63). » Il n'est pas étonnant si des gens, sans espérer parvenir à quelque chose, ont néanmoins trouvé plaisir à cette chasse : l'étude est en elle-même une occupation agréable. Si agréable même que, parmi les voluptés qu'ils interdisent, les Stoïciens placent aussi celle qui vient de l'exercice de l'esprit, et veulent le brider, trouvant qu'il y a de l'intempérance à trop savoir.

217. Démocrite ayant mangé des figues qui sentaient le miel, se mit à chercher mentalement d'où leur venait cette douceur inattendue, et pour tirer cela au clair, se leva de table et alla voir l'assiette sur laquelle on avait disposé ces figues ; sa servante, ayant compris pourquoi il se levait lui dit en riant de ne plus se tourmenter pour cela, car c'était elle qui les avait mises dans un vase où il y avait eu du miel. Et Démocrite s'irrita de ce qu'elle lui avait ôté l'occasion d'avoir à chercher, lui enlevant matière à sa

curiosité. « Va, lui dit-il, tu m'as contrarié ; mais je ne renoncerai pourtant pas à chercher la cause de cela, comme s'il s'agissait d'une cause naturelle. » Et il ne manqua sûrement pas de trouver quelque cause véritable à ce fait imaginaire et faux...

218. Cet exemple d'un grand et illustre philosophe montre bien la passion studieuse qui nous entraîne à la poursuite de choses que nous désespérons d'atteindre. Plutarque raconte une histoire analogue : celle de quelqu'un qui ne voulait pas qu'on lui explique les choses dont il doutait, pour ne pas perdre le plaisir de les chercher. Comme cet autre encore, qui ne voulait pas que son médecin le prive de l'altération due à sa fièvre, pour ne pas perdre le plaisir qu'il avait de la calmer en buvant. « *Mieux vaut apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre du tout.* » [Sénèque *Épîtres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXXVIII]

219. Le plaisir que l'on prend dans la nourriture se suffit souvent à lui-même, et tout ce que nous prenons d'agréable n'est pas toujours nutritif, ni sain. De même, ce que notre esprit tire de la science ne manque pas d'être voluptueux, même si ce n'est ni un aliment, ni bon pour la santé.

220. Voici ce que disent les philosophes : « L'observation de la nature est une nourriture qui convient à notre esprit ; elle nous élève et nous conforte en nous faisant mépriser les choses basses et terre à terre, car elle nous les fait comparer avec les choses supérieures et célestes. Et la recherche des choses élevées et occultes est très agréable, même à celui qui n'en tire qu'un respect craintif, et qui redoute d'en juger. » Ce sont là les mots qu'ils emploient dans leur profession de foi. Mais l'image d'une curiosité maladive de ce genre se voit encore mieux dans l'exemple suivant, que l'on trouve si souvent dans leur bouche et qu'ils tiennent en grand honneur : Eudoxe souhaitait voir au moins une fois le soleil de près, connaître sa forme, sa grandeur, sa beauté, quitte à s'y brûler aussitôt(64), — et il priait les dieux pour cela. Il voulait acquérir au prix de sa vie un savoir dont il serait aussitôt privé. Et pour cette connaissance soudaine et éphémère, il était prêt à perdre toutes les connaissances qu'il possédait et à renoncer à celles qu'il eût pu acquérir encore.

221. Je ne suis pas vraiment persuadé qu'Épicure, Platon et Pythagore nous aient donné pour argent comptant leurs « atomes », leurs « idées » et leurs « nombres ». Ils étaient bien trop sages pour considérer comme des articles de foi des choses si incertaines et si discutables. Mais dans l'obscurité et l'ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est efforcé d'apporter un peu de lumière ; et ils ont consacré leur esprit à des inventions ayant au moins une apparence subtile et plaisante, et qui puissent soutenir la contradiction, même si elles étaient fausses. « C'est le génie de ces philosophes qui a inventé ces systèmes, et non leur savoir(65). »

222. Un Ancien, à qui l'on reprochait de se targuer de philosophie, alors que son jugement n'en portait guère la trace, répondit que c'était justement cela, philosopher. Les philosophes ont voulu tout examiner, tout discuter, et ont trouvé que cette occupation convenait fort bien à notre curiosité naturelle. Ils ont écrit sur certaines choses qui concernent la vie publique, comme les religions(66) ; et il est heureux qu'en vertu de cela, ils n'aient pas voulu les disséquer complètement, afin de ne pas engendrer de troubles dans l'obéissance aux lois et aux coutumes de leur pays.

223. Platon traite cette question sans cacher son jeu(67). Quand il écrit à titre personnel, il n'affirme rien de façon catégorique. Mais quand il se veut législateur, il utilise un style autoritaire et péremptoire, et il mêle hardiment à son propos les plus extravagantes de ses inventions, aussi utiles pour convaincre la foule que ridicules s'agissant de lui-même : on sait à quel point nous sommes capables d'admettre toutes sortes d'opinions, et particulièrement les plus étranges et les plus anormales.

224. C'est pour cela que, dans ses Lois, il prend grand soin à ce qu'on ne dise en public que des poèmes dont les récits imaginaires tendent à une fin utile : il est si facile de mettre dans l'esprit des hommes des images fantomatiques qu'il vaut mieux leur fournir des mensonges profitables plutôt que des mensonges inutiles ou dommageables. Et il dit tout bonnement, dans sa République, que dans l'intérêt même des hommes, il est souvent nécessaire de les tromper ! Il est facile de constater que parmi les écoles philosophiques, les unes ont plutôt poursuivi la vérité, les autres l'utilité ; et que ce sont ces dernières qui y ont gagné en réputation. C'est le malheur de notre condition : souvent, ce qui apparaît à notre esprit comme étant le plus vrai ne lui apparaît pas comme le plus utile à notre existence. Les écoles les plus hardies, l'épicurienne, la pyrrhonienne, la nouvelle Académie, sont elles aussi contraintes de se soumettre à la loi commune, en fin de compte.

225. Il est d'autres sujets que les philosophes ont fait passer par leur tamis, qui à droite, qui à gauche, chacun s'efforçant de leur donner un air présentable, qu'il soit justifié ou non. N'ayant rien trouvé qui soit dissimulé au point de ne pas vouloir en parler, ils sont souvent forcés de forger des conjectures fragiles et osées, non qu'ils les prennent eux-mêmes comme base, ni pour établir quelque vérité, mais qui leur servent d'entraînement dans leurs études. « *Il semble qu'ils aient écrit, non pas tant par conviction que pour exercer leur esprit sur la difficulté du sujet.* » [Quintilien *Institution Oratoire* II, XVII, 4]

226. Et s'il n'en était pas ainsi, comment pourrions-nous accepter des opinions aussi variées et inconsistantes que celles qui ont été avancées par ces esprits excellents et admirables ? Par exemple : est-il rien de plus vain que de vouloir découvrir Dieu par nos analogies et conjectures, et le régler, avec le monde lui-même, selon notre capacité et nos lois ? Ou d'utiliser aux dépens de la divinité ce petit échantillon de connaissance qu'il lui a plu d'attribuer à notre condition naturelle ? Et parce qu'il nous est impossible d'étendre notre vue jusqu'à son trône glorieux, fallait-il pour autant le ramener ici-bas à notre corruption et nos misères ?

227. De toutes les opinions humaines et anciennes concernant la religion, celle qui me semble avoir eu le plus de vraisemblance et de fondement est celle qui reconnaissait en Dieu une puissance incompréhensible, à l'origine de toutes choses et de leur permanence, une suprême bonté et perfection, recevant de bon gré les honneurs et le respect que lui vouent les humains, sous quelque visage, quelque nom, et quelque forme que ce soit.

> *Jupiter tout-puissant, père et mère des choses,*
> *Des rois et des dieux(68).*

228. Ce zèle universel a été vu d'un bon œil depuis le ciel. Toutes les cités ont tiré parti de leur dévotion ; les hommes impies ont eu partout le sort qu'ils méritaient, de même que leurs actions. Les livres des païens, dans les fables que sont leurs religions, reconnaissent de la dignité, de l'ordre et de la justice, et que des prodiges et des oracles leur ont été envoyés pour leur bien et leur instruction ; car Dieu, dans sa miséricorde, daigne parfois renforcer par ces marques temporelles les principes élémentaires d'une connaissance directe et grossière que la simple raison donne de lui à travers les images illusoires de nos songes. Les représentations imaginaires forgées par l'homme lui-même sont non seulement fausses, mais impies et injurieuses. Et de toutes les religions que saint Paul trouva en honneur à Athènes, celle que les Grecs avaient dédiée à une divinité cachée et inconnue lui sembla la plus excusable(69).

229. Pythagore approcha la vérité de plus près, estimant que la connaissance de cette cause première, Être des êtres, devait demeurer indéfinie, sans description ni détermination, que ce n'était pas autre chose

que l'effort de notre imagination tendue vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée selon ses possibilités. Mais quand Numa entreprit de rendre conforme à cette conception la religion de son peuple, quand il voulut en faire une religion purement mentale, sans objet défini, sans éléments matériels, ce fut peine perdue : l'esprit humain ne saurait se maintenir dans cet infini de pensées informelles, il lui faut les condenser en une représentation à son image. La majesté divine s'est en quelque sorte laissé circonscrire dans des limites corporelles : ses sacrements surnaturels et célestes portent la marque de notre condition terrestre ; le culte qui lui est rendu s'exprime par des offices et des paroles qui ont un sens pour nous, car c'est bien l'homme qui croit et qui prie. Je laisse de côté les autres arguments que l'on avance à ce propos ; mais on me ferait difficilement croire que la vue de nos crucifix, les tableaux représentant ce supplice effroyable, les ornements et les gestes cérémonieux de nos églises, les chants accordées à la dévotion de notre pensée, cette émotion communiquée par nos sens, on me ferait difficilement croire, dis-je, que tout cela ne suscite dans l'âme des peuples une émotion religieuse dont les effets sont très utiles.

230. S'il fallait choisir parmi les divinités auxquelles on a donné un corps par nécessité humaine, et au milieu de la cécité universelle, je me serais, je crois, plus volontiers associé à ceux qui adoraient le Soleil(70),

...la lumière commune,
L'œil du monde ; et si Dieu au chef(71) porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux.
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et nous gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil, qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons(72) ;
Qui remplit l'univers de ses vertus connues ;
Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues(73) :
L'esprit, l'âme du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme,
Lequel tient dessous lui tout le monde pour terme(74),
En repos sans repos ; oisif, et sans séjour(75),
Fils aîné de nature et le père du jour.

[Ronsard *Poésies choisies*, Class. Garnier 1969, p. 271]

D'autant plus que, outre cette grandeur et cette beauté qui lui sont propres, c'est la pièce de cette machinerie céleste qui est pour nous la plus éloignée, et de ce fait si peu connue qu'ils étaient bien pardonnables d'être en admiration devant elle et de lui témoigner du respect.

231. Thalès, qui le premier se posa ces questions, considéra que Dieu était un esprit qui créa toutes choses à partir de l'eau. Anaximandre, lui, estimait que les dieux naissaient et mouraient selon les saisons, et qu'il y avait des mondes en nombre infini(76). Pour Anaximène, l'air était Dieu, créé et immense, et toujours mouvant. Anaxagore, le premier, a soutenu que la façon d'être de toutes choses et leur organisation étaient dictées par la force et la pensée d'un esprit infini.

232. Alcméon a fait du Soleil, de la Lune, des astres et de l'âme, des divinités. Pythagore a fait de Dieu un esprit présent dans la nature de toutes les choses, et d'où nos âmes sont détachées. Pour Parménide, c'est un cercle entourant le ciel et qui soutient le monde par la chaleur de la lumière. Empédocle considérait les quatre éléments(77) dont toutes les choses sont faites comme des dieux. Protagoras, lui, déclarait qu'il n'avait rien à en dire : s'ils existaient ou non, ni ce qu'ils sont. Pour Démocrite, tantôt ce sont les constellations et leurs révolutions qui sont des dieux, tantôt c'est la nature qui fait mouvoir ces constellations qui est divine, ou encore notre savoir et notre intelligence.

233. Platon donne divers visages à sa croyance. Dans le Timée, il dit que le père du monde ne peut être nommé ; dans les Lois, que l'on ne doit pas rechercher ce qu'il est. Et ailleurs, dans ces mêmes livres, il considère comme des dieux le ciel, les astres, la Terre et nos âmes ; et il accueille en outre ceux qui ont été accueillis par la tradition dans chacune des cités. Xénophon fait état de variations semblables dans l'enseignement de Socrate qui déclare, selon lui, tantôt qu'il ne faut pas chercher à connaître la forme de Dieu, tantôt que le Soleil est Dieu, et l'âme Dieu également, tantôt qu'il n'y a qu'un Dieu, et tantôt qu'il y en a plusieurs. Speusippe, neveu de Platon, dit que Dieu est une certaine force qui gouverne les choses, et qu'elle est douée de vie.

234. Pour Aristote, Dieu est tantôt l'esprit, tantôt le monde ; et tantôt il donne un autre maître à ce monde, tantôt il fait de la chaleur du ciel la divinité. Xénocrate prétend qu'il y a huit dieux. Les cinq premiers ont les noms des planètes, le sixième réunit toutes les étoiles fixes qui en constituent les membres, le septième et le huitième sont le Soleil et la Lune. Héraclide du Pont(78) ne fait qu'hésiter entre les diverses opinions, et finalement prive Dieu de sentiment : il lui fait prendre tantôt une forme tantôt une autre, puis déclare que c'est le ciel et la terre. Théophraste lui aussi hésite entre diverses idées, attribuant le gouvernement du monde tantôt à l'entendement, tantôt au ciel, tantôt aux étoiles. Pour Straton(79), Dieu est la nature, qui possède la force d'engendrer, d'augmenter ou diminuer, sans avoir de forme ni de sensibilité. Pour Zénon, c'est la loi naturelle, qui commande le bien et prohibe le mal, et cette loi est un être animé ; mais il supprime les dieux traditionnels : Jupiter, Junon, Vesta. Pour Diogène Apolloniate(80), c'est l'air(81) qui est Dieu.

235. Xénophane fait Dieu tout rond, doué de la vue et de l'ouïe, mais ne respirant pas et n'ayant rien de commun avec la nature humaine. Ariston estime qu'on ne peut se représenter la forme de Dieu, qu'il n'est pas doué de sensibilité, et ignore si c'est un être animé ou autre chose. Pour Cléanthe, c'est tantôt la raison, tantôt le monde, tantôt l'âme de la nature, tantôt la chaleur suprême qui entoure et enveloppe tout. Persée, disciple de Zénon de Citium, a prétendu qu'on donnait le nom de dieux à ceux qui avaient apporté quelque chose de particulièrement utile à la vie humaine, et à ces choses utiles elles-mêmes. Chrysippe rassemblait confusément toutes les opinions précédentes, et compte, parmi les mille sortes de dieux qu'il invente, les hommes eux aussi, qui sont immortalisés. Diagoras(82) et Théodore(83), eux, niaient carrément qu'il y eût des dieux. Épicure imagine des dieux luisants, transparents et perméables à l'air, installés comme entre deux forts, entre deux mondes, à l'abri des coups, dotés d'une figure humaine et de membres comme les nôtres, qui pourtant ne leur servent à rien.

> *J'ai toujours pensé que les dieux existent, et le dirai toujours,*
> *Mais je pense qu'ils n'ont cure de ce que font les hommes.*
>
> [Ennius, in Cicéron, *De divinatione*, II, 1]

236. Fiez-vous donc à la philosophie ! Vous vanterez-vous d'avoir trouvé la fève dans le gâteau, au milieu de ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le désordre du monde a eu cet effet sur moi que les mœurs et les idées différentes des miennes me déplaisent moins qu'elles ne m'instruisent, et m'enorgueillissent moins qu'elles ne m'humilient quand je les compare. Et tout autre choix que celui qui vient de la main même de Dieu me semble avoir peu d'avantage (et je laisse de côté les mœurs monstrueuses ou contre nature)(84). Les constitutions des divers états ne s'opposent pas moins sur ce sujet que les écoles philosophiques, et cela nous montre que le hasard lui-même n'est pas plus varié et changeant que notre raison, ni plus aveugle et inconséquent.

237. Les choses les moins connues sont celles qui sont le plus propres à être déifiées(85). Et donc faire de nous des dieux, comme dans l'Antiquité, cela fait preuve de quelque chose de pire encore qu'une

extrême faiblesse de raisonnement. Je suivrais plus facilement ceux qui adoraient le serpent, le chien ou le bœuf, dans la mesure où leur nature profonde et leur être nous sont moins connus, et que nous avons plus de raisons d'imaginer ce qu'il nous plaît de ces animaux-là et de leur attribuer des facultés extraordinaires. Mais avoir fait des dieux ayant la même condition que nous, dont nous connaissons forcément les imperfections, leur avoir attribué des désirs, de la colère, des vengeances, des mariages, des descendances et de la parentèle, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fièvres et nos plaisirs, nos morts et nos sépultures, cela relève vraiment d'une surprenante folie de l'entendement humain.

Ces choses qui sont très éloignées de la nature divine,
Indignes de figurer parmi les dieux.

[Lucrèce *De la Nature* V, 123-24]

238. « Nous en connaissons les formes, le vêtement, la parure, et en outre la lignée, les épousailles, les parentés, tout cela ramené à l'image de la faiblesse humaine ; car on les dépeint avec des âmes passionnées : on nous apprend leurs désirs, leurs chagrins, leurs colères... (86) » [Cicéron *De natura deorum* II, XXVIII, 70] C'est ainsi que l'on a accordé la divinité non seulement à la foi, à la vertu, à l'honneur, à la concorde, à la liberté, à la victoire, à la piété, mais aussi à la volupté, à la fraude, à la mort, à l'envie, à la vieillesse, à la misère, à la peur, à la fièvre, à la mauvaise fortune et autres accidents fâcheux de notre vie fragile et caduque.

A quoi bon introduire nos mœurs dans les temples ?
Ô âmes courbées vers la terre et dénuées de sens divin !

[Perse *Satires* II, 62 et 61]

239. Les Égyptiens, avec une sagesse cynique, défendaient à tout homme, sous peine d'être pendu, de dire que Sérapis et Isis, leurs dieux, eussent autrefois été des hommes, quand nul n'ignorait qu'ils l'avaient été. Et leur représentation, qui les montrait avec un doigt sur la bouche signifiait, selon Varron, cet ordre secrètement donné à leurs prêtres d'avoir à taire leur origine mortelle, sous peine d'annuler toute la vénération qui leur était rendue.

240. Puisque l'homme désirait tellement se rendre égal à Dieu, il eût mieux fait, dit Cicéron, de ramener vers lui les qualités divines, et de les attirer ici-bas, plutôt que d'envoyer là-haut sa corruption et sa misère. Mais à bien y regarder, il a fait l'un et l'autre de bien des façons, et toujours avec la même vanité.

241. Quand les philosophes épluchent(87) la hiérarchie de leurs dieux, et s'empressent de distinguer leurs alliances, leurs attributions, leur puissance, je ne puis croire qu'ils parlent sérieusement. Quand Platon nous décrit le jardin de Pluton, et les agréments ou les peines corporelles qui nous attendent encore après la ruine et la disparition de nos corps, et qu'il le fait selon la façon dont nous ressentons les choses durant la vie,

Ils se cachent dans des sentiers écartés, une forêt de myrte
Les enveloppe, mais les chagrins les accompagnent dans la mort.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VI, vv. 433-34]

...et quand Mahomet promet aux siens un paradis couvert de tapis, paré d'or et de pierreries, peuplé de jeunes filles d'une extrême beauté, de vins et de mets choisis, je vois bien que ce sont là des idées et des espérances bien faites pour nos désirs de mortels, du miel pour nous attirer, des attrape-nigauds à la

mesure de notre bêtise. Et certains d'entre nous sont victimes d'une erreur semblable, se promettant après la résurrection une vie terrestre et temporelle accompagnée de toutes sortes de plaisirs et d'agréments de ce monde. Peut-on croire que Platon, lui qui eut des conceptions si élevées, et une si grande connivence avec le divin (au point que le surnom de « divin » lui en est resté), ait pu penser que l'homme, cette pauvre créature, ait en lui-même quelque chose qui soit susceptible de correspondre à cette puissance incompréhensible ? Et qu'il ait cru que le peu de mordant de notre esprit soit suffisant, et la force de notre jugement assez robuste, pour nous permettre de participer à la béatitude ou à la souffrance éternelle ? Il faudrait lui dire de la part de la raison humaine :

242. « Si les plaisirs que tu nous promets dans l'autre vie sont du même ordre que ceux que j'ai connus ici-bas, cela n'a rien de commun avec l'infini. Quand bien même mes cinq sens seraient comblés de plaisir, et mon âme saisie de tout le bonheur qu'elle peut désirer et espérer, nous savons que ce dont elle est capable n'est encore rien ; si là-dedans il y a quelque chose de moi, il n'y a rien de divin ; et si ce n'est autre chose que ce qui est à la portée de notre condition présente, cela ne compte pas. Tout bonheur des mortels est un bonheur mortel. Si la joie de retrouver(88) nos parents, nos enfants, nos amis peut encore nous chatouiller agréablement dans l'autre monde, et si nous attachons encore du prix à un tel plaisir, nous demeurons dans les agréments limités de la vie terrestre. Nous ne pouvons pas vraiment concevoir la grandeur de ces sublimes et divines promesses si nous pouvons les concevoir en quelque façon. Pour les imaginer vraiment, il faut les imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles, absolument différentes de ce que peut nous fournir notre misérable expérience. » « L'œil ne saurait voir, dit saint Paul(89), le bonheur que Dieu a préparé pour les siens, et cela ne peut atteindre le cœur de l'homme. » Et si pour nous en rendre capables, il nous faut réformer et changer notre être (comme tu le dis, Platon, avec tes « purifications »), alors ce changement doit être si extrême et si complet que, si l'on en croit les sciences de la nature, ce ne sera plus nous,

> *C'était Hector qui combattait dans la mêlée ;*
> *Mais ce que traînaient les chevaux d'Achille ce n'était plus lui.*
> [Ovide *Tristes* III, 2, v. 27]

... mais un autre être qui recevra les récompenses,

> *La mutation entraîne la décomposition, donc la mort :*
> *Car les éléments sont déplacés et transposés.*
> [Lucrèce *De la Nature* III, 756]

243. Car si l'on accepte la métempsycose selon Pythagore, et la migration qu'il imaginait pour les âmes, va-t-on penser que le lion dans lequel réside l'âme de César éprouve les mêmes sentiments que ceux qui agitaient César, et que ce lion soit lui ? Si c'était lui, alors ils auraient raison ceux qui, combattant cette idée chez Platon, lui reprochaient le fait que dans ce cas un fils pourrait bien se retrouver à chevaucher sa mère, celle-ci ayant le corps d'une mule, et autres semblables absurdités ! Et pouvons-nous croire que dans les transformations qui se font entre les corps des animaux de même espèce, les nouveaux venus ne soient pas différents de leurs prédécesseurs ? On dit(90) que le Phénix engendre d'abord un ver, qui devient à son tour un autre Phénix. Peut-on seulement imaginer que ce second Phénix ne soit pas un autre que le premier ? Les vers qui font notre soie, on les voit comme mourir et se dessécher, et ce corps produit un papillon, et ce papillon un autre ver, qu'il serait ridicule de considérer encore comme le précédent. Ce qui a cessé d'être n'est plus. Même si le temps recueillait notre matière,

> *Après la mort, la plaçant dans son ordre actuel,(91)*
> *La lumière de la vie nous fut-elle rendue,*

Non, cela ne pourrait nullement nous toucher,
Notre propre mémoire étant dès lors brisée.

[Lucrèce *De Natura Rerum - De La Nature* III, 847 sq]

244. Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera à la partie spirituelle de l'homme que reviendra la jouissance des récompenses de l'autre vie, tu nous dis là quelque chose qui a fort peu de chances de se produire,

En effet l'œil arraché du reste du corps,
Séparé de ses racines, ne peut plus rien voir.

[Lucrèce *De la Nature* III, 563-564]

Car à ce compte-là, ce n'est plus l'homme, ni nous-même par conséquent, qui profitera de cette jouissance : nous sommes faits de deux pièces essentielles, dont la séparation signifie la mort et la ruine de notre être.

Car la vie a cessé, les mouvements de ce qui nous compose
Se sont dispersés au hasard, hors d'atteinte de nos sens.

[Lucrèce *De la Nature* III, 860-861]

Nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers rongent les membres dont il se servait vivant, et que la terre les engloutit :

Et cela ne nous atteint pas, nous qui par l'union
De l'âme et du corps constituons une unité.

[Lucrèce *De la Nature* III, 657]

245. Et d'ailleurs, sur quelle base les dieux peuvent-ils reconnaître et récompenser l'homme après sa mort pour ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont introduites et fait naître en lui ? Et pourquoi s'offensent-ils des actions mauvaises et se vengent-ils sur lui, puisqu'ils l'ont eux-mêmes placé dans cette condition qui conduit à la faute, et que d'un simple mouvement de leur volonté, ils peuvent l'empêcher d'y tomber ? Épicure n'opposerait-il pas ces arguments à Platon, avec une grande apparence de raison humaine, s'il ne s'abritait souvent derrière cette sentence « qu'il est impossible d'établir quelque chose de certain concernant la nature immortelle, d'après la mortelle » ? La raison ne fait que se fourvoyer partout où elle va, mais spécialement quand elle se mêle de choses divines. Qui le ressent plus que nous ? En effet, bien que nous lui ayons donné des principes sûrs et infaillibles, que nous éclairions ses pas avec la sainte lumière de la vérité qu'il a plu à Dieu de nous communiquer, nous voyons pourtant chaque jour, pour peu qu'elle s'écarte du sentier ordinaire et qu'elle se détourne ou s'écarte de la voie tracée et suivie par l'Église, comment aussitôt elle se perd, hésite et s'entrave, tournoyant et flottant sur cette vaste mer trouble et changeante des opinions humaines, sans bride et sans but. Dès qu'elle abandonne le grand chemin habituel, elle se divise et se disperse entre mille routes diverses.

246. L'homme ne peut être que ce qu'il est, il ne peut penser qu'en fonction de ses capacités. C'est une grande présomption, dit Plutarque, pour ceux qui ne sont que des hommes, d'entreprendre de parler et de discourir à propos des dieux et des demi-dieux, pire encore que celle de vouloir juger ceux qui chantent à qui ignore la musique, ou celle d'un homme qui n'aurait jamais pris part à une campagne militaire de vouloir débattre des armes et de la guerre en s'imaginant comprendre, par quelque conjecture superficielle, les applications d'un art qui est au-delà de ses compétences.

247. L'Antiquité s'imagina, je crois, faire quelque chose pour la grandeur divine en la mettant sur le même plan que celle de l'homme. Elle l'affubla de ses facultés et de ses belles dispositions comme de ses plus honteuses nécessités, lui offrit nos aliments à manger, nos danses, nos plaisanteries et nos farces pour la réjouir, nos vêtements pour se couvrir, nos maisons pour se loger, la caressa par l'odeur des encens et les sons de la musique, par des guirlandes et des bouquets ; et pour la rendre conforme à nos passions mauvaises, elle flatta sa justice par une vengeance inhumaine, en pensant la réjouir par la ruine et la disparition des choses qu'elle-même, cette Antiquité, avait créées et entretenues. C'est ainsi que Tiberius Sempronius(92) fit brûler en sacrifice à Vulcain les armes et le riche butin qu'il avait pris à ses ennemis en Sardaigne ; Paul-Émile(93) fit la même chose en Macédoine, en l'honneur de Mars et de Minerve ; Alexandre, parvenu aux rives de l'Océan Indien, y jeta plusieurs grands vases d'or en faveur de Thétis, et remplit en outre ses autels, non seulement d'un grand massacre de bêtes innocentes, mais même d'hommes, ainsi que beaucoup de peuples, et entre autres le nôtre(94), en avaient l'habitude — et je crois d'ailleurs qu'aucun n'a été exempt de cette pratique.

Il saisit quatre jeunes hommes, fils de Sulmone,
Et quatre autres élevés auprès d'Ufens(95),
Pour les immoler vivants aux mânes de Pallas.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* X, 517-519]

248. Les Gètes(96) se considèrent comme immortels, et pour eux, mourir consiste seulement à s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. Tous les cinq ans ils envoient quelqu'un vers lui, pour lui demander des choses qui leur sont nécessaires. Ce député est tiré au sort ; et la façon dont on l'y envoie, après l'avoir informé verbalement de sa mission, consiste en ce que, parmi ceux qui l'assistent, trois tiennent debout des javelines, sur lesquelles les autres le lancent de toute la force de leurs bras. S'il vient à s'enferrer sur un endroit vital et qu'il en meure immédiatement, c'est pour eux une preuve de faveur divine ; s'il en réchappe, ils le tiennent pour mauvais et détestable, et en choisissent un autre de la même manière.

249. Amestris, mère de Xerxès, devenue vieille, fit ensevelir vivants en une seule fois quatorze jeunes gens des meilleures maisons de Perse, en l'honneur de quelque dieu souterrain, selon la religion du pays. Aujourd'hui encore, les idoles de Tenochtitlan(97) sont scellées avec le sang de petits enfants, et n'aiment comme sacrifice que celui de ces âmes infantiles et pures : c'est une justice affamée de sang innocent.

La religion a inspiré tant de crimes !

[Lucrèce *De la Nature* I, 102]

250. Les Carthaginois immolaient leurs propres enfants à Saturne ; et celui qui n'en avait pas en achetait, le père et la mère étant cependant tenus d'assister à cette cérémonie, affectant d'être gais et contents. C'était là une étrange idée que de vouloir acheter la bonté divine par notre affliction, de la même manière que les Lacédémoniens qui câlinaient leur déesse Diane en faisant torturer de jeunes garçons, fouettés jusqu'à la mort. Voilà bien un état d'esprit insensé que de vouloir plaire à l'architecte par la destruction de son bâtiment, et de vouloir éviter la peine méritée par les coupables en punissant des innocents. Ainsi de la pauvre Iphigénie, immolée dans le port d'Aulis pour obtenir la rémission des offenses envers Dieu commises par l'armée des Grecs.

Au moment même de son hymen, condamnée à demeurer vierge,
Elle tomba, pauvre victime, immolée par son propre père.

[Lucrèce *De la Nature* I, 99]

Et que dire de ces deux âmes, belles et généreuses, les Decius(98) père et fils, qui allèrent, pour obtenir la faveur des dieux à l'égard des affaires romaines, se jeter à corps perdu au beau milieu des ennemis(99) ? « *Combien grande fut l'iniquité des dieux puisqu'ils ne voulurent être favorables au peuple romain que par le sacrifice d'hommes tels que ceux-là !* » [Cicéron, *De natura deorum* III, 6]

251. Ajoutons que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa guise, et quand il lui plaît de le faire, mais que c'est au juge d'en décider, qui ne prend en compte comme châtiment que la peine qu'il ordonne, et ne peut considérer comme une punition celle qui s'exécute au gré de celui qui la subit. La vengeance divine présuppose notre opposition totale à sa justice et à la peine qu'elle nous inflige.

252. Elle fut bien ridicule l'idée de Polycrate, tyran de Samos, qui pour mettre fin à la chance continuelle qu'il avait, et pensant ainsi rétablir l'équilibre des choses, alla jeter dans la mer le plus cher et le plus précieux joyau qu'il eût, estimant que par ce malheur provoqué il satisfaisait aux nécessaires revirements et aux vicissitudes du sort. Et le sort, justement, pour se moquer de sa sottise, fit en sorte que ce même joyau revienne encore entre ses mains, après avoir été retrouvé dans le ventre d'un poisson ! À quoi rimaient les plaies et les mutilations des Corybantes et des Ménades, et de nos jours, les balafres que s'infligent les Mahométans au visage, à la poitrine et aux membres, pour plaire à leur prophète, puisqu'une offense est le produit de la volonté et non de la poitrine, des yeux, des parties génitales, du ventre, des épaules ou de la gorge ? « *Tant leur esprit est dérangé et hors de ses gonds, qu'ils croient apaiser les dieux en surpassant la cruauté des hommes elle-même.* » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10]

253. Notre organisation naturelle ne concerne pas que nous ; par l'usage que nous en faisons, elle concerne aussi le service de Dieu et des hommes : il n'est pas convenable de lui porter atteinte sciemment, comme de nous tuer pour quelque prétexte que ce soit. Il semble que ce soit une grande lâcheté et une grande trahison que de perturber et d'empêcher les fonctions du corps, même stupides et inférieures, pour épargner à l'esprit le souci d'avoir à les gouverner raisonnablement. « *En quoi craignent-ils la colère des dieux, ceux qui achètent ainsi leur faveur ? Des hommes ont été émasculés pour servir aux plaisirs des rois ; mais jamais personne n'a porté la main sur soi pour le faire, même sur l'ordre d'un maître.* » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10]

254. Les hommes mêlaient donc à leur religion bien des actes abominables.

> *...trop souvent, c'est la religion elle-même*
> *Qui a enfanté des actes impies et criminels.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* I, 82]

Ainsi rien d'humain ne peut-il égaler ou même approcher en quoi que ce soit de la nature divine, sans venir la tacher et lui apporter des imperfections. Cette beauté, cette puissance, cette bonté infinie, comment supporterait-elle quelque correspondance ou similitude avec une chose aussi abjecte que celle que nous sommes, sans en subir un dommage et une déchéance extrêmes ? « *Car la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes, et la folie de Dieu plus sage qu'eux(100).* »

255. Le philosophe Stilpon, interrogé sur la question de savoir si les dieux se réjouissent des honneurs que nous leur rendons et des sacrifices que nous faisons pour eux, répondit : « Vous êtes indiscrets ; si vous voulez parler de cela, retirons-nous à l'écart. » Mais cependant, nous traçons des limites à Dieu, et sa puissance est sans cesse mise en cause par nos raisonnements, car nous voulons l'asservir aux manifestations futiles et chétives de notre intelligence, lui qui nous a faits et a fait notre intelligence ! Et j'appelle « raisonnement » nos rêveries et nos chimères, avec la caution de la philosophie, qui déclare

que même le fou et le méchant usent de la raison en montrant leur folie, mais une raison d'un type particulier.

256. « Puisque rien ne peut se faire à partir de rien, Dieu n'a pu construire le monde sans matériau. (101) » Nous aurait-il pour cela mis en mains les clefs et les ultimes ressorts de sa puissance ? Se serait-il astreint à ne pas dépasser les bornes de notre savoir ? Admettons, ô homme, que tu aies pu observer ici-bas quelque trace de ses interventions : penses-tu qu'il ait employé à cela tout ce dont il est capable, qu'il y ait mis toutes ses conceptions, toutes ses idées ? Tu ne vois que l'ordre et l'organisation de cette petite cave où tu es logé, si toutefois tu les vois ; mais la juridiction de sa divinité est infinie, et s'étend bien au-delà : cette partie n'est rien au regard du Tout.

> *Tout cela, même avec le ciel, même avec la mer,*
> *N'est rien au regard de la somme des sommes du grand Tout.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* VI, 678-79]

257. C'est une loi locale que tu allègues, car tu ne connais pas ce qu'est la loi universelle. Occupe-toi de ce qui te regardes, et non de ce qui le regarde Lui : il n'est ni ton confrère, ni ton concitoyen, ni ton compagnon. S'il a pu se faire connaître de toi, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ni pour te permettre de contrôler son pouvoir. Le corps humain ne peut s'élever jusqu'aux nues : cela te concerne. Le Soleil ne s'arrête jamais dans sa course ; les bornes des mers et de la terre ne peuvent se confondre ; l'eau est instable et sans solidité ; un corps solide ne peut traverser un mur sans y faire une brèche ; l'homme ne peut rester en vie dans les flammes, et ne peut être à la fois sur la terre et au ciel, ne peut être physiquement en mille endroits en même temps... C'est à ton intention que Dieu a édicté ces règles : c'est toi qu'elles enchaînent. Il a montré aux chrétiens qu'il les a toutes transgressées quand il l'a voulu. Et en effet, pourquoi donc lui, tout-puissant, aurait-il restreint ses forces dans certaines limites ? Au nom de quoi aurait-il dû renoncer à son privilège ? Ta raison n'a jamais plus de vraisemblance et n'est jamais mieux fondée que quand elle te persuade de la pluralité des mondes :

> *La terre, le soleil, la lune, la mer, et tout ce qui existe,*
> *Ne sont pas uniques, mais en nombre infini !*
>
> [Lucrèce *De la Nature* II, 1085]

258. Les plus fameux esprits du temps passé ont cru cela, et même certains du nôtre, abusés par la vraisemblance que lui confère la raison humaine, d'autant plus que dans ce bâtiment, il n'y a rien qui soit seul et unique, on le voit bien,

> *Car il n'y a dans l'ensemble des choses rien*
> *Qui naisse unique et unique grandisse,*
>
> [Lucrèce *De la Nature* II, 1077-78]

et comme on voit aussi que toutes les espèces se sont multipliées, il ne semble donc pas vraisemblable que Dieu ait fait cette œuvre seule, sans lui donner de compagnon, et que le matériau de ce projet ait été épuisé entièrement pour ce seul individu.

> *C'est pourquoi je le répète encore, il y a nécessairement ailleurs*
> *D'autres assemblages de matière semblables à notre monde*
> *Que l'éther embrasse d'une avide étreinte.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* II, 1063]

259. Et notamment s'il s'agit d'un être animé, ses mouvements rendent cette idée plausible au point que

Platon l'affirme, et que plusieurs des nôtres(102) le confirment ou n'osent l'infirmer ; ils n'osent pas non plus s'opposer à cette idée ancienne selon laquelle le ciel, les étoiles et les autres éléments du monde sont des créatures composées d'un corps et d'une âme, mortelles du fait de leur composition, mais immortelles par la volonté du Créateur. Mais alors, s'il y a plusieurs mondes, comme Démocrite, Épicure, et presque tous les philosophes l'ont pensé(103), savons-nous si les principes et les règles à l'œuvre dans celui-ci s'appliquent aux autres ? Ils ont peut-être un aspect différent et une autre organisation ?

260. Épicure pense qu'il peut en être de semblables et d'autres différents. Nous voyons dans ce monde lui-même une infinité de différences et de variétés entre divers lieux, simplement à cause de la distance qui les sépare. Ni le blé, ni le vin, ni aucun de nos animaux ne se rencontrent, par exemple, dans cette nouvelle partie du monde que nos pères ont découverte : tout y est différent de chez nous. Et dans les temps anciens, voyez comment le raisin de Bacchus et le blé de Cérès étaient inconnus dans bien des pays !

NOTES

1. Tiré de Gomara, II, 20.

2. Selon P. Villey il s'agirait de Balbi in *Viaggio dell'Indio orientali* éd. de 1590, p. 76.

3. Le passage entre crochets ne figure que dans les éditions antérieures à l'« exemplaire de Bordeaux ».

4. Les éditions jusqu'à celle de 1588 comportaient ici : « Et puis que l'hommen'avoit pas dequoy se presenter tout nud a la veue du monde, il a eu raison de se cacher ».

5. Le texte est ici : « défaut ». J'estime qu'étant donné le contexte, ce « défaut » est le manque de « vêtement naturel », d'où « nudité ».

6. Dans les éditions antérieures à celles de 1595, on lit ici « la philosophie », mais « *Socrate* » est une correction manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux », que l'édition de 1595 prend en compte.

7. Source : Cornelius Agrippa, *De incertitudine scientiarum* LIV. Selon M. Rat (Pléiade, note 3 p. 1553) « les Épicuriens accusaient Aristote\index{Aristote d'avoir eu une jeunesse dévergondée et d'avoir, du vivant de Platon, fondé une école rivale de celle de son maître. »

8. La rédaction initiale était : « La doctrine est encores moins necessaire au service de la vie\index{vie (la vie) que n'est la gloire » etc. La correction manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux » a été reprise par l'édition de 1595.

9. Rapporté par Plutarque éd. Amyot in *Contre Colotès* LXIX. Mais P. Villey (t. II, p. 051) fait remarquer qu'en réalité Plutarque ne prête pas ce propos à Épicure, mais à Colotès, et dans un sens un peu différent.

10. A. Lanly traduit « le cuider » par « l'outrecuidance », D. M. Frame par « presumption » et P. Villey par « orgueil ». Je suis ici cette dernière leçon. Mais « cuider » c'est en fait penser que..., dans le sens de se faire une opinion. On pourrait donc aussi traduire par « la pensée », car l'exemple qui suit dit nettement que le premier péché est bien celui de connaissance.

11. *Genèse* III, 5.

12. Saint-Paul, *Épitre aux Colossiens* II, 8.

13. Épicure, dont Lucrèce se fait l'apôtre, en quelque sorte. Montaigne fait ici allusion à une tradition selon laquelle Lucrèce aurait été rendu fou par un breuvage donné par sa femme, et qu'il aurait composé son poème pendant des périodes de lucidité, avant de finir par se tuer.

14. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », la formule de transition « et toutefois je reconoy qu'il n'y a » a disparu dans l'édition de 1595.

15. Posidonios d'Apamie, philosophe stoïcien\index{Stoïcien ; il en a déjà été question au Livre I, chap. 40, §19.

16. Les éditions antérieures à celle de 1595 ajoutaient ici : « Ce n'est que vent et paroles. »

17. Archésilas de Pitane, fondateur de la seconde Académie.

18. Philosophe du IIème siècle avant J.-C. que l'on avait surnommé « Le Transfuge », tellement il avait changé souvent d'école.

19. Montaigne a déjà raconté cette histoire au Livre I, chap. 40, § 18.

20. Il s'agit de Torquato Tasso, dit *Le Tasse* auteur du très célèbre poème *Jérusalem délivrée*, interné à la suite de crises de démence, depuis 1574.

21. Le Journal de Voyage de Montaigne mentionne son passage à Ferrare le 16 novembre 1580 ; mais curieusement, il n'y est fait aucune mention de sa visite au poète...

22. Vers latins tirés de *Poemata* de La Boétie.

23. Montaigne écrit « secte ». Mais celui-ci a pris à notre époque une connotation franchement péjorative, et il me semble injustifié de le conserver dans un tel contexte.

24. Philosophe de l'ancienne Académie (IIIème s. avant J.-C.). On ne possède que quelques fragments de ses écrits. Il a été imité par Cicéron, dans ses *Tusculanes*notamment.

25. P. Villey ne donne pas la source de ce vers en italien ; D.M. Frame indique en note : « Adapted from Dante ».

26. C'est la traduction d'un vers d'Euripide.

27. Cicéron *De finibus* II, 3 (à propos d'Épicure).

28. Dans l'édition de 1588, on lisait ici : « et plastrer ».

29. On ne sait d'où Montaigne a tiré ce nom... Cet exemple et ceux qui suivent ont été pris dans les *Adages*d'Érasme.

30. Le texte de 1588 comportait « toute » ; « en general » est une correction manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux ».

31. Cela donnerait en effet « aut vivat ». A. Lanly cite (II, p. 160) le dicton « Beati Vascones quibus vivere est bibere ! » (« Heureux Gascons!Gascons pour qui vivre c'est boire ! »). Dans l'édition de 1595, des mots ont été déplacés ; on lit : « ...qu'en celle de Cicéron, qui change volontiers en V. le B. ». Mlle de Gournay, ne connaissant pas le Gascon ! le Gascon, a-t-elle cru que ce changement phonétique s'appliquait au latin de Cicéron ?

32. Ces formules sont tirées de Plutarque éd. Amyot LXVIII, *Des communes conceptions contre les Stoïques*

33. De quelle « Loi » s'agit-il ? Celle du Dieu biblique, ou celle des Stoïciens\index{Stoïciens ? Peut-être simplement « règle à suivre dans la vie\index{vie (la vie) ». Les éditeurs de Montaigne sont muets là-dessus.

34. En fait, d'après Cornelius Agrippa, *De vanitate scientiarum* I.

35. Cornelius Agrippa, que Montaigne utilise ici, a donné ce nom à l'empereur habituellement nommé « Valens », mort en 378, frère de Valentinien qui lui avait confié l'orient. Chrétien, il avait rallié l'arianisme (*Dict. Larousse*).

36. Mot de Socrate, pris dans Stobée, *Sermo*XXII.

37. D'après Platon *Timée*II.

38. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », Montaigne a écrit : « à terre couchez. » A. Lanly traduit par « à terre, étendus. » et D. M. Frame par « on the ground, prostrate ». Mais de mon point de vue, l'idée est plutôt de ne pouvoir se « détacher » de la terre.

39. Aristote *Ethique à Nicomaque* VII, I. Notons encore une fois avec quelle facilité Montaigne « annexe » en quelque sorte Platon, Aristote, Socrate etc. à la religion

chrétienne !

40. Saint Paul, *Épître aux Corinthiens* I, 1, 19.

41. La formule est jolie ; fallait-il la traduire ? Si l'on y tient : « je révèle les choses plus que je ne les explique ».

42. Platon *Politiques* XIX : « Car il semble que chacun de nous connaît tout ce qu'il sait comme en rêve et qu'il ne connaît plus rien à l'état de veille. » (Traduction E. Chambry). On notera l'habileté avec laquelle Montaigne *condense* le texte de Platon : ici, ma traduction ne fait que le suivre.

43. Douteux : Montaigne prend cela chez Cornelius Agrippa. Mais d'autres, comme Valère Maxime, n'ont rien dit de tel.

44. L'« exemplaire de Bordeaux » comporte : « à quoy ils se sont résolus », et le dernier mot a été barré et remplacé par « *tenus* ».

45. Le mot, dérivé d'un verbe signifiant « suspendre son jugement », signifie aussi « sceptiques ».

46. Montaigne avait fait graver (en grec) la plupart de ces formules, tirées de Sextus Empiricus, sur les poutres du plafond de sa « librairie ». On peut encore les voir aujourd'hui (en partie rénovées).

47. Littéralement : « je ne bouge pas ».

48. « la vérité » est un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux ». Curieusement, il n'a pas été repris dans l'édition de 1595.

49. Au moyen-âge, « fragment de jaspe utilisé pour essayer l'or et l'argent. » (Dict. *Petit Robert*).

50. *Psaumes* 93, 2.

51. Rappelons que pour Montaigne il s'agit des Péripatéticiens, des Épicuriens, des Stoïciens et de tous ceux qui « ont pensé avoir trouvé la vérité ».

52. Montaigne utilise ici la traduction (incomplète) qu'en a faite Cicéron : *Timaeus* chap. III.

53. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on lit : « (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'âme) », et cette parenthèse a été barrée.

54. Exemplaire de Bordeaux : « sous la forme de parler qu'il a entreprise. »

55. Il s'agit d'Héraclite.

56. La citation est reprise de Salluste, *Guerre de Jugurtha* LXXXV.

57. Les « dogmatiques », probablement, bien que le texte ne soit pas très clair ici.

58. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », cette page a été extrêmement raturée et modifiée à plusieurs reprises. On lisait initialement ici : « ils ont une forme d'écrire douteuse & irrésolue, & un stile enquerant[...] ». Puis avec les corrections : « une forme d'écrire douteuse en substance & en dessein ». Et tout le paragraphe qui suit a été largement raturé et modifié : seul, Plutarque était d'abord mentionné, dans une rédaction légèrement différente d'ailleurs.

59. L'édition de 1595 porte ici « devoient ; pourtant on lit bien « devraient » dans les corrections manuscrites de l'« exemplaire de Bordeaux ».

60. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on trouve ici : « ce sien refrain ».

61. Ces vers sont tirés de Plutarque éd. Amyot, également XLVII, f°348 (sans référence pour Euripide).

62. Cité d'après Cicéron, *Seconds Académiques* I, XII, 44.

63. *Livre de la Sagesse* IX, 14.

64. « Exemplaire de Bordeaux » : « comme fut Phaëton », barré.

65. Sénèque Le Rhéteur, *Suasoriae* IV, 3. Consultable sur BNF Gallica (\url{http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k255468), p. 44 f°29.

66. L'« exemplaire de Bordeaux » comporte ici cette remarque étonnante : « car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing », qui a été barrée d'un trait de plume...

67. A. Lanly II, p.175, traduit cette phrase ainsi : « Platon traite ce mystère d'une façon bien claire. » ce qui est assez banal. D. M. Frame de son côté écrit : « Plato treats this mystery with his cards pretty much on the table. », prenant « jeu découvert » à la lettre, en quelque sorte. Mon interprétation va dans le même sens.

68. Valerius Sorianus, cité dans saint Augustin *Cité de Dieu* VII, 11.

69. *Actes des Apôtres* XVII, 23.

70. On remarquera que Montaigne fait ici appel à un contemporain, et non à un auteur grec ou latin.

71. Sur la tête.

72. En astrologie, les « maisons » sont les régions du ciel correspondant aux douze signes du zodiaque, que semble parcourir le Soleil dans sa révolution annuelle.

73. Ici, les nuées, les nuages.

74. L'ouvrage de Copernic « De revolutionibus orbium celestium » qui établit l'héliocentrisme est de 1543. On voit que Ronsard s'en tient encore à la vision traditionnelle du monde dont la Terre est le centre et le Soleil dans sa course en marquant les limites (« le terme »).

75. Sans repos, donc actif. Simple variante en somme pour redoubler l'opposition et éviter la répétition de « repos ».

76. La pluralité des mondes a sa place dans ce que l'on sait de la pensée d'Anaximandre.

77. La terre, l'eau, l'air, le feu.

78. Il fut disciple de Platon au IVe s. avant J.-C.

79. Surnommé « Le Physicien », fut l'élève de Théophraste. Il succéda à son tour à ce dernier à la tête du Lycée.

80. Disciple d'Anaximène au Ve s. avant J.-C.

81. Les textes, y compris celui de 1595, ont ici : « l'aage ». Mais les divers éditeurs considèrent qu'il s'agit ici d'une erreur de Montaigne pour « l'air » et Montaigne parle en effet un peu plus loin de « l'air de Diogène ».

82. Diagoras de Mélos, surnommé « l'Athée », vivait vers 420.

83. Théodore de Cyrène, surnommé également « l'Athée », était le disciple et successeur d'Aristippe le Jeune.

84. Cette « parenthèse » qui figure dans un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux » a été omise dans l'édition de 1595. Je la reproduis néanmoins ici.

85. Dans les éditions antérieures et celle de l'« exemplaire de Bordeaux », après le mot « déifiées », la phrase continuait ainsi : « car d'adorer celles de nostre sorte, maladives, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté, des hommes qu'elle avoit veu vivre et mourir, et agiter toutes nos passions, cela... ». La phrase ainsi tronquée est moins claire, et j'ai dû développer quelque peu pour lui restituer tout son sens.

86. D'après la traduction d'E. Bréhier in *Les Stoïciens* p. 434).

87. Il m'a semblé judicieux de garder ici le mot même de Montaigne : dans son acception actuelle, un peu « populaire », il a conservé le côté narquois qui convient.

88. « la reconnaissance de nos parents » écrit Montaigne. D. M. Frame traduit par « The gratitude of our parents », ce qui est surprenant. Je comprends de la même façon que A. Lanly II, p. 182 : il s'agit de « retrouvailles », et non de « témoignages de reconnaissance ».

89. *Épître aux Corinthiens* I, 2, 9.

90. Pline, bien sûr... ! *Hist. nat.*X, 2.

91. La traduction donnée ici est celle de José Kany-Turpin dans l'ouvrage cité en référence, p. 229.

92. Cf. Tite-Live, *Annales* XLI, 16.

93. Vainqueur en 168 de Persée, roi de Macédoine, qu'il fit prisonnier (cf. Tite-Live, XLV, 33).

94. « le nôtre » : les Gaulois ; l'existence de sacrifices humains chez les Gaulois semble désormais avérée. Non pas tant par les références littéraires (César, Cicéron, Diodore etc... toujours sujettes à caution, mais par des découvertes archéologiques récentes à Ribemont-sur-Ancre et Gournay-sur-Aronde (80), avec « des dizaines de corps démembrés et mises en scène macabres » ou encore « 19 hommes sacrifiés, momifiés et enterrés en tailleur face contre terre devant le temple sur la place centrale du village à Acy-Romance (08) ». Je tiens ces indications de Jean-René Chatillon, qui participa aux fouilles.

95. Les commentateurs hésitent sur l'identité d'Ufens... un personnage ou un nom de fleuve ? A. Lanly (t. II, p. 185 note 664) écrit : « Sulmone et Ufens sont probablement ici des noms d'hommes (note de l'édition Plessis et Lejay) ». Mais D. M. Frame (p. 387) traduit ainsi : « ...of Sulmo town, from Ufens' stream ».

96. Peuple scythe (qu'Hérodote appelle des « Thraces ») vivant au bord du Danube.

97. Montaigne écrit« Themixtitan », mais J.-L. Bernard m'a signalé la véritable graphie de ce lieu, autre nom de Mexico.

98. Empereur romain de 249 à 251, qui défit d'abord les Goths, puis fut tué avec son fils dans une nouvelle guerre.

99. Une première rédaction, raturée dans l'« exemplaire de Bordeaux », était : « Et que Decius, pour acquérir la bonne grâce des dieux envers les affaires Romaines se brulast tout vif en holocauste à Saturne, entre les deux armées. »

100. Bible, Saint Paul, *Épître aux Corinthiens* I, 1, 25.

101. Certes, Montaigne écrit « matiere » ; mais pour nous aujourd'hui « la matière » désigne un concept scientifico-philosophique, et j'ai pensé que Montaigne, ici, évoquait plutôt quelque chose de concret ? Par ailleurs, j'introduis (à la suite de D. M. Frame) des guillemets, car il s'agit d'un « argument » auquel la suite cherche à répondre.

102. « Des chrétiens, comme Origène », selon P. Villey I, p. 525, note 3.

103. Cf. Diogène Laërce, *Vies... Démocrite* IX, 44 — *Épicure* X, 85.

Chapitre 12
Apologie de Raymond Sebond (3e partie)

261. Si l'on en croit Pline l'Ancien et Hérodote, il y a en certaines contrées des espèces d'hommes qui ont fort peu de ressemblance avec la nôtre. Il y a des formes métissées et ambiguës, qui tiennent de l'homme et de l'animal. Il est des pays où les hommes naissent sans tête, avec les yeux et la bouche sur la poitrine, d'autres où ils sont tous androgynes ; où ils marchent à quatre pattes ; où ils n'ont qu'un seul œil au front, avec une tête qui ressemble plus à celle d'un chien qu'à la nôtre ; où ils sont à moitié poisson par le bas, et vivent dans l'eau ; où les femmes accouchent au bout de cinq ans, et ne vivent que huit ans ; où ils ont la tête et la peau du front si dure que le fer de l'épée ne peut y mordre et s'y émousse ; où les hommes n'ont pas de barbe. Certains peuples ne connaissent pas le feu(1). Chez certains autres, le sperme est noir.

262. Et que dire de ceux qui se changent spontanément en loups, en juments, puis redeviennent des hommes ? Si l'on en croit Plutarque, en une contrée des Indes, il y a des hommes sans bouche, qui se nourrissent de certaines odeurs : parmi nos descriptions, combien y en a-t-il alors de fausses ? S'il peut exister des hommes qui ne sont plus capables de rire, ni peut-être de raisonner ou de vivre en société, alors l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes devient, en grande partie, fausse !

263. Et de plus, voyez combien nous connaissons de choses qui combattent ces belles règles que nous avons façonnées pour la nature, et que nous lui avons prescrites ! Et nous prétendrions y assujettir Dieu lui-même ? Que de choses appelons-nous miraculeuses et contre nature ! C'est en fonction de chaque homme et de chaque peuple, à la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriétés occultes et de quintessences ? C'est que selon nous, le cours naturel des choses est celui que peut suivre notre intelligence, et que nous pouvons voir : ce qui est au-delà est monstrueux(2), et déréglé. Mais à ce compte-là, pour les plus avisés et les plus habiles, tout sera donc « monstrueux » ! Car leur raison les a persuadés qu'elle n'a elle-même ni base ni fondement, qu'elle ne peut même pas garantir que la neige soit blanche (Anaxagore la disait noire !), pas plus qu'elle ne peut dire s'il y a quelque chose plutôt que rien, s'il y a science ou ignorance — ce que Métrodore de Chio considérait comme impossible pour l'homme. Et même si nous vivons; Euripide se demandait :

> *La vie que nous vivons est-elle vraiment la vie, ou n'est-ce pas plutôt*
> *Ce que nous appelons la mort qui serait la vie ?*
>
> Τίς δ’οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ’ ὃ κέκληται θανεῖν,
> Τὸ ζῆν δὲ θνῄσκειν έστί (3).
> [Stobée: *Fragments*, Sermo, CXIX]

Et ce n'est pas sans quelque apparence de vérité.

264. Pouvons-nous en effet prétendre à l'existence à cause de cet instant qui n'est qu'un éclair dans le cours infini d'une nuit éternelle, une si brève interruption dans notre condition naturelle et perpétuelle, alors que la mort en occupe tout l'avant et l'après, et même une bonne partie de ce moment-là ? Certains, comme les successeurs de Melissos(4) affirment qu'il n'y a pas de mouvement, que rien ne bouge, car si l'UN existe seul, il ne peut avoir de mouvement circulaire, ni se déplacer d'un point à un autre comme le montre Platon(5). Ils affirment aussi qu'il ne peut y avoir ni génération ni corruption dans la nature.

265. Protagoras dit que seul le doute existe. Que l'on peut s'interroger sur tout, et même à propos de savoir si on peut le faire. Nausiphane(6), lui, déclare que des choses qui nous semblent exister, on ne peut dire si elles sont ou ne sont pas, et que la seule certitude est celle de l'incertitude. Parménide considère que des choses qui nous apparaissent il n'en est aucune qui ait une valeur universelle, et que seul l'UN existe. Zénon prétend même que l'UN n'existe pas, et qu'il n'y a rien du tout. Si l'UN existait, il existerait en lui-même ou en un autre. Mais si c'était en un autre, ils seraient deux ; et s'il existait en lui-même, ils seraient encore deux : le contenant et le contenu. Selon ces théories, le monde n'est qu'une ombre, ou fausse ou vide(7).

266. Il m'a toujours semblé que pour un chrétien cette façon de parler était pleine de prétention(8) et d'irrespect : « Dieu ne peut mourir, Dieu ne peut se dédire, Dieu ne peut faire ceci ou cela. » Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine dans les lois qui régissent notre expression. Et ce que nous entendons par là(9) devrait être exprimé plus religieusement, et avec plus de déférence.

267. Notre langage a ses faiblesses et ses défauts, comme tout le reste, et les questions de langage sont à l'origine de la plupart des troubles qui agitent le monde. Car nos procès ne naissent que des débats à propos de l'interprétation des lois, et la plupart des guerres de cette incapacité à pouvoir clairement exprimer les conventions et les traités passés entre les Princes. Combien de querelles — et de quelle importance ! — ont été produites par le doute sur le sens de cette simple syllabe : Hoc !(10)

268. Prenons la proposition que la logique elle-même présente comme la plus claire. Si vous dites « Il fait beau », et que vous disiez la vérité, il fait donc beau. Ne voilà-t-il pas une façon de parler bien rigoureuse ? Et cependant, elle peut nous tromper ; pour le vérifier, voici un exemple : si vous dites « je mens », et que vous disiez vrai, c'est donc que vous mentez(11). La démarche, le raisonnement, la force de cette autre proposition sont les mêmes que pour la précédente, et pourtant nous voilà embourbés ! Je vois bien que les philosophes Pyrrhoniens ne peuvent parvenir à exprimer leur conception d'ensemble par aucune manière de parler : ce qu'il leur faudrait, c'est un nouveau langage. Le nôtre en effet est totalement constitué de propositions affirmatives qui sont totalement contraires à leurs idées. De sorte que quand ils disent « Je doute », on les prend aussitôt à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins ils savent et sont sûrs d'une chose : qu'ils doutent. On les a donc contraints à chercher du secours dans cet argument tiré de la médecine, sans lequel leur attitude serait inexplicable : quand ils disent « j'ignore » ou « je doute », ils disent donc que cette proposition s'évacue d'elle-même, en même temps que le reste, ni plus ni moins que la rhubarbe, qui fait sortir les mauvaises humeurs, et du coup, s'évacue elle-même !

269. Cette idée est mieux rendue par une interrogation : « Que sais-je ? » telle que je la porte, avec le symbole d'une balance(12).

270. Voyez maintenant comme on se prévaut de cette façon de parler pleine d'irrespect. Dans les polémiques qui ont cours en ce moment dans notre religion, si vous harcelez trop vos adversaires, ils vous diront tout bonnement que Dieu n'est pas en mesure de faire que son corps soit en même temps au paradis et sur la terre, et en plusieurs lieux à la fois. Et ce vieux moqueur de Pline, voyez comme il en fait son profit : « Au moins, dit-il, n'est-ce pas une petite consolation pour l'homme que de voir que Dieu ne peut pas tout. Car il ne peut pas se tuer même s'il le voulait, ce qui est pourtant le plus grand avantage de notre condition humaine. Il ne peut pas transformer les mortels en immortels, ni ressusciter les trépassés, ni faire que celui qui a vécu n'ait point vécu, que celui qui a reçu des honneurs ne les ait point reçus, car il n'a pas d'autre pouvoir sur le passé que l'oubli. » Et pour confirmer encore par un exemple plaisant le rapport de l'homme avec Dieu, il ajoute que ce dernier ne peut faire que deux fois dix ne fassent pas

vingt. Voilà ce que dit Pline, et qu'un chrétien devrait éviter de dire, alors que, au contraire, il semble que les hommes recherchent cette folle impertinence de langage pour ramener Dieu à leur mesure.

> *Que demain Jupiter couvre le ciel d'un noir nuage*
> *Ou que d'un soleil pur il le fasse briller,*
> *Il ne pourra défaire ce qui est advenu, ni changer*
> *Ce que le temps a emporté, comme si rien ne s'était produit.*
>
> [Horace *Odes* III, 29]

271. Quand nous disons que l'infinité des siècles passés ou à venir, pour Dieu, n'est qu'un instant, et que sa bonté, sa sagesse, sa puissance ne font qu'un avec son essence, nous prononçons ces paroles sans que notre intelligence puisse les comprendre. Et pourtant, notre orgueil voudrait faire passer la divinité par notre étamine(13) : de là proviennent toutes les folies et les erreurs qui s'emparent du monde, quand il veut ramener à lui et peser sur sa balance une chose aussi éloignée de son poids. « *Étonnante, l'arrogance du cœur de l'homme, quand un petit succès l'encourage.* » [Pline *Histoire naturelle* II, 23]

272. Avec quelle insolence les Stoïciens rabrouent Épicure lorsque celui-ci soutient que seul Dieu peut être véritablement bon et heureux, et que l'homme sage ne peut percevoir de cet état qu'une ombre vaguement ressemblante ! Comme ils ont été téméraires de vouloir que Dieu soit soumis au Destin ! (Et je voudrais qu'aucun de ceux que l'on nomme « chrétiens » ne fasse une telle erreur). Thalès, Platon, Pythagore l'on asservi à la fatalité. Cette prétention à vouloir découvrir Dieu avec nos propres yeux a fait qu'un grand personnage de notre religion a donné à la divinité une forme corporelle.

273. Et c'est là l'origine de ce qui nous arrive tous les jours, à savoir : attribuer à Dieu spécialement les événements importants. Parce qu'ils ont de l'importance pour nous, nous pensons qu'ils en ont pour lui aussi, et qu'il y prête plus d'attention qu'aux événements qui nous importent peu, ou qui sont sans grandes conséquences. « *Les dieux s'occupent des grandes choses et non des petits détails* » [Cicéron *De natura deorum* II, 66] Voyez son raisonnement sur cet exemple : « *Les rois non plus ne s'occupent pas des petits détails de gouvernement* » [Cicéron *De natura deorum* III, 35]

274. Comme si pour ce roi-là il y avait une différence entre déplacer un empire ou la feuille d'un arbre ! Et comme si sa providence s'exerçait autrement s'agissant d'influencer le saut d'une puce ou l'issue d'une bataille. La main avec laquelle il exerce son autorité s'applique à toutes choses de la même façon, avec la même force et le même ordre ; l'intérêt que nous lui portons n'y change rien : nos mouvements et nos appréciations lui sont indifférents.

275. « *Dieu, grand ouvrier pour les grandes choses ne l'est pas moins pour les petites.* » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XI,22] Notre arrogance nous conduit toujours à cette attitude blasphématoire qui consiste à nous comparer à Lui. Et parce que nos occupations nous sont une charge, Straton a exempté les dieux de toute obligation, comme il en est pour leurs prêtres. Pour lui, c'est la Nature qui produit et entretient toutes choses, et avec les poids et les mouvements de celle-ci, il construit les différentes parties du monde, déchargeant du même coup la nature humaine de la crainte des jugements divins. « *Parce qu'il est heureux et éternel, il n'a pas de soucis et n'en cause à personne.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 17]

276. La Nature veut que si des choses ont entre elles une relation, celles qui leur sont semblables ont la même entre elles(14). Au nombre infini des mortels correspond donc un nombre infini d'immortels. Comme les âmes des dieux sont sans langue, sans yeux, et sans oreilles, mais qu'elles sentent entre elles chacune ce que l'autre sent, et jugent nos pensées, ainsi les âmes des hommes, quand elles sont libres et délivrées du corps par le sommeil ou quelque extase, devinent, prophétisent, et voient des choses qu'elles

ne sauraient voir quand elles sont liées au corps. « Les hommes, dit saint Paul, sont devenus fous en croyant être sages, et ont transformé la gloire de Dieu incorruptible en une image d'homme corruptible(15). »

277. Voyez donc un peu cette farce des déifications antiques ! Après la grande et superbe pompe de l'enterrement, au moment où le feu commençait à prendre au sommet de la pyramide, et s'attaquait au lit du trépassé, ils laissaient au même moment s'échapper un aigle qui, s'envolant, signifiait que l'âme s'en allait au Paradis. Nous avons conservé mille médailles, et notamment celle de l'honnête Faustine, sur lesquelles cet aigle est représenté emportant sur son dos vers le ciel ces âmes déifiées.

278. Il est pitoyable de voir comment nous sommes dupes de nos propres singeries et inventions,

> *Ils craignent ce qu'ils ont inventé !*
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* I, 486]

comme les enfants qui s'effraient de leur propre visage, quand ils l'ont barbouillé et noirci pour leurs camarades. « *Rien de plus malheureux que l'homme esclave de ses chimères* [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VIII, 23]

279. Auguste eut droit à plus de temples que Jupiter, et ils étaient servis avec autant de dévotion et de croyance en ses miracles. Les Thasiens(16), en récompense des bienfaits qu'ils avaient reçus d'Agésilas, vinrent lui dire qu'ils l'avaient canonisé. « Votre nation, leur dit-il, a-t-elle le pouvoir de faire un dieu de qui bon lui semble ? Faites donc un dieu avec l'un d'entre vous, et quand j'aurai vu comment il s'en sera trouvé, je vous dirai un grand merci pour ce que vous m'offrez. » L'homme est vraiment insensé. Il est incapable de faire un ciron, et il fabrique des dieux à la douzaine !

280. Ecoutez ce que dit Trismégiste, qui loue ainsi nos capacités : « De toutes les choses admirables, la plus haute est le fait que l'homme ait pu trouver la divine nature, et la réaliser. » Voici des arguments empruntés à la philosophie elle-même,

> *Qui seule peut connaître les dieux et les puissances célestes,*
> *Et la seule à savoir qu'on ne peut les connaître.*
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* I, 452]

Si Dieu est, c'est un être vivant ; si c'est un être vivant, il a un sens; et s'il a un sens, il est sujet à l'anéantissement. S'il est sans corps, il est sans âme, et par conséquent sans action ; et s'il a un corps, il est périssable. Quel beau triomphe, en vérité !

281. Nous sommes incapables d'avoir fait le monde : il y a donc une entité supérieure qui y a mis la main. Ce serait une sotte arrogance que de nous considérer comme la chose la plus parfaite de cet univers. Il y a donc quelque chose de meilleur que nous, et ce quelque chose, c'est Dieu. Quand vous voyez une demeure riche et luxueuse, même si vous ne savez pas qui en est le maître, vous ne direz pas qu'elle a été faite pour des rats. Et quand nous voyons la divine architecture du palais céleste, comment ne pas croire que ce soit le logis de quelque maître plus grand que nous ne le sommes ? Ce qui est le plus élevé n'est-il pas toujours le plus digne ? Et nous, nous sommes placés au plus bas.

282. Il n'y a rien qui, sans âme ni raison, puisse produire un être vivant doué de raison. Or le monde nous produit : il a donc âme et raison(17). Chaque élément de nous-mêmes est moins que nous, et nous sommes un élément du monde. Le monde dispose donc de sagesse et de raison bien plus que nous n'en avons. C'est une belle chose que d'avoir un grand gouvernement. Le gouvernement du monde appartient

donc à un être bienheureux. Les astres ne nous font pas de mal : ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture, les dieux aussi, et ils se nourrissent des vapeurs d'ici-bas. Les biens de ce monde ne sont pas des biens pour Dieu : ce ne sont donc pas des biens pour nous. Blesser quelqu'un et être blessé sont tous deux des preuves de faiblesse : c'est donc folie que de craindre Dieu(18). Dieu est bon par sa nature, l'homme par ce qu'il fait(19), ce qui est bien supérieur. La sagesse divine et la sagesse humaine sont semblables, sauf que la première est éternelle. Or, la durée n'ajoute rien à la sagesse : nous voilà donc égaux sur ce plan. Nous possédons la vie, la raison, la liberté, nous prisons la bonté, la charité, la justice : ces qualités sont donc en lui(20).

283. En somme, la construction ou non de la divinité et ses traits spécifiques sont forgés par l'homme en fonction de ce qu'il est lui-même. Quel patron, quel modèle ! Étirons, élevons, grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira ; enfle-toi, pauvre homme, encore, encore, et encore,

> *Non, pas même si tu en crevais, dit-il(21).*
> [Horace *Satires* II, III, 318]

« *Certes les hommes, croyant se représenter Dieu qu'il ne peuvent concevoir, ne font que se représenter eux-mêmes ; c'est eux qu'ils voient, et non pas lui ; ce qu'ils comparent, c'est eux, et non à lui, mais à eux-mêmes.* » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII, 17]
Dans la nature, les effets ne révèlent qu'à demi leurs causes. Que dire donc de celle de Dieu ? Elle est au-dessus de l'ordre de la nature ; sa condition est trop élevée, trop éloignée, et trop souveraine pour accepter que nos conclusions l'attachent et l'entravent. Ce n'est pas par nous qu'on peut l'atteindre : notre route est trop basse. Et nous ne sommes pas plus près du ciel sur le Mont-Cenis qu'au fond de la mer : vous pouvez le vérifier avec votre astrolabe(22) !

284. On rabaisse Dieu jusqu'à lui prêter un commerce charnel avec des femmes : combien de fois ? pour combien d'enfants ? Paulina, femme de Saturninus, matrone célèbre à Rome, pensant coucher avec le dieu Sérapis(23), se retrouva entre les bras d'un de ses amoureux, par l'entremise des prêtres de ce temple. Varron, le plus subtil et le plus savant des auteurs latins, écrit dans ses ouvrages de théologie que le sacristain du temple d'Hercule, tirant au sort d'une main pour lui, de l'autre pour Hercule, joua contre ce dieu un souper et une fille : s'il gagnait, ce serait aux dépens des offrandes, et s'il perdait, à ses propres dépens. Il perdit, et dut payer son souper et la fille. Cette fille s'appelait Laurentine ; elle se vit la nuit entre les bras du dieu qui lui dit de surcroît que le lendemain, le premier homme qu'elle rencontrerait la paierait de façon mirifique. Et ce fut Taruntius, jeune homme riche, qui l'emmena chez lui, et plus tard la fit son héritière. Alors elle à son tour, espérant faire quelque chose qui fût agréable à ce dieu, fit du peuple romain son héritier : raison pour laquelle on lui attribua des honneurs divins.

285. Comme s'il n'était pas suffisant que Platon fût d'origine divine par ses deux lignées, et que Neptune ait été l'ancêtre de sa race, on tenait pour certaine à Athènes cette histoire : Ariston ayant voulu jouir de la belle Perictionè, n'avait pu y parvenir, et il avait été averti en songe par le dieu Apollon de la laisser pure et intacte jusqu'à ce qu'elle eût accouché. Or Ariston et Perictionè étaient les père et mère de Platon ! Combien y en a-t-il, dans les livres, de ces histoires de tromperies, fomentées par les dieux contre les pauvres humains ! Et de maris injustement dénigrés au profit de leurs enfants !

286. Dans la religion musulmane, les croyances du peuple font que l'on trouve quantité de Merlins, c'est-à-dire d'enfants « sans père », enfants « spirituels », nés divinement dans le ventre de jeunes filles ; et ils portent un nom qui a ce sens dans leur langue.

287. Il faut remarquer que pour toute créature, il n'est rien de plus important et plus estimable qu'elle-même (le lion, l'aigle, le dauphin considèrent qu'il n'y a rien au-dessus de leur espèce), et chacune d'elles rapporte les qualités de toutes les autres aux siennes propres. Nous pouvons bien étendre ou raccourcir nos qualités, mais c'est tout. Notre esprit ne peut dépasser ce rapport et ce principe, il ne peut rien envisager d'autre, il lui est impossible de sortir de là et d'aller au-delà. Et c'est ce qui fonde ces anciennes affirmations : « *de toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme. Dieu a donc cette forme.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 18] Ou : « *Nul ne peut être heureux sans la vertu, ni la vertu exister sans la raison ; et aucune raison ne peut résider ailleurs que dans la forme humaine ; Dieu revêt donc la forme humaine.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 27] « *Notre esprit est ainsi fait que quand il pense à Dieu, il lui prête aussitôt forme humaine.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 27]

288. C'est pourquoi Xénophane disait plaisamment que si les animaux s'inventent des dieux, comme il est vraisemblable qu'ils le fassent, il les imaginent certainement à leur image, et se glorifient comme nous. Pourquoi alors un oison ne dirait-il pas : « Tous les éléments de l'univers sont faits à mon intention : la Terre me sert à marcher, le Soleil à m'éclairer, les étoiles à me fournir leur influence ; je tire profit des vents, j'en tire aussi des eaux ; il n'est rien que la voûte céleste ne regarde aussi favorablement que moi ; je suis l'enfant chéri de la Nature. N'est-ce pas l'homme qui me nourrit, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait semer et moudre ; s'il me mange, il mange aussi l'homme qui est son compagnon, et moi je mange les vers qui le tuent et qui le mangent. » Une grue pourrait en dire autant, et plus orgueilleusement encore, elle qui vole où elle veut, et qui règne sur ce domaine, beau et élevé : « *Nature est tant aimable, concilatrice et douce à ce qu'elle crée.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 27]

289. Si l'on suit ce raisonnement, le destin est tracé pour nous, c'est pour nous que le monde brille et tonne ; le créateur et ses créatures, tout est fait pour nous. Voilà le but et le point vers lequel tend l'universalité des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu pendant deux mille ans et plus, des affaires célestes : on dirait que les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle ne leur attribue pas d'autres préoccupations, pas d'autres fonctions. Les voilà, par exemple, en guerre contre nous :

> *Les voilà domptés par la main d'Hercule,*
> *Les Titans, fils de la Terre, qui ont fait trembler*
> *La brillante demeure du vieux Saturne.*
>
> [Horace *Odes* II, 12, v. 6]

Et voilà qu'ils prennent parti dans nos dissensions, pour nous rendre la pareille de ce que si souvent nous nous sommes mêlés des leurs...

> *Neptune, de son long trident, ébranle les murailles,*
> *Secoue les fondations, et renverse la Ville(24) de fond en comble.*
> *Mais Junon l'implacable s'est emparée, elle, des Portes Scées.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* II, v. 610]

290. Les Cauniens(25), pour préserver jalousement la domination de leurs propres dieux, se chargent de leurs armes le jour où ils vont faire leurs dévotions, parcourent les environs de la ville en frappant l'air par-ci, par-là de leurs glaives, et pourchassent ainsi les dieux étrangers, les bannissant de chez eux.

291. Les pouvoirs des dieux leurs sont attribués en fonction de nos besoins : l'un guérit les chevaux, l'autre les hommes, celui-ci la peste, cet autre la toux, qui une sorte de gale, qui une autre : « *Car la superstition met des dieux jusque dans les plus petites choses.* » [Cicéron *De Divinatione* II, 56] En voilà un qui fait naître le raisin, cet autre l'ail ; celui-ci veille sur la paillardise, l'autre sur la marchandise. Pour chaque

sorte d'artisan, un dieu : celui-ci a son territoire et ses croyants en Orient, cet autre en Occident (26) :

Ici les armes de Junon, et là son char.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* II, v. 16]

« *Ô saint Apollon, toi qui réside au nombril du monde(27) !* [Cicéron *De Divinatione* II, 56]

Les fils de Cécrops vénèrent Pallas, la Crête de Minos, Diane.
Ceux du pays d'Hypsipyle(28), Vulcain ;
A Sparte et Mycènes, cité des Pélopides, c'est Junon ;
Faunus(29) règne sur les pins du Mont Ménale,
Et Mars est vénéré dans le Latium.

[Ovide *Fastes* III, vv. 81 sq.]

292. Tel dieu n'est chez lui que dans un bourg ou dans une seule famille. Tel autre vit seul, tel autre en compagnie, volontairement, ou par obligation.

Et le temple du petit-fils est accolé à celui de l'aïeul.

[Ovide *Fastes* I, 294]

Il en est de si humble condition et si basse (car leur nombre s'élève à trente six mille !), qu'il faut bien en appeler cinq ou six à la rescousse pour faire pousser un seul épi de blé(30), et portent des noms liés à leurs attributions. Il en faut trois pour une porte : un pour les planches, un pour les gonds, un pour le seuil. Ils sont quatre pour un enfant ; un qui veille sur son maillot, un autre sur ce qu'il boit, un troisième sur ce qu'il mange, un quatrième sur sa tétée. Il en est qui sont sûrs, d'autres incertains et douteux. Certains n'entrent pas encore en Paradis :

Puisqu'ils ne sont pas encore dignes d'être au ciel,
Laissons-les habiter les terres que nous leurs avons données.

[Ovide *Les Métamorphoses* I, 194]

293. Il y a des dieux scientifiques, des dieux poètes, des dieux juristes. Certains, intermédiaires entre les deux natures divine et humaine, sont les médiateurs, les intermédiaires entre Dieu et nous. Ils sont un peu de second ordre, et révérés comme tels : ils ont des titres et des fonctions en nombre infini, et les uns sont bons, les autres mauvais. Il y en a de vieux que l'âge a brisé, et même des mortels. Chrysippe estimait en effet que les dieux devraient disparaître dans l'embrasement final du monde, sauf Jupiter. L'homme fabrique décidément mille associations drolatiques entre lui et Dieu. Mais n'est-il pas son compatriote ?

Crète, berceau de Jupiter...

[Ovide *Les Métamorphoses* VIII, 99]

294. Sur ce sujet, voici la justification que fournissent à leur époque, le Grand Pontife Scevola(31), et Varron, grand théologien : il est nécessaire que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croie beaucoup de fausses(32). « *Au lieu de lui présenter la vérité qui doit le sauver, [la religion] estime qu'il faut le tromper pour son bien*(33). »

295. L'œil humain ne peut apercevoir que les choses qu'il est capable de reconnaître(34). Et nous avons oublié dans quelle chute fut précipité le pauvre Phaëton pour avoir voulu tenir, lui un mortel, les rênes des chevaux de son père(35). Notre esprit retombe dans de semblables abîmes, s'écrase et se détruit de la même façon du fait de sa témérité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matière est

faite le Soleil, que peut-elle vous répondre, sinon « de fer » ou avec Anaxagore(36), de pierre, ou de telle autre matière dont nous nous servons ?

296. Si l'on demande à Zénon ce qu'est la nature, il répondra : « Un feu, mais un feu artiste, capable d'engendrer, et qui procède méthodiquement. » Archimède, maître de cette science qui se veut prééminente entre toutes en matière de vérité et de certitude, déclare, lui : « Le Soleil est un dieu de fer enflammé. » Ne voilà-t-il pas une belle idée sortie tout droit de la rigueur des démonstrations géométriques ? Elle n'est pourtant pas si utile ni si inévitable que Socrate n'ait pu estimer quant à lui qu'il suffisait de savoir ce qu'il faut pour pouvoir mesurer la Terre qu'on donnait ou que l'on recevait ; et Polyen [Cicéron, *Académiques* II, 33], connu pourtant comme un docteur fameux et illustre de ladite science, traita ces démonstrations avec dédain, les considérant comme fausses et pleines de vanité, quand il eut goûté aux doux fruits émollients des jardins d'Épicure.

297. Dans Xénophon(37), Socrate déclare à propos d'Anaxagore (que l'Antiquité plaçait au-dessus de tous les autres en matière de choses célestes et divines), que celui-ci se troubla le cerveau, comme le font tous les hommes qui cherchent exagérément à pénétrer des choses qui sont au-delà de leurs possibilités. Quand Anaxagore tenait le Soleil pour une pierre ardente, il ne tenait pas compte du fait qu'une pierre ne brille pas dans le feu, et pire encore, qu'elle s'y consume. Quand il faisait une seule et même chose du Soleil et du feu, il ne s'avisait pas non plus de ce que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde ; que nous pouvons regarder fixement le feu, et que le feu tue les plantes et les herbes. A en croire Socrate, et à mon avis aussi, la façon la plus sage de juger du ciel est de ne pas en juger.

298. Quand Platon parle des démons(38) dans le Timée, il dit ceci : « C'est une question qui dépasse nos capacités. Il faut croire les Anciens qui ont prétendu descendre d'eux. Il n'y a aucune raison de ne pas prêter foi aux enfants des dieux — encore que leurs dires ne soient pas établis par des raisons nécessaires ni même par la vraisemblance — puisqu'ils prétendent nous parler de choses familiales et familières.

299. Voyons maintenant si nous avons un peu plus de clartés à propos des choses humaines et naturelles. N'est-ce pas là une entreprise ridicule pour des choses auxquelles, de notre propre aveu, notre connaissance ne peut parvenir, que de leur fabriquer un autre corps en leur attribuant des formes sorties tout droit de notre imagination ? On le voit par exemple à propos du mouvement des planètes : comme notre esprit ne peut parvenir jusque-là, ni imaginer quel peut être son déroulement naturel, nous prêtons à ces planètes, de notre propre initiative, des causes matérielles, pesantes et concrètes.

> *Le timon était en or, en or aussi les cercles des roues,*
> *En argent les rayons.*
>
> [Ovide *Les Métamorphoses* II, v. 107]

300. On dirait que des cochers, des charpentiers, des peintres, sont allés là-haut pour installer des machines avec des mécanismes divers, et disposer les rouages et les engrenages des corps célestes aux couleurs bigarrées, « autour de l'axe de la nécessité », comme le dit Platon(39).

> *Le monde est une immense demeure, cerclée de cinq zones(40),*
> *Et bordée de douze signes rayonnants d'étoiles,*
> *Qui reçoit le char à deux chevaux de la Lune.*

Tout cela n'est que rêves et délires. Quel dommage que la Nature ne veuille pas nous ouvrir sa porte et nous montrer vraiment comment elle agit et ordonne, pour y préparer nos yeux ! Ô Dieu ! Quels abus et

quelles erreurs nous trouverions dans notre pauvre savoir ! Me tromperai-je en disant : traite-t-elle une seule chose comme il faut ? Et je partirai d'ici-bas plus ignorant de toute autre chose que de mon ignorance.

301. N'ai-je pas vu dans Platon cette remarquable formule selon laquelle la nature n''est rien d''autre qu''une poésie énigmatique, une sorte de peinture voilée et ténébreuse sous une infinie variété de mauvais éclairages, et propre à susciter nos conjectures ? « *Toutes ces choses sont enveloppées dans les plus épaisses ténèbres, et l''esprit humain n''est pas assez perçant pour pouvoir pénétrer le ciel ou les profondeurs de la terre.* [Cicéron *Académiques* III, 39]

302. Certes, la philosophie n'est elle aussi qu'une sorte de poésie à l'usage des sophistes. D'où ces auteurs antiques tiennent-ils leur autorité, sinon des poètes ? D'ailleurs les premiers philosophes furent eux-mêmes des poètes, et parlèrent de philosophie en poètes. Platon n'est qu'un poète à part des autres : Timon et toutes les sciences humaines se drapent dans le discours poétique(41).

303. On sait que les femmes remplacent les dents qui leur manquent par des dents d'ivoire, et se fabriquent un autre teint que le leur avec des matières artificielles, de même qu'elles arrangent leurs cuisses avec du drap et du feutre, qu'elles arrondissent leur embonpoint avec du coton, et au vu et au su de tous, s'attribuent une beauté fausse et contrefaite. Le droit, à ce qu'on dit, use de fictions légales pour asseoir la vérité de sa justice, et la science, de son côté nous propose des choses qu'elle reconnaît avoir inventées. En effet, ces épicycles(42) excentriques et concentriques auxquels l'astronomie a recours pour ordonner le mouvement de ses étoiles, elle nous les présente comme ce qu'elle a pu inventer de mieux sur le sujet, et la philosophie, de son côté, nous présente non pas ce qui est ou ce qu'elle pense, mais ce qu'elle forge de plus vraisemblable et de plus attrayant. Platon déclare, à propos de l'anatomie humaine comme de celle des animaux : « Que ce que nous avons dit est vrai, nous pourrions en être sûrs si nous avions là-dessus la confirmation d'un oracle ; mais nous pouvons seulement assurer que c'est le plus vraisemblable que nous ayons su dire. » [Platon *Œuvres complètes, tome X : Timée, Critias* 72, d]

304. Ce n'est pas seulement dans le ciel que la philosophie place ses cordages, ses machines et ses rouages : voyons un peu ce qu'elle nous dit de nous-mêmes et de notre organisation. Il n'y a pas plus de rétrogradation, de trépidation, d'approche, de recul, de renversement(43) dans les astres et les corps célestes que les philosophes n'en ont inventé pour ce pauvre petit corps humain. Ils ont donc vraiment eu raison de l'appeler « microcosme », tant ils ont employé de pièces et de formes pour le maçonner et le bâtir. Pour rendre compte des mouvements qu'ils observent dans l'homme, les diverses fonctions et facultés que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé notre âme ? En combien d'endroits l'ont-ils logée ? En combien de niveaux et d'étages ont-ils distribué ce pauvre homme, en plus de ceux qui sont naturels et perceptibles ? En combien de charges et d'emplois ? Ils en ont fait une sorte de république imaginaire. C'est un domaine qu'ils tiennent et manipulent : on leur laisse toute latitude pour le démonter, le ranger, le rassembler, l'étoffer, chacun selon sa fantaisie ; et pourtant, ils ne le dominent pas encore. Non seulement dans sa réalité, mais même en esprit, ils ne peuvent le régler de telle manière qu'il n'y ait quelque rythme ou quelque son qui échappe à leur architecture, si énorme soit-elle, et rapiécée de mille morceaux faux et imaginaires.

305. Il n'y a aucune raison de les excuser : nous acceptons des peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les montagnes et les îles lointaines, qu'ils ne nous en donnent que quelque vague impression ; et nous nous contentons d'une esquisse plus ou moins imaginaire quand il s'agit de choses qui nous sont inconnues. Mais quand ils peignent d'après nature, ou un sujet qui nous est familier et bien

connu, nous exigeons d'eux cette fois une représentation exacte et parfaite des formes et des teintes ; et nous n'avons que mépris à leur égard s'ils y échouent.

305. Je suis reconnaissant à la fille de Milet qui, voyant le philosophe Thalès passer son temps dans la contemplation de la voûte céleste, les yeux constamment levés, mit sur son chemin quelque chose pour le faire trébucher et l'avertir qu'il serait bien temps de penser à ce qui est dans le ciel quand il se serait d'abord occupé de ce qui est à ses pieds. Elle avait bien raison de lui conseiller de regarder plutôt en lui-même qu'au ciel car, comme le dit Démocrite par la voix de Cicéron : « On ne regarde pas ce qui est devant soi, on scrute le ciel. » [Cicéron *De Divinatione* II, 13]

306. Mais c'est le fait de notre condition : la connaissance que nous avons des choses qui sont entre nos mains est aussi éloignée de nous, et tout autant au-delà des nuages que celle des astres. Comme le dit Socrate dans Platon : à quiconque se mêle de philosophie, on peut faire le même reproche que celui que faisait cette femme à Thalès : il ne voit rien de ce qui est devant lui. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin, et même ce qu'il fait lui-même, et ignore aussi ce qu'ils sont tous les deux : des hommes ou des animaux.

307. Ces gens-là, qui trouvent les raisons de Sebond trop faibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, et qui savent tout,

> *Ce qui règne sur la mer et règle les saisons,*
> *Si les étoiles ont leur mouvement propre,*
> *Ou si leur course errante est réglée par ailleurs,*
> *Ce qui fait croître et diminuer le disque de la lune,*
> *Quel est le pouvoir et le but de cette entente*
> *Entre des éléments si discordants.*
>
> [Horace *Épîtres* I, 12]

Ces gens-là, dis-je, n'ont-ils pas quelquefois découvert, au milieu de leurs livres, la difficulté que l'on rencontre à se connaître soi-même ? Nous voyons bien que notre doigt peut bouger, le pied de même, que certaines parties se mettent elles-mêmes en mouvement, sans notre autorisation, et que pour d'autres, c'est sur notre ordre qu'elles se meuvent ; nous voyons bien qu'une certaine appréhension engendre la rougeur, certaine autre la pâleur, que telle idée agit seulement sur la rate, telle autre sur le cerveau ; que l'une nous fait rire, l'autre pleurer, telle autre encore engourdit nos sens ou les excite, et arrête le mouvement de nos membres ; que tel objet fait se soulever notre estomac, et tel autre une partie située plus bas...

308. Mais comment une impression, qui relève de l'esprit, peut-elle pénétrer dans un corps solide et massif ? Quelle est la nature de la liaison et de l'agencement de ces différents ressorts(44) ? Jamais personne ne l'a su(45). « Tout cela est impénétrable à la raison humaine et demeure caché dans la majesté de la Nature » dit Pline [Pline *Histoire naturelle* II, 37] ; et saint Augustin, de son côté, déclare : « L'union des âmes et des corps est une merveille qui dépasse l'entendement humain ; et c'est pourtant cela qui fait l'homme lui-même. » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XXI, 10]

309. On ne met pourtant pas cela en doute, car les opinions humaines dérivent de croyances anciennes, qui font autorité et ont du crédit, comme s'il s'agissait de religion ou d'un texte de loi. Et l'on considère comme un langage secret ce qui est communément admis ; on reçoit cette vérité avec son cortège d'arguments et de preuves, comme quelque chose de ferme et de solide, qu'on ne peut plus ébranler, ni juger. Au contraire, chacun s'en va replâtrant et consolidant à qui mieux mieux cette croyance reçue, en y mettant toute son intelligence, outil malléable et que l'on peut contourner, adaptable à tous les cas de

figure. Ainsi le monde se remplit-il de fadaises et de mensonges(46), et en devient-il comme confit.

310. Ce qui fait qu'on ne met presque rien en doute, c'est que l'on ne met jamais à l'épreuve les opinions communes. On n'en sonde pas la base, là où justement résident leur faiblesse et leur fausseté : on ne débat qu'à propos de leurs branches ; on ne se demande pas si cela est vrai, mais si cela a été compris ainsi ou autrement. On ne se demande pas si Galien a dit quoi que ce soit qui vaille, mais s'il l'a dit ainsi, ou autrement. Il était donc bien normal que cette façon de brider et contraindre nos jugements, cette tyrannie due à nos croyances, s'étendissent jusqu'aux Écoles et aux Arts.

311. Le dieu de la scolastique, c'est Aristote ; c'est un péché que de discuter ses décrets, comme celui de Lycurgue à Sparte. Sa doctrine nous sert de loi fondamentale — et elle est peut-être aussi fausse qu'une autre... Je ne vois pas pourquoi je n'approuverais pas aussi bien les idées de Platon, ou les atomes d'Épicure, ou le plein et le vide de Leucippe et de Démocrite, ou l'eau de Thalès, ou l'infinité de la nature d'Anaximandre, ou l'air de Diogène, ou les nombres et la symétrie de Pythagore, ou l'infini de Parménide, ou l'Un de Musée, ou l'eau et le feu d'Apollodore, ou les parties similaires d'Anaxagore, ou la discorde et l'amitié d'Empédocle, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion — dans cette confusion infinie d'avis et de sentences que produit cette belle raison humaine par sa certitude et sa clairvoyance, dans toutes les choses dont elle se mêle ! — je ne vois pas, dis-je, pourquoi je n'approuverais pas tout cela aussi bien que l'opinion d'Aristote concernant les principes des choses naturelles, principes qu'il construit à partir de trois éléments : matière, forme, privation.

312. Est-il d'ailleurs quelque chose de plus stupide que de faire de l'inanité elle-même la cause qui produit les choses ? La privation est une notion négative ; comment a-t-il pu en faire la cause et l'origine des choses existantes ? Personne n'oserait toutefois agiter cette question, sauf en tant qu'exercice de logique. On y débat en effet, non pas pour mettre quoi que ce soit en doute, mais pour défendre le fondateur de l'École(47) contre les objections étrangères : son autorité est le but au-delà duquel il n'est pas permis de poser de questions.

313. Il est certes facile de bâtir ce que l'on veut sur des fondements reconnus par tous, car en fonction des principes et énoncés de ce commencement, le reste des pièces du bâtiment se construit aisément, et sans contradiction. De cette façon, nous trouvons notre raison bien fondée, et nous pouvons discuter en toute quiétude. C'est que nos maîtres occupent et prennent d'avance autant d'espace dans notre croyance qu'il leur en faut pour en tirer ensuite les conclusions qu'ils souhaitent, comme le font les géomètres avec leurs postulats : le consentement et l'approbation que nous leur accordons leur donne le moyen de nous traîner à droite et à gauche, et de nous faire faire des pirouettes à leur guise. Celui à qui l'on accorde ses présupposés est notre maître et notre Dieu : il donnera à ses fondations un plan si ample et si commode que grâce à elles, il pourra nous faire monter, s'il le veut, jusqu'aux nues.

314. Dans cette façon de pratiquer et de négocier la science, nous avons pris pour argent comptant le mot de Pythagore selon lequel tout expert doit être cru dans son domaine. Le dialecticien s'en remet au grammairien pour le sens des mots. Le rhétoricien emprunte au dialecticien les sujets de ses arguments. Le poète prend au musicien ses mesures. Le géomètre, les proportions de l'arithméticien. Les métaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique. Chaque science, en effet, a ses principes présupposés, par lesquels le jugement humain se trouve bridé de toutes parts. Si vous vous en prenez à cette barrière qui constitue l'erreur fondamentale, ils ont aussitôt cette maxime à la bouche : « il ne faut pas discuter avec ceux qui nient les principes. »

315. Or il ne peut y avoir d'autres principes pour les hommes que ceux que la divinité leur a révélés ;

le commencement, le milieu et la fin de tout le reste, ce n'est que songe et fumée. À ceux qui combattent avec des présupposés il faut opposer l'axiome lui-même qui est l'objet du débat, mais renversé. Car tout ce que l'homme pose comme énoncé ou comme axiome a autant d'autorité qu'un autre si la raison ne vient établir de différence entre eux. Il faut donc les mettre tous en question, et d'abord les plus généraux, ceux qui nous tyrannisent. Le sentiment de certitude est un indice de folie et d'extrême incertitude. Personne n'est plus fou, et moins philosophe, que les Philodoxes(48) de Platon. Il faut savoir si le feu est chaud, si la neige est blanche, s'il y a des choses dures ou molles dans ce que nous savons(49).

316. Et les réponses faites à ce propos, telles qu'on les trouve dans les textes anciens, comme de dire à celui qui mettait en doute la chaleur, de se jeter dans le feu, ou à celui qui niait la froideur de la glace de s'en mettre dans le giron, elles sont tout à fait indignes de la profession de philosophe. Si ces gens nous avaient laissé dans notre état naturel, recevant les impressions extérieures telles qu'elles se présentent à nous à travers nos sens, et nous avaient laissés conduire par nos simples désirs et notre condition de naissance(50), ils auraient raison de parler ainsi. Mais ce sont eux qui nous ont appris à nous faire juges du monde ; c'est d'eux que nous tenons cette idée(51) que la raison humaine doit tout embrasser, tout ce qui se trouve au dehors comme au dedans de la voûte céleste, qu'elle peut tout, que c'est par elle qu'on sait tout, par elle que tout est connu.

317. Cette sorte de réponse(52) serait bonne chez les Cannibales, qui jouissent du bonheur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les préceptes d'Aristote et sans même connaître le nom de la Physique. Elle vaudrait mieux, peut-être, et aurait plus de solidité que toutes celles qu'ils tireront de leur raison et de leur imagination. Les animaux et tous les êtres qui sont encore régis par la pure et simple loi naturelle pourraient la comprendre avec nous — mais eux y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me disent : « c'est vrai, puisque vous le voyez et le sentez ainsi ». Il faut qu'ils me disent au contraire si ce que je crois ressentir, je le ressens bien en effet, et si je le ressens, qu'ils me disent alors pourquoi je le ressens, et comment, et ce que c'est ; qu'ils m'en disent le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur et du froid ; les qualités de celui qui agit et de celui qui subit. Ou alors, qu'ils renoncent à leur credo, qui consiste à ne rien admettre ni approuver que par la voie de la raison : c'est leur « pierre de touche » pour toutes sortes d'essais ; mais c'est une « pierre de touche » bien fallacieuse, pleine d'erreurs, de faiblesses et de défauts.

318. Et comment mieux la mettre à l'épreuve, cette raison, que par elle-même ? Si on ne peut la croire quand elle parle d'elle, comment serait-elle apte à juger des autres choses ? Si elle a connaissance de quelque chose, ce doit être au moins ce qu'elle est et son domicile. Elle réside dans l'âme, c'est une partie ou un effet de celle-ci ; mais la véritable Raison, la Raison essentielle, celle de qui nous empruntons abusivement le nom, celle-là loge dans le sein de Dieu. C'est là son gîte et sa retraite, c'est de là qu'elle part, quand il plaît à Dieu de nous en faire voir quelque rayon, comme quand Pallas jaillit de la tête de son père pour se révéler au monde.

319. Voyons donc ce que la raison humaine nous a appris sur elle-même et sur l'âme : non pas sur l'âme en général, à laquelle presque tous les philosophes font participer les corps célestes et les éléments premiers ; ni de celle que Thalès attribuait aux choses elles-mêmes, que l'on considère comme inanimées, poussé à cela par son observation de l'aimant ; mais de celle qui nous appartient, que nous devons le mieux connaître.

Car on ignore la nature de l'âme ;
Naît-elle avec le corps, ou y vient-elle à la naissance ?
Périt-elle en même temps que nous, détruite par la mort ?
Ou au contraire va-t-elle dans les gouffres d'Orcus,

Ou bien émigre-t-elle dans d'autres animaux ?

[Lucrèce *De la Nature* I, vv. 113 sq]

320. Pour Cratès et Dicéarque, la raison dit qu'il n'y a pas du tout d'âme, mais que le corps se met en branle par un mouvement naturel(53). Pour Platon, c'est une substance qui se meut d'elle-même ; pour Thalès, une nature sans repos ; pour Asclépiade, un exercice des sens ; pour Hésiode et Anaximandre, une chose composée de terre et d'eau ; pour Parménide, de terre et de feu ; pour Empédocle, de sang :

Il vomit son âme de sang.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IX, v. 349]

Pour Possidonios, Cléanthe et Galien, une chaleur ou une disposition chaude,

Les âmes ont la vigueur du feu par leur origine céleste.

[Lucrèce *De la Nature* VI, v. 730]

Pour Hippocrate, c'est un esprit répandu dans le corps ; pour Varron, un air reçu par la bouche, réchauffé dans le poumon, tempéré dans le cœur, et répandu dans tout le corps ; pour Zénon, la quintessence des quatre éléments ; pour Héraclide du Pont, la lumière ; pour Xénocrate et les Égyptiens, un nombre variable(54); pour les Chaldéens, une force sans forme déterminée :

Une façon d'être des corps vivants,
Nommée par les Grecs « harmonie ».

[Lucrèce *De la Nature* III, v. 100]

321. N'oublions pas Aristote : pour lui, [la raison lui a appris que] l'âme est ce qui fait naturellement mouvoir le corps, et il la nomme entéléchie(55). C'est une invention aussi stérile(56) que les autres, car il ne parle ni de l'essence, ni de l'origine, ni de la nature de l'âme, mais se contente d'en noter les effets. Lactance, Sénèque, et la plupart des philosophes dogmatiques, ont reconnu que c'était quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. Et après avoir dressé ce catalogue d'opinions, Cicéron écrit : « De toutes, c'est à Dieu de juger quelle est la vraie » [Cicéron *Tusculanes* I, XI]

322. « Je sais pour ma part combien Dieu est incompréhensible, dit saint Bernard, puisque je ne puis comprendre les éléments de mon être lui-même. » Héraclite, qui considérait que tout être était plein d'âmes et de démons, prétendait pourtant qu'on a beau progresser dans la connaissance de l'âme, on ne pourra jamais y parvenir vraiment, tellement son essence est profonde.

323. L'endroit où elle loge ne fait pas moins débat. Hippocrate et Hiérophile la situent dans le ventricule(57) du cerveau. Démocrite et Aristote, dans tout le corps :

De même qu'on dit souvent qu'on « a la santé »
Sans dire par là qu'elle est une partie du corps.

[Lucrèce *De la Nature* III, v. 103]

Pour Épicure, elle est dans l'estomac :

Car c'est là qu'on tressaille de peur et de crainte,
Là qu'on ressent les caresses de la joie.

[Lucrèce *De la Nature* III, v. 140]

Pour les Stoïciens, elle est autour et dans le cœur. Érasistrate(58) la met tout près de la membrane qui

enveloppe le crâne. Empédocle, dans le sang, comme Moïse, qui pour cette raison défendit de manger le sang des animaux, auquel leur âme est associée. Galien a pensé que chaque partie du corps avait son âme propre. Straton l'a logée entre les deux sourcils. « Ce qu'est la figure de l'âme, en quel lieu elle réside, il ne faut pas chercher à le savoir » dit Cicéron [Cicéron *Tusculanes* I, XXVIII, 67] . Je lui laisse volontiers ses propres termes. Pourquoi irais-je déformer son éloquence ? D'autant plus qu'on a peu d'intérêt à lui voler ses idées : elles sont peu nombreuses, plutôt faibles, et bien connues.

324. Mais l'argument qui conduit Chrysippe à placer l'âme autour du cœur, comme les autres philosophes de son école, mérite d'être retenu(59): « Quand nous voulons certifier quelque chose, dit-il, nous portons la main à la poitrine ; et quand nous voulons prononcer ἐγώ [ego] qui signifie 'moi', nous abaissons vers la poitrine la mâchoire d'en bas. » On ne peut lire ce passage sans noter la légèreté d'un si grand personnage : outre que ces considérations sont elles-mêmes infiniment légères, si la dernière peut constituer une preuve que l'âme est à cet endroit, ce ne peut être que pour les Grecs. Il n'y a pas de jugement humain, si sérieux soit-il, qui ne soit parfois engourdi.

325. Qu'avons-nous peur de dire ? Voilà les Stoïciens, pères de la sagesse humaine, qui découvrent que l'âme d'un homme écrasé par un éboulement se traîne et s'efforce longtemps pour sortir, ne pouvant se libérer de la charge, comme une souris prise au piège. Certains pensent que le monde fut fait pour punir les esprits déchus par leur faute de la pureté dans laquelle ils avaient été créés, en leur donnant un corps — car la première création avait seulement été incorporelle. C'est pourquoi, selon qu'ils se sont plus ou moins éloignés de leur spiritualité initiale, on les intègre dans des corps plus ou moins légers ou pesants, et c'est de là que provient la diversité de tant de matière créée. Mais l'esprit, qui reçut pour sa punition le corps du Soleil, devait avoir commis une faute bien extraordinaire et exceptionnelle... Au terme de notre enquête, on aboutit toujours à l'aveuglement. Comme le dit Plutarque à propos de l'origine des histoires que l'on raconte : il en est pour elles comme sur les cartes de géographie, où les confins des terres connues sont occupés par des marais, des forêts profondes, des déserts et des lieux inhabitables. C'est pour cela que les plus grossières et les plus puériles fantaisies se rencontrent chez ceux qui traitent des choses les plus élevées, et le plus à fond : elles s'effondrent d'elles-mêmes dans leur curiosité et leur prétention.

326. Le début et la fin de la connaissance se retrouvent ainsi dans une même sottise. Voyez comment Platon s'envole sur ses nuages poétiques, voyez chez lui le langage secret des dieux. Mais à quoi pensait-il, quand il définit l'homme comme un animal à deux pieds, et sans plumes ? Il fournissait ainsi à ceux qui voulaient se moquer de lui une excellente occasion de le faire... Car ayant plumé tout vif un chapon, ils le promenaient en l'appelant « l'homme de Platon » !

327. Quant aux Épicuriens... ne furent-ils pas assez sots pour imaginer d'abord que leurs atomes, qu'ils disaient être des corps ayant un certain poids, et animés d'un mouvement naturel vers le bas, aient pu bâtir le monde ? Du moins jusqu'à ce qu'ils aient été avisés par leurs adversaires que s'il en était ainsi, alors il n'était pas possible qu'ils viennent à se rejoindre et s'attacher les uns aux autres, puisque leur chute étant verticale et rectiligne, elle se faisait nécessairement sur des trajectoires parallèles ! Ils se trouvèrent donc contraints d'ajouter un mouvement de côté, dû au hasard ; et ils furent encore amenés à doter leurs atomes de queues courbes et crochues pour les rendre capables de s'attacher et s'assembler.

328. Et même avec cela, les voilà bien ennuyés par ceux qui leur opposent cette autre considération : si les atomes ont par le simple effet du hasard composé tant de sortes de formes, comment se fait-il qu'ils ne soient jamais parvenus à composer une maison ou un soulier ? Et pourquoi pense-t-on qu'un nombre infini

de lettres grecques déversées sur une place ne sauraient produire le texte de l'Iliade ? « Ce qui est capable de raison, dit Zénon [de Citium], est meilleur que ce qui n'en est pas capable. Or il n'y a rien de mieux que le monde ; il est donc doué de raison. » [Cicéron *De natura deorum* II, XXXVII, 93-94] La même argumentation a conduit Cotta(60) à faire le monde mathématicien. Ou bien encore musicien et organiste en suivant cet autre argument de Zénon : « le tout est plus que la partie ; nous sommes capables de sagesse, et nous faisons partie du monde ; le monde est donc sage. » [Cicéron *De natura deorum* III, IX, 22-23]

329. On voit une infinité d'exemples du même genre, basés sur des arguments non seulement faux, mais stupides, inconsistants, et montrant chez leurs auteurs, non pas tant de l'ignorance que de la sottise, dans les critiques que les philosophes s'adressent les uns aux autres sur leurs divergences d'opinions et d'écoles(61). Qui rassemblerait habilement une brassée d'âneries de la « sagesse » humaine ferait merveille. J'en fais moi-même une sorte de collection, selon un point de vue qui n'est pas moins utile à considérer que celui des opinions courantes et modérées(62). On peut juger par là ce qu'il faut penser de l'homme, de son esprit et de sa raison, puisque chez les grands personnages qui ont porté au plus haut point les possibilités humaines, on trouve des défauts si visibles et si grossiers. En ce qui me concerne, j'aime mieux croire qu'ils ont traité de la science à l'occasion, comme s'il s'agissait d'un simple jouet, et se sont servis de la raison comme on le ferait d'un instrument anodin et quelconque, proposant toutes sortes d'idées et de visions tantôt rigoureuses, tantôt vagues.

330. Platon lui-même, qui définit l'homme comme une poule, dit ailleurs, après Socrate, qu'en vérité il ne sait pas ce qu'est l'homme, et que c'est l'un des éléments du monde les plus difficiles à comprendre. Par cette variété et instabilité de leurs opinions, ils nous prennent en somme par la main pour nous conduire tacitement à cette conclusion qu'ils n'ont pas d'opinion arrêtée. Ils ont pour habitude de ne pas toujours présenter leur avis à visage découvert, et bien visible ; ils le dissimulent tantôt dans l'obscurité de fables poétiques, tantôt sous d'autres masques. C'est que notre imperfection comporte aussi cela : les aliments crus ne conviennent pas toujours à notre estomac, il nous faut les sécher, les modifier, les transformer. Les philosophes font la même chose : ils obscurcissent parfois leurs opinions et leurs jugements véritables et les déforment pour s'adapter à l'usage courant. Pour ne pas effrayer les enfants, ils ne veulent pas faire expressément profession d'ignorance et montrer la faiblesse de la raison humaine, mais ils nous la révèlent pourtant sous les traits d'une science trouble et peu solide.

331. Étant en Italie, j'ai conseillé ceci à quelqu'un qui ne parvenait pas à parler l'italien, s'il ne cherchait qu'à se faire comprendre sans vouloir briller : qu'il emploie seulement les premiers mots latins, français, espagnols, ou gascons qui lui viendraient à la bouche ; en y ajoutant la terminaison italienne, il ne manquerait jamais de rencontrer quelque idiome du pays, toscan, romain, vénitien, piémontais ou napolitain, et le mot se confondrait ainsi avec l'une ou l'autre de ces formes si nombreuses ! Je dis la même chose de la philosophie : elle a tant de visages et de variétés, elle a dit tant de choses, que l'on peut y retrouver tous nos songes et toutes nos rêveries ! L'imagination humaine ne peut rien concevoir, en bien ou en mal, qui n'y soit déjà : « *On ne peut rien dire, si absurde que ce soit, qu'on ne puisse le retrouver chez quelque philosophe* » [Cicéron *De Divinatione* II, 58] Et je m'en autorise pour laisser un peu aller mes caprices en public : bien qu'ils soient nés chez moi, et sans modèle, je sais qu'il s'établira un lien entre eux et quelque opinion d'un Ancien, et qu'il ne manquera pas de se trouver quelqu'un pour dire : « Voilà où il a pris cela. »

332. Mes mœurs sont naturelles. Je n'ai appelé à mon secours pour les établir, aucun enseignement. Mais si simplettes soient-elles, quand l'envie m'a pris de les évoquer, et que pour les présenter un peu plus décemment au public, je me suis mis en devoir de les étayer par des raisonnements et des exemples,

je me suis étonné moi-même de découvrir sans le vouloir qu'elles étaient conformes à tant d'exemples de discours philosophiques. De quelle espèce était ma vie, je ne l'ai appris qu'après l'avoir pratiquée et accomplie. Une nouvelle figure du philosophe : imprévu et imprévisible.

333. Mais pour en revenir à notre âme, quand Platon a placé la raison dans le cerveau, la colère dans le cœur et la cupidité dans le foie, il est probable que ce fut plutôt en interprétant les mouvements de l'âme qu'en cherchant à faire une distinction et une séparation comme on le fait pour le corps et les membres. Et la plus vraisemblable des opinions des philosophes sur ce sujet est que c'est toujours une seule et même âme qui raisonne, se souvient, comprend, juge, désire et exerce toutes ses autres activités, en se servant des divers instruments du corps, comme le navigateur dirige son navire en fonction de son expérience, tantôt tendant ou relâchant un cordage, tantôt dressant l'antenne(63) ou maniant le gouvernail(64), produisant divers effets par le même effort. C'est aussi qu'elle loge dans le cerveau, comme on le voit du fait que les blessures et accidents qui concernent cet organe, mettent aussitôt à mal les facultés de l'âme. Mais il n'est pas surprenant qu'à partir de là elle se répande par tout le reste du corps,

> *Le Soleil ne quitte jamais sa route au milieu du ciel ;*
> *Et pourtant il éclaire tout de ses rayons(65).*
>
> *comme le Soleil répand depuis le ciel sa lumière et sa force, et en remplit le monde,*
> *Le reste de l'âme, dispersé dans le corps tout entier,*
> *Obéit et suit les injonctions et mouvements de l'esprit.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 144]

334. Certains on dit qu'il y avait une âme générale, comme un grand corps, dont proviendraient toutes les âmes particulières, et où elles retourneraient, rejoignant sans cesse cette matière universelle :

> *Car le dieu se répand partout, dans les terres,*
> *Au sein des mers, au plus profond des cieux.*
> *C'est de lui que bétail, troupeaux, hommes et bêtes sauvages,*
> *Empruntent en naissant leur principe vital ;*
> *C'est à lui qu'ils reviennent quand ils sont dissous :*
> *Ici la mort n'a pas de place.*
>
> [Virgile *Géorgiques* IV, 221-26]

D'autres ont dit que ces âmes ne faisaient que s'y retrouver et s'y rattacher ; d'autres qu'elles étaient produites par la substance divine ; d'autres encore par les anges, avec du feu et de l'air. Certains disent qu'elles existent depuis toujours ; d'autres qu'elles ont été créées à l'instant même où le besoin s'en est fait sentir. Certains pensent qu'elles sont descendues du disque de la lune, et qu'elles y retournent.

335. La plupart des auteurs antiques considèrent qu'elles s'engendrent de père en fils, de la même manière et par le même genre de création que toutes les autres choses naturelles : ils se fondent pour dire cela sur la ressemblance des enfants avec leur père...

> *La vertu de ton père t'a été transmise(66)...*
>
> *Les courageux naissent de pères courageux et valeureux.*
>
> [Horace *Odes* IV, 4, 29]

...et sur le fait que l'on voit passer du père aux enfants non seulement les caractères physiques, mais aussi une ressemblance entre les façons d'être, les tempéraments, les penchants.

Pourquoi la race cruelle des lions est-elle vouée à la violence ?
Pourquoi la ruse se transmet-elle aux renards,
Et l'instinct de la fuite aux cerfs, que la peur rend agiles ?
Chaque âme a son germe propre — et se développe ensuite.

[Lucrèce *De la Nature* III, 741]

336. Ils disent encore que c'est là-dessus que se fonde la justice divine, qui punit dans les enfants la faute commise par les pères, d'autant que la contagion des vices paternels est parfois inscrite dans l'âme des enfants, et que le dérèglement de leur volonté les atteint aussi. Et encore : si les âmes provenaient d'autre chose que d'une succession naturelle, et qu'elles eussent été quelque chose qui fût situé en dehors du corps, elles devraient se souvenir de leur première existence, étant données les facultés naturelles qui sont les leur de réfléchir, de raisonner, et de se souvenir.

Si l'âme s'introduit dans le corps à la naissance,
Pourquoi n'avons pas de souvenir de notre vie précédente ?
Pourquoi ne nous reste-t-il rien de ce que nous avons fait ?

[Lucrèce *De la Nature* III, 671]

337. Car pour donner sa valeur à la condition de nos âmes, comme nous le souhaitons, il nous faut supposer qu'elles sont extrêmement savantes alors même qu'elles sont dans leur simplicité et pureté naturelles. Et de ce fait, étant dispensées de la prison du corps, elles auraient été avant d'y entrer, comme nous voulons qu'elles soient après en être sorties. Et il faudrait nécessairement qu'elles aient conservé le souvenir de ce savoir une fois entrées dans un corps, comme le disait Platon : « ce que nous apprenons n'est qu'une réminiscence de ce que nous savions déjà. » Ce qui est faux, comme chacun peut le vérifier(67). D'abord parce qu'on ne se souvient précisément que de ce que nous avons appris. Et que si la mémoire jouait vraiment son rôle(68), elle nous suggérerait au moins quelque chose de plus que ce que nous avons appris. D'autre part, ce que la mémoire savait, étant encore dans sa pureté originelle, était une véritable connaissance, due à sa divine intelligence, des choses telles qu'elles sont, alors qu'ici-bas ce sont le mensonge et le vice qu'on lui fait retenir, quand on l'en instruit. Elle ne peut donc pas employer sa réminiscence, puisque cette image et cette conception n'ont jamais résidé chez elle.

338. Quant à dire que la prison du corps étouffe ses facultés innées au point qu'elles sont complètement éteintes en elle, cela est premièrement contraire à cette croyance selon laquelle ses forces sont immenses, et aux effets que les hommes en perçoivent en cette vie, tellement admirables, que l'on en a conclu à sa divinité et son éternité dans le passé, et à son immortalité dans l'avenir(69) :

Car si ses facultés sont tellement altérées,
Que l'âme ait perdu tout souvenir de ce qu'elle fit,
Cet état n'est guère différent, je crois, de celui de la mort.

[Lucrèce *De la Nature* III, 674]

En outre, c'est ici-bas, chez nous et non ailleurs, que l'on doit examiner la force et les effets de l'âme : ses autres perfections sont pour elle vaines et inutiles, car c'est pour son état présent qu'elle doit être reconnue et payée de retour par l'immortalité, elle n'est comptable que de la vie de l'homme. Car ce serait une injustice que de lui avoir ôté ses moyens et sa force, de l'avoir en quelque sorte désarmée, pour ensuite se fonder sur le temps de sa captivité(70), de sa faiblesse et de sa maladie, sur cette époque où elle aurait été forcée et contrainte, pour en tirer un jugement et une condamnation pour une durée infinie. Ce serait une injustice encore de s'en tenir à un temps si court, peut-être une ou deux heures, ou au plus, un siècle — ce qui, au regard de l'éternité n'est qu'un instant — et de ne tenir compte que de ce moment-là pour statuer définitivement sur ce qu'elle est. Ce serait vraiment une disproportion inique que de tirer une

appréciation éternelle d'une si courte vie.

339. Pour esquiver cette difficulté, Platon estime que les paiements futurs doivent se limiter à cent ans, en relation avec la durée de la vie humaine, et chez les penseurs de notre époque, nombreux sont ceux qui ont fixé également des limites temporelles. En conséquence de quoi, les philosophes ont estimé que la génération de l'âme, tout comme sa vie elle-même, se conformait à la condition ordinaire des choses humaines ; c'est l'opinion d'Épicure et de Démocrite qui a été la mieux reçue, du fait de ses belles apparences : on pouvait en effet voir naître l'âme dans un corps, dans la mesure où celui-ci en était capable, on pouvait observer le développement de ses forces tout comme pour les forces corporelles, on pouvait reconnaître la faiblesse de son enfance par rapport à l'époque où elle atteignait la vigueur de la maturité, et à la fin, constater son déclin.

Nous sentons bien que l'âme naît avec le corps,
Qu'elle croît et vieillit avec lui.

[Lucrèce *De la Nature* III, 446]

340. Ils constataient qu'elle était susceptible d'éprouver diverses passions et d'être agitée de mouvements pénibles, qui la faisaient sombrer dans la lassitude et les douleurs, qu'elle était capable d'altération et de changement, d'allégresse, d'assoupissement et de langueur, qu'elle était sujette à ses propres maladies et blessures, tout comme l'estomac ou le pied :

On voit que l'esprit guérit comme le corps,
Et peut être traité par la médecine.

[Lucrèce *De la Nature* III, 505]

Elle peut aussi être étourdie et troublée par l'effet du vin, mise hors de son état normal par les vapeurs d'une fièvre chaude, endormie par l'usage de certains médicaments, et réveillée par d'autres :

On voit bien que l'âme est matérielle,
Puisqu'elle ressent des chocs corporels et en souffre.

[Lucrèce *De la Nature* III, 176]

341. On a observé que toutes ses facultés pouvaient être frappées de stupeur par la seule morsure d'un chien malade, et qu'aucune vigueur de pensée, aucune ressource, aucune vertu ni résolution philosophique, aucune tension de ses forces, si grandes soient-elles, ne pouvaient l'empêcher d'être soumise à ces accidents : la salive d'un malheureux mâtin, tombée sur la main de Socrate, suffit à démolir toute sa sagesse et toutes ses grandes idées bien construites, les anéantir au point qu'il ne reste plus aucune trace de sa connaissance originelle.

L'âme est bouleversée,
Et elle se divise, ses éléments se défont,
Sous l'action de ce poison.

[Lucrèce *De la Nature* III, 498]

342. Et ce poison ne peut pas trouver plus de résistance en cette âme qu'en celle d'un enfant de quatre ans ; c'est un poison capable de faire devenir toute la philosophie, si elle avait un corps matériel, démente et furieuse ; c'est ainsi que Caton, qui se moquait du destin et de la mort elle-même, ne put supporter la vue d'un miroir, ou de l'eau, saisi d'épouvante et d'effroi, en s'imaginant avoir été contaminé par un chien enragé, et avoir contracté la maladie que les médecins nomment « hydrophobie »(71).

En se répandant par tous les membres, le mal,

Déchire l'âme et la tourmente, elle écume,
Comme les flots bouillonnent sous les vents violents.

[Lucrèce *De la Nature* III, 494-96]

343. Sur ce point, on peut dire que la philosophie a bien armé l'homme pour supporter tous les autres accidents, en lui donnant la constance, ou si elle est trop pénible à obtenir, une parade infaillible qui consiste à échapper à toute sensation(72). Mais ce sont des moyens utiles à une âme maîtresse d'elle-même, en pleine possession de ses forces, capable de réfléchir et de raisonner — et non dans la situation fâcheuse où l'âme du philosophe devient celle d'un fou, troublée, bouleversée, égarée. Et cet état peut se produire en plusieurs occasions, comme dans le cas d'une agitation trop violente que l'âme peut engendrer d'elle-même sous le coup d'une extrême passion, ou du fait d'une blessure sur certaines parties du corps, ou en provenance de l'estomac qui produit des éblouissements et des vertiges,

L'esprit s'égare souvent quand le corps est malade ;
Il déraisonne et tient des discours insensés ;
Parfois c'est une léthargie qui s'empare de l'âme,
La plonge dans un état d'assoupissement perpétuel,
Tandis que les yeux se ferment et que la tête retombe.

[Lucrèce *De la Nature* III, 464]

344. Les philosophes, me semble-t-il, n'ont guère prêté attention à cette question, non plus qu'à une autre de même importance. Pour nous faire supporter notre condition humaine, ils ont toujours ce dilemme à la bouche : ou l'âme est mortelle, ou elle est immortelle. Si elle est mortelle, elle n'aura rien à subir. Et si elle est immortelle, elle ira en s'améliorant. Mais ils ne s'occupent jamais de l'autre possibilité : qu'en sera-t-il, si elle va en empirant ? Ils abandonnent aux poètes la menace des souffrances futures, et par là se donnent beau jeu. Ce sont deux omissions qui m'apparaissent souvent dans leurs ouvrages. Je reviens sur la première.

345. Cette âme perd alors l'usage du souverain bien des Stoïciens, qui requiert constance et fermeté. Il faut que notre belle sagesse humaine admette cela, et rende les armes sur ce point. Au demeurant, ils considéraient également, du fait de la vanité de la raison humaine, que le mélange et la coexistence de deux éléments aussi opposés que le mortel et l'immortel est inimaginable.

Car unir le mortel et l'immortel, et croire
Qu'ils ressentent de même, et s'entraident, c'est folie.
Quoi de plus contradictoire, de plus incompatible,
Que ces deux substances, la mortelle et l'éternelle,
Et comment prétendre ainsi les unir
Pour les soumettre ensemble aux terribles tempêtes ?

[Lucrèce *De la Nature* III, 801]

Et ils sentaient bien que l'âme s'engageait dans la mort tout comme le corps :

Elle s'affaisse avec lui sous le poids des ans ;

[Lucrèce *De la Nature* III, 549]

346. C'est bien ce que, selon Zénon, l'image du sommeil nous montre clairement, car il considère qu'il s'agit là d'une défaillance et d'un effondrement de l'âme aussi bien que du corps. *Il voit dans le sommeil une contraction, et comme une prostration, et un affaissement de l'âme* » [Cicéron *De Divinatione* II, 58] « Et le fait que l'on observe chez certains que sa force et sa vigueur se maintiennent à la fin de la vie, ils l'attribuent à la diversité des maladies, de la même façon que l'on voit des hommes en cette dernière extrémité conserver, qui un sens, qui un autre, qui l'ouïe, qui l'odorat, et sans qu'ils soient altérés ; et on ne voit pas

d'affaiblissement si universel qu'il ne subsiste quelques parties intactes et vigoureuses :

De même que les pieds peuvent être malades
Sans que la tête éprouve aucune douleur.
[Lucrèce *De la Nature* III, 111]

La vision de notre jugement est dans le même rapport à la vérité que l'œil du chat-huant envers l'éclat du soleil, comme le dit Aristote. Comment pourrions-nous mieux le démontrer que par un tel aveuglement dans une lumière aussi éclatante ?

347. Car l'opinion contraire, celle de l'immortalité de l'âme qui, selon Cicéron, a été d'abord introduite, au moins selon ce qu'en disent les livres, par Phérécyde de Syros du temps du roi Tullus (mais d'autres en attribuent l'invention à Thalès, et d'autres à d'autres encore), c'est la partie de la science humaine qui a été traitée avec le plus de circonspection et de doute. Les dogmatiques les plus fermes sont contraints, principalement sur cette question, de se mettre à couvert sous les ombrages de l'Académie. Nul ne sait ce qu'Aristote a établi sur ce sujet, non plus que tous les Anciens en général, qui s'en servent avec une confiance vacillante : « *C'est une chose très agréable, qu'ils promettent plus qu'ils ne prouvent.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* CII] Aristote s'est caché sous un nuage de paroles et de sens peu clairs et peu intelligibles, et il a laissé ses adeptes débattre aussi bien sur son jugement que sur la question elle-même. Deux choses à leurs yeux rendaient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des âmes, on ne pourrait plus établir les vaines espérances de la gloire, ce qui est pourtant d'une extrême importance dans ce monde ; l'autre que c'est une idée très utile, comme le dit Platon, que les vices, s'ils peuvent se dissimuler au regard de la justice humaine, demeurent néanmoins toujours en butte à la justice divine, qui les poursuivra même après la mort des coupables.

348. L'homme est très soucieux d'allonger son existence ; il y emploie toutes ses facultés. Pour conserver son corps, il a la sépulture ; pour conserver son nom, la gloire. Ne pouvant supporter sa condition, il a employé toute son intelligence à se reconstruire et à s'étayer par ses inventions. L'âme ne pouvant se tenir debout du fait de son trouble et de sa faiblesse, cherche sans cesse et partout des consolations, des espérances et des fondements, ou des circonstances extérieures auxquelles s'attacher et se greffer. Et si chimériques et peu solides que soient celles que son imagination lui forge, elle s'y repose plus sûrement qu'en elle-même, et plus volontiers.

349. Mais il est étonnant de voir comment se sont trouvés incapables et impuissants à l'établir par leurs seules forces humaines ceux qui sont les plus obstinés dans cette idée si juste et si claire de l'immortalité de nos esprits. « *Rêves d'un homme qui désire, mais ne prouve rien* » disait un Ancien [Cicéron *Académiques* II, 38]. L'homme peut comprendre par là que c'est par le seul fait du destin et du hasard qu'il découvre la vérité par lui-même, puisque lorsqu'il l'a sous la main, il ne parvient même pas à la saisir et à la conserver, et que sa raison n'a pas la force d'en tirer parti(73). Toutes les choses produites par notre capacité à connaître et à juger, vraies ou fausses, sont incertaines et prêtent à discussion. C'est pour nous punir de notre fierté, nous instruire de notre misère et de notre impotence, que Dieu causa le trouble et la confusion de l'antique tour de Babel.

350. Tout ce que nous entreprenons sans son aide, tout ce que nous voyons sans être éclairé par sa grâce n'est que vanité et déraison. L'essence même de la vérité, uniforme et constante, quand le hasard nous permet de la détenir, nous l'altérons et la corrompons par notre faiblesse. Quel que soit le comportement adopté par l'homme, Dieu fait toujours en sorte qu'il aboutisse à cette confusion dont il nous donne une image si vive avec celle du juste châtiment dont il frappa l'orgueil démesuré de Nemrod,

et anéantit ses vaines tentatives pour bâtir sa pyramide(74). « Je confondrai la sagesse des sages et réprouverai la prudence des prudents(75). » La diversité des idiomes et des langues par laquelle il perturba cette construction, est-ce autre chose que cette perpétuelle discordance des points de vue et des arguments qui accompagne et embrouille les vains efforts pour bâtir la science humaine ? Et inutilement... Qu'est-ce qui pourrait nous retenir, si nous avions seulement un grain de connaissance ? Ce que dit ce saint m'a fait grand plaisir : « *Les ténèbres qui entourent ce qui nous est utile sont un exercice d'humilité pour nous et un frein pour notre orgueil.* » [Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XI, 22] Jusqu'à quel point de présomption et d'insolence portons-nous notre aveuglement et notre sottise ?

351. Mais pour en revenir à mon sujet : il est bien normal que la vérité d'une aussi noble croyance, nous ne la devions qu'à Dieu lui-même et à sa grâce, puisque c'est de son seul bon vouloir que nous recevons le fruit de l'immortalité, à savoir la jouissance de la béatitude éternelle.

352. Reconnaissons sincèrement que Dieu seul nous l'a dit, et la foi aussi : ce n'est pas un enseignement fourni par la nature ni par notre raison. Et celui qui analysera et sondera son Être et ses forces, intérieurement et extérieurement, sans ce divin privilège, celui qui observera l'homme sans l'embellir n'y verra ni valeur ni capacité qui sente autre chose que la terre et la mort. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, plus nous nous conduisons chrétiennement.

353. Ce que ce philosophe stoïcien dit tenir de l'acquiescement fortuit de l'opinion populaire(76), n'aurait-il pas mieux valu qu'il le tînt de Dieu ? « *Quand nous discutons de l'immortalité de l'âme, le consentement unanime des hommes qui craignent les dieux infernaux ou les honorent n'est pas un argument de peu de poids. Je tire parti de cette conviction générale.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* CXVII]

354. Or la faiblesse des arguments humains sur ce sujet se manifeste notamment par les circonstances fabuleuses qu'ils ont associées à cette idée, pour trouver de quelle nature était cette immortalité qui est la nôtre. Laissons de côté les Stoïciens : « *Ils nous accordent une longue durée de vie, comme aux corneilles ; ils disent que nos âmes doivent durer longtemps, mais pas éternellement.* » [Cicéron *Tusculanes* I, 31] Ils donnent aux âmes une vie qui s'étend au-delà de celle-ci, mais limitée. L'idée la plus universelle, la plus communément admise, et qui est parvenue jusqu'à nous, a été celle dont on a dit que l'auteur était Pythagore, non qu'il en ait été le premier inventeur, mais parce qu'elle tira un grand poids et un grand crédit du fait de son approbation, qui faisait alors autorité. Elle dit que les âmes, quand elles nous ont quitté, ne font que passer d'un corps à l'autre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un Roi, allant ainsi sans cesse d'une demeure à l'autre(77).

355. Et lui-même disait se souvenir d'avoir été Æthalidès, puis Euphorbe, puis Hermotime, et enfin, de Pyrrhus, être passé dans Pythagore, ayant ainsi le souvenir de lui-même depuis deux cent six ans. [Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes*, VIII, 5] Et certains ajoutaient que ces âmes remontent parfois au ciel, et en redescendent encore :

> *Ô mon père faut-il croire que des âmes s'élèvent jusqu'au ciel*
> *Et revêtent de nouveau des corps pesants ?*
> *Qui peut inspirer à ces malheureux*
> *Un aussi violent désir de vivre ?*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VI, 719]

356. Origène les fait osciller sans cesse du bon au mauvais état(78). Varron prétend qu'au bout de quatre cent quarante ans de ces changements, elles rejoignent leur premier corps. Chrysippe, lui, pense que cela doit se produire après un certain laps de temps, inconnu et non limité. Platon dit tenir de Pindare

et de la poésie ancienne cette idée des vicissitudes infinies des mutations auxquelles l'âme est prédestinée, n'ayant à attendre que des souffrances et des récompenses temporaires dans l'autre monde, puisque sa vie dans celui-ci n'est que temporaire également; et il conclut de tout cela qu'elle possède une exceptionnelle connaissance des affaires du ciel, de l'enfer, et d'ici-bas, où elle a passé, repassé, et séjourné à plusieurs reprises — ce qui lui donne matière à réminiscence.

357. Voici ce qu'il dit encore ailleurs de ces transformations : « Celui qui a vécu dans le bien rejoint l'astre qui lui a été assigné. Celui qui a vécu dans le mal passe dans le corps d'une femme. Et si, même alors il ne se corrige pas, il se transforme en un animal correspondant à son comportement vicieux ; et il ne verra la fin de sa punition que lorsqu'il reviendra à sa constitution naturelle, quand il se sera détaché par un effort de sa raison des traits grossiers, stupides et rudimentaires qui étaient en lui. » [Platon *Œuvres complètes, tome X : Timée, Critias* 42, b-c]

358. Je ne veux pourtant pas négliger l'objection faite par les Épicuriens à cette transmigration d'un corps en un autre, car elle est plaisante : ils demandent ce qui se passerait, si la foule des mourants venait à être plus grande que celle de ceux qui naissent ? Les âmes délogées de leur gîte en seraient à se bousculer pour prendre la première place dans une nouvelle enveloppe(79). Ils demandent aussi à quoi elles passeraient leur temps en attendant qu'un logis leur soit disponible... Ou encore, à l'inverse, s'il naissait plus d'êtres vivants qu'il n'en mourait, ils disent que les corps seraient dans un mauvais pas en attendant qu'une âme leur soit infusée, et que certains d'entre eux mourraient avant même d'avoir été vivants !

> *N'est-il pas ridicule de supposer que les âmes attendent*
> *Leur tour au moment des accouplements suscités par Vénus*
> *Et la naissance des bêtes sauvages, et que ces immortelles*
> *Se bousculent pour avoir des organes mortels,*
> *Qu'il se fait une course pour être la première ?*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 777]

359. Certains penseurs ont assujetti l'âme au corps des trépassés : c'est elle qui anime les serpents, vers et autres bêtes qui sont engendrés, dit-on, par la corruption de nos membres et même de nos cendres. D'autres la divisent en une partie mortelle, et une autre immortelle. D'autres encore considèrent qu'elle est corporelle, mais néanmoins immortelle. Quelques-uns la font immortelle, n'ayant ni savoir ni possibilité de connaître. Il en est même, parmi les chrétiens(80) qui ont estimé que des âmes des condamnés naissaient des diables, comme Plutarque pense que naissent des dieux de celles qui sont sauvées. Car il y a peu de choses que cet auteur affirme de façon aussi catégorique que celle-ci, alors qu'il conserve partout ailleurs une attitude dubitative et ambiguë.

360. « Il faut penser, dit-il, et croire fermement, que les âmes des hommes vertueux selon la nature et la justice divine, deviennent des saints, les saints des demi-dieux ; et les demi-dieux, après avoir été parfaitement nettoyés et purifiés comme on le fait dans les cérémonies de purification, délivrés de toute possibilité de souffrir, et de tout risque de mourir, deviennent alors, non par le fait d'une ordonnance civile, mais véritablement et de façon très vraisemblable, des dieux complets et parfaits, en recevant une fin très heureuse et très glorieuse. » [Plutarque *Œuvres mêlées* XIV] Mais si quelqu'un veut le voir, lui qui est pourtant parmi les plus retenus et les plus modérés de la troupe des auteurs, s'escrimer avec plus de hardiesse et nous raconter des miracles sur la question, je le renvoie à son traité « Sur la Lune(81) » et à celui du « Démon de Socrate », là où, de façon plus évidente que partout ailleurs, on peut voir comment les mystères de la philosophie ont bien des choses étranges en commun avec celles de la poésie. C'est que l'entendement humain se perd à vouloir sonder et contrôler toutes les choses jusqu'en leur extrémité,

de la même façon que nous, qui retombons en enfance quand nous sommes fatigués et tourmentés par la longue course de notre vie. Voilà donc les beaux et sûrs enseignements que nous pouvons tirer de la connaissance humaine à propos de l'âme.

361. Ce qu'elle nous apprend sur le corps n'est pas moins hasardeux. Choisissons-en un ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans cette mer vaste et trouble des erreurs médicales... Voyons si l'on s'accorde au moins sur le point de savoir comment les hommes se reproduisent. En ce qui concerne leur production originelle, il n'est pas étonnant que pour un événement si important et si ancien l'entendement humain se trouble et se disperse. Archélaos, le naturaliste, dont Socrate fut le disciple et le mignon, disait (selon Aristoxène) que les hommes, comme les animaux, avaient été faits avec un limon laiteux produit par la chaleur de la terre. Pythagore dit que notre semence est l'écume de notre meilleur sang ; Platon, qu'elle provient de l'écoulement de la moelle de la colonne vertébrale, et il appuie cela sur le fait que c'est l'endroit où se ressent en premier la fatigue du coït. Alcméon pense que c'est une partie de la substance du cerveau, et il en veut pour preuve que la vue se trouble chez ceux qui s'adonnent par trop à cet exercice. Pour Démocrite, il s'agit d'une substance provenant du corps tout entier.

362. Épicure pense que la semence provient de l'âme et du corps. Aristote, que c'est une excrétion de ce qui alimente le sang, et la dernière qui se répand dans nos membres. D'autres pensent que c'est du sang cuit et transformé par la chaleur des génitoires, s'appuyant sur le fait que dans les efforts extrêmes, on rend du sang pur. Cette dernière opinion semble la plus probable, si toutefois on peut tirer quelque probabilité d'une confusion aussi complète.

363. Et pour expliquer comment cette semence atteint son but, combien d'opinions contraires ! Aristote et Démocrite considèrent que les femmes n'ont pas de sperme, et que ce qu'elles émettent sous l'empire de la chaleur et du plaisir n'est qu'une sécrétion qui n'est en rien utile à la génération. Galien et ses successeurs, au contraire, pensent que sans la rencontre des semences, la génération ne peut avoir lieu. Voilà donc les médecins, les philosophes, les juristes et les théologiens aux prises pêle-mêle avec nos femmes sur le fait de savoir à quel terme les femmes portent leur fruit. Et moi, me fondant sur ma propre expérience, j'appuie ceux qui estiment la durée de la grossesse à onze mois. Le monde s'appuie sur cette expérience, et il n'est petite femme si simplette qu'elle ne puisse donner son avis dans ce débat et de ce fait nous ne saurions tomber tous d'accord.

364. Cela suffit pour démontrer que l'homme n'en sait pas plus sur lui-même quand il s'agit de son corps que quand il s'agit de son esprit. Nous l'avons confronté à lui-même, et sa raison à elle-même, pour voir ce qu'elle nous en dirait. Et il me semble avoir suffisamment montré à quel point elle se comprend peu elle-même. Et celui qui ne se comprend pas lui-même, que peut-il bien comprendre ? « *Comme si l'on pouvait mesurer quelque chose quand on ne sait pas se mesurer soi-même !* » [Pline *Histoire naturelle* II, 1]

365. En vérité, Protagoras nous en contait de belles, quand il faisait de l'homme la mesure de toutes choses, lui qui ne sut jamais seulement quelle était la sienne ! Et si ce n'est lui, sa dignité ne permet pourtant pas qu'une autre créature ait sur lui cet avantage. Or il est tellement en contradiction avec lui-même, chacun de ses jugements en renversant sans cesse un autre, que cette proposition positive n'est qu'une simple plaisanterie, nous conduisant nécessairement à conclure à la nullité de l'instrument comme de l'arpenteur. Quand Thalès estime que la connaissance de l'homme est très difficile pour l'homme lui-même, il lui montre que toute autre connaissance lui est du même coup impossible.

366. Vous(82) pour qui j'ai pris la peine de faire un si long exposé, contrairement à mes habitudes, vous ne manquerez pas de soutenir votre Sebond par la façon ordinaire d'argumenter à laquelle vous êtes

entraînée chaque jour, et vous exercerez ce faisant et votre esprit et votre étude ; car cette dernière passe d'escrime que je viens d'évoquer, il ne faut l'employer que comme ultime remède. C'est un coup désespéré, par lequel vous abandonnez vos armes pour faire perdre les siennes à votre adversaire, une botte secrète dont il faut se servir rarement, et parcimonieusement. Car il est très téméraire de vous perdre vous-même pour causer la perte d'un autre.

367. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme le fit Gobrias(83). Celui-ci était aux prises dans un combat corps à corps avec un seigneur de Perse, quand Darius survint, l'épée au poing, mais craignant de frapper, de peur d'atteindre Gobrias lui-même. Ce dernier lui cria de frapper hardiment, quand bien même il devrait les transpercer tous les deux !

368. J'ai vu réprouver comme injustes des armes et des conditions de combat singulier si désespérées, que celui qui s'y offrait se mettait en situation de périr inévitablement(84) avec son adversaire. Les Portugais prirent dans la mer des Indes quelques Turcs(85) qu'ils firent prisonniers. Ne supportant plus leur captivité, ceux-ci prirent une résolution qui leur réussit : en frottant l'un contre l'autre des clous de navire, ils provoquèrent une étincelle au-dessus de barils de poudre qui se trouvaient dans leur geôle, et ainsi embrasèrent et mirent en cendre à la fois eux-mêmes, leurs maîtres et le vaisseau(86).

369. Nous nous heurtons ici aux limites et frontières ultimes des sciences : l'excès en est mauvais, tout comme pour la vertu. Demeurez sur la voie commune : il n'est pas bon de vouloir être si subtil et si fin. Souvenez-vous du proverbe toscan : « Qui trop s'amincit se brise(87). » [Pétrarque *Canzoniere* CV, v. 48] Dans vos opinions et vos pensées, comme dans votre comportement et en toute autre chose d'ailleurs, je vous conseille la modération et la mesure. Fuyez le nouveau et l'insolite : les chemins détournés me déplaisent. Vous qui de par l'autorité que votre grandeur vous procure, et plus encore du fait de vos qualités personnelles, pouvez d'un clin d'œil commander à qui vous plaît, vous auriez dû donner cette charge à quelqu'un qui fît profession de lettré, et qui eût bien autrement renforcé et enrichi ces idées-là. En voici pourtant suffisamment pour ce que vous avez à en faire.

370. Épicure disait des lois que les pires d'entre elles étaient si nécessaires que sans elles, les hommes s'entre-dévoreraient. Et Platon confirme(88) lui aussi que sans lois nous vivrions comme des animaux. Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire : il est difficile d'y introduire de l'ordre et de la mesure. Aujourd'hui, ceux qui ont quelque supériorité sur les autres et une vivacité d'esprit particulière, nous les voyons s'affranchir presque tous des règles communes en matière d'opinion et de mœurs : c'est bien rare si l'on en trouve un qui soit mesuré et sociable.

371. On a raison de donner à l'esprit humain des barrières aussi étroites que possible. Dans l'étude comme dans le reste, ses pas doivent être comptés et réglés comme il faut ; il faut définir méthodiquement les limites de son terrain de chasse. On le bride et le garrotte avec des religions, des lois, des coutumes, des sciences, des préceptes, des peines et des récompenses, mortelles et immortelles ; et l'on voit que malgré tout, du fait de son instabilité et de sa mobilité, il échappe à tous ces liens. C'est un corps évanescent(89), qu'on ne sait par où saisir et comment diriger ; un corps divers et multiforme, sur lequel on ne peut faire de nœud ni avoir de prise. Certes, il est bien peu d'âmes qui soient assez rigoureuses, fortes et bien nées pour qu'on puisse se fier à leur propre conduite, et qui puissent aller en voguant avec modération et sans témérité sur la liberté de leurs jugements, au-delà des opinions communes. Il est plus commode de les placer sous tutelle.

372. C'est un glaive dangereux que l'esprit, et pour son possesseur lui-même, s'il ne sait pas en user avec méthode et discernement. Il n'y a aucun animal à qui il faille donner avec plus de raison des œillères

pour maintenir son regard fixé sur ses pas, et l'empêcher de divaguer ici ou là, en dehors des ornières que lui tracent l'usage et les lois. Il vous siéra donc mieux de vous en tenir aux sentiers battus, quels qu'ils soient, plutôt que de vous laisser aller vers une licence effrénée. Mais si l'un de ces nouveaux docteurs(90) entreprend de faire étalage de sa science en votre présence, aux dépens de son salut et du vôtre, pour vous débarrasser de cette dangereuse peste qui se répand chaque jour un peu plus dans vos cours, en cas d'extrême nécessité, ce système de prévention(91) empêchera que la contagion de ce poison vienne nuire à vous-même et à votre entourage.

373. La liberté et l'audace d'esprit des Anciens faisaient naître dans la philosophie et les sciences humaines plusieurs écoles ayant des opinions différentes, chacun s'efforçant de juger et de choisir avant de prendre parti. Mais à présent que les hommes vont tous du même pas, « *attachés et voués à certaines opinions fixes et déterminées, jusqu'à en être réduits à défendre même les points de vue qu'ils n'approuvent pas* » [Cicéron, *Tusculanes* II, 2] , que la culture nous est imposée par l'autorité civile, que les écoles n'ont plus qu'un seul modèle, le même enseignement et une doctrine bien arrêtée, on ne regarde plus ce que les pièces de monnaie pèsent et valent, mais chacun à son tour en accepte le prix que le commun accord et le cours leur attribuent : on ne les juge plus sur leur valeur intrinsèque, mais seulement sur leur usage, et ainsi toutes choses se valent. On accepte la médecine(92) comme on le fait de la géométrie. Et les tours de passe-passe, les enchantements, les « nouements d'aiguillette », la communication avec les esprits des trépassés, les prévisions de l'avenir, les horoscopes et jusqu'à cette ridicule poursuite de la « pierre philosophale », tout est admis sans contestation.

374. Il suffit de savoir que « le lieu de Mars » se situe au milieu du triangle de la main(93), celui de Vénus au pouce, et de Mercure au petit doigt, et que si la « ligne de cœur » coupe le tubercule de l'index, c'est un signe de cruauté ; mais que quand elle tombe sous le médius et que la ligne de chance fait un angle au même endroit avec la ligne de vie, c'est le signe d'une mort malheureuse ; et enfin que si, chez une femme, la ligne de chance est ouverte et ne ferme pas l'angle avec la ligne de vie, cela indique qu'elle ne sera guère chaste. Je vous prends vous-même à témoin : avec cette science, un homme ne peut-il s'acquérir réputation et faveurs dans toutes les assemblées ?

375. Théophraste disait que la connaissance humaine, véhiculée par les sens, pouvait juger des choses jusqu'à un certain point, mais que, parvenue aux causes dernières et premières, il lui fallait s'arrêter et que sa pointe s'y émoussait, à cause de sa faiblesse et de la difficulté de ces choses-là. C'est une idée modérée et agréable de penser que notre capacité nous permet d'aller jusqu'à la connaissance de certaines choses, mais qu'elle a néanmoins ses limites, au-delà desquelles il est téméraire de vouloir l'utiliser. C'est un point de vue acceptable, et soutenu par des gens conciliants. Mais il est malaisé de donner des bornes à notre esprit : il est curieux et avide, et n'a pas plus de raison de s'arrêter à mille pas qu'à cinquante.

376. J'ai constaté par expérience que ce sur quoi l'un achoppait l'autre y parvenait ; que ce qui était inconnu à un siècle donné, le siècle suivant le révélait ; que les sciences et les arts ne sortent pas d'un moule mais qu'on leur donne forme et apparence peu à peu, en les maniant et les polissant à plusieurs reprises, comme les ours donnent forme à leurs petits à force de les lécher(94). Ce que ma force ne peut parvenir à faire, je ne cesse pourtant de l'éprouver et essayer : en tâtant et pétrissant cette nouvelle matière, en la manipulant et la réchauffant, je donne à celui qui viendra après moi un peu plus de facilité pour en jouir à son aise, et la lui rendre plus souple et plus maniable :

Comme s'amollit au soleil la cire de l'Hymette,
Et pétrie sous le pouce prend mille formes

Et devient plus utile à force d'être maniée.

[Ovide *Les Métamorphoses* X, 284]

377. Et celui qui viendra ensuite en fera autant pour le troisième : ce qui fait que la difficulté ne doit pas me désespérer, non plus que mon incapacité, car ce n'est que la mienne. L'homme est capable de tout comme de rien(95). S'il reconnaît, comme le dit Théophraste, être dans l'ignorance des causes premières et des principes, qu'alors il m'épargne carrément tout le reste de sa science : si la base lui manque, son argumentation tombe par terre. La discussion et la recherche n'ont pas d'autre but ni de terme que les principes : si cette fin ne borne pas leur course, les voilà lancés dans une incertitude perpétuelle. « *Une chose ne peut pas être plus ou moins comprise qu'une autre, car il n'y a pour toutes choses qu'une seule façon de comprendre.* » [Cicéron, *Académiques* II, 41]

378. Or il est vraisemblable que si l'âme savait quelque chose, elle se connaîtrait d'abord elle-même ; et si elle connaissait quelque chose en dehors d'elle, ce serait son corps et ce qui la contient, avant toute autre chose. Si l'on voit jusqu'à nos jours les dieux de la médecine se disputer à propos de notre anatomie(96),

Vulcain était contre Troie, et pour Troie, Apollon.

[Ovide *Tristes* I, 2, v. 5]

quand pensons-nous qu'ils tomberont d'accord ? Nous sommes plus proches de nous-mêmes que nous ne le sommes de la blancheur de la neige, ou de la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se connaît pas lui-même, comment connaîtrait-il ses fonctions et ses forces ? Il n'est pas impossible que quelque notion véritable ne réside en nous, mais alors c'est par hasard. Et comme c'est par une même voie, de la même façon, et par le même moyen que les erreurs s'infiltrent dans notre âme, elle ne peut parvenir à les distinguer, ni discerner la vérité du mensonge.

379. Les philosophes de « l'Académie »(97) acceptaient quelque souplesse dans le jugement, et trouvaient trop catégorique de dire qu'il n'est pas plus vraisemblable que la neige soit blanche que noire, et que nous ne sommes pas plus certains du mouvement d'une pierre que nous lançons à la main que de celui de la huitième sphère céleste. Et pour éluder cette difficulté et cette bizarrerie, qui ne peuvent guère, en vérité, parvenir à se faire une place dans notre esprit, après avoir affirmé que nous ne sommes nullement capables de connaître les choses, et que la vérité est enfouie au fond de profonds abîmes où le regard humain ne peut pénétrer, ils admettaient pourtant qu'il y avait des choses plus vraisemblables les unes que les autres, et ils admettaient dans leurs jugements la faculté de pouvoir pencher plutôt vers telle apparence que telle autre. Ils autorisaient cette propension en lui interdisant de trancher.

380. La position des Pyrrhoniens est plus hardie, et en même temps, plus proche de la vérité(98). Car ce penchant « académique », cette tendance à privilégier une proposition plutôt qu'une autre, n'est-ce pas reconnaître que la vérité est plus apparente dans celle-ci que dans celle-là ? Si notre entendement était capable de percevoir la forme, les lignes générales, le port de tête et le visage même de la vérité, il la verrait toute entière aussi bien qu'à moitié, naissante et imparfaite. Cette apparence de ressemblance avec la vérité, qui les fait pencher plutôt à gauche qu'à droite, augmentez-la ; cette pincée de ressemblance qui fait s'incliner la balance, multipliez-la par cent, par mille : il en résultera finalement que la balance penchera tout à fait, et marquera un choix et une vérité complète.

381. Mais comment peuvent-ils se laisser porter vers ce qui ressemble au vrai s'ils ne savent pas ce qui est vrai ? Comment peuvent-ils reconnaître quelque chose dont ils ne connaissent pas l'essence ? Ou

bien nous pouvons juger tout à fait, ou bien nous ne le pouvons pas. Si nos facultés intellectuelles et nos sens sont sans fondement ni base, si elles ne font que flotter au gré du vent, ne laissons pour rien au monde notre jugement se porter vers quelque chose qui est soumis à leur action, quelque apparence de vérité qu'elle semble nous présenter. Et la position la plus sûre pour notre entendement, la plus favorable, ce serait celle dans laquelle il se maintiendrait calme, droit, inflexible, sans mouvement et sans agitation. « *Entre les apparences vraies ou fausses, rien qui puisse déterminer le jugement*. [Cicéron *Académiques* II, xxviii]

382. Nous voyons bien que les choses ne sont pas installées en nous sous leur vraie forme et avec leur nature réelle, et qu'elles n'y viennent pas de leur propre gré et avec leurs propres forces. S'il en était ainsi en effet, nous les recevrions telles quelles : le vin serait dans la bouche du malade tel qu'il est dans la bouche de l'homme bien portant. Celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui a les doigts gourds, trouverait la même dureté au bois ou au fer qu'il manipule que n'importe qui d'autre. Les objets extérieurs se soumettent donc entièrement à nous, ils s'installent en nous comme il nous plaît.

383. Or, si de notre côté nous admettions quelque chose sans l'altérer, si l'homme avait une prise assez puissante et assez ferme sur les choses pour saisir la vérité par ses propres moyens, comme ces moyens seraient communs à tous les hommes, on se transmettrait alors cette vérité de main en main, et de l'un à l'autre. Au moins y aurait-il une chose au monde parmi toutes celles qui y sont, qui ferait l'objet d'un accord général parmi les hommes. Mais le fait qu'il n'y ait aucune thèse qui ne fasse l'objet d'un débat ou d'une controverse entre nous, ou qui ne puisse en être l'occasion, cela montre bien que notre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit ; puisque mon propre jugement ne peut se faire accepter par celui de mon compagnon, c'est bien le signe que je l'ai saisi autrement que par un pouvoir naturel, qui serait en moi comme chez tous les hommes.

384. Laissons de côté cette infinie confusion d'opinions que l'on rencontre chez les philosophes eux-mêmes, et ce débat perpétuel et universel à propos de la connaissance. Car on a tout à fait raison de penser que les hommes — et je parle ici des savants les plus respectables, les plus capables — ne sont d'accord entre eux sur rien, pas même sur le fait que le ciel soit au-dessus de notre tête ; car ceux qui doutent de tout doutent même de cela. Et ceux qui nient que nous puissions comprendre quoi que ce soit disent que nous n'avons pas compris que le ciel est au-dessus de notre tête. Et ces deux opinions sont sans conteste les plus fréquentes.

385. Outre cette diversité et cette division infinie, le trouble qu'il provoque en nous et l'incertitude que chacun en ressent montrent bien que notre jugement ne repose pas sur des bases solides. Ne portons-nous pas des jugements bien différents sur les choses ? Combien de fois changeons-nous d'opinion ? Ce que je soutiens aujourd'hui, ce que je crois, je le soutiens et je le crois de toute ma foi ; toutes mes facultés et toutes mes forces s'emparent de cette opinion et me la garantissent du mieux qu'elles peuvent : je ne saurais adopter et conserver aucune vérité avec plus de force que je ne le fais pour celle-ci. Je lui appartiens tout entier, et je lui appartiens vraiment. Mais ne m'est-il pas arrivé, et pas seulement une fois, mais cent fois, mille fois, et même tous les jours, d'avoir adopté un point de vue de la même façon, dans les mêmes conditions, et de l'avoir ensuite considéré comme faux ? Tirer les leçons de ses erreurs est la moindre des choses ! Si je me suis souvent trouvé trahi en prenant tel ou tel parti, si ma pierre de touche s'avère bien souvent fallacieuse, et ma balance mentale imprécise et peu juste, quelle certitude puis-je en tirer cette fois-ci plutôt qu'une autre ? N'est-il pas stupide de me laisser berner tant de fois par mon guide ? Même si le hasard nous fait changer cinq cents fois d'avis, même s'il ne fait que vider et remplir sans cesse notre conviction d'opinions toujours changeantes, comme dans un seau, la présente et dernière est toujours celle qui est « certaine » et « infaillible ». Et pour cette idée-là, il faut abandonner ses biens,

sa vie, son honneur — tout :

La dernière trouvaille discrédite les précédentes
Et modifie ce qu'on pensait d'elles.

[Lucrèce *De la Nature* V, vv. 1413-1414]

386. Quoiqu'on nous prêche, et quoi que nous apprenions, nous devrions toujours nous souvenir de ceci : c'est l'homme qui donne, c'est l'homme qui reçoit. C'est une main mortelle qui nous offre, et c'est une main mortelle qui accepte. Les choses qui nous viennent du ciel sont les seules qui aient le droit et l'autorité nécessaires pour nous convaincre, les seules qui portent la marque de la vérité. Et cette vérité, nous ne la voyons pas de nos propres yeux, nous ne la recevons pas par nos propres moyens : cette grande et sainte image ne pourrait tenir dans un endroit aussi restreint, si Dieu ne le préparait à cet usage, s'il ne le transformait et renforçait par sa grâce et sa faveur spéciale et surnaturelle. Notre misérable condition devrait au moins nous amener à nous comporter plus modestement, et avec plus de retenue dans nos changements [d'opinion]. Nous devrions nous souvenir que dans tout ce qui parvient à notre entendement, il y a souvent des choses fausses, et qu'elles nous sont parvenues par les même moyens que les autres : des outils qui se détraquent et se trompent souvent.

387. Or il n'est pas étonnant qu'ils se détraquent, se laissant si facilement plier et tordre par de futiles événements. Il est certain que notre façon d'appréhender les choses, notre jugement, et les facultés de notre âme en général sont affectés par les mouvements et les altérations du corps, altérations qui sont continuelles. Notre esprit n'est-il pas plus éveillé, notre mémoire plus prompte, notre pensée plus vive quand nous sommes en bonne santé que quand nous sommes malades ? La joie et la gaieté ne nous font-elles pas voir les sujets qui se présentent à notre âme sous un tout autre jour que ne le font le chagrin et la mélancolie ? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sapho sont plaisants pour un vieillard avare et renfrogné comme ils le sont pour un jeune homme vigoureux et ardent ? Cléomène, fils d'Anaxandridès, étant malade, ses amis lui reprochaient d'avoir des idées et des attitudes nouvelles, inhabituelles : « Je le crois bien, dit-il, car je ne suis pas le même que quand je suis en bonne santé ; et comme je suis autre, mes idées et mes goûts sont différents aussi. »

388. Dans les chicanes qui emplissent nos palais de Justice, on dit souvent pour parler des criminels qui tombent sur des juges bien disposés, doux et bienveillants : « qu'il jouisse de cette chance ». Car il est certain que les jugements sont parfois plus enclins à la condamnation, plus acerbes et plus sévères, et parfois plus indulgents, plus amènes, plus enclins à l'excuse. Celui qui vient de chez lui avec la douleur que lui cause la goutte, plein de jalousie ou ayant dans l'idée le larcin commis par son valet, l'âme obscurcie et envahie par la colère, il ne faut pas douter que son jugement s'en ressentira dans ce sens. Le vénérable Sénat de l'Aréopage(99) jugeait la nuit, de peur que la vue des plaignants ne corrompe ses jugements. L'air lui-même, et la sérénité du ciel provoquent en nous quelques changements, comme le disent ces vers grecs que l'on trouve chez Cicéron :

Les pensées des hommes ressemblent à ces rayons
Changeants dont Jupiter a fécondé la terre(100).

[Homère *l''Odyssée* XVIII-135-136]

389. Il n'y a pas que la fièvre, la boisson et les accidents graves qui renversent notre jugement : les moindres événements le tourneboulent ; il ne fait pas de doute, même si on ne le sent pas, que si la fièvre continue peut terrasser notre esprit, la fièvre tierce y apporte quelque altération selon sa mesure et son importance. Si l'apoplexie diminue et même annule complètement notre intelligence, il ne fait pas de doute non plus qu'un coup de froid(101) ne l'aveugle. Par conséquent, rares sont les moments de la vie où

notre jugement se trouve bien dans son assiette, notre corps étant soumis à tant de changements continuels, et actionné par de tant de sortes de ressorts que j'en crois volontiers les médecins quand ils disent qu'il est bien rare s'il n'en est pas toujours un qui tire de travers !

390. D'ailleurs, cette maladie ne se découvre pas si aisément, si elle n'en est à ses extrémités et irrémédiable. Comme la raison est toujours un peu tortueuse, boiteuse et déhanchée, vis-à-vis du mensonge comme de la vérité, il est donc malaisé de se rendre compte de son malaise et de son dérèglement. J'appelle toujours « raison » cette sorte de réflexion que chacun se fait pour lui-même ; mais cette « raison » dont il peut y avoir cent apparences contraires à propos du même sujet, est un instrument de plomb et de cire, que l'on peut allonger, ployer, accommoder de toutes les façons et à toutes les dimensions : il suffit de savoir comment la contourner. Quel que soit le bon dessein d'un juge, il doit prêter une grande attention — ce que la plupart négligent — aux penchants, à l'amitié, à la parenté, à la beauté et à la vengeance, et même en dehors de choses aussi importantes, à cette impression fortuite qui nous pousse à favoriser une chose plutôt qu'une autre, et qui nous fait choisir sans que la raison s'en mêle entre deux sujets semblables, ou tout autre mobile aussi vague... Car tout cela peut introduire à son insu, dans son jugement, la faveur ou la défaveur pour la cause dont il s'agit, et ainsi faire pencher la balance.

391. Moi qui m'observe de près, qui ai les yeux sans cesse dirigés sur moi, comme quelqu'un qui n'a pas grand-chose à faire ailleurs,

> *Peu soucieux de savoir quel roi règne*
> *Aux pays de l'Ourse glacée,*
> *Et ce qui peut faire trembler Tyridate.*
>
> [Horace *Odes* I, XXVI, 3]

c'est à peine si j'oserais dire la mesquinerie et la faiblesse que je trouve chez moi. J'ai le pied si instable et si mal assuré, je le trouve tellement porté à trébucher et à vaciller, ma vue est si déréglée que je me sens très différent à jeun de ce que je suis en sortant de table(102). Si ma santé est florissante et le temps beau et clair, me voilà un honnête homme ; si j'ai un cor au pied, me voilà renfrogné, ronchon et fuyant. Une même allure de cheval me semble tantôt rude, tantôt aisée ; un chemin cette fois-ci plus court, et une autre fois plus long ; une même forme tantôt plus, tantôt moins agréable. Je suis tantôt porté à tout faire, tantôt à ne rien faire. Ce qui me plaît en ce moment me déplaira plus tard. Je suis le siège de mille mouvements impromptus et capricieux. C'est la mélancolie qui me prend, ou bien la colère ; et sous son autorité particulière, c'est le chagrin qui à tel moment prédomine en moi, ou bien l'allégresse. Quand j'ouvre un livre, une fois je trouve dans tel passage des beautés remarquables qui frappent mon âme. Et une autre fois, si j'y reviens, j'ai beau le tourner et retourner, j'ai beau le plier et le manipuler, c'est une masse inconnue et informe pour moi.

392. Même dans mes propres écrits, je ne retrouve pas toujours l'air de ma première inspiration : je ne sais plus ce que j'ai voulu dire, et je me mords souvent les doigts à vouloir corriger et ajouter un nouveau sens, parce que j'ai perdu le souvenir du premier qui valait pourtant mieux. Je ne fais qu'aller et venir :

> *Mon jugement ne va pas toujours de l'avant, il flotte et erre,*
> *Comme un frêle esquif surpris en pleine mer*
> *Par un vent furieux.*
>
> [Catulle *Poésies*, XXV, 12]

et bien souvent, comme il m'arrive de le faire volontiers, quand j'ai pris le parti, à titre d'exercice et de distraction, de soutenir une opinion contraire à la mienne, mon esprit s'applique et se tourne de ce côté-là,

et m'y attache si bien que je ne retrouve plus la raison de mon premier avis, et que je l'abandonne. Je me laisse entraîner, en somme, du côté où je penche, quel qu'il soit, et me voilà emporté par mon propre poids.

393. Chacun pourrait en dire à peu près autant de lui-même s'il s'observait comme je le fais. Les prêcheurs savent que l'émotion qui leur vient en parlant les incite à la foi ; sous le coup de la colère nous nous attachons bien plus à défendre notre idée, nous l'imprimons en nous, et nous la faisons nôtre avec plus de véhémence et d'approbation que nous ne le ferions si nous étions calme et de sang froid. Vous exposez simplement une cause à un avocat : il vous répond, hésitant et indécis ; vous sentez qu'il lui est égal de soutenir l'un ou l'autre parti : l'avez-vous assez bien payé pour qu'il y morde et la prenne à cœur ? Commence-t-il à s'y intéresser, son esprit s'est-il excité à son sujet ? Sa raison et sa science s'échauffent en même temps : voilà une vérité évidente et indubitable qui se fait jour dans son esprit ; il y découvre une lumière toute nouvelle, il le croit en toute conscience, et s'en persuade. Je me demande même si l'ardeur qui naît de l'irritation et de l'obstination contre la pression et la violence exercées par l'autorité et le danger encouru, ou encore le souci de la réputation, n'ont pas quelquefois poussé un homme à soutenir jusqu'au bûcher une opinion pour laquelle, vis-à-vis de ses amis, et en toute liberté, il n'eût même pas pris le risque de se brûler le bout du doigt.

394. Les passions corporelles provoquent des secousses et des ébranlements qui ont beaucoup d'influence sur notre âme ; mais plus grande encore est l'influence qu'elle doit à ses propres passions : elle leur est si fortement soumise que l'on dirait qu'elle n'a pas d'autre allure ni mouvement que ceux qui lui viennent de ses propres vents, et que sans leur agitation elle demeurerait inerte, comme un navire en pleine mer que les vents abandonnent. Et celui qui soutiendrait ce point de vue, conforme aux idées des Péripatéticiens, ne nous causerait guère de tort, puisqu'il est bien connu que la plupart des belles actions de l'âme ont besoin de l'impulsion donnée par les passions, et qu'elles y trouvent même leur source. La vaillance, dit-on, ne peut être atteinte sans l'aide de la colère. « *Ajax fut toujours brave, mais surtout quand il devint fou.* » [Cicéron *Tusculanes* IV, 23]

395. On ne s'en prend pas aux méchants et aux ennemis assez vigoureusement si l'on n'est pas courroucé(103). On veut aussi que l'avocat suscite le courroux des juges pour obtenir justice. Les passions ont animé Thémistocle et Démosthène, elles ont poussé les philosophes à travailler, à veiller, à voyager ; elles nous conduisent vers ces fins utiles que sont l'honneur, le savoir, la santé. Et cette lâcheté de l'âme qui nous fait supporter les ennuis, les contrariétés, nourrit dans notre conscience la pénitence et le repentir, comme elle nous fait ressentir les fléaux que Dieu nous envoie pour notre châtiment, et ceux des contraintes imposées par l'état. La compassion sert d'aiguillon à la clémence. Et la sagesse de nous gouverner et de nous conserver est suscitée par notre crainte : combien de belles actions sont causées par l'ambition ? Ou par la présomption ? Il n'est en fin de compte aucune vertu éminente et vigoureuse qui ne s'accompagne de quelque agitation désordonnée. Ne serait-ce pas là une des raisons qui auraient conduit les Épicuriens à décharger Dieu de tout souci et de toute sollicitude pour nos affaires, parce que sa bonté ne pouvait s'exercer envers nous sans déranger le repos de notre âme par le biais des passions, qui sont comme des piqûres et des sollicitations la conduisant vers les actions vertueuses(104) ? A moins qu'ils ne les aient considérées autrement, comme des tempêtes qui arrachent malencontreusement l'âme à sa tranquillité ? « De même que le calme de la mer nous assure qu'aucun souffle, si léger soit-il, ne vient rider la surface de l'eau, de même on est sûr que l'âme est calme et en paix quand nulle passion ne vient à l'émouvoir. » [Cicéron *Tusculanes* V, 6]

396. Quelles variations de sens et de jugement, quels conflits de pensées la diversité de nos passions

ne nous offre-t-elle pas ? Quelle assurance pouvons-nous donc tirer d'une chose aussi instable et aussi mobile, sujette au trouble par sa condition, et ne marchant jamais que d'un pas contraint et emprunté ? Si notre jugement est influencé par la maladie elle-même, ou simplement par ce qui nous affecte, si c'est par le biais de la folie et de la précipitation qu'il perçoit les choses, comment pourrions-nous lui faire confiance ?

397. N'est-il pas bien osé, de la part de la philosophie, de considérer que les hommes produisent leurs plus grands effets et sont les plus proches de la divinité quand ils sont hors d'eux-mêmes, frénétiques et insensés ? C'est quand nous mettons « en veilleuse » notre raison, quand nous nous en passons, que nous nous améliorons. Les deux voies naturelles pour entrer dans la société des dieux et y prévoir le cours de nos destinées sont la « fureur divine » et le sommeil. Voilà qui est amusant : par le dérèglement que les passions produisent dans notre raison, nous devenons vertueux ; par son extirpation, due à l'exaltation frénétique ou à l'image de la mort, nous devenons prophètes ou devins. Jamais je n'ai cru plus volontiers cela : c'est cette sorte d'enthousiasme radical, que la sainte Vérité a insufflé dans l'esprit philosophique, qui le contraint à admettre que cet état tranquille et serein, le plus sain dans lequel la philosophie puisse placer notre âme, n'est pas le meilleur qui soit. Nous sommes plus endormis quand nous veillons que quand nous dormons ; notre sagesse est moins sage que notre folie ; nos songes valent mieux que nos raisonnements. Et la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous-mêmes. Mais la philosophie ne pense-t-elle pas que nous puissions avoir l'intelligence de remarquer ceci : cette parole qui déclare l'esprit si grand et si clairvoyant quand il est détaché de l'homme, et qui le considère comme tellement terre à terre, ignorant et enténébré quand il est en lui, c'est une parole qui provient pourtant elle-même de l'esprit de l'homme terrestre, ignorant et enténébré ; c'est donc une parole à laquelle on ne peut croire ni se fier !

398. Étant plutôt d'un tempérament mou et lourd, je n'ai pas une grande expérience de ces violentes émotions qui généralement s'emparent subitement de notre âme sans lui donner le temps de se reprendre. Mais la passion [amoureuse] qui est, dit-on, produite au cœur des hommes jeunes par l'oisiveté, même si elle se développe sans hâte et de façon mesurée, montre avec la plus grande évidence à ceux qui ont essayé de s'y opposer, la force de cette transformation et altération que subit alors notre jugement. J'ai tenté autrefois de me tenir prêt à soutenir son assaut et le vaincre — car il s'en faut de beaucoup que je sois de ceux qui appellent les vices, et je ne les suis que s'ils parviennent à m'entraîner. Je la sentais naître, croître, et se développer en dépit de ma résistance, et enfin, pleinement vivant et conscient pourtant, s'emparer de moi et me posséder, de sorte que je voyais les choses ordinaires autrement que d'habitude, comme si j'étais sous l'effet de l'ivresse. Je voyais évidemment grossir et se développer les avantages de l'objet de mes désirs, ils grandissaient et enflaient sous l'effet de mon imagination, tandis que les difficultés de l'entreprise, au contraire, s'amenuisaient et s'aplanissaient et que ma raison et ma conscience, elles, passaient à l'arrière-plan. Mais ce feu une fois éteint, mon âme reprit en un instant, comme à la clarté d'un éclair, une tout autre vision des choses, un état différent et un autre jugement : la difficulté de battre en retraite m'apparut grande et même insurmontable, et les mêmes choses se présentaient maintenant à moi avec un goût et un aspect bien différents de ceux sous lesquels l'ardeur du désir me les avait présentés. Lequel de ces deux états est le plus proche de la vérité ? Pyrrhon lui-même n'en sait rien.

399. Nous ne sommes jamais exempts de maladie : les fièvres ont leur chaud et leur froid, et après avoir connu les effets d'une passion ardente, nous retombons dans ceux d'une passion frileuse. Autant je m'étais lancé en avant, autant je me rejette maintenant en arrière :

Ainsi la mer dans son va-et-vient,

Tantôt se jette sur la terre et recouvre les rochers en écumant,
S'enfonçant jusqu'aux derniers creux du sable,
Tantôt, entraînant avec elle les galets dans son repli,
Fuit, et s'abaissant, laisse la plage à découvert.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XI, vv. 624 sq]

Parce que je connais mon instabilité, il se trouve que j'en ai tiré une certaine constance dans mes opinions, et que je n'ai guère modifié les premières que j'ai eues naturellement. Car malgré l'attrait de la nouveauté, je ne change pas facilement, de peur de perdre au change. Et comme je ne suis pas capable de choisir, j'adopte le choix des autres, et je m'en tiens à l'état dans lequel Dieu m'a placé. Sinon, je serais bien incapable de m'empêcher de rouler sans cesse. C'est de cette façon que je suis resté entièrement attaché, Dieu merci, sans agitation ni trouble de conscience, aux anciennes croyances de notre religion, au travers de toutes les sectes et divisions que notre époque a produites. Les écrits des anciens (je parle ici des bons, denses et solides) m'attirent et m'amènent à peu près là où ils le veulent ; celui que je viens d'entendre me semble toujours le plus fort. Il me semble qu'ils ont tous raison tour à tour, bien qu'ils se contredisent. L'aisance dont font preuve les bons esprits pour rendre vraisemblable tout ce qu'ils veulent, et le fait que rien ne soit assez étrange pour qu'ils n'entreprennent de lui donner assez de couleur pour tromper un simple d'esprit comme moi, tout cela montre évidemment combien sont faibles les preuves qu'ils avancent.

400. Le ciel et les étoiles ont changé de place pendant trois mille ans ; tout le monde l'avait cru, jusqu'au jour où Cléanthe de Samos ou (selon Théophraste) Nicétas de Syracuse s'avisa de soutenir que c'était la Terre qui se déplaçait en tournant autour de son axe, selon le cercle oblique du Zodiaque. Et de nos jours, Copernic a si bien établi cette théorie, qu'il l'utilise couramment pour tous les calculs astronomiques. Que peut-on tirer de cela, sinon que peu nous importe de savoir lequel de ces deux points de vue est le bon ? Et qui sait d'ailleurs si dans mille ans, un troisième ne viendra pas réfuter les deux précédents ?

Ainsi le temps change les choses dans sa course ;
Celle qu'on aimait est méprisée ; une autre la remplace,
Et sort de la disgrâce, plus recherchée de jour en jour.
La nouveauté reçoit toutes les louanges, et parmi les mortels,
Obtient maintenant une étonnante estime.

[Lucrèce *De la Nature* V, vv 1275 sq]

401. Ainsi quand quelque théorie nouvelle se présente à nous, nous avons bien des motifs de nous en défier, et de considérer qu'avant qu'elle ne soit élaborée, c'était la théorie contraire qui était en vogue : comme elle a été renversée par celle-ci, il pourrait en apparaître dans l'avenir une troisième qui viendrait de même abattre la seconde. Avant que les principes d'Aristote ne fussent mis à l'honneur, d'autres satisfaisaient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent maintenant. Quelles lettres de créance, quel privilège particulier ont-ils pour que le cours de notre invention s'arrête à eux, et qu'en eux nous ayons foi pour les temps à venir ? Ils courent tout autant le risque d'être jetés dehors que leurs devanciers. Quand on me harcèle avec un nouvel argument, je dois considérer que ce à quoi je ne puis m'opposer de façon satisfaisante, un autre y parviendra. Car c'est une grande faiblesse d'esprit que de croire à toutes les apparences dont nous ne parvenons pas à nous défaire. De ce fait, la croyance de tous les gens du commun — et nous sommes tous des gens du commun — serait comme une girouette, car leur âme faible et sans résistance serait sans cesse soumise à telle et telle impression, la dernière effaçant toujours la trace de la précédente. Selon les règles du droit, celui qui se considère comme en état d'infériorité doit en référer à son avocat-conseil, ou s'en remettre aux plus sages que lui, à qui il doit son instruction.

402. Depuis combien de temps la médecine existe-t-elle ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on appelle Paracelse, change et bouleverse toutes ses règles anciennes, et prétend que jusqu'ici, elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Il me semble qu'il démontrera cela facilement ! Mais de là à soumettre ma vie à sa jeune expérience...(105) Je trouve que ce ne serait pas très prudent. Il ne faut pas croire n'importe qui, dit le proverbe, car n'importe qui peut dire n'importe quoi. Un homme qui fait profession d'être à l'affût des nouveautés et des transformations dans le domaine des sciences physiques me disait, il n'y a pas si longtemps, que tous les auteurs anciens s'étaient notoirement trompés sur la nature et le mouvement des vents, et qu'il me ferait toucher cela du doigt si je voulais bien l'écouter. Après avoir patiemment écouté ses arguments, qui avaient tous quelque chose de vraisemblable, je lui dis : « Comment faisaient donc ceux qui, suivant les lois de Théophraste, allaient en Occident ? Mettaient-ils le cap sur l'Orient ? Allaient-ils de côté ou à reculons ? — C'est un heureux hasard, me répondit-il, mais de toutes façons, ils se trompaient. » Je lui rétorquai alors que j'aimais mieux m'en remettre aux faits qu'aux raisonnements.

403. Or ce sont bien là des choses qui se contredisent souvent. On m'a dit qu'en Géométrie (discipline qui pense avoir atteint le plus haut degré de certitude entre toutes les sciences), il se trouve des démonstrations irréfutables, allant contre les faits que l'on observe dans l'expérience. Jacques Pelletier me disait ainsi quand il était chez moi(106) qu'il avait trouvé deux lignes se dirigeant l'une vers l'autre comme pour se rencontrer(107), et qu'il pouvait cependant démontrer qu'elles ne pourraient jamais le faire, même à l'infini. Les arguments et les raisonnements des Pyrrhoniens, d'ailleurs, ne servent qu'à ruiner ce que l'expérience semble montrer ; et il est étonnant de voir jusqu'où la souplesse de notre raison les a suivis dans leur dessein de combattre l'évidence des faits. Ils démontrent en effet que nous ne nous déplaçons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a pas de choses pesantes ni chaudes, avec la même force dans l'argumentation que celle que nous employons pour prouver les choses les plus vraisemblables.

404. Ptolémée, qui a été un grand savant, avait établi les bornes de notre monde. Tous les philosophes de l'Antiquité ont cru qu'ils le connaissaient dans toute son étendue, sauf quelques îles lointaines qui pouvaient leur avoir échappé. C'eût été pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la géographie, et les opinions que tout un chacun en avait fait siennes. C'était une hérésie que de reconnaître qu'il y eût des antipodes ; et voilà que de nos jours vient d'être découverte une immense étendue de terre ferme, pas simplement une île ou une contrée particulière, mais une partie à peu près aussi grande que celle que nous connaissions. Les géographes de ce temps ne manquent pourtant pas d'affirmer que désormais tout a été découvert, et qu'on a tout vu.

> *Car ce que nous avons sous la main nous plaît,*
> *Et nous semble préférable à tout.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* v. 1541]

Reste à savoir, puisque Ptolémée s'est trompé là-dessus autrefois en faisant confiance à sa raison, si ce ne serait pas une sottise de ma part que de me fier à ce qu'on en dit maintenant, et s'il n'est pas plus vraisemblable que ce grand corps, que nous appelons le monde, est une chose bien différente de ce que nous en jugeons.

405. Platon prétend que le monde change de toutes sortes de façons, que le ciel, les étoiles et le Soleil inversent parfois le mouvement que nous leur connaissons, faisant passer l'Orient à l'Occident. Les prêtres égyptiens ont dit à Hérodote que depuis leur premier roi, soit sur une durée de onze mille ans (et ils lui ont montré les statues de tous ces rois faites d'après le modèle vivant), le Soleil avait changé de cours quatre fois ; que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'autre ; que l'époque de la naissance du monde est indéterminée. Aristote et Cicéron ont dit la même chose. Et quelqu'un(108), parmi

nous les chrétiens, a dit que le monde existe de toute éternité, mourant et renaissant sans cesse ; il en a pris à témoin Salomon et Isaïe, pour éviter les objections disant que Dieu a été un créateur sans créature, qu'il fut un temps oisif, et qu'il s'est délivré de cette oisiveté en s'attelant à cet ouvrage, et que celui-ci est par conséquent sujet au changement.

406. Pour la plus fameuse des Écoles grecques(109), le monde est considéré comme un dieu conçu par un autre dieu plus grand, et composé d'un corps et d'une âme logée en son centre, se développant selon des proportions musicales jusqu'à sa circonférence ; et ce monde est divin, bienheureux, très grand et très sage, et éternel. En son sein résident d'autres dieux : la Terre, la Mer, les Astres, qui entretiennent entre eux une perpétuelle et harmonieuse agitation, une sorte de danse divine, tantôt se rencontrant, tantôt s'éloignant, se cachant, se montrant, dans un ordre changeant, tantôt devant, tantôt derrière.

407. Héraclite considérait que le monde était formé de feu, et que selon l'ordre des choses, il devait s'embraser et se transformer en feu quelque jour, pour ensuite renaître. Et Apulée dit à propos des hommes qu'ils sont : « mortels en tant qu'individus, mais immortels en tant qu'espèce(110). » Alexandre écrivit à sa mère pour lui rapporter la narration d'un prêtre égyptien figurant sur l'un de leurs monuments, prouvant que l'antiquité de ce peuple était infinie, et décrivant(111) la naissance et le développement des autres pays de façon véridique. Cicéron et Diodore ont en leur temps déclaré que les Chaldéens conservaient la trace de quelque quatre cent mille ans d'histoire. Aristote, Pline, et d'autres, prétendent que Zoroastre vivait six mille ans avant l'époque de Platon. Et Platon, de son côté, que les gens de la ville de Saïs, avaient des documents écrits s'étendant sur huit mille ans, et que la ville d'Athènes fut bâtie mille ans avant celle de Saïs. Épicure, quant à lui, dit que les choses telles que nous les voyons ici sont en même temps, et exactement semblables, en plusieurs autres mondes. Et il l'eût dit avec encore plus d'assurance s'il eût pu voir les étranges exemples de similitude et analogie entre le nouveau monde des Indes occidentales et le nôtre, présent et passé.

408. En vérité, en considérant ce qui est parvenu à notre connaissance sur l'évolution de nos sociétés terrestres, je me suis souvent étonné de voir comment un si grand nombre d'opinions populaires et de mœurs et croyances sauvages peuvent se ressembler si bien, alors qu'elle sont tellement éloignées dans l'espace et dans le temps, et qu'elles ne semblent pourtant en aucune façon relever de notre raison naturelle. C'est vraiment un grand artisan de miracles que l'esprit humain ; mais ces coïncidences ont encore je ne sais quoi de plus hétéroclite : on en retrouve jusque dans les noms et en mille autres choses. Car il est des peuples qui, pour autant que nous le sachions, n'ont jamais entendu parler de nous, et chez lesquels la circoncision était à la mode ; où de grands états et de grandes villes étaient dirigés par des femmes, et sans hommes ; où nos jeûnes et notre carême avaient cours aussi, avec en plus l'abstinence envers les femmes ; où nos croix étaient prisées de diverses façons : ici on en honorait les sépultures, là on les utilisait — et notamment celles de Saint-André — pour se défendre contre les visions nocturnes, et sur les lits des enfants pour les protéger des sortilèges ; ailleurs, on en trouva une, faite de bois, et de grande hauteur, adorée comme dieu de la pluie, et très loin à l'intérieur des terres. On trouva aussi des hommes qui étaient vraiment à l'image de nos confesseurs ; de même que l'usage des mitres, le célibat des prêtres, l'art de la divination par les entrailles des animaux sacrifiés ; l'abstinence de toute sorte de chair et de poisson pour leur nourriture ; la même façon, chez les prêtres, d'utiliser dans leurs offices une langue particulière, et non la langue courante ; et encore cette idée que le premier dieu fut chassé par un autre qui était son frère puîné ; que les hommes furent créés avec toutes sortes d'avantages qui leur ont été retirés depuis à cause de leurs péchés : leur territoire changé, leur condition naturelle dégradée ; le fait qu'autrefois ils ont été submergés par une inondation venue du ciel, que seul un petit nombre de familles en réchappèrent en se réfugiant dans les grottes de montagnes élevées, dont ils bouchèrent l'entrée, de

telle façon que l'eau ne put y entrer, après y avoir enfermé plusieurs sortes d'animaux. Quand la pluie vint à cesser, ils en firent sortir des chiens, et voyant que ceux-ci revenaient bien propres et mouillés, ils en conclurent que l'eau n'avait pas encore beaucoup baissé. Mais quand ils en eurent fait sortir d'autres et qu'ils les virent revenir tout crottés, alors ils sortirent repeupler le monde qui leur apparut seulement rempli de serpents(112).

409. On a même trouvé, dans certains endroits, la croyance au Jugement Dernier, de sorte que les habitants s'offensaient grandement du comportement des Espagnols qui dispersaient les os des trépassés en fouillant les trésors des sépultures, disant que ces os séparés ne pourraient pas facilement être rassemblés ; on a rencontré aussi dans ces contrées un trafic qui se fait par le troc et non autrement, dans des foires et sur des marchés, de nains et d'individus difformes, pour l'ornement des tables des princes ; l'usage de la fauconnerie selon la nature des oiseaux ; des impôts très lourds ; des raffinements dans le jardinage ; des danses et des sauts de saltimbanques ; de la musique instrumentale ; l'usage des armoiries ; des jeux de paume, les jeux de dés et de hasard pour lesquels ils se passionnent souvent au point de s'y mettre en jeu eux-mêmes avec leur liberté ; une médecine reposant uniquement sur la magie ; une façon d'écrire par le moyen de figures ; la croyance en un seul premier homme, père de tous les peuples ; le culte d'un dieu qui vécut autrefois comme un homme dans une parfaite virginité, dans le jeûne et la pénitence, prêchant la loi de la nature et pratiquant des cérémonies religieuses, et qui disparut du monde sans subir de mort naturelle ; la croyance aux géants ; l'usage de s'enivrer par des breuvages et de boire le plus possible ; celui des ornements religieux peints d'ossements et de têtes de morts ; des surplis, de l'eau bénite, des goupillons ; des femmes et des serviteurs qui se disputent pour être brûlés et enterrés avec leur maître ou leur mari trépassé ; une règle qui veut que les aînés héritent de tous les biens, et que rien ne soit réservé au puîné, si ce n'est l'obéissance(113) ; une coutume, lors de l'accession à certaines fonctions de grande autorité, qui impose au promu de prendre un nouveau nom et d'abandonner le sien ; et celle de verser de la chaux sur le genou du nouveau-né en lui disant : « Tu viens de la poussière, et tu retourneras en poussière » — l'art de pratiquer les augures.

410. Ces pâles imitations de notre religion, que l'on a pu voir dans les exemples précédents, témoignent de sa divinité et de sa dignité. Elle ne s'est pas seulement insinuée dans tous les peuples infidèles de ce côté-ci, par une sorte d'imitation, mais également chez ces barbares, comme par l'effet d'une inspiration surnaturelle et commune. On y trouve en effet également la croyance au purgatoire, mais sous une forme nouvelle : ce que nous attribuons au feu, ils le prêtent au froid, et imaginent que les âmes sont purifiées et punies par la rigueur d'un froid extrême ; et cet exemple me fait penser à une autre différence amusante : si l'on a trouvé des peuples qui aimaient à dévoiler l'extrémité de leur membre viril, et en retranchaient la peau à la façon des musulmans et des juifs, on en a trouvé d'autres qui craignaient tellement de le montrer qu'ils faisaient en sorte, en l'attachant par de petits cordons, que la peau en fût bien soigneusement étirée et attachée au-dessus, de peur que cette extrémité ne fût à l'air. Et voilà encore une autre différence : alors que nous honorons les rois et les fêtes en revêtant nos meilleurs habits, dans certains pays, pour montrer leur infériorité et leur soumission à leur roi, les sujets se présentent devant lui dans leurs vêtements les plus humbles, et en entrant au palais, enfilent quelque vieille robe déchirée par-dessus la leur, de façon à ce que tout lustre et ornement soit réservé au maître. Mais poursuivons...

411. Si la nature enferme aussi dans les limites de son cours naturel, comme elle le fait pour toutes les autres choses, les croyances, les jugements et les opinions des hommes, et s'ils ont leur cycle, leurs saisons, leur naissance et leur mort, comme il en est des choux ; si le ciel les ébranle et les fait se mouvoir à sa guise, comment pouvons-nous leur attribuer ainsi une autorité magistrale et permanente ? Si

l'expérience nous fait toucher du doigt le fait que notre forme propre dépend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons ; et non seulement le teint, la taille, la complexion et les attitudes, mais jusqu'aux facultés de l'esprit : « *Le climat ne façonne pas seulement la vigueur du corps, mais aussi celle de l'esprit.* » dit Végèce(114). Et la déesse fondatrice de la ville d'Athènes choisit pour son emplacement un climat propre à rendre les hommes sages, comme les prêtres égyptiens l'enseignèrent à Solon : « *à Athènes, l'air est subtil et c'est pour cette raison que les athéniens sont réputés avoir l'esprit plus délié ; l'air de Thèbes est épais, et ses habitants passent donc pour être grossiers et vigoureux.* » [Cicéron *De fato*, in *Oeuvres...*, Dubochet 1841, IV, 7] C'est ainsi que, de même que les fruits et les animaux naissent différents, les hommes naissent aussi plus ou moins belliqueux, justes, tempérants et dociles : ici ils sont portés sur le vin, ailleurs voleurs ou paillards ; ici enclins à la superstition, ailleurs à l'irréligion ; ici à la liberté, là à la servitude ; doués pour la science ou les arts, grossiers ou subtils, obéissants ou rebelles ; bons ou mauvais, selon l'influence du lieu où ils se trouvent, et adoptant une nouvelle attitude si on les change de place, comme les arbres. Ce fut pour cette raison que Cyrus ne voulut pas permettre aux Perses d'abandonner leur pays rude et montagneux pour s'établir dans un autre doux et plat : il leur dit que les terres grasses et molles font des hommes mous, et les fertiles, des esprits infertiles. Si nous voyons tantôt fleurir un art, une opinion, et tantôt une autre, du fait de quelque influence céleste ; tel siècle produire telles sortes d'individus et prédisposer le genre humain à prendre tel ou tel comportement ; l'esprit des hommes être tantôt généreux tantôt maigrichon, comme nos champs... Que deviennent alors toutes ces belles prérogatives de quoi nous ne cessons de nous flatter ? Puisqu'un homme sage peut se tromper, de même que cent hommes, voire beaucoup de peuples, et que la nature humaine elle-même, selon nous, peut se fourvoyer pendant des siècles sur ceci ou cela, quelle certitude pouvons-nous bien avoir que parfois elle cesse de le faire, et qu'elle ne se trompe en ce moment même ?

412. Entre autres témoignages de notre bêtise, en voilà un, me semble-t-il, qui mérite de n'être pas oublié : le fait que, même dans ce qu'il désire, l'homme ne sache pas trouver ce qu'il lui faut ; que nous ne puissions nous accorder sur ce dont nous avons besoin pour notre contentement, et cela non seulement pour ce dont nous jouissons véritablement, mais même dans ce que nous imaginons et souhaitons. Laissons donc notre pensée tailler et coudre à sa guise : elle ne pourra même pas désirer ce qui lui est destiné, et s'en satisfaire.

> *... est-ce la raison qui gouverne nos craintes et nos désirs ?*
> *Quel projet formez-vous sous d'assez bons auspices*
> *Pour n'avoir pas à le regretter, même s'il réussit ?*
>
> [Juvénal *Satires* X, 4]

C'est pourquoi Socrate ne demandait rien d'autre aux dieux que ce qu'ils savaient être bon pour lui(115). Et la prière des Lacédémoniens, en public comme en privé demandait seulement que les choses bonnes et belles leurs fussent octroyées, s'en remettant à la discrétion de la puissance divine pour en faire le tri et le choix.

> *Ce que nous demandons : une épouse et des enfants ;*
> *Mais seul un dieu peut savoir qui sera l'épouse,*
> *Et ce que seront ces enfants-là.*
>
> [Juvénal *Satires* X, 352]

413. Le chrétien supplie Dieu que sa volonté soit faite pour ne pas tomber dans les difficultés que les poètes évoquent à propos du roi Midas. Celui-ci avait demandé aux dieux de lui accorder le pouvoir de transformer en or tout ce qu'il toucherait ; sa prière fut exaucée : son vin était en or, son pain aussi, les plumes de sa couche, sa chemise et ses vêtements en or aussi... Il se trouva accablé par la réalisation de

ce qu'il avait désiré ; l'avantage espéré se révélait tellement insupportable qu'il lui fallut reprendre à l'envers ses prières :

Atterré par un mal inattendu, indigent et riche à la fois,
Il veut fuir ses richesses et ce qu'il a voulu lui fait horreur.

[Ovide *Les Métamorphoses* XI, 128]

414. Mais parlons de moi-même. Étant jeune, j'espérais que le destin m'apporterait, entre autres choses, l'Ordre de saint Michel, car c'était la distinction honorifique la plus haute de la noblesse française, et qu'elle était fort rare. Il me l'a accordé de façon plaisante. Au lieu de me pousser en avant et de me hisser depuis ma place pour l'atteindre, il m'a traité bien plus aimablement : il l'a rabaissé et descendu jusqu'à mes épaules et même en dessous(116).

415. Cléobis et Biton, Trophonius et Agamède, ayant demandé, les uns à leur déesse, les autres à leur dieu, une récompense digne de leur piété, reçurent la mort en guise de cadeau, tant les opinions célestes sur ce qu'il nous faut sont différentes des nôtres. Dieu pourrait parfois nous octroyer la richesse, les honneurs, la vie et même la santé, à notre détriment, car tout ce qui est plaisant ne nous est pas toujours salutaire. Si au lieu de guérison, il nous envoie la mort, ou l'aggravation de nos maux — « *ta verge et ton bâton m'ont consolé* » [Bible *La Bible Psaumes* XXII, 5] — il le fait selon ce que lui dicte sa providence, qui évalue ce qui nous est dû certainement bien mieux que nous ne pouvons le faire. Et nous devons prendre cela comme un bienfait, comme quelque chose qui vient d'une main très sage et très amie.

Croyez-moi, il faut laisser les dieux juger
De ce qui est bon et qui convient à nos affaires :
L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

Car leur réclamer des honneurs, de hautes fonctions, c'est leur demander qu'ils vous jettent en pleine bataille, au jeu de dés, ou dans toute autre situation dont l'issue vous est inconnue et le bénéfice douteux.

416. Il n'est point de combat aussi violent ou si rude, entre les philosophes, que celui qu'ils se livrent sur la question du « souverain bien de l'homme ». Selon le calcul de Varron, il en est résulté deux cent quatre-vingts écoles. « *Si l'on est en désaccord sur le souverain bien, on l'est sur toute la philosophie* » [Cicéron *De finibus* V, v]

Je crois voir trois convives se disputant
Pour avoir chacun à son goût trois mets bien différents.
Que faut-il leur servir ou ne pas leur servir ?
Vous refusez ce que veut l'un, et ce que vous demandez,
Les deux autres le trouvent aigre et répugnant.

[Horace *Épîtres* II, II, 61 sq]

La nature devrait donc répondre à leurs contestations, à leurs débats ? Les uns disent que notre bien réside dans la vertu ; d'autres, dans la volupté ; d'autres, à laisser faire la nature ; qui en la science, qui à ne pas souffrir ; qui à se laisser porter par les apparences — et c'est à cela que semble se rallier Pythagore l'Ancien :

Ne s'étonner de rien, Numacius, est presque le seul
Et unique moyen qui donne et conserve le bonheur.

[Horace *Épîtres* I, VI, 1-2]

C'est là l'objectif ultime de l'école Pyrrhonienne. Aristote considère que ne s'étonner de rien est une

preuve de grandeur d'âme. Archésilas, que le bien consiste à résister et maintenir droit et inflexible son jugement, tandis que les vices et les maux viennent de ce que l'on consent et accepte. Il est vrai qu'en énonçant ceci comme un axiome catégorique, il s'éloignait du Pyrrhonisme. Car les Pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien, c'est l'ataraxie(117), qui est l'immobilité du jugement, n'entendent pas dire cela de façon affirmative : ce mouvement de leur âme qui leur fait fuir les précipices et se préserver de la fraîcheur du soir, c'est celui-là même qui leur fait aussi accepter une opinion et en repousser une autre.

417. Combien je voudrais, tant que je suis encore en vie, que quelqu'un comme Juste Lipse (le plus savant homme que nous ayons encore, esprit très cultivé et judicieux, vraiment proche de mon cher Turnèbe(118)), eût assez de volonté, de santé et de loisir pour établir un registre précis et sincère, selon leurs divisions et leurs parties, des opinions de l'ancienne philosophie, telles que nous pouvons les connaître, au sujet de nos mœurs et de nos façons d'être ; avec les controverses, les succès et le devenir des écoles, la façon dont les chefs de file et leurs élèves ont suivi leurs propres préceptes lors de circonstances mémorables et exemplaires ! Le bel et utile ouvrage que cela ferait !

418. Au demeurant, si c'est de nous-mêmes que nous tirons la loi qui régit nos mœurs, dans quelle confusion nous plongeons-nous ! Car ce que notre raison nous conseille de plus vraisemblable en cette matière, c'est bien que chacun obéisse aux lois de son pays, selon l'avis de Socrate, avis qui lui fut inspiré (dit-il) par un conseil divin. Et de ce fait, que veut-elle dire, cette règle, sinon que notre devoir n'a pas d'autre règle que fortuite ?

419. La vérité doit avoir toujours le même visage, universel. Si l'homme rencontrait la droiture et la justice incarnées et avec une existence réelle, il ne les attacherait pas à l'état des coutumes de telle ou telle contrée ; ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indiens que la vertu tirerait sa forme, car il n'est rien qui soit plus sujet à un changement continuel que les lois. Depuis que je suis né, j'ai vu celles de nos voisins les Anglais changer trois ou quatre fois, non seulement dans le domaine politique, qui est celui pour lequel on ne s'attend guère à la stabilité, mais sur le sujet le plus important qui soit, à savoir : la religion. Et j'en éprouve de la honte et du dépit, d'autant qu'il s'agit là d'une nation avec laquelle ceux de chez moi ont eu autrefois des relations si étroites qu'il reste encore dans ma maison quelques traces de notre ancien cousinage. Et j'ajoute que chez nous, ici même, j'ai vu des choses considérées comme des crimes méritant la peine capitale devenir légitimes. Et nous qui en tenons d'autres pour légitimes, nous pourrions bien, du fait de l'incertitude de la fortune des armes, être considérés un jour comme coupables de crimes de lèse-majesté humaine et divine, si notre justice tombe à la merci de l'injustice et prend, en l'espace de peu d'années, une signification opposée. Comment ce dieu antique(119) aurait-il pu stigmatiser plus clairement l'absence du divin dans la connaissance humaine, et apprendre aux hommes que leur religion n'était que leur invention destinée à assurer la cohésion de la société, qu'en déclarant, comme il le fit à ceux qui attendaient ses instructions devant son trépied, que le vrai culte, pour chacun, était celui qu'il pouvait observer dans les usages du pays où il se trouvait ? Ô Dieu ! Quelle obligation n'avons-nous pas envers la bienveillance de notre souverain créateur, pour avoir déniaisé notre foi de ces dévotions multiples et arbitraires, et l'avoir installée sur la base éternelle de sa sainte parole !

420. Que peut nous dire ici la philosophie ? De suivre les lois de notre pays, c'est-à-dire cette mer fluctuante des opinions d'un peuple, ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, et lui donneront autant de visages qu'il y aura en eux de changements de passion ? Je ne puis me contenter d'un jugement aussi flexible. Quelle valeur a cette chose, que je voyais hier en crédit et qui demain ne l'est plus ? Ou que le tracé d'une rivière change en crime ? Quelle vérité est-ce là, qui devient mensonge au-delà des montagnes qui la bornent(120) ?

421. Mais ils sont plaisants, ces philosophes quand, pour donner quelque certitude aux lois, ils disent qu'il en est certaines qui sont fermes, perpétuelles, et immuables, et qu'ils nomment naturelles, qui sont inscrites dans le genre humain du fait même de leur essence propre. Et de celles-là, il en est qui en comptent trois, d'autres quatre, les uns plus, les uns moins : signe que c'est là une marque aussi douteuse que le reste ! Or ils sont si malchanceux — car comment appeler, sinon malchance, le fait que dans un nombre infini de lois, on n'en trouve même pas une seule à qui la chance et l'audace du sort aient permis d'être universellement reconnue par tous les peuples ? — ils sont si malchanceux, dis-je, que des trois ou quatre lois qu'ils ont choisies, il n'en est pas une seule qui ne soit désavouée, et pas seulement par un peuple, mais par plusieurs. Et pourtant, l'approbation universelle est bien le seul critère vraisemblable sur lequel fonder l'existence de lois naturelles : car ce que la nature nous aurait vraiment ordonné, nous le suivrions sans aucun doute d'un commun accord. Et c'est non seulement tout peuple, mais tout individu qui ressentirait la force et la violence que lui ferait subir celui qui voudrait le pousser à transgresser cette loi. Qu'ils m'en présentent donc une de ce genre !

422. Pour Protagoras et Ariston il n'y avait pas d'autre essence à la justice des lois que celle de l'autorité et de l'opinion du législateur : cela mis à part, le bon et l'honnête perdaient leurs qualités et n'étaient plus que des noms vains de choses indifférentes. Dans Platon, Trasymaque estime que le droit n'est pas autre chose que ce qui plaît à son supérieur. Il n'y a rien au monde qui soit si varié que les coutumes et les lois. Telle chose qui est ici abominable est estimable ailleurs, comme à Lacédémone, l'adresse mise à voler autrui. Les mariages entre proches sont rigoureusement défendus chez nous, et ils sont à l'honneur ailleurs :

> *On dit qu'il est des pays où la mère*
> *S'unit à son fils et le père à sa fille,*
> *Et où l'affection familiale est redoublée par l'amour.*
>
> [Ovide *Les Métamorphoses* X, 331]

Le meurtre des enfants, celui des pères, la communauté des femmes, le commerce d'objets volés, la licence en toutes sortes de voluptés — il n'est rien, en somme, de si extrême qui ne soit accepté dans les usages de quelque peuple(121).

423. On peut penser qu'il y a des lois naturelles, comme on le voit chez d'autres créatures, mais que pour nous, elles sont perdues ; c'est que la belle raison humaine se mêle de tout maîtriser et commander, brouillant et mélangeant l'apparence des choses, de par sa vanité et son inconstance. « *Rien ne demeure qui soit vraiment nôtre ; ce que j'appelle "nôtre" n'est qu'un effet de l'art* ». [Cicéron *De finibus* V, XXI] On voit les choses de divers points de vue et on leur attache plus ou moins d'importance : c'est essentiellement de là que viennent les divergences d'opinions. Un peuple les voit sous un certain jour, un autre sous un autre.

424. Il n'est rien de si horrible à imaginer que de manger son père. Les peuples qui avaient autrefois cette coutume la considéraient toutefois comme un témoignage de piété et de grande affection, et cherchaient par là à donner à leurs géniteurs la sépulture la plus digne et la plus honorable en logeant le corps de leurs pères et leurs reliques en leur propre corps et jusque dans leur moëlle, les vivifiant en quelque sorte, et les régénérant par la transmutation de leur chair vive, en s'en nourrissant et en les digérant. On peut facilement imaginer quelle cruauté et abomination c'eût été pour des gens imprégnés par cette superstition que de jeter la dépouille de leurs parents à pourrir dans la terre et devenir la nourriture des bêtes et des vers !

425. Lycurgue prit en compte dans le fait de voler quelqu'un, d'une part la vivacité, la hardiesse et

l'adresse avec lesquels on parvient à soustraire quelque chose à son voisin, et d'autre part l'utilité que cet acte a dans le public, en amenant les gens à se soucier plus de la conservation de ce qui leur appartient. Il estima que cette double éducation : attaquer et se défendre, était utile à la discipline militaire (qui était pour lui la science et la vertu principales, et ce à quoi il voulait amener son peuple), et plus importante encore que le désordre et l'injustice causés par le fait de s'approprier le bien d'autrui. Denys, tyran de Syracuse, offrit à Platon une robe faite à la mode perse, longue, damasquinée et parfumée ; Platon la refusa en disant qu'étant né homme, il n'avait pas envie de se vêtir en femme. Mais Aristippe l'accepta, lui, disant que nul accoutrement ne pouvait corrompre un chaste cœur. Et comme ses amis le morigénaient pour sa lâcheté, parce qu'il avait pris si peu à cœur le fait que Denys lui eût craché au visage, il répondit : « les pêcheurs supportent bien d'être baignés par les flots de la mer, depuis la tête jusqu'aux pieds, pour attraper un goujon ! » Diogène lavait ses choux, et, le voyant passer, lui dit : « Si tu savais vivre de choux, tu ne ferais pas la cour à un tyran. » A quoi Aristippe répondit : « Si tu savais vivre parmi les hommes, tu ne laverais pas de choux(122). » Voilà comment la raison peut montrer certaines choses sous des aspects différents : c'est un vase à deux anses, que l'on peut saisir par celle de gauche ou celle de droite(123).

C'est la guerre que tu portes, ô terre hospitalière,
Tes chevaux y sont prêts, c'est d'elle qu'ils nous menacent ;
Mais ils furent d'abord à des chars attelés
Et marchèrent sous le joug ;
Il reste donc un espoir pour la paix !

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* III, 539]

426. On disait à Solon de ne pas répandre de larmes impuissantes et inutiles sur la mort de son fils. « C'est bien pour cela, répondit-il, parce qu'elles sont inutiles et impuissantes, que je les verse d'autant plus légitimement. » La femme de Socrate renforçait sa douleur en s'exclamant : « Que ces juges sont méchants de le faire mourir injustement ! » Et lui de répondre : « Aimerais-tu mieux que ce fût justement ? » Nous nous perçons les oreilles ; les Grecs tenaient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour faire l'amour avec nos femmes ; les Indiens font cela en public. Les Scythes immolaient les étrangers dans leurs temples ; ailleurs les temples sont des lieux d'asile.

De là viennent les fureurs populaires, de ce que chaque pays
Déteste les dieux de ses voisins, car il pense que les siens
Sont les seuls qui soient les vrais.

[Juvénal *Satires* XV, v, 37]

427. J'ai entendu parler d'un juge qui, lorsqu'il se trouvait devant un conflit sévère entre Bartolus et Baldus(124) ou un point de droit très vivement controversé, inscrivait en marge dans son registre : « Question pour l'ami », ce qui signifiait que la vérité était si embrouillée et débattue que dans ce cas il pourrait favoriser l'une des parties comme bon lui semblerait. S'il eût fait preuve de plus d'habileté et de compétence, il eût pu mettre partout : « Question pour l'ami ». Les avocats et les juges, à notre époque, trouvent dans toutes les affaires suffisamment de failles pour les accommoder à leur guise. Dans un domaine aussi vaste, tellement soumis à tant d'opinions, et tellement arbitraire, il se fait une très grande confusion de jugements, et il ne saurait en être autrement. Aussi n'y a-t-il pas de procès, si clair soit-il, dans lequel les avis ne se partagent : ce qu'une cour a jugé, une autre le jugera en sens contraire, et se contredira elle-même la fois suivante. Nous en voyons couramment des exemples, à cause de ce laisser-aller qui gâche terriblement la cérémonieuse autorité de notre justice et son éclat, et qui consiste à ne pas s'en tenir aux arrêts rendus, mais à courir sans cesse après de nouveaux juges pour statuer sur la même affaire.

428. Quant à la liberté des opinions philosophiques, à propos du vice et de la vertu, c'est là quelque chose sur quoi il n'est pas besoin de s'étendre, et sur quoi il y a des avis divers, qu'il vaut mieux taire que faire connaître aux esprits faibles. Arcésilas disait que si on était paillard, peu importait de quel côté et par où on l'était. « *Et en ce qui concerne les plaisirs de l'amour, si la nature les exige, il n'y faut tenir compte ni de la race, ni du lieu, ni du rang, mais de la grâce, de l'âge, de la beauté, comme le pense Épicure* » [Cicéron *Tusculanes* V, 33] « *Ils [les Stoïciens] pensent même que des amours saintement réglées ne sont pas inconvenants pour un sage.* » [Cicéron *De finibus* III, 20] « *Voyons jusqu'à quel âge il est bien d'aimer les jeunes gens* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* CXXIII] Ces deux derniers passages des Stoïciens, et sur ce sujet, le reproche que fit Dicéarque à Platon lui-même, montrent combien la plus saine philosophie tolère un laxisme fort éloigné de l'usage commun, et excessif.

429. Les lois tirent leur autorité de leur existence et de leur usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance ; elles grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme font nos rivières. Suivez-les vers l'amont jusqu'à leur source : ce n'est qu'un petit filet d'eau à peine reconnaissable qui s'enorgueillit ainsi, et se fortifie en vieillissant. Voyez les antiques considérations qui ont mis en mouvement ce fameux torrent, plein de dignité, inspirant effroi et révérence : vous les trouverez si légères et si délicates qu'il n'est pas étonnant si les philosophes qui soupèsent tout, examinent tout à la lumière de la raison, qui n'acceptent rien par autorité et réputation, portent là-dessus des jugements souvent très éloignés de l'opinion courante. Comme ils prennent pour modèle l'image de la nature originelle, il n'est pas étonnant que la plupart de leurs opinions se démarquent de l'opinion commune. Peu d'entre eux, par exemple, eussent approuvé les conditions qui sont imposées à nos mariages, et la plupart ont souhaité la communauté des femmes, sans liens contraignants. Ils refusaient nos convenances : Chrysippe ne disait-il pas qu'un philosophe serait prêt à faire une douzaine de culbutes en public, et même sans pantalon, pour une douzaine d'olives ? Il est peu probable qu'il eût conseillé à Clisthène de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclidès parce qu'il lui avait vu faire « l'arbre fourchu » sur une table. Métroclès avait lâché peu discrètement un pet en discutant en présence de ses disciples et, honteux, se tenait depuis caché dans sa maison, jusqu'à ce que Cratès vienne lui rendre visite : ajoutant ses raisonnements à ses consolations et l'exemple de sa propre liberté, se mettant à péter à l'envi avec lui, il lui ôta ce scrupule. Et de plus, il lui fit quitter pour son école stoïcienne, plus franche, l'école péripatéticienne plus policée qu'il avait suivie jusqu'alors.

430. Ce que nous appelons « décence », le fait de n'oser faire à découvert ce que nous trouvons « décent » de faire caché, ils disaient que c'était une sottise ; et ils estimaient que c'était un vice que de ruser pour taire et démentir les actions que la nature, l'usage et notre désir manifestent publiquement ; ils considéraient que c'était profaner les mystères de Vénus que de les enlever au sanctuaire secret de son temple pour les exposer à la vue de tous, et que ramener ses jeux devant le rideau, c'était les perdre(125). Que c'est une sorte de poix que la honte(126) et que la dissimulation, la retenue, la contrainte, sont des éléments de l'estime que l'on a pour quelque chose. Que la volupté, sous le masque de la vertu, insistait très habilement pour ne pas être prostituée au milieu des carrefours, foulée aux pieds et livrée aux yeux de la foule, regrettant la dignité et la commodité de ses endroits habituels.

431. D'aucuns tirent argument de cela pour dire que supprimer les bordels publics ne conduirait pas seulement à répandre partout la paillardise confinée jusqu'alors en ces lieux-là, mais inciterait les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, en le rendant plus difficile à satisfaire.

Autrefois mari d'Aufidie, te voilà son amant, Corvinus ;
Et le mari d'aujourd'hui était autrefois ton rival.
Pourquoi te plaît-elle mieux en épouse d'un autre

Quand elle te déplaisait quand elle était la tienne ?
La sécurité te rendrait-elle impuissant ?

[Martial *Épigrammes* III, LXIX]

Cette expérience prend mille formes :

Personne, dans toute la ville, ne voulait toucher ta femme,
Cecilianus, lorsqu'on était libre de l'approcher ;
Mais maintenant que tu as placé des gardes autour d'elle
Une foule de galants l'assiègent... Habile homme !

[Martial *Épigrammes* I, LXXIV]

432. On demanda à un philosophe qu'on surprit en pleine action, ce qu'il faisait. Il répondit très tranquillement : « Je plante un homme », ne rougissant pas plus d'être trouvé en train de faire cela que si on l'eût trouvé en train de planter de l'ail. J'estime que c'est trop de bienveillance et de respect de la part d'un grand auteur religieux(127) que de considérer que cet acte-là doit nécessairement être secret et pudique : dans la licence des embrassements auxquels se livraient les Cyniques, il ne parvenait pas à admettre que l'acte sexuel allait à son terme, mais pensait qu'ils se contentaient de faire des mouvements lascifs pour manifester l'impudence que professait leur école. Il pensait que pour donner libre cours à ce que la honte empêche et retient, ils avaient encore besoin de se cacher. Il n'avait pas vu d'assez près leur débauche : Diogène, quand il se masturbait en public, déclarait à ceux qui étaient là qu'il aimerait pouvoir aussi contenter son estomac en le frottant ainsi. Et à ceux qui lui demandaient pourquoi il ne cherchait pas un lieu plus commode pour manger qu'en pleine rue, il répondit : « C'est parce que j'ai faim en pleine rue. » Les femmes philosophes qui se joignaient à leur école se joignaient aussi à eux-mêmes, en tout lieu, et librement. Hipparchia ne fut admise dans la société de Cratès qu'à la condition de suivre en toutes choses les us et coutumes que la règle de son école imposait. Ces philosophes attachaient grand prix à la vertu, et refusaient toutes les sciences sauf la morale, mais accordaient l'autorité suprême aux choix faits par leur sage, qu'ils plaçaient au-dessus des lois, et ne fixaient d'autres limites aux voluptés que la modération et le respect de la liberté d'autrui(128).

433. Héraclite et Protagoras, observant que le vin semble amer au malade et agréable à celui qui est en bonne santé, qu'un aviron semble tordu dans l'eau et droit à ceux qui le voient au dehors, et autres apparences contraires dans divers objets, en tirèrent argument pour dire que tous les objets avaient en eux-mêmes les causes de ces apparences, et qu'il y avait dans le vin quelque amertume, en rapport avec le goût du malade, une certaine courbure dans l'aviron, en rapport avec ce que voit celui qui le regarde dans l'eau, et ainsi pour tout le reste. Ce qui est une façon de dire que tout est en tout, et par conséquent que rien n'est en aucune, car il n'y a rien là où il y a tout.

434. Cette façon de voir me remet en mémoire l'expérience que nous avons de ce qu'il n'est aucun aspect, ou droit, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne puisse trouver dans les écrits qu'il entreprend de fouiller. Dans le texte le plus net, le plus pur et le plus parfait qui soit, combien de faussetés et de mensonges a-t-on pu faire apparaître ! Quelle hérésie n'y a trouvé assez de fondements et de preuves pour naître et se maintenir en vie ? C'est pour cela que les auteurs de telles erreurs ne veulent jamais se départir de cette « preuve » que constitue l'interprétation des mots. Un personnage important, voulant me faire approuver par un argument d'autorité la quête de la pierre philosophale dans laquelle il est plongé, me cita récemment cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disait qu'il s'était surtout fondé pour décharger sa conscience — car c'est un ecclésiastique. Et en vérité, sa découverte n'était pas seulement amusante, mais très bien adaptée à la défense de cette belle science !... C'est de cela que les fables divinatrices tirent leur crédibilité. Il n'est pas de prévisionniste, s'il a une autorité telle qu'on daigne le feuilleter et scruter soigneusement tous les replis et recoins de ses paroles, à qui on ne puisse faire dire tout ce que l'on voudra, comme aux Sibylles ; il est tant de façons de les interpréter qu'il est peu probable que, directement ou en biaisant un peu, un esprit intelligent n'y trouve, sur un sujet quelconque, quelque chose qui vienne étayer son point de vue.

435. C'est pourquoi un style si nébuleux et si douteux se trouve si fréquemment et si anciennement en usage : l'auteur espère par là attirer et gagner à lui la postérité, ce que le seul talent ne peut lui obtenir et même pas la faveur fortuite rencontrée par le sujet. Au demeurant, peu importe que ce soit par bêtise ou par adresse qu'il s'exprime de façon un peu obscure et contradictoire : nombre d'esprits le blutant et le secouant en tireront quantité de sens conformes ou non à ce qu'il pensait dire, mais qui lui feront tous

honneur. Il se verra enrichi grâce à ses disciples, comme le sont les professeurs au moment du Lendit(129). C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses sans valeur, qui a fait le succès de plusieurs ouvrages et les a enrichis de tout ce qu'on a voulu y mettre, une même chose devenant l'objet de mille interprétations différentes et considérations diverses, autant qu'il nous plaît. Est-il possible qu'Homère ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire, et qu'il se soit prêté à des interprétations si nombreuses et diverses que les théologiens, les législateurs, les grands capitaines, les philosophes, et toutes sortes d'autres gens s'appuient sur lui, se réfèrent à lui ? Qu'il soit le Maître pour toutes les fonctions, offices, et travaux ? Le Conseiller universel pour toutes les entreprises ? Quiconque a eu besoin d'oracles et de prévisions en a trouvé chez lui pour son propos. Un personnage savant et de mes amis a suscité bien des découvertes admirables en faveur de notre religion ; et il est étonnant de voir qu'il ne peut se défaire de l'idée que ce soit le dessein d'Homère ! (Il est vrai que cet auteur lui est aussi familier que s'il vivait à notre époque(130)). Et ce qu'il y trouve en faveur de notre religion, bien d'autres l'avaient dans l'Antiquité interprété en faveur des leurs !

436. Voyez comment on malmène et secoue Platon ! Chacun se faisant un point d'honneur de l'appliquer à son propre cas le tire du côté qui lui convient. On le promène avec soi et on l'insère dans toutes les nouvelles idées que le monde se fait. On le met en contradiction avec lui-même selon le tour que prennent les choses. On fait condamner par son jugement les mœurs qui étaient licites à son époque, parce qu'elles sont illicites dans la nôtre. Et tout cela, avec force et vivacité, pour autant qu'est vif et puissant l'esprit de l'interprète.

437. Sur la même base qu'Héraclite, et son opinion selon laquelle toutes choses avaient en elles ce qu'on voulait bien y trouver, Démocrite tirait une conclusion tout à fait opposée : pour lui les choses n'avaient rien du tout de ce que nous y trouvions, et si le miel était doux à l'un et amer à l'autre, prétendait-il, c'est qu'il n'était en fait ni doux ni amer. Les Pyrrhoniens, eux, diraient qu'ils ne savent s'il est doux ou amer, ou ni l'un ni l'autre, ou tous les deux : car ils se placent toujours dans le doute le plus extrême.

438. Les Cyrénaïques affirmaient que rien n'était perceptible de l'extérieur, et que seul était perceptible ce qui nous affectait de l'intérieur, comme la douleur et la volupté. Ils ne reconnaissaient ni les tons, ni les couleurs, mais seulement certains affects qu'ils produisaient ; ils disaient que l'homme n'avait pas d'autre base pour asseoir son jugement. Protagoras estimait que ce qui semblait vrai à chacun était pour chacun la vérité. Les Épicuriens font reposer tout jugement sur les sens, pour la connaissance comme pour la volupté. Pour Platon, le jugement de la vérité et la vérité elle-même, abstraction faite des opinions et des sens, ne relevaient que de l'esprit et de la réflexion.

439. Cela me conduit à considérer les sens, qui constituent le fondement et la preuve majeure de notre ignorance. Tout ce que l'on connaît, on le connaît sans aucun doute à travers la capacité qu'en a celui qui connaît ; car puisque le jugement vient de l'opération mentale de celui qui juge, il est normal qu'il fasse cette opération par ses propres moyens et selon sa volonté, et non sous une contrainte extérieure, comme ce serait le cas si nous connaissions les choses par la force et selon la loi imposée par leur essence propre(131). Or toute connaissance nous arrive par les sens, ce sont nos maîtres :

> *La voie par où l'évidence arrive directement*
> *Dans le cœur de l'homme et le temple de son esprit.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 103]

440. C'est par eux que commence la science, à eux qu'elle aboutit. Après tout, nous ne saurions rien de

plus qu'une pierre si nous ne savions qu'il y a des sons, des odeurs, de la lumière, de la saveur, de la mesure, de la mollesse, de la dureté, de l'âpreté, de la couleur, des reflets, de la largeur, de la profondeur. Voilà le plan et les principes de tout l'édifice de la science. Et si l'on en croit certains, la connaissance n'est pas autre chose que ce qu'on perçoit. Celui qui me pousse à contredire les sens me tient à la gorge : il ne peut me faire reculer plus loin. Les sens sont le commencement et la fin de la connaissance humaine.

Tu verras que l'idée de la vérité nous vient des sens
Et l'on ne peut aller contre leur témoignage.
À quoi donc accorder plus de foi si ce n'est...
Aux sens ?

[Lucrèce *De la Nature* IV, 479]

441. Même si l'on tente de réduire le plus possible leur rôle, il faudra bien toujours leur accorder cela : c'est par eux et leur entremise que s'achemine tout ce que nous savons. Cicéron raconte que Chrysippe ayant essayé de rabaisser la force des sens et leur valeur, se fit à lui-même des objections en sens contraire et des oppositions si fortes qu'il ne put parvenir à y répondre. Sur quoi Carnéade, qui soutenait la thèse adverse, put se vanter de se servir des arguments de Chrysippe lui-même pour le combattre, et il s'écriait de ce fait contre lui : « Ô, malheureux, ta force t'a perdu ! » Il n'est rien de plus absurde, selon nous, que de soutenir que le feu ne chauffe pas, que la lumière n'éclaire pas, que le fer ne pèse rien, qu'il n'est pas solide... ce sont des notions que nous fournissent les sens. Et il n'est pas de croyance ou de science en l'homme dont la certitude puisse être comparée à celle-là.

442. La première remarque que je ferais au sujet des sens, c'est de mettre en doute le fait que l'homme dispose de tous les sens dont dispose la Nature. Je vois certains animaux qui vivent leur vie entière, et parfaitement, les uns sans voir, les autres sans entendre. Qui sait si à nous-mêmes aussi il ne manque pas encore un, deux, ou trois, voire plusieurs sens ? Car s'il nous en manque un, notre pensée ne peut s'en apercevoir ; c'est le privilège des sens que d'être la limite extrême de ce que nous pouvons percevoir, et rien au-delà d'eux ne peut nous servir à les découvrir. Et qui plus est : aucun sens ne peut en découvrir un autre.

L'ouïe pourra-t-elle améliorer la vue ? Et le toucher, l'ouïe ?
Le goût prouvera-t-il l'erreur du toucher ?
Ou bien l'odorat et les yeux prouveront-ils l'erreur des autres ?

[Lucrèce *De la Nature* IV, 487]

Ils constituent la limite extrême de nos capacités de connaître.
Chacun d'eux a sa fonction propre,
Et son pouvoir particulier.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 490]

443. Il est impossible de faire comprendre à un aveugle de naissance qu'il n'y voit pas, impossible de lui faire désirer la vue et regretter de ne pas voir. C'est pourquoi nous ne devons tirer aucune garantie du fait que notre âme est contente et satisfaite de ce que nous avons : elle n'a pas de quoi se rendre compte de sa maladie et de son imperfection, si tel est le cas. Il est impossible de parvenir à donner à cet aveugle, par raisonnement, preuve, ou comparaison, une idée quelconque de la lumière, de la couleur, et de la vue. Il n'y a aucun moyen de lui donner le sens de la vision. Les aveugles-nés qui manifestent le désir de voir, ne comprennent rien à ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont quelque chose à dire, quelque chose à désirer, que nous avons, qu'ils savent nommer, et dont ils connaissent les effets et les conséquences. Mais ils ne savent pourtant pas ce que c'est, ni de près ni de loin.

444. J'ai vu un gentilhomme de bonne famille, aveugle-né(132), ou au moins devenu aveugle à un âge tel qu'il ne sait ce que c'est que la vue. Il comprend si peu ce qui lui manque, qu'il emploie comme nous des mots qui concernent la vision, et les emploie à sa façon à lui, très particulière. Comme on lui présentait un enfant dont il était le parrain, l'ayant pris entre ses bras, il s'écria : « Mon Dieu, le bel enfant, comme on a plaisir à le voir ! Qu'il a le visage gai ! » Il dit comme chacun de nous le ferait : « Cette pièce offre une jolie vue », « il fait clair », « il fait un beau soleil ». Mais il y a plus ; comme la chasse, le jeu de paume, le tir à la cible, sont nos occupations, et qu'il l'a entendu dire, il les affectionne, s'y consacre avec ardeur, et croit y prendre part de la même façon que nous. Il s'emballe à leur propos, et y prend du plaisir, et pourtant il ne les perçoit que par les oreilles. On lui crie que voilà le lièvre, quand on est sur quelque belle esplanade où il puisse piquer ; puis on lui dit que le lièvre est pris : le voilà aussi fier de sa prise qu'il a entendu dire que les autres le sont. Il prend la balle de la main gauche, et la pousse avec sa raquette. À l'arquebuse, il tire au jugé, et se contente de ce que ses gens lui disent : qu'il a tiré trop haut, ou à côté.

445. Sait-on jamais ? Le genre humain fait peut-être une sottise du même genre, parce que quelque sens lui fait défaut ; et peut-être que de ce fait la majeure partie de l'aspect des choses nous demeure cachée ? Sait-on si les obscurités que nous rencontrons dans bien des ouvrages de la nature ne viennent pas de là, et si bien des choses dont sont capables les animaux, et qui nous dépassent, ne sont pas le résultat de quelque sens qui nous manque ? Peut-être certains d'entre eux ont-ils une vie plus pleine et plus entière que la nôtre à cause de cela ? Nous percevons une pomme par le biais de presque tous nos sens : nous trouvons qu'elle est rouge, lisse, douce, qu'elle a une odeur, du poli. Mais outre cela, elle peut aussi avoir d'autres propriétés, comme celle de se dessécher ou de se ratatiner(133), et nous n'avons pas de sens qui leur corresponde. Dans beaucoup de choses, nous trouvons des propriétés que nous disons « occultes », comme celle d'attirer le fer pour l'aimant. Ne se peut-il qu'il y ait dans la nature des facultés sensitives capables de les reconnaître et de les percevoir, et qu'à défaut de les posséder nous demeurions dans l'ignorance de la véritable essence de ces choses-là ? C'est peut-être quelque sens particulier qui renseigne le coq sur l'heure du matin et de minuit, et les incite à chanter, ou qui apprend aux poules, avant d'en avoir seulement fait l'expérience, à craindre l'épervier et non une oie ou un paon, qui sont pourtant de plus grande taille ; qui prévient les poulets de l'attitude hostile du chat envers eux, et à ne pas craindre le chien ; à prendre garde au miaulement, plutôt doux à l'oreille, et non à l'aboiement, qui est pourtant rude et agressif. Quelque sens particulier encore qui permet aux frelons, aux fourmis et aux rats de choisir toujours le meilleur fromage et la meilleure poire avant même de les avoir goûtés, et qui donne au cerf, à l'éléphant et au serpent la connaissance de l'herbe propre à leur assurer la guérison.

446. Il n'y a pas de sens qui n'ait un pouvoir étendu, et qui n'apporte de ce fait un nombre infini de connaissances. Si nous n'avions pas la connaissance des sons, de l'harmonie et de la voix, cela produirait une confusion inimaginable dans tout le reste de notre science. Car outre ce qui est attaché à l'effet propre de chaque sens, combien d'arguments, de conséquences et de conclusions ne tirons-nous pas pour les autres choses en comparant un sens à un autre ? Qu'un homme intelligent imagine la nature humaine comme produite originellement sans la vue, et qu'il se représente quelle ignorance et quelle confusion provoquerait un tel manque, quelles ténèbres et quel aveuglement dans notre âme ! On verra par là combien est importante, pour la connaissance de la vérité, la privation d'un autre sens semblable, ou de deux ou de trois(134). Nous avons conçu une vérité par la consultation et la confrontation de nos cinq sens ; mais peut-être fallait-il avoir l'accord de huit ou dix sens, et qu'ils collaborent, pour la voir vraiment et dans son essence même ?

447. Les écoles philosophiques qui combattent la science humaine la combattent principalement en se

fondant sur l'incertitude et la faiblesse de nos sens. En effet, puisque toute connaissance nous vient par leur entremise et leur intermédiaire, s'ils se trompent dans le rapport qu'ils nous fournissent, s'ils corrompent ou altèrent ce qu'ils nous ramènent de l'extérieur, si la lumière qui passe en notre âme grâce à eux est obscurcie au passage, nous sommes dans une situation sans issue. De cette extrême difficulté sont nées toutes ces idées fantaisistes : que chaque objet a en soi tout ce que nous y trouvons ; qu'il n'a rien de ce que nous pensons y trouver ; que le Soleil n'est pas plus grand que tel qu'il apparaît à notre vue, comme le pensaient les Épicuriens,

> *Quoi qu'il en soit, son volume n'est pas plus grand*
> *Qu'il n'apparaît à nos yeux dans sa course(135).*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 577]

que les apparences, qui représentent un corps plus grand à celui qui en est proche, et plus petit à celui qui en est éloigné, sont toutes deux vraies :

> *Nous ne concluons pas pour autant que les yeux se trompent ;*
> *Ne leur imputons pas les erreurs de notre esprit.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 379, 386]

et en fin de compte, que les sens ne nous trompent pas : qu'on se soumette à eux, et sans chercher ailleurs des raisons pour expliquer les différences et les contradictions que nous y trouvons. Et même, inventer n'importe quel mensonge et cause imaginaire (ils en arrivent là !) plutôt que d'accuser les sens.

448. Timagoras prétendait que même en pressant son œil ou en le plaçant de biais, il n'avait jamais pu voir double la lumière de la chandelle, et que cette apparence venait d'un défaut de notre esprit, non de l'organe lui-même. De toutes les absurdités des Épicuriens, la pire est de nier la force et l'effet des sens :

> *Ainsi leur perception est-elle toujours vraie.*
> *Et si notre raison ne peut nous expliquer pourquoi*
> *Les objet qui étaient carrés vus de près*
> *Semblent arrondis de loin — il vaut mieux malgré tout,*
> *Que notre esprit, dans son impuissance nous trompe*
> *Sur la cause de cette double image,*
> *Plutôt que de laisser échapper de nos mains l'évidence,*
> *De renoncer à notre foi première, et ébranler l'assise même*
> *De notre vie et de notre salut.*
> *Car ce n'est pas la seule raison qui s'effondrerait alors,*
> *Mais notre vie elle-même serait mise en péril,*
> *Si nous n'osions plus faire confiance aux sens,*
> *Pour éviter les précipices et autres mauvais pas,*
> *Tous ces dangers dont il faut se détourner.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 499-510]

Ce conseil désabusé et si peu philosophique n'exprime rien d'autre sinon que la connaissance humaine ne peut se maintenir que par une raison dé-raisonnable, folle, insensée. Mais qu'il vaut mieux encore que l'homme s'en serve pour se faire valoir, comme de tout autre remède, si fantasmatique soit-il, plutôt que d'avouer son irréductible bêtise — vérité fort peu avantageuse ! Il ne peut éviter que les sens ne soient les maîtres absolus de sa connaissance ; mais ceux-ci sont incertains et trompeurs en toutes circonstances. C'est là qu'il faut livrer un combat à outrance ; et si les forces justes nous font défaut, comme c'est bien le cas, il faut y employer l'opiniâtreté, l'audace, l'impudence.

449. Si ce que disent les Épicuriens est vrai, à savoir : que la connaissance nous est impossible si les apparences fournies par les sens sont fausses ; et si ce que disent les Stoïciens est vrai aussi : que les

apparences fournies par les sens sont si fausses qu'elles ne peuvent nous fournir aucune connaissance, alors il nous faut conclure en suivant ces deux grandes écoles dogmatiques, qu'il n'y a point de connaissance possible(136). Quant à l'erreur et à l'incertitude dues à l'action des sens, chacun peut en trouver autant d'exemples qu'il lui plaira, tant les erreurs et tromperies qu'ils nous font sont courantes. Quand il fait écho dans un vallon, le son d'une trompette nous semble venir de devant, alors qu'il vient en réalité d'une lieue en arrière.

> *Surgissant des flots, des montagnes lointaines*
> *Semblent former une seule et même île,*
> *Alors qu'elles sont très loin les unes des autres ;*
> *Et regardant vers la poupe, nous croyons voir*
> *Fuir les plaines et les collines que dépasse le navire.*
> *Si notre ardent coursier s'arrête dans le fleuve,*
> *Et que nous regardons les ondes rapides,*
> *Nous le croyons emporté par une force à contre-courant.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, vv 397, 389 et 420-423]

450. Quand on manie une balle d'arquebuse sous le second doigt, celui du milieu étant replié par-dessus, il faut faire un gros effort pour se convaincre qu'il n'y en a qu'une, tant la sensation nous fait croire qu'il y en a deux. Et certes, on voit bien souvent que les sens dirigent notre raisonnement et le contraignent à accepter des impressions qu'il sait et juge pourtant fausses. Je laisse de côté le toucher, dont les effets sont plus immédiats, plus vifs et plus importants, et qui renverse si souvent, par l'effet de la douleur qu'il produit dans le corps, toutes ces belles résolutions stoïques — et contraint de crier « Aïe ! mon ventre ! » celui qui a installé de force dans son esprit cette idée que la « colique », comme toute autre maladie et douleur, est une chose sans importance, n'ayant aucunement le pouvoir de rien enlever au souverain bien et à la félicité dans lesquels est plongé le sage de par sa vertu...(137)

451. Il n'est pas de cœur si ramolli que n'excite le son de nos tambours et de nos trompettes ; ni de si dur que la douceur de la musique n'éveille et ne chatouille ; ni âme si revêche, qui ne se sente touchée de respect en face de l'immensité sombre de nos églises, la variété des ornements et l'ordonnance de nos cérémonies, et à entendre le son empreint de dévotion de nos orgues, l'harmonie imposante et les accents religieux de nos chants. Même ceux qui y entrent avec mépris ressentent quelque frisson dans le cœur, quelque émotion qui leur fait se défier de leur opinion. Quant à moi, je ne m'estime pas assez fort pour entendre de sang-froid des vers d'Horace et de Catulle, chantés comme il faut par une belle et jeune bouche.

452. Zénon avait raison de dire que la voix était la fleur de la beauté. On a voulu me faire croire qu'un homme que nous connaissons tous(138), nous autres Français, s'était joué de moi en me récitant des vers qu'il avait faits, [prétendant] qu'ils n'étaient pas les mêmes sur le papier, et voulant prouver par là que mes yeux rendaient un jugement contraire à celui de mes oreilles, tant la diction a d'importance pour donner du prix et de la qualité aux œuvres qui passent par elle. En cela Philoxène n'avait pas tort lorsque, entendant quelqu'un massacrer une pièce de sa composition, il se mit à fouler aux pieds et à casser une tablette qui appartenait au récitant, en disant : « Je romps ce qui est à toi comme tu corromps ce qui est à moi. »

453. Et pourquoi donc ceux qui se sont donné la mort avec une ferme résolution détournaient-ils la face pour ne pas voir le coup qu'ils se faisaient porter ? Pourquoi ceux qui pour leur santé désirent et commandent qu'on les incise et cautérise ne peuvent-ils soutenir la vue des préparatifs, des instruments et de l'opération du chirurgien, si la vue n'avait aucune influence sur la douleur ? Est-ce que ce ne sont pas là des exemples bien propres à vérifier la prééminence des sens sur la raison ? Nous avons beau savoir

que ces tresses ont été empruntées à un page ou à un laquais, que ce rouge(139) vient d'Espagne, cette blancheur et ce poli, de l'océan : encore faut-il que la vue nous force à trouver ces choses-là plus agréables et plus charmantes, contre toute raison : car ce n'est pas en eux que résident ces attraits.

La parure nous séduit ; l'or et les pierreries cachent les défauts ;
La jeune fille n'est plus qu'une partie d'elle-même.
Souvent on peine à retrouver ce qu'on aime dans tout cela,
Et c'est sous cette égide qu'un riche parti trompe nos yeux.

[Ovide *Les Métamorphoses* I, 343]

Les poètes ne donnent-ils pas une grande importance aux sens quand ils peignent Narcisse éperdu d'amour pour son reflet ?

Il admire ce qui est admirable en lui, c'est lui-même qu'il désire
Et sans le savoir ; il convoite et il est convoité,
Il brûle des feux par lui-même allumés.

[Ovide *Les Métamorphoses* III, 424]

Et que dire de l'intelligence de Pygmalion, si troublé par la vue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la courtise comme si elle était vivante !

Il la couvre de baisers et croit qu'elle y répond ;
Il croit sentir céder, sous ses doigts la chair
Et craint d'y laisser, en la pressant trop,
Une empreinte livide.

[Ovide *Les Métamorphoses* X, 256]

454. Qu'on place un philosophe dans une cage faite de fil de fer fin à larges mailles et qu'on la suspende en haut des tours de Notre Dame de Paris : notre homme sera bien obligé d'admettre qu'il ne risque pas de tomber, et pourtant il ne pourra empêcher (sauf s'il est habitué au métier de couvreur) que la vue de la hauteur extrême à laquelle il se trouve ne l'épouvante et ne le fasse frissonner. Et nous sommes assez soucieux de nous rassurer sur les galeries de nos clochers, quand elles sont ajourées, et pourtant elles sont en pierre. Il y a des gens qui ne peuvent même pas supporter d'y penser ! Qu'on jette entre ces deux tours une grosse poutre, suffisamment large pour que nous puissions nous y promener — et il n'y a aucune sagesse philosophique qui soit assez forte pour nous donner le courage d'y marcher, comme nous le ferions si elle était à terre. J'ai souvent fait cette expérience dans nos montagnes ; et quoiqu'étant de ceux qui ne s'effraient guère de ces choses-là, je ne pouvais supporter la vue de ces profondeurs infinies sans horreur et ressentir des tremblements dans les cuisses et dans les jarrets. Et pourtant je me tenais à bonne distance du bord, au moins de ma propre taille, et je ne risquais pas de tomber, sauf à me porter délibérément au-devant du danger.

455. J'ai remarqué aussi, quelle que soit la hauteur, si sur la pente il se présente un arbre, ou une bosse de rocher, à quoi la vue puisse s'accrocher, et comme se diviser, cela nous soulage et nous donne de l'assurance ; comme si c'était là quelque chose dont nous puissions attendre quelque secours en cas de chute ! Mais les précipices abrupts et sans aspérités, nous ne pouvons même pas les regarder sans que la tête nous tourne : « *Si bien que l'on ne peut regarder vers le bas sans que les yeux et l'esprit soient saisis de vertige* » [Tite-Live *Annales ou Histoire romaine* XLIV, 6] Et c'est pourtant là une tromperie évidente due à notre vue. C'est pourquoi d'ailleurs ce grand philosophe(140) se creva les yeux pour décharger son âme de la distraction qu'elle lui procurait, et pouvoir philosopher plus librement.

456. Mais à ce compte-là, il aurait pu se faire aussi couper les oreilles, que Théophraste considère

comme le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes et propres à nous troubler et nous changer ; et pour finir, il aurait dû se priver de tous les autres sens, c'est-à-dire de son être et de sa vie. Car ils ont tous cette aptitude à diriger notre raisonnement et notre âme. « *Il arrive souvent que les esprits soient troublés par un certain aspect, par la gravité des voix, par les chants ; et même par un souci ou une crainte.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 37] Les médecins disent qu'il y a des tempéraments que certains sons et certains instruments excitent jusqu'à la folie furieuse. J'en ai vu qui ne pouvaient supporter d'entendre ronger un os sous leur table sans perdre patience ; et il n'est quasiment personne qui ne soit troublé par ce bruit aigre et agaçant que font les limes en raclant du fer. De même lorsqu'on entend quelqu'un mâcher tout près de soi, ou parler avec le gosier obstrué ou le nez bouché : nombreux sont ceux qui en sont gênés, au point d'en ressentir de la colère ou de la haine. Le fameux joueur de flûte de Gracchus, qui lui servait de souffleur, et qui adoucissait, renforçait et modulait la voix de son maître quand il faisait ses discours à Rome, à quoi eût-il servi si le mouvement et la qualité du son n'avaient quelque capacité à émouvoir et modifier le jugement des auditeurs ? En vérité, il n'y a pas de quoi louer la fermeté d'un si bel organe qui se laisse manipuler et modifier par les variations d'un aussi faible vent !

457. Mais cette tromperie que les sens apportent à notre entendement, ils la subissent à leur tour. Notre âme prend parfois sa revanche sur eux : ils mentent et trompent tous deux à qui mieux mieux... Ce que nous voyons et entendons sous le coup de la colère, nous ne le voyons pas tel qu'il est vraiment.

> *Et l'on voit deux soleils et deux Thèbes.*
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, 470]

La personne que nous aimons nous semble plus belle qu'elle n'est :

> *Bien souvent des femmes laides et mal faites sont adorées*
> *Et traitées avec les honneurs les plus grands.*
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 1152]

Et celle que nous détestons semble plus laide. Pour un homme soucieux et affligé, la clarté du jour semble obscurcie et ténébreuse. Non seulement nos sens sont altérés, mais souvent totalement hébétés par les passions de l'âme. Combien de choses voyons-nous, et qui pourtant nous échappent, parce que notre esprit est occupé à autre chose ?

> *On peut observer, même pour les objets bien visibles,*
> *Que si l'esprit ne s'y attache pas, ils demeurent*
> *Comme absents ou très éloignés.*
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 809]

458. On dirait que l'âme attire en elle et détourne les pouvoirs des sens. De telle sorte que au dedans comme au dehors, l'homme est plein de faiblesse et de mensonge. Ceux qui ont assimilé notre vie à un songe ont peut-être eu raison au-delà de ce qu'ils croyaient : quand nous rêvons, notre esprit vit, agit, exerce toutes ses facultés, ni plus ni moins qu'à l'état de veille, mais plus mollement et obscurément pourtant. La différence n'est pas telle qu'entre la nuit et une vive clarté, mais plutôt comme de la nuit à l'ombre : là il dort, ici il sommeille. Plus ou moins, mais ce sont toujours les ténèbres, et des ténèbres cimmériennes(141).

459. Nous veillons en dormant, et en veillant dormons. Je ne vois pas aussi clair quand je dors ; mais je ne trouve jamais mon état de veille suffisamment pur et sans nuages. Le sommeil profond endort même

parfois les songes ; mais quand nous sommes en état de veille, nous ne le sommes jamais au point de dissiper comme il faut les rêveries, qui sont les rêves de l'état de veille, et bien pires que les rêves eux-mêmes. Puisque notre raison et notre esprit accueillent les images et les idées qui leur viennent en dormant, et approuvent les actions qui se déroulent dans nos rêves de la même façon que pour celles du jour, alors pourquoi ne pas nous demander si notre pensée et nos actions ne sont pas une autre façon de rêver, et notre veille quelque espèce de sommeil ?

460. Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les seuls qu'il faut convoquer au conseil, car sur ce point, les animaux ont autant ou même plus de droits que nous. Il est vrai que certains ont l'ouïe plus aiguë que celle de l'homme, que chez d'autres c'est la vue, chez d'autres l'odorat, chez d'autres enfin, le toucher ou le goût. Démocrite disait que les dieux et les animaux avaient des sens bien plus parfaits que ceux de l'homme. Et en effet, entre les effets de leurs sens et ceux des nôtres, la différence est extrême. Notre salive nettoie et sèche nos plaies, mais elle tue les serpents :

Il y a tant de différences et de diversité
Que ce qui est nourriture pour les uns
Est un violent poison pour les autres.
Et souvent, un serpent, touché par la salive de l'homme
Dépérit et se dévore lui-même.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 633]

461. Quelle qualité allons-nous donc attribuer à la salive ? Celle qui nous apparaît à nous, ou bien au serpent ? Laquelle de ces deux perceptions correspond à sa véritable essence, que nous recherchons ? Pline dit qu'aux Indes, il existe une sorte de lièvre des mers qui est un poison pour nous, comme nous le sommes pour eux : nous pouvons les tuer simplement en les touchant. Où est le véritable poison ? Dans l'homme, ou dans le poisson ? Que faut-il croire ? Ce que le poisson ressent de l'homme, ou l'homme du poisson ? Certaine qualité d'air empoisonne l'homme et ne nuit point au bœuf. Celle qui empoisonne le bœuf ne nuit pas à l'homme. Laquelle des deux est véritablement et naturellement pestilentielle ? Ceux qui ont la jaunisse voient toutes les choses jaunâtres et plus pâles que nous ne les voyons :

Quant aux malades atteints de la jaunisse, ils voient tout
En jaune.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 330]

462. Ceux qui sont atteints de cette maladie que les médecins appellent Hyposphragma(142), qui est une diffusion de sang sous la membrane de l'œil, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi la façon dont nous voyons, savons-nous si elles ne sont pas prédominantes chez les animaux et si elles ne sont pas naturelles chez eux ? Nous voyons en effet que les uns ont les yeux jaunes comme nos malades de la jaunisse, et que d'autres les ont rouges et sanguins ; chez ceux-là, il est probable que la couleur des objets apparaisse autrement qu'à nous. Et quel point de vue sera le vrai ? Car il n'est pas dit qu'appréhender l'essence des choses soit le fait de l'homme seulement. La dureté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur sont connues des animaux, qui en font usage, de même que nous ; la nature les en a dotés comme nous. Quand nous nous pressons l'œil, l'objet que nous regardons nous apparaît plus long et plus grand ; plusieurs animaux ont l'œil ainsi pressé : peut-être cette forme est-elle donc la véritable forme de cet objet, et non pas celle que nous fournissent nos yeux dans leur état ordinaire ? Si nous nous pressons l'œil par-dessous, les choses nous semblent doubles,

Les lampes ont une double lumière,
Les hommes un double visage et un double corps.

[Lucrèce *De la Nature* IV, 451]

463. Si nos oreilles sont bouchées par quelque chose, ou que notre conduit auditif soit resserré, le son qui nous parvient est différent de celui que nous percevons habituellement. Les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un petit trou en guise d'oreille n'entendent donc pas ce que nous entendons, le son qu'ils perçoivent est différent. Dans les fêtes et au théâtre, nous voyons bien comment, en interposant une vitre d'une certaine couleur devant la lumière des flambeaux, tout ce qui se trouve en cet endroit nous apparaît vert, jaune, ou violet.

Il en est ainsi avec les voiles jaunes, rouges et bruns,
Tendus dans nos vastes théâtres, qui ondulent et flottent,
Le long des mâts et des traverses qui les soutiennent ;
Ils teignent de leurs couleurs ceux qui sont sur les gradins
Et la scène elle-même, sénateurs, matrones et statues de dieux.
Partout ils répandent leurs teintes.

[Lucrèce *De la Nature* IV, vv. 75 sq]

464. Il est très vraisemblable que les yeux des animaux que nous voyons être de diverses couleurs, leur fournissent des choses une apparence du même genre. Pour pouvoir juger de l'action des sens, il faudrait donc d'abord que nous fussions là-dessus en accord avec les animaux, mais aussi entre nous — et nous ne le sommes nullement. Nous entrons à chaque instant en controverse quand quelqu'un entend, voit ou goûte quelque chose autrement que les autres. Et nous débattons autant que des autres choses de la diversité des représentations que les sens nous fournissent. Un enfant entend, voit, et goûte naturellement de façon différente qu'un homme de trente ans, et ce dernier autrement qu'un sexagénaire. Chez les uns, les sens sont plus obscurs et plus sombres, chez les autres ils sont plus ouverts et plus aigus(143). Nous percevons les choses différemment selon ce que nous sommes, et selon l'impression que nous en avons. Et nos impressions sont si incertaines et si discutables que si on nous dit que la neige est blanche, nous pouvons certes admettre qu'elle nous apparaît bien ainsi, mais nous ne saurions pour autant établir que son essence est bien ainsi. Et si cette base est ébranlée, alors toute la connaissance humaine part à vau-l'eau...

465. Et que dire du fait que nos sens se gênent mutuellement ? Un tableau peint semble avoir du relief quand on le regarde, et au toucher il semble plat. Dirons-nous que le musc est agréable ou non, quand il réjouit notre odorat et heurte notre goût ? Il y a des herbes et des onguents qui conviennent à une partie du corps, et qui en blessent une autre. Le miel est agréable au goût, et désagréable à la vue. Les bagues qui sont taillées en forme de plumes, et qu'on appelle en termes de blason « pennes sans fin », aucun œil n'est capable d'en discerner la largeur et d'éviter cette illusion : d'un côté elles semblent aller en s'élargissant, et se rétrécissant en pointe de l'autre, même si on les roule autour de son doigt. Et pourtant, quand on les touche, elles semblent être partout de la même largeur.

466. Il y avait autrefois des gens qui, pour augmenter leur volupté, se servaient de miroirs qui grossissent et agrandissent l'objet qu'ils représentent, afin que les membres dont ils disposaient pour besogner leur semblassent davantage plaisants du fait de cet accroissement apparent. Auquel de ces deux sens donnaient-ils finalement l'avantage : à la vue, qui leur représentait ces membres gros et grands à souhait, ou au toucher, qui les leur présentait petits et dédaignables ?

467. Est-ce que ce sont nos sens qui prêtent aux choses ces diverses qualités, alors qu'elles n'en auraient pourtant qu'une seule ? Nous voyons, par exemple, que le pain que nous mangeons n'est que du pain ; et pourtant l'usage que nous en faisons produit des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles :

Comme la nourriture, répartie dans tout le corps,
Se décompose et produit une autre substance.

[Lucrèce *De la Nature* III, vv. 703-704]

L'humidité que suce la racine de l'arbre devient tronc, feuille et fruit. Et l'air, qui n'est qu'un, se transforme en mille sons divers par le moyen de la trompette. Est-ce donc alors, dis-je, nos sens qui donnent ainsi des qualités diverses aux choses, ou bien les ont-elles en elles-mêmes ? Et si nous nous interrogeons là-dessus, comment alors savoir quelle est leur véritable essence ? Et puisque les mauvais effets des maladies, du délire ou du sommeil nous font paraître les choses autrement qu'elles n'apparaissent aux gens sains, aux personnes sensées, et à ceux qui veillent, n'est-il pas vraisemblable que notre état normal et nos humeurs naturelles soient aussi capables de donner aux choses une façon d'être en rapport avec leurs qualités, et de les accommoder à leur convenance, tout comme le font les humeurs troublées ? Notre santé n'est-elle pas, elle aussi, capable de leur fournir son visage, comme le fait la maladie ? Pourquoi l'individu équilibré ne donnerait-il pas aux choses une forme qui lui soit propre, comme le fait celui qui est déséquilibré, et ne leur imprimerait-il pas de même son caractère propre ? Le dégoûté attribue au vin la fadeur, le sain la saveur, l'assoiffé la succulence.

468. Notre tempérament adaptant à lui les choses et les transformant à sa guise, nous ne savons plus ce qu'elles sont vraiment, car rien ne nous parvient qui ne soit déformé et altéré par nos sens. Si le compas, l'équerre et la règle sont faussés, tous les bâtiments qui sont élevés en les utilisant sont alors nécessairement imparfaits et défectueux. L'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils nous fournissent.

> *Dans une construction, si la règle est fausse au départ,*
> *Si l'équerre est trompeuse et s'écarte de la perpendiculaire,*
> *Si le niveau en quelque endroit cloche un peu,*
> *Alors le bâtiment sera gauche et tout de travers,*
> *Sans forme et penché en avant, en arrière,*
> *Disloqué et semblant vouloir s'écrouler déjà,*
> *Et en effet s'effondre, trahi par les premiers calculs.*
> *Ainsi le raisonnement que tu fais sur les choses,*
> *Sera forcément faux si tes sens sont trompeurs.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 514-522]

469. Et finalement, qui serait apte à juger de ces différences ? Comme on le dit dans les débats concernant la religion, il nous faut un juge qui ne soit lié ni à l'une ni à l'autre des parties, un juge indépendant et sans parti pris, ce qui n'est pas possible chez les chrétiens. Il en est de même ici : car si on est vieux, on ne peut juger de ce qu'est la vieillesse, puisqu'on est soi-même partie en ce débat ; il en est de même si on est jeune, en bonne santé ou malade, si on dort ou si on est éveillé : il nous faudrait disposer de quelqu'un qui ne soit rien de tout cela, afin que sans avoir d'idée préconçue, il puisse juger de ces questions comme des choses qui lui sont indifférentes. Et à ce compte il nous faudrait... un juge qui ne fût pas ! Pour juger des apparences des choses, il nous faudrait disposer d'un instrument de vérification ; et pour vérifier cet instrument il nous faudrait avoir recours à une démonstration ; et pour vérifier la démonstration, un nouvel instrument... nous tournons en rond ! Puisque le témoignage des sens ne peut mettre fin à ce débat, il faut bien que la raison s'en mêle : mais aucune raison ne sera établie sans une autre raison, et nous voilà lancés dans une régression infinie ! Notre pensée ne s'applique pas aux choses étrangères, elle est conçue par l'entremise des sens, et les sens ne peuvent saisir les objets étrangers, ils ne saisissent que leurs propres impressions. De ce fait, la représentation que nous nous faisons d'une chose, son apparence, n'est pas cette chose en elle-même, mais seulement l'impression qu'elle fait sur nos sens ; et comme cette impression et la chose elle-même sont des objets différents, celui qui juge d'après les apparences juge donc par autre chose que par l'objet lui-même. Et pour dire que les impressions fournies par les sens indiquent à l'âme, par ressemblance, les qualités des objets étrangers qui lui sont étrangers, comment l'âme et l'intelligence pourraient-elles s'assurer de cette ressemblance, puisqu'elles n'ont aucun rapport direct avec ces objets-là ? Celui qui ne connaît pas Socrate ne peut pas dire, en

voyant son portrait, qu'il lui ressemble. Si l'on veut pourtant juger des choses d'après leurs apparences, soit on juge d'après leur ensemble, et c'est impossible à cause de leurs différences et contradictions, comme nous le montre l'expérience ; soit on en privilégie quelques-unes, mais alors il faudra vérifier celles que l'on choisit par une autre, la seconde par la troisième, et ainsi de suite, et nous n'en finirons jamais.

470. En fin de compte, il n'est rien qui soit constant, qu'il s'agisse de notre être ou des choses. Nous, notre jugement, et toutes les choses mortelles, tout cela coule et roule sans cesse. On ne peut donc rien établir de certain entre les uns et les autres, le juge et le jugé étant en perpétuelle mutation et mouvement.

471. Nous ne pouvons communiquer avec « l'être »(144), parce que la nature humaine est toujours à mi-chemin entre la naissance et la mort, et ne peut donner d'elle-même qu'une apparence obscure et voilée, une idée faible et incertaine. Et si par hasard vous fixez comme but à votre pensée de vouloir saisir ce qu'elle est, ce ne sera ni plus ni moins que vouloir empoigner de l'eau : plus on serre et presse ce qui naturellement coule partout, plus on perd ce que l'on voudrait tenir et empoigner. Ainsi, toutes choses étant susceptibles de passer d'un état à un autre, la raison qui cherche en elles une réelle stabilité se voit déçue, ne pouvant rien trouver qui subsiste en permanence : tout, en effet, soit est en train de venir à l'existence, soit n'existe pas encore vraiment, soit commence à mourir avant même d'être né.

472. Platon disait(145) que les corps n'avaient jamais d'existence, mais bien une naissance, car il considérait qu'Homère avait fait de l'Océan le père des dieux et Thétis leur mère pour nous montrer que toutes les choses sont un flux, une mouvance, une variation perpétuelle. C'était déjà une opinion commune à tous les philosophes avant lui, dit-il, sauf pour Parménide, qui déniait le mouvement aux choses, et accorde pourtant une grande importance à sa force(146). Pythagore estimait que toute matière est coulante et changeante ; les Stoïciens qu'il n'y a pas de présent, que ce que nous appelons ainsi n'est que la jointure et la charnière du futur et du passé ; Héraclite, que jamais un homme n'entre deux fois dans la même rivière ; Épicharme, que celui qui a jadis emprunté de l'argent ne le doit pas maintenant, et que celui qui, cette nuit, a été convié à venir dîner ce matin, quand il vient, n'y est plus convié, puisque ceux qui l'ont invité ne sont plus les mêmes ; qu'on ne peut trouver de substance mortelle deux fois dans le même état, du fait que par sa soudaineté et facilité de changement, tantôt elle se disperse, tantôt elle se rassemble, tantôt vient, tantôt repart. De telle façon que ce qui commence à naître ne parvient jamais à la perfection de son être, puisque la naissance ne s'achève jamais, et jamais ne s'arrête comme étant à son terme, mais depuis la semence va toujours changeant et se transformant de l'un en un autre. Ainsi par exemple de la semence humaine, dont vient d'abord dans le ventre de la mère un fruit sans forme, puis un enfant formé, et quand il est sorti du ventre, un nourrisson, qui devient un garçon, puis un jouvenceau, puis un homme mûr, un homme âgé, et à la fin un vieillard décrépit — en sorte que l'âge et la génération qui suit sont toujours en train de défaire et détruire la précédente.

> *En effet le temps change le monde entier ;*
> *En toute chose un autre état succède au précédent ;*
> *Aucune chose ne demeure semblable à elle-même,*
> *La nature change tout, contraint tout à changer.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 826]

473. Et nous autres, nous craignons bêtement une espèce de mort, alors que nous en avons déjà subi et en subissons tant d'autres ! Car non seulement, comme le disait Héraclite, la mort du feu est la naissance de l'air, et la mort de l'air la génération de l'eau, mais plus manifestement encore, nous pouvons voir cela en nous-mêmes : la fleur de l'âge passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine dans la fleur de l'âge de l'homme fait ; l'enfance s'achève avec la jeunesse, le premier âge avec l'enfance, le jour d'hier

meurt en celui d'aujourd'hui et celui-ci mourra en celui du lendemain. Il n'est rien qui demeure, ou qui soit toujours un. Car s'il en était ainsi, si nous demeurions toujours un et le même, comment pourrions-nous jouir maintenant d'une chose et ensuite d'une autre ?

474. Comment pouvons-nous aimer des choses opposées, les haïr, les louer ou les blâmer ? Comment se fait-il que nous ayons des affections différentes, avec des sentiments différents pour la même pensée ? Il n'est pas vraisemblable que nous puissions éprouver des sentiments différents sans qu'il y ait eu changement ; ce qui change ne demeure pas le même ; et ce qui n'est plus le même, n'existe plus. Et quand l'Être change dans son ensemble, il change aussi dans son existence(147), devenant sans cesse l'autre d'un autre. Et par conséquent, les sens naturels se trompent et nous trompent en prenant ce qui nous apparaît pour ce qui est, faute de vraiment savoir ce qui est.

475. Mais qu'est-ce qui existe véritablement ? Ce qui est éternel, c'est-à-dire qui n'a jamais eu de naissance et n'aura jamais de fin, ce à quoi le temps n'apporte jamais de changement. Car c'est une chose mouvante que le Temps : il apparaît comme l'ombre de la matière qui coule et s'écoule toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente, et c'est à lui que se réfèrent ces mots : avant et après, a été ou sera, qui montrent immédiatement et à l'évidence que ce n'est pas là une chose qui est. Car ce serait une grande sottise et une erreur bien visible de dire qu'une chose est quand elle n'est pas encore en état d'exister, ou quand elle a déjà cessé d'exister. Et quant aux mots : présent, instant, maintenant, il semble que ce soit grâce à eux que nous fondons et soutenons notre intelligence du temps, car quand la raison découvre le temps, elle le détruit aussitôt : elle le fait éclater et le partage en futur et passé, comme si elle ne voulait le voir que divisé en deux. Il en est de même pour la nature, qui est mesurée, que pour le temps qui la mesure : il n'y a rien non plus en elle qui demeure, ou qui subsiste, mais toutes les choses y sont nées, ou naissantes, ou mourantes. Ce serait donc un péché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, qu'il fut, ou qu'il sera, car ces termes sont ceux du changement, du passage, des vicissitudes de ce qui ne peut durer ni demeurer en son Être. Il faut donc en conclure que Dieu seul est, non pas en fonction de la mesure du temps, mais dans une éternité immuable et immobile, non mesurée par le temps, ni sujette à quelque déclin ; devant lui rien n'est, ni ne sera après, rien de plus nouveau ou de plus récent ; il est seulement un Étant, qui remplit le *toujours*par un seul *maintenant* et il n'y a rien qui soit, véritablement, que lui seul, sans que l'on puisse dire : Il a été, ou Il sera, car il est sans commencement et sans fin. À cette conclusion si religieuse venant d'un païen(148), j'ajouterai seulement ce mot, d'un témoin du même genre(149), pour en finir avec ce long et ennuyeux discours, qui me fournirait une matière sans fin. « Ô la vile créature, dit-il, et méprisable, que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de sa condition ! » Voilà une bonne formule, et un désir utile, mais également absurde. Car faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et espérer faire des enjambées plus grandes que la portée de nos jambes, voilà qui est impossible et contre nature, de même qu'il est impossible pour l'homme de s'élever au-dessus de son humanité, car il ne peut voir que par ses yeux, et ne peut saisir que par ses doigts(150). Il s'élèvera si Dieu lui prête exceptionnellement la main. Il s'élèvera en abandonnant ses propres moyens et en y renonçant, et en se laissant emporter et soulever par les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, et non à la vertu stoïcienne de Sénèque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

NOTES

1. Dans l' « exemplaire de Bordeaux » on lit (manuscrit) : « *sans usage et connoissance du feu* ». L'édition de 1595 ne conserve que « sans usage du feu ».

2. P. Villey II, p.526 indique en note 3 : « contre nature ». Mais je conserve « monstrueux », comme le fait d'ailleurs A. Lanly .

3. Montaigne a d'abord donné la traduction de ces vers sans le dire, avant de les citer en grec (la graphie grecque donnée ici est celle de l'édition Villey).

4. Melissos de Samos, philosophe de l'école de Zénon d'Élée, et considéré comme le dernier de celle-ci.

5. Dans le *Théétète*.

6. Le texte de 1595 est « Mansiphane », certainement fautif. Nausiphane : « Le premier maître d'Épicure fut peut-être, à Samos même, le platonicien Pamphile ; mais bientôt Épicure quitta l'île pour Théos où se trouvait une école plus célèbre, dirigée par le disciple de Démocrite, Nausiphane » (*Encyclopedia Universalis*.

7. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », la phrase « Je ne scay si la doctrine Ecclésiastique en juge autrement, & me soubs mets en tout & par tout à son ordonnance, mais » a été barrée.

8. J'adopte ici le mot d'A. Lanly II, p. 190. D. M. Frame, comme souvent, conserve tout simplement « indiscretion » p. 392.

9. Le texte est: « Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propositions, il la faudroit representer plus reverement et plus religieusement. »; A. Lanly reprend ici la traduction de P. Porteau en écrivant : « ce qu'il y a de séduisant dans ces assertions ». De son côté, D.M. Frame écrit : « The probability that appears to us ». Mon interprétation diffère quelque peu.

10. Allusion à la querelle de la « Transsubstantiation », dont l'objet est l'interprétation de la parole du Christ : « Hoc est corpus meum. » (note de l'édition Villey II, p. 527).

11. Il s'agit là du paradoxe bien connu, dit « du menteur ».

12. Note de P. Villey p. 527 : « Montaigne fit en 1576 frapper un jeton où cette balance symnbolique figurait avec sa devise. » (« Que sais-je ? » était la devise de Pyrrhon lui-même).

13. L'étamine est un « tissu peu serré de crin, de soie, de fil, qui sert à cribler ou à filtrer » (Dict. *Petit Robert*). On pourrait aussi traduire par « tamis » comme l'a fait A. Lanly , mais le mot est joli et je préfère le conserver.

14. Dans le texte original, cette phrase n'est pas très claire: « Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. » J'ai essayé de l'éclairer un peu, en fonction des exemples qui suivent.

15. *Épître aux Romains* I, 22-23.

16. Habitants de Thasos, île de la mer Égée.

17. Je conserve « raison ». Mais « intelligence » ne serait-il pas mieux ici ?

18. Sous-entendu : « puisque Dieu n'est pas faible, il ne peut nous blesser » ?

19. A. Lanly (II, p. 194) traduit « par son effort », et D.M. Frame (p. 396) par « by his cleverness ». Je préfère employer une tournure qui conserve le caractère concret du mot « industrie ».

20. Tous les arguments de ce paragraphes sont tirés de Cicéron *De natura Deorum*, notamment dans II, 16.

21. Dans la satire d'Horace (qui se met ici en scène lui-même), le personnage de Damasippe évoque à l'encontre du poète l'histoire bien connue de *la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* et que La Fontaine reprendra avec le bonheur que l'on sait.

22. Instrument qui servit jusqu'au XIXe siècle à mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon, notamment pour en déduire la position d'un navire.

23. Il s'agissait en fait d'Anubis, selon la légende rapportée par Cornelius Agrippa (entre autres) in *De vanitate scient.* LVIV.

24. La ville de Troie, en Asie Mineure. Les « Portes Scées » sont celles qui commandaient l'entrée de la ville.

25. Hérodote, *L'Enquête* éd. Folio, I, 172. Les Cauniens habitaient la ville de Caunos, en Carie (Asie-Mineure).

26. Il s'agit ici de Carthage.

27. Les Grecs le plaçaient à Delphes...

28. « Fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva son père quand les femmes de l'île tuèrent tous les hommes. » (Note de A. Lanly II, p. 197).

29. Le Faune, ou Pan chez les Grecs.

30. C'est ce que dit saint Augustin, *Cité de Dieu* IV, 8 : « Non tamen satis fuit hominibus deorum multitudinem amantibus... » (Tout le passage est ironique et fort plaisant à lire).

31. « Grand Pontife » en 89 av. J.-C. Cicéron s'y réfère, de même que saint Augustin : « O Scaevola pontifex maxime » — in *Cité de Dieu* , IV, 27.

32. Tous les éditeurs donnent comme référence à cette citation : saint Augustin, *Cité de Dieu* IV, 31. En réalité il s'agit de IV, 27.

33. Je prends cette élégante traduction dans l'édition numérique de l'Abbaye de saint Benoît (http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/citededieu/livre4.htm) au chapitre XXVII.

34. Cette remarque est lourde de sens, et mériterait à elle seule un long commentaire philosophique... (Mais Montaigne affirmera nettement le contraire au §337 !) Elle rejoint la théorie de la réminiscence, telle que Platon l'expose dans le *Ménon* XIV-XXI : l'esclave n'est pas ignorant ; il ne sait pas qu'il sait. Ce qui est en quelque sorte le contraire du pyrrhonisme : « Je sais que je ne sais pas ».

35. Phaëton était le fils d'Hélios (le Soleil). S'étant emparé du char de son père, il passa si près de la Terre qu'il faillit la brûler ; c'est pourquoi il fut précipité dans le Pô (Eridan) par Jupiter.

36. « Avec Anaxagore » ne figure pas dans le texte de 1595. C'est pourtant un ajout manuscrit sur l'« exemplaire de Bordeaux ». Il est quelques autres exemples de ce genre, et cela peut conduire à se demander si Mlle de Gournay n'a pas eu en mains une copie légèrement antérieure à celle de l'« exemplaire de Bordeaux » ?

37. *Mémorables* IV, 7.

38. Au sens grec, le « démon » (comme celui bien connu de Socrate) était une sorte d'« ange gardien », qui symbolisait la destinée d'un personnage.

39. Platon *République* X, 616-c, p. 529-530 : « ...à ces extrémités ils virent tendu le fuseau de la Nécessité par l'intermédiaire duquel tous les mouvements circulaires sont entretenus ».

40. Il s'agit en fait de vers de Varron, rapportés par V. Probius, dans ses *Notes sur la 6e églogue de Virgile* (Précisions données dans l'édition P. Villey).

41. Les éditions antérieures à 1595 comportaient ici une autre phrase : « ... Timon l'a appelé, de façon injurieuse “grand fabricant de miracles” ».

42. Épicycles : « petits cercles décrits par un astre, tandis que le centre de ce cercle décrit lui-même un autre cercle » (Dict. *Petit Robert*. C'est en recourant à ces épicycles que Ptolémée (IIe s.) parvenait à rendre compte de l'irrégularité des mouvements observés pour les différentes planètes. Cette théorie demeura en vigueur pendant quatorze siècles, et ne fut remplacée que peu à peu par celle de Copernic.

43. Tous ces termes étaient employés en astrologie/astronomie pour décrire les mouvements apparents des astres.

44. En employant « ressorts », Montaigne poursuit ici la métaphore mécanique déjà employée à propos des astres ; c'est pourquoi je conserve le mot.

45. Les autres éditions ont ici : « comme dict Salomon ».

46. Dommage que Montaigne n'ait pas fait cette réflexion... à propos de Plutarque ou de Pline par exemple !

47. Aristote\index{Aristote.

48. Ceux qui ont l'esprit rempli de choses apprises sans en chercher les fondements. (Cf. Platon, *La République République* V).

49. A. Lanly (II, p. 204,) traduit par « selon notre connaissance. » Mon interprétation est différente, et je suis plutôt du côté de D. M. Frame (p. 404) : « within our knowledge ».

50. Montaigne écrit : « la condition de notre naissance ». Peut-être faut-il comprendre cela comme la configuration astrale de la naissance ?

51. « Fantasie » est une correction manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux », surchargeant « creance ».

52. Il faut certainement comprendre : celles qui ont été données au début du paragraphe précédent.

53. Tous les éditeurs et commentateurs depuis P. Villey indiquent que cette revue des différentes opinions concernant la nature\index{nature!la nature de l'âme viennent de Sextus Empiricus dans ses *Hypotyposes*et de Cicéron (*Académiques*, et *Tusculanes*).

54. A. Lanly et D. M. Frame ne traduisent pas et conservent : « nombre mobile », « a mobile number ». J'ai essayé de donner quelque sens à cette formule obscure.

55. « État de perfection, de parfait accomplissement de l'être, par opposition à l'être en puissance, inachevé et incomplet. » (Dict. *Petit Robert.*

56. A. Lanly conserve « froide » ; D. M. Frame écrit « frigid ». Pour ma part, je pense que « stérile » rend correctement l'idée.

57. Dans l'anatomie traditionnelle, on distinguait quatre ventricules (zones) dans le cerveau. Mais Montaigne écrit « au ventricule ».

58. Ce serait le petit fils d'Aristote, médecin.

59. L'édition 2007 de la Pléiade indique (notes, p. 1605) que cet « argument » provient de G. Bruès, *Dialogues contre les nouveaux académiciens* p. 78.

60. Consul romain, évoqué dans certains traités de Cicéron.

61. Dans les éditions jusqu'à celle de 1588, on lisait ici : « comme il s'en voit infinis chez Plutarque contre les Epicuriens et Stoïciens ; et en Sénèque contre les Péripatéticiens. »

62. Le texte de 1595 est ici quelque peu différent de la correction manuscrite portée sur l'« exemplaire de Bordeaux » où on lit : « quelque biais non moins utille a considerer que les opinions saines et moderees. » C'est cette rédaction que je traduis ici.

63. « Vergue longue et mince des voiles latines » (Dict. *Le Robert*).

64. A. Lanly conserve ici le mot « aviron ». Mais il s'agit certainement ici de cet aviron particulier servant en fait de gouvernail. Et de même, j'ai préféré un peu plus haut « cordage » à « corde » : chacun sait qu'il n'y a pas de « corde » à bord d'un navire — sauf celle de la cloche...

65. Claudien, *Le sixième consulat d'Honorius* V, 411.

66. Montaigne donne la traduction latine d'un vers d'Homère, *Odyssée* II, 71.

67. Montaigne prend donc ici nettement parti contre la théorie dite « de la réminiscence », exposée dans Phédon (XVIII) et Ménon (XIV, et sq.) « ce que nous appelons apprendre, c'est se ressouvenir » (voir aussi au §295). Cette pseudo-théorie (idéaliste) de la connaissance demeure pourtant encore très prisée de nos jours, notamment chez les adeptes des prétendues « sciences de l'éducation », qui font si souvent référence à Montaigne... Mais parler beaucoup d'un auteur ne signifie pas forcément qu'on l'ait lu.

68. Cette phrase n'est pas des plus claires ! Le texte, d'ailleurs, en a varié : le texte de 1588 était : « jouait son role simple » et la correction manuscrite « faisoit purement son office » a été reprise par l'édition de 1595 ainsi que par tous les éditeurs depuis P. Villey.

69. J'interprète de mon mieux, mais ce passage demeure néanmoins assez obscur, à mon avis. Ni A. Lanly , ni D. M. Frame n'en ont donné non plus de traduction vraiment satisfaisante, me semble-t-il. A. Lanly écrit : « divinité et éternité passées » — ce qui me paraît quelque peu contradictoire.

70. Montaigne a très souvent recours à deux mots quasi synonymes là où nous nous contenterions aujourd'hui d'un seul. Quand ce tic d'écriture alourdit par trop une phrase déjà controuvée, je me permets de simplifier quelque peu. C'est particulièrement le cas ici : « vain et inutile », « moyens et puissances », captivité et prison », « forcée et contrainte », « infinie et perpétuelle »...

71. Sur l'hydrophobie dans l'Antiquité, on pourra consulter le passage qui lui est consacré dans l'étude de J. Pigeaud *La maladie de l'âme*(Les Belles-Lettres, Études anciennes, série latine, 1989, pp. 113-117). Les vers de Lucrèce qui suivent sont tirés d'un passage que l'on considère généralement plutôt comme une évocation de l'épilepsie.

72. Le texte de 1588 était ici : « en se desrobant tout à fait de la vie », et « du sentiment » est une correction manuscrite sur l'« exemplaire de Bordeaux ». C'est donc bien du suicide qu'il s'agit.

73. Mon interprétation en ce point est la même que celle de D. M. Frame: « to take advantage of it ».

74. La tour de Babel.

75. Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*I, 1, 19. Mais A. Lanly indique que la phrase a pu être reprise aussi de saint Augustin,*Cité de Dieu* X, 28.

76. J'aurais pu écrire « vox populi ». Curieusement, si Montaigne écrit l'expression en français\index{français, il est aujourd'hui assez courant d'employer l'expression latine !

77. C'est la doctrine de la métempsycose, dont il a déjà été question plus haut. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », figurait ici une phrase qui a été barrée : « Socrates, Platon et quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames, se sont laissez emporter à cette invention, et plusieurs nations, comme entre autres la nostre. » (Par « la nostre », il faut entendre « les Gaulois »).

78. D'après saint Augustin, *Cité de Dieu* XXI, 16.17. Même chose pour Varron.

79. Le mot du texte de 1595 est « estui » ; sur l'« exemplaire de Bordeaux », il a remplacé « corps ».

80. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » et celui de 1595 diffèrent quelque peu. Dans le texte imprimé de 1588, on lisait « il y en a aussi qui ont estimé... », et une insertion manuscrite après « aussi » précise : « et aucuns des nostres l'ont ainsi pensé jugé » [le mot « pensé » a été barré à la main]. L'édition de 1595 intègre cet ajout. Par ailleurs, je ne vois pas de raison pour garder « les nôtres », comme le fait A. Lanly : il s'agit bien des « penseurs de notre religion », donc chrétiens.

81. En réalité : *De la face qui apparoit dedans le rond de la lune* in Plutarque éd. Amyot t. II, LXXII, p. 614. La référence suivante est *ibid*, II, LXXIII, p. 636.

82. On pense généralement que ce chapitre nettement plus long que tous les autres « essais » aurait pu être destiné à Marguerite de Valois, fille de Henri II et Catherine de Médicis, et femme d'Henri de Navarre futur Henri IV.

83. Ce personnage apparaît dans le texte de Plutarque éd. Amyot *Comment on pourra discerner le flatteur* IV.

84. La rédaction de cette phrase est un peu plus claire dans l'édition de 1595 (traduite ici) que dans la version de l'« exemplaire de Bordeaux », où elle constitue un ajout manuscrit en marge, et d'ailleurs encore raturé en plusieurs endroits. On peut donc voir ici un exemple du travail éditorial de Mlle de Gournay — pas si mauvais... Voici la phrase originale : « Des armes et conditions de combat si desesperées qu'il est hors de creance que l'un ny l'autre se puisse sauver, je les ay veu condamner aiant este offertes. »

85. Sur l'« exemplaire de Bordeaux » on peut lire « 14 Turcs ». La rédaction de 1595 est d'ailleurs un peu différente aussi pour cette seconde phrase.

86. Récit fait d'après Goulart *Histoire du Portugal* XII, 23.

87. On pourrait interpréter ainsi : « Qui veut jouer au plus fin court à sa perte ».

88. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on lit cette phrase manuscrite en marge du folio 233 v°: « Et Platon a deus doits pres que sans lois nous vivrions comme bestes brutes et s'essaie a le verifier. » Ma traduction suit le texte de 1595 : « Et Platon verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. »

89. P. Villey propose « creux, vide » pour ce mot, (t. II, p. 559, note 7). J'ai préféré « évanescent » pour sa proximité avec « vain », et ce qui est dit sitôt avant.

90. Pour P. Villey (t. II, « Sources et annotations » p. 059) ces « nouveaux docteurs » sont « non des protestants, mais des novateurs plus audacieux, contempteurs de toutes les religions ».

91. Que faut-il entendre exactement par là ? L'Apologie elle-même, ou simplement les quelques préceptes que Montaigne vient d'indiquer ? Ni P. Villey, ni A. Lanly, ni D. M. Frame ne semblent s'être interrogés sur ce point. A. Lanly traduit par « ce moyen de préservation » (t. II, p. 221), et D. M. Frame par « this preservative » (p. 420).

92. A. Lanly traduit ici « medecine » par « médicament ». Il semble bien qu'à l'époque de Montaigne le mot s'employait déjà dans le sens actuel — et l'opposition faite ici avec la « geometrie » semble le confirmer.

93. La chiromancie (ou art de « lire les lignes de la main » pour en déduire le caractère et l'avenir d'une personne) était très en vogue, et de nombreux ouvrages traitaient de la question, avec un vocabulaire spécifique que reprend ici Montaigne et qui n'est plus en usage aujourd'hui : « mensale », « enseigneur », « naturelle », « mitoyen »...

94. C'est là une des croyances populaires de l'époque. L'expression « ours mal léché » qu'on emploie encore aujourd'hui pour désigner quelqu'un qui a mauvais caractère, en est la trace.

95. « aucunes » a généralement un sens positif ; mais ici « de tout... d'aucunes » suggère un emploi négatif. A. Lanly se contente d'écrire « comme d'aucunes », mais signale cette éventualité. D. M. Frame , lui, ne fait que transcrire : « ...as he is of any ». Mais le sens laisse à désirer.

96. Cf. le passage qui débute au § 361.

97. École fondée par Platon.

98. Dans le texte de 1595, « vray-semblable » est écrit en deux mots, ce qui me semble autoriser ma périphrase, car « vraisemblable » a pris de nos jours un sens un peu différent, presque comme « bien possible ». D'ailleurs le texte de 1588 comportait ici : « & quant & quant beaucoup plus veritable, & plus ferme. »

99. Tribunal d'Athènes, qui siégeait au pied de la colline d'Arès — d'où son nom.

100. Montaigne a déjà cité ces vers, traduits par Cicéron, et reproduits par saint Augustin (*Cité de Dieu* V, 28) au chap. 1 § 9.

101. A. Lanly , qui suit ici P. Porteau, traduit « morfondement » par « la grippe », ce qui me semble trop moderne. P. Villey proposait « rhume ». D. M. Frame : « a bad cold ».

102. Le texte imprimé de 1595, comme celui de 1588, porte nettement « apres le repas ». Coquille d'A. Lanly t. II, p. 226, qui écrit : « après le repos ».

103. Cicéron, *Tusculanes* IV, 19. Mais ici, Montaigne ne marque pas la citation.

104. Le texte de 1588 avait ici : « Nous ne le savons que trop [par expérience] : les passions produisent en nous d'infinis et perpétuels changements dans notre âme, et la tyrannisent énormément. Le jugement d'un hommecourroucé ou craintif est-il le même que celui qu'il aura ensuite, ayant retrouvé son calme ? » Sur l'« exemplaire de Bordeaux », les mots « par expérience » ont été d'abord rajoutés à la main, puis toute la phrase a été barrée.

105. Le texte imprimé de 1588 portait « mettre ma vie a la mercy de sa nouvelle experience », et une correction manuscrite de l' « exemplaire de Bordeaux » a remplacé « mercy » par « preuve », ce qui amoindrit quelque peu la restriction semble-t-il. L'édition de 1595 a repris cette correction. Mais « nouvelle expérience » (pour « jeune, récente ») surprend un peu : Montaigne a écrit cela au plus tôt vers 1575-76 (semble-t-il, d'après P. Villey). Or Paracelse est mort en... 1541 ! Peut-être Montaigne l'ignorait-il. Et peut-être sa remarque se fonde-t-elle sur la publication des Œuvres de Paracelse puisque cette publication a eu lieu entre 1575 et 1589 ?

106. Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), grand savant à son époque, a dirigé le Collège de Guyenne à Bordeaux entre 1572 et 1579, et il semble bien en effet que Montaigne l'ait accueilli chez lui durant cette période.

107. Il s'agit certainement de l'hyperbole.

108. Origène.

109. L'Académie de Platon.

110. Apulée, *De deo Socratis* citation reprise de saint Augustin, *Cité de Dieu* XII, x.

111. A. Lanly considère ici que « comprenant » se rapporte à « ancienneté », et traduit donc par « elle incluait... ». Il a peut-être raison ? Mais je partage plutôt ici l'interprétation de D. M. Frame , qui écrit : « testifying to the antiquity of this timeless nation and including a true account of... »

112. Toutes ces « merveilles » et celles qui vont suivre encore sont tirées du livre de Gomara *Histoire Générale des Indes*.

113. Cette phrase manque dans la traduction d'A. Lanly (t. II, p. 234).

114. La citation est prise dans Juste Lipse *Politiques* Livre VI, V, 4.

115. Dans les éditions antérieures à celle de 1595, on lisait ici : « C'est pourquoi le Chrestien plus humble et plus sage et mieux recognoissant ce que c'est que de luy, se raporte à son createur de choisir et ordonner ce qu'il luy faut. »

116. Montaigne ne manque pas d'humour... Sur l'Ordre de Saint Michel et son prestige passé, voir chap. 7, §3 et la note 4.

117. Le repos absolu de l'âme, l'inertie.

118. Philologue français bien connu de Montaigne.

119. Apollon, ce que le contexte montre bien, puisqu'il est question un peu plus loin du « trépied » de la Pythie, censée parler pour Apollon dans ses oracles.

120. Pascal a repris cette idée dans sa célèbre formule « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ».

121. On remarquera que ce thème est cher à Montaigne, qui l'a déjà longuement traité en I, 23.

122. Ces anecdotes proviennent de Diogène Laërce *Vies...*, *Aristippe* II, 67-68.

123. Aujourd'hui on évoque couramment les « deux faces d'une même monnaie », ou la fameuse bouteille, toujours à moitié vide ou à moitié pleine.

124. Deux célèbres jurisconsultes de l'époque.

125. La dernière partie de cette phrase est en contradiction avec ce qui précède... On notera qu'elle marque le début d'une longue correction manuscrite faite sur l'« exemplaire de Bordeaux », et reprise par l'édition de 1595 (jusqu'au §431).

126. Le mot « poix/poids » fait problème. Sur l' « exemplaire de Bordeaux » il est assez difficile de savoir si Montaigne a écrit « poix » ou « pois ». L'édition Strowski/Villey (t. II, p. 342) donne : « pois » ; celle de Villey « poix ». Par ailleurs, dans l'édition de 1588 on lit « espece de poix » et dans celle de 1595 : « chose de poix » A. Lanly traduit « une espèce de poids ». D.M. Frame : « a sort of weight ». Mais le sens de « poix », quelque chose qui « colle à la peau » (cf. la « poisse ») me semble mieux convenir, et la « correction » de 1595 pourrait être l'indice d'une mauvaise interprétation : « espèce de poids » n'ayant pas grand sens, P. Brach et M. de Gournay auraient cru nécessaire de corriger en « chose de poids » ?

127. Saint Augustin, *Cité de Dieu* XIV, 20.

128. Une phrase barrée ici dans l' « exemplaire de Bordeaux », qu'on pourrait traduire ainsi : « Et plusieurs adeptes de cette école s'en sont autorisés pour écrire et publier des livres d'une hardiesse exagérée. »

129. C'est à l'époque de la Foire du Lendit que les élèves versaient aux professeurs leurs émoluements.

130. J'adopte ici l'interprétation proposée par M. Guilbaud (édition Guilbaud de l'Imprimerie Nationale). Car à mon avis la traduction littérale : « lui est aussi familier qu'à n'importe qui de nos jours » n'a aucun sens. D. M. Frame traduit pourtant : « as any man of our century » (p. 443).

131. Le sens de cette phrase n'est pas des plus clairs dans le texte original. J'ai dû l'arranger un peu.

132. On peut faire le rapprochement avec la « Lettre sur les aveugles » quelque deux cents ans plus tard, dans laquelle Diderot relate la visite qu'il fit à un aveugle-né, et expose les réflexions philosophiques que ce cas lui inspire.

133. « comme d'asseicher ou restreindre » dit le texte. A. Lanly , écrit (II, p. 248) traduit : « d'autres vertus, comme d'assécher ou d'être astringente ». Je donne plutôt à ces verbes un sens réfléchi, comme le fait D.M. Frame (p. 445) : « other properties, like drying up or shrinking ».

134. La fin de cette phrase (« si elle est en nous ») n'est pas claire. A quoi se rattache « elle » ? Grammaticalement ce peut être ou « la privation », ou « la connaissance de la vérité » ou même à « la vérité ». Mais dans tous les cas « si elle est en nous » n'a guère de sens, ou est redondant... A. Lanly (p. 248) traduit par : « si nous ne les avons pas » ; il s'agirait donc pour lui *des sens* ce qui contredit « elle ». D.M. Frame (p. 446) opte pour « privation » : « if this privation is in us ». J'ai préféré, quant à moi, supprimer ce membre de phrase dans la traduction, purement et simplement.

135. Mais chez Lucrèce, il s'agit de la Lune, et non du Soleil !

136. Le texte est: « nous concluerons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes... » A. Lanly (II, 250) le reproduit simplement : « nous conclurons aux dépens de ces deux grandes écoles » et cela ne me semble pas satisfaisant, l'expression « aux dépens de » ayant pris de nos jours le sens de « en dépit de ». D. M. Frame (p. 447), de son côté, écrit : « at the expense of » ce qui conserve le sens de « dépense », mais n'est guère plus clair... Ici, l'expression me semble avoir le sens d'une *dépendance* c'est-à-dire d'une conséquence.

137. Montaigne, on le sait, parle en connaissance de cause, ayant été une grande partie de sa vie sujet à la « colique » (coliques néphrétiques). Et cette remarque narquoise sur la faiblesse des belles résolutions stoïciennes devant la réalité de la douleur\index{douleur ne manque pas de saveur !

138. Aucun éditeur ou commentateur n'a donné l'identité de ce personnage. Peut-être Ronsard ? Ou Du Bellay ?

139. D. M. Frame : « this rosy complexion » (p. 448). A. Lanly note que P. Porteau traduit par « ce teint de rose ». J'estime que c'est aller trop loin, d'autant que « rouge d'Espagne » signifiant « teinture d'écarlate » est attesté à l'époque, chez Ambroise Paré au moins (Dict. *Littré*.

140. Démocrite.

141. Du pays des « Cimmériens », mer d'Azov actuelle. C'est-à-dire perpétuelles, selon la légende.

142. Épanchement de sang sous la conjonctive de l'oeil. La forme véritable est « hyposphagma », indique A. Lanly (II, p. 255, note 1238).

143. Le texte de 1588 avait ici cette phrase:« Les malades prêtent de l'amertume aux choses douces ; ce qui montre que nous ne percevons pas les choses telles qu'elles sont. »

144. Les commentateurs ont remarqué que tout ce qui suit est emprunté, presque mot pour mot, à Plutarque, dans Plutarque éd. Amyot *Que signifoit...*,Tome I, chap. XLVIII. L'édition Strowski reproduit le passage aux pages 275-276 de son tome IV.

145. Dans le *Théétète*

146. Le texte est « Opinion commune à tous les philosophes avant son temps comme il [Platon] dit: sauf le seul Parmenides, qui refusoit le mouvement aux choses: de la force duquel il fait grand cas. » Ce « duquel » renvoie-t-il au mouvement ou à Parménide ? Et *qui*« fait grand cas » : Parménide ou Platon ?

147. Le texte de Montaigne n'est pas clair ici : Je m'inspire du commentaire de l'édition Villey des PUF T. II, p. 603, note 2.

148. Rappelons que tout ce développement n'est en fait qu'un mot à mot de Plutarque !...

149. Sénèque, dans ses *Questions naturelles* Préface du livre I.

150. Texte : « ...ny saisir que de ses prises » : « prises » est ici pratiquement intraduisible en français contemporain. Comme souvent l'anglais, lui, a un équivalent : D. M. Frame écrit : « grasp ». Plutôt que de conserver le mot tel quel, comme le fait A. Lanly , j'ai préféré utiliser « doigts », puisqu'il est question des « yeux ». Mais c'est évidemment discutable.

Chapitre 13
Sur la façon de juger de la mort des autres

1. Quand nous jugeons de la fermeté des autres en face de la mort, ce qui est sans doute l'action la plus remarquable de la vie humaine, il faut prendre garde au fait que les gens croient difficilement qu'ils en sont arrivés là. Il en est peu qui meurent convaincus qu'ils ont atteint leur dernière heure, c'est là que l'illusion de l'espérance nous trompe le plus. Elle ne cesse de nous dire à l'oreille : « D'autres ont été bien plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas aussi désespérée qu'on le pense, et au pis aller, Dieu a fait bien d'autres miracles. » C'est que nous faisons trop grand cas de nous(1). Il nous semble que l'univers entier souffre de notre anéantissement, et qu'il ait de la compassion pour l'état où nous nous trouvons. D'autant plus que notre vue altérée nous montre les choses altérées aussi, et nous pensons qu'elles lui font défaut dans la mesure où c'est elle-même qui leur fait défaut, comme il en est pour ceux qui voyagent en mer et à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel et la Terre elle-même sont ensemble en mouvement, en même temps qu'eux.

> *Nous sortons du port et les villes s'éloignent.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* III, v. 72]

A-t-on jamais vu la vieillesse ne pas louer le temps passé et ne pas blâmer le présent, faisant porter au monde et aux mœurs des hommes le poids de sa propre misère et de son chagrin ?

> *Hochant la tête, le vieux laboureur soupire :*
> *Il compare le présent au passé et vante sans cesse*
> *Le bonheur de son père ; il n'a à la bouche*
> *Que la piété des temps anciens.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* II, vv. 1164-1168]

2. Nous entraînons tout avec nous. De là vient que nous considérons notre mort comme quelque chose d'important, qui ne se passe pas si facilement, ni sans une solennelle consultation des astres : « Tant de dieux s'agitent autour d'un seul homme ! » [Sénèque le Rhéteur *controverses et déclarations*, Teubner, 1967] Et nous le pensons d'autant plus que nous nous estimons plus aussi. Comment ? Tant de science se perdrait, causant un tel dommage, et le destin s'en moquerait ? Une âme aussi rare et aussi exemplaire n'est-elle donc pas plus difficile à tuer qu'une âme populaire et inutile ? Cette vie qui en protège tant d'autres, de qui tant d'autres vies dépendent, dont dépend l'activité de tant d'autres, et qui occupe tant de place, peut-elle être déplacée comme celle qui tient par un simple nœud ? Nul d'entre nous n'y pense suffisamment : il n'est qu'un individu parmi d'autres.

3. De là ces mots de César à son pilote, plus enflés que la mer qui le menaçait :

> *Si, craignant le ciel, tu refuses de gagner l'Italie,*
> *Si tu as peur, c'est que tu ne sais pas qui tu conduis*
> *Et c'est un bon motif. Alors adresse-toi à moi,*
> *Aie confiance et fonce dans la tempête.*
>
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* V, 579]

Et ceux-ci encore:

> *César pense alors que ces périls sont dignes de sa destinée :*
> *Quoi ! Les dieux doivent donc faire tant d'efforts,*

Et attaquer d'une si grosse mer le navire où je suis
Pour m'abattre ?

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* V, 653]

Et que dire de cette croyance populaire selon laquelle le Soleil porta sur son front, une année durant, le deuil de sa mort !

Lui aussi, à la mort de César, compatissant pour Rome,
Couvrit son brillant front d'un voile de deuil.

[Virgile *Géorgiques* I, vv. 466-67]

On pourrait citer mille autres exemples semblables, montrant comment les hommes se laissent facilement tromper, pensant que nos intérêts émeuvent le ciel, et que son infinité se passionne pour nos menues actions. « *L'alliance entre le ciel et nous n'est pas grande au point qu'à notre mort la lumière des astres doive s'éteindre aussi.* » [Pline *Histoire naturelle* II, 8]

4. On peut donc dire qu'il n'est pas légitime de juger de la résolution et de la constance de celui qui ne se croit pas encore vraiment en danger, même s'il y est. Et il ne suffit même pas qu'il soit mort dans cette circonstance, s'il ne s'y était pas placé précisément pour cela. La plupart des hommes raidissent leur contenance et leurs paroles pour acquérir par là une réputation dont ils espèrent jouir en vivant encore. Et pour ceux que j'ai vu mourir, c'est le hasard(2) qui a déterminé leur contenance, et non leur intention. Et parmi ceux qui, dans l'Antiquité, se sont donné la mort, il faut encore distinguer entre la mort soudaine et une mort qui a pris du temps. Un cruel empereur romain(3) disait de ses prisonniers qu'il voulait leur faire sentir la mort ; et si l'un d'eux se suicidait en prison, il déclarait : « Celui-là m'a échappé (4) ! » Il voulait en somme faire durer la mort, et la faire ressentir par des tortures.

Nous avons vu ce corps couvert de plaies
Et qui pourtant n'avait pas reçu le coup mortel.
On le ménageait, suivant une habitude d'extrême cruauté.

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* II, v. 177 sq]

5. En vérité, ce n'est pas une si grande chose que de décider de se tuer, quand on est bien portant et l'esprit tranquille : il est bien facile de faire le méchant avant que d'en venir au fait. C'est ainsi que le plus efféminé des hommes, Héliogabale(5), parmi ses voluptés les plus relâchées, avait le dessein de se faire mourir délicatement quand les circonstances l'exigeraient ; et afin que sa mort ne démente point le reste de sa vie, il avait fait bâtir tout exprès une tour somptueuse, dont le bas et le devant étaient garnis de planches rehaussées d'or et de pierreries, pour qu'il pût s'y précipiter. Il avait aussi fait faire des cordes d'or et de soie cramoisie pour s'étrangler, et forger une épée d'or pour se la passer à travers le corps ; il gardait de plus du venin dans des vases d'émeraude et de topaze pour s'empoisonner, selon que l'envie le prendrait de mourir par l'un ou l'autre de ces moyens.

Actif et vaillant, d'un courage forcé.

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* IV, v. 798]

Et pourtant, s'agissant d'Héliogabale, le faste douillet de ses préparatifs donne à penser qu'il eût été moins courageux s'il s'était trouvé mis au pied du mur. Mais pour ceux-là même qui, plus décidés, se sont résolus à passer à l'action, je pense qu'il faut examiner si ce fut d'un seul coup, sans avoir le temps nécessaire pour en ressentir les effets. Car il reste à savoir si, en voyant la vie s'écouler peu à peu, les impressions du corps se mêlant à celles de l'âme, et en conservant la possibilité de changer d'avis, ils eussent fait preuve de constance et d'obstination dans une volonté aussi fatale.

6. Pendant les guerres civiles de César, Lucius Domitius, pris dans les Abruzzes, avait tenté de s'empoisonner, ce qu'il regretta ensuite(6). À notre époque, il est arrivé que quelqu'un, résolu à mourir, et n'ayant pas frappé assez fort au premier coup, la douleur faisant dévier son bras, se blessa profondément encore à deux ou trois reprises, sans jamais parvenir à se porter un coup fatal. Pendant son procès, Plantius Sylvanus ne put venir à bout de se tuer avec le poignard que lui avait envoyé sa grand-mère, et dut se faire couper les veines par ses gens. Du temps de Tibère, Albucilla, s'étant frappé trop faiblement pour se tuer, donna ainsi à ses adversaires l'occasion de l'emprisonner et de le faire mourir à leur façon. De même pour le général athénien Démosthène après sa déroute en Sicile. Quant à C. Fimbria, qui s'était frappé trop faiblement aussi, il chargea son valet de l'achever. À l'inverse, Ostorius, qui ne pouvait se servir de son bras, ne voulut pas employer celui de son serviteur pour autre chose qu'à tenir le poignard droit et ferme, et s'élançant, porta lui-même sa gorge sur l'arme et se transperça.

7. La mort est en vérité une nourriture qu'il faut avaler sans mâcher, si l'on n'a pas le gosier à toute épreuve. C'est pour cette raison que l'empereur Adrien demanda à son médecin de marquer en l'entourant l'endroit de sa poitrine où il devrait viser, quand il le chargea du soin de le tuer. Voilà pourquoi César, quand on lui demandait quelle mort il trouvait la plus souhaitable, répondit : « La moins préméditée, et la plus brève. » Et si César a osé le dire, ce n'est plus une lâcheté de ma part que de le croire... Une mort brève, dit Pline, est le souverain bonheur pour une vie humaine. Les hommes n'aiment pas reconnaître la mort. Nul ne peut dire qu'il est résolu à mourir, s'il craint d'y penser, et ne peut la supporter les yeux ouverts. Ceux que l'on voit, sous la torture, courir à leur fin et hâter et presser leur exécution ne font pas preuve de résolution : ils ne veulent pas avoir le temps de la regarder. Être morts ne les attriste pas, mais bien le fait de mourir. « *Je ne veux pas mourir, mais ma mort m'est indifférente*(7). » [Cicéron *Tusculanes* I, 8] C'est un degré de fermeté auquel je sais par expérience(8) que je pourrais parvenir, à la différence de ceux qui se jettent dans les dangers comme dans la mer, les yeux clos.

8. Il n'est rien, à mon avis, de plus remarquable dans la vie de Socrate que d'avoir passé trente jours entiers à ruminer le décret qui le condamnait à mort, d'avoir envisagé celle-ci durant tout ce temps-là, de l'avoir attendue avec assurance, sans émoi, sans trouble, et avec un comportement et un discours montrant une attitude plutôt calme et nonchalante que tendue et agitée par le poids d'une telle méditation.

9. Pomponius Atticus, avec lequel Cicéron a entretenu une correspondance, étant malade, fit appeler Agrippa son gendre, et deux ou trois autres de ses amis ; il leur dit qu'ayant constaté qu'il ne gagnait rien à vouloir guérir, et que tout ce qu'il faisait pour prolonger sa vie ne faisait que prolonger sa souffrance, il avait décidé de mettre fin à l'une et à l'autre, et les priait d'accepter sa décision, et à tout le moins, de ne pas chercher inutilement à l'en détourner. Or, ayant choisi de se tuer en jeûnant, voilà sa maladie guérie inopinément : le moyen qu'il avait choisi pour mettre fin à ses jours lui avait redonné la santé. Comme ses médecins et ses amis saluaient un événement si heureux, et s'en réjouissaient déjà avec lui, il leur fallut déchanter : ils ne purent en effet parvenir à le faire changer d'avis, car il disait que de toutes façons, il lui faudrait bien un jour sauter le pas, et qu'étant parvenu aussi près, il voulait s'éviter la peine de recommencer une autre fois. Voilà donc quelqu'un qui, ayant approché la mort tout à loisir, non seulement ne se décourage pas quand il la rencontre, mais au contraire s'acharne à la poursuivre ; ayant obtenu satisfaction pour ce qui l'avait incité au combat, le voilà qui se pique par défi d'en connaître la fin. C'est aller bien plus loin que de ne pas craindre la mort quand on cherche à la goûter et savourer.

10. L'histoire du philosophe Cléanthe ressemble fort à celle-ci. Ses gencives étaient enflées et pourries : les médecins lui conseillèrent de jeûner. Après deux jours de jeûne, le voilà si bien rétabli qu'ils le déclarent guéri et l'autorisent à reprendre son train de vie habituel. Mais lui au contraire,

trouvant déjà quelque douceur à cette défaillance, décide de ne plus reculer, et de franchir ce pas déjà si bien entamé.

11. Tullius Marcellinus voulait anticiper l'heure de sa mort pour se débarrasser d'une maladie qui le tourmentait plus qu'il ne pouvait supporter, ses médecins lui promettant pourtant une guérison certaine, sinon prochaine. Il appela ses amis pour en délibérer. Les uns, dit Sénèque [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXXVII], lui donnaient par lâcheté le conseil qu'ils eussent suivi pour eux-mêmes ; les autres, par flatterie, celui qu'ils pensaient devoir lui être le plus agréable. Mais un Stoïcien lui dit : « Ne te tourmente pas, Marcellinus, comme s'il s'agissait de quelque chose d'important : ce n'est pas grand-chose que de vivre, puisque tes valets et tes bêtes vivent. Mais c'est une grande chose que de mourir honorablement, sagement, et en faisant preuve de fermeté. Songe au temps pendant lequel tu as fait les mêmes choses : manger, boire, dormir, boire, dormir et manger... Nous tournons sans cesse en rond ; ce ne sont pas seulement les événements mauvais ou insupportables, c'est la satiété elle-même qui donne envie de mourir. » Marcellinus n'avait pas besoin d'un homme pour le conseiller, mais pour le secourir. Les serviteurs craignaient de s'en mêler ; mais ce philosophe leur fit comprendre que de toutes façons, ils seraient soupçonnés s'il y avait doute quant à la mort volontaire de leur maître, et que ce serait tout aussi mal de l'empêcher de se tuer que de le tuer, puisque

> *Celui qui sauve un homme contre son gré*
> *Fait comme s'il le tuait.*
>
> [Horace *Art Poétique* v. 467]

Après cela, il fit observer à Marcellinus qu'il ne serait pas mal venu, de même que nous offrons aux convives un dessert à la fin du repas, de distribuer quelque chose, à la fin de sa vie, à ceux qui en ont été les serviteurs.

12. Marcellinus, qui avait le cœur généreux et porté aux libéralités, fit attribuer de l'argent à ses serviteurs, et les consola. Pour le reste, il n'y eut nul besoin de fer ni de sang ; il entreprit de s'échapper de cette vie, mais non de s'enfuir. Non d'échapper à la mort, mais d'y tâter. Et pour se donner le temps de l'évaluer, ayant abandonné toute nourriture, le troisième jour, il se fit arroser d'eau tiède et défaillit peu à peu, non sans une certaine volupté, à ce qu'il disait. Et il est vrai que ceux qui ont eu ces sortes de défaillances du cœur, qui se manifestent par de la faiblesse, disent n'en ressentir aucune douleur, mais plutôt une sorte de plaisir, comme quand on sombre dans le sommeil et le repos.

13. Voilà des morts étudiées et concertées. Mais pour que Caton [d'Utique] fût le seul à nous donner un exemple parfait de vertu, il semble que son destin voulut qu'il se blessât d'abord la main par laquelle il devait se porter le coup fatal, lui donnant ainsi tout le temps nécessaire pour affronter la mort et se colleter avec elle, en renforçant son courage devant le danger au lieu de l'affaiblir. [Plutarque *Vies Parallèles Caton le Jeune* p. 1447] Et si j'avais à le représenter dans son attitude la plus édifiante, ce serait quand il se déchira les entrailles, déjà tout ensanglanté, plutôt que l'épée au poing, comme le firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus terrible que le premier.

NOTES

1. A. Lanly traduit : « Et il résulte de cela que... », ce qui me semble douteux. D. M. Frame : « And this comes about because... ». Je comprends comme lui : le texte dit bien « Et advient *cela*de ce que... ».

2. Montaigne emploie fréquemment, comme ici, le mot « fortune », avec le sens de : hasard, sort, et même destin.

3. Caligula.

4. Ce n'est pourtant pas Caligula, mais Tibère qui aurait eu ce mot.

5. Empereur romain d'origine syrienne, qui fut massacré par ses prétoriens en 222. Il n'avait régné que quatre ans. Antonin Artaud, fasciné par le personnage, a écrit sur lui un ouvrage qui ne manque pas de souffle : *Héliogabale, ou l'anarchiste couronné* Gallimard, coll. *l'Imaginaire* 1979.

6. Montaigne écrit: « s'estant empoisonné, s'en repentit après. » A. Lanly II, p. 265, se contente de reproduire la phrase telle quelle (à l'orthographe près)... Elle est pourtant surprenante! L'épisode provient de Plutarque *Vies*... XXXIV, p. 1324, où l'on comprend que le poison en question n'en était pas un... heureusement !

7. Il s'agit d'un vers du poète grec Épicharme.

8. Probablement celle de sa chute de cheval, cf. *supra* chap. 6.

Chapitre 14
Comment notre esprit s'embarrasse lui-même

1. C'est une idée amusante que de concevoir un esprit balançant exactement entre deux envies semblables : on est sûr qu'il ne prendra jamais parti, puisque l'inclination et le choix reposent sur une inégalité de valeurs. Si on nous plaçait entre une bouteille et un jambon quand nous avons le même désir de boire et de manger, on n'aurait sans doute pas d'autre solution que de mourir de soif et de faim(1). Pour remédier à ce problème, quand on leur demande d'où vient le choix qui s'opère dans notre esprit entre deux choses qui ne sont pas différentes, et qui fait que dans un grand nombre d'écus nous prenons plutôt l'un que l'autre, alors que nous n'avons aucune raison de le préférer, les Stoïciens répondent que ce mouvement de l'esprit est spécial et en dehors de nos habitudes, qu'il provient en nous d'une impulsion étrangère, accidentelle et fortuite. On pourrait dire plutôt, il me semble, qu'aucune chose ne se présente à nous qui n'ait quelque différence avec les autres, si légère soit-elle ; et que à la vue ou au toucher il y a toujours quelque chose de plus qui nous attire, même imperceptiblement. De même, si on suppose une ficelle également forte en tout point, alors il est absolument impossible qu'elle se rompe, car où commencerait la rupture ? Et qu'elle se rompe partout à la fois, cela ne peut pas se produire naturellement.

Si l'on ajoute encore à cela les propositions de la géométrie, qui conduisent, par la certitude de leurs démonstrations, à conclure que le contenu est plus grand que le contenant, que le centre est aussi grand que sa circonférence, et qu'il existe des lignes s'approchant l'une de l'autre sans jamais se rejoindre ; si l'on ajoute enfin la pierre philosophale et la quadrature du cercle, pour lesquelles la raison et les faits sont si opposés, on tirerait peut-être de tout cela un argument à l'appui du mot hardi de Pline selon lequel « Il n'est rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme(2). »

NOTES

1. On peut rapprocher cela de l'histoire de l'« âne de Buridan », mourant de faim et de soif entre une botte de foin et un seau d'eau...

2. Montaigne avait fait graver cette sentence (latine) sur une des poutres de sa « librairie ».

Chapitre 15
Notre désir est accru par la difficulté

1. Il n'y a aucun argument qui n'ait son contraire, dit la plus sage école philosophique(1). Je ruminais autrefois ce beau mot qu'un auteur ancien allègue comme raison de mépriser la vie : « *Nul bien ne peut nous apporter de plaisir, si ce n'est celui à la perte duquel nous sommes préparés.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* IV] « *Le chagrin est le même quand on perd une chose ou quand on craint de la perdre.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXXVIII] Il voulait dire par là que nous ne pouvons pas vraiment jouir de la vie si nous avons peur de la perdre. Mais on pourrait toutefois dire, à l'inverse, que nous serrons et étreignons ce bien d'autant plus étroitement et avec d'autant plus d'affection que nous savons qu'il est moins sûr, et que nous craignons qu'il ne nous soit enlevé. Car il est évident que, comme le froid renforce l'effet produit par le feu, notre volonté, elle aussi, est aiguisée par l'opposition qu'elle rencontre,

> *Si elle n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain,*
> *Danaé n'aurait jamais été rendue mère par Jupiter;*
>
> [Ovide *Amours* II, 19, v. 27]

et qu'il n'est rien qui soit naturellement aussi contraire à notre goût que la satiété que produit la facilité. « *En toutes choses le plaisir s'accroît en fonction du péril même qui devrait nous en écarter.* » [Sénèque *De Beneficiis* VII, 9]

> *Galla, refuse-toi ; en amour*
> *On est vite rassasié des plaisirs sans tourments.*
>
> [Martial *Épigrammes* IV, 37]

2. Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue décréta que les gens mariés de Lacédémone ne pourraient faire l'amour qu'à la dérobée, et qu'il serait aussi honteux de les trouver couchés ensemble qu'avec d'autres. La difficulté des rendez-vous, la crainte des surprises, la honte du lendemain,

> *Et la langueur et le silence,*
> *Et les soupirs venus du fond de la poitrine.*
>
> [Horace *Épodes* XI, v. 9]

c'est ce qui donne son piquant à la sauce. Combien de jeux très lascifs et plaisants naissent de la façon honnête et pudique de parler des choses de l'amour ! La volupté elle-même cherche à s'exciter par la souffrance. Elle est bien plus forte quand elle est cuisante et quand elle écorche. La courtisane Flora disait qu'elle n'avait jamais couché avec Pompée sans lui laisser les marques de ses morsures.

> *Ils embrassent étroitement l'objet de leur désir,*
> *Le font souffrir et plantent leurs dents dans les lèvres délicates ;*
> *De secrets aiguillons les poussent à blesser ce qui fait en eux*
> *Lever ces germes de fureur.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, 1079]

Il en va ainsi dans tout : la difficulté donne du prix aux choses.

3. Les habitants de la région d'Ancône font plus volontiers leurs vœux à Saint-Jacques de Compostelle et ceux de Galice à Notre-Dame de Lorette ; à Liège on fait grand cas des bains de Lucques, et en Toscane, de ceux de Spa. On ne voit guère de Romains à l'école d'escrime de Rome, qui est pleine de

Français. Le grand Caton, tout comme nous autres, éprouva du dégoût pour sa femme tant qu'elle fut la sienne, et la désira quand elle fut à un autre.

4. Je me suis débarrassé, en l'envoyant au haras, d'un vieux cheval dont on ne pouvait venir à bout quand il sentait l'odeur des juments ; la facilité l'a rapidement rassasié de celles qu'il y a trouvées, mais quand il s'agit d'étrangères, et pour la première qui passe le long de son box, il revient à ses insupportables hennissements et à ses chaleurs furieuses — comme auparavant. Notre désir méprise et ignore ce qu'il a sous la main, pour mieux courir après ce qu'il n'a pas.

Il néglige ce qu'il a sous la main,
Et tend la main vers ce qui lui échappe.

[Horace *Satires* I, 2, 108]

Nous interdire quelque chose, c'est nous en donner envie.

Si tu ne fais garder ta belle,
Elle cessera bientôt d'être à moi.

[Ovide *Amours* II, 19, v. 47]

Et nous l'abandonner tout à fait, c'est nous amener à la mépriser. Le manque et l'abondance aboutissent au même inconvénient.

Tu te plains d'avoir trop, et moi de manquer.

[Térence *Oeuvres complètes Phormion* I, 3, v. 10]

5. Le désir et la jouissance nous tourmentent de la même façon. La rigueur des maîtresses est ennuyeuse, mais leur complaisance et leur facilité le sont, à vrai dire, encore plus, parce que le mécontentement et la colère naissent de l'estime que nous éprouvons pour la chose désirée, aiguisent l'amour, et le réchauffent ; mais la satiété engendre le dégoût : c'est un sentiment vague, flou, las et endormi.

Si une femme veut régner longtemps sur son amant,
Qu'elle le dédaigne ; amants, faites les dédaigneux,
Et vous verrez venir à vous celle qui vous repoussait hier.

[Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* II, 19, v. 33]

6. Pourquoi Poppée(2) imagina-t-elle de masquer les beautés de son visage, sinon pour en accroître la valeur aux yeux de ses amants ? Pourquoi a-t-on voilé jusque sous les talons ces beautés que chacun désire montrer, que chacun désire voir ? Pourquoi recouvrent-elles de tant d'obstacles, les uns par-dessus les autres, ces endroits où réside principalement notre désir et le leur ? Et à quoi servent ces gros bastions(3), dont les femmes de chez nous viennent de protéger leurs flancs, sinon à leurrer nos appétits, et nous attirer à elles en nous éloignant ?

Elle fuit vers les saules, mais veut être vue auparavant.

[Virgile *Bucoliques* III, v. 65]

Elle fait parfois de sa robe un rempart contre mes entreprises.

[Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* 15, v. 6]

7. À quoi sert l'art de cette pudeur virginale, cette froideur réservée, cette mine sévère, cette ignorance ostensible des choses qu'elles connaissent mieux que nous qui les en instruisons, sinon pour accroître

notre désir de vaincre, de dominer, et de faire plier devant nos appétits toute cette cérémonie, et tous ces obstacles ? Car il n'y a pas que du plaisir, il y a aussi de la gloire à affoler et débaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et soumettre à la loi de notre ardeur une gravité fière et exemplaire. Il est glorieux, dit-on en effet, de triompher de la réserve, de la chasteté, de la modération ; et si l'on déconseille aux dames ces qualités-là, on les trahit et se trahit soi-même. Il faut croire que leur cœur en frémit d'effroi, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles en ressentent de la haine envers nous, et qu'elles ne cèdent à notre insistance que par la force. La beauté, si puissante soit-elle, ne peut se faire apprécier sans en passer par là. Voyez ce qui se passe en Italie, où il y a encore plus de beauté à vendre, et de la plus élégante : il faut qu'elle cherche pourtant d'autres moyens étrangers et d'autres procédés pour se rendre agréable. Et en vérité, quoi qu'elle fasse quand elle est vénale et publique, elle demeure faible et languissante. C'est que même dans les choses vertueuses, entre deux effets semblables, nous tenons néanmoins pour le plus beau et le plus noble celui pour lequel nous rencontrons le plus d'obstacles et de dangers.

8. C'est un effet de la Providence divine que de permettre à sa sainte Église d'être agitée comme nous la voyons par tant de troubles et d'orages, afin d'éveiller par ce contraste les âmes pieuses, et leur faire quitter l'oisiveté et le sommeil où les avait plongées une si longue tranquillité. Si nous mettons en balance la perte que nous subissons du fait du grand nombre de ceux qui se sont dévoyés, et le gain que nous procure le fait d'avoir repris notre haleine et de voir notre zèle et nos forces ressuscités à l'occasion de ce combat, je me demande si l'utilité ne surpasse pas le dommage. Nous avons cru attacher plus fermement le nœud de nos mariages, en supprimant tout ce qui permettrait de les dissoudre ; mais le nœud de la volonté et de l'affection s'est défait et relâché d'autant que celui de la contrainte s'est resserré. Au contraire, ce qui tint si longtemps les mariages en honneur, et assura leur sécurité, à Rome, ce fut la liberté de les rompre accordée à qui le voulait : les Romains s'attachaient d'autant plus à leurs femmes qu'ils pouvaient les perdre. Et alors qu'on pouvait divorcer en toute liberté, il se passa cinq cents ans et plus avant que quelqu'un ne le fît.

> *Ce qui est licite n'a pas de charme ; ce qui est interdit nous excite.*
> [Ovide *Amours* II, 19, v. 3]

9. On pourrait citer à ce propos l'opinion d'un Ancien(4) disant que les supplices renforcent les vices plutôt qu'ils ne les affaiblissent ; qu'ils n'engendrent pas l'envie de bien faire, car c'est là l'œuvre de la raison et de l'éducation, mais seulement le souci de ne pas être pris à faire le mal.

Le mal qu'on croyait éradiqué, au contraire, se répand(5).

Je ne sais pas si cela est vrai ; mais ce que je sais par expérience, c'est que jamais société ne se trouva réformée par ce moyen-là. L'ordre et les bonnes règles dans la conduite des gens dépendent d'autre chose.

10. Les historiens grecs(6) racontent que les Agrippéens, voisins des Scythes, vivent sans avoir de verges ni de bâtons pour frapper, et que non seulement personne n'essaie de les attaquer, mais que quiconque se réfugie auprès d'eux est en sûreté du fait de leur vertu et de la sainteté de leur existence, et que personne n'ose porter la main sur lui. On recourait d'ailleurs à ces gens-là pour régler les différends qui s'élevaient entre les hommes des autres pays. Il est un peuple où la clôture des jardins et des champs que l'on veut protéger est faite d'un fil de coton, et elle est bien plus sûre et plus stricte que nos fossés et nos haies(7).

11. « *Les serrures attirent les voleurs ; le cambrioleur passe devant les maisons ouvertes sans y*

entrer. » [Sénèque, *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXVIII.] Qu'il soit facile d'entrer dans ma maison la protège peut-être, entre autres moyens, des violences de nos guerres civiles. La défense attire l'entreprise, et la défiance attire le mauvais coup. J'ai affaibli les desseins des soldats en ôtant à leurs exploits tout risque et toute raison d'en tirer gloire, ce qui d'ordinaire leur sert de prétexte et d'excuse. Ce que l'on fait courageusement est toujours honorable, en un temps où il n'y a plus de justice. Je leur rends la conquête de ma maison facile et trompeuse : elle n'est fermée pour personne qui vient frapper à sa porte. Elle n'a pour tout gardien qu'un portier, à l'ancienne mode ; il ne sert pas tant à défendre ma porte qu'à l'offrir avec plus d'élégance et de grâce. Je n'ai pour tout garde ou sentinelle que les astres.

12. Il n'est pas bon pour un gentilhomme de se montrer sur la défensive, s'il ne l'est pas totalement, car celui qui est ouvert d'un côté l'est partout. Nos pères n'ont pas songé à bâtir des places fortifiées : les moyens d'attaquer et de prendre par surprise nos maisons — je veux dire sans canons ni armée — augmentent tous les jours, plus que ceux de les conserver. C'est de ce côté-là que les esprits s'aiguisent : l'invasion intéresse tout le monde, la défense, seulement les riches. Ma maison était fortifiée pour son temps ; mais je n'y ai rien ajouté, et je craindrais aujourd'hui que sa force ne se retournât contre moi. Ajoutez à cela qu'en une époque paisible on a tendance à rendre les maisons plus ouvertes, et qu'il est à craindre, si elles sont prises, qu'on ne puisse les reprendre. Il est d'ailleurs difficile de les rendre sûres, car en matière de guerres intestines, même votre valet peut être du parti que vous redoutez, et quand la religion devient un prétexte, même les liens de parenté ne sont plus fiables, sous couvert de justice. Ce ne sont pas les finances publiques qui vont entretenir nos garnisons domestiques : elles s'y épuiseraient. Et nous ne pouvons le faire sans nous ruiner nous-mêmes, ou de façon plus mauvaise et plus injuste encore, sans ruiner le peuple. Le mal ne serait donc guère pire que son remède ! Et d'ailleurs, si vous y perdez quelque chose, vos amis eux-mêmes passent leur temps, plutôt qu'à vous plaindre, à blâmer votre manque de vigilance et de précautions, votre méconnaissance ou votre laisser-aller quant aux devoirs de votre profession.

13. Le fait que tant de maisons bien gardées ont été prises, alors que la mienne est encore sauve, me fait soupçonner qu'elles ont été prises parce qu'elles étaient gardées : cela suscite l'envie et donne des raisons à l'assaillant. Toute protection a quelque côté guerrier. Quelqu'un pourra bien envahir ma maison, si Dieu le veut ; mais il est sûr que je ne l'y appellerai pas. C'est la retraite où je viens me reposer des guerres. J'essaie de soustraire ce petit coin à la tourmente des affaires publiques, de même que je leur soustrais un petit coin de mon âme. Notre guerre a beau changer de forme, se démultiplier et se diversifier en nouveaux partis(8), quant à moi je ne bouge pas. Alors qu'il est tant de maison fortifiées, moi seul, que je sache en France(9), de ma condition, ai confié simplement au ciel la protection de la mienne. Et je n'en ai jamais ôté ni vaisselle d'argent ni titre de propriété, ni tapisserie. Je ne veux ni avoir peur, ni me sauver à demi. Si une confiance totale mérite la faveur divine, alors elle m'accompagnera jusqu'au bout ; sinon, j'ai bien assez vécu pour rendre ma vie remarquable et digne d'être conservée. Comment cela ? Mais voilà bien trente ans que ça dure...(10)

NOTES

1. Montaigne avait fait graver cette sentence de Sextus Empiricus en latin sur une des poutres de sa « librairie ».

2. Maîtresse de Néron, sur qui elle eut beaucoup d'influence jusqu'à ce qu'il la tue, en 65 av. J.-C.

3. La mode récente alors des « vertugadins » ou jupes maintenues par des armatures de fer ou de bois.

4. On trouve cette idée dans Sénèque, *Épîtres* LXXXIII.

5. Rutilius Namatianus, poète latin né en Gaule, au Ve s., *Itinerarium* I, 397.

6. En l'occurrence, il s'agit d'Hérodote, *L'Enquête* IV, 23.

7. Tiré de Gomara, *Histoire Générale des Indes Occidentales*... III, 30.

8. Allusion probable aux luttes de la « Ligue » contre Henri IV qui, on le sait, dut entrer en guerre et finalement se convertir au catholicisme en 1589.

9. Le texte de 1595 a omis « en France ».

10. On considère généralement que ces « trente ans » sont ceux écoulés depuis le début des « troubles », vers 1560.

Chapitre 16
Sur la gloire

1. Il y a le nom et la chose : le nom, c'est un mot(1) qui désigne et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ni quelque chose de concret : c'est un élément étranger associé à la chose et extérieur à elle. Dieu qui est la plénitude en soi, et le comble de toute perfection, ne peut pas être plus qu'il n'est, il ne peut pas s'accroître en tant que tel ; mais son nom, lui, peut être augmenté, il peut s'accroître, par la bénédiction et les louanges que nous adressons à ses manifestations extérieures. Et puisque ces louanges ne peuvent être incorporées à son Être — qui ne peut s'augmenter de quelque Bien que ce soit — nous les attribuons donc à son nom, qui est l'élément extérieur le plus proche de Lui. Voilà pourquoi c'est à Dieu seul qu'honneur et gloire appartiennent ; et rien n'est aussi déraisonnable que de les rechercher pour nous-mêmes, car nous sommes indigents et misérables intérieurement, notre essence est imparfaite, et nécessite une constante amélioration, et c'est à cela que nous devons œuvrer. Nous sommes creux et vides(2) : ce n'est pas de vent et de mots que nous devons nous remplir : nous avons besoin, pour nous réparer, d'une substance plus solide. Bien bête, l'affamé qui chercherait à se procurer un beau vêtement plutôt qu'un bon repas ! Il faut courir au plus pressé. Comme le disent nos prières courantes : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. » C'est de beauté, de santé, de sagesse, de vertu et de qualités essentielles de cette sorte que nous manquons, et les ornements externes devront êtres recherchés plus tard, quand nous aurons pourvu aux choses nécessaires. La théologie traite amplement et pertinemment de ce sujet, mais je n'y suis guère versé.

2. Chrysippe et Diogène ont été les premiers et les plus catégoriques contempteurs de la gloire. Ils disaient que parmi tous les plaisirs, il n'y en avait pas de plus dangereux que celui qui nous vient de l'approbation d'autrui, et qu'il fallait le fuir par-dessus tout. Et c'est vrai que l'expérience nous en fait éprouver bien des perfidies très préjudiciables. Il n'est rien qui corrompe autant les princes que la flatterie, rien par quoi les mauvaises gens se fassent plus facilement une réputation, ni de procédé plus sûr et plus courant pour venir à bout de la chasteté des femmes que de les repaître de louanges. Le premier enchantement que les Sirènes employèrent pour tromper Ulysse était de cette nature :

> *Venez vers nous, venez, ô très louable Ulysse,*
> *Vous le plus grand dont la Grèce s'enorgueillisse(3).*
>
> [Homère *l''Odyssée* XII, 184-185]

3. Ces philosophes-là déclaraient que toute la gloire du monde ne méritait pas qu'un homme de bon sens levât seulement le petit doigt pour l'obtenir. « *Si grande soit-elle, une gloire n'est rien si elle n'est que la gloire.* [Cicéron *De finibus* III, 17] Je dis bien : pour elle seule ; car elle amène souvent dans son sillage bien des avantages pour lesquels elle peut devenir désirable : elle attire sur nous la bienveillance, elle nous rend moins vulnérables aux injures et offenses des autres, et autres choses du même genre.

4. C'était aussi l'un des principaux points de la doctrine d'Épicure : le précepte « Cache ta vie », qui défendait aux hommes de s'embarrasser des charges et affaires publiques, présuppose du même coup le mépris de la gloire, puisque celle-ci n'est que l'approbation donnée par les gens aux actions dont nous nous prévalons. Celui qui nous ordonne de nous cacher, de ne nous soucier que de nous-mêmes, qui ne veut pas que nous soyons connus des autres, veut encore moins que nous soyons honorés et glorifiés par eux. Aussi conseille-t-il à Idoménée(4) de ne jamais régler ses actes sur la réputation ou l'opinion courante, sauf pour éviter les difficultés que le mépris des hommes pourrait à l'occasion lui apporter.

5. Ce sont là des propos tout à fait justes, et sensés, à mon avis. Mais nous sommes, je ne sais comment, ambigus, au point que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas non plus, et que nous ne pouvons nous défaire de ce que pourtant nous condamnons. Examinons les dernières paroles d'Épicure, celles qu'il a proférées en mourant : elles sont nobles et dignes d'un tel philosophe ; mais elles sont pourtant quelque peu marquées par la gloire attachée à son nom, et par ce travers qu'il avait décrié dans son enseignement. Voici la lettre(5) qu'il dicta peu avant son dernier soupir :

ÉPICURE À HERMACHOS, SALUT.

« Ce jour heureux est en même temps le dernier de ma vie, et j'écris cela en proie pourtant à de telles douleurs à la vessie et aux intestins qu'elles ne pourraient être pires. Et pourtant elles sont compensées par le plaisir qu'apporte à mon âme le souvenir de ce que j'ai découvert et de mes discours. Quant à toi, comme le veut l'affection que tu as éprouvée dès ton enfance envers moi et la philosophie, veille à protéger les enfants de Métrodore. »

6. Voilà sa lettre. Et ce qui me fait penser que ce plaisir qu'il dit ressentir à l'idée de ses découvertes concerne quelque peu la réputation qu'il espérait en obtenir après sa mort, c'est que, dans les dispositions de son testament, il veut qu'Aminomachos et Thimocratès, ses héritiers, fournissent chaque mois de janvier, pour la célébration de son anniversaire, les frais prescrits pas Hermachos, ainsi que pour la dépense occasionnée pour traiter les philosophes, ses amis, rassemblés le vingtième jour de la lunaison pour honorer sa mémoire et celle de Métrodore.

7. Carnéade a été le chef de file du point de vue opposé : il prétendait que la gloire était désirable en elle-même, de même que nous nous attachons à notre postérité, sans en avoir connaissance ni jouissance. Cette opinion n'a pas manqué d'être la plus couramment suivie, comme le sont volontiers celles qui correspondent le mieux à nos penchants. Aristote la met au premier rang des biens extérieurs : « Évite, dit-il, considérant que les deux extrêmes sont mauvais, de rechercher la gloire tout comme de la fuir. » Je crois que si nous avions conservé les livres que Cicéron a écrits sur ce sujet, nous en apprendrions de belles, car cet homme là fut si entiché de cette passion que, s'il l'eût osé, il serait, je crois, volontiers tombé dans les excès où tombèrent d'autres, et eût considéré que la vertu elle-même n'était désirable que pour l'honneur qu'elle entraîne à sa suite.

> *La vertu est peu différente de l'obscure mollesse.*
>
> [Horace *Odes* IV, 9, v. 29]

Et c'est une opinion si fausse que je suis fâché qu'elle ait jamais pu se faire jour dans l'esprit d'un homme qui eut l'honneur de porter le nom de philosophe. Si cela était vrai, il ne faudrait faire preuve de vertu qu'en public. Et nous n'aurions que faire de tenir en règle et en ordre les mouvements de l'âme, où est le véritable siège de la vertu, que pour autant qu'ils doivent être connus des autres.

8. Ne s'agit-il donc que de commettre des fautes de façon habile et subtile ? « Si tu sais, dit Carnéade, qu'un serpent est caché là où, sans y penser, vient s'asseoir celui dont tu espères la mort pour en tirer profit, tu te conduis mal si tu ne l'en avertis. Et cela d'autant plus que ton attitude ne sera connue que de toi-même. Si nous ne nous fixons pas à nous-même l'obligation de bien faire, si l'impunité nous semble juste, à combien de sortes de vilenies nous laisserons-nous aller chaque jour ? Ce que S. Peduceus fit, en rendant scrupuleusement à C. Plotius ce que celui-ci lui avait confié de ses richesses, chose que j'ai faite souvent aussi, je ne trouve pas cela aussi louable que j'aurais trouvé exécrable d'y avoir manqué(6). Et je trouve bon à rappeler de nos jours l'exemple de P. Sextilius Ruffus, auquel Cicéron reproche d'avoir

recueilli un héritage contre sa conscience : cet héritage n'était pas contraire aux lois, il était même prévu par les lois. Un étranger, qui espérait ainsi obtenir sa part dans une succession reposant sur un faux testament, fit un jour appel à M. Crassus et Q. Hortensius, à cause de leur autorité et de leur influence, et contre un certain pourcentage. Ceux-ci se contentèrent ne pas cautionner le faux document, mais ne refusèrent pas d'en tirer quelque profit : ils étaient assez couverts s'ils se tenaient à l'abri des accusateurs, des témoins, et des lois. « *Qu'ils se souviennent que Dieu est leur témoin, c'est-à-dire, comme je le pense, leur propre conscience.* » [Cicéron *De Officiis* III, 10]

9. La vertu est une chose bien vaine et bien frivole si elle tire sa valeur de la gloire. Il ne servirait à rien dans ce cas de lui donner une place à part, et de la distinguer du hasard, car est-il quelque chose de plus fortuit que la réputation ? « *Il est sûr que la Fortune règne sur toutes choses ; elle attribue la gloire ou l'ombre à son gré, plutôt que selon le vrai mérite.* » [Salluste *Histoires (fragments)* VIII] Le fait que nos actes soient connus et vus de tous relève purement du hasard. C'est le sort qui nous attribue la gloire, selon son bon plaisir. Je l'ai vue souvent précéder le mérite, et souvent outrepasser de beaucoup le mérite lui-même. Celui qui le premier observa que l'ombre et la gloire se ressemblent fit en cela bien mieux qu'il ne le pensait. Ce sont toutes deux des choses extrêmement vaines : l'ombre précède aussi souvent le corps, et souvent elle est beaucoup plus grande que lui.

10. Ceux qui enseignent aux nobles qu'il ne faut rechercher que l'honneur dans la vaillance, « *comme si une action qui n'est pas célèbre ne pouvait être honorable* » [Cicéron *De Officiis* I, 4], quel résultat obtiennent-ils, sinon celui de leur apprendre à ne jamais prendre de risques, si on ne les voit pas, et de bien s'assurer qu'il y ait des témoins qui puissent rapporter leurs hauts faits, quand il se présente pourtant mille occasions de se distinguer sans que l'on puisse être remarqué ? Combien d'exploits personnels demeurent noyés dans la cohue d'une bataille ? Quiconque s'amuse à observer ainsi les autres pendant la mêlée ne s'y implique guère lui-même, et produit contre lui-même le témoignage qu'il donne du comportement de ses compagnons !

11. « *Une âme sage et vraiment grande, place dans les actes, et non dans la gloire, ce que nous recherchons le plus de par notre nature : l'honneur.* » [Cicéron *De Officiis* I, 19] Toute la gloire que j'attends de ma vie, c'est de l'avoir vécue tranquillement. Tranquillement, non selon Métrodore, ou Arcésilas, ou Aristippe, mais selon moi. Puisque la philosophie n'a su trouver aucune voie vers la tranquillité qui soit valable pour tous, que chacun la cherche pour son propre compte !

12. Alexandre et César doivent-ils leur immense réputation à autre chose qu'au hasard ? Combien d'hommes dont nous n'avons plus aucune idée a-t-il fait passer à la trappe, alors qu'ils commençaient leur ascension, et qui pourtant y mettaient la même détermination qu'eux, et auraient triomphé si le mauvais sort ne les eût arrêtés tout net, à l'origine même de leur entreprise ? Au milieu de tant de dangers, je ne me souviens pas d'avoir lu que César ait jamais été blessé ; mille autres sont morts dans des périls moindres que le moindre de ceux qu'il a affrontés... On n'est pas toujours en haut d'une brêche, ou à la tête d'une armée sous l'œil de son général, comme sur une estrade. On est surpris entre la haie et le fossé ; il faut tenter un coup contre un poulailler ; il faut déloger quatre misérables arquebusiers d'une grange ; il faut s'écarter seul de la troupe et agir seul en fonction des nécessités de l'instant. Et si l'on y prend garde, on s'apercevra, à mon avis, que l'expérience montre que les occasions les moins exaltantes sont justement les plus dangereuses, et que dans les guerres que notre époque a connues, ont péri plus de gens de bien dans des circonstances anodines et sans gravité, comme dans la contestation de quelque bicoque, que dans des lieux dignes et honorables.

13. Celui qui tient sa mort pour mal employée si elle ne se produit pas dans des circonstances remarquables, au lieu de rendre sa mort illustre, obscurcit plutôt sa vie, car il laisse échapper ce faisant bien des occasions justifiées de prendre des risques. Et toutes les vraies occasions sont suffisamment illustres, si la conscience de chacun les lui claironne suffisamment. « *Notre gloire est ce qu'en témoigne notre conscience*(7). »

14. Celui qui n'est un homme de bien que parce qu'on le saura, et parce qu'on aura plus d'estime pour lui quand on l'aura appris, qui ne veut bien faire qu'à la condition que sa vertu vienne à la connaissance des hommes, celui-là n'est pas un homme dont on puisse tirer bien des services.

Il me semble que durant l'hiver suivant,
Roland fit des exploits dignes qu'on s'en souvienne,
Mais si bien gardés jusqu'ici que je n'y suis pour rien
Si je ne les raconte pas, car Roland
Était plus vif à faire de grandes choses
Qu'à les raconter ensuite, et ses exploits
N'ont jamais été divulgués
Sauf quand ils eurent des témoins.

[Arioste *Roland Furieux* XI, 81]

15. Il faut aller à la guerre pour y faire son devoir, et en attendre cette récompense, qui ne peut manquer d'accompagner toute belle action, pour occulte qu'elle soit, et même les pensées vertueuses : le contentement qu'une conscience bien formée ressent intimement d'avoir bien agi. Il faut être courageux pour soi-même, et pour cet avantage que comporte le fait d'avoir un cœur ferme et solide, face aux assauts du hasard.

La vertu ignore les échecs honteux,
Elle brille d'un éclat sans mélange ;
Elle ne prend ni ne quitte les faisceaux consulaires
Au gré des passions populaires.

[Horace *Odes* III, 2, vv. 17 sq]

16. Ce n'est pas pour se montrer que l'âme doit jouer son rôle, c'est à l'intérieur de nous, là où seuls nos propres yeux peuvent pénétrer ; là, elle nous protège de la peur de la mort, des souffrances et même de la honte ; là, elle nous renforce contre la perte de nos enfants, de nos amis, de notre fortune. Et quand l'opportunité s'en présente, elle nous mène aussi aux périls de la guerre. « *Non pour un quelconque profit, mais pour l'honneur qui s'attache à la vertu elle-même.* » [Cicéron *De finibus* I, 10] Ce profit est bien plus grand, et plus digne d'être attendu et espéré que l'honneur et la gloire, qui ne sont pas autre chose qu'un jugement favorable porté sur nous.

17. Il faut trier une douzaine d'hommes sur toute une population pour établir un jugement sur un arpent de terre, et pour juger de nos penchants et de nos actions, ce qui est bien la chose la plus difficile et la plus importante qui soit, nous nous en remettons à la foule et à la populace, mère de l'ignorance, de l'injustice et de l'inconstance ! Est-il raisonnable de faire dépendre la vie d'un sage du jugement des fous ?« *Quoi de plus insensé, quand on méprise les gens pris un par un, que de les estimer lorsqu'ils sont ensemble ?* » [Cicéron *Tusculanes* V, 36]
Quiconque cherche à plaire aux gens n'en a jamais fini : c'est une cible informe et sur laquelle on n'a aucune prise. « *Rien n'est moins prévisible que les jugements de la foule.* [Tite-Live *Annales ou Histoire romaine* XXI, 34]

18. Démétrios(8) disait plaisamment de la voix du peuple qu'il ne faisait pas plus de cas de celle qui lui sortait par le haut que de celle qui lui sortait par le bas. Et en voici un autre qui dit encore ceci :

« *J'estime quant à moi qu'une chose, même si elle n'est pas honteuse, semble l'être, si elle est louée par la foule.* » [Cicéron *De finibus* II, 15]

19. Aucune habileté, aucune souplesse d'esprit ne pourraient conduire nos pas à la suite d'un guide si hésitant et si incertain. Au milieu de cette confusion de bruits et de on-dit populaires qui ne sont que du vent, et qui pourtant nous poussent, aucune route valable ne peut être tracée. Ne nous proposons donc pas un but aussi flou et changeant : marchons avec constance en suivant la raison. Et que l'approbation publique nous suive en cela si elle veut : comme elle est entièrement soumise au hasard, nous n'avons aucune raison d'espérer la trouver autrement que de cette façon. Quand bien même je ne suivrais pas le droit chemin parce qu'il est droit, je le suivrais parce que je sais par expérience qu'au bout du compte, c'est généralement le meilleur et le plus utile. « *La Providence a fait aux hommes ce présent de rendre les choses honnêtes les plus profitables* » [Quintilien *Institution Oratoire* I, 12] Le marin de l'Antiquité parlait ainsi à Neptune, au milieu d'une grande tempête : « Ô Dieu, sauve-moi si tu veux, perds-moi si tu veux ; mais je maintiendrai toujours droit mon gouvernail. » Dans ma vie, j'ai vu mille hommes souples, ambigus, hypocrites, et dont nul ne doutait qu'ils étaient des hommes du monde bien plus malins que moi, se perdre là où moi je me suis sauvé :

> *J'ai ri de voir que les ruses pouvaient quelquefois échouer.*
> [Ovide *Héroïdes* I, 18]

20. Partant pour sa glorieuse expédition en Macédoine, Paul-Émile conseilla avant tout au peuple de Rome d'avoir à tenir sa langue à propos de ses actions pendant son absence. C'est que la liberté des jugements est un grave inconvénient pour les grandes affaires. Et chacun d'entre nous n'a pas la fermeté de Fabius [Cunctator] face à l'opinion populaire, hostile et même injurieuse ! Il préféra laisser sa renommée en proie aux vaines fantaisies des hommes plutôt que de moins bien exercer sa charge afin d'obtenir une bonne réputation et l'approbation populaire. Il y a je ne sais quelle douceur naturelle à se sentir l'objet de louanges, mais nous lui attribuons beaucoup trop d'importance.

> *Je ne redoute pas les louanges, je n'y suis pas insensible,*
> *Mais ce que je refuse c'est que le but final d'une bonne conduite*
> *Soit « Bravo ! Très bien ! »*
> [Perse *Satires* I, 47]

21. Je ne me soucie pas tant de ce que je suis pour autrui que de ce que je suis pour moi-même. Je veux être riche de mon fait, et non par emprunt. Les autres ne voient les événements et les apparences que de l'extérieur, et chacun de nous peut faire bonne mine au dehors, alors qu'il est au dedans plein de fièvre et d'effroi. Ils ne voient pas mon cœur, ils ne voient que mes attitudes. On a raison de critiquer l'hypocrisie de la guerre ; car est-il rien de plus aisé pour un malin que d'échapper au danger, et de faire le méchant, alors que son cœur est plein de mollesse ? Il y a tant de façons d'éviter de prendre personnellement des risques, que nous aurons trompé mille fois notre monde avant de nous engager dans un danger ; et même alors que nous y sommes empêtrés, nous saurons bien encore cette fois cacher notre jeu en affichant un visage serein et en parlant d'une voix assurée bien que notre âme soit tremblante au fond de nous. Et si l'on disposait de l'anneau de Platon, qui rendait invisible celui qui le portait au doigt quand on le tournait vers la paume, on verrait que bien des gens se cachent souvent là où il faut se montrer, et se repentent de se trouver dans un lieu si honorable alors que, par nécessité, ils font montre d'une belle assurance.

> *Qui, sinon le malhonnête et le menteur, est sensible*
> *à la fausse louange et craint la calomnie ?*
> [Horace *Épîtres* I, 16, vv. 39-40]

Voilà pourquoi tous ces jugements fondés sur des apparences extérieures sont extrêmement incertains et douteux. Il n'est pas de témoin plus sûr que chacun pour soi.

22. Et quand elle est méritée, combien de serviteurs sont associés à notre gloire ? Celui qui se tient ferme dans une tranchée découverte, que fait-il d'autre que ce que font devant lui cinquante pauvres éclaireurs qui lui ouvrent le passage, et le couvrent de leur corps pour cinq sous par jour ?

> *Refuse les condamnations de Rome la turbulente,*
> *N'essaie pas de réformer son injuste balance ;*
> *Ne te cherche pas en dehors de toi.*
>
> [Perse *Satires* I, 5]

23. Ce que nous appelons rehausser notre nom consiste à l'étendre et le répandre dans de nombreuses bouches ; nous voulons qu'il y soit bien reçu, et que son accroissement lui soit profitable : c'est ce qu'il peut y avoir de plus excusable dans ce dessein. Mais l'excès, dans cette maladie, va jusqu'au point où certains cherchent à faire parler d'eux de quelque façon que ce soit. Trogue-Pompée(9) dit d'Hérostrate(10), et Tite-Live de Manlius Capitolin(11), qu'ils étaient plus désireux d'une grande réputation plutôt que d'une bonne. C'est là un défaut ordinaire... Nous sommes plus soucieux de savoir si l'on parle de nous que de la façon dont on en parle, et il nous suffit de savoir que notre nom est dans la bouche des gens, peu importe de quelle façon. Il semble qu'être connu soit une façon de mettre sa vie et sa durée à la garde d'autrui. En ce qui me concerne, je considère que je ne suis que chez moi, et pour cette autre face de ma vie qui loge dans la connaissance qu'en ont mes amis, à la considérer toute nue et simplement en elle-même, je sais bien que je n'en ressens le bénéfice et la jouissance que par la vanité de l'idée que je m'en fais. Et quand je serai mort, cette idée m'importera encore bien moins, et je perdrai pour de bon l'usage des véritables avantages qui, parfois, en dérivent : je n'aurai plus de prise par où saisir la réputation, ni elle d'endroit par où elle puisse me toucher ou même parvenir jusqu'à moi.

24. Dois-je m'attendre à ce que mon nom connaisse un jour la gloire ? Tout d'abord, je n'ai pas de nom qui soit vraiment le mien : des deux que j'ai, l'un est commun à toute ma race, et même encore à d'autres : il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se nomme « Montaigne » ; une autre en Bretagne ; et en Saintonge on trouve des « de la Montaigne ». Le déplacement d'une seule syllabe mêlera nos destins, de telle sorte que je prendrai part à leur gloire, et eux, peut-être à ma honte. D'ailleurs, les miens se sont autrefois appelés « Eyquem », nom d'une maison encore connue en Angleterre. Quant à mon autre nom, il appartient à quiconque aura envie de le prendre... Ainsi un crocheteur sera-t-il peut-être honoré à ma place ? Et quand j'aurais une marque qui me soit propre, que pourrait-elle bien désigner quand je n'y serai plus ? Pourrait-elle indiquer et mettre en valeur le néant ?

> *Si la postérité me loue, la pierre de mon tombeau*
> *En pèsera-t-elle moins lourd sur mes os ?*
> *De mes mânes, de mon tertre, de ma cendre fortunée,*
> *Des violettes surgiront-elles ?*
>
> [Perse *Satires* I, 37]

Mais de cela j'ai déjà parlé ailleurs(12).

25. Au demeurant, dans toute bataille où dix mille sont estropiés ou tués, il n'en est pas quinze dont on parlera. Il faut qu'une grandeur particulièrement éminente, ou quelque conséquence importante, lui ait été associée par le fait du hasard, pour qu'une action personnelle prenne de la valeur ; et non seulement celle d'un arquebusier, mais même celle d'un chef. Car en vérité, tuer un homme, ou deux, ou dix, et faire courageusement face à la mort, si ce n'est pas rien pour nous, car il y va de nous-mêmes, pour le reste du

monde ce sont là des choses tellement ordinaires, on voit cela tellement tous les jours, et il en faut tellement pour produire un effet notable, que nous ne pouvons en attendre aucune renommée particulière.

C'est une chose qui arrive à bien d'entre nous,
Banale, et parmi les innombrables faits dus au hasard.

[Juvénal *Satires* XIII, 9]

26. Parmi tant de milliers d'hommes morts depuis quinze cents ans en France, les armes à la main, il n'y en a pas cent dont nous ayons eu connaissance. Ce n'est pas seulement la mémoire des chefs qui est ensevelie, mais celle des batailles et des victoires également. Les destinées de plus de la moitié du monde, faute de registre où les consigner, sont demeurées telles quelles, et se sont évanouies sans parvenir à la durée. Si j'avais en ma possession les événements inconnus, je crois qu'ils supplanteraient facilement ceux qui sont connus, dans tous les cas. Comment se peut-il que chez les Romains eux-mêmes, sans parler des Grecs, parmi tant d'écrivains et de témoins, tant de rares et nobles exploits, si peu soient parvenus jusqu'à nous ?

A peine si un léger souffle porte leur renommée jusqu'à nous.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, 646]

Ce sera déjà bien si dans cent ans on se souvient, en gros, qu'à notre époque il y eut des guerres civiles en France !

27. Les Lacédémoniens offraient des sacrifices aux Muses avant de se lancer dans une bataille, pour que leurs exploits fussent bien et dignement écrits : ils estimaient que c'était là une faveur divine, et peu commune, que les belles actions aient des témoins capables de leur donner vie et d'assurer leur pérennité. Pouvons-nous croire qu'à chaque arquebusade que nous essuyons, à chaque danger que nous courons, il y ait aussitôt un greffier pour les enregistrer ? Et même si cent greffiers consignaient cela, leurs commentaires ne dureraient pas plus de trois jours, et personne n'en saurait rien. Nous ne possédons même pas la millième partie des écrits des Anciens ; c'est le hasard qui leur donne vie, une vie courte ou longue selon la faveur qu'il leur témoigne, et de ce que nous possédons, nous pouvons à bon droit nous demander si ce n'est la plus mauvaise part, puisque nous ne savons rien du reste. On ne fait pas des livres d'histoire avec des choses insignifiantes : il faut avoir été le bâtisseur d'un empire ou d'un royaume, avoir gagné cinquante-deux batailles rangées, toujours en état d'infériorité — comme César. Dix mille bons compagnons d'armes et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite, vaillamment et courageusement, dont les noms n'ont pas duré plus longtemps que n'ont vécu leurs femmes et leurs enfants.

Eux que l'oubli a recouvert de son obscurité.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* V, v. 302]

28. De ceux-là même que nous avons vu agir courageusement, et qui y sont restés, on ne parle pas plus, deux ou trois mois plus tard, que s'ils n'avaient jamais existé. Celui qui examinera avec précision et en toute équité quels sont les gens et les faits dont la gloire passe dans la mémoire des livres trouvera que pour notre siècle, il y a fort peu d'actions et fort peu de personnes qui puissent y prétendre. Combien avons-nous vu d'hommes valeureux survivre à leur propre réputation, et qui ont dû supporter de voir s'éteindre sous leurs yeux l'honneur et la gloire fort justement acquis dans leurs jeunes années ! Et pour trois ans de cette vie chimérique et imaginaire, allons-nous perdre notre vraie vie, notre vie essentielle, et nous engager à une mort perpétuelle ? Les sages fixent un but plus beau et plus juste à une si importante entreprise.

« *La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite.* [Sénèque *Épîtres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXXI]

« *Le fruit d'un devoir, c'est le devoir lui-même.* [Cicéron *De finibus* II, XII]

29. On pourrait peut-être excuser un peintre ou un artisan, ou encore un rhétoricien ou un grammairien, de s'efforcer de se faire un nom par ses ouvrages. Mais les actions vertueuses sont trop nobles par elles-mêmes pour avoir à rechercher un autre salaire que celui de leur propre valeur — et notamment pour rechercher cette valeur dans la vanité des jugements des hommes. Cette attitude erronée peut toutefois être utile à la société pour contenir les hommes dans les limites de leur devoir : si elle contribue à amener le peuple vers la vertu, et si les princes sont touchés de voir le monde entier bénir la mémoire de Trajan et exécrer celle de Néron, s'ils sont impressionnés de voir le nom de ce grand pendard, autrefois si effrayant et si redouté, maudit et outragé très librement par le premier écolier qui s'intéresse à lui — alors qu'elle se développe hardiment, et qu'on l'entretienne parmi nous le plus qu'on le pourra.

30. Platon, qui employait tous les moyens pour rendre vertueux les citoyens de sa « République », leur conseille aussi de ne pas mépriser la bonne réputation et l'estime populaire. Et il dit aussi que par quelque inspiration divine les méchants eux-mêmes savent souvent distinguer très justement les bons des mauvais, aussi bien dans les paroles que dans les idées. Cet auteur et son maître(13) avec lui, sont de merveilleux et hardis ouvriers pour introduire les opérations et les révélations divines partout où la capacité humaine fait défaut. Et c'est peut-être pour cela que Timon injuriait Platon en l'appelant « le grand fabricant de miracles ». « *Comme les poètes font appel à un dieu quand ils ne savent pas comment dénouer leur intrigue.* » [Cicéron *De natura deorum* I, 20]

31. Puisque les hommes sont incapables de se payer d'une vraie monnaie, qu'on y emploie donc aussi de la fausse. Ce moyen a été pratiqué par tous les législateurs, et il n'est pas de société où l'on ne trouve quelque mélange de vanité cérémonieuse ou d'opinion mensongère qui sert de bride pour maintenir le peuple dans son devoir. C'est pour cela que nombreux sont ceux qui ont des origines fabuleuses, enrichies de mystères surnaturels. C'est cela qui a donné du crédit aux religions bâtardes et a fait qu'elles ont été favorisées par les gens intelligents ; c'est pour cela que Numa(14) et Sertorius(15), pour renforcer la foi de leurs hommes, leur faisaient avaler cette sottise : l'un, que la nymphe Égérie, l'autre, que sa biche blanche, leur apportaient, de la part des dieux, toutes les décisions qu'ils prenaient.

32. L'autorité que Numa donna à ses lois en les plaçant sous le patronage de cette déesse(16), Zoroastre, législateur des Bactriens et des Perses la donna aux siennes sous le nom du dieu Oromasis ; Trismégiste, chez les Égyptiens, invoqua Mercure ; Zamolxis chez les Scythes, Vesta ; Charondas, chez les Chalcides, Saturne ; Minos, chez les Crétois, Jupiter ; Lycurgue, chez les Lacédémoniens, Apollon. Dracon et Solon, chez les Athéniens, Minerve. Toute société a un dieu à sa tête : c'est un faux dieu, sauf celui que Moïse établit pour le peuple de Judée à sa sortie d'Égypte.

33. La religion des Bédouins, comme le dit le Sire de Joinville, stipulait entre autres choses que l'âme de celui qui mourait pour son prince allait rejoindre un autre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : et de ce fait ils risquaient beaucoup plus volontiers leur vie.

> *Ces guerriers bravent le fer, leur courage étreint la mort,*
> *C'est une lâcheté pour eux que de ménager une vie qui doit renaître.*
>
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* I, v. 461]

Voilà bien une croyance salutaire, toute stupide qu'elle soit ! Chaque nation en a plusieurs exemples pour elle-même ; mais ce sujet mériterait un développement à part.

34. Pour dire encore un mot sur mon premier sujet : je ne conseille pas non plus aux Dames d'appeler « honneur » leur devoir « *comme, dans le langage courant on n'appelle "honorable" que ce qui est glorieux pour le peuple.* » [Cicéron *De finibus* II, 15] Leur devoir est l'essentiel, leur honneur n'est que l'écorce. Et je ne leur conseille pas non plus de nous donner cette excuse pour justifier leur refus : car je suppose bien que leurs intentions, leur désir et leur volonté, choses qui ont peu à voir avec l'honneur car il ne s'en voit rien au dehors, sont encore plus réglementées que leurs actes.

> *Elle consent, celle qui ne se refuse que parce qu'il lui est défendu de consentir.*
> [Ovide *Amours* III, 4, v. 4]

35. Envers Dieu comme envers leur conscience, l'offense serait aussi grande d'éprouver du désir que de s'y livrer. Et ce sont des actions par elles-mêmes cachées et secrètes ; il serait donc bien facile d'en dérober quelques-unes à la connaissance d'autrui, sur laquelle repose l'honneur, si elles n'avaient d'autre respect envers leur devoir, et d'affection pour la chasteté en elle-même. Toute personne d'honneur choisit plutôt de perdre son honneur que sa conscience.

NOTES

1. Montaigne écrit « voix ». Faut-il traduire par « parole », « appellation » ? J'emploie « mot » mais ce terme est un peu réducteur. Surtout si l'on remarque, quelques lignes plus loin : « voix et vent ».

2. Montaigne écrit : « tous creux et vuides ». Le statut de « tous » n'est pas clair. Il semble bien que ce soit plutôt un adverbe ici, malgré l'accord. Et dans ce cas, il n'est pas vraiment nécessaire dans le français d'aujourd'hui.

3. Montaigne a traduit ici ces deux vers de l'Odyssée.

4. Le destinataire des Lettres d'Épicure, déjà cité par Montaigne en I, 32, §3 et I, 38 §36.

5. Le texte de cette lettre d'Épicure figure dans Cicéron, *De finibus* II, 30 et dans Diogène Laërce, *Vie et doctrines des philosophesVies...* X, 22.

6. Le texte manuscrit correspondant dans l'« exemplaire de Bordeaux » est le suivant : « je trouveroy execrable qu'il y eut failli. », et il s'agit donc bien de Plotius. Mais les éditeurs de 1595, ayant lu plus haut « j'en ay faict » et « je ne le trouve » qui impliquent Montaigne lui-même, ont de ce fait cru nécessaire de corriger et on écrit : « je trouveroy execrable que nous y eussions failli. » Ma traduction suit le texte de 1595, mais ce « nous » n'est guère dans l'usage de Montaigne pour parler de lui! Je tourne donc la difficulté.

7. Saint Paul, *Épître aux Corinthiens* I, 12. Mais la citation est plutôt dérivée de *La Cité de Dieu* de saint Augustin, I, 19.

8. Philosophe « cynique » (comme Diogène) du 1er siècle.

9. Historien de l'époque d'Auguste, né en Gaule.

10. Ephésien qui se rendit célèbre en incendiant le temple d'Artémis à Éphèse. Capturé, il fut exécuté, et il fut interdit de prononcer son nom sous peine de mort.

11. Il était Consul quand les Gaulois prirent Rome en 392, et parvint à sauver le Capitole. Mais détesté par l'aristocratie parce qu'il soutenait la plèbe, il fut précipité du haut de la Roche Tarpéienne.

12. Dans les « Essais », Livre I, chap. 46, « Des noms ».

13. Socrate.

14. Numa Pompilius (714-767). Il fut le second roi de Rome. D'après Plutarque (*Vies... Numa* XIV) il aurait été le législateur et l'organisateur de la cité.

15. Sertorius : général romain mort en Espagne en 73 av. J.-C. Il était du « parti de Marius » et entra en rébellion contre Pompée. La légende prétend qu'il marchait accompagné d'une biche blanche au moyen de laquelle il communiquait avec les Dieux (Plutarque, *Vies*... *Sertorius* XV).

16. Montaigne ne précise pas laquelle!... Il s'agit peut-être de la Muse que Plutarque (*Vies*... *Numa* VIII, 10 p. 171) évoque en la nommant « Tacita ».

Chapitre 17
Sur la présomption

1. Il est une autre sorte de gloire : c'est la trop bonne opinion que nous nous formons de notre valeur. C'est une affection exagérée que nous nous portons et qui fait que nous avons de nous-mêmes une représentation différente de ce que nous sommes réellement. Il en est de même dans la passion amoureuse qui prête des beautés et des grâces à la personne qui en est l'objet, et fait que ceux qui sont épris voient l'objet aimé différent et plus parfait qu'il n'est, parce que leur jugement est altéré. Je ne voudrais pourtant pas, que par peur de tomber dans ce travers, on néglige de se connaître, et que l'on pense être inférieur à ce que l'on est. Le jugement doit toujours conserver ses prérogatives : il lui faut donc voir sur ce point comme ailleurs, ce que la vérité lui présente. S'il s'agit de César, qu'il ose se considérer comme le plus grand capitaine qu'il y ait au monde ! Nous ne sommes faits que de conventions : elles nous entraînent, et nous en oublions la véritable substance des choses ; nous nous accrochons aux branches sans nous occuper du tronc... Nous avons enseigné aux dames à rougir dès qu'elles entendent seulement ce qu'elles ne craignent nullement de faire ; nous n'osons pas appeler nos membres par leur nom, et pourtant nous ne craignons pas de les employer à toutes sortes de débauches ! Les conventions nous défendent d'exprimer par des mots des choses licites et naturelles, et nous les suivons. La raison nous défend de faire des choses mauvaises et illicites mais tout le monde s'en moque. Et me voilà empêtré dans les règles de la convenance, puisqu'elles ne permettent pas que l'on parle de soi, ni en bien ni en mal... On les laissera donc de côté, pour cette fois.

2. Ceux que le hasard (qu'on doive l'appeler heureux ou malheureux) a conduits à passer leur vie dans quelque haute fonction peuvent prouver par leurs actions publiques quelle sorte d'hommes ils sont. Mais ceux que leur sort a maintenu dans la foule, et dont personne ne parlera si eux-mêmes ne le font, sont excusables s'ils osent parler d'eux-mêmes à ceux qui ont tout intérêt à les connaître, comme ce fut le cas de Lucilius :

> *Il confiait tous ses secrets à des écrits comme à des amis ;*
> *Heureux ou malheureux, il ne cherchait jamais*
> *D'autres confidents. Ainsi l'on voit toute sa vie décrite*
> *Comme dans un tableau qui serait*
> *Consacré aux dieux.*
>
> [Horace *Satires* II, 1, vv. 30-34]

Lucilius confiait au papier ses actions et ses pensées ; il s'y peignait tel qu'il pensait être. Rutilius et Scaurus n'ont pas été moins crus ni moins estimés pour cela.

3. Je me souviens donc que dès ma plus tendre enfance, on avait remarqué chez moi je ne sais quelle attitude et des gestes qui manifestaient une vaine et sotte fierté. Je dirai d'abord qu'il n'est pas mauvais d'avoir des propensions et des comportements qui nous sont si personnels et si intégrés en nous que nous ne pouvons ni les ressentir ni les identifier. Le corps garde quelque pli de ces inclinations naturelles, sans que nous en ayons conscience, et sans notre consentement. Conscients de leur beauté, c'était avec une certaine recherche voulue qu'Alexandre penchait un peu la tête sur le côté et qu'Alcibiade avait adopté une voix douce et grasseyante. Jules César se grattait la tête avec le doigt, ce qui est bien l'attitude d'un homme en proie à des réflexions pénibles, et Cicéron, me semble-t-il, avait coutume de froncer le nez, ce qui témoigne d'un naturel moqueur. De tels mouvements peuvent se manifester en nous à notre insu. Il en est d'autres qui sont artificiels, et dont je ne parlerai pas, comme les salutations et révérences par

lesquelles on cherche à se donner, le plus souvent à tort, l'honneur d'être humble et courtois : on peut en effet être humble pour en tirer gloire.

4. Je suis assez prodigue en coups de chapeau, notamment en été(1), et je n'en reçois jamais sans y répondre, quelle que soit la qualité de l'homme, sauf s'il est à mon service. Je souhaiterais que certains princes que je connais en soient plus économes et qu'ils les dispensent à meilleur escient, car étant ainsi distribués inconsidérément, ces saluts sont sans valeur. Et au chapitre des attitudes exagérées, n'oublions pas la morgue de l'Empereur Constance, qui en public gardait toujours la tête droite, sans la tourner ni la pencher ici ou là, sans même regarder ceux qui à côté de lui le saluaient ; il gardait le corps immobile, sans même le laisser suivre le mouvement de sa voiture, sans oser cracher, ni se moucher, ni s'essuyer le visage devant les gens. Je ne sais si ces gestes que l'on remarquait chez moi relevaient de ma nature profonde et si j'avais vraiment quelque secrète propension à ce vice ; il se peut, car je ne puis répondre des mouvements de mon corps. Mais pour ce qui est des mouvements de l'âme, je veux dire ici ce que j'en ressens.

5. Il y a deux aspects dans cette attitude présomptueuse, à savoir : s'estimer trop soi-même, et ne pas estimer assez les autres. Pour l'un, il me semble d'abord qu'il faut tenir compte de ce qui suit : je suis sous l'influence d'un défaut de mon esprit qui me contrarie, parce que je le considère comme inique et encore plus comme importun. J'essaie de le corriger, mais je ne puis l'extirper. Il me conduit à déprécier les choses que je possède, et rehausser d'autant celles qui ne m'appartiennent pas, me sont étrangères, ou absentes. Et cette disposition s'étend bien loin... De même que, du fait qu'ils ont autorité sur elles, les maris regardent leurs femmes avec un injuste dédain, ou que certains pères en font autant envers leurs enfants, c'est ce que je fais moi aussi, et entre deux ouvrages semblables, je donnerai toujours plus de poids à l'autre qu'au mien. Ce n'est pas tant parce que mon zèle à progresser et m'améliorer trouble mon jugement et m'empêche d'être satisfait, que du fait que la possession elle-même engendre le mépris envers ce que l'on domine et dont on dispose. Les sociétés, les mœurs et les langues des pays lointains me plaisent, et je m'aperçois que le latin, par sa noblesse, me séduit plus qu'il ne devrait, comme il le fait pour les enfants et le petit peuple. La gestion domestique, la maison et le cheval de mon ami, à valeur égale, valent mieux que les miens, parce qu'ils ne sont pas les miens. Et d'autant plus que je suis très peu au courant de mes propres affaires. J'admire l'assurance et la certitude dont chacun fait preuve pour lui-même, alors qu'en ces matières il n'y a quasiment rien(2) que je sache savoir, ni que je puisse oser prétendre savoir faire. Je n'ai pas un relevé établi d'avance de mes ressources, et n'en ai connaissance qu'après coup. Je doute de moi-même autant que de toute autre chose(3). D'où il résulte que si je mène quelque affaire à bien, j'attribue plus volontiers cela à la chance qu'à mon action, d'autant plus que j'envisage tout ce que j'accomplis un peu par hasard et avec inquiétude. De même, parmi toutes les opinions que l'Antiquité s'est formée sur l'homme en général, celles vers lesquelles je suis porté, que j'adopte le plus volontiers et auxquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous méprisent, nous avilissent et anéantissent le plus.

6. La philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu que quand elle combat notre présomption et notre vanité, quand elle reconnaît de bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourricière des opinions les plus fausses, qu'elles soient publiques ou privées, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de lui-même. Ces gens qui se perchent à califourchon sur l'épicycle de Mercure(4), et qui voient si loin dans le ciel, me font grincer des dents ! Puisque je rencontre dans l'étude que je mène, et dont le sujet est l'homme, une telle variété de jugements, un si profond labyrinthe de difficultés entassées les unes sur les autres, tant de diversité et d'incertitudes dans la philosophie elle-même, comment pourrais-je croire ces gens-là, qui n'ont pas pu venir à bout de se connaître eux-mêmes,

ni de connaître leur condition qui est pourtant constamment devant leurs yeux, qui ne savent comment se meut ce qu'eux-mêmes font mouvoir, qui ne savent ni décrire ni expliquer les ressorts qu'ils tiennent et manipulent eux-mêmes, comment pourrais-je les croire au sujet de la cause du flux et du reflux du Nil ? La curiosité qui les pousse à connaître les choses est un fléau qui a été donné aux hommes, dit la Sainte Écriture.

7. Mais pour en revenir à mon propre cas, il est bien difficile, me semble-t-il, qu'aucun autre homme s'estime moins que moi, voire qu'aucun autre m'estime moins que je ne m'estime moi-même. Je me considère comme quelqu'un d'ordinaire, mais aussi coupable des défauts les plus bas, les plus vulgaires, que je n'excuse ni ne récuse. Et je ne m'estime pas plus que ce que je sais valoir. S'il y a en moi de la présomption, elle est superficielle, et infusée en moi par le fait de ma complexion, qui me trahit. Elle n'a pas véritablement de corps qui puisse donner prise à mon jugement. J'en suis arrosé, mais pas teint.

8. Car en vérité, en ce qui concerne l'activité de l'esprit, je n'ai jamais produit quelque chose qui me satisfasse en quoi que ce soit, et je ne me contente pas de l'approbation d'autrui. J'ai le goût délicat et difficile, et notamment à mon endroit. Je me sens flotter et fléchir par faiblesse. Je n'ai rien qui vienne de moi et qui puisse satisfaire mon jugement. J'ai la vue assez claire et juste, mais elle se trouble quand je m'en sers. J'en fais l'expérience surtout en poésie : je l'aime infiniment, je juge assez bien des ouvrages des autres, mais je ne suis en vérité qu'un enfant quand je veux y mettre la main, et je ne puis supporter ce que j'écris. On peut dire des sottises partout ailleurs, mais pas en Poésie.

> *Les dieux, les hommes, les colonnes où s'affichent leurs livres,*
> *Tout défend aux poètes d'être médiocres.*
>
> [Horace *Art Poétique* 372]

Plût à Dieu que cette sentence figurât au fronton des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en défendre l'entrée à tant de versificateurs !

> *Mais il est vrai*
> *Que rien n'a plus d'assurance qu'un mauvais poète.*
>
> [Martial *Épigrammes* XII, 63, v. 13]

9. Que n'avons-nous de tels peuples que ceux-là !... Denys l'Ancien n'estimait rien tant que ses propres vers. À l'époque des Jeux Olympiques, avec des chars qui dépassaient tous les autres en magnificence, il envoya aussi des poètes et des musiciens pour présenter ses vers, dans des tentes et des pavillons dorés et royalement tapissés. Quand on se mit à déclamer ses vers, l'attention de la foule fut d'abord attirée par l'excellente qualité de la diction. Mais quand ensuite elle put se rendre compte de l'ineptie de l'œuvre, elle en conçut du mépris, puis bientôt son jugement tourna à l'aigre, et elle finit par se mettre en fureur et de dépit, s'empressa d'abattre et de déchirer tous les pavillons... Et comme ensuite ses chars eux-mêmes ne remportèrent aucun succès dans les courses, et que le navire qui ramenait ses gens après avoir manqué la Sicile fut poussé par la tempête et se fracassa sur la côte de Tarente, on tint pour certain que tout cela était dû à la colère des dieux irrités contre lui à cause de son mauvais poème. Et les marins qui avaient échappé au naufrage ne faisaient eux-mêmes qu'abonder dans le sens de l'opinion du peuple. C'est d'ailleurs cette idée que sembla conforter aussi l'oracle qui avait prédit sa mort ; cet oracle disait que Denys serait près de sa fin quand il aurait vaincu ceux qui valaient mieux que lui, ce qu'il interpréta comme étant les Carthaginois, dont la puissance était supérieure à la sienne. Et quand il se frottait à eux, il s'arrangeait souvent pour ne pas remporter la victoire, ou la modérait, pour ne pas risquer de voir se réaliser cette prédiction. Mais il l'interprétait de travers : le dieu annonçait par là le moment où il l'emporta, à Athènes, par la faveur et l'injustice, sur les poètes tragiques, qui étaient pourtant meilleurs

que lui, quand il fit jouer sa pièce, intitulée « les Lénéiens », dans une compétition. Sitôt après avoir remporté la victoire, il trépassa, et d'ailleurs en partie à cause de la joie excessive qu'il en avait éprouvé !

10. Ce que je trouve excusable s'agissant de moi, ne l'est pas en soi et ne l'est pas vraiment, mais il l'est par comparaison avec d'autres choses bien pires encore auxquelles je vois qu'on accorde du crédit. J'envie le bonheur de ceux qui savent se réjouir et trouver une récompense dans ce qu'ils font : c'est une façon commode de se donner du plaisir, puisque c'est un plaisir que l'on tire de soi-même. Et j'envie spécialement ceux qui mettent de la fermeté dans leur détermination. Je connais un poète à qui les forts et les faibles, la foule et les proches, le ciel et la terre, crient qu'il ne n'est pas très bon en la matière. Ce n'est pas pour autant qu'il renonce à rien de la stature qu'il s'est donnée : toujours il recommence, toujours réfléchit, et toujours persiste... d'autant plus ancré dans son opinion qu'il ne dépend que de lui seul de s'y maintenir. Quant à mes ouvrages à moi, il s'en faut de beaucoup qu'ils me plaisent : à chaque fois que je les réexamine ils me déçoivent, et me laissent dépité.

> *Quand je relis cela, j'ai honte de l'avoir écrit, tant j'y vois de choses*
> *Qui, même pour leur auteur, mériteraient d'être effacées.*
>
> [Ovide *Pontiques* I, 5, vv. 15-16]

11. J'ai toujours dans l'esprit une idée qui me présente une forme meilleure que celle que j'ai mise en chantier, mais je ne parviens ni à la saisir, ni à l'exploiter. J'en tire la conviction que les productions de ces riches et belles âmes du temps passé sont situées bien au-delà des limites de mon imagination et de mes souhaits. Leurs écrits ne font pas que me satisfaire et me combler, ils me frappent et me saisissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la vois, sinon toute entière, mais du moins aussi loin qu'il m'est, à moi, impossible d'aspirer parvenir. Quoi que j'entreprenne, je dois un sacrifice aux Grâces, comme le dit Plutarque à propos de quelqu'un, pour obtenir leurs faveurs.

> *Car tout ce qui plaît,*
> *et charme les sens des hommes,*
> *C'est aux aimables Grâces que nous le devons(5).*

12. Mais elles me font défaut à chaque instant : tout est grossier chez moi, tout manque de polissure et de beauté ; je ne sais pas faire valoir les choses pour plus que ce qu'elles valent, et mon intervention n'apporte rien à la matière dont je traite. Voilà pourquoi il me faut qu'elle soit forte, avec beaucoup d'emprise sur le lecteur, et qu'elle brille d'elle-même. Quand j'utilise des sujets populaires et plus gais, c'est pour suivre mon propre penchant, moi qui n'aime pas la sagesse cérémonieuse et triste, comme tout le monde; c'est pour me faire plaisir à moi-même et non pour égayer mon style, qui préfère les choses sévères et graves — si du moins je peux nommer « style » une façon de parler informelle et sans règle, un jargon populaire, une façon de faire imprécise, sans divisions, sans conclusion, trouble enfin, à la façon d'Amalfius et de Rabirius(6).

13. Je ne sais ni plaire, ni réjouir, ni chatouiller agréablement : la meilleure histoire du monde se dessèche et se ternit entre mes mains. Je ne sais parler que sérieusement, et je suis tout à fait dénué de cette facilité, que j'observe chez beaucoup de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, et de tenir en haleine toute une assemblée, ou amuser sans le lasser l'oreille d'un prince par toutes sortes de propos. La matière ne leur fait jamais défaut, car ils ont ce don de savoir utiliser la première venue, de l'accommoder au goût de ceux à qui ils ont affaire et de la mettre à leur portée. Les princes n'aiment guère les sujets austères, ni moi raconter des histoires(7). Les arguments essentiels et les plus faciles, ceux qui sont en général les mieux acceptés, sont ceux que je ne sais pas utiliser : je suis mauvais prêcheur pour la

foule. Sur tous les sujets, je dis volontiers les choses les plus importantes que j'en sais. Cicéron estime que dans les traités de philosophie, la partie la plus difficile, c'est l'exorde : si cela est vrai, je ferai bien de m'intéresser plutôt à leur conclusion.

14. Il faut savoir bien pincer la corde pour produire toutes sortes de tons, et le plus aigu est celui dont on fait le moins souvent usage. Il y a au moins autant de mérite à enjoliver un sujet creux qu'à en développer un grave. Il faut savoir tantôt manier les choses superficiellement, tantôt les approfondir. Je sais bien que la plupart des hommes se contentent de rester au premier niveau, parce qu'ils ne conçoivent les choses que d'après leur première écorce. Mais je sais aussi que les plus grands maîtres, notamment Xénophon et Platon, se laissent souvent aller à cette façon triviale et populaire de dire les choses, trouvant toujours des formules élégantes pour la soutenir.

15. Au demeurant, mon langage n'est ni facile ni bien poli : il est plutôt rugueux et dédaigneux, ses mouvements sont libres et sans règles. Il me plaît ainsi, non par jugement, mais par inclination naturelle. Pourtant je sens bien que parfois je m'y abandonne trop, et qu'à force de vouloir éviter l'art et l'affectation, j'y retombe par un autre côté :

> *Voulant être bref,*
> *J'en deviens obscur.*
> [Horace *Art Poétique* V, 25]

Platon dit que la brièveté ou la longueur ne sont pas des propriétés qui ôtent ou donnent du prix à un langage.

16. Quand bien même je chercherais à adopter un style égal, uni et ordonné, je ne saurais y parvenir. Et même si le rythme et les périodes de Salluste s'accordent mieux à mon caractère, je trouve pourtant César plus grand et moins facile à imiter. Et si mon penchant me porte plus vers l'imitation du langage de Sénèque, je n'en estime pas moins davantage celui de Plutarque. En actes comme en paroles, je suis tout simplement ma pente naturelle. C'est peut-être pour cela que je suis plus à l'aise en parlant qu'en écrivant. Le mouvement et la gestuelle animent les paroles, notamment chez ceux qui s'agitent brusquement, comme je le fais, et qui s'échauffent en parlant. Le port de tête, le visage, la voix, le costume, l'attitude, peuvent donner du prix à des choses qui n'en ont guère par elles-mêmes, comme le verbiage. Messala se plaint, dans Tacite, des accoutrements étroits et de la façon dont étaient faits les bancs des orateurs, qui, selon lui, nuisaient à leur éloquence.

17. Mon français est altéré, dans sa prononciation comme dans d'autres domaines, par la barbarie de mon terroir. Je n'ai jamais vu un homme de nos contrées du sud qui ne fasse nettement sentir son accent et qui ne blesse pas les oreilles purement françaises. Et ce n'est pas pour autant que je suis bien expert en périgourdin : je ne le maîtrise pas plus que l'allemand — et peu m'importe. C'est un langage du même ordre que ceux qui m'entourent — le poitevin, le saintongeais, l'angoumoisin, le limousin, l'auvergnat : il est mou, traînant, verbeux. Il y a bien, au-dessus de nous, vers les montagnes, un Gascon que je trouve singulièrement beau, sec, bref, expressif, et en vérité c'est un langage mâle et militaire, plus qu'aucun autre que je comprenne. Il est aussi nerveux, puissant, et direct que le français est gracieux, délicat, et abondant. Quant au latin, qui m'a été donné comme langue maternelle, j'en ai perdu l'habitude, et de ce fait la promptitude à pouvoir m'en servir pour parler, et même à écrire, ce qui autrefois me faisait appeler « Maître Jean »(8). Voilà bien mon peu de valeur de ce côté-là.

18. La beauté est un élément d'une grande importance dans les relations entre les hommes ; c'est la

première cause d'entente entre eux, et il n'est pas d'homme si barbare ni si hargneux qui ne se sente frappé par sa douceur. Le corps joue un grand rôle dans ce que nous sommes, il y tient une place importante. Sa structure et son organisation méritent donc d'être prises en considération. Ceux qui veulent séparer nos deux principaux constituants, et les maintenir l'une à part l'autre ont tort ; au contraire, il faut les rassembler et les unir. Il faut ordonner à l'âme, non pas de se replier sur elle-même, de vivre de son côté, de mépriser et abandonner le corps (et elle ne saurait d'ailleurs y parvenir que par quelque singerie apprêtée), mais au contraire de se rallier à lui, l'embrasser, le chérir, l'aider, le contrôler, le remettre dans le bon chemin et l'y ramener quand il en sort, l'épouser en quelque sorte et lui servir de mari, pour que leurs actions ne paraissent pas si différentes et si contraires, mais bien accordées et uniformes. Les chrétiens ont une particulière connaissance de cette liaison, car ils savent que la justice divine fait sienne cette association, cette sorte d'assemblage du corps et de l'âme, au point de rendre le corps susceptible de recevoir des récompenses éternelles ; ils savent aussi que Dieu regarde l'homme globalement, et veut qu'il reçoive dans sa totalité un châtiment ou une récompense, selon ses mérites.

19. L'école péripatéticienne, la plus humaine de toutes les écoles philosophiques, attribue à la sagesse la tâche de fournir et procurer leur bien en commun à ces deux parties réunies ; elle montre ainsi que les autres écoles, pour ne pas s'être suffisamment attachées à tenir compte de ce mélange, ont pris parti, l'une pour le corps, l'autre pour l'âme, faisant la même erreur, et se sont ainsi éloignées de leur véritable sujet, qui est l'homme, et de leur guide, qu'elles reconnaissent en général être la Nature.

20. Il est vraisemblable que l'avantage offert par la beauté fut à l'origine de la première distinction qui se fit entre les hommes, et qui donna aux uns la prééminence sur les autres.

> *Le partage des terres et leur distribution se firent*
> *À proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ;*
> *Car la beauté avait grande importance,*
> *Et la force imposait le respect.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* V, 1109]

Or je suis, moi, d'une taille un peu inférieure à la moyenne. Et cette insuffisance n'est pas seulement vilaine, elle a aussi des inconvénients, notamment pour ceux qui exercent des commandements et des responsabilités, car il leur manque l'autorité que donnent une certaine majesté du corps et une belle prestance.

21. Caius Marius ne recrutait pas volontiers de soldats qui ne fassent six pieds(9) de haut. « Le Courtisan »(10) a bien raison de préférer que le gentilhomme dont il s'occupe ait une taille ordinaire plutôt qu'exceptionnelle, et de refuser pour lui toute particularité qui le ferait montrer du doigt. Mais s'agissant d'un militaire, et s'il ne rentre pas dans la moyenne, je ne choisirais pas, moi, qu'il soit plutôt en-deçà qu'au-delà d'elle. Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais ne sont pas beaux ; et c'est à la grandeur que se reconnaît la grande âme, tout comme la beauté dans la haute taille.

22. Les Éthiopiens et les Indiens, dit Aristote, quand ils élisaient leurs rois et leurs magistrats, tenaient compte de leur beauté et de leur stature. Ils avaient raison, car voir un chef de belle stature et haute taille marcher à la tête d'une troupe inspire du respect à ceux qui le suivent et de l'effroi à l'ennemi :

> *Dans les premiers marche Turnus à la belle prestance,*
> *Les armes à la main et dominant ceux qui l'entourent.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, 783-4]

Notre grand roi divin et céleste, dont toutes les particularités doivent être relevées avec soin, pieusement et respectueusement, n'a pas renié la distinction corporelle : « le plus beau entres les fils des hommes(11). » Et Platon souhaite la beauté en même temps que la modération et la grandeur d'âme, pour ceux qui veilleront sur sa République.

23. C'est une grande vexation lorsqu'on s'adresse à vous au milieu de vos gens pour vous demander : « Où est Monsieur ? », et que vous n'avez que le reste du coup de chapeau que l'on adresse à votre barbier ou à votre secrétaire ! C'est ce qui arriva à ce pauvre Philopœmen : comme il était arrivé en premier avant sa troupe en un logis où il était attendu, l'hôtesse, qui ne le connaissait pas et lui trouvait assez mauvaise mine, l'envoya aider un peu ses femmes à puiser de l'eau et attiser le feu pour Philopœmen... Quand les gentilshommes de sa suite arrivèrent, ils le surprirent occupé à ces nobles travaux (car il n'avait pas manqué d'obéir aux ordres qu'on lui avait donnés), et lui demandèrent ce qu'il faisait là : « Je paie, leur répondit-il, pour ma laideur ».

24. Les autres aspects de la beauté concernent les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Si l'on est petit, ni la largeur et la courbe du front, ni la clarté et la douceur des yeux, ni la forme peu marquée du nez, ni la petitesse de l'oreille et de la bouche, ni la régularité et la blancheur des dents, ni une barbe épaisse et unie couleur châtaigne, ni les cheveux drus, ni la juste proportion de la rondeur de la tête, ni la fraîcheur du teint, ni l'air agréable du visage, ni l'absence d'odeur, ni la juste proportion des membres, rien de tout cela ne pourra faire un bel homme. J'ai moi-même, au demeurant, la taille forte et épaisse, le visage non pas gras, mais plein, et ma complexion hésite entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude,

> *Et j'ai donc les jambes et la poitrine pleines de poils.*
> [Martial *Épigrammes* II, 36]

25. Ma santé est bonne et vigoureuse, rarement troublée par les maladies jusqu'à un âge avancé. Du moins j'étais ainsi, et non pas maintenant que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant depuis longtemps dépassé les quarante ans.

> *Peu à peu, les forces et la vigueur sont vaincues par l'âge,*
> *Et voici que vient la décrépitude.*
> [Lucrèce *De la Nature* II, vv. 1131-1132]

Ce que je serai dorénavant, ce n'est plus qu'un demi-être, ce ne sera plus vraiment moi ; je m'échappe et me dérobe à moi-même tous les jours :

> *Un à un, tous nos biens nous sont dérobés par les années.*
> [Horace *Épîtres* II, 2, v. 55]

26. Je n'ai reçu ni adresse, ni agilité. Je suis pourtant le fils d'un père très alerte, et d'une vitalité qui se prolongea jusqu'en son extrême vieillesse. Il ne rencontra guère d'homme de sa condition qui puisse l'égaler pour les exercices physiques, alors que je n'en ai guère trouvé qui ne m'y surpassent, moi, sauf à la course, où j'étais dans les moyens. En musique, ni pour la voix pour laquelle je suis très peu doué, ni pour les instruments, on n'a jamais réussi à rien m'apprendre. À la danse, à la paume, à la lutte, je n'ai réussi à acquérir qu'une maîtrise fort limitée et très ordinaire, et rien du tout en ce qui concerne la nage, l'escrime, la voltige, le saut. J'ai les mains si malhabiles que je ne sais même pas écrire pour mon propre compte, de sorte que ce que j'ai griffonné, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le déchiffrer. Et je ne lis guère mieux. Je sens que je suis pénible pour ceux qui m'écoutent. Mais à part ça

— bon lettré...(12) Je suis incapable de plier et cacheter une lettre comme il faut ; je n'ai jamais su tailler une plume, ni découper correctement la viande à table, ni harnacher un cheval, ni porter un oiseau de proie sur le poing et le faire s'envoler, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.

27. Mes aptitudes corporelles sont en somme tout à fait en rapport avec celles de l'âme ; rien de très remarquable, seulement une belle et solide vigueur. Je suis dur à la peine, mais seulement si c'est de mon fait, et aussi longtemps que le désir m'y porte.

Le plaisir fait oublier l'austérité du travail.

[Horace *Satires* II, 2, v. 12]

Et à l'inverse, si je n'y suis alléché par quelque plaisir possible, et si je n'ai d'autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vaux rien. Car j'en suis au point où, mis à part la santé et la vie, il n'est rien pour quoi je me rongerais les ongles, et que je serais prêt à acheter contre des soucis et des contraintes.

À ce prix, je ne voudrais pas de l'eau sombre du Tage,
Même avec tout l'or qu'elle roule vers la mer.

[Juvénal *Satires* III, 54]

Je suis tout à fait disponible et libre, par nature et par ma volonté. Je prêterais aussi volontiers mon sang que mes soucis(13).

28. J'ai une âme qui n'appartient qu'à elle-même, habituée à se conduire à sa guise. N'ayant eu jusqu'à maintenant ni chef ni maître imposé, j'ai marché aussi loin et au pas qu'il m'a plu de prendre. Cela m'a amolli, rendu inapte à servir les autres, et ne m'a fait bon qu'à moi. Il ne m'a pas été nécessaire de lutter contre ce naturel lourd, paresseux et fainéant : je me suis trouvé dès ma naissance à la tête d'une fortune telle que j'ai pu m'en contenter — mais avec suffisamment de bon sens pour sentir que je le pouvais. C'était une situation que, pourtant, mille autres de ma connaissance eussent considéré plutôt comme un tremplin vers quelque chose de plus, dans l'agitation et l'inquiétude. Quant à moi, je n'ai rien recherché, et rien acquis non plus.

L'aquilon favorable n'enfle pas ma voile ;
Le vent du sud contraire ne freine pas ma course ;
En force, talents, beauté, vertu, naissance, je suis
Dans les derniers des premiers et dans les premiers des derniers.

[Horace *Épîtres* II, 2, v. 201 sq]

29. Je n'ai eu besoin que du talent de me contenter de ce que j'avais, ce qui est tout de même, si on y regarde bien, une règle de vie difficile à suivre en toutes circonstances, et que, dans la pratique, nous trouvons plus souvent appliquée dans la disette que dans l'abondance. D'autant que, peut-être, comme il en est pour les autres passions, la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage que par leur manque, et que la vertu de la modération est plus rare que celle de la patience(14). Je n'ai donc eu besoin que de jouir tranquillement des biens que Dieu, par sa libéralité, avait placés entre mes mains. Je n'ai tâté d'aucune sorte de travail ennuyeux ; je n'ai eu guère à m'occuper que de mes propres affaires, ou bien ce ne fut qu'à la condition de les mener à ma façon et à mon heure, confiées qu'elles m'étaient par des gens qui me faisaient confiance et me connaissaient, qui ne me bousculaient pas... Car d'un cheval rétif et poussif, les gens habiles savent encore obtenir des services !

30. Mon enfance elle-même a été conduite d'une façon douce et libre, exempte de rigoureuse obéissance. Tout cela m'a donné un caractère fragile, qu'il ne faut pas trop solliciter, au point que même

maintenant, j'aime que l'on me cache mes pertes et les désordres qui me touchent. Au chapitre de mes dépenses, je compte ce que me coûte ma nonchalance à entretenir et à nourrir ma maison :

C'est ici le surplus échappé au regard du maître,
Et qui profite aux voleurs.

[Horace *Épîtres* I, 6, v. 45]

J'aime ne pas connaître le compte de ce que j'ai, pour ressentir moins précisément ce que je perds. Je prie ceux qui vivent avec moi, quand ils n'ont pas l'affection nécessaire et les bons offices qui devraient l'accompagner, de me tromper et de me payer de bonnes apparences. Faute d'avoir assez de fermeté pour supporter les inconvénients des événements désagréables auxquels nous sommes tous exposés, et ne pouvoir me tenir prêt à régler et ordonner mes propres affaires, je nourris en moi autant que je peux, m'abandonnant ainsi totalement aux hasards du destin, cette façon de voir les choses qui consiste à prendre toutes choses au pire, et me résoudre à supporter ce pire-là avec douce résignation et patience. C'est à cela seulement que je travaille, et le but vers lequel s'acheminent toutes mes réflexions.

31. En présence d'un danger, je ne pense pas tant au moyen d'y échapper que combien il importe peu que j'y échappe. Quand j'y resterais, quelle importance ? Ne pouvant régler les événements, je me règle moi-même, et m'adapte à eux s'ils ne s'adaptent pas à moi. Je ne suis pas très doué pour esquiver les coups du sort et lui échapper, ou le dominer ; ni pour arranger et diriger habilement les choses dans mon intérêt. Je supporte encore moins le soin rigoureux et pénible qu'il faut y mettre. Et la situation pour moi la plus pénible, c'est d'être en suspens au milieu d'affaires pressantes, tiraillé entre la crainte et l'espérance. Avoir à décider, même des choses les plus insignifiantes, me dérange. Mon esprit a plus de difficulté à supporter les mouvements et les secousses diverses provoqués par le doute et l'interrogation qu'à se ranger à quelque parti que ce soit et s'y tenir, quand le sort en est jeté. Peu de passions ont troublé mon sommeil, mais la moindre des décisions à prendre le fait. Sur les chemins, j'évite volontiers les côtés pentus et glissants, pour me jeter dans leur fond le plus boueux et où l'on enfonce le plus, parce que je n'y risque pas d'aller plus bas, et que j'y cherche la sécurité. Il en est de même dans les malheurs, que je préfère définitifs, qui ne me permettent plus d'hésiter et ne me tracassent plus, parce qu'il est trop tard pour leur trouver une improbable solution, et qui me jettent tout droit dans la souffrance.

Les malheurs incertains sont les plus pénibles.

[Sénèque *Tragédies* III, sc. 1, v. 29]

32. Devant les événements, je me comporte en homme, et pour les diriger, comme un enfant. La crainte de la chute me trouble plus que la chute elle-même. Le jeu ne vaut pas la chandelle(15). L'avare souffre plus de sa passion que le pauvre de son état, et le jaloux que le cocu. Il est souvent moins pénible de perdre sa vigne que de plaider pour la conserver. La marche la plus basse est la plus solide(16). C'est le fondement de la fermeté : vous n'y avez besoin que de vous ; elle trouve là son assise et repose entièrement sur elle-même.

33. Voici l'exemple d'un gentilhomme que bien des gens ont connu ; n'a-t-il pas quelque valeur philosophique ? Il se maria sur le tard, ayant passé sa jeunesse en bon compagnon, grand raconteur d'histoires, grand amuseur. N'oubliant pas combien le sujet du cocuage lui avait fourni de quoi parler et se moquer des autres, il pensa se mettre à l'abri en épousant une femme qu'il prit en un lieu où chacun peut en trouver pour son argent, et établit avec elle cette règle : « Bonjour putain — Bonjour cocu. » Et il n'y avait rien dont il parlait plus souvent avec ceux qui lui rendaient visite que de ces dispositions par lesquelles il réfrénait les bavardages secrets des moqueurs et émoussait les piques qu'il eût pu encourir.

34. Quant à l'ambition, qui est voisine de la présomption, ou plutôt sa fille, il aurait fallu, pour me pousser vers les honneurs, que le hasard fût venu me prendre par la main. Car je n'eusse pas été capable de me mettre en peine pour une espérance incertaine, et supporter toutes les difficultés qui sont le lot de ceux qui cherchent à se pousser pour être en faveur, au début de leur ascension.

Je n'achète pas l'espérance à ce prix.

[Térence *Les Adelphes* II, 3, v. 11]

Je m'attache à ce que je vois et que je tiens, et ne m'éloigne guère du port.

Que l'une de tes rames rase le flot, l'autre le rivage.

[Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* III, III, 23]

Et puis on n'obtient pas grand-chose dans ces promotions, si ce n'est en mettant d'abord en jeu ses propres biens. Et je considère que si ce qu'on a suffit à se maintenir dans la condition qui était la nôtre à la naissance, et dans laquelle on a grandi, c'est folie que de lâcher cela pour le vague espoir de l'améliorer. Celui à qui le sort refuse de quoi prendre pied quelque part, et se faire une existence tranquille et calme, celui-là est pardonnable s'il hasarde ce qu'il possède, puisque de toutes façons, la nécessité l'y contraindrait.

Dans l'adversité mieux vaut prendre la voie hasardeuse.

[Sénèque *Tragédies* II, sc. 1, v. 47]

J'excuse plutôt un cadet de risquer sa part d'héritage que celui qui a la charge de l'honneur de la famille et qui se retrouve nécessiteux entièrement par sa faute.

35. J'ai trouvé, avec l'aide de mes bons amis du temps passé, le chemin le plus court et le plus commode pour me détacher de ce désir et me tenir tranquille :

En homme qui jouit d'une douce condition sans la poussière de la victoire.

[Horace *Épîtres* I, 1, v. 51]

Car je juge sainement que mes forces ne sont pas capables de grandes choses, et je me souviens de ce mot de feu le chancelier Olivier : les Français ressemblent à des guenons qui grimpent dans les arbres, sautant de branche en branche jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute et parvenues là, y montrent leur cul.

Il est stupide de se charger d'un poids qu'on ne peut soutenir,
Pour ensuite fléchir les genoux et s'en débarrasser.

[Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* III, 9, 5]

36. Même les qualités que je possède et qui ne souffrent pas de reproches, je les trouvais inutiles à notre époque. La facilité de mon caractère, on l'aurait taxée de lâcheté et de faiblesse ; ma loyauté et ma conscience on les aurait trouvées tatillonnes et superstitieuses ; ma franchise et ma liberté, importunes, irréfléchies et téméraires. À quelque chose malheur est bon ! Il est bon de naître à une époque très dépravée, car en comparaison des autres, vous êtes considéré comme vertueux à bon marché... Qui n'est que parricide et sacrilège, de nos jours, est un homme de bien et d'honneur.

Si maintenant ton ami ne nie pas ce que tu lui as confié,
S'il te rend ta vieille bourse avec sa monnaie rouillée,
C'est un miracle de bonne foi, digne de figurer

Sur les tablettes étrusques;
Et qu'il faut célébrer en immolant une jeune brebis couronnée.
[Juvénal *Satires* XIII, 60]

Il n'y eut jamais d'époque ni de lieu où les princes aient pu tirer de bénéfice plus certain et plus grand de la bonté et de la justice. Je serais bien étonné si le premier qui aurait l'idée d'accroître sa faveur et sa réputation par ce moyen-là ne devançait facilement ses compagnons. La force et la violence peuvent bien quelque effet, mais pas toujours sur tout.

37. Les marchands, les juges de village, les artisans, rivalisent de vaillance et de science militaire avec la noblesse. Ils mènent d'honorables combats, en public comme en privé : ils se battent et défendent leurs villes dans les guerres actuelles. La renommée d'un prince se trouve comme étouffée dans cette foule. Qu'il brille par son humanité, son honnêteté, sa loyauté, sa modération et surtout par sa justice : ce sont là des marques rares, inconnues et tenues à l'écart. Ce n'est que par le consentement de la population qu'il peut conduire ses affaires, et il n'est pas de qualités qui puissent aussi bien que celles-là conquérir son cœur : ce sont celles qui lui sont le plus utiles. « *Rien n'est aussi populaire que la bonté.* » [Cicéron *Pro Ligario*, in *Oeuvres*..., Dubochet 1841, X]

38. Dans les conditions de notre époque, donc, j'aurais pu me considérer comme grand et extraordinaire, tout comme je me sens un pygmée et un homme bien ordinaire par rapport à certains siècles passés, dans lesquels il était commun, si d'autres qualités plus importantes ne s'y ajoutaient, de voir un homme modéré dans ses vengeances, peu sensible aux offenses, scrupuleux dans le respect de la parole donnée, ni à double face, ni souple, n'ajustant pas ce qu'il pense à la volonté des autres, ni aux circonstances. Je me laisserais plutôt tordre le cou par les affaires que de tordre ma foi pour leur service. Car s'agissant de cette nouvelle « vertu », si fort à la mode aujourd'hui, et qui consiste à feindre et dissimuler, j'ai pour elle une haine capitale, et je ne trouve parmi tous les vices, aucun qui témoigne d'autant de lâcheté et de bassesse. C'est un comportement de couard et d'esclave que d'aller se déguiser, se dissimuler sous un masque et de ne pas oser se montrer tel qu'on est. C'est par là que nos contemporains s'entraînent à la perfidie. Habitués à parler faux, ils n'ont pas conscience de manquer à la vérité. Un noble cœur ne doit pas déguiser ce qu'il pense. Il veut se montrer jusqu'au fond : ou tout y est bon, ou tout au moins, tout y est humain.

39. Aristote considère que c'est le rôle d'une grand âme que de haïr et aimer ouvertement, de juger et de parler en toute franchise, et de se soucier plus de la vérité que de l'approbation ou de la réprobation d'autrui. Apollonios disait qu'il appartenait aux esclaves de mentir et aux hommes libres de dire la vérité. C'est la première et fondamentale partie de la vertu: il faut l'aimer pour elle-même. Celui qui dit la vérité, parce qu'il y est contraint d'une certaine façon, parce que cela lui est utile, et qui ne craint pas de mentir quand cela n'a pas d'importance, celui-là n'est pas véritablement honnête. Mon âme, de par sa constitution, se refuse au mensonge, et en déteste même la pensée. J'éprouve une honte intérieure et un remords cuisant quand un mensonge m'échappe, comme cela arrive parfois quand je suis pris de court par des circonstances qui me troublent.

40. Il ne faut pas toujours tout dire : ce serait une sottise. Mais ce que l'on dit, il faut que ce soit ce qu'on pense, sinon c'est de la perversité. Je ne sais quel avantage on attend de feindre et de se déguiser sans cesse, si ce n'est à la fin de n'être pas cru même quand on dit la vérité. On peut ainsi tromper les gens une fois ou deux. Mais faire profession de dissimulation, et prétendre comme l'on fait certains de nos princes, qu'ils « en mettraient leur chemise au feu(17) » si elle était dans le secret de leurs véritables intentions (formule attribuée à Metellus Macedonicus dans l'Antiquité), et que celui qui ne sait pas

feindre ne sait pas régner, c'est avertir ceux avec qui on va négocier que l'on ne fera que mentir et tricher ! « *Plus on est astucieux et rusé, plus on est odieux et suspect, faute d'avoir la réputation d'être honnête.* » [Cicéron *De Officiis* II, IX] Ce serait une grande naïveté que de se laisser influencer par le visage ou les paroles de celui qui a pour principe de se montrer toujours différemment à l'extérieur de ce qu'il est au-dedans, comme le faisait Tibère(18). Et je me demande quelle part de tels gens peuvent avoir dans leurs relations avec les autres hommes puisqu'ils ne disent rien qui puisse être pris pour argent comptant. Qui n'est pas loyal envers la vérité ne l'est pas non plus envers le mensonge.

41. Ceux qui, à notre époque, traitant du devoir d'un prince, ont considéré que celui-ci ne reposait que sur le souci de ses intérêts, et qui ont préféré cela au souci de sa loyauté et de sa conscience, auraient raison s'il s'agissait d'un prince dont le hasard aurait si bien arrangé les affaires qu'il pût les établir définitivement par une seule faute, un seul manquement à sa parole. Mais il n'en est rien : on rechute souvent dans de semblables marchés, on fait plus d'une paix et plus d'un traité dans sa vie. L'avantage les incite à commettre la première déloyauté, et il s'en présente presque toujours, comme pour toutes les mauvaises actions : sacrilèges, assassinats, rébellions, trahisons... Tout cela est entrepris dans l'espoir de quelque gain. Mais ce premier gain apporte ensuite avec lui d'infinis dommages : l'exemple de ce manque de parole prive ensuite le prince de toute relation, et de tout moyen de négociation. Dans mon enfance, Soliman(19), de la race des Ottomans, race peu soucieuse d'observer les promesses et les pactes, fit débarquer son armée à Otrante parce qu'il avait appris que Mercurin de Gratinare et les habitants de Castro y étaient retenus prisonniers après avoir livré la ville, contrairement à ce qui avait été convenu entre eux et ses gens, et ordonna qu'ils fussent relâchés. Il déclara qu'ayant en vue d'autres grandes entreprises dans cette région, cet acte de déloyauté, malgré son utilité apparente à ce moment, ne lui apporterait à l'avenir que mauvaise réputation et défiance à son égard, lui causant un immense préjudice. En ce qui me concerne, j'aime mieux être importun et indiscret que flatteur et dissimulé.

42. Je reconnais qu'il peut se mêler quelque pointe de fierté et d'entêtement au fait de se tenir ainsi entièrement à découvert, sans s'occuper des autres, comme je le fais. Et il me semble que j'ai tendance à être un peu plus libre là où il faudrait l'être moins, et que je m'échauffe d'autant plus si l'on prétend m'imposer le respect. Il se peut aussi que je me laisse aller selon ma nature faute de savoir-faire. Ayant envers les grands le même laisser-aller dans le langage et le comportement que chez moi, je sens combien cela peut conduire à l'excès et l'incivilité. Mais outre que je suis ainsi fait, je n'ai pas l'esprit assez délié pour esquiver une question impromptue, ni pour y échapper par quelque détour, non plus que pour déguiser la vérité ; je n'ai d'ailleurs pas assez de mémoire pour m'en souvenir ainsi déguisée, ni assez d'aplomb pour la soutenir. Je fais donc le brave par faiblesse... C'est pourquoi je m'abandonne à la naïveté de dire toujours ce que je pense, par constitution et volontairement, laissant le hasard se charger des conséquences. Aristippe disait que le principal fruit qu'il eût tiré de la philosophie, c'était de parler librement et ouvertement à chacun.

43. C'est un outil extrêmement utile que la mémoire, et sans lequel le jugement a bien du mal à remplir son office. Elle me fait complètement défaut(20). Si l'on veut m'exposer quelque chose, ce doit être par petits morceaux, car je suis incapable de répondre à un exposé qui comporte plusieurs points importants. Je ne reçois pas de mission à remplir sans la noter sur mes tablettes, et quand j'ai un discours important à faire, s'il doit être de longue haleine, j'en suis réduit à cette vile et misérable nécessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que j'ai à dire, faute de quoi je n'aurais ni aisance, ni assurance, étant dans la crainte de voir ma mémoire me jouer un mauvais tour. Mais il ne m'est pas moins difficile de procéder ainsi : pour apprendre trois vers il me faut trois heures. Et dans un texte dont je suis l'auteur, la liberté et la possibilité d'en modifier l'organisation, de changer un mot, faisant sans cesse varier la matière, la rend

plus difficile à fixer dans la mémoire. Or plus je m'en méfie, plus elle se trouble : elle me sert mieux à l'improviste. Il faut que je la sollicite sans en avoir l'air, car si je la bouscule, elle se brouille, et dès qu'elle a commencé à chanceler, plus je la fouille, plus elle s'empêtre et s'embarrasse. Elle me sert à son heure, non à la mienne.

44. Ce que je ressens avec la mémoire, je le ressens aussi dans plusieurs autres domaines. Je me dérobe à l'autorité, à l'obligation et à la contrainte. Ce que je fais aisément et naturellement, si je me contrains à le faire, par une décision catégorique et prévue à l'avance, je ne parviens plus à le faire. S'agissant de mon corps lui-même, les membres qui ont sur eux-mêmes quelque liberté et une autorité particulière, refusent parfois de m'obéir quand je leur fixe un lieu et un moment précis(21). Cet ordre strict et tyrannique, donné à l'avance, les rebute : ils s'en recroquevillent de crainte ou de colère, et en sont comme glacés. Autrefois, étant en un lieu où il est discourtois et barbare de ne pas répondre à ceux qui vous convient à boire avec eux, et bien que j'y fusse reçu de façon tout à fait libre, je m'efforçai de faire le bon compagnon devant les dames qui étaient de la partie, selon l'usage du pays. Mais aïe ! Quel plaisir ! L'idée de me préparer à quelque chose qui allait au-delà de mes habitudes et de mon naturel, me boucha le gosier de telle façon que je ne pus avaler une seule goutte, et qu'il ne me fut même pas possible de boire pendant le repas. J'étais désaltéré et comme saoulé par tout ce que j'avais bu d'avance en imagination. Cet effet s'observe davantage chez ceux dont l'imagination est plus vive et plus forte, mais il est néanmoins naturel, et il n'est personne qui ne le ressente quelque peu.

45. On avait offert à un excellent archer, condamné à mort, d'avoir la vie sauve s'il voulait donner quelque preuve remarquable de son savoir-faire : il refusa de s'y risquer, craignant que la trop grande tension de sa volonté ne lui fît dévier la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdît en plus, au contraire, la réputation qu'il avait acquise au tir à l'arc. Un homme qui pense à autre chose ne manquera pas, au centimètre près, de refaire toujours le même nombre de pas de la même longueur, là où il se promène ; mais s'il est là avec l'intention de les mesurer et de les compter, il constatera que ce qu'il fait naturellement et par hasard, il ne le refait pas aussi exactement volontairement.

46. Ma bibliothèque, une des plus belles que l'on puisse trouver dans un village, est située dans un angle de ma maison(22). Si quelque chose me vient à l'esprit, que je veuille y aller chercher ou écrire, de peur que cette idée ne m'échappe simplement en traversant la cour, il faut que je la confie à quelqu'un d'autre.

47. Si je m'enhardis, en parlant, à dévier tant soit peu du fil de ma pensée, je ne manque jamais de le perdre. Ce qui fait que je m'en tiens, dans mes propos, et sèchement, au strict nécessaire. Les gens qui sont à mon service, il faut que je les appelle par le nom de leur charge, ou de leur pays, car j'ai la plus grande difficulté à retenir des noms. Mais je pourrais dire d'un nom qu'il a trois syllabes, que leur son est rude, et qu'il commence ou se termine par telle ou telle lettre ! Si je devais vivre longtemps, je suis sûr que j'oublierai mon propre nom, comme cela est arrivé à d'autres. Messala Corvinus(23) vécut deux ans sans la moindre trace de mémoire ; et on le dit aussi de George de Trapézonce(24). C'est donc dans mon intérêt que je médite souvent sur la vie que dut être la leur, et si sans cette faculté il m'en restera suffisamment pour me comporter avec aisance ; et en y regardant de près, je crains que cette absence, si elle est complète, ne provoque la perte de toutes les fonctions de l'esprit.

> *J'ai des trous partout ; je perds de tous les côtés.*
> [Térence *L"eunuque* I, II, 25]

48. Il m'est arrivé plus d'une fois d'oublier le mot de passe que j'avais donné ou reçu d'un autre trois

heures auparavant, et d'oublier où j'avais caché ma bourse — quoi qu'en dise Cicéron(25) : je perds d'autant plus facilement les choses que je range le plus soigneusement. « *La mémoire détient seule à coup sûr, non seulement la philosophie, mais tout ce qui est nécessaire aux arts et à la vie* » [Cicéron *Académiques* II, VII, 22] La mémoire est le réceptacle et l'étui du savoir. Comme la mienne est fort défaillante, je n'ai guère à me plaindre si je ne sais pas grand-chose. Je sais en général le nom des disciplines et de quoi elles traitent, mais je ne vais pas plus loin. Je feuillette les livres, je ne les étudie pas ; ce qui m'en reste c'est ce que je ne reconnais plus comme étant d'un autre : c'est de cela seulement que mon esprit a fait son profit, ce sont les raisonnements et les idées dont il s'est imbibé. L'auteur, le lieu, les mots et les autres détails, je les oublie aussitôt. Et j'excelle tellement dans l'oubli que mes écrits, mes ouvrages eux-mêmes, je les oublie tout autant que le reste. On cite sans cesse les « Essais » devant moi, sans que je m'en aperçoive. À qui voudrait savoir d'où sont les vers et les exemples que j'ai entassés ici, j'aurais grand-peine à le dire ; et pourtant, je ne les ai mendiés qu'aux portes connues et célèbres, ne me contentant pas de ce qu'ils fussent précieux s'ils ne provenaient aussi de mains précieuses et réputées : l'autorité y rivalise avec la raison. Ce n'est donc pas très étonnant si mon livre connaît le même sort que les autres, et si ma mémoire laisse échapper ce que j'écris, comme ce que je lis, et ce que je donne comme ce que je reçois.

49. Outre celui de la mémoire, j'ai d'autres défauts qui contribuent beaucoup à mon ignorance : j'ai l'esprit lent et émoussé, le moindre nuage l'arrête en chemin ; de telle sorte que, par exemple, je ne lui ai jamais proposé une énigme, si aisée fût-elle, qu'il ait réussi à expliquer. Il n'y a pas de si petite subtilité qui ne m'embarrasse. Dans les jeux, où l'esprit à sa part, comme les échecs, les cartes, les dames et d'autres encore, je ne comprends que les règles les plus élémentaires. Ma compréhension est lente et confuse ; mais une fois qu'elle tient quelque chose, elle le tient bien, et l'enserre universellement, étroitement et profondément, aussi longtemps qu'elle le tient. Mes yeux sont sains et en bon état, ma vue est bonne même de loin, mais se fatigue vite en travaillant, et alors se trouble. De ce fait, je ne puis me servir longtemps des livres sans avoir recours à quelqu'un d'autre. Ce qu'en dit Pline le Jeune fera comprendre à ceux qui ne l'ont pas éprouvé par eux-mêmes combien ce détour est important pour ceux qui s'adonnent à la lecture(26).

50. Il n'y a pas d'esprit si faible et grossier soit-il, dans lequel on ne voie briller quelque faculté particulière. Il n'y en a pas qui soit assez enfoui pour ne pas faire saillie par quelque bout. Et quant à savoir comment il se fait qu'un esprit aveugle et endormi pour toute autre chose se révèle vif, clair, et excellent pour une action particulière, il faut le demander aux maîtres. Mais les bons esprits, ce sont ceux qui sont universels, prêts et ouverts à tout, sinon instruits, du moins susceptibles de l'être. Je dis cela pour blâmer le mien car, soit par faiblesse, soit par nonchalance, il n'en est pas d'aussi inapte et d'aussi ignorant pour bien des choses courantes, de celles que l'on ne peut ignorer sans honte (et pourtant, laisser de côté par nonchalance ce qui est devant nous, ce que nous avons entre les mains, ce qui concerne directement le déroulement de notre existence, c'est une attitude bien éloignée de mes conceptions). Il faut que je donne ici quelques exemples de cela : je suis né et j'ai été élevé à la campagne, au milieu du travail des champs. J'ai la charge de mes affaires et de ma maison depuis que ceux qui me précédaient à la tête des biens dont j'ai la jouissance m'ont abandonné leur place. Or je ne sais compter ni avec des jetons, ni avec ma plume, j'ignore la plupart de nos monnaies, et je ne sais pas faire la différence entre un grain et un autre, ni au grenier ni dans les champs si cette différence n'est pas très apparente, et je connais à peine celle qu'il y a entre les choux et les laitues de mon jardin. Je ne sais même pas à quoi correspondent les noms des principaux ustensiles de la maison, je ne comprends pas les principes les plus élémentaires de l'agriculture, ceux que connaissent même les enfants. Je m'y connais encore moins dans les activités manuelles, le commerce, les marchandises, la diversité des sortes de fruits, des vins et

des aliments, quand il s'agit de dresser un oiseau, de soigner un cheval, ou un chien. Et s'il me faut tout avouer, il y a moins d'un mois, on s'est aperçu que j'ignorais que le levain servait à faire du pain, et ce que c'était que de faire cuver du vin(27). Autrefois, à Athènes, on supposait une disposition pour les mathématiques chez celui que l'on voyait habilement disposer en fagots un tas de broussailles. On tirerait vraiment de moi la conclusion inverse : qu'on me donne tout ce qu'il faut dans une cuisine — et me voilà mort de faim.

51. Grâce à ces détails de ma confession, on peut en imaginer d'autres à mes dépens. Mais peu importe la façon dont je me montre, pourvu que je me montre tel que je suis : c'est ce que je veux faire. Je n'ai donc pas à m'excuser d'oser mettre par écrit des propos aussi vulgaires et frivoles que ceux-là : la bassesse du sujet m'y contraint. Qu'on blâme mon projet si l'on veut, mais pas mon propos. Quoi qu'il en soit, sans que personne ne me le dise, je vois bien le peu de valeur de tout ceci, et la folie de mon projet. C'est déjà bien que mon jugement, dont ce sont ici les « Essais », ne perde pas ses fers(28).

Quel que soit ton nez, même tel qu'Atlas n'en eût pas voulu,
Et même si tu étais capable de railler Latinus lui-même,
Tu ne saurais dire de ces bagatelles
Pire que je n'en dis moi-même.
A bon quoi mâchonner dans le vide ?
C'est de la chair qu'il te faut, si tu veux te rassasier.
Assez de gens sont imbus d'eux-mêmes :
Réserve ton venin pour eux. Moi je sais que tout ceci
N'est au fond pas grand-chose.

[Martial *Épigrammes* XIII, 2]

52. Je ne suis pas obligé de ne pas dire de sottises, pourvu que je ne me trompe pas moi-même et que je les reconnaisse ainsi. Et me tromper en connaissance de cause, cela m'est si habituel que je ne trompe guère autrement, je ne me trompe jamais fortuitement. C'est bien peu de chose que d'attribuer à la légèreté de mon caractère mes sottes actions, puisque je ne puis pas m'empêcher de lui prêter d'ordinaire celles qui sont vicieuses.

53. Je vis un jour à Bar-le-Duc que l'on présentait au roi François II, pour honorer la mémoire de René, roi de Sicile(29), un portrait qu'il avait fait de lui-même. Pourquoi ne serait-il pas permis également à tout un chacun de se représenter avec sa plume, comme lui le faisait avec un crayon ? Je ne veux donc pas laisser de côté cette cicatrice morale, qu'il n'est pourtant pas convenable de montrer en public : c'est l'irrésolution, défaut très gênant dans la conduite des affaires du monde. Je ne sais pas prendre parti dans les affaires dont l'issue est douteuse :

Mon cœur ne me dit ni oui ni non.

[Pétrarque *Canzoniere* CLXVIII, 8]

54. Je suis bien capable de soutenir une opinion, mais non de la choisir. C'est que dans les choses humaines, de quelque côté que l'on penche, on trouve toujours des apparences qui nous y confortent. Et le philosophe Chrysippe disait qu'il ne voulait apprendre de ses maîtres Zénon et Cléanthe que les vérités fondamentales, car pour les preuves et les arguments il en trouverait suffisamment de lui-même. De quelque côté que je me tourne, je me trouve toujours suffisamment de raisons et de vraisemblance pour m'y maintenir ; je maintiens donc en moi le doute et la liberté de choisir, jusqu'à ce que les circonstances me contraignent. Et alors, pour dire la vérité, je jette le plus souvent « la plume au vent » comme on dit, je m'abandonne au gré du sort : un penchant bien léger et quelque circonstance anodine suffisent à m'entraîner.

Dans le doute, le moindre poids le fait pencher
D'un côté ou de l'autre.

[Térence *Andrienne* I, 6, v. 32]

55. L'incertitude de mon jugement est telle que dans la plupart des cas, je pourrais m'en remettre au tirage au sort ou aux dés. Et je note, en examinant notre faiblesse humaine, que l'histoire sainte elle-même nous a laissé des exemples de cet usage qui consiste à confier au hasard et à la chance la détermination du parti à prendre dans les choses incertaines : « Le sort tomba sur Matthias(30). » La raison humaine est un dangereux glaive à double tranchant. Même entre les mains de Socrate qui en est l'ami le plus intime et le plus familier, c'est un bâton qu'on ne sait par quel bout prendre. Je ne suis donc bon qu'à suivre les autres, et je me laisse volontiers emporter par la foule. Je n'ai pas suffisamment confiance en mes forces pour me risquer à commander ou à montrer la voie. Je suis bien aise de suivre les pas tracés par les autres. S'il faut courir le risque d'un choix douteux, j'aime mieux que ce soit sous la responsabilité de tel ou tel qui a plus d'assurance dans ses opinions, et qui s'y tient mieux que je ne le ferais des miennes, dont je trouve les fondations et l'assise peu sûres. Et pourtant, je ne change pas si facilement d'idée, d'autant que je vois la même faiblesse dans l'opinion contraire. « *L'habitude elle-même de donner son assentiment semble dangereuse et glissante.* » [Cicéron *Académiques* II, 21] Dans les affaires publiques notamment, il y a un beau champ ouvert aux hésitations et à la contestation :

Quand la balance a ses plateaux également chargés,
Elle ne s'abaisse ni ne s'élève d'aucun côté.

[Tibulle *Elégies* IV, 1, v. 40]

56. Les raisonnements de Machiavel, par exemple, étaient assez solides pour son sujet, et pourtant il fut très facile de les combattre. Et ceux qui l'ont fait n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. On pourrait toujours trouver sur ce sujet de quoi fournir des réponses, des dupliques, répliques, tripliques, quadrupliques(31), et cette infinie litanie de débats que la procédure juridique a allongée tant qu'elle a pu en faveur des procès.

On nous frappe, mais nous rendons coup par coup à l'ennemi.

[Horace *Épîtres* II, 2, v. 97]

Les raisons invoquées ici n'ont guère d'autre fondement que l'expérience, et la diversité des événements humains nous présente un nombre infini d'exemples sous toutes sortes de formes.

57. Un de nos contemporains très savant dit que dans nos almanachs, quand il est dit qu'il fera chaud, on pourrait dire « froid », et au lieu de sec, « humide » ; et s'il devait parier sur ce qui se produira, celui qui mettrait ainsi toujours le contraire de ce qui est prévu ne se risquerait pas à prendre parti, sauf à propos des choses qui ne font aucun doute, comme de promettre des chaleurs extrêmes à Noël, et des rigueurs d'hiver à la Saint-Jean. Je pense la même chose à propos des argumentations politiques : dans quelque situation qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vos adversaires pourvu que vous n'en veniez pas à choquer des principes trop élémentaires et trop évidents. Et c'est pourquoi, à mon point de vue, il n'est pas de façon d'agir si mauvaise soit-elle qui, à condition d'être ancienne et constante, ne vaille mieux que le changement et le bouleversement. Nos mœurs sont extrêmement corrompues, et ont terriblement tendance à s'aggraver. Parmi nos lois et nos usages, il en est beaucoup de barbares et monstrueux. Mais pourtant, la difficulté d'améliorer cette situation et les dangers présentés par cet ébranlement, font que si je pouvais planter une cheville dans cette roue et l'arrêter en ce point, je le ferais volontiers.

Il n'est pas d'exemples si honteux et si infâmes
Que l'on ne puisse en trouver de pires.

[Juvénal *Satires* VIII, 183]

Ce que je trouve de pire de nos jours, c'est l'instabilité, et que nos lois pas plus que nos vêtements ne peuvent prendre une forme définitive. Il est bien facile de reprocher à un système de gouvernement ses imperfections, puisque toutes les choses mortelles en sont pleines. Il est bien facile de susciter chez un peuple le mépris envers ses anciennes traditions : jamais personne n'entreprit cela sans en venir à bout. Mais quant à établir un ordre meilleur à la place de celui que l'on a ruiné, nombreux sont ceux qui l'avaient entrepris et qui l'ont regretté(32).

58. Je ne tiens guère compte de ma sagesse pour ma conduite : je me laisse volontiers conduire par l'ordre général du monde. Heureux, le peuple qui fait ce qu'on lui commande, et bien plus que ceux qui commandent, car il n'a pas à se soucier des causes, et se laisse tranquillement aller dans le mouvement céleste ! L'obéissance n'est jamais pure ni tranquille chez celui qui raisonne et qui conteste. Bref, pour en revenir à moi-même, le seul point par lequel j'estime être quelque chose, c'est celui par lequel jamais homme ne s'estima défaillant ; ma louange est banale, commune, populaire, car qui a jamais pensé qu'il manquait de jugement ? Ce serait une proposition qui contiendrait en elle-même sa contradiction : c'est une maladie qui ne se rencontre jamais là où elle se voit. Elle est tenace et forte, et pourtant, le premier regard que porte sur elle le patient la transperce et la fait se dissiper, comme le rayon du soleil le fait d'un brouillard opaque. S'accuser, en cette matière, ce serait s'excuser ; et se condamner, ce serait s'absoudre. Il n'y eut jamais manœuvre ni bonne femme qui n'ait pensé avoir assez de jugement pour sa propre gouverne. Nous reconnaissons aisément la supériorité que les autres ont sur nous s'agissant du courage, de la force physique, de l'expérience, de l'agilité, de la beauté ; mais nous ne reconnaissons à personne d'autre la supériorité en matière de jugement, et les arguments qui chez les autres proviennent du simple bon sens naturel, il nous semble qu'il nous aurait suffi de regarder de ce côté-là pour les trouver. L'érudition, le style, et autres qualités que nous voyons dans les ouvrages des autres, nous les reconnaissons bien volontiers si elles surpassent les nôtres ; mais quant aux simples productions de l'intelligence, chacun pense qu'il était capable de les obtenir de la même façon, et en perçoit difficilement le poids et la difficulté sauf, et encore, lorsqu'elles sont à une extrême et incomparable distance. Celui qui verrait bien clairement la hauteur de vues du jugement d'un autre pourrait parvenir à y élever le sien(33). Ce que j'entreprends est donc une sorte d'entraînement, dont je dois attendre peu de recommandations et de louanges, et une sorte d'ouvrage qui m'apportera peu de renommée.

59. Et puis, pour qui écrit-on ? Les gens savants qui font autorité en matière de livres n'attachent de prix qu'au savoir, et n'admettent pas d'autre méthode de pensée que celle de l'érudition et de l'art. Si vous avez pris l'un des Scipion pour l'autre(34), que pourriez-vous dire encore qui vaille ? Qui ignore Aristote, selon eux, s'ignore en même temps lui-même. Les esprits grossiers et vulgaires, eux, sont peu sensibles à une pensée fine. Or ce sont ces deux espèces-là qui constituent le gros du public. La troisième, à qui vous vous proposez, celle des bons esprits pensant par eux-mêmes, est si rare que justement, elle n'a ni renom ni place reconnue parmi nous : vouloir lui plaire et s'y efforcer est du temps à demi perdu.

60. On dit couramment que le plus juste partage que la nature nous ait fait de ses faveurs, c'est celui du bon sens(35) ; chacun en effet se contente de ce qu'elle lui a attribué, et n'est-ce pas raisonnable ? Qui voudrait voir plus loin, chercherait à voir plus loin que sa vue ne peut porter. Je pense que mes idées sont bonnes et saines. Mais qui ne pense la même chose des siennes ? L'une des meilleures preuves que je puisse en avoir, c'est le peu d'estime que j'ai envers moi. Car si mes opinions n'étaient pas bien fermes,

elles se seraient aisément laissé tromper par l'affection particulière que je me porte, puisque je ramène presque toute cette affection à moi-même et ne la répands guère au-delà. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de connaissances, à leur grandeur et à leur réputation, moi je la consacre toute entière au repos de mon esprit, et à moi-même. Ce qui m'en échappe, ce n'est pas vraiment volontaire :

> *Pour moi, vivre et me bien porter, voilà ma science.*
> [Lucrèce *De la Nature* V, 959]

Or je trouve mes opinions extrêmement hardies et constantes en ce qui concerne la condamnation de mes insuffisances. Mais il est vrai aussi que c'est un sujet sur lequel j'exerce mon jugement plus que sur aucun autre. Les gens regardent toujours devant eux ; moi je retourne mon regard vers l'intérieur, je le plante là, et c'est là que je l'exerce... Chacun regarde devant lui, moi je regarde au dedans de moi. Je ne m'occupe que de moi, je m'examine sans cesse, je m'analyse, je me déguste. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent seulement ; ils vont toujours de l'avant :

> *Personne n'essaie de descendre en soi-même.*
> [Perse *Satires* IV, v. 23]

Moi, je me vautre en moi-même.

61. Quelle que soit la capacité que j'ai en moi à trier le vrai du faux, cette liberté de caractère qui fait que je n'assujettis pas volontiers ce que je crois à quoi que ce soit, c'est à moi surtout que je la dois. Car mes idées les plus fermes et les plus générales, ce sont celles qui sont nées avec moi, si l'on peut dire : elles me sont naturelles et sont vraiment les miennes. Je les ai produites crues et simples, de façon hardie et forte mais un peu confuse et imparfaite ; mais depuis, je les ai établies et fortifiées par l'autorité des autres et par les sains exemples des anciens, avec le jugement desquels le mien s'est rencontré : ils ont renforcé la prise que j'avais sur elles et m'en ont donné une jouissance et une possession plus complètes.

62. La réputation de vivacité et de promptitude d'esprit que tout le monde recherche, je prétends l'obtenir par une vie bien réglée(36) ; celle qu'on attend d'une action éclatante et remarquée, ou de quelque capacité particulière, je l'attends de l'ordre, de l'harmonie et de la modération de mes opinions et de ma conduite. « *S'il y a quelque chose qu'on peut louer, c'est à l'évidence la constance de la conduite, celle qui ne se dément dans aucune action particulière ; il est d'ailleurs impossible de préserver cette constance si on quitte son naturel pour prendre celui des autres.* » [Cicéron *De Officiis* I, XXXI] Voilà donc jusqu'où je me sens coupable de ce que je disais être la première partie du vice de présomption. Pour la seconde, celle qui consiste à ne pas estimer suffisamment autrui, je ne sais si je puis aussi bien m'en disculper, car quoi qu'il m'en coûte, j'ai décidé de dire ce qu'il en est.

63. Peut-être est-ce le commerce continuel que j'entretiens avec les conceptions de l'Antiquité et l'idée que j'ai de ces belles âmes du temps passé qui me dégoûtent et d'autrui et de moi-même. Ou bien peut-être qu'en vérité nous vivons dans un siècle qui ne produit que des choses bien médiocres. Toujours est-il que je n'y vois rien qui soit digne d'une grande admiration. Mais il est vrai aussi que je ne connais pas beaucoup d'hommes avec la familiarité nécessaire pour pouvoir les juger, et ceux que ma condition me fait rencontrer le plus souvent ne sont pour la plupart que des gens qui montrent peu d'intérêt pour la culture de l'âme, et auxquels on ne propose pour toute béatitude que l'honneur, et pour toute perfection que la vaillance. Ce que je vois de beau chez les autres, je le loue et l'apprécie très volontiers. Je renchéris d'ailleurs souvent sur ce que j'en pense, et m'autorise même à mentir jusqu'à ce point : je suis incapable

d'inventer de toutes pièces. Je témoigne souvent de ce que je trouve de louable chez mes amis, j'en rajoute même volontiers. Mais quant à leur prêter des qualités qu'ils n'ont pas, cela m'est impossible ; pas plus que de défendre ouvertement les imperfections qu'ils présentent.

64. Même à mes ennemis, je rends franchement témoignage d'honneur. Mes sentiments peuvent changer, mais mon jugement, non. Et je ne confonds pas ma querelle avec ce qui n'en fait pas partie. Je suis tellement jaloux de ma liberté de jugement que je ne puis y renoncer que très difficilement sous l'effet de quelque passion que ce soit. Je me fais plus de tort en mentant que je n'en fais à celui à propos de qui je mens. Il faut noter cette noble et louable coutume des Perses : ils parlaient de leurs ennemis mortels, ceux à qui ils faisaient la guerre à outrance, de façon aussi honorable et équitable que le méritait leur courage.

65. Je connais bien des hommes qui ont beaucoup de qualités : qui de l'esprit, qui du cœur, qui de l'habileté, qui de la conscience, qui un beau langage, qui une science, qui une autre... Mais de grand homme en général, ayant tant de qualités réunies ou bien une, mais portée à un tel degré d'excellence qu'on ne puisse que l'admirer ou le comparer à ceux que nous honorons dans les siècles passés, je n'ai jamais eu l'occasion d'en voir. Et le plus grand que j'aie connu vivant, pour les qualités naturelles de son âme et le mieux né, c'était Etienne de la Boétie : c'était vraiment une belle âme, et qui offrait un bel aspect à tous les points de vue ; une âme à la façon ancienne, et qui eût produit de grandes choses si son sort l'avait voulu, car il avait encore beaucoup ajouté à ses dons naturels si riches, par l'étude et le savoir. Mais je ne sais comment il se fait (et cela arrive pourtant) qu'il se trouve autant de vanité et de faiblesse d'esprit chez ceux qui font profession d'avoir le plus de science, et exercent des professions littéraires et des charges qui ont à voir avec les livres, que chez aucune autre sorte de gens. C'est peut-être parce qu'on leur en demande plus, qu'on attend d'eux plus que des autres, et que l'on ne peut excuser chez eux les fautes courantes ; ou bien parce que l'idée qu'ils se font de leur savoir leur donne plus de hardiesse pour se montrer et qu'ils se laissent voir trop intimement, et que par là ils se trahissent et causent leur perte. De même qu'un artisan démontre mieux sa médiocrité sur une riche matière qu'il a entre les mains, s'il la traite et l'arrange sottement, au mépris des règles de son art, que sur une matière de peu de valeur, et qu'on est plus choqué par le défaut que l'on trouve sur une statue en or que sur celle qui est en plâtre, ces gens-là en font autant lorsqu'ils font étalage de choses qui par elles-mêmes et à leur place seraient bonnes, car ils les utilisent inconsidérément, honorant leur mémoire aux dépens de leur intelligence : faisant honneur à Cicéron, à Galien, à Ulpien ou à saint Jérôme, ils se rendent eux-mêmes ridicules.

66. Je reviens volontiers sur le sujet de la sottise de notre éducation(37). Elle a eu pour objectif, non pas de nous rendre bons et sages, mais savants ; elle y est parvenue. Elle ne nous a pas appris à chercher et embrasser la vertu et la sagesse, mais elle a gravé en nous le goût pour l'étymologie et la dérivation des mots. Nous savons décliner « vertu », si nous ne sommes pas capables de l'aimer... Si nous ne savons pas ce qu'est la sagesse dans la réalité et par expérience, nous le savons en paroles et par cœur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas de connaître leur race(38), la parentèle, les alliances : nous voulons les avoir comme amis et établir avec eux un dialogue en bonne intelligence. Or notre éducation nous a enseigné les définitions, les divisions et le découpage des diverses parties de la vertu comme les noms donnés aux branches d'un arbre généalogique, sans se préoccuper d'établir entre elle et nous quelque habitude de familiarité ni de relation intime. Elle a choisi pour notre instruction, non les livres qui ont les idées les plus saines et les plus justes, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin, et avec tous ces beaux mots, a instillé dans nos esprits les idées les plus creuses de l'Antiquité. Une bonne éducation doit modifier le jugement et le comportement, comme ce fut le cas pour Polémon : ce jeune grec débauché, venu écouter par hasard une leçon de Xénocrate, ne fut pas seulement impressionné par l'éloquence et le grand savoir du professeur, et n'en ramena pas seulement chez lui des connaissances sur quelque beau

sujet, mais un profit plus important et plus durable : il changea soudain de vie en rejetant celle qu'il avait menée jusqu'ici. Qui a jamais ressenti un tel effet de notre éducation ?

> *...ne devrais-tu pas faire*
> *Comme fit Polémon autrefois, transformé ?*
> *Ne devrais-tu pas quitter les insignes de ta folie,*
> *Les rubans, coussins et autres bandeaux,*
> *Comme on dit qu'après boire il arracha, en se cachant*
> *Ses couronnes de fleurs, ému par la voix d'un maître sobre ?*
>
> [Horace *Satires* II, 3, v. 253 sq]

La condition sociale la moins à dédaigner me semble être celle qui dans sa simplicité occupe le dernier rang, et nous montre des relations humaines plus harmonieuses. Je trouve que le comportement et les propos des paysans sont mieux en accord avec la vraie philosophie que ne sont ceux de nos philosophes eux-mêmes. « *Le menu peuple est plus sage parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il faut.* »
[Lactance *Choix de monuments primitifs de l'Église chrétienne* III, 5]

67. Tels que j'ai pu en juger d'après leurs apparences extérieures (car pour les juger à ma façon, il eût fallu les éclairer de plus près), les hommes les plus remarquables dans le domaine de la guerre et de l'art militaire ont été le duc de Guise, qui mourut à Orléans, et feu le Maréchal Strozzi. Pour leurs capacités et leur valeur peu communes, Olivier et l'Hôpital, Chanceliers de France(39). Il me semble que la poésie a connu aussi une certaine vogue à notre époque, car nous avons nombre de bons artisans(40) dans ce métier-là : Daurat(41), Bèze(42), Buchanan(43), l'Hôpital, Mont-Doré(44), Turnèbe(45). Quant à ceux qui écrivent en français, je pense qu'ils ont amené la poésie au plus haut qu'elle ne sera jamais ; et dans les endroits où Ronsard et Du Bellay excellent, je ne les trouve guère éloignés de la perfection antique. Adrien Turnèbe en savait plus et savait mieux ce qu'il savait que n'importe qui en son temps et même au-delà.

68. Les vies du duc d'Albe(46), mort récemment, et de notre Connétable de Montmorency(47), ont été des vies nobles et dont les destinées offrent des ressemblances étonnantes. Mais la beauté de la mort glorieuse que connut ce dernier, sous les yeux des Parisiens et de son roi, à leur service et contre ses plus proches parents, à la tête d'une armée victorieuse grâce à son commandement, et à la suite d'un « coup de main », cette mort dans une extrême vieillesse me semble mériter qu'on la mette parmi les événements les plus remarquables de mon temps. Et de même, on peut souligner la constante bonté, la courtoisie de la conduite et l'amabilité scrupuleuse de Monsieur de la Nouë, au milieu de factions armées sans foi ni loi (véritable école de trahison, de sauvagerie et de brigandage) où il a toujours vécu, en grand homme de guerre et fort expérimenté.

69. J'ai pris plaisir à faire connaître en plusieurs endroits les espoirs que je nourris au sujet de Marie de Gournay le Jars, ma « fille d'alliance », que j'aime assurément plus que paternellement, et que j'associe à ma retraite et à ma solitude comme l'une des meilleures parties de moi-même. Je n'ai plus d'yeux au monde que pour elle. Si l'adolescence peut constituer un présage, cette âme sera capable quelque jour des plus belles choses, et entre autres, d'atteindre à la perfection de cette très-sainte amitié au niveau de laquelle nous n'avons encore pas lu que son sexe ait jamais pu s'élever. La sincérité et la fermeté de sa conduite s'y montrent déjà manifestes, et son affection envers moi surabondante au point qu'il n'y a plus rien à souhaiter pour elle sinon que l'appréhension qu'elle ressent à l'approche de ma fin, m'ayant rencontré dans mes cinquante-cinq ans, la tourmente moins cruellement. Le jugement qu'elle a porté sur mes premiers Essais, elle, une femme, à notre époque, si jeune et si isolée dans sa région, et la véhémence étonnante avec laquelle elle m'aima et désira si longtemps me rencontrer d'après la seule

estime qu'elle avait éprouvée pour moi à me lire avant même de m'avoir vu, — voilà certes quelque chose de singulier et bien digne de considération(48).

70. Les autres vertus n'ont que peu, ou pas du tout, été de mise à notre époque. Mais la vaillance, elle, est devenue commune par ces temps de guerre civile, et dans ce domaine, il se trouve parmi nous des caractères fermes jusqu'à la perfection, en si grand nombre que le tri en est impossible à faire. Voilà tout ce que j'ai connu, jusqu'à présent, en fait de grandeur extraordinaire, hors du commun.

NOTES

1. Aucun éditeur ni commentateur ne semble avoir été sensible à l'humour de cette formule !

2. On peut rappeler ici que la devise de Montaigne était « Que sais-je ? ».

3. Cette phrase est omise dans la traduction d'A. Lanly II, p. 291. On remarquera que sa rédaction est assez différente dans l'édition de 1595 et dans l'« exemplaire de Bordeaux ».

4. La théorie des « épicycles » de Polémée faisait appel à des « petits cercles » qui parcouraient de plus grands pour rendre compte des irrégularités apparentes dans les mouvements des astres.

5. L'auteur de ces vers est inconnu. Certaines éditions (p. ex. Lefevre, Paris, 1834) indiquent qu'il s'agit « probablement d'un moderne ».

6. Cicéron nomme ces personnages dans ses *Académiques* I, 2.

7. La phrase qui suivait dans les éditions de 1580 et 1588 a été supprimée dans celle de 1595 : « Ce que j'ai à dire, je le dis de toutes mes forces. »

8. Se disait d'un homme habile.

9. Le pied « du roi » valait 0,324m, et le « pied anglais » 0,305. Pour l'époque de Montaigne, « six pieds » représentaient une taille assez exceptionnelle.

10. On considère généralement qu'il s'agit là du personnage du livre de Castiglione : *Il Corteggiano*.

11. *Psaumes* XLV, 3.

12. On s'est interrogé sur le sens à donner à cette remarque. D'aucuns la comprennent comme « bon savant » (Lexique de l'édition Villey-Strowski), d'autres (D. M. Frame) y voient une note d'humour — et c'est aussi mon avis.

13. Le sens de cette phrase n'étant pas très clair ni très sûr, il peut être intéressant de voir quel a été le cheminement de la réflexion de Montaigne à travers les diverses rédactions, telles qu'on peut les déchiffrer en marge de l'« exemplaire de Bordeaux » : « Il n'est rien si cher pour moi On a meilleur marché de ma bourse Je ne trouve rien si cherement acheté que ce qui me cause du soing ». (Tout ce qui précède a été barré).

14. Au sens de « courage de supporter ».

15. L'expression est encore usitée... dans le sens de « ça ne vaut pas le coup ».

16. On peut rapprocher cela du vers de Dante: « Si che 'l piè fermo sempre era 'l più basso », *Inferno* 30.

17. On dit encore aujourd'hui « en mettre sa main au feu », par allusion au « jugement par le feu » pratiqué au Moyen-Age, et selon lequel on pouvait prouver son innocence en offrant sa main à la flamme (ou au fer rouge) sans en ressentir de brûlure... Le « prince » dont il s'agit ici est généralement désigné comme étant Charles VIII.

18. C'est ce que dit Tacite, *Annales* I, 11.

19. Soliman II « Le Magnifique », sultan de Turquie, qui fit la guerre à Charles-Quint et assiégea Vienne (en vain). Il finit par s'allier avec François 1er.

20. Montaigne évoque fréquemment ce manque de mémoire... que l'on peut mettre en doute.

21. Passage à rapprocher de celui de I, 20, § 9 où il est question des « nouements d'aiguillettes ».

22. La tour de la « librairie » de Montaigne est restée miraculeusement intacte après l'incendie qui détruisit le reste du château. Mais la bibliothèque\index{bibliothèque elle-même, hélas, a été vidée de ses livres...

23. Cité par Pline, *Hist. Nat.* VII, 24.

24. Humaniste byzantin mort à Rome en 1486.

25. Qui prétend (in *De senectute* qu'un vieillard n'oublie jamais cela...

26. Montaigne écrit : « combien ce retardement est important ». Dans le passage auquel il fait référence Livre III, lettre 5), Pline Le Jeune dit que son oncle (Pline l'Ancien) se faisait faire des lectures en sortant du bain. A. Lanly (II, p. 307) écrit « retard » et D. M. Frame (p. 495) « delay ». Puisqu'il est question d'un intermédiaire, je comprends plutôt qu'il s'agit d'un « détour ». Montaigne considérait-il cela comme un avantage ou un inconvénient ? « important » ne permet pas de trancher.

27. Le mettre en cuve pour le faire fermenter.

28. Autrement dit : ne soit pas boiteux comme un cheval déferré.

29. René, duc d'Anjou, comte de Provence (1409-1480) qu'on avait appelé le « Roi René » parce qu'il avait des droits sur le royaume de Sicile et de Jérusalem.

30. *Actes des Apôtres* I, 26.

31. Termes juridiques : la duplique est une réponse à une réplique ; la triplique, la réponse à une duplique... etc. J'ai préféré garder ces mots tels quels, dans leur cocasserie.

32. A. Lanly traduit ici littéralement : « beaucoup [...] ont pris un refroidissement ». Il me semble que « se morfondre », dans le contexte a plutôt le sens qu'il a encore couramment aujourd'hui : se désoler, se désespérer, regretter.

33. Cette phrase ne figure que dans l'édition de 1595.

34. Montaigne fait ici allusion à l'erreur qu'il avait d'abord commise en écrivant « le jeune Scipion », erreur corrigée à la main sur l'« exemplaire de Bordeaux » en « l'ayeul »(« l'Ancien »). Cf. Livre III, chap. 13 §117.

35. On voit que Montaigne a dit cela avant que Descartes ne le reprenne dans la célèbre formule : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

36. La ponctuation de l'édition de 1595 ici (une virgule) semble résulter d'une mauvaise compréhension de la phrase : « je la prétends du règlement » s'oppose à « je la prétends de l'ordre... ».

37. Déjà largement examiné en I, 25 et 26.

38. Fallait-il traduire ici par « origine ethnique », au prix d'un anachronisme verbal ? J'ai pensé que non....

39. François Olivier, Chancelier en 1545 ; Michel de l'Hôpital, nommé par Catherine de Médicis en 1560.

40. P. Villey indique ici « artistes ». Mais pourquoi ? La suite m'autorise, il me semble, à conserver le terme.

41. Il faisait partie de la « Pléiade », et n'écrivit qu'en grec et en latin. Professeur au Collège de France en 1560.

42. On sait que Montaigne possédait des vers latin de Théodore de Bèze dans sa bibliothèque; disciple de Calvin, Bèze fut recteur de l'académie de Genève.

43. Humaniste et historien écossais ; il dut s'enfuir en France et fut professeur à Bordeaux avec Montaigne pour élève. Il fut aussi le précepteur de Marie Stuart et mourut en 1582.

44. Poète et mathématicien mort en 1584 selon P. Villey II, p. 661.

45. Montaigne en a parlé déjà en I, 24, §27, et II, 12, §418 de la présente édition. Turnèbe est plus connu comme érudit que comme poète...

46. Féroce général espagnol qui servit Charles-Quint et Philippe II contre la France, le Portugal et la Flandre où il fit décapiter dix-huit mille personnes en même temps que les comtes d'Horn et d'Egmont... « Montaigne savait-il cela ? » se demande A. Lanly (II, p. 315). On espère que non.

47. Anne de Montmorency. Il occupa des fonctions importantes sous François 1er et mena pour le compte d'Henri II la répression contre les protestants (ce qui ne l'empêcha pas cependant d'intervenir en faveur de B. Palissy, déjà emprisonné, et qui le fut d'ailleurs de nouveau et définitivement à la Bastille de 1580 à 1590). Montmorency mourut à 74 ans à la bataille de Saint-Denis.

48. On notera que ce paragraphe ne figure que dans l'édition de 1595, et non dans l'« exemplaire de Bordeaux » où pourtant Montaigne aurait pu l'ajouter, comme il l'a fait pour le passage concernant De la Nouë — puisque les marges de la page étaient loin d'être remplies... De là à supposer qu'il s'agit d'un ajout dû à Marie de Gournay elle-même, il n'y a qu'un pas, que l'on pourrait être tenté de franchir, tant la louange semble un peu « plaquée »... La Préface de l'édition de 1595, rarement publiée, a d'ailleurs des accents du même genre.

Chapitre 18
Du démenti

1. Oui(1) — mais on me dira que ce projet de se servir de soi-même comme sujet de livre serait tout de même excusable pour des hommes exceptionnels et célèbres, qui auraient suscité le désir d'être connus à cause de leur réputation. C'est certain et je le reconnais. Je sais bien que pour voir un homme ordinaire, c'est à peine si un artisan quittera des yeux son ouvrage, alors que pour un grand personnage connu, il lui suffit d'arriver en ville, et voilà que les ateliers et les boutiques se vident ! Il n'est pas bien de se faire remarquer, sauf pour celui qui offre de bonnes raisons d'être imité, et dont la vie et les idées peuvent servir de modèle. César et Xénophon disposaient, par la grandeur de leurs exploits, d'une base solide et justifiée sur laquelle fonder et affermir leur récit. On regrettera pour cette raison de ne pas connaître le journal du grand Alexandre, ni les Commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et d'autres avaient laissés de leurs actions. S'agissant de tels personnages, on aime et étudie leurs portraits, même en bronze ou en pierre.

2. Voici une remarque très juste, mais qui me concerne très peu :

> *Je ne fais la lecture qu'à mes amis, et s'ils le demandent,*
> *Non en tout lieu, devant n'importe qui. Mais bien d'autres*
> *Déclament leurs écrits au forum et même aux bains publics !*
>
> [Horace *Satires* I, 4 vv. 73-75]

Je n'élève pas ici une statue pour qu'elle soit mise au carrefour d'une ville, ou dans une église, ou sur une place publique(2) :

> *Je ne cherche pas à gonfler*
> *Mes pages de balivernes,*
> *Je parle en tête à tête.*
>
> [Perse *Satires* V, 19]

Elle est à mettre dans un coin de bibliothèque, pour distraire un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à m'y retrouver et renouer avec moi à travers elle. Les autres ont eu le courage de parler d'eux parce qu'ils y ont trouvé un sujet digne et riche ; moi, à l'inverse, c'est pour l'avoir trouvé si stérile et si maigre qu'on ne peut y soupçonner aucun sujet d'ostentation. Je juge volontiers les actions des autres. Mais des miennes, il y a peu à dire, tant elles sont inexistantes. Je ne trouve pas assez de bien en moi que je ne puisse le dire sans en rougir.

3. Quel plaisir ce serait pour moi que d'entendre ainsi quelqu'un évoquer la façon de vivre, le visage, l'attitude, les paroles les plus courantes et la destinée de mes ancêtres ! Et comme j'y serais attentif ! Ce serait vraiment faire preuve d'une mauvaise nature que d'avoir du dédain envers les portraits de nos amis et prédécesseurs, la forme de leurs vêtements et de leurs armes. Je conserve d'eux l'écriture, le sceau, le livre d'heures, une épée qui leur appartenait et dont ils se sont servis, et je n'ai pas enlevé de mon cabinet de travail les longues badines que mon père tenait d'habitude à la main. « *L'habit d'un père, son anneau, sont d'autant plus chers à ses enfants qu'ils avaient plus d'affection pour lui.* » [Saint Augustin *Cité de Dieu*, I, XIII]

4. Si toutefois ma postérité a d'autres goûts, j'aurai bien de quoi prendre ma revanche : ils ne sauraient faire moins grand cas de moi que je n'en ferai d'eux en ce temps-là !... La seule concession que je fasse au public, c'est d'en passer par l'imprimerie, plus vive et plus aisée(3) ; et en récompense, je pourrai

toujours servir à emballer quelque motte de beurre au marché !

Que les thons et les olives ne manquent pas d'emballage...
[Martial *Épigrammes* XIII, I]

Et je fournirai souvent aux maquereaux leur ample tunique.
[Catulle *Épithalame de Thétis et de Pélée* XCIV, 8]

5. Et quand personne ne me lirait — aurais-je perdu mon temps d'avoir consacré tant d'heures oisives à des pensées si utiles et si agréables ? Moulant cette figure d'après moi-même, il m'a fallu si souvent me façonner et mettre de l'ordre en moi pour m'extraire que le modèle s'en est affermi, et en quelque sorte, formé lui-même. En me peignant pour les autres, je me suis peint avec des couleurs plus nettes que celles qui étaient les miennes au début. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait. C'est un livre consubstantiel à son auteur : il ne s'occupe que de moi, il fait partie de ma vie ; il n'a pas d'autre objectif ni de but extérieur à lui-même comme tous les autres livres.

6. Ai-je perdu mon temps pour m'être ainsi examiné de façon aussi continue et avec un tel soin ? Ceux qui se regardent seulement en pensée et en paroles, un instant en passant, ne s'examinent pas si profondément, ne pénètrent pas aussi loin en eux-mêmes que celui qui en fait son étude, son œuvre, et comme son métier, en s'engageant à en tenir le registre permanent, de toute sa foi et de toutes ses forces. Les plaisirs les plus délicieux se savourent à l'intérieur, ils évitent de laisser une trace d'eux-mêmes ; ils évitent d'être vus, non seulement de la foule, mais d'un seul.

7. Combien de fois ce travail m'a-t-il détourné de réflexions ennuyeuses ? Et il faut compter au nombre des pensées ennuyeuses toutes celles qui sont frivoles. La Nature nous a doté d'une grande capacité de nous mettre à part dans nos réflexions ; et elle nous y convie souvent, pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais aussi pour la meilleure part à nous-mêmes. Pour calmer mon imagination et la faire rêver sur quelque projet organisé, pour lui éviter de se perdre et divaguer au vent, il suffit de donner corps à tant de menues pensées qui se présentent à elle et en tenir le registre. Je prête l'oreille à mes rêveries parce que j'ai à les enregistrer. Combien de fois, agacé par quelque action que la civilité et la raison m'interdisaient de critiquer ouvertement, m'en suis-je soulagé ici, non sans l'arrière-pensée d'en instruire le public ! Et certes, ces coups de badine poétiques

Zon sur l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagoin(4),

s'impriment encore mieux sur le papier qu'en la chair vive. Et que dire, sinon que je prête un peu plus attentivement l'oreille aux livres depuis que je suis à l'affût pour essayer d'en dérober quelque chose afin d'en émailler ou étayer le mien ?

8. Je n'ai nullement étudié pour faire un livre, mais j'ai étudié un peu parce que je l'avais fait ; si du moins c'est étudier qu'effleurer et pincer, par la tête ou par les pieds, tantôt un auteur, tantôt un autre. Et nullement pour former mes opinions, déjà formées depuis longtemps, mais bien pour les soutenir, les aider et les servir.

9. Mais qui peut-on croire quand il parle de lui, dans une époque aussi corrompue ? Il en est peu, ou même pas, que nous puissions croire quand ils parlent des autres, situation dans laquelle, pourtant, on a moins d'intérêt à mentir. La première étape de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité, car, comme le disait Pindare, être véridique, c'est le début d'une grande vertu ; et c'est la première chose

que Platon demande au gouverneur de sa « République ». La vérité, de nos jours, ce n'est pas ce qui est, mais ce dont les autres sont persuadés. De même que nous appelons « monnaie » non seulement celle qui est légale, mais aussi la fausse, qui a cours aussi. Notre nation se voit reproché ce vice depuis longtemps : Salvien de Marseille(5), qui vivait du temps de Valentinien, dit que chez les Français, mentir et se parjurer n'est pas un vice, mais une façon de parler... Celui qui voudrait renchérir sur ce témoignage pourrait dire que désormais c'est même pour eux une vertu. On s'y entraîne, on s'y habitue, comme à un exercice honorable, car la dissimulation est l'une des plus remarquables qualités de ce siècle.

10. Je me suis souvent demandé d'où pouvait naître cette coutume que nous observons si scrupuleusement, de nous sentir plus vivement offensés par le reproche qui nous est fait de ce vice, si banal pour nous, que par aucun autre, et comment il se fait que ce soit là l'injure la plus extrême que l'on puisse proférer à notre encontre que de nous reprocher d'être menteur. Mais en fait, je trouve naturel de se défendre surtout des défauts dont nous sommes les plus chargés. On dirait qu'en étant touchés par cette accusation, en nous excitant à son propos, nous nous déchargeons quelque peu de la faute. Si nous la supportons effectivement, au moins pouvons-nous la condamner en apparence. Mais n'est-ce pas parce que ce reproche semble englober aussi la couardise et la lâcheté de cœur ? Et est-il plus évidente couardise et lâcheté que de renier sa parole ? Et pire encore : de nier ce que l'on sait ?

11. C'est vice bien laid que le mensonge ; un vice qu'un Ancien dépeint de façon très honteuse quand il dit que c'est un témoignage de mépris envers Dieu, et en même temps de crainte envers les hommes. Il n'est pas possible d'en représenter plus complètement l'horreur, la bassesse et la turpitude. Car en effet, que peut-on imaginer de plus laid que de craindre les hommes et de braver Dieu ? Nos relations sociales étant fondées sur la parole, celui qui la fausse trahit aussi la société elle-même. C'est le seul outil grâce auquel nous pouvons communiquer nos volontés et nos pensées ; c'est l'interprète de notre âme. S'il nous fait défaut, nous ne tenons plus ensemble, nous ne nous connaissons plus. S'il nous trompe, toutes nos relations sont rompues, tous les liens de notre société se délient du même coup.

12. Certains peuples des Indes nouvelles (peu importent leurs noms, car ils n'existent plus ; la désolation due à cette conquête, d'un genre extraordinaire et inouï, s'est étendue jusqu'à l'abolition complète des noms et de l'ancienne topographie des lieux), certains peuples, donc, offraient à leurs dieux du sang humain, mais seulement tiré de la langue et des oreilles, en guise d'expiation du péché de mensonge, entendu ou proféré. Un joyeux convive de Grèce dirait que les enfants s'amusent avec les osselets, et les hommes avec les mots.

13. Quant à nos diverses façons d'user du démenti, et ce que sont les lois de l'honneur pour nous dans tout cela, avec les changements qu'elles ont connus, je remets à une autre fois le soin de dire ce que j'en sais. J'apprendrai entre temps, si je le peux, à quel moment prit naissance cette coutume de soupeser et mesurer aussi exactement les mots et d'en faire dépendre notre honneur, car il est facile de voir qu'elle n'était pas en usage chez les anciens Grecs et Romains. Il m'a souvent semblé étrange et inouï de les voir s'infliger des démentis et s'injurier sans que pourtant cela donne lieu à une véritable querelle. Leurs règles de conduite empruntaient des voies différentes des nôtres. On appelle César tantôt « voleur », tantôt « ivrogne », à son nez et à sa barbe. On peut voir avec quelle liberté ils s'invectivent les uns les autres, je veux dire : les plus grands chefs de guerre de l'une et de l'autre de ces deux nations, où les paroles sont vengées par des paroles, sans que cela tire autrement à conséquence.

NOTES

1. Ce chapitre se relie manifestement au précédent, dans lequel Montaigne discutait son projet de « se peindre ».

2. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », une autre citation a été barrée et reportée ailleurs.

3. La rédaction de l'édition de 1588 (« pour m'exempter de la peine d'en faire plusieurs extraits à la main ») ne laisse aucun doute : il s'agit bien de l'imprimerie.

4. Marot, épître « Fripelipes, valet de Marot, à Sagon ». Sagon, ennemi du poète y devient « Sagoin » (« sagouin »).

5. Né à Trèves vers 390, il épousa une païenne qu'il convertit, et ils menèrent une vie ascétique dans le midi de la France. Deux ouvrages de lui nous sont parvenus, dont le *De gubernatione Dei* d'où est tirée l'affirmation reproduite par Montaigne ici.

Chapitre 19
Sur la liberté de conscience

1. Il est courant de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans précautions, pousser les hommes à des actes très condamnables. Dans le débat qui a conduit la France à cette situation troublée de guerres civiles, le meilleur parti, le plus sensé, est certainement celui qui veut conserver et la religion et l'ancienne organisation politique du pays. Et pourtant, parmi les gens de bien qui le suivent (car je ne parle pas de ceux qui trouvent là un prétexte pour exercer une vengeance personnelle, ou satisfaire leur cupidité, ou rechercher la faveur des princes, mais de ceux qui agissent ainsi par zèle véritable envers leur religion, et le noble souci de maintenir la paix et l'état de leur patrie), parmi ces gens, dis-je, on en voit beaucoup que la passion conduit à sortir des limites du raisonnable, et les pousse à prendre parfois des décisions injustes, violentes, et même hasardeuses.

2. Il est sûr que dans les premiers temps, quand notre religion commença à prendre de l'autorité grâce aux lois, le zèle en arma plus d'un contre toutes sortes de livres païens dont la perte est durement ressentie par tous les lettrés. J'estime que ces désordres ont davantage nui aux lettres que tous les incendies causés par les barbares... Tacite en est un bon exemple : bien que l'empereur Tacite, son parent(1), eût donné l'ordre formel de placer ses œuvres dans toutes les bibliothèques du monde, un seul exemplaire complet cependant est parvenu à échapper à la quête obstinée de ceux qui voulaient le faire disparaître à cause de cinq ou six malheureux passages contraires à notre foi actuelle. Ils ont aussi eu cette attitude qui a consisté à prêter volontiers des louanges fantaisistes à tous les empereurs qui nous étaient favorables, à nous, chrétiens, et à condamner indistinctement toutes les actions de ceux qui furent nos adversaires, comme il est aisé de le voir dans le cas de l'empereur Julien(2), surnommé « l'Apostat ».

3. C'était pourtant, en vérité, un homme remarquable, extraordinaire, car son âme était fortement imprégnée des idées de la philosophie, et il se faisait un devoir de régler sur elles tous ses actes. Et de fait, il n'est aucune sorte de vertu dont il n'ait laissé de remarquables exemples. En ce qui concerne la chasteté (dont son existence donne un témoignage bien clair), on sait de lui qu'il eut un comportement digne de celui d'Alexandre et de Scipion : encore dans la fleur de son âge (car il fut tué par les Parthes étant âgé seulement de trente et un ans), parmi quantité de très belles captives, il ne voulut même pas en voir une seule. En ce qui concerne la justice, il prenait la peine d'entendre lui-même les deux parties. Et même si, par curiosité, il demandait à ceux qui se présentaient devant lui de quelle religion ils étaient, son opposition à la nôtre ne pesait jamais dans la balance. Il promulgua lui-même plusieurs bonnes lois, et supprima une grande partie des impôts et des contributions que levaient ses prédécesseurs.

4. Nous connaissons deux bons historiens qui furent des témoins oculaires de ses actions ; l'un d'eux, Ammien Marcellin, évoque avec acrimonie en plusieurs endroits de son *Histoire*cette ordonnance par laquelle l'empereur Julien interdit à tous les rhétoriciens et grammairiens chrétiens d'enseigner dans les écoles, et ajoute qu'il souhaiterait que cette action-là demeurât passée sous silence. Il est vraisemblable que si Julien avait fait quelque chose de plus grave contre nous, Ammien Marcellin ne l'eût pas oublié, puisqu'il était dévoué à notre cause. En vérité, si Julien était rude à notre égard, ce n'était pas un ennemi cruel ; même des chrétiens racontent sur lui cette histoire : se promenant un jour autour de la ville de Chalcédoine, l'évêque du lieu, Maris, se permit de le traiter de « misérable, traître à Jésus-Christ », sans qu'il fasse autre chose que lui répondre : « Va, misérable, pleure la perte de tes yeux. » À quoi Maris répliqua encore : « Je rends grâces à Jésus-Christ de m'avoir ôté la vue, pour ne pas voir ton impudent visage. » Et Julien, racontent les historiens, ne fit alors qu'afficher une sérénité toute philosophique.

Toujours est-il que cet épisode ne concorde guère avec les cruautés qu'on l'accuse d'avoir perpétrées contre nous. Il était, dit Eutrope(3) mon autre témoin, ennemi de la chrétienté, mais sans aller jusqu'aux crimes sanglants(4).

5. Et pour en revenir à la justice, il n'est rien qu'on puisse lui reprocher, à part la sévérité dont il a fait preuve, au commencement de son règne, contre ceux qui avaient pris le parti de Constantin, son prédécesseur. Quant à sa sobriété, on peut dire qu'il vivait toujours à la façon d'un soldat, et se nourrissait en pleine période de paix comme quelqu'un qui se préparait et s'habituait à l'austérité du temps de guerre. Sa vigilance était telle qu'il divisait la nuit en trois ou quatre parties, et que celle dévolue au sommeil était la plus réduite ; le reste, il l'employait à contrôler lui-même l'état de son armée et de sa garde, ou à étudier ; car entre autres qualités exceptionnelles, il avait celle d'être vraiment un excellent connaisseur dans tous les domaines de la littérature. On raconte qu'Alexandre le Grand, quand il était couché, de peur que le sommeil ne vînt le détourner de ses réflexions et de ses études, faisait placer à côté de son lit un bassin, et tenait au-dessus dans une main une boule de cuivre : si le sommeil le surprenait et lui faisait relâcher les doigts, le bruit fait par cette boule en tombant dans le bassin le réveillait. Mais Julien, dont l'esprit était si tendu vers ce qu'il désirait, et fort peu embrumé à cause de son exceptionnelle abstinence, se passait fort bien quant à lui de cet artifice.

6. En ce qui concerne ses compétences militaires, il fut admirable dans tous les domaines qui font un grand capitaine. Il fut donc sa vie durant, ou presque, en continuelle campagne militaire, et la plupart du temps avec nous, en France(5), contre les Allemands et les Francs. Nous n'avons guère gardé la mémoire d'un homme qui ait affronté plus de dangers que lui, ou qui se soit plus exposé lui-même. Sa mort a quelque ressemblance avec celle d'Épaminondas, car il fut frappé par un trait qu'il essaya d'arracher, et il y serait peut-être parvenu, si ce n'est que ce trait était tranchant : il s'entailla la main, qui en fut affaiblie. Il réclama ensuite sans cesse qu'on le ramenât dans cet état au milieu de la mêlée, pour y encourager ses soldats ; mais ceux-ci poursuivirent la bataille sans lui, très courageusement, jusqu'à ce que la nuit, en tombant, vienne séparer les deux armées. C'est à la philosophie qu'il devait le mépris particulier qu'il avait à l'égard de sa vie et des choses humaines. Il croyait fermement à l'éternité des âmes.

7. En matière de religion, il avait tout à fait tort : on l'a surnommé « l'Apostat » parce qu'il avait abandonné la nôtre ; il me semble plutôt qu'il ne l'avait jamais vraiment prise à cœur, mais qu'il avait fait semblant pour se conformer aux lois jusqu'au moment où il prit en main les rênes de l'Empire. Il était tellement scrupuleux à propos de la sienne, que même ceux qui, de son temps, la suivaient aussi, se moquaient de lui ; et l'on disait que s'il avait vaincu les Parthes, il aurait fait disparaître la race bovine dans le monde pour satisfaire aux besoins de ses sacrifices ! Il se prêtait aussi aux singeries de la divination, et accordait de l'autorité à toutes sortes de prédictions. Il dit en mourant, entre autres choses, qu'il savait gré aux dieux, et les en remerciait, de n'avoir pas voulu le faire mourir par surprise, puisqu'ils l'avaient depuis longtemps averti de l'heure et du lieu de sa fin. Il les remerciait aussi de ne pas l'avoir fait mourir lâchement, en état de faiblesse — mort qui convient mieux aux personnes délicates et oisives — ni à petit feu, après de longues souffrances, et de l'avoir trouvé digne de mourir de cette noble façon, au milieu de ses victoires et au faîte de sa gloire. Il avait eu la même vision prémonitoire que celle de Marcus Brutus(6) : une première fois en Gaule, puis de nouveau en Perse, au moment de sa mort.

8. Les paroles que certains lui font prononcer, quand il se sentit frappé : « Tu as gagné, Nazaréen... », ou selon d'autres : « Sois content, Nazaréen ! », n'eussent certainement pas été oubliées si ceux que je cite comme témoins y avaient cru. Car ils étaient présents dans son armée, et s'ils ont noté jusqu'aux moindres gestes et paroles de sa fin, ils n'ont pas gardé trace de cela, non plus que de certains miracles qu'on y

associe également.

9. Et pour en revenir à mon propos initial : il nourrissait en lui-même depuis longtemps le paganisme, dit Ammien Marcellin ; mais comme son armée était composée toute entière de chrétiens, il n'osait pas le montrer. Quand il se vit assez fort pour oser révéler publiquement ses sentiments, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'efforça par tous les moyens de remettre en honneur l'idolâtrie. Pour parvenir à ses fins, ayant trouvé à Constantinople un peuple désuni avec des prélats chrétiens divisés, il fit venir ces derniers dans son palais, leur ordonna instamment de s'employer à éteindre cette discorde civile, et de faire en sorte que chacun puisse, sans en être empêché et sans crainte, s'adonner à sa(7) religion. S'il demandait cela avec insistance, c'était en fait dans l'espoir que cette liberté renforcerait les intrigues et les dissensions, empêcherait les gens du peuple de se sentir solidaires et donc de se liguer contre lui par leur accord et leur compréhension mutuelle ; c'est qu'il avait eu la preuve, par la faute de certains chrétiens(8), de ce qu'il n'y a pas de bête au monde qui soit autant à craindre pour l'homme que l'homme lui-même.

10. Voilà donc à peu près ce que l'histoire peut dire, et en quoi l'attitude de l'empereur Julien mérite d'être considérée ; c'est qu'il s'est servi, pour attiser les dissensions civiles, de la même recette que celle que nos rois viennent d'employer pour les éteindre : la liberté de conscience(9). On peut dire, d'un côté, que lâcher la bride et permettre aux diverses factions de développer leurs points de vue, c'est répandre et semer la discorde, que c'est même peut-être une façon de l'accroître, puisqu'aucune barrière ou obligation légale ne vient brider et freiner son essor. Mais d'un autre côté, on peut dire aussi que c'est un moyen d'affaiblir les diverses tendances que de leur donner de la facilité, de l'aisance, que c'est émousser l'aiguillon qu'aiguisent au contraire la rareté, la nouveauté, et la difficulté. Et ce que je crois le plus volontiers, honorant ainsi la dévotion de nos rois, c'est que faute de pouvoir faire ce qu'ils voulaient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvaient(10).

NOTES

1. Né en 200, cet empereur prétendait en effet descendre de Cornelius Tacitus, l'historien connu sous le nom de Tacite et que Montaigne cite ici en exemple.

2. Il était le neveu de l'empereur Constantin, vécut de 331 à 363, et ne régna que deux ans, de 362 à 363. La religion chrétienne lui avait été imposée dans son enfance, et il l'abjura un peu plus tard. D'où son surnom.

3. Historien latin du IVe siècle, qui fut le secrétaire de Constantin. Il écrivit un *Abrégé de l'histoire romaine*en... dix livres.

4. Une phrase placée ici dans les éditions antérieures à 1588 a été reprise un peu différemment plus loin dans une note manuscrite de l'« exemplaire de Bordeaux ». Cf. infra, §8.

5. Qui n'était encore que la Gaule !

6. Le meurtrier de César.

7. « la » ou « sa » ? Le point est d'importance... Dans le texte de 1580 on lit : « sa ». Dans celui de 17 : « la ». Mais dans l'« exemplaire de Bordeaux », une correction manuscrite a corrigé le « l » par un grand « s ». Les éditeurs de 1595, soit qu'ils n'aient pas voulu tenir compte de cette correction, soit qu'ils aient travaillé sur une copie qui ne la comportait pas, ont imprimé « la ». Je traduis ici en fonction de l'« exemplaire de Bordeaux », parce que cela me semble mieux en accord avec le propos de Montaigne et le contexte immédiat : « chacun sans empeschement ».

8. On peut comprendre en lisant cet éloge (même prudent) de Julien l'Apostat, et les critiques directes à l'égard de « certains chrétiens », que les censeurs de Rome aient pu demander à Montaigne de supprimer ce chapitre !...

9. La « paix de Monsieur » ou « paix de Beaulieu » (1576), et l'« édit de Bergerac » (1577) qui accordait aux protestants des places « de sûreté » où ils seraient libres de pratiquer leur culte.

10. Sur l'exemplaire de la BNF de l'édition de 1595 un « ne » contraire au sens de la phrase a été rayé à la main.

Chapitre 20
Nous ne goûtons rien de pur

1. L'insuffisance de notre condition humaine fait que nous ne pouvons pas utiliser les choses simplement et naturellement. Les éléments dont nous nous servons sont modifiés, même les métaux, et même l'or, que nous devons dégrader avec quelque autre matière pour le rendre utilisable. Ni la vertu toute simple, dont Ariston(1), Pyrrhus, ou encore les Stoïciens, faisaient le but de l'existence, ne pouvait être employée sans mélange, pas plus que le plaisir des Cyrénaïques et d'Aristippe(2). Parmi les plaisirs et les biens que nous avons, il n'en est aucun qui soit exempt de quelque mélange de peine et de désagrément.

> *De la source des plaisirs, une sorte d'amertume*
> *Au milieu même des fleurs s'élève et nous angoisse.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* IV, vv. 1133-1134]

2. Notre plaisir le plus extrême a quelque ressemblance avec le gémissement et la plainte. Ne dirait-on pas qu'il se meurt d'angoisse ? Et d'ailleurs, quand nous cherchons à en donner exactement l'évocation, nous la truffons d'épithètes et de qualifications évoquant la maladie et la douleur : langueur, mollesse, faiblesse, défaillance, morbidité. Cela montre à quel point plaisir et douleur partagent le même sang et la même substance. La joie profonde est plus grave que gaie. Le contentement extrême et entier est plus calme qu'enjoué. « *La félicité elle-même, si elle n'est pas tempérée, nous accable.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXIV] C'est ce que dit un vers grec de l'Antiquité : « *Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent(3).* Ce qui signifie qu'ils ne nous donnent rien qui soit parfait ni pur, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

3. La peine(4) et le plaisir, pourtant très différents par nature, s'associent tout de même par je ne sais quelle rencontre naturelle. Socrate dit que quelque dieu essaya de réunir et de fondre ensemble la douleur et le plaisir, mais que ne pouvant y parvenir, il eut l'idée de les réunir au moins par la queue. Métrodore(5) disait que dans la tristesse, il entre quelque chose du plaisir. Je ne sais pas s'il voulait dire autre chose, mais quant à moi, j'imagine volontiers qu'il y a de l'intention, du consentement et de la complaisance à se vautrer dans la mélancolie ; en plus de l'ambition qui peut encore s'y mêler, il me semble qu'il y a comme un soupçon de friandise et de délicatesse qui nous sourit et nous flatte, au sein même de la mélancolie. N'y a-t-il pas certains tempéraments qui en font leur nourriture ?

> *Il y a de la volupté dans les pleurs.*
>
> [Ovide *Tristes* IV, 3, v. 27]

Et comme dit un certain Attale chez Sénèque : le souvenir de nos amis perdus nous est agréable comme l'amertume d'un vin trop vieux(6)... [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXIII]

> *Jeune esclave, toi qui sers du vieux vin de Falerne,*
> *Verse donc en nos coupes un vin plus amer.*
>
> [Catulle *Épithalame de Thétis et de Pélée* XXVII, I]

... et comme des pommes aigres-douces.

4. La nature nous révèle un mélange du même genre : les peintres savent que les mouvements et les plis

du visage qui servent dans les pleurs servent aussi pour traduire le rire. Et le fait est que si vous regardez une œuvre en train de se faire avant que l'une ou l'autre de ces deux expressions soit achevée, vous serez bien en peine de dire vers laquelle elle s'achemine ! Et d'ailleurs, le rire extrême n'est-il pas mêlé de larmes ?

> *Il n'est de mal qui n'ait de compensation.*
> [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXIX]

5. Quand j'imagine l'homme assiégé de plaisirs très tentants, comme si par exemple tous ses membres étaient sans cesse en proie à un plaisir semblable à celui de l'acte sexuel à son plus haut point, je sens bien qu'il s'écroulerait sous le fardeau de son bonheur, et qu'il serait totalement incapable de supporter une si pure, si constante et si universelle volupté. Et de fait, quand il l'atteint, il la fuit, il s'empresse naturellement d'y échapper, comme d'un mauvais passage où il ne peut se tenir fermement et où il craint de s'enfoncer.

6. Quand je m'examine scrupuleusement, je trouve encore dans la meilleure de mes qualités quelque chose de mauvais. J'éprouve envers la rigoureuse vertu dont fait preuve Platon une estime sincère et loyale, comme d'ailleurs envers toutes les autres vertus du même ordre. Et peut-être, lui qui sait y regarder de près, eût-il décelé justement chez moi quelque chose de biaisé, quelque chose avec un côté « mélangé » proprement humain. Mais c'est pourtant un côté obscur, que l'on ne peut ressentir que soi-même(7). L'homme, en tout et partout, n'est que rapiéçage et bariolage.

7. Même les lois de la justice ne peuvent subsister sans quelque mélange d'injustice : et comme dit Platon, ceux qui prétendent ôter des lois tous leurs désagréments et leurs inconvénients entreprennent de couper la tête de l'Hydre. « *Tout châtiment exemplaire comporte quelque chose d'injuste envers les individus, mais qui est compensé par l'intérêt général.* » [Tacite *Annales* XIV, 44]

8. Il est vrai aussi, de la même façon, que dans la vie courante et les nécessités des relations humaines, il peut y avoir de l'excès dans la pureté et la perspicacité de nos esprits : cette clarté pénétrante a trop de finesse et de subtilité, il faut les alourdir et les émousser pour les rendre plus conformes à l'exemple et à la pratique, les épaissir et les obscurcir pour les accorder à cette existence terrestre et ténébreuse. C'est pour cela que ce sont les esprits ordinaires et les moins aigus qui sont les mieux adaptés à conduire les affaires et qui y réussissent le mieux, et que les idées élevées et délicates de la philosophie ne sont pas adaptées à la pratique. Cette aiguë vivacité de l'esprit, cette volubilité souple et inquiète perturbe les négociations ; il faut se conduire plus brutalement et plus superficiellement dans les affaires humaines, et en laisser une grande et notable part aux fantaisies du sort. Il n'est nul besoin d'éclairer ces choses-là si profondément et si subtilement : on se perd à considérer là-dedans tant d'aspects contraires et de formes diverses : « *À force de balancer entre des motifs contradictoires, leurs esprits s'étaient paralysés* » [Tite-Live *Histoire romaine* XXXII, 20]

9. C'est ce que les anciens disaient de Simonidès : comme le roi Héron lui avait adressé une requête, il avait pris plusieurs jours de réflexion pour cela ; diverses considérations aiguës et subtiles se présentant à son esprit, il demeurait dans le doute et ne sachant ce qui était le plus proche de la vérité, il désespéra complètement de pouvoir la trouver.

10. Celui qui recherche et envisage toutes les circonstances et conséquences possibles d'une affaire s'interdit du même coup de pouvoir prendre une décision. Un esprit moyen fait aussi bien qu'un grand, et suffit pour l'exécution des affaires petites ou grandes. Voyez comment les meilleurs administrateurs sont

ceux qui savent le moins nous dire comment ils le sont, et comment les beaux parleurs ne font le plus souvent rien qui vaille. Je connais un grand parleur, et excellent peintre de toutes sortes d'administrations domestiques, qui a laissé bien piteusement cent mille livres de rentes lui couler entre les mains. J'en connais un autre qui pérore, qui prétend donner des avis mieux que quiconque parmi ses conseillers, et il n'y a pas au monde, il est vrai, une plus belle apparence d'esprit et de compétence. Et pourtant, dans la pratique, ses serviteurs ont une toute autre opinion... Je dis cela, sans tenir compte de la malchance qu'il a pu rencontrer.

NOTES

1. Ariston de Chio enseigna que « le souverain bien réside dans la vertu » (vers 270 av. J.-C.).

2. Aristippe de Cyrène fut disciple de Socrate et fonda l'école philosophique dite « cyrénaïque » (après 430 av. J.-C.).

3. Montaigne traduit ici lui-même un vers d'Épicharme, que l'on trouve dans Xénophon *Mémorables* II, 1, 20. Mais il le fait peut-être d'après sa version latine dans Stobée.

4. Le mot « travail » dérive du latin « tripalium », qui désignait un système destiné à entraver les animaux (par exemple pour les marquer) ; puis il prit le sens d'instrument de torture.

5. Métrodore de Lampsaque, disciple d'Anaxagore.

6. Le goût des « Anciens » n'était pas le même que le nôtre : la suite le confirme.

7. La traduction de tout ce qui précède, dans ce paragraphe assez confus, pose quelques problèmes ; j'ai dû assez largement interpréter pour essayer de donner un texte intelligible. Par ailleurs, à qui renvoie « à soi » ? S'agit-il encore de Platon comme certains l'ont compris ? Il ne me semble pas.

Chapitre 21
Contre la fainéantise

1. L'empereur Vespasien étant atteint de la maladie dont il devait mourir, voulait toujours qu'on lui donnât des nouvelles de l'état de l'empire, et depuis son lit, réglait sans cesse de nombreuses et importantes affaires. Et comme son médecin lui en faisait reproche, parce que cela nuisait à sa santé, il déclara : « Il faut qu'un empereur meure debout. » Voilà un beau mot, à mon avis, et digne d'un grand prince. L'empereur Adrien s'en servit plus tard dans les mêmes circonstances. Et l'on devrait bien souvent le rappeler aux rois, pour leur faire sentir que cette grande responsabilité qu'on leur donne de commander à tant d'hommes, n'est pas une charge pour les oisifs, et qu'il n'est rien qui puisse si justement ôter aux sujets d'un prince l'envie de se dévouer et de risquer leur vie pour son service, que de le voir lui-même flâner à des occupations inutiles et plates, et rien qui les décourage mieux de prendre soin de sa vie que de le voir si peu soucieux de la leur.

2. Quand quelqu'un viendra dire qu'il vaut mieux que le prince fasse conduire ses guerres par un autre plutôt que par lui-même, le hasard lui fournira suffisamment d'exemples de ceux pour lesquels leurs lieutenants ont mené à bien de grandes entreprises, autant que de ceux dont la présence aux armées eût été plus nuisible qu'utile. Mais aucun prince valeureux et courageux ne pourra souffrir qu'on lui donne d'aussi honteuses leçons. Sous prétexte de conserver sur sa tête, comme s'il s'agissait de la statue d'un saint, la bonne fortune attachée à son statut, on le dégrade justement de son rôle, qui est tout entier dévolu à l'action militaire, et on le considère en fait comme incapable.

3. J'en connais un(1) qui aimerait mieux être battu que de dormir pendant qu'on se battrait pour lui, et qui ne vit jamais sans en être jaloux ses propres hommes faire quelque chose de grand en son absence. Et Sélim premier(2) avait bien raison de dire, il me semble, que les victoires obtenues sans le maître sont incomplètes. D'autant plus, disait-il, que ce maître devrait rougir de honte de prétendre y avoir pris part en son nom, n'y ayant employé que la parole et la pensée. Et c'est bien vrai, car dans ces affaires-là, les avis et les ordres qui procurent les honneurs sont seulement ceux qui se donnent sur le terrain et au cœur même de la bataille. Aucun pilote ne peut jouer son rôle depuis la terre ferme ! Les princes de la race ottomane, la première du monde pour les succès guerriers, ont fermement adopté cette opinion ; et l'on peut dire que Bajazet II et son fils(3), qui s'en désintéressèrent, plus occupés par les sciences et autres occupations domestiques, causèrent bien du tort à leur Empire. Et celui qui règne à présent, Amourat III(4), a tout l'air de prendre le même chemin en suivant leur exemple(5). N'est-ce pas le roi d'Angleterre, Edouard III, qui dit, à propos de notre roi Charles V : « Jamais roi ne prit moins les armes, et pourtant jamais roi ne me donna tant à faire. » Il avait raison de trouver cela étrange, et plus comme un effet du sort que de la raison. Et qu'ils cherchent quelqu'un d'autre que moi pour les approuver, ceux qui considèrent les rois de Castille et du Portugal comme des conquérants belliqueux et magnanimes, parce qu'à douze cents lieues de leur demeure où ils étaient oisifs, et par les soins de leurs agents, ils se sont rendus maîtres des Indes occidentales et orientales : on se demande s'ils auraient seulement le courage de s'y rendre pour en profiter...

4. L'empereur Julien disait mieux encore, à savoir : qu'un philosophe et un galant homme ne devaient pas se contenter de respirer, c'est-à-dire ne devaient pas seulement donner au corps ce qu'on ne peut lui refuser, mais tenir leur âme et leur corps sans cesse occupés à de grandes, belles et nobles choses. Il avait honte si on le voyait cracher ou suer en public (ce que l'on dit aussi de la jeunesse de Lacédémone, et que dit Xénophon des jeunes Perses), parce qu'il estimait que l'exercice, le travail continuel et la

sobriété devaient avoir tari et desséché tout ce superflu. Et ce que dit Sénèque des anciens Romains qui maintenaient leur jeunesse droite, trouve fort bien sa place ici : « *Ils n'apprenaient rien à leurs enfants que l'on pût apprendre assis* » [Sénèque *Épîtres, ou « Lettres à Lucilius »* XCIC]

5. C'est un noble désir que de vouloir mourir utilement et courageusement ; mais y parvenir ne dépend pas tant de notre belle résolution que de notre bonne fortune. Il en est mille qui se sont proposé de vaincre ou de mourir en combattant et qui n'ont réussi ni l'un ni l'autre, les blessures et la prison venant contrecarrer leur dessein et leur accordant la vie de force. Il y a des maladies qui abattent jusqu'à nos désirs et nous font perdre connaissance.

6.Le hasard (6) ne devait pas venir au secours des légions romaines : celles-ci s'obligèrent par serment à vaincre ou à mourir. « Je dois revenir victorieux, Marcus Fabius ; si j'échoue, que la colère de Jupiter paternel, de Mars Gradivus et autres dieux s'abatte sur moi. » Les Portugais disent avoir rencontré en certains endroits, dans leur conquête des Indes, des soldats qui s'étaient condamnés eux-mêmes avec d'horribles formules d'exécration à n'accepter aucune autre issue que de se faire tuer ou de demeurer victorieux ; et pour marquer ce vœu, ils se faisaient raser le crane et la barbe. Nous avons beau prendre des risques et nous obstiner : il semble que les coups fuient ceux qui se présentent trop allègrement à eux, et n'atteignent pas volontiers celui qui s'y expose trop volontiers, les dévoyant ainsi de leur but. Certains, ne pouvant parvenir à perdre la vie du fait de leurs adversaires, après avoir tout essayé, se virent contraints, pour se conformer à leur résolution, de revenir de la bataille avec les honneurs ou de ne pas en revenir, en se donnant eux-mêmes la mort dans l'excitation du combat. Il en est bien des exemples, mais en voici un : Philistus, chef des forces navales de Denys le Jeune dans la guerre contre les Syracusains, livra contre ceux-ci une bataille extrêmement indécise, les forces en présence étant égales. Il commença par l'emporter grâce à ses prouesses, mais comme les Syracusains encerclaient sa galère pour s'en emparer, après avoir accompli de hauts faits d'armes pour tenter de se dégager, il s'ôta de lui-même la vie qu'il avait si complètement livrée, mais en vain, aux mains ennemies.

7. Moulay Abd el Malik(7), roi de Fès, qui vient de gagner une bataille contre Sébastien, roi du Portugal, — journée fameuse en ce qu'elle vit la mort de trois rois et la transmission de cette grande couronne du Portugal à celle de Castille — se trouva gravement malade dès que les Portugais entrèrent dans son pays les armes à la main, et son état ne fit qu'empirer allant vers la mort, à laquelle il s'attendait. Jamais personne ne paya de sa personne plus vigoureusement et plus bravement ; trop faible pour supporter la pompe des cérémonies de l'entrée de son camp qui sont, selon leur coutume, pleines de magnificence et de toutes sortes de démonstrations, il se déchargea sur son frère de cet honneur, mais ce fut la seule fonction à laquelle il renonça : il exécuta toutes les autres, qui étaient utiles et nécessaires, très scrupuleusement et laborieusement. Il demeurait couché, mais tint debout jusqu'au dernier soupir son intelligence et son courage — et même d'une certaine façon au-delà. Il aurait pu saper les forces ennemies qui s'étaient inconsidérément avancées sur ses terres ; mais il lui était extrêmement pénible de voir que, faute d'un peu de vie, et parce qu'il n'avait personne à qui confier la suite de cette guerre et les affaires d'un état bouleversé, il devrait rechercher une victoire sanglante et risquée, alors qu'il en avait entre les mains une autre pure et nette. Il s'arrangea donc soigneusement pour faire durer sa maladie, pour user les forces de son ennemi, et l'attirer loin de ses forces navales et des places-fortes maritimes dont il disposait sur la côte d'Afrique ; et ceci jusqu'au dernier jour de sa vie, qu'il consacra à dessein à préparer cette grande bataille.

8. Il disposa ses troupes en cercle, assiégeant de toutes parts l'armée portugaise, et en rétrécissant et incurvant ce cercle, non seulement il les entrava dans leur combat (combat d'ailleurs très dur à cause de

la valeur du jeune roi qui attaquait) parce qu'ils devaient faire face de tous côtés, mais il les empêcha aussi de prendre la fuite après leur déroute. Trouvant alors toutes les issues prises et closes, ils furent contraints de se replier sur eux-mêmes, « *entassés non seulement à cause du carnage mais par leur fuite* » [Tite-Live *Histoire romaine* II, 4], et finirent par s'entasser les uns sur les autres, offrant ainsi à leurs ennemis une victoire écrasante et complète. Mourant, Moulay se fit porter et conduire partout où le besoin s'en faisait sentir, et se déplaçant le long des rangs, il exhortait ses capitaines et ses soldats les uns après les autres. Comme un coin de son armée menaçait d'être enfoncé, on ne put l'empêcher de monter à cheval, l'épée au poing ; et comme il s'efforçait d'aller vers la mêlée, ses gens tentaient de l'arrêter, qui par la bride, qui par sa robe ou par ses étriers. Cet effort acheva de consumer le peu de vie qui lui restait : on le recoucha. Et lui, toutes ses facultés abolies, sortit pourtant dans un sursaut de sa pamoison pour demander qu'on tût sa mort : c'était l'ordre le plus important à donner à ce moment, pour que le désespoir ne se répande pas chez les siens à cette nouvelle. Il expira donc, le doigt sur sa bouche close : signe habituel pour demander le silence. Qui donc vécut jamais aussi longtemps et aussi avant dans la mort ? Qui mourut jamais debout à ce point ?

9. Le degré ultime dans la façon de se comporter courageusement devant la mort, et le plus naturel, c'est de la regarder, non seulement sans en être troublé, mais sans inquiétude, et en poursuivant librement le cours de sa vie jusqu'à elle. C'est ce que fit Caton, qui s'occupait en étudiant et en dormant, alors qu'il avait en lui, présente en son cœur, une mort sanglante, et qu'il la tenait par la main.

NOTES

1. Henri IV.

2. Prince ottoman (1467-1520) célèbre par sa cruauté et ses conquêtes, notamment celle de l'Egypte.

3. Bajazet II régna de 1481 à 1512 ; contrairement à ce que dit Montaigne, il mena des guerres ; mais il ne remporta pas, il est vrai, les victoires attendues contre les Egyptiens. Le fils dont il s'agit ici n'est pas Sélim, qui fut imposé par les janissaires à la place de son père, mais Corcas.

4. Ou plutôt : Mourad III, qui régna de 1574 à 1596.

5. A. Lanly écrit ici : « ...commence assez bien à se trouver des occupations de la même sorte. » Je comprends différemment.

6. Ce long passage (tout le § 6) ne figure que dans l'édition de 1595. On peut douter qu'il soit de Montaigne, et P. Villey pense même (éd. Strowski, t. II, p. 472, note 1) que l'ajout manuscrit constitué par les paragraphes 5 et 7 de notre édition, dans l'« exemplaire de Bordeaux » est de la main de Marie de Gournay. Il est vrai que l'écriture est ici assez différente. Marie de Gournay aurait-elle voulu, par ce « développement », rééquilibrer un chapitre jugé un peu trop bref ?

7. Sultan du Maroc de 1575 à 1578, date à laquelle il mourut dans les circonstances racontées ici par Montaigne une dizaine d'années plus tard (ce texte manuscrit est postérieur à 1588).

Chapitre 22
Sur les relais de Poste

1. Je n'ai pas été des plus mauvais dans cet exercice(1), qui convient aux gens de ma corpulence, solide et courte ; mais je l'abandonne, car elle nous demande trop pour qu'on puisse la pratiquer longtemps.

2. Je lisais justement que le roi Cyrus, pour recevoir plus facilement des nouvelles de tous les coins de son empire qui était fort étendu, fit déterminer combien un cheval pouvait parcourir en un jour, d'une seule traite, et établit à cette distance les uns des autres, des hommes qui avaient en charge de tenir des chevaux prêts pour en fournir à ceux qui viendraient vers lui. Et certains disent que la vitesse obtenue correspondait à celle du vol des grues.

3. César dit que Lucius Vibulus Rufus, ayant hâte de porter un document à Pompée, galopa vers lui jour et nuit, en changeant de chevaux pour aller plus vite. Et lui-même, à ce que dit Suétone, parcourait cent « milles(2) » avec une voiture de louage. Mais c'était un fougueux courrier car, là où les rivières lui barraient le chemin, il les franchissait à la nage, et il ne se détournait jamais de son chemin pour trouver un pont ou un gué. Tiberius Nero se rendant en Allemagne pour voir son frère Drusus malade, fit deux cents « milles » en vingt-quatre heures, en utilisant trois voitures.

4. Dans la guerre que les Romains menèrent contre Antiochus, T. Sempronius Gracchus, raconte Tite-Live, « *parvint, sur des chevaux de relais, à une vitesse presque incroyable, d'Amphissa à Pella, en trois jours.* » [Tite-Live *Histoire romaine* XXXVII, 28] Et quand on voit les lieux on constate qu'il s'agissait de postes fixes, et non de relais installés pour la circonstance.

5. Ce que Cécinna inventa pour transmettre de ses nouvelles à ceux de chez lui était bien plus rapide encore : il emportait avec lui des hirondelles et les relâchait vers leurs nids quand il voulait donner de ses nouvelles, après les avoir teintes de la couleur signifiant ce qu'il voulait dire, ainsi qu'il l'avait concerté avec les siens. Au théâtre, à Rome, les chefs de famille avaient avec eux des pigeons, auxquels ils attachaient des lettres quand ils voulaient donner des ordres aux gens de chez eux ; et ces pigeons étaient dressés à rapporter les réponses. Decimus Brutus, assiégé dans Modène, usa du même procédé, et d'autres aussi ailleurs(3).

6. Au Pérou, les messagers étaient portés dans des sortes de brancards, sur les épaules d'hommes qui couraient et tellement agiles que les premiers porteurs transmettaient leur charge aux suivants sans même interrompre leur course.

7. J'ai entendu dire que les Valaques, qui servent de courriers au Sultan, sont extrêmement rapides ; c'est qu'ils ont le droit de faire descendre de cheval le premier qu'ils trouvent sur leur chemin, en lui laissant leur cheval fourbu en échange, et que pour se préserver de la fatigue, ils s'entourent d'une large bande de tissu au milieu du corps, comme le font d'autres aussi. Mais pour moi, je n'ai pas trouvé que cela m'apportait quelque soulagement.

NOTES

1. Monter à cheval. Que l'on se souvienne de I, ch. 48, §9 : « Quand je suis à cheval, je n'en descends pas volontiers, car c'est la position dans laquelle je me trouve le mieux, que je sois en bonne santé ou malade. »

2. Environ 150 km.

3. Selon P. Villey , Montaigne aurait tiré ces exemples d'un ouvrage de Juste Lipse : *Saturnalium sermonum libri* II, 25.

Chapitre 23
Sur les mauvais moyens employés à bonne fin

1. Il existe une étonnante relation, une étonnante correspondance dans l'organisation universelle des ouvrages de la nature, qui montre bien qu'elle n'est pas le fruit du hasard ni voulue par plusieurs maîtres différents. Les maladies et les états dans lesquels se trouvent nos corps se retrouvent dans les états et les gouvernements : les royaumes et les républiques naissent, fleurissent, et se fanent de vieillesse, tout comme nous. Nous sommes sujets à une trop grande abondance d'humeurs(1), et celle-ci est inutile et même nuisible. Ce peuvent être de bonnes humeurs ; mais même celles-là, les médecins les craignent : ils disent que dans la mesure où rien n'est stable en nous, nous devons intervenir pour rabaisser et amoindrir une santé trop parfaite, allègre et vigoureuse, de peur que notre nature, qui ne peut rester en place, et qui n'aurait plus la possibilité de monter ou de s'améliorer, ne fasse machine arrière n'importe comment et brutalement. Et c'est pour cela qu'ils prescrivent aux athlètes des purges et des saignées, pour leur ôter tout excès de santé. Mais les humeurs mauvaises peuvent aussi être en excès : c'est ce qui cause généralement les maladies.

2. On voit souvent des états malades du fait des mêmes excès, pour lesquels on a pris l'habitude d'utiliser diverses sortes de purges. Tantôt on laisse partir un grand nombre de familles, pour en décharger le pays, et ces gens vont chercher ailleurs leur subsistance aux dépens d'autrui. C'est ainsi que nos anciens Francs sont venus du fond de l'Allemagne pour s'emparer de la Gaule et en chasser les premiers habitants, et que se forma cette infinie marée d'hommes qui s'écoula en Italie sous les ordres de Brennus(2) et d'autres. Puis ce furent les Goths et les Vandales, et de même encore pour les peuples qui occupent aujourd'hui la Grèce, et qui abandonnèrent leur pays d'origine pour aller s'installer ailleurs où ils seraient plus à l'aise. Il n'est guère que deux ou trois endroits dans le monde qui n'aient pas ressenti l'effet de ces fluctuations. Les Romains bâtissaient ainsi leurs colonies : sentant leur ville enfler outre mesure, ils la déchargeaient de sa population la moins nécessaire, et envoyaient celle-ci habiter et cultiver les terres conquises. Parfois aussi, ils ont sciemment fomenté des guerres avec certains de leurs ennemis ; ce pouvait être pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oisiveté, mère de la corruption, ne suscite de plus graves inconvénients :

> *Nous devons subir les maux d'une longue paix ;*
> *Le luxe est pire que les armées : il nous étouffe.*
>
> [Juvénal *Satires* VI, 291]

Mais ce pouvait être aussi pour servir de saignée à leur République, et rafraîchir un peu l'excitation trop véhémente de leur jeunesse, élaguer et aérer les branches de cette tige qui foisonnait un peu trop généreusement. C'est dans ce but qu'ils ont autrefois fait la guerre aux Carthaginois.

3. Au traité de Brétigny, Edouard III d'Angleterre ne voulut pas inclure la question du Duché de Bretagne(3) dans le traité de paix générale qu'il conclut avec notre roi, afin d'avoir un pays où se débarrasser de ses hommes de guerre, et pour que cette foule d'Anglais dont il s'était servi pour ses entreprises de ce côté-ci ne retourne en Angleterre. Ce fut aussi l'une des raisons pour lesquelles notre roi Philippe consentit à envoyer son fils(4) guerroyer outre-mer : il s'agissait d'emmener avec lui cette grande quantité de jeunes gens remuants qui constituaient ses troupes.

4. Il en est beaucoup à notre époque qui tiennent ce même discours, désireux de faire en sorte que cette

ébullition qui se voit chez nous puisse être détournée sur quelque guerre voisine, de peur que les humeurs mauvaises qui en ce moment dominent notre corps, si on les fait s'épancher ailleurs, entretiennent constamment notre fièvre, et ne nous conduisent à la fin à notre ruine. Il est vrai qu'une guerre contre l'étranger est un mal bien plus doux qu'une guerre civile ; mais je ne crois pas que Dieu puisse favoriser une entreprise aussi injuste que celle qui consiste à offenser et quereller autrui pour notre commodité.

Ô Némésis, que rien ne vienne me tenter,
Au point de désirer le ravir à son maître !

[Catulle *Épithalame de Thétis et de Pélée* LXVIII, 77]

5. Et pourtant la faiblesse de notre nature humaine nous pousse souvent à cette nécessité d'utiliser de vils moyens pour une noble fin. Lycurgue, le plus vertueux et le plus parfait des législateurs qu'il y eut jamais, pour inciter son peuple à la tempérance, eut cette idée très injuste de faire enivrer de force les Ilotes, leurs esclaves, pour que, les voyant ainsi égarés et noyés dans le vin, les Spartiates prissent en horreur les débordements causés par ce vice.

6. Ils avaient bien plus tort encore, ceux qui permettaient autrefois aux médecins de disséquer vivants les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils aient été condamnés, pour y examiner ainsi directement nos organes internes et améliorer leur technique ; car s'il faut, en effet, user de procédés condamnables, on est plus excusable de le faire pour la santé de l'âme que pour celle du corps. Les Romains, par exemple, enseignaient au peuple la vaillance, le mépris du danger et de la mort par de furieux combats de gladiateurs et d'escrimeurs qui se battaient jusqu'à la mort, se tailladaient et s'entretuaient devant eux :

De quelle autre utilité pourraient être ces jeux impies et insensés,
Ces massacres de jeunes gens, cette voluptueuse soif de sang (5)?

[Prudence *Contre Symnaque* II, 672]

Et cet usage se prolongea jusqu'au règne de l'empereur Théodose.

Saisissez, Prince, une gloire à votre règne destinée,
Ajoutez à votre glorieux héritage la louange qui vous attend :
Que nul à Rome jamais ne meure plus pour le plaisir du peuple,
Et qu'à l'arène infâme suffise maintenant le sang des fauves,
Que des jeux homicides ne souillent plus nos yeux.

[Prudence *Contre Symnaque* II, 643 sq]

7. C'était en vérité un exemple étonnant et très profitable pour le peuple, que d'avoir sous les yeux chaque jour cent, deux cents, voire mille couples d'hommes armés lancés les uns contre les autres, se tailler en pièces, avec un courage d'une fermeté si extrême qu'on ne les entendit jamais lâcher un mot trahissant la faiblesse ou suscitant la commisération, et qu'on ne les vit jamais tourner les talons, ni même faire le moindre mouvement apeuré pour esquiver le coup de leur adversaire : au contraire, offrant leur cou à son épée, ils s'y exposaient. Il est arrivé à nombre d'entre eux, blessés à mort par de multiples plaies, d'envoyer demander au peuple s'il était content de la façon dont ils avaient accompli leur devoir, avant de s'effondrer pour rendre l'esprit(6). Car il ne leur fallait pas seulement combattre et mourir avec fermeté, mais qu'ils le fassent avec entrain : ils étaient conspués et maudits si on les voyait rechigner à recevoir la mort.

Et les filles elles-mêmes les excitaient :
La vierge à chaque coup se lève :
Quand le vainqueur passe sa lame dans la gorge
De l'adversaire, elle est ravie. Et quand il tombe à terre,

Elle met le pouce en bas pour demander sa mise à mort.

[Prudence *Contre Symnaque* t. III, 617 sq]

8. Les premiers Romains employaient à ces combats « exemplaires » les criminels ; mais par la suite, on y employa des esclaves innocents, et même des hommes libres qui se vendaient pour cela, et jusqu'à des Sénateurs et des Chevaliers, et même des femmes :

Alors ils vendent leur tête et vont mourir dans l'arène,
Et chacun se fait un ennemi alors que c'est la paix.
Dans ces frémissements et ces jeux nouveaux
On voit même des femmes, sexe inhabile aux armes,
Se mêler furieusement à ces virils combats.

[Stace *Sylves* I, VI, 51]

Je trouverais cela très étrange, et même à peine croyable, si nous n'étions habitués à voir chaque jour, dans nos guerres, des millions d'hommes étrangers qui engagent leur vie et leur sang pour de l'argent dans des querelles où ils n'ont aucun intérêt(7).

NOTES

1. Les « humeurs » (liquides organiques secrétés par le corps) étaient encore à la base des conceptions médicales à l'époque de Montaigne. Il est bien difficile de trouver un mot d'aujourd'hui pour un concept qui n'a plus cours...

2. Chef des Gaulois qui prirent Rome en 190.

3. Il semble pourtant que la France ait conservé la suzeraineté du duché de Bretagne ?

4. Il ne peut s'agir que de Jean Le Bon, fils de Philippe VI de Valois. Mais on ne sache pas qu'il ait mené une guerre « outre-mer ».

5. Cette citation et celle qui suit sont prises, non dans Prudence directement, mais dans Juste Lipse *Saturnalium sermonum libri duo* I, XIX et I, XII, II, XXII.

6. P. Villey , II, p. 684, met en note pour ce mot : « le souffle ». Mais je ne vois pas pourquoi : « rendre l'esprit » n'est-il pas assez clair ?

7. Il faut noter que dans la rédaction de 1588, cette phrase faisait directement suite à « même des hommes libres qui se vendaient pour cela » (§ 8), et que les citations ajoutées ensuite ont un peu « rompu le fil » des réflexions de Montaigne.

Chapitre 24
Sur la grandeur romaine

1. Je ne dirai qu'un mot sur ce vaste sujet, pour montrer la sottise de ceux qui mettent sur le même pied les médiocres grandeurs de notre temps. Au septième livre des lettres familières de Cicéron (et que les érudits leur ôtent ce surnom de « familières » s'ils le veulent, car en fait il n'est pas très justifié ; et ceux qui au lieu de « familières » ont préféré « à ses familiers » peuvent tirer quelque argument en leur faveur de ce que dit Suétone dans sa « Vie de César », qu'il y avait un volume de lettres de lui portant le titre « à ses familiers »), dans ces lettres, donc, il en est une qui s'adresse à César, alors en Gaule, et dans laquelle Cicéron reprend ces mots, qui figuraient à la fin d'une autre lettre que César lui avait envoyée : « *Quand à Marcus Furius que tu m'as recommandé, je le ferai roi de Gaule ; et si tu veux que je distingue un autre de tes amis, envoie-le moi.* » [Cicéron *Oeuvres complètes de Cicéron, M. NISARD Correspond.* livre VII, lettre 5]

2. Il n'était pas nouveau pour un simple citoyen romain comme César l'était alors, de distribuer des royaumes : en effet, il avait ôté le sien au roi Dejotarus pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame nommé Mithridate. Et ceux qui ont écrit sa biographie ont fait état de plusieurs royaumes vendus par lui. Suétone dit même qu'il obtint du roi Ptolémée la somme de trois millions six cent mille écus, somme bien proche du montant de ce qu'aurait donné la vente de son propre royaume(1).

> *À tant la Galatie, à tant le Pont, à tant la Lydie.*
> [Claudien *Oeuvres : contre Eutrope* I, 203]

3. Marc-Antoine disait que la grandeur du peuple romain ne se montrait pas tant par ce qu'il prenait que par ce qu'il donnait. Et pourtant, un siècle auparavant, ce peuple-là s'était emparé d'un royaume si puissant que, de toute son histoire, il n'est aucun signe que je connaisse qui ait porté plus haut sa réputation. Antiochus possédait toute l'Egypte ; il s'apprêtait à conquérir Chypre et d'autres restes de cet Empire. Pendant qu'il remportait des victoires, C. Popilius vint le trouver de la part du Sénat, et de prime abord, refusa de lui serrer la main, avant qu'il n'ait lu la lettre qu'il lui apportait. Après l'avoir lue, le roi dit qu'il allait y réfléchir. Popilius entoura avec une baguette l'endroit où se trouvait le prince, en lui disant : « Donne-moi une réponse que je puisse rapporter au Sénat avant que tu ne sortes de ce cercle. » Antiochus, choqué par la brutalité d'un ordre si pressant, répondit, après avoir un peu réfléchi : « Je ferai ce que le Sénat me commande. » Alors Popilius le salua comme un ami du peuple romain. Avoir renoncé à un si grand royaume, et à une prospérité si prometteuse, à cause de trois traits d'écriture ! Il eut bien raison, par la suite, d'envoyer ses ambassadeurs dire au Sénat qu'il avait reçu leurs ordres avec le même respect que s'ils étaient venus des dieux immortels.

4. Tous les royaumes qu'Auguste avait acquis par le droit de la guerre, il les rendit à ceux qui les avaient perdus, ou en fit présent à des étrangers. Et à ce propos, Tacite, parlant du roi d'Angleterre Cogidunnus, nous fait sentir, par un trait remarquable, cette extraordinaire puissance : « Les Romains, dit-il, avaient l'habitude, depuis toujours, de laisser les rois qu'ils avaient vaincus en possession de leur royaume, mais soumis à leur autorité, afin d'avoir même des rois comme instruments de servitude : « *Ut haberent instrumenta servitutis et reges*(2). » [Tacite *Annales* XIV]

5. Il est probable que Soliman, que nous avons vu faire libéralement don du royaume de Hongrie et d'autres états, suivait plutôt ce principe que ce qu'il alléguait comme raison à cela, à savoir qu'il était las et accablé de tant de monarchies et de puissance, acquises par sa vertu où du fait de celle de ses ancêtres.

NOTES

1. Le sens de la phrase n'est pas très clair : à quoi se rapporte « qui » ? Je suis ici la leçon de P. Villey (p. 686), qui met en note : « ce qui », et ajoute « De pareilles exactions équivalaient presque à la vente du royaume ».

2. Montaigne a traduit d'abord lui-même la citation.

Chapitre 25
Qu'il ne faut pas contrefaire le malade

1. On trouve dans Martial un épigramme que je place parmi les meilleurs (car il y en a chez lui de toutes sortes), et dans lequel il raconte plaisamment l'histoire de Cœlius qui, pour ne pas avoir à faire la cour à quelques grands personnages de Rome, se trouver là à leur lever, les assister et les suivre partout, fit mine d'avoir la goutte. Pour rendre son excuse plus vraisemblable, il se faisait pommader les jambes, les tenait enveloppées, et imitait parfaitement le port et la contenance d'un homme goutteux. Pour finir, le hasard fit qu'il le devint pour de bon.

> *Combien puissants sont les soins et l'art d'imiter la douleur !*
> *La goutte de Cœlius a cessé d'être feinte.*
> [Martial *Épigrammes* VII, XXXIX, 8]

2. J'ai vu quelque part chez Appien(1), il me semble, une histoire du même genre : un homme qui voulait échapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour échapper à ceux qui le poursuivaient, se tint caché et déguisé, et de plus eut l'idée de contrefaire le borgne. Quand il put recouvrer un peu de liberté, et qu'il voulut ôter l'emplâtre qu'il avait longtemps porté sur l'œil, il dut constater que son œil avait effectivement perdu la vue sous ce masque. Il est possible que l'action de la vue se soit comme affaiblie pour avoir été si longtemps sans s'exercer, et que toute la force visuelle se soit reportée sur l'autre œil : nous sentons en effet très nettement que l'œil que nous tenons couvert reporte sur son compagnon une partie de son effort, de telle sorte que celui qui reste grossit et enfle. Il en est de même de l'oisiveté, qui avec la chaleur des bandages et des médicaments, avait fort bien pu attirer quelque humeur goutteuse au goutteux de Martial.

3. J'ai lu dans Froissart qu'une troupe de jeunes gentilshommes anglais avait fait vœu de porter l'œil gauche bandé jusqu'à ce qu'ils fussent passés en France, et eussent accompli quelque fait d'armes contre nous. [Froissart *Chroniques* I, 24] Et je me suis souvent amusé en pensant qu'il eût pu leur arriver la même chose qu'aux autres, et qu'ils se fussent trouvés tous borgnes en retrouvant leurs maîtresses, pour lesquelles justement ils avaient tenté cette entreprise !

4. Les mères ont raison de gronder leurs enfants, quand ils contrefont les borgnes, les boiteux, les bigleux et autres défauts physiques ; car outre le fait qu'un corps tendre peut ainsi prendre un mauvais pli, on dirait que, je ne sais comment, le sort semble s'amuser à nous prendre au mot ; et j'ai entendu raconter plusieurs histoires de gens devenus malades parce qu'ils avaient voulu se faire passer pour tels.

5. De tout temps, j'ai pris l'habitude d'avoir à la main une badine ou un bâton, à cheval comme à pied, trouvant même cela élégant, et m'en servant d'appui, avec une contenance affectée. Certains m'ont averti que le destin pourrait bien tourner un jour cette coquetterie en nécessité... Mais je me rassure en me disant que je serais dans ce cas le premier de ma lignée à être goutteux.

6. Mais allongeons un peu ce chapitre en lui collant une pièce de plus à propos de la cécité. Pline parle d'un homme qui, se croyant aveugle en rêvant, se réveilla réellement ainsi le lendemain, sans avoir été malade auparavant. La puissance de l'imagination est bien capable de provoquer cela, comme je l'ai dit ailleurs(2), et Pline semble être de cet avis. Mais il est plus vraisemblable que ce sont certains mouvements internes du corps, dans lesquels les médecins pourront déceler s'ils le veulent la cause de sa

cécité, qui furent à l'origine de son rêve.

7. Ajoutons encore cette histoire, sur un sujet voisin, racontée par Sénèque dans l'une de ses lettres : « Tu sais, dit-il, écrivant à Lucilius, que Harpaste, la folle(3) de ma femme, est demeurée chez moi ; c'est par obligation testamentaire, car je n'ai pas de goût pour ces monstres, et si je veux rire d'un fou, je n'ai pas à chercher loin : je ris de moi-même. Cette folle, donc, a subitement perdu la vue. Ce que je te raconte est étrange, mais vrai : elle ne se rend pas compte qu'elle est aveugle, et réclame sans cesse à son serviteur de la faire sortir de ma maison disant qu'elle est obscure... ! Mais ce dont nous rions chez elle, je te prie de croire que cela arrive à chacun de nous : personne ne se croit avare, personne ne se croit envieux. Et si les aveugles réclament un guide, nous nous fourvoyons de nous-mêmes. Je ne suis pas ambitieux, disons-nous, mais à Rome, on ne peut vivre autrement. Je ne suis pas dépensier, mais la ville m'oblige à dépenser beaucoup. Ce n'est pas ma faute si je suis coléreux, si je n'ai pas encore établi de ligne de conduite pour ma vie : c'est la faute à la jeunesse. Ne cherchons pas hors de nous notre mal, il est en nous, il est planté dans nos entrailles. Et le fait même de ne pas nous sentir malades nous rend la guérison plus difficile. Si nous ne commençons pas de bonne heure à nous soigner, quand parviendrons-nous à guérir tant de plaies et de maladies ? Nous avons pourtant un remède très doux : la philosophie. Car si avec les autres on ne tire du plaisir qu'après la guérison, avec celui-là, on a du plaisir et on guérit en même temps. » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* L] Voilà ce que dit Sénèque, et il m'a emporté un peu loin de mon propos. Mais on ne perd pas au change.

NOTES

1. Historien, né à Alexandrie, qui vécut à Rome au IIe siècle. Son *Histoire romaine* fournit de précieux renseignements sur les peuples vaincus par les Romains.

2. Dans le livre I, chap. 20.

3. En réalité une naine ; c'était, semble-t-il, l'usage d'en adopter dans les riches familles.

Chapitre 26
Sur le rôle des pouces

1. Tacite raconte que chez certains rois barbares, pour sceller fermement un engagement, la coutume consistait à joindre étroitement les mains droites et à entrelacer les pouces ; et quand à force de les serrer, le sang s'était amassé à leur extrémité, on les leur piquait avec quelque pointe légère, et ils se les suçaient mutuellement.

2. Les médecins disent que les pouces sont les maîtres-doigts de la main, et que leur étymologie latine vient de « pollere », que les Grecs appellent « ἀντίχειρ » c'est-à-dire « autre main (1). » Et il semble bien que parfois les Latins prennent aussi ce mot au sens de « main entière ».

> *Ni l'excitation d'une voix enjôleuse, ni la caresse d'un pouce,*
> *Ne parviennent à la faire se dresser(2).*
>
> [Martial *Épigrammes* XII, 98, vv. 8-9]

C'était à Rome un signe de faveur, que de comprimer et abaisser les pouces,

> *Ceux qui admirent ton jeu applaudiront de leurs deux pouces.*
>
> [Horace *Épîtres* I, 18, v. 66]

et de défaveur que de les lever(3) et les tourner vers l'extérieur :

> *Dès que le peuple a mis le pouce en haut,*
> *On égorge n'importe qui, pour lui faire plaisir.*
>
> [Juvénal *Satires* III, 86]

3. Les Romains dispensaient de la guerre ceux qui étaient blessés au pouce, considérant qu'ils ne pouvaient plus tenir leurs armes assez fermement. Auguste confisqua les biens d'un chevalier romain qui avait, par ruse et pour frauder, coupé les pouces à deux de ses jeunes enfants, pour les dispenser d'être enrôlés dans l'armée. Avant lui, le Sénat, au temps de la guerre italique(4), avait condamné Caius Vatienus à la prison perpétuelle et lui avait confisqué tous ses biens, pour s'être volontairement coupé le pouce de la main gauche pour se faire exempter de cette expédition.

4. Quelqu'un dont j'ai oublié le nom, ayant gagné une bataille navale, fit couper les pouces à ses ennemis vaincus pour leur enlever le moyen de combattre et de ramer. Les Athéniens les firent couper aux Eginètes pour leur ôter leur supériorité dans l'art de la navigation. À Lacédémone, le maître châtiait les enfants en leur mordant le pouce.

NOTES

1. Le premier sens de « anti » est « en face de ». Dans les éditions précédentes, Montaigne expliquait cette étymologie ainsi: « qui signifie exceller sur les autres. »

2. A. Lanly traduit : « Elle n'a besoin ni de l'excitation d'une voix charmeuse ni de la caresse d'un pouce délicat pour se dresser ». Mais le contexte de l'épigramme (licencieux !) indique plutôt le sens que je donne ici, qui est aussi celui de P. Villey et de D.M. Frame.

3. Les interprétations de « pollice verso » divergent aujourd'hui de celle de Montaigne. Pour Gaffiot, *Dictionnaire illustré Latin-Français* p. 1195, qui cite Juvénal, III, 36, l'expression signifie : « avec le pouce renversé, tourné vers le sol » et le donne comme signe de « désapprobation, en part., refus de grâcier le gladiateur vaincu ». Cette façon de voir semble mieux justifiée : le pouce est plutôt naturellement vers le haut.

4. Appelée aussi « Guerre sociale », la révolte des peuples italiques contre Rome, vaincus par Sylla.

Chapitre 27
La lâcheté, mère de la cruauté

1. J'ai souvent entendu dire que la lâcheté est mère de la cruauté. Et j'ai constaté par expérience que cette aigreur, cette âpreté d'un cœur méchant et inhumain, s'accompagne généralement d'une mollesse toute féminine. J'en ai vu, des plus cruels, sujets à pleurer très facilement, et pour des raisons frivoles. Alexandre, tyran de Phères(1), ne pouvait supporter de voir jouer au théâtre des tragédies, de peur que ses concitoyens ne le vissent gémir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui, sans pitié, faisait cruellement tuer tant de gens tous les jours. Serait-ce la faiblesse de leur âme qui fait que ces gens-là se plient ainsi à tous les extrêmes ?

2. La vaillance (dont l'action consiste à s'exercer seulement contre qui vous résiste)

> *Et qui ne se plaît à immoler un taureau que s'il fait front*
>
> [Claudien *Œuvres ad Hadrianum* 30]

s'arrête quand elle voit l'ennemi à sa merci. Mais la pusillanimité, qui veut aussi faire partie de la fête, et qui n'a pu obtenir le premier rôle, prend sa part au second, celui du massacre et du sang. Les meurtres à la suite des victoires sont généralement imputables au peuple, et aux hommes chargés des bagages. Et ce pourquoi l'on voit tant de cruautés inouïes dans les guerres populaires, c'est que cette canaille de populace s'aguerrit et joue les braves à s'ensanglanter jusqu'aux coudes et à déchiqueter un corps à ses pieds, ne pouvant éprouver d'autre vaillance.

> *Le loup, les ours lâches et les animaux les plus vils*
> *S'acharnent contre les mourants.*
>
> [Ovide *Tristes* III, 35]

3. C'est ce que font les chiens peureux qui déchirent tout dans la maison, et mordent les peaux des bêtes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est-ce qui fait, par les temps qui courent, que nos querelles sont mortelles ? Et que là où nos pères observaient certains degrés dans la vengeance, nous commençons aujourd'hui par le dernier et qu'au premier abord on ne parle que de tuer ? Qu'est-ce donc, sinon la lâcheté ? Chacun sent bien qu'il y a plus de bravoure et de dédain à vaincre son ennemi qu'à l'achever, et à l'humilier qu'à le faire mourir. D'autant que l'appétit de vengeance s'en trouve mieux assouvi et satisfait, car la vengeance ne vise qu'à se faire sentir. Voilà pourquoi nous n'attaquons pas une bête ou une pierre quand elle nous blesse : c'est qu'elles sont incapables de ressentir notre vengeance. Et tuer un homme, c'est le mettre à l'abri de nos représailles.

4. Bias(2) criait à un méchant homme : « Je sais que tôt ou tard tu en seras puni, mais je crains bien de ne pas le voir », et plaignait les Orchoméniens de ce que la vengeance tirée par Lyciscus de la trahison commise à leur égard venait au moment où il n'y avait plus personne de ceux qui avaient été concernés, et qui auraient pu tirer plaisir de cette punition. De même la vengeance est-elle incomplète quand celui à qui elle s'applique n'a plus le moyen d'en souffrir. Car, de même que le vengeur veut voir s'exercer sa vengeance pour en tirer du plaisir, de même faut-il que celui sur lequel elle s'exerce la voie aussi, pour en éprouver de la souffrance et du repentir.

5. « Il s'en repentira » disons-nous. Et pensons-nous qu'il puisse s'en repentir si nous lui avons tiré un coup de pistolet dans la tête ? Au contraire : si nous y prêtons attention, nous verrons qu'il nous fait la

moue en tombant : il ne nous en veut même pas, il est bien loin de se repentir. Et nous lui offrons le meilleur service de toute la vie : celui de le faire mourir promptement et sans souffrir. Nous voilà obligés de nous terrer comme des lapins, de cavaler pour fuir les officiers de justice qui nous poursuivent, et lui est en repos. Tuer est bon pour éviter une offense à venir, non pour celle qui a déjà été faite. C'est un acte qui témoigne plus de crainte que de bravoure, de précaution que de courage, de défense que d'attaque. Il est clair que nous abandonnons par là le vrai but de la vengeance, et le souci de notre réputation. Nous craignons, si l'autre demeure en vie, qu'il ne nous fasse la même chose. Ce n'est pas contre lui, mais pour toi que tu t'en débarrasses.

6. Au royaume de Narsingue(3), cet expédient demeurerait inutile : là, non seulement les gens de guerre, mais aussi les artisans, tranchent leurs querelles à coups d'épée. Le roi ne refuse pas le champ clos à qui veut se battre, et y assiste, quand ce sont des personnes de qualité, et récompense le vainqueur d'une chaîne d'or. Mais pour l'obtenir, le premier qui en a envie peut en venir aux armes avec celui qui la porte ; de sorte que, pour s'être sorti victorieux d'un combat, il en a maintenant plusieurs sur les bras.

7. Si nous pensions, de par notre courage, être toujours maîtres de l'ennemi et le dominer à notre guise, nous serions bien déçus qu'il nous échappât, comme c'est le cas s'il meurt. Nous voulons vaincre, mais plus sûrement qu'honorablement, et recherchons plus le succès que la gloire dans nos querelles. Asinius Pollion(4) commit la même erreur, et c'était pourtant un homme honorable : ayant écrit des « invectives » contre Plancus, il attendit la mort de ce dernier pour les publier. Autant faire des grimaces à un aveugle et injurier un sourd ! C'était aussi blesser un homme insensible plutôt que d'encourir son ressentiment. Aussi disait-on à son sujet que seuls les lutins pouvaient lutter avec les morts. Celui qui attend le trépas de l'auteur dont il veut combattre les écrits, de quoi fait-il preuve, sinon de sa faiblesse et de son esprit querelleur ?

8. On disait à Aristote que quelqu'un avait médit de lui : « Qu'il fasse mieux, dit-il, qu'il me fouette — pourvu que je ne sois pas là. » Nos pères se contentaient de venger une injure par un démenti, un démenti par un coup, et ainsi de suite. Ils étaient assez valeureux pour ne pas craindre leur adversaire, vivant et outragé. Nous autres, nous tremblons de frayeur tant que nous le voyons sur ses pieds. Et pour preuve qu'il en est ainsi, on peut dire : notre façon de faire d'aujourd'hui ne consiste-t-elle pas à poursuivre jusqu'à la mort aussi bien celui que nous avons offensé que celui qui nous a offensé ?

9. C'est aussi une sorte de lâcheté qui a introduit dans nos duels cet usage de nous faire accompagner par des seconds, des tiers et des quatrièmes. C'était autrefois des combats singuliers, maintenant ce sont des rencontres, des batailles. La solitude faisait peur aux premiers qui inventèrent cette pratique. « C'est que chacun avait fort peu confiance en lui-même. » [Tite-Live *Histoire romaine* XXXIV, XXVIII, 4]S Car tout naturellement, avoir de la compagnie, quelle qu'elle soit, procure le réconfort et le soulagement face au danger. Autrefois on se servait de tierces personnes pour garantir qu'il ne se produise pas d'irrégularités ou d'actions déloyales, et pour témoigner du résultat du combat. Mais depuis que l'habitude est prise de les voir aussi participer au combat, quiconque est convié à y assister ne peut en toute honnêteté y faire figure de spectateur, de peur qu'on n'attribue son attitude à un manque de courage, ou d'affection pour le combattant.

10. Outre l'injustice et la bassesse d'un tel procédé, qui consiste à engager dans la défense de votre honneur une autre valeur et une autre force que la vôtre, je trouve un inconvénient, pour un homme de bien, ayant pleinement confiance en lui, d'aller mêler son sort à celui d'un second. Chacun court assez de danger pour son propre compte sans en courir encore pour un autre, et a assez à faire en se fiant à sa

propre valeur pour défendre sa vie, plutôt que remettre une chose si importante en d'autres mains. Car si on n'a pas expressément signifié le contraire, ces quatre hommes ont partie liée deux à deux. Si votre second est à terre, vous en avez deux sur les bras, forcément. Et c'est vrai que cela est déloyal, comme de se jeter bien armé sur un homme qui n'a plus qu'un tronçon d'épée ; ou en bon état sur un homme déjà fort blessé. Mais si ce sont là des avantages que vous avez conquis en combattant, vous pouvez les utiliser sans encourir de reproche. La disparité et l'inégalité du combat ne se mesurent et ne sont prises en considération que dans l'état où elles se présentent lors du commencement du combat. Pour le reste, prenez-vous en au sort. Et quand vous en aurez trois contre vous seul, vos deux compagnons s'étant laissé tuer, on ne vous traitera pas plus mal que je ne le fais moi-même à la guerre, quand je donne un coup d'épée, dans la même situation, à l'ennemi que je vois s'acharner sur l'un des nôtres. Là où il y a troupe contre troupe (comme il en fut quand notre Duc d'Orléans défia le roi Henri d'Angleterre à cent contre cent, ou à trois cents contre autant, comme dans le combat des Argiens contre les Lacédémoniens, ou trois à trois, comme les Horaces contre les Curiaces), la nature de l'alliance exige que la multitude des combattants de chaque côté ne compte que pour un seul homme. A chaque fois qu'il s'agit de troupes, le danger est le même pour tous.

11. J'ai une raison familiale à tenir ces propos. C'est que mon frère, seigneur de Mattecoulon(5), fut demandé à Rome pour seconder un gentilhomme qu'il ne connaissait guère, et qui devait se défendre dans un duel provoqué par un autre. Dans ce combat, le hasard fit qu'il se trouva opposé à quelqu'un qui était un de ses proches voisins et bien connu de lui (et je voudrais bien que l'on me justifie ces lois de l'honneur qui vont si souvent et de façon si choquante, à l'encontre de la raison). Après s'être débarrassé de son adversaire, voyant les deux principaux acteurs du combat encore sur pied et indemnes, il alla au secours de son compagnon. Pouvait-il faire moins ? Devait-il se tenir coi, et regarder tuer, si le sort l'eût voulu, celui pour la défense duquel il était venu là ? Ce qu'il avait fait jusque-là ne servait à rien dans cette affaire : le combat demeurait indécis. L'attitude courtoise que vous pouvez, que vous devez avoir à l'égard de votre ennemi quand vous l'avez mis dans une situation délicate, et qu'il est en état d'infériorité, je ne vois pas comment vous pourriez l'avoir quand il y va de l'intérêt d'autrui, quand vous n'êtes qu'un assistant et que la dispute n'est pas la vôtre. Il ne pouvait être ni juste ni courtois sans mettre en danger celui auquel il avait accepté de se dévouer. Aussi fut-il libéré des prisons d'Italie, sur une prompte et solennelle recommandation de notre roi.

12. Nation excessive ! Nous ne nous contentons pas de nous faire une réputation de nos défauts et de nos folies dans le monde entier, nous les apportons chez les peuples étrangers pour les leur montrer. Mettez trois français dans le désert de Lybie : ils ne seront pas un mois ensemble sans se quereller et s'envoyer des piques. Cette expédition aura l'air conçue pour offrir aux étrangers le plaisir de nos drames, et le plus souvent à ceux qui se réjouissent de nos maux et qui s'en moquent.

13. Nous allons en Italie pour y apprendre l'escrime, et nous en faisons dépendre nos vies avant même de la maîtriser. Il faudrait pourtant, si l'on veut suivre l'ordre de l'enseignement, mettre la théorie avant la pratique : nous trahissons les principes de tout apprentissage :

> *Prémices malheureuses de tout jeunes guerriers !*
> *Cruel apprentissage de la guerre à venir !*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XI, 156]

Je sais bien que c'est un art utile quand on le maîtrise(6) (dans le duel des deux princes cousins germains, en Espagne, le plus âgé, dit Tite-Live(7), surmonta facilement la force irréfléchie du plus jeune, grâce à sa connaissance des armes et à sa ruse), et dont la connaissance, comme j'ai pu le constater, a

enflé les cœurs de certains au-delà du raisonnable. Mais ce n'est pas alors véritablement de courage qu'il s'agit, puisque cela relève de l'adresse, et prend sa source ailleurs qu'en soi-même.

14. L'honneur, dans les combats, repose sur l'amour du courage et non du savoir-faire. C'est bien pour cela que j'ai vu un de mes amis, connu comme un grand-maître en ce domaine, choisir pour vider ses querelles des armes qui le privaient de cet avantage, laissant ainsi toutes leurs chances au hasard et à la confiance qu'il avait en lui, pour que l'on ne puisse par la suite attribuer sa victoire à ses qualités de bretteur plutôt qu'à sa valeur. Et dans mon enfance, la noblesse fuyait la réputation de bon escrimeur comme injurieuse ; elle rechignait(8) à apprendre ce métier parce qu'il reposait sur la subtilité, et s'écartait du courage naturel et véritable :

> *Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni rompre ;*
> *L'adresse n'a pas de place en leur combat.*
> *Leurs coups ne sont pas feints : tantôt directs, tantôt obliques ;*
> *La colère, la fureur, leur ôtent tout usage de l'art.*
> *Entendez le choc terrible de ces épées qui se heurtent de plein fer*
> *Ils ne rompraient pas d'une semelle ;*
> *Leur pied est toujours ferme et leur main toujours en mouvement*
> *D'estoc ou de taille, tous leurs coups portent.*
>
> [Le Tasse *Jérusalem délivrée*, Folio 2002, XII, 55]

15. Les tirs à la cible, les tournois, les combats « à la barrière(9) », la simulation de batailles, tout cela constituait les exercices auxquels se livraient nos pères. Celui-ci [l'escrime] est d'autant moins noble qu'il n'a d'autre but que personnel. Il nous apprend à nous entre-détruire, au mépris des lois et de la justice, et de toutes façons, a toujours des conséquences désastreuses. Il est bien plus digne et mieux venu de s'exercer dans des activités qui confortent notre État, plutôt qu'à celles qui lui portent atteinte ; il vaut mieux s'adonner à celles qui concernent la sécurité générale et la gloire commune.

16. Le consul Publius Rutilius fut le premier à instruire les soldats à manier les armes avec adresse et à les bien connaître, le premier à associer le savoir-faire au courage. Non pour s'en servir dans des querelles personnelles, mais pour les guerres et les querelles du peuple romain. C'était une escrime populaire et citoyenne. Et outre l'exemple de César, qui ordonna aux siens, à la bataille de Pharsale, de frapper principalement au visage les soldats de Pompée, mille autres chefs de guerre se sont ainsi ingéniés à inventer de nouvelles formes d'armes, de nouvelles façons de frapper et de se protéger, selon les nécessités du combat présent. Mais de même que Philopœmen condamna la lutte, en laquelle il excellait pourtant, parce que les préparatifs de cet exercice lui semblaient différents de ceux de la préparation militaire à laquelle les gens honorables devaient seulement s'employer selon lui, de même il me semble, à moi aussi, que cette adresse à laquelle on façonne ses membres, ces esquives et ces mouvements auxquels on exerce la jeunesse dans cette nouvelle école, sont non seulement inutiles, mais plutôt contraires et préjudiciables à la pratique du combat militaire.

17. D'ailleurs les escrimeurs emploient couramment des armes spéciales, particulièrement destinées à cet usage. J'ai observé qu'on ne trouvait pas très bon qu'un gentilhomme provoqué en duel à l'épée et au poignard se présentât avec un équipement de militaire. Non plus qu'avec une cape en guise de poignard. Il faut noter que Lachès, chez Platon(10), parlant d'un apprentissage du maniement des armes du même genre que le nôtre, dit qu'il n'a jamais vu sortir de cette école un grand homme de guerre, et particulièrement parmi ceux qui en ont été les maîtres. Nous pouvons dire la même chose à propos de nos escrimeurs. Et nous pouvons en conclure de façon certaine qu'il n'y a pas de relation de correspondance entre ces deux talents. Platon interdit le combat avec les poings, introduit par Amycos et Epeios ; il interdit de même la lutte, introduite par Anteios et Cercyon, parce que ces « arts » ont un autre but que celui de rendre la

jeunesse apte au service militaire, et n'y contribuent en rien. Mais je m'écarte un peu de mon sujet...

18. L'empereur Maurice(11), averti en songe et par plusieurs prédictions qu'un soldat nommé Phocas, jusqu'alors inconnu, allait le tuer, demandait à son gendre Philippe qui était ce Phocas, sa condition, son caractère, sa conduite. Et comme Philippe lui disait, entre autres choses, qu'il était lâche et craintif, l'empereur en conclut aussitôt qu'il devait être cruel et enclin au meurtre. Qu'est-ce donc qui rend les tyrans si sanguinaires ? C'est le souci de leur sécurité : leur lâcheté ne leur fournit pas d'autre moyen de se garantir qu'en exterminant ceux qui peuvent leur nuire, et même jusqu'aux femmes, de peur d'une simple égratignure.

> *Craignant tout, il frappe tout.*
> [Claudien *Oeuvres : contre Eutrope* I, 182]

19. Les premières cruautés s'exercent pour elles-mêmes ; de là vient la crainte d'une juste vengeance, qui produit ensuite une cascade de nouvelles cruautés, pour les étouffer les unes par les autres. Philippe, roi de Macédoine(12), celui qui eut des affaires si embrouillées avec le peuple romain, tourmenté par l'horreur des meurtres commis sur son ordre, et ne pouvant trouver d'issue face à tant de familles éprouvées à diverses époques, prit le parti de faire saisir tous les enfants de ceux qu'il avait fait tuer, pour les supprimer petit à petit l'un après l'autre et ainsi assurer sa tranquillité.

20. Les belles choses tiennent toujours bien leur rang, en quelque endroit qu'on les sème. Moi qui me soucie plus du poids et de l'utilité des sujets que de leur ordre et leur arrangement, je ne dois pas craindre d'insérer ici, un peu à l'écart, une très belle histoire. (Quand ces anecdotes sont tellement riches qu'elles se justifient d'elles-mêmes, un cheveu me suffit pour les relier à mon propos(13)). Parmi les gens qui avaient d'abord été condamnés par Philippe, il y avait un certain Hérodicos, prince des Thessaliens. Après lui, il avait encore fait mourir ses deux gendres, laissant chacun un fils en bas-âge. Théoxéna et Archo étaient les deux veuves. On ne put décider Théoxéna à se remarier, bien qu'elle fût fort courtisée. Archo, elle, épousa Poris, qui tenait le premier rang parmi les habitants d'Enos(14), et en eut de nombreux enfants qu'elle laissa tous orphelins en bas-âge. Théoxéna, mue par une sorte de bienveillance maternelle envers ses neveux, épousa Poris, pour les avoir sous sa responsabilité et protection. Mais voici que l'édit du roi(15) est proclamé.

21.Cette mère courageuse, se méfiant de la cruauté de Philippe, et du caractère licencieux de ses subalternes envers cette belle et tendre jeunesse, osa dire qu'elle les tuerait de ses mains plutôt que de les livrer. Poris, effrayé de sa réaction, lui promet de les cacher et de les emmener à Athènes, pour les remettre à la garde de gens qui lui étaient fidèles. Saisissant l'occasion d'une fête annuelle qui était célébrée à Enos en l'honneur d'Enée, ils s'y rendent. Ayant assisté dans la journée aux cérémonies et au banquet public, ils se glissent la nuit venue dans un vaisseau préparé pour gagner le large. Mais les vents leur furent contraires, et se retrouvant le lendemain en vue de la terre d'où ils étaient partis, ils furent poursuivis par les gardes des ports. Au moment d'être rejoints, comme Poris pressait les marins de fuir, Théoxéna, folle d'amour et de vengeance, revient à sa première idée, prépare des armes et du poison, et les présente à ses enfants : « Allons, mes enfants, dit-elle, la mort est désormais le seul moyen pour défendre votre liberté, et sera pour les dieux une occasion de manifester leur sainte justice ; ces épées nues et ces coupes pleines vous en ouvrent l'entrée. Courage ! Et toi, mon fils, qui est le plus grand, empoigne cette épée pour connaître la mort la plus courageuse ». Ayant d'un côté cette ardente conseillère, et de l'autre leurs ennemis menaçants, les enfants coururent affolés vers ce qui leur tomba sous la main, et à demi-morts, furent jetés à la mer. Théoxèna, fière d'avoir si glorieusement veillé à la sécurité de ses enfants, enlaça tendrement son mari et lui dit : « suivons ces garçons, mon ami, et

jouissons de la même sépulture qu'eux ! » Alors, se tenant ainsi embrassés, ils se jetèrent dans la mer, si bien que le vaisseau fut ramené vide au rivage.

22. Pour tuer et manifester en même temps leur colère, les tyrans ont employé toute leur habileté à trouver le moyen de faire durer la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais pas trop vite, pour avoir le temps de savourer leur vengeance. Et là ils sont bien en peine : car si les tourments sont violents, ils sont courts ; et s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré. Les voilà donc à utiliser leurs instruments de torture. Nous en voyons mille exemples dans l'Antiquité. Et je me demande si, à notre insu, nous ne conservons pas quelque trace de cette barbarie.

23. Tout ce qui va au-delà de la mort simple me semble pure cruauté. Notre justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir, d'être décapité ou pendu n'a pu empêcher de commettre une faute, en soit empêché par l'idée d'être brulé à petit feu, ou en pensant aux tenailles(16) ou à la roue(17). Et je ne sais pas si, pendant ce temps, nous ne plongeons pas les suppliciés dans le désespoir(18). Car en quel état peut être l'âme d'un homme attendant la mort pendant vingt-quatre heures, les membres brisés sur une roue, où, à la façon antique, cloué sur une croix ? Josèphe(19) raconte que pendant les guerres des Romains en Judée, comme il passait à un endroit où l'on avait crucifié quelques juifs trois jours avant, il reconnut trois de ses amis et obtint l'autorisation de les enlever de là ; deux d'entre eux moururent, mais l'autre survécut, dit-il.

24. Chalcondyle(20), en qui on peut se fier, raconte dans les « mémoires » qu'il a laissés sur les événements de son temps et proches encore de lui, un supplice qu'il considère comme extrême, celui que l'empereur Mahomet II(21) pratiquait souvent, et qui consistait à faire trancher les hommes en deux morceaux par le milieu du corps au niveau du diaphragme, d'un seul coup de cimeterre. Bien souvent, ces gens mouraient comme s'ils subissaient deux morts à la fois, et l'on voyait, dit-il, les deux parties pleines de vie encore s'agiter longtemps après, en proie à la souffrance. A mon avis, ces mouvements ne traduisaient pas forcément de grandes sensations ; les supplices les plus hideux à voir ne sont pas toujours les plus difficiles à endurer. Et je trouve plus atroce ce que les historiens racontent qu'il infligea aux seigneurs de l'Epire, les faisant écorcher par le menu, d'une façon si méchamment méthodique qu'ils mirent quinze jours à mourir dans ces souffrances.

25. Voici encore deux autres exemples : Crésus(22) ayant fait arrêter un homme de noble origine, et favori de son frère Pantaléon, le fit conduire dans la boutique d'un foulon(23), où il le fit gratter et carder avec les outils du métier, jusqu'à ce qu'il en meure. George Sechel, chef de ces paysans de Pologne qui commirent tant d'exactions sous couvert de croisade, ayant été battu et capturé par le voïvode de Transylvanie, fut trois jours durant attaché nu sur un chevalet, exposé à toutes les sortes de tortures que chacun pouvait venir lui infliger, pendant qu'on laissait sans aucune nourriture les autres prisonniers. Et pour finir, alors qu'il vivait encore, et qu'il avait les yeux ouverts, on abreuva de son sang Lucat, son cher frère, pour le salut duquel il priait, prenant sur lui-même toute la responsabilité de leurs méfaits. Puis on le fit manger par vingt de ses capitaines préférés, qui déchirèrent sa chair à belles dents, en engloutissant les morceaux. Le reste de son corps et ses viscères, après sa mort, furent mis à bouillir, et on fit manger aussi cela à d'autres personnes de sa suite.

NOTES

1. Ville de Thessalie. Cet Alexandre en fut le cruel tyran ; c'est lui qui fit emprisonner le chef Thébain Pélopidas qui fut délivré par Epaminondas. Il fut finalement assassiné par sa femme. Cf. Plutarque *Vies..., Pélopidas* XIV.

2. L'un des « sept Sages » de la Grèce antique.

3. Dans l'Inde centrale.

4. Orateur romain qui fut consul, puis écrivit des tragédies dont il ne nous est rien parvenu.

5. Il se prénommait Bertrand. Montaigne l'avait emmené avec lui en Italie et il y fait allusion dans le récit qu'il a fait de ce voyage.

6. L'expression de Montaigne « à sa fin » est ambiguë. On peut comprendre comme D.M. Frame : « useful for its purpose ». Mais cela me semble un peu tautologique... Ou bien comme je le fais, en me fondant sur la parenthèse qui suit et qui fait état de la supériorité du « vieil » : donc de celui qui maîtrise mieux cet « art ».

7. Tite-Live, *Annales* XXVIII.

8. On peut comprendre aussi (comme le font D. M. Frame et A. Lanly) « se cachait pour », mais cela ne me semble pas satisfaisant.

9. Des combats livrés avec les combattants de part et d'autre d'une barrière, sur le champ des tournois.

10. Dans *Lachès*, Pléiade, VII.

11. Empereur de Byzance jusqu'en 602, où il fut mis à mort avec sa famille par l'armée mécontente, qui élut à sa place Phocas, centurion.

12. Philippe V, avant-dernier roi de Macédoine.

13. Cette phrase ne figure que dans l'édition de 1595.

14. Ville de Thrace.

15. Fixant le sort des descendants des condamnés.

16. Celles que l'on faisait rougir au feu avant de s'en servir pour arracher des lambeaux de chair...

17. Supplice institué par le « bon roi » François 1er... pour les bandits de grands chemins, il est vrai. Le condamné était mis en croix sur une roue de chariot, et on lui brisait petit à petit les membres à coups de masse. D'où l'expression « roué de coups ».

18. Il faut l'entendre au sens fort : ôter « toute espérance » au malheureux, c'est en somme commettre un péché, puisque c'est l'amener à mettre en doute la bonté infinie de Dieu...

19. Historien juif né en 37 après J.-C.

20. Grammairien et historien grec qui vécut de 1424 à 1511. Il émigra en Italie en 1447 et enseigna à Padoue.

21. Mahomet II, qui s'empara de Constantinople en 1453, ravagea l'Europe orientale et fut vaincu en Hongrie en 1479 après avoir menacé Vienne.

22. Roi de Lydie (VIe s. av. J.-C.), célèbre par ses richesses, dont a parlé Hérodote.

23. Artisan qui apprêtait le « drap » (les tissus). Carder la laine consistait à la démêler à l'aide de peignes d'acier.

Chapitre 28
Chaque chose en son temps

1. Ceux qui comparent Caton le Censeur à Caton le Jeune, meurtrier de lui-même, comparent deux belles natures de formes voisines. Le premier offrit de la sienne de plus nombreux visages, et l'emporte en ce qui concerne les exploits militaires et l'utilité de son action publique. Mais la vertu du jeune, au-delà du fait que ce serait blasphémer que de lui en comparer une autre pour sa vigueur, ne présente pas, elle, de taches. Car qui pourrait en effet absoudre de toute envie et ambition celle du « Censeur », qui a osé s'en prendre à l'honneur de Scipion, qui était de loin bien plus grand que lui et tout autre en son siècle, en ce qui concerne la bonté naturelle et toutes les vertus essentielles ?

2. On dit de lui, entre autres choses, qu'en son extrême vieillesse, il se mit à apprendre le Grec, avec une grande ardeur, comme pour assouvir une soif de longue date. Cela ne me semble pas être un grand argument en sa faveur, car c'est proprement ce que nous appelons « retomber en enfance ». Il y a un temps pour tout, les bonnes choses et les autres. Et je peux réciter mon « Pater noster » à un moment mal venu, comme dans le cas de T. Quintinius Flaminius qui, étant général d'armée, fut accusé parce qu'on l'avait vu à l'heure du combat perdre son temps à prier Dieu, lors d'une bataille que pourtant il remporta.

> *Le sage met des bornes même à ce qui est bien.*
> [Juvénal *Satires* VI, v. 444]

3. Eudomidas voyant Xénocrates très âgé s'empresser de venir aux leçons qu'il donnait dans son école, s'exclama : « Quand saura-t-il enfin quelque chose, lui qui apprend encore ? » Et Philopœmen dit à ceux qui portaient très haut le roi Ptolémée pour la façon dont il s'endurcissait en s'exerçant tous les jours à la pratique des armes : « Ce n'est pas louable pour un roi de son âge de s'y exercer : il devrait maintenant réellement les employer. »

4. Le jeune homme doit se préparer à la vie et le vieillard en profiter, disent les sages ; et le plus grand défaut qu'ils remarquent en nous, c'est que nos désirs rajeunissent sans cesse. Nous recommençons sans cesse à vivre. Notre goût et nos désirs devraient bien un jour tenir compte de la vieillesse. Nous avons déjà un pied dans la tombe, et nos appétits et nos besoins ne font que renaître.

> *Tu fais tailler le marbre au moment de mourir,*
> *Et au lieu de songer au tombeau,*
> *Tu bâtis des maisons.*
> [Horace *Odes* II, XVIII, 17]

5. Le plus lointain de mes projets ne s'étend même pas sur un an : je ne pense plus désormais qu'à ma fin(1). Je me détache de toutes nouvelles espérances et entreprises, je dis adieux à tous les lieux que je quitte, et je me sépare chaque jour un peu de ce que je possède. « *Il y a longtemps que je ne perds ni n'acquiers rien. Il me reste plus de provisions que de route à faire.* » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LXXVII] « *J'ai vécu et j'ai parcouru la carrière que le destin m'avait fixée.* » [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* IV, v. 653] Le soulagement que je trouve enfin en ma vieillesse, c'est qu'elle amortit en moi bien des désirs et des soucis dont la vie est agitée : souci de la marche du monde, des richesses, de la grandeur, de la connaissance, de la santé, de moi-même. On en voit apprendre à parler quand il serait temps pour eux de se taire à jamais !

6. On peut étudier à tout âge, mais pas aller à l'école : rien de plus sot qu'un vieillard apprenant l'alphabet !

> *Diverses choses conviennent à diverses personnes ;*
> *Toute chose ne convient pas à tout âge.*
>
> [Pseudo-Gallus *Poetae Latini Minores* I, 104]

S'il faut étudier, que ce soit quelque chose qui convient à l'état dans lequel nous sommes, afin que nous puissions répondre, comme celui à qui l'on demandait à quoi servaient ses études faites dans la décrépitude : « A m'en aller meilleur, et plus facilement. » Ce fut une étude de ce genre que fit Caton le Jeune quand, sentant venir sa fin, il rencontra le dialogue de Platon concernant l'éternité de l'âme(2). Il était pourtant depuis longtemps fourni en provisions pour un départ de ce genre : il avait plus d'assurance, de ferme volonté et d'instruction que Platon n'en montre dans ses écrits; son savoir et son courage étaient, de ce point de vue, au-dessus de la philosophie. Il ne s'y consacra pas pour préparer sa mort : de même que l'importance de la décision à prendre ne le priva pas de sommeil, il entreprit cette étude en l'associant à ses occupations habituelles sans opérer de choix ni de changements particuliers. La nuit qui suivit son échec à la Préture, il la passa à jouer. Et celle au cours de laquelle il devait mourir, il la passa à lire. Perdre la vie ou une charge publique lui était tout aussi indifférent.

NOTES

1. Formule rhétorique, certes ; mais Montaigne écrit cela en 1588 et mourra effectivement peu après, en 1592.

2. Le *Phédon*

Chapitre 29
Sur le courage

1. À l'expérience, je constate une grande différence entre les élans et les débordements de l'âme et une attitude faite de résolution et de constance. Je vois bien qu'il n'y a rien que nous ne puissions faire, et même surpasser la divinité, comme l'a dit quelqu'un(1) ; car parvenir à la maîtrise de soi et associer à la faiblesse de l'homme la détermination et la certitude de Dieu, c'est quelque chose de plus que d'être ainsi simplement du fait de sa nature originelle. Mais cela ne se produit que par à-coups. Dans les vies des héros du temps passé, il y a quelquefois des traits miraculeux, et qui semblent surpasser de loin nos capacités naturelles ; mais en vérité ce ne sont que des signes brefs, et il est difficile de croire qu'à force d'imprégner et nourrir l'âme d'attitudes aussi élevées, elles finiront par lui sembler ordinaires et naturelles. Il nous arrive à nous-mêmes, qui ne sommes pourtant que des avortons, d'élancer parfois notre âme bien au-delà de son état ordinaire. Mais c'est une sorte de passion qui la pousse et l'agite, qui l'emporte en quelque sorte hors d'elle-même ; car une fois ces tourbillons franchis, nous voyons qu'elle se relâche et se détend naturellement d'elle-même, sinon complètement, du moins jusqu'à ne plus être la même. De telle sorte qu'alors, en toute occasion, à propos d'un oiseau perdu ou de verre cassé, nous nous laissons émouvoir comme un homme du commun.

2. Sauf s'il s'agit d'ordre, de modération, de fermeté, j'estime que tout est à la portée d'un homme peu doué et plein de défauts. C'est pourquoi, disent les sages, pour juger correctement un homme, il faut principalement examiner ses actions courantes, le surprendre dans ses actes quotidiens.

3. Pyrrhon, qui bâtit sur l'ignorance un savoir si curieux, essaya comme tous les autres philosophes véritables, de mettre en accord sa vie et sa doctrine. Et parce qu'il soutenait que la faiblesse du jugement humain est si extrême qu'il ne peut ni prendre parti ni pencher d'un côté, et qu'il voulait donc maintenir le sien en suspens, et perpétuellement en balance, considérant toutes choses comme indifférentes, on dit qu'il se tenait toujours de la même façon, et montrait toujours le même visage. S'il avait entamé un exposé, il allait jusqu'au bout, même si celui à qui il s'adressait était parti. S'il voyageait, il ne se laissait pas dévier de son chemin par quoi que ce soit, et c'étaient ses amis qui devaient lui éviter de tomber dans les précipices, d'être heurté par des charrettes, ou autres accidents. Car craindre ou éviter quelque chose eût été heurter ses convictions qui excluaient toute possibilité de choix et de certitude. Il lui arriva d'être incisé et cautérisé, et de montrer alors une telle fermeté qu'on ne lui vit même pas ciller les yeux.

4. C'est déjà quelque chose d'amener l'âme jusqu'à ces idées-là ; c'est mieux d'y adjoindre des actes, et ce n'est toutefois pas impossible. Mais les associer avec une telle persévérance et une telle constance, au point de faire reposer son comportement ordinaire sur des positions aussi éloignées de l'usage commun, voilà qui semble assez incroyable. Et voilà pourquoi, quand on le rencontra chez lui en train de se quereller vertement avec sa sœur, et qu'on lui reprocha alors de faillir en cela à son principe d'indifférence, il répondit : « Quoi ? Faudrait-il aussi que cette bonne femme serve de témoignage pour mes principes ? » Et une autre fois, comme on l'avait vu se défendre contre un chien : « Il est très difficile de se dépouiller totalement de l'homme qui est en soi ; il faut s'efforcer de combattre les choses, d'abord par des actes, mais aussi par la raison et les arguments. »

5. Il y a environ sept ou huit ans, à deux lieues d'ici, habitait un villageois, qui est toujours en vie, et qui en avait par-dessus la tête de la jalousie de sa femme. Un jour qu'il revenait du travail, et que sa femme l'accueillait avec ses criailleries coutumières, il entra dans une telle fureur qu'il se moissonna sur

le champ, avec la serpe qu'il tenait encore dans les mains, les parties qui la mettaient dans cet état et les lui jeta au nez. On raconte aussi qu'un jeune gentilhomme de chez nous, amoureux et gaillard, ayant réussi à attendrir le cœur d'une belle maîtresse à force de persévérance, et désespéré de se trouver mou et défaillant au moment de l'attaque, puisque

Chose indigne d'un homme, son membre n'exhibait qu'une tête sénile(2)...

...revint chez lui, s'en sépara, et envoya cette sanglante victime pour l'expiation de son offense. Si c'eût été par réflexion et par religion, comme chez les prêtres de Cybèle, que ne dirions-nous pas d'une si noble action ?

6. Il y a quelques jours, à Bergerac, à cinq lieues de chez moi, en remontant la Dordogne, une femme qui avait été tourmentée et battue la veille au soir par son mari, chagrin et désagréable de nature, décida d'échapper à ses mauvais traitements au prix de sa vie ; s'étant alors entretenue à son lever comme de coutume avec ses voisines, elle leur glissa quelques mots de recommandation pour ses affaires, prit une de ses sœurs par la main, l'emmena avec elle au pont, et après avoir pris congé d'elle, se précipita dans la rivière où elle se noya. Ce qu'il y a de plus à noter dans ce cas, c'est qu'elle avait passé la nuit entière à mettre au point son projet.

7. C'est bien autre chose avec les femmes des Indes : selon la coutume de ce pays, les hommes ont plusieurs femmes, et celle qui est la favorite doit se tuer après la mort de son mari ; pour chacune de ces femmes, le but de toute une vie est de gagner cet avantage sur ses compagnes, et les bons offices qu'elles rendent à leur mari ne visent pas d'autre récompense que celle d'être la préférée pour l'accompagner dans la mort.

Dès que la torche tombe sur le lit funèbre,
Voilà la foule pieuse des épouses,
Et commence la lutte pour savoir qui, vivante,
Suivra l'époux : c'est une honte de n'être pas choisie.
Celles qui l'emportent offrent leur sein aux flammes
Et collent leurs lèvres brûlantes sur celles de leur époux.

[Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* III, XIII, 17]

8. De nos jours, quelqu'un a écrit avoir vu encore en usage, chez ces peuples orientaux, la coutume qui veut que ce ne soient pas seulement les femmes qui s'enterrent après leurs maris, mais aussi les esclaves favorites de ces derniers. Et cela se passe ainsi : le mari étant trépassé, la veuve peut, si elle le veut (mais bien peu le veulent) demander deux ou trois mois de délai pour mettre en ordre ses affaires. Le jour venu, elle monte à cheval, parée comme pour des noces, et dit gaiement qu'elle s'en va dormir avec son époux, tenant dans la main gauche un miroir, dans l'autre une flèche. S'étant ainsi promenée en grande pompe, accompagnée de ses amis, de ses parents, et d'une grande foule en fête, elle arrive bientôt à l'endroit public destiné à de tels spectacles.

9. C'est une grande place au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois et tout près d'elle, un endroit surélevé auquel on accède par quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduite et où on lui sert un magnifique repas. Après quoi elle se met à chanter et à danser, et ordonne, quand elle le veut, qu'on allume le feu. Alors elle descend et prenant par la main le plus proche des parents de son mari, ils vont ensemble à la rivière voisine, où elle se met toute nue, distribuant ses bijoux et ses vêtements à ses amis, avant de se plonger dans l'eau comme pour se laver de ses péchés. Sortant de là, elle s'enveloppe d'un drap jaune de quatorze brasses de long, et donnant de nouveau la main à ce parent de son mari, elle s'en revient sur le terre-plein, d'où elle s'adresse au peuple, et lui recommande ses enfants, si elle en a. Entre

la fosse et le terre-plein, on tire souvent un rideau, pour dissimuler à la vue cette fournaise ardente ; mais certaines s'y opposent, pour faire montre de plus de courage. Quand elle a fini de parler, une femme lui présente un vase plein d'huile dont elle s'enduit la tête et le corps, qu'elle jette ensuite dans le feu, et aussitôt, s'y précipite elle-même. Alors le peuple jette sur elle quantité de bûches pour lui éviter une mort trop lente, et sa joie se change en deuil et en tristesse.

10. Quand il s'agit de personnes de moindre importance, le corps du mort est porté à l'endroit où on veut l'enterrer, et là il est mis sur son séant, la veuve à genoux devant lui, le tenant étroitement embrassé, et elle se tient là pendant que l'on construit autour d'eux un mur jusqu'au niveau des épaules de la femme ; à ce moment-là, quelqu'un des siens, lui prenant la tête par derrière, l'étrangle. Et quand elle a rendu l'esprit, on élève le mur et on le clôt : ils y demeureront ensevelis.

11. Dans le même pays, il y avait quelque chose de semblable chez leurs « gymnosophistes(3) » : ce n'était ni sous la contrainte d'autrui, ni sous le coup d'une humeur soudaine, mais par une exacte observation de leurs règles qu'ils procédaient ainsi : quand ils arrivaient à un certain âge, ou qu'ils se voyaient menacés par quelque maladie, ils se faisaient dresser un bûcher, avec au-dessus un lit bien paré ; après avoir fêté joyeusement leurs amis et connaissances, ils se mettaient dans ce lit, avec une telle détermination que, quand le feu y était mis, on ne les voyait remuer ni les pieds ni les mains. C'est ainsi que mourut l'un d'eux, Calanus, en présence de toute l'armée d'Alexandre. Ajoutons que parmi eux, seul était digne d'estime, saint et bienheureux, celui qui s'était tué ainsi, rendant son âme purgée et purifiée par le feu qui avait brûlé en lui tout ce qu'il y avait de mortel et de terrestre. Une constante préméditation de la mort, la vie durant, c'est ce qui permet de tels miracles.

12. Parmi les autres questions qui font débat s'est introduite celle qui concerne le Destin ; et pour relier les choses à venir, et même notre volonté, à une nécessité déterminée et inévitable, on fait encore appel à l'argument du temps passé : « puisque Dieu prévoit la façon dont toutes les choses vont se produire, comme sans doute il le fait, il faut donc bien qu'elles se produisent ainsi ». À quoi nos théologiens répondent que le fait de voir que quelque chose se produit, comme nous le faisons (et Dieu lui-même aussi, car tout étant dans le présent pour lui, il voit plutôt qu'il ne prévoit), ce n'est pas la forcer à se produire. Nous voyons parce que les choses arrivent, les choses n'arrivent pas parce que nous les voyons. L'événement produit la connaissance, la connaissance ne produit pas l'événement. Ce que nous voyons se produire se produit ; mais cela pouvait se produire autrement. Dans le registre des causes des événements qu'il a dans sa prescience, Dieu a aussi celles qu'on appelle « fortuites », et les causes « volontaires » qui dépendent, elles, du libre arbitre qu'il nous a donné. Et il sait que nous faillirons, parce que nous aurons voulu faillir.

13. Pour moi, j'ai vu suffisamment de gens encourager leurs troupes avec cette nécessité fatale. En effet, si « notre heure » est fixée à un moment déterminé, ni les arquebusades de l'ennemi, ni notre hardiesse, ni notre fuite et notre peur ne peuvent l'avancer ou la retarder. Voilà qui est facile à dire — mais qui donc en tiendra compte ? Et s'il est vrai qu'une croyance forte et vive entraîne à sa suite des actions de même nature, alors il faut que cette foi dont nous avons tellement plein la bouche soit aujourd'hui bien superficielle — à moins que le mépris qu'elle affiche envers les « œuvres(4) » la conduise à dédaigner leur compagnie.

14. Toujours est-il qu'à ce sujet, le sire de Joinville, témoin digne de foi autant que tout autre, raconte ceci : les Bédouins, peuple lié aux Sarrasins, et auquel le roi saint Louis eut affaire en Terre Sainte, croyaient si fermement, d'après leur religion, que les jours de chaque individu étaient comptés et

déterminés à l'avance de toute éternité, selon une prédestination inévitable, qu'ils allaient à la guerre sans armure, avec seulement une épée à la turque, et couverts d'un linge blanc.

15. C'est encore une preuve de ce genre que donnèrent deux religieux de Florence, du temps de nos aïeux. Etant en désaccord sur quelque point de dogme, ils se mirent d'accord pour entrer tous deux dans le feu, en présence du peuple et sur la place publique, pour que chacun puisse ainsi faire la preuve de la vérité de son point de vue. Les préparatifs étaient déjà faits, et la chose sur le point de se faire, quand un événement imprévu est venu l'interrompre.

16. Un jeune noble turc avait accompli en personne un remarquable fait d'armes devant les deux armées de Mourad II et de Jean Humiade(5) sur le point de s'affronter. Comme Mourad lui demandait qui, malgré sa jeunesse et son inexpérience, avait pu lui communiquer un courage aussi remarquable, il répondit qu'il avait eu pour principal précepteur un lièvre. « Un jour que j'étais à la chasse, dit-il, je trouvai un lièvre au gîte ; et bien que je fusse accompagné de deux excellents lévriers, il me sembla que pour ne pas le rater, le mieux était encore d'employer mon arc, car il m'offrait une bien belle cible. Je commençai à décocher mes flèches, et ainsi jusqu'à quarante que pouvait contenir mon carquois, sans le tuer, et sans même l'éveiller ! Après quoi je lâchai contre lui mes lévriers, qui ne firent pas mieux. Je compris alors qu'il avait été protégé par sa destinée, et que les flèches et les épées n'ont d'effet qu'avec la permission de la fatalité qui est attachée à nous, et que nous n'avons pas le pouvoir de reculer ni d'avancer. » Ce récit doit servir à nous montrer, en passant, à quel point notre raison peut être infléchie par toutes sortes de choses.

17. Un personnage grand par le nombre de ses ans, sa renommée, sa dignité et son savoir, m'a raconté comment il avait été amené à un changement très important de sa foi par une incitation extérieure tellement bizarre et tellement peu convaincante, d'ailleurs, que je la trouvai pour ma part plus propre à convaincre du contraire. Il l'appelait « miracle » — et moi aussi, mais dans un sens tout différent.

18. Les historiens des Turcs racontent que ceux-ci sont tellement persuadés de la fatale et intangible prédétermination de leurs jours que cela contribue apparemment à leur donner cette assurance qu'ils ont devant le danger. Et je connais un grand prince(6) qui en fait son profit avec bonheur : soit qu'il en soit persuadé, soit qu'il s'en serve comme excuse pour prendre des risques extrêmes. Et pourvu que le destin ne se lasse pas trop tôt de l'épauler !

19. Pour autant qu'on s'en souvienne, il n'y eut jamais acte de résolution plus admirable que celui des deux hommes qui conspirèrent la mort du prince d'Orange. Il est étonnant de voir comment on a pu enflammer le second jusqu'à exécuter une entreprise qui s'était avérée si malheureuse pour son compagnon, qui y avait pourtant apporté tous ses soins. Etonnant de le voir suivre sa trace, avec les mêmes armes, et s'attaquer à un seigneur si récemment et si bien mis en garde, protégé par une foule d'amis et sa force physique, dans sa grande salle, au milieu de ses gardes, dans une ville toute à sa dévotion... Certes, il y employa une main résolument déterminée, et un courage mû par une grande passion. Un poignard est plus sûr pour frapper, mais comme il nécessite plus de mouvement et de vigueur du bras qu'un pistolet, son coup risque plus de se trouver dévié ou gêné. Que cet homme ait couru à une mort certaine, je n'en doute guère, car les espoirs dont on aurait pu le bercer ne pouvaient trouver place dans un esprit lucide. Et la manière dont il se comporta montre qu'il ne manquait ni de lucidité ni de courage. Les motifs d'une conviction aussi forte peuvent être fort divers, car notre imagination fait d'elle et de nous ce qui lui plaît.

20. L'exécution qui eut lieu près d'Orléans(7) fut très différente : elle fut plus le fait du hasard que de la

force. Le coup n'eût pas entraîné la mort si le destin ne l'eût voulu. Tirer depuis un cheval, de loin, sur quelqu'un que les mouvements du sien agitent, fut l'entreprise d'un homme qui aimait mieux rater sa cible que rater sa fuite. Ce qui s'ensuivit le montra. Car il s'excita et s'enivra à la pensée d'accomplir une action aussi grave, tellement qu'il en perdit entièrement le sens, et ne sut ni diriger sa fuite, ni sa langue quand on l'interrogea. Il lui eût suffi de rejoindre ses amis en traversant une rivière. C'est un expédient que j'ai moi-même utilisé dans des circonstances moins graves, et que j'estime peu hasardeux, pourvu que votre cheval puisse facilement entrer dans l'eau, et que vous ayez prévu sur l'autre rive un bord commode en fonction du courant. Mais cet autre(8), quand on lui prononça la sentence, déclara : « J'y étais préparé. Je vous étonnerai par mon endurance. »

21. Les Assassins(9), peuple qui se rattache aux Phéniciens, sont considérés, chez les musulmans, comme ayant une suprême dévotion et pureté de mœurs. Ils pensent que le plus court chemin pour mériter le paradis consiste à tuer quelqu'un d'une religion contraire à la leur. C'est la raison pour laquelle on les a souvent vus s'en prendre, à un ou à deux, en pourpoint, à des adversaires puissants, au prix d'une mort certaine, et sans se soucier aucunement du danger encouru. Ainsi fut assassiné (ce mot nous vient de leur nom) notre comte Raimond de Tripoli, au beau milieu de sa ville(10), pendant nos expéditions en Terre Sainte, de même que Conrad, marquis de Montferrat. Et les meurtriers que l'on conduisait au supplice étaient tout bouffis d'orgueil, fiers de ce qu'ils considéraient comme un chef-d'œuvre.

NOTES

1. Sénèque, *Épîtres*, LIII.

2. Tibulle, *De inertia Inguinis* cité dans *Priapea*, LXXXII, 4.

3. Philosophes!philosophes ainsi nommés parce qu'ils vivaient à peu près nus ; ils menaient une vie d'ascètes.

4. L'opposition des catholiques et des protestants reposait notamment sur la valeur à accorder aux « œuvres » et à la « foi » : les premiers accordant une grande importance aux « œuvres », les seconds voulant que la « foi » en soit indépendante.

5. Mourad II, sultan des Turcs de 1421 à 1451 ; le roi de Hongrie Ladislas et le voïvode de Transylvanie tentèrent en vain de l'arrêter dans ses conquêtes. C'est le roi d'Albanie Hyskanderr qui y mit fin.

6. Henri de Navarre, futur Henri IV, probablement.

7. L'assasinat de François de Guise par le protestant Poltrot de Méré pendant le siège d'Orléans en 1563. Cf. Brantôme, *Mémoires* IV.

8. Selon Jean Plattard , il s'agit en effet d'un dénommé Balthasar Gérard. Montaigne opposerait ses paroles fermes à la conduite et aux paroles fuyantes du premier. Mais le texte est très elliptique...

9. Nom donné en effet aux membres d'une secte musulmane apparue en Perse au XIe siècle. Selon le dictionnaire *Petit Robert* notre mot « assassin » actuel serait un emprunt à l'argot *assasin* pluriel de *assas*« gardien », plutôt qu'à un dérivé de *hasis*« haschich ».

10. Seule l'édition de 1595 comporte ce qui suit.

Chapitre 30
Sur un enfant monstrueux

1. Ce récit sera très simple : je laisse aux médecins le soin de discourir sur la question(1).

Je vis avant-hier(2) un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disaient être le père, l'oncle et la tante, promenaient pour le montrer et en tirer quelques sous, à cause de son étrangeté.

Il était d'une forme ordinaire, se tenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres enfants de son âge. Il n'avait pas encore voulu se nourrir autrement qu'en tétant sa nourrice, et ce qu'on essaya devant moi de lui mettre dans la bouche, il le mâchait un peu, et le rendait sans l'avaler. Ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier. Il était âgé de quatorze mois tout juste. Au-dessous des tétins, il était attaché et collé à un autre enfant sans tête, dont le canal médullaire de la colonne vertébrale était bouché, et le reste intact : si l'un de ses bras était plus court, c'est qu'il lui avait été brisé par accident à la naissance. Ils étaient accolés face à face, comme si un enfant plus petit voulait en embrasser un autre plus grand(3). La région par laquelle ils étaient attachés n'était que de quatre doigts environ, de sorte que si on retournait l'enfant incomplet, on pouvait voir en dessous le nombril de l'autre : la suture se situait entre les tétins et le nombril. On ne pouvait voir ce dernier sur l'enfant incomplet, mais on voyait bien tout le reste de son ventre. Ainsi ce qui n'était pas attaché, comme les bras, le fessier, les cuisses et les jambes de cet enfant incomplet, demeurait pendant et ballottant sur l'autre, et lui descendait jusqu'à mi-jambe. La nourrice nous a dit aussi qu'il urinait par les deux endroits, et les membres du deuxième étaient nourris et vivants, et dans le même état que ceux du premier, sauf qu'ils étaient plus courts et plus menus.

2. Ce double corps et ces membres différents, se raccordant à une seule tête, pourraient bien constituer pour le roi un présage favorable montrant qu'il maintiendra sous sa loi l'union des diverses pièces et parties de notre état. Mais de peur que les événements ne viennent le démentir, mieux vaut le laisser faire d'abord(4), car il n'y a rien de mieux que de deviner les choses déjà faites : « *quand les choses ont eu lieu, on leur trouve quelque interprétation qui vérifie ce qui était prévu.* » [Cicéron *De Divinatione* II, 31] De la même façon, on disait d'Epiménide qu'il « devinait à reculons ».

3. Je viens de voir dans le Médoc un pâtre, de trente ans environ, qui ne présente pas de parties génitales : il a seulement trois trous par où s'écoule sans cesse de l'eau ; mais il a de la barbe, éprouve des désirs, et recherche le contact des femmes.

4. Ce que nous appelons des « monstres » ne le sont pas pour Dieu, qui voit dans l'immensité de son œuvre l'infinité des formes qu'il y a comprises. Et on peut bien croire que cette forme qui nous étonne a quelque chose à voir avec une autre appartenant au même genre, inconnue de l'homme. De sa parfaite sagesse ne peut rien venir que de bon, de normal et de régulier. Mais nous n'en voyons pas les rapports et les relations. « *Ce que l'homme voit fréquemment ne l'étonne pas, même si la cause lui en est inconnue. Mais devant quelque chose qu'il n'a jamais vu, il pense à un prodige.* » [Cicéron *De Divinatione* II, 27] Nous appelons « contre nature » ce qui va contre nos habitudes, et pourtant rien n'existe qui ne soit selon la nature, quoi que cela puisse être. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'étonnement que la nouveauté nous apporte.

NOTES

1. Ambroise Paré a en effet parlé des monstres dans ses ouvrages. Il y voit « le plus souvent [des] signes de quelque malheur advenir ». À la différence de Montaigne, qui considère que tout monstre peut avoir une explication naturelle, même si nous ne la trouvons pas du fait de l'insuffisance de notre raison ou de notre expérience.

2. On pense (P. Villey II, p. 712 notamment) que cet essai se place aux alentours de 1578.

3. C'est ce que l'on appelle depuis le XIXe siècle des « frères siamois » : nés en 1808 au Siam, deux frères ainsi attachés, mais avec deux têtes, avaient été promenés dans le monde avant de se fixer aux Etats-Unis. Ils sont morts à quelques heures d'intervalle.

4. Montaigne se moque du rôle « annonciateur » attribué à son époque aux monstres (cf. *supra* note 660).

Chapitre 31
Sur la colère

1. Plutarque est toujours admirable, mais particulièrement quand il se fait juge des actions humaines. On peut voir les belles choses qu'il dit dans sa comparaison de Lycurgue et de Numa, à propos de la grande légèreté dont nous faisons preuve en laissant les enfants à la charge et à la responsabilité de leurs parents. La plupart de nos États, comme le dit Aristote, laissent à chacun, à la façon des Cyclopes, la direction de ses femmes et de ses enfants selon ses idées et sa fantaisie. Et il n'y a guère que Lacédémone et la Crète pour avoir légiféré sur la façon d'éduquer les enfants. Qui ne voit pourtant que dans un État tout dépend de la façon dont on les élève et les éduque ? Et malgré cela, sans aucun discernement, on laisse cette tâche à la discrétion des parents, aussi sots et méchants soient-ils.

2. Combien de fois l'envie m'a-t-elle pris, en passant dans la rue, de monter un stratagème pour venger des garçonnets que je voyais écorcher, cogner et meurtrir par quelque père ou mère furieux et mis hors de lui par la colère !

> *On leur voit sortir le feu et la rage par les yeux,*
> *Enflammés par la rage, ils sont emportés*
> *Comme les rochers qui, détachés soudain du sommet*
> *Roulent vers le bas sur la pente.*
>
> [Juvénal *Satires* VI, vv. 647-649]

(Et si l'on en croit Hippocrate, les plus dangereuses maladies sont celles qui défigurent les gens.) Ils ont une voix tranchante et tonitruante, et s'en prennent souvent à des êtres qui ne font que sortir de nourrice et qui sont estropiés et abrutis de coups. Et notre justice s'en moque ! Comme si ces dislocations et arrachements ne concernaient pas des membres de notre société.

> *La patrie et le peuple te sont reconnaissants de leur avoir donné*
> *Un citoyen, pourvu que tu le rendes apte à servir aux champs*
> *Dans la pratique des arts de la guerre ou de la paix.*
>
> [Juvénal *Satires* XIV, 70]

3. Il n'est pas de passion qui ébranle autant la sincérité des jugements que la colère. Personne ne douterait qu'il faille punir de mort le juge qui aurait condamné un criminel sous le coup de la colère. Alors pourquoi est-il permis aux parents et aux maîtres d'école, quand ils sont en colère, de fouetter et de châtier les enfants ? Ce n'est plus une « correction », c'est une vengeance. Le châtiment est une sorte de médicament pour les enfants ; mais supporterions-nous un médecin irrité et courroucé contre son patient ?

4. Nous-mêmes, pour bien faire, nous ne devrions jamais porter la main sur nos serviteurs tant que nous sommes en colère. Aussi longtemps que nous sentons battre notre pouls, et que l'émotion nous étreint, remettons cela à plus tard : les choses nous apparaîtront sous un jour bien différent quand nous serons calmés et de sang-froid. Car à ce moment, c'est la passion qui commande, c'est la passion qui parle en nous, ce n'est pas nous. Au travers d'elle, les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps à travers un brouillard. Celui qui a faim prend des aliments, mais celui qui veut se servir du châtiment ne doit en avoir ni faim ni soif.

D'ailleurs, les châtiments qui se font avec pondération et discernement sont bien mieux acceptés, et avec plus d'effet, par celui qui les subit. A l'inverse, il ne pense pas avoir été justement condamné quand

il l'a été par un homme en colère et furieux ; il allègue, pour se justifier, le comportement extravagant de son maître, son visage enflammé, les promesses inhabituelles, son agitation et sa précipitation incontrôlées.

> *Son visage est tuméfié par la colère,*
> *Ses veines gonflées de sang noir,*
> *Ses yeux étincellent d'un feu plus ardent*
> *Que celui de la Gorgone.*
>
> [Juvénal *Satires* XIV, 70]

5. Suétone raconte que ce qui servit le plus la cause de Caius Rabirius(1) auprès du peuple auquel il avait fait appel pour le défendre, quand il fut accusé par César, ce furent l'animosité et la dureté avec lesquelles César avait formulé cette accusation.

6. Dire et faire sont deux choses différentes : il faut considérer d'un côté le sermon, de l'autre le prêcheur. Ils ont eu beau faire, ceux qui, à notre époque, ont essayé de contester la vérité de notre Eglise en utilisant les vices de ses ministres : ses preuves viennent d'ailleurs, et c'est là une piètre façon d'argumenter, qui ne fait que semer la confusion. Un homme de bonne moralité peut avoir des opinions fausses ; un homme peu recommandable peut prêcher la vérité, et même s'il n'y croit pas. C'est certainement une belle harmonie quand le faire et le dire vont ensemble, et je ne peux nier que les paroles ont plus d'autorité et sont plus efficaces quand elles sont suivies par des actes. Comme le disait Eudamidas entendant un philosophe discourir sur la guerre : « Ces propos sont beaux, mais on ne peut croire celui qui les prononce, car ses oreilles ne sont pas habituées au son de la trompette. » [Plutarque, *Œuvres mêlées Dicts des Lacéd.* f° 216 F] De même pour Cléomène qui, entendant un rhétoricien tenir une harangue pour glorifier la vaillance, se mit à rire. Et comme l'autre en était scandalisé, il lui dit : « J'en ferais de même si c'était une hirondelle qui avait parlé ; mais si c'était un aigle, je l'aurais volontiers écouté. » [Plutarque, *Œuvres mêlées Dicts des Lacéd.* f° 218 C-D]

7. Il me semble apercevoir, dans les écrits des Anciens, que celui qui dit ce qu'il pense le fait avec bien plus de force que celui qui prend la pose. Ecoutez Cicéron parler de l'amour de la liberté, et écoutez Brutus en parler : ce que ce dernier a écrit a une résonance qui nous montre qu'il était homme à la payer du prix de sa vie. Cicéron, père de l'éloquence, traite du mépris de la mort ; Sénèque en traite aussi : le premier traîne languissant, et vous sentez bien qu'il veut vous convaincre de choses dont il n'est pas convaincu lui-même. L'autre vous anime et vous enflamme. Je ne lis jamais un auteur, et surtout ceux qui traitent des vertus et des actes, sans chercher avec une certaine curiosité à savoir qui il a été.

8. Les Éphores, à Sparte, voyant qu'un homme aux mœurs dissolues allait donner au peuple un avis utile, lui ordonnèrent de se taire, et prièrent un honnête homme de s'en attribuer l'idée et de donner cet avis à sa place(2).

9. Plutarque se révèle bien dans ses écrits si on les savoure comme il faut, et je pense donc le connaître jusqu'au fond de l'âme. Je voudrais pourtant que nous eussions quelques traces concernant sa vie, et si je fais maintenant cette digression, c'est pour dire combien je sais gré à Aulu-Gelle [Aulu-Gelle *Nuits attiques* I, 26] de nous avoir laissé par écrit ce récit concernant ses mœurs, et qui a tout de même trait à mon sujet qui est la colère.

Un de ses esclaves, homme mauvais et vicieux, mais dont les oreilles avaient été remplies de philosophie, avait commis une faute. Plutarque ayant commandé qu'on le fît dévêtir et fouetter, il commença par protester qu'il n'avait rien fait, et que c'était injuste. Mais il se mit ensuite à crier et à

injurier son maître à bon escient, lui reprochant de ne pas être philosophe comme il le prétendait, parce qu'il lui avait souvent entendu dire qu'il était laid de se mettre en colère, qu'il avait même écrit un livre là dessus, et que maintenant, en proie à la colère, il le faisait battre, ce qui démentait entièrement ses écrits. A cela Plutarque répondit, très calmement et très froidement : « Comment peux-tu juger, rustre que tu es, que je sois courroucé ? Mon visage, ma voix, mon teint, mes paroles te donnent-ils une preuve quelconque du fait que je sois hors de moi ? Je ne pense pas avoir les yeux exorbités, ni le visage crispé. Je ne pousse pas de cris effroyables. Est-ce que je rougis ? Est-ce que j'écume ? Est-ce que je laisse échapper des choses dont je pourrais avoir à me repentir ? Est-ce que je tressaute, est-ce que je frémis de courroux ? Car ce sont là, je dois te le dire, les véritables signes de la colère... » Et s'adressant alors à celui qui maniait le fouet : « Continuez votre besogne pendant que nous discutons, lui et moi », dit il. Voilà l'histoire.

10. Archytas le Tarentin, revenant d'une guerre dans laquelle il avait servi comme capitaine-général, trouva sa maison bien en désordre, et ses terres en friche, à cause de la mauvaise gestion de son intendant. L'ayant fait appeler, il lui dit : « Va-t'en ! Si je n'étais pas en colère, je t'aurais étrillé de belle façon ! » Platon de même, s'étant emporté contre un de ses esclaves, confia à Speusippe le soin de le punir, s'excusant de ne pouvoir le faire lui-même parce qu'il était en colère. Et le Lacédémonien Charillus dit à un Ilote(3) qui se comportait de façon trop insolente et trop impudente envers lui : « Par les dieux ! Si je n'étais pas courroucé, je te ferais mourir sur le champ. » [Plutarque *Œuvres mêlées* XIV f° 6 D]

11. La colère est une passion qui se plaît en elle-même, qui se flatte elle-même. Que de fois, nous étant échauffés pour de mauvaises raisons, si l'on vient nous présenter quelque solide défense ou excuse, nous sommes-nous irrités contre la vérité elle-même et contre l'innocence ! J'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple tiré de l'Antiquité. Pison, personnage par ailleurs réputé pour sa vertu, s'était un jour mis en rage contre un de ses soldats. Celui-ci était revenu seul de la corvée de fourrage, et comme il n'avait pu lui rendre compte de l'endroit où se trouvait son compagnon, Pison avait considéré comme avéré qu'il l'avait tué, et l'avait immédiatement condamné à mort. Comme ce soldat était déjà près du gibet, voilà qu'arrive son compagnon qu'il avait perdu. Toute l'armée lui fit fête, et après forces caresses et accolades entre les deux compagnons, le bourreau conduit l'un et l'autre devant Pison, tout le monde s'attendant évidemment à ce que ce soit pour lui-même un grand plaisir. Mais ce fut tout le contraire ! Car sous l'effet du dépit et de la honte, sa colère qui n'était pas encore retombée, redoubla, et son emportement lui fournit soudain un subtil raisonnement pour faire d'un innocent trois coupables qu'il fit exécuter tous les trois : le premier soldat, parce qu'il avait été condamné ; le second, celui qui s'était égaré, parce qu'il était la cause de la mort de son compagnon ; et le troisième, le bourreau, pour n'avoir pas obéi aux ordres qui lui avaient été donnés !

12. Ceux qui ont eu affaire à des femmes têtues peuvent avoir éprouvé dans quelle rage on les jette quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on ne daigne pas alimenter leur courroux. L'orateur Celius(4) était d'une nature extrêmement coléreuse. Comme il dînait en compagnie de quelqu'un dont la conversation était douce et suave, et qui pour ne pas le mécontenter, prenait le parti d'approuver tout ce qu'il disait et d'abonder dans son sens, il ne put supporter que sa mauvaise humeur se trouvât sans aliment, et lui dit : « Contredis-moi sur quelque chose, au nom des dieux ! Afin que nous soyons deux ! » [Sénèque *Dialogues* I, 16]

De même, ces femmes têtues ne se mettent en colère que pour que l'on se mette en colère aussi contre elles, en retour, à l'imitation des lois de l'amour.

Comme quelqu'un l'empêchait de parler en l'injuriant vertement, Phocion ne fit rien d'autre que se taire et laisser à l'autre tout loisir d'épuiser sa colère. Cela fait, il reprit son propos à l'endroit où il l'avait laissé, sans faire aucune allusion à l'incident. Il n'est aucune réplique qui soit aussi cinglante qu'un tel mépris.

13. C'est toujours un défaut que d'être coléreux, mais il est plus excusable pour un militaire, car dans ce métier il y a certes des moments où l'on ne saurait être autrement. Je dis souvent de l'homme le plus coléreux de France que c'est l'homme le plus patient que je connaisse pour brider sa colère : elle l'agite avec une telle violence, une telle fureur,

> *Quand le bois enflammé gronde sous le vase de bronze*
> *L'eau bouillonne et l'écume en fureur fume et bondit*
> *Déborde et ne se retient plus :*
> *Une épaisse vapeur s'élève dans les airs.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, 462-466]

qu'il lui faut cruellement se contraindre pour la modérer. Et quant à moi, je ne connais pas de passion pour laquelle je puisse faire un tel effort afin de la cacher et lui résister. Je ne voudrais pas mettre la sagesse à un si haut prix. Je ne regarde pas tant ce qu'on fait que ce qu'il en coûte de ne pas faire pire.

14. Quelqu'un d'autre se vantait auprès de moi de la modération et de la douceur de sa conduite, qui sont, c'est vrai, exceptionnelles. Je lui ai dit que c'est une bonne chose, notamment pour ceux qui, comme lui, sont des personnages éminents et sur lesquels se portent tous les regards, de se montrer ainsi toujours bien calme ; mais je lui ai dit aussi que le plus important était encore de l'être pour soi-même, à l'intérieur, et que ce n'était pas, à mon avis, bien se conduire que de se ronger intérieurement, ce que je craignais qu'il fît, pour maintenir ce masque, cette apparence modérée extérieurement.

15. On fait sienne la colère en la cachant. Comme le dit Diogène à Démosthène, qui de peur d'être aperçu dans une taverne, se cachait au fond : « plus tu recules, plus tu y entres. » Je pense qu'il vaut mieux donner un soufflet à son valet un peu à contretemps plutôt que de brider ses tendances profondes pour donner l'apparence d'une sage contenance. Et j'aimerais mieux découvrir mes passions plutôt que de les cacher à mes dépens, car elles s'atténuent en prenant l'air et en se manifestant. Il vaut mieux que leur pointe soit tournée vers l'extérieur plutôt que de la recourber contre nous. « Les défauts apparents sont les moins graves ; ils sont pernicieux quand ils se dissimulent sous l'apparence de la santé(5). » [Sénèque *Épitres, ou « Lettres à Lucilius »* LVI]

16. Je donne ce conseil à ceux de ma famille qui ont le droit et le pouvoir de se mettre en colère : premièrement, qu'ils l'économisent, et ne la gaspillent pas à tout bout de champ, car cela en contrarie la portée et l'effet. La criaillerie ordinaire et incontrôlée devient une habitude, et de ce fait, chacun s'en moque. Celle dont vous faites preuve contre un serviteur qui vous a volé est sans effet, parce que c'est celle qu'il vous a vu cent fois employer contre lui, pour avoir mal rincé un verre ou mal placé un escabeau. Deuxièmement : qu'ils ne s'irritent pas pour rien, et veillent à ce que leur réprimande parvienne bien à celui dont ils ont à se plaindre. Car bien souvent ils crient avant même que celui-ci soit présent, et continuent à crier un siècle après qu'il est parti !

> *L'égarement se retourne contre lui-même.*
>
> [Claudien *Oeuvres : contre Eutrope* I, v. 237]

Ils s'en prennent à une ombre, et soufflent cette tempête là où personne ne s'en trouve ni châtié ni même

concerné, sauf celui qui subit le tintamarre de leur voix — et qui n'en peut mais. Je condamne aussi ceux qui font les braves dans leurs querelles et se fâchent sans savoir à qui s'en prendre : il faut garder ces rodomontades pour les occasions où elles ont une portée.

> *Ainsi quand un taureau va combattre une première fois,*
> *Il pousse d'effroyables mugissements,*
> *Essaie ses cornes contre un arbre,*
> *Flagelle l'air de ses coups, et prélude en grattant le sable.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XII, 103]

17. Quand je me mets en colère, je le fais de la façon la plus vive, mais aussi le plus brièvement et secrètement que je le puis. Je m'abandonne à la hâte et à la violence, mais je n'en suis pas troublé au point d'aller en jetant autour de moi et sans discernement toutes sortes de paroles injurieuses, et cela ne m'empêche pas de placer comme il faut mes piques là où je pense qu'elles blessent le plus — car je n'use ordinairement que du langage pour cela. Mes valets s'en ressentent moins dans les cas graves que dans ceux qui sont bénins. Ces derniers me prennent par surprise, et le malheur fait que, dès que vous êtes lancé dans ce précipice — et peu importe ce qui vous a donné l'impulsion — vous allez toujours jusqu'au fond : la chute démarre, s'accélère, se hâte d'elle-même. Dans les affaires graves, par contre, ce qui me console, c'est qu'elles sont tellement fondées que chacun s'attend à en voir naître une colère justifiée : je me fais gloire, donc, de décevoir leur attente, je me raidis et me prépare à résister, car elles m'atteignent profondément, et m'emporteraient fort loin si je les suivais. Je m'en garde facilement, et je suis assez fort, si je m'y attends, pour repousser l'impulsion de cette passion, quelle que soit la violence de sa cause. Mais à l'inverse, dès l'instant où elle parvient à me saisir et s'emparer de moi, elle m'emporte, et cela quelle que soit la vanité de sa cause.

18. Je passe cette sorte de marché avec ceux qui peuvent entrer en contestation avec moi : « Quand vous me verrez échauffé le premier, laissez-moi aller, à tort ou à raison, et j'en ferai de même de mon côté. » La tempête n'est engendrée que par la concurrence des colères, qui se nourrissent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent pas au même instant. Laissons chacune d'elles suivre son cours, et nous serons toujours en paix. Précepte utile, mais difficile à appliquer ! Il m'arrive parfois aussi, pour le bon ordre de ma maison, de faire le courroucé, sans que je le sois vraiment. À mesure que l'âge donne plus d'aigreur à mon caractère, je m'efforce de m'y opposer ; et je ferai en sorte, si je le puis, d'être dorénavant d'autant moins chagrin et difficile, que j'aurai plus d'excuse et de tendance à l'être. Et je suis pourtant déjà parmi ceux qui jusqu'ici l'ont été le moins.

19. Encore un mot pour en terminer avec cela. Aristote dit que la colère sert parfois d'arme à la vertu et à la vaillance. C'est très vraisemblable. Et pourtant ceux qui pensent le contraire répondent plaisamment que c'est une arme d'un usage nouveau : car si nous agitons, en effet, les autres armes, celle-là nous agite ; notre main ne la guide pas, c'est elle qui guide notre main. Elle nous tient, et nous ne la tenons pas.

NOTES

1. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », on lit « Lucius Saturninus ». L'édition de 1595 a corrigé en « Caius Rabrinus », et à juste titre, précise A. Lanly (t. 2, p. 370, note 11), puisque « Lucius Sabrinus était mort en 100 av. J.-C. Il s'agit bien ici de Caius Rabirius qui, à l'instigation de César, avait été accusé du meurtre de L. Apuleus Saturninus ».

2. Cet ajout de 1588 ne se rattache pas au paragraphe précédent, mais plutôt, on le voit, à l'idée exprimée quelques lignes plus haut ; c'est pourquoi j'ai supprimé le « faux raccord » constitué par le mot « car ».

3. Nom donné aux esclaves de Sparte.

4. Il fut l'élève de Crassus et de Cicéron, et soutint ce dernier contre Catalina.

5. Le texte de Sénèque a été condensé par Montaigne.

Chapitre 32
Défense de Sénèque et de Plutarque

1. La familiarité dans laquelle je suis avec ces personnages, l'aide qu'ils apportent à ma vieillesse et à mon livre, qui est entièrement maçonné de morceaux que je leur emprunte, me conduisent à défendre leur cause.

2. A propos de Sénèque, je dirai ceci : parmi le million(1) de petits livres que ceux de la Religion prétendument réformée font circuler pour défendre leur cause, qui sortent parfois de bonnes mains qu'on aimerait voir employées à de meilleurs sujets, j'en ai vu autrefois un qui, pour développer et renforcer la similitude qu'il veut trouver entre le gouvernement de feu notre pauvre roi Charles IX avec celui de Néron, compare feu Monsieur le Cardinal de Lorraine avec Sénèque : leurs conduites, leurs caractères, leurs conditions, et leurs destins qui les ont amenés tous deux à conseiller leurs princes. Et en cela, à mon avis, il fait bien de l'honneur à ce seigneur Cardinal. Car même si je suis de ceux qui estiment grandement son esprit, son éloquence, son zèle envers la religion et le service de son roi, et sa chance d'être né à une époque où il était si nouveau, si rare et si nécessaire au bien public d'avoir un homme d'Eglise d'une telle noblesse et dignité, compétent et efficace dans sa charge, pour dire la vérité, je n'estime tout de même pas que sa qualité soit, à beaucoup près la même, ni sa vertu si nette, si entière et si ferme, que celle de Sénèque.

3. Et je dois dire que ce livre dont je parle, pour parvenir à son but, brosse de Sénèque un portrait très défavorable, empruntant les reproches qui lui sont faits à l'historien Dion(2), dont je récuse absolument le témoignage. Cet auteur, en effet, varie dans ses jugements, qualifiant tantôt Sénèque de « très sage » et tantôt d'« ennemi mortel des vices de Néron », puis le décrivant ailleurs comme avare, usurier, ambitieux, mou, voluptueux, et comme quelqu'un qui se fait passer pour philosophe sans en avoir les qualités. Mais la vertu de Sénèque se montre si vive et si forte dans ses écrits, son opposition à ces allégations est si claire — comme à propos de celle qui concerne sa richesse et ses dépenses excessives – que je ne peux en croire là-dessus aucun témoignage contraire. Et d'ailleurs, il est bien plus raisonnable de croire en ces matières les historiens romains que les grecs et les étrangers. Or Tacite et les autres parlent de sa vie et de sa mort comme ayant été très honorables, et ils nous peignent le personnage comme remarquable et vertueux. Et il me suffira de faire un seul reproche au jugement de Dion, celui-ci, qui est imparable : il est si mal disposé envers les affaires romaines qu'il ose soutenir la cause de Jules César contre Pompée et celle d'Antoine contre Cicéron.

4. Venons-en maintenant à Plutarque. Jean Bodin(3) est certes un bon auteur de notre époque, montrant beaucoup plus de jugement que la foule des écrivaillons qui sont ses contemporains, et il mérite qu'on porte sur lui un jugement, et qu'on l'examine avec soin. Je le trouve bien hardi en ce qui concerne le passage de sa *Méthode de l'Histoire* quand il accuse Plutarque, non seulement d'ignorance (ce sur quoi je l'aurais laissé dire, car je ne m'occupe pas de cela), mais aussi d'écrire des choses incroyables et complètement fabuleuses (ce sont ses mots). S'il s'était contenté de dire « les choses autrement qu'elles ne sont », ce n'eût pas été une grave critique, car ce que nous n'avons pas vu nous-mêmes, nous le reprenons des mains d'autrui et sur sa bonne foi. Je vois d'ailleurs que Plutarque raconte parfois la même histoire de diverses façons, par exemple quand il parle du jugement rendu par Hannibal sur les trois meilleurs capitaines qui ont jamais été : ce jugement est présenté d'une façon dans la vie de Flaminius, et d'une autre dans celle de Pyrrhus. Mais reprocher à Plutarque d'avoir pris pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser d'une faute de jugement un des auteurs les plus qualifiés au

monde.

5. Et voici l'exemple donné par Jean Bodin : « Comme quand Plutarque raconte qu'un enfant de Lacédémone se laissa déchirer tout le ventre par un renardeau qu'il avait dérobé, et tenait caché sous sa robe, préférant mourir plutôt que de révéler son larcin(4). » Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi : il est bien difficile de mettre des limites aux facultés de l'âme, alors qu'il est bien plus facile de le faire s'agissant de la force physique, que nous pouvons aussi plus facilement constater. C'est pourquoi, en ce qui me concerne, j'aurais plutôt choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il en est là de moins croyables encore, comme, entre autres, ce qu'il raconte à propos de Pyrrhus qui, tout blessé qu'il fût, donna un si grand coup d'épée à l'un de ses ennemis armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, du sommet du crâne jusqu'en bas, si bien que le corps se sépara en deux morceaux.

6. Je ne trouve pas grand-chose de miraculeux dans son exemple ; et je n'y admets pas l'excuse par laquelle il défend Plutarque, qui aurait, selon lui, ajouté ce « comme on dit » pour nous avertir d'avoir à tenir la bride à notre croyance. Car sauf dans le cas des choses que l'on accepte d'autorité et par respect pour leur ancienneté ou leur caractère religieux, il n'eût certainement pas voulu croire lui-même, ni nous donner à croire des choses par elles-mêmes incroyables. Ce n'est donc pas pour cela qu'il emploie ici cette expression : « comme on dit ». Il est facile de le voir puisque lui-même nous raconte ailleurs au sujet de l'endurance des Lacédémoniens, des exemples pris à son époque, et bien plus difficiles à faire croire, comme celui dont Cicéron a fait état aussi avant lui, pour s'être trouvé (à ce qu'il dit) sur les lieux lui-même : il s'agit de l'endurance des enfants que l'on mettait à l'épreuve, encore à son époque, devant l'autel de Diane, en les fouettant jusqu'à ce que leur sang coulât de partout, sans qu'ils proférassent le moindre cri ni même de gémissements, certains allant jusqu'à y laisser volontairement la vie. Il y a aussi ce que raconte Plutarque, après bien d'autres : lors d'un sacrifice, un charbon ardent étant tombé dans la manche d'un enfant lacédémonien tandis qu'il balançait l'encensoir, il se laissa brûler tout le bras jusqu'à ce que l'odeur de chair grillée parvienne aux narines des assistants.

7. Il n'y avait rien dans les traditions des Lacédémoniens dont dépendît plus leur réputation, ni dont ils eussent pu souffrir plus de blâme et de honte que d'être surpris à voler. Je suis tellement persuadé de la grandeur de ces hommes-là, que non seulement il ne me semble pas, à la différence de Bodin, que cette histoire soit incroyable, mais que je ne la trouve même pas si étrange ni extraordinaire.

L'histoire de Sparte est pleine de tas d'exemples plus rudes et plus extraordinaires : à ce compte-là, elle tiendrait toute entière du miracle !

8. A propos du vol, Ammien Marcellin raconte que de son temps on n'avait encore jamais pu trouver aucun supplice capable de forcer les Égyptiens surpris en train de commettre un tel méfait — fort répandu chez eux — à dire même simplement leur nom.

9. Un paysan espagnol(5) que l'on avait soumis à la question pour lui faire donner les noms de ses complices dans le meurtre du préteur Lucius Pison, criait à ses amis, au milieu des tortures, de ne pas bouger, qu'ils pouvaient rester près de lui en toute sécurité, que la douleur ne parviendrait pas à lui arracher le moindre aveu. On n'en put rien tirer d'autre le premier jour ; et le lendemain, comme on le ramenait pour recommencer à le torturer, s'arrachant brutalement des mains de ses gardiens, il se fracassa la tête contre un mur, et en mourut.

10. Épicharsis avait tenu tête aux sbires de Néron, et avait fini par lasser leur cruauté en supportant leur feu, leurs coups, leurs engins de torture tout le jour durant sans avoir rien révélé de sa conjuration.

Comme on la ramenait à la torture le lendemain, sur une chaise à porteurs, ses membres ayant été brisés, elle passa un lacet de sa robe dans l'un des bras de la chaise, y fit un nœud coulant dans lequel elle passa la tête, et s'étrangla ainsi sous son propre poids. Ayant le courage de mourir ainsi, et se dérobant à la répétition de ses tortures, ne semble-t-il pas qu'elle ait prêté sa vie consciemment aux épreuves du jour précédent pour mieux se moquer de ce tyran, et inciter d'autres gens à tenter contre lui de semblables entreprises ?

11. Celui qui interrogera nos archers à cheval sur les expériences qu'ils ont faites dans nos guerres civiles, trouvera qu'il y a eu dans notre misérable époque, et dans cette populace molle et plus efféminée encore que la foule égyptienne, des exemples d'endurance, d'obstination et d'opiniâtreté dignes d'être comparés à ceux de la vertu des gens de Sparte que nous venons de raconter. Je sais qu'il s'est trouvé de simples paysans pour se laisser griller la plante des pieds, écraser le bout des doigts avec le chien d'un pistolet, arracher tout sanglants les yeux hors de la tête à force d'avoir le front serré par une corde, avant même de se laisser seulement rançonner. J'en ai vu un, laissé pour mort tout nu dans un fossé, le cou tout meurtri et enflé, entouré d'un licou qui y pendait encore, avec lequel on l'avait tiré toute la nuit à la queue d'un cheval, et le corps percé de cent coups de dague qu'on lui avait donnés, non pour le faire mourir, mais pour le faire souffrir et le terroriser. Il avait subi tout cela jusqu'à y perdre l'usage de la parole et s'évanouir, résolu, à ce qu'il me dit, de mourir plutôt mille morts telle qu'il en avait supporté une véritable, en matière de souffrance, plutôt que de rien promettre. Et c'était pourtant l'un des plus riches laboureurs de tout le pays. Combien en a-t-on vu se laisser brûler et rôtir à petit feu pour des opinions qu'ils tenaient d'autrui, et qui leur étaient en fait étrangères ?

12. J'ai connu des centaines de femmes (car on dit qu'en Gascogne on a la tête plutôt dure...) auxquelles vous eussiez plutôt fait mordre dans un fer rouge que de les faire démordre d'une opinion conçue sous l'effet de la colère. La contrainte et les coups ne font que les exaspérer. Et celui qui a inventé l'histoire(6) de la femme qui ne cessait d'appeler son mari « pouilleux » à cause de ses menaces, corrections et bastonnades, et qui, jetée à l'eau et étouffant, levait encore les mains au-dessus de sa tête pour faire le geste de tuer des poux, celui-là a inventé quelque chose dont on voit vraiment tous les jours la représentation dans l'opiniâtreté des femmes. Et l'opiniâtreté est sœur de la constance, au moins pour la vigueur et la fermeté.

13. Il ne faut pas juger de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas selon ce qui nous semble croyable ou incroyable — comme je l'ai dit ailleurs(7). C'est une grave erreur dans laquelle tombent pourtant la plupart des gens que de ne pas vouloir croire que les autres puissent faire ce qu'eux-mêmes ne sauraient ou ne voudraient faire (mais je ne dis pas cela pour Bodin). Chacun pense qu'il est le meilleur exemplaire de la nature humaine : [il compare tous les autres à celui-là, et il considère comme feints et artificiels les comportements qui ne sont pas semblables aux siens. Quelle stupidité !](8) Il pense donc que c'est d'après lui qu'il faut régler tous les autres. Il considère comme feints et artificiels les comportements qui diffèrent des siens. Si on évoque devant lui une action ou une faculté qui relève d'un autre, la première chose sur laquelle il va se fonder pour en juger, c'est son propre exemple : il doit en aller dans le monde comme il en va chez lui. Quelle ânerie dangereuse et insupportable !

14. En ce qui me concerne, je pense que certains hommes sont très loin au-dessus de moi, et notamment parmi les Anciens. Et bien que je reconnaisse clairement mon impuissance à les suivre, même à mille pas(9), je m'efforce pourtant de les observer de loin, et de juger des ressorts qui leur permettent d'être à ce niveau, ressorts dont je vois en moi comme les germes. Mais je fais la même chose pour les esprits les plus bas, dont je ne suis pas surpris, et que je ne refuse pas non plus de croire. Je vois bien la façon dont

s'y prennent ces hommes-là(10) pour s'élever, et j'admire leur grandeur ; ces élans, que je trouve très beaux, je les adopte pour moi-même, et si mes forces ne peuvent y parvenir, au moins mon jugement, lui, s'y attache-t-il volontiers.

15. L'autre exemple que donne Bodin à propos des choses incroyables et entièrement fabuleuses dites par Plutarque, c'est celui d'Agésilas puni d'une amende par les Éphores parce qu'il avait capté à son profit le cœur et la volonté des citoyens. Je ne vois pas quel indice de fausseté il y trouve ; mais ce qui est certain, c'est que Plutarque parle là de choses qui doivent lui être beaucoup mieux connues qu'à nous. Et ce n'était pas une nouveauté en Grèce de voir des hommes condamnés à l'exil pour avoir seulement été trop appréciés de leurs concitoyens : en témoignent les lois sur le bannissement à Athènes comme à Syracuse(11).

16. On trouve encore dans ce passage une autre accusation de Bodin qui m'agace à propos de Plutarque : celle où il dit que Plutarque a bien comparé, et honnêtement, les Romains aux Romains, et les Grecs entre eux, mais non pas les Romains aux Grecs. Il en veut pour preuve l'association faite entre Démosthène et Cicéron, Caton et Aristide, Sylla et Lysander, Marcellus et Pélopidas, Pompée et Agésilas, estimant que dans ces couples il a favorisé les Grecs par cette disparité avec leurs compagnons. Mais c'est justement là attaquer ce que Plutarque a de plus remarquable et de louable, car dans ces comparaisons (qui constituent à mon avis la pièce maîtresse de ses œuvres, et en laquelle il s'est particulièrement complu), la fidélité et la sincérité de ses jugements n'ont d'égal que leur profondeur et leur poids. Plutarque est un philosophe qui nous enseigne la vertu. Voyons si nous pouvons le garantir contre ce reproche de partialité et de fausseté.

17. Je pense que ce qui a pu susciter le jugement de Bodin, c'est l'éclat et le lustre des noms romains que nous avons dans l'esprit ; il ne nous semble pas, en effet, que la gloire de Démosthène puisse égaler celle d'un consul, proconsul ou questeur de cette grande République. Mais si l'on considère la vérité des faits, et celle des hommes en eux-mêmes, ce à quoi Plutarque a visé en mettant en balance leurs conduites, leurs tempéraments, leurs connaissances, plutôt que leurs destins, alors je pense, à l'inverse de Bodin, que Cicéron et Caton l'Ancien sont inférieurs à ceux auxquels Plutarque les associe. À la place de Bodin, et dans sa perspective, j'eusse plutôt choisi de comparer Caton le Jeune à Phocion : entre ces deux-là, on donnerait plutôt l'avantage au Romain. S'agissant de Marcellus, Sylla et Pompée, je vois bien que leurs exploits guerriers sont plus grands, plus pompeux et plus glorieux que ceux des Grecs auxquels Plutarque les apparie ; mais les actions les plus vertueuses, à la guerre comme ailleurs, ne sont pas toujours celles qui sont les plus connues. Je vois souvent des noms de capitaines étouffés sous la splendeur d'autres noms, qui sont pourtant de moindre mérite. Ainsi de Labiénus, Ventidius, Telesinus et bien d'autres. Et si l'on prend les choses sous cet angle, si j'avais à défendre les Grecs, ne pourrais-je pas dire que Camillus est bien inférieur à Thémistocle, les Gracques à Agis et Cléomène, Numa à Lycurgue ? Mais c'est folie que de vouloir juger sur un seul trait des choses qui ont tant d'aspects différents.

18. Quand Plutarque compare ces hommes-là, il n'en fait pas pour autant des personnages équivalents. Qui mieux que lui et plus consciencieusement pourrait souligner leurs différences ? Quand il en vient à comparer les victoires, les faits d'armes, la puissance des armées conduites par Pompée et ses triomphes avec ceux d'Agésilas, il déclare : « Je ne crois pas que Xénophon lui-même, s'il était encore vivant, et bien qu'on lui ait permis d'écrire tout ce qu'il voulait à l'avantage d'Agésilas, eût osé le comparer à celui-là. » Parle-t-il de Lysander et de Sylla ? « Il n'y a, dit-il, aucune comparaison, ni pour le nombre des victoires, ni pour le risque des batailles, car Lysander n'a remporté que deux batailles navales... etc. »

19. Cela n'enlève rien aux Romains : pour les avoir simplement mis en face des Grecs, il ne peut leur avoir fait du tort, quelque disparité que l'on puisse constater entre eux. Et par ailleurs, Plutarque ne les met pas tout entiers en balance : il ne marque aucune préférence d'ensemble. Il rapproche tour à tour les faits et les circonstances, et les juge séparément. C'est pourquoi, si on voulait démontrer sa partialité, il faudrait examiner en détails quelque jugement particulier, ou bien déclarer que, de façon générale, il a mal apparié tel Grec et tel Romain, alors qu'il en existait d'autres qui se répondaient et se ressemblaient mieux, et donc convenaient mieux pour une comparaison

NOTES

1. Nombre évidemment exagéré... Et encore : Montaigne écrit : « miliasse », soit en principe : trillion, ou mille milliards !

2. Dion Cassius (155-235 env.). Il occupa de hautes fonctions à Rome. Montaigne fait référence ici à son *Histoire romaine* LXI, 10, 12 etc.

3. Magistrat, philosophe et économiste (1530-1595). L'ouvrage de lui dont parle Montaigne se nomme en fait : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*

4. Montaigne a lui-même repris cet exemple au Livre I, chap. 40, § 32, sans la moindre observation critique.

5. Selon Tacite *Annales* IV, 45, en l'an 25.

6. Entre autres, B. Castiglione, dans *Le courtisan* III, 22.

7. Au Livre I, chap. 26.

8. Le passage mis ici entre crochets et en italique est celui qui figure dans l'« exemplaire de Bordeaux ». Je donne à la suite celui qui le remplace dans l'édition de 1595. On voit qu'il renforce l'idée initiale.

9. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » comporte l'ajout manuscrit « de mes pas ». L'édition de 1595, ici encore, accentue l'idée, on le voit. C'est ce texte que je traduis.

10. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » a ici « celles-là » (dans une partie manuscrite) qui renvoyait initialement aux « âmes anciennes », expression remplacée ensuite, sans que le pronom ait été parallèlement modifié. Je rétablis donc pour la cohérence.

11. Montaigne écrit : « Ostracisme et Pétalisme ». *Ostracisme*était le nom de la loi athénienne sur le bannissement. *Pétalisme* était son équivalent à Syracuse, parce que « petalon » est le nom de la feuille, et que l'on y votait sur des feuilles de lauriers.

Chapitre 33
L'histoire de Spurina(1)

1. La philosophie estime qu'elle n'a pas mal utilisé ses pouvoirs quand elle est parvenue à rendre à la raison la maîtrise de notre âme et l'autorité nécessaire pour tenir en bride nos désirs. Et ceux qui pensent qu'il n'y en a pas de plus violents que ceux que l'amour engendre font valoir qu'ils concernent à la fois le corps et l'âme, et que c'est l'homme entier qui en est possédé. À tel point que la santé elle-même en dépend, et que la médecine est parfois contrainte de leur servir de maquerelle.

2. Mais on pourrait aussi bien dire, au contraire, que le fait que le corps y participe les atténue, les affaiblit : car de tels désirs sont sujets à satiété, et peuvent trouver des remèdes matériels. Nombreux sont ceux qui, cherchant à délivrer leur âme des soucis continuels dans lesquels les plongeaient ces appétits, ont choisi de couper et retrancher les parties concernées et affectées. D'autres en ont atténué la vigueur et l'ardeur par de fréquentes applications de choses froides, comme de la neige ou du vinaigre. C'est à cela qu'étaient destinées les « haires » de nos aïeux : un tissu fait de crin de cheval, dont certains se faisaient des chemises et d'autres des ceintures destinées à leur meurtrir les reins.

3. Un prince me disait, il n'y a pas longtemps, que pendant sa jeunesse, un jour de fête solennelle à la cour du roi François Ier, où tout le monde était en grand apparat, il lui prit l'envie de revêtir la haire de son père, qui est encore chez lui ; mais quelle que fût sa dévotion, il n'eut pas le courage d'attendre la nuit pour s'en dépouiller, et il en fut longtemps malade. Il ajouta qu'à son avis, il n'y a pas de chaleur de jeunesse telle que l'usage de ce remède ne puisse calmer. Mais peut-être n'a-t-il pas connu les excitations juvéniles les plus cuisantes, car l'expérience montre qu'elles se maintiennent bien souvent sous les habits les plus rudes et misérables, et que les haires ne rendent pas forcément pauvres hères ceux qui les portent(2).

4. Xénocrate s'y prit de façon plus rigoureuse(3). Comme ses disciples, pour tester sa continence, avaient mis dans son lit la belle et fameuse courtisane Laïs, toute nue, sans rien d'autre que les armes de sa beauté et de ses délicieux appâts, qui sont ses philtres, et qu'il sentait bien que son corps, qui demeurait réticent à ses raisonnements et règlements, commençait à se mutiner, il brûla les membres qui avaient prêté l'oreille à cette rébellion.

5. Les passions qui résident entièrement dans l'âme, comme l'ambition, l'avarice, et les autres du même genre, donnent bien plus de mal à la raison, parce qu'elle ne peut compter dans ce cas que sur elle-même, et que ces appétits-là ne connaissent pas la satiété : ils sont plutôt aiguisés et augmentés par leur propre satisfaction.

6. Le seul exemple de Jules César peut suffire à montrer la disparité de ces deux sortes de passions, car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux. Le soin méticuleux qu'il apportait à sa personne nous en donne la preuve : il allait jusqu'à utiliser pour cela les moyens les plus lascifs qui fussent alors en usage, comme de se faire épiler tout le corps, et l'enduire des parfums les plus rares. Il était bien fait de sa personne, le teint clair, grand et alerte, le visage plein, les yeux bruns et vifs, — s'il faut en croire Suétone(4). Car les statues que l'on peut voir de lui à Rome ne sont pas entièrement conformes à ce portrait(5).

7. En plus de ses épouses, dont il changea quatre fois, et sans compter ses amours d'enfance avec le roi

de Bithynie, Nicomède, il eut le pucelage de cette reine d'Égypte si célèbre, Cléopatre, ce dont témoigne le petit Césarion(6), qui naquit de cette union. Il fit aussi l'amour à Eunoé, reine de Mauritanie, et à Rome, à Posthumia, femme de Servius Sulpitius ; à Lollia, femme de Gabinius ; à Tertulla, femme de Crassus, et à Mutia elle-même, femme du grand Pompée. Ce fut d'ailleurs pour cela, disent les historiens romains, que son mari la répudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré. Et les Curion(7), père et fils, reprochèrent toujours à Pompée, quand il épousa la fille de César, d'être le gendre d'un homme qui l'avait fait cocu, et que lui-même avait coutume d'appeler Egisthe(8). En plus de toutes ces femmes, César eut encore comme maîtresse Servilia, sœur de Caton et mère de Marcus Brutus. Tout le monde pense que c'est de là que vient sa grande affection envers Brutus, celui-ci étant né à une époque où il était très probable qu'il fût de lui. J'ai donc bien raison, me semble-t-il, de le considérer comme un homme extrêmement débauché, et de tempérament très amoureux. Mais son autre passion, celle de l'ambition, dont il était aussi très atteint, et venant s'opposer à la première, prit rapidement sa place.

8. Me revient en mémoire à ce propos Mahomet II, celui qui soumit Constantinople(9), et fut la cause de la disparition définitive du nom de « Grec » ; je ne connais pas d'autre cas dans lequel ces deux passions se trouvent autant en balance : ruffian et soldat, aussi infatigables l'un que l'autre. Mais au cours de sa vie, quand ces deux passions se sont trouvées en concurrence, l'ardeur guerrière a toujours pris le pas sur l'ardeur amoureuse ; et celle-ci, bien que ce fût en dehors de sa saison normale, ne regagna vraiment l'autorité souveraine que quand il se trouva, du fait de son âge avancé, incapable de supporter le fardeau de la guerre.

9. Ce qu'on raconte, en guise d'exemple contraire, de Ladislas(10) roi de Naples, est assurément remarquable. On dit que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se fixait comme but principal la satisfaction de sa volupté et la jouissance de quelque rare beauté. Et sa mort fut conforme à cette ambition. Ayant réduit la ville de Florence, par un siège bien mené, à telle extrémité que ses habitants cherchaient à négocier sa victoire, il leur promit d'en être quittes, pourvu qu'ils lui livrassent une fille de leur ville dont il avait entendu parler comme d'une rare beauté. Force fut de la lui accorder, et de se préserver de la ruine publique par un dommage privé. C'était la fille d'un médecin fameux de son temps qui, se voyant acculé à une si odieuse nécessité, résolut de tenter une grande action. Comme tout le monde préparait sa fille d'ornements et de bijoux qui puissent la rendre agréable à ce nouvel amant, il lui donna de son côté un mouchoir exquis, tant par son odeur que par sa broderie, dont elle aurait à se servir lors de leurs premières approches, accessoire que n'oublient guère, en la circonstance, les femmes de ces pays-là. Et ce mouchoir, habilement empoisonné par ses soins, venant frotter ces chairs en émoi et ces pores grands ouverts, instilla si promptement son venin que leurs sueurs chaudes changées soudain en froides, ils expirèrent dans les bras l'un de l'autre.

Mais je reviens à César.

10. Il ne laissa jamais ses plaisirs lui voler une seule minute ni le détourner d'un pas des occasions favorables qui se présentaient pour sa carrière. Cette passion-là régenta chez lui si complètement toutes les autres, et s'empara de son âme avec une telle autorité, qu'elle l'emmena où elle voulut. Certes, cela me déçoit : quand je considère la grandeur de ce personnage et ses remarquables qualités, ses connaissances en toutes sortes de domaines au point qu'il n'y a presque pas de sujet sur lequel il n'ait écrit. C'était un tel orateur que nombreux sont ceux qui ont préféré son éloquence à celle de Cicéron, et lui-même, à mon avis, estimait ne pas lui être inférieur en ce domaine. On peut même dire que ses deux Anti-Caton(11) furent essentiellement écrits pour contrer le beau langage que Cicéron avait employé dans son propre Caton.

11. Et de fait, y eut-il jamais esprit si vigilant, si actif, si endurant au labeur que le sien ? Il était encore embelli par de nombreuses et précieuses vertus encore en germe, vives et naturelles, et non apprêtées. Il était remarquablement sobre, et si peu exigeant quant à sa nourriture qu'Oppius(12) raconte qu'un jour, comme on lui avait servi à table, dans une sauce, de l'huile destinée aux médicaments au lieu d'huile ordinaire, il en avait consommé copieusement pour ne pas faire honte à son hôte. Une autre fois, il fit fouetter son boulanger pour lui avoir servi un autre pain que celui de tout le monde. Caton lui-même avait coutume de dire de César que c'était le premier homme sobre qui eût conduit son pays à la ruine. Et si ce même Caton l'appela un jour « ivrogne », voilà dans quelles circonstances : ils étaient tous les deux au Sénat, où l'on débattait de la conjuration de Catilina, dans laquelle César était soupçonné d'avoir été impliqué ; quelqu'un vint de l'extérieur lui apporter un pli, en cachette, et Caton, pensant que ce pouvait être une information provenant des conjurés, le somma de lui donner ce pli, ce que César fut contraint de faire, pour éviter de renforcer les soupçons à son encontre. Or il se trouva que c'était une lettre d'amour que Servilia, sœur de Caton, lui avait écrite. Caton, l'ayant lue, la lui jeta en lui disant « Tiens, ivrogne ! ». Je dis que c'était là plutôt une marque de dédain et de colère qu'un véritable reproche à propos de ce vice, comme souvent nous injurions ceux qui nous fâchent avec les premières injures qui nous viennent à la bouche, bien qu'elles ne s'appliquent pas du tout à ceux à qui nous les adressons. Ajoutons toutefois que ce vice que Caton lui reproche est fort proche de celui pour lequel il venait de prendre César en flagrant délit, car Vénus et Bacchus s'entendent à merveille, à ce que dit le proverbe. Mais chez moi, Vénus est bien plus vive quand je suis sobre...

12. Les exemples de la douceur et de la clémence de César envers ceux qui lui avaient causé du tort sont innombrables, même en dehors de ceux qu'il donna pendant la guerre civile, et dont il montre bien, dans ses écrits, qu'il s'en servait pour amadouer ses ennemis et leur faire moins redouter sa victoire et sa domination future. Il faut dire que ces exemples-là, s'ils ne suffisent pas à prouver qu'il était d'un naturel très doux, nous montrent au moins chez lui une remarquable confiance en soi et un courage exceptionnel. Il lui est souvent arrivé de renvoyer à son ennemi des armées entières après les avoir vaincues, sans même les contraindre par serment, sinon à favoriser ses entreprises, du moins à s'abstenir de lui faire la guerre. Il a fait prisonniers trois ou quatre fois des lieutenants de Pompée, et les a remis en liberté autant de fois. Pompée déclarait que tous ceux qui ne l'accompagnaient pas à la guerre étaient ses ennemis ; lui, au contraire, fit proclamer qu'il tenait pour amis tous ceux qui ne bougeaient pas et ne prenaient pas les armes contre lui. À ceux de ses lieutenants qui le quittaient pour passer dans un autre camp, il renvoyait même leurs armes, leurs chevaux et leurs équipements. Les villes qu'il avait prises de force, il les laissait libres de suivre tel ou tel parti, à leur guise, ne leur laissant pour garnison que le souvenir de sa douceur et de sa clémence. Le jour de la grande bataille de Pharsale, il défendit de mettre la main sur les citoyens romains, sauf à la dernière extrémité.

13. Voilà des actes bien risqués, à mon avis. Et ce n'est pas étonnant si, dans les guerres civiles que nous subissons, ceux qui combattent, comme lui, l'état ancien de leur pays, ne suivent pas son exemple : ce sont des méthodes exceptionnelles, et seules la destinée de César et son admirable prévoyance pouvaient les mener à bien. Quand je considère l'incomparable grandeur de cette âme, j'excuse la victoire de n'avoir pu l'abandonner, même lorsqu'il s'est agi d'une cause injuste et détestable en tous points(13).

14. Pour en revenir à sa clémence, nous en avons plusieurs exemples authentiques, alors qu'il exerçait sa suprématie, ayant tous les pouvoirs dans les mains, et qu'il n'avait aucunement besoin de feindre quoi que ce soit. Caius Memmius(14) avait écrit contre lui des discours très cinglants, auxquels il avait vivement répondu. Ce qui ne l'empêcha nullement sitôt après de soutenir sa candidature au consulat. Caius Calvus, qui avait écrit à son encontre plusieurs épigrammes injurieux, fit appel à certains de ses

amis pour se réconcilier avec lui ; et César se proposa alors de lui écrire le premier. Et comme notre cher Catulle, qui l'avait malmené si durement sous le nom de Mamurra(15), était venu lui présenter ses excuses, il le fit dîner à sa table le soir même(16). Ayant été averti de ce que certains disaient du mal de lui, il ne fit rien de plus que de déclarer dans un discours public qu'il en avait été averti. Il craignait encore moins ses ennemis qu'il ne les haïssait. D'autres conjurations et réunions organisées dans le but d'attenter à sa vie lui ayant été révélées, il se contenta de publier un édit indiquant qu'il en avait connaissance, sans même en poursuivre les auteurs. Voici un exemple des égards dont il fait preuve envers ses amis : Caius Oppius, qui voyageait avec lui, se trouvant mal, il lui attribua le seul logis qu'il y eût, et passa toute la nuit à la dure et à découvert. En ce qui concerne sa justice, on peut dire ceci : il fit mourir un de ses serviteurs, qu'il aimait pourtant beaucoup, pour avoir couché avec la femme d'un chevalier romain, bien que personne ne se soit plaint de la chose. Et jamais homme n'apporta plus de modération dans ses victoires, ni de résolution face à l'adversité.

15. Mais toutes ces belles dispositions furent dévoyées et étouffées par la passion furieuse de l'ambition, dans laquelle il se laissa tellement engloutir, qu'on peut aisément soutenir que c'est elle qui tenait le timon et le gouvernail de toutes ses actions. D'un homme généreux elle fit un voleur public, pour qu'il pût alimenter la profusion de ses largesses, et lui fit dire ce vilain mot, très injuste, que si les hommes les plus mauvais et les plus dépravés lui avaient été fidèles dans son ascension politique, il les aurait chéris et promus grâce à son pouvoir, autant que les meilleurs des honnêtes gens. Cette ambition l'enivra aussi d'une telle vanité qu'il osait se vanter en présence de ses concitoyens d'avoir fait de la République Romaine un simple nom, sans forme ni substance, et dire que ses avis devaient désormais servir de lois. Il osait recevoir assis le corps sénatorial venu le trouver, il acceptait d'être adoré, et qu'on lui rendît en sa présence des honneurs divins. En somme, ce seul vice, à mon avis, gâcha en lui la plus belle et la plus riche nature qu'il y eût jamais, et rendit sa mémoire abominable à tous les gens de bien, pour avoir cherché la gloire au prix de la ruine de son pays et de la destruction du plus puissant et du plus florissant État que le monde verra jamais.

16. On pourrait fort bien, à l'inverse, trouver plusieurs exemples de grands personnages auxquels la volupté a fait oublier la conduite de leurs affaires : ainsi de Marc Antoine et de bien d'autres. Mais là où l'amour et l'ambition se trouvent à égalité dans la balance, et se heurtent avec des forces semblables, il ne fait aucun doute pour moi que celle-ci ne l'emporte.

17. Et pour en revenir à mon sujet, c'est déjà beaucoup de pouvoir brider nos appétits par le raisonnement, ou de contraindre nos membres, par la violence, à demeurer dans leur devoir. Mais quand il s'agit de nous fustiger nous-mêmes dans l'intérêt de nos voisins, de faire plus que de nous détourner de cette douce passion qui vient nous chatouiller et du plaisir que nous pouvons ressentir en étant agréable à autrui, aimé et recherché de tous, quand il s'agit de nous prendre nous-même en haine et à contre-cœur nos grâces qui en sont la cause, quand il s'agit de condamner notre beauté parce que quelqu'un en prend ombrage — de cela je ne connais guère d'exemple, si ce n'est celui-là : Spurina, jeune homme de Toscane,

> *Comme une gemme brille, enchassée dans l'or jaune,*
> *Ornant un cou, ceignant un front,*
> *Ou l'ivoire serti dans le buis, ou le térébinthe,*
> *Et resplendit,*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* X, vv. 134-137]

était doué d'une beauté singulière, et si extraordinaire que les yeux les plus chastes ne pouvaient en supporter l'éclat sans désirs. Ne pouvant se contenter de laisser inassouvies tant de fièvre et de flamme

qu'il attisait partout où il allait, il entra dans une folle colère contre lui-même et contre ces riches présents que la nature lui avait faits — comme s'il fallait s'en prendre à eux de la faute des autres — et il entailla et modifia volontairement, par de multiples plaies et cicatrices, la parfaite proportion et le bel arrangement que la nature avait si soigneusement mis en œuvre dans son visage.

18. Si l'on veut mon avis, je regarde les actions de ce genre avec étonnement, plus que je ne les estime. Ces excès sont contraires à mes règles de conduite. Le but en était noble et scrupuleux ; mais à mon avis, manquait un peu de sagesse. Que dire en effet, si sa laideur servit ensuite à précipiter d'autres hommes dans le péché de mépris, de haine, ou d'envie pour un acte aussi exceptionnel — ou de calomnie, parce que l'on pouvait aussi interpréter cette attitude comme dictée par une ambition forcenée ? Y a-t-il quelque chose dont le vice ne parvienne à tirer parti de quelque façon, s'il le veut ? Il eût été plus juste, et aussi plus glorieux, de faire de ces dons de Dieu l'occasion d'une vertu exemplaire, et d'une conduite bien réglée.

19. Ceux qui se dérobent aux devoirs ordinaires, et à ce nombre infini de règles épineuses aux mille formes, qui font que l'on est un homme de parfaite honnêteté dans la vie en société, font à mon avis une drôle d'économie, quelles que soient par ailleurs les rigueurs qu'ils s'imposent : c'est en quelque sorte mourir pour s'éviter la peine de bien vivre. Ils peuvent bien remporter un autre prix, mais pas celui de la difficulté, à ce qu'il me semble ; et en fait de tracas, il n'est rien de pire que de se tenir droit au milieu du flot de la foule, répondant et satisfaisant loyalement à toutes les contraintes de sa charge. Peut-être est-il plus facile de se passer complètement de femme que de se comporter en tout comme on le doit avec sa femme. On peut couler des jours avec moins de soucis dans la pauvreté que dans une abondance mesurée. User des choses de façon raisonnable est plus difficile que de s'en abstenir. La modération est une vertu bien plus pénible que ne l'est la souffrance. Le « bien-vivre » de Scipion le Jeune a mille facettes ; celui de Diogène n'en a qu'une seule : sa façon de vivre surpasse autant en innocente simplicité les vies ordinaires, que les bien remplies et les réussies la surpassent elles-mêmes en utilité et en force(17).

NOTES

1. Il n'est guère question de lui, en fait, dans ce chapitre auquel il donne son nom ! Montaigne indique seulement au § 17 de qui il s'agit : « Jeune homme toscan, doué d'une singulière beauté... » qui se défigura pour ne plus être l'objet de « convoitises ».

2. Autrement dit : ils n'en demeurent pas moins « gaillards ». Ce jeu de mot est souvent cité.

3. D'après Diogène Laërce, *Xénocrate* IV, 2.

4. Suétone *César* LII.

5. Remarque ajoutée en 1582, après le voyage de Montaigne en Italie, et donc à Rome (selon P. Villey II, p. 729, note 14).

6. Né en -47, il fut tué sur ordre d'Octave après la bataille d'Actium (-30).

7. Le père fut consul en -76, soutint Cicéron contre Catilina, et prit parti contre César. Le fils rejoignit au contraire César pendant la guerre civile en -50. Il chassa de Sicile les partisans de Pompée.

8. Dans l'Orestie d'Eschyle, Egisthe est l'amant de Clytemnestre, femme d'Agamemnon, et tue Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, chef des Grecs dans la guerre de Troie.

9. En 1453.

10. Ladislas ou Lancelot le Magnanime (1376-1414), roi de Naples de 1386 à 1414. Il fut en conflit avec Louis II d'Anjou, chercha à conquérir l'Italie et prit Rome en 1408. Mais il fut battu par Louis II à Rocca Secca en 1411 et dut se replier (d'après *Le Petit Robert des noms propres*).

11. On ne les connaît qu'à travers ce qu'en ont dit les auteurs anciens.

12. Lieutenant de César ; après la mort de celui-ci, il se rallia à Octave.

13. C'est-à-dire avoir voulu s'emparer autoritairement du pouvoir. Montaigne évoque cela plus loin.

14. Sur cet exemple et les deux suivants, voir Suétone *Vies*... *Vie de César* LXXIII.

15. Mamurra était le nom de celui qui fut un temps le mignon de César.

16. A. Lanly (t. II, p. 387, note 41) fait très justement remarquer que « Catulle est mort vraisemblablement en 54, bien avant que César fût dictateur. » L'anecdote figure pourtant dans Suétone.

17. La formulation de Montaigne — même traduite — n'est pas des plus claires... En somme : Si Diogène a pour lui *la simplicité de l'innocence* les vies « bien remplies » et aux multiples facettes, comme celle de Scipion, sont d'une qualité supérieure. On sait d'ailleurs que Montaigne a la plus haute estime pour « Le jeune Scipion » (cf. la fin du chap. 36), et il place naturellement ici son « bien-vivre » au-dessus de celui de Diogène.

Chapitre 34
Sur les moyens employés par César à la guerre

1. On raconte que plusieurs chefs de guerre ont eu une prédilection pour certains livres, comme le grand Alexandre pour Homère, Scipion l'Africain pour Xénophon, Marcus Brutus pour Polybe, Charles-Quint pour Philippe de Commines(1). Et l'on dit de nos jours que Machiavel est encore en faveur ailleurs. Mais feu le maréchal Strozzi(2) qui pour sa part affectionnait César, avait sans doute bien mieux choisi, car en vérité ce devrait être là le bréviaire de tout homme de guerre, César étant le souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sait de quelles grâces et de quelle beauté il a agrémenté cette riche matière, avec un style si pur, si subtil et si parfait que, pour mon goût, il n'est aucun écrit au monde qui puisse être comparé aux siens sur ce sujet. Je veux noter ici, à propos de ses guerres, certains aspects particuliers et extraordinaires qui me sont restés en mémoire(3).

2. Son armée étant effrayée par le bruit qui courait à propos des forces importantes que le roi Juba se préparait à lancer contre lui, au lieu d'atténuer l'idée que ses soldats s'en étaient faite, et d'amoindrir les moyens dont disposait l'ennemi, il les fit rassembler pour les rassurer et leur donner du courage, et prit un parti contraire à celui que l'on prend généralement dans ce cas-là : il leur dit qu'ils n'avaient pas besoin de se renseigner sur les forces de l'ennemi, qu'il en avait eu connaissance de façon très sûre, et leur indiqua un nombre dépassant de beaucoup et la vérité et le bruit qui en courait dans l'armée. Il fit en cela ce que conseille Cyrus dans Xénophon : car la tromperie n'a pas du tout le même effet quand on trouve un ennemi plus faible qu'on ne l'avait cru, et quand on le trouve en réalité très fort après avoir cru qu'il était faible.

3. Il habituait tous ses soldats à obéir simplement, sans se mêler de contrôler les plans de leur chef, ou même d'en parler. Il ne les leur communiquait d'ailleurs qu'au moment même de leur exécution, et prenait plaisir, s'ils en avaient découvert quelque chose, à changer d'avis sur le champ, pour les tromper ; et dans ce but, souvent, ayant fixé l'établissement du camp en tel endroit, il allait plus loin, allongeait l'étape, notamment si le temps était mauvais et pluvieux.

4. Les Helvètes, au début de ses guerres en Gaule, lui avaient adressé une demande pour disposer d'un passage à travers le territoire romain. Décidé à les en empêcher par la force, il leur fit néanmoins beau visage, et mit à profit, pour rassembler son armée, les quelques jours de délai qu'il se donna avant de leur répondre. Ces pauvres gens ne savaient pas combien il excellait à organiser son temps ; il répète souvent en effet que c'est la qualité première d'un chef d'armée que de savoir saisir une occasion à point nommé, de même que la rapidité d'exécution qui, dans ses exploits militaires, est en vérité inouïe et à peine croyable.

5. S'il n'était guère soucieux de prendre avantage sur son ennemi sous couvert d'un traité d'accord, il n'était guère plus exigeant vis à vis de ses soldats, à qui il ne demandait pas autre chose que de la vaillance, et il ne punissait guère d'autres fautes que la mutinerie et la désobéissance. Souvent, après ses victoires, il lâchait la bride à tous leurs débordements, les dispensant pour quelque temps des règles de la discipline militaire, et disait qu'il avait des soldats si bien disciplinés que, même parfumés et sentant le musc, ils ne manqueraient pas d'aller furieusement au combat. Et de fait, il aimait qu'ils fussent richement armés, et leur faisait porter des armures gravées, dorées et argentées, afin que le soin pris à l'entretien de leurs armes les rendît plus âpres à se défendre. Quand il leur parlait, il les appelait ses compagnons, nom que nous utilisons encore. Auguste, son successeur, réforma cela, estimant qu'il l'avait fait dans son intérêt

propre, et pour flatter le cœur de ceux qui le suivaient volontairement,

> *En passant le Rhin, César était mon général.*
> *Ici, à Rome, il est mon compagnon :*
> *Les complices sont égaux dans le crime,*
>
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* V, 289]

mais que cette façon de faire était trop basse pour la dignité d'un empereur et général d'armée, et remit en usage l'apellation de simples « soldats ».

6. César mêlait pourtant à cette courtoisie une grande sévérité dans leurs punitions. Comme la neuvième légion s'était mutinée près de Plaisance, il la brisa par des mesures ignominieuses, bien que Pompée fût alors encore debout, et elle ne rentra en grâce qu'après bien des supplications. Il les calmait plus par son autorité et son audace que par sa douceur.

7. Là où il parle de son passage du Rhin vers l'Allemagne, il dit que jugeant indigne du peuple romain de faire traverser son armée sur des navires, il fit construire un pont pour passer à pied sec. Ce fut donc là qu'il bâtit ce pont étonnant, dont il détaille particulièrement la construction ; car il ne s'arrête jamais si volontiers dans la narration de ses actions que pour nous montrer la subtilité de ce qu'il a imaginé dans ce genre d'ouvrages d'art.

8. J'ai aussi remarqué qu'il fait grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat, et que là où il veut montrer qu'il a été surpris ou pris de court, il allègue toujours le fait de ne pas même avoir eu le loisir de haranguer son armée. Avant la grande bataille contre le peuple de Tournai(4), « César, dit-il, ayant donné les ordres pour le reste, se porta au plus vite où le hasard le conduisit pour haranguer ses troupes, et tombant sur la dixième légion, il n'eut que le temps de leur dire qu'ils se souviennent de leur courage habituel, qu'ils ne se laissent pas troubler et de soutenir fermement l'assaut. Et comme l'ennemi n'était déjà plus qu'à la portée d'un javelot, il donna le signal de la bataille ; puis étant rapidement passé à un autre endroit pour en encourager d'autres, il les trouva déjà engagés au combat.(5) » Voilà ce qu'il dit à ce sujet en cet endroit. De fait, son éloquence lui a rendu en maints endroits de fiers services, et de son temps même, ses discours militaires étaient tellement réputés que nombreux étaient ceux qui, dans son armée, recueillaient ses harangues ; c'est ainsi que des volumes en ont été faits, qui ont duré longtemps après lui. Sa façon de parler avait des qualités particulières, si bien que ses familiers, Auguste entre autres, entendant rapporter ce qui en avait été recueilli, y reconnaissaient jusqu'aux phrases et aux mots qui n'étaient pas de lui.

9. La première fois qu'il sortit de Rome avec une mission officielle, il arriva en huit jours près du Rhône, ayant devant lui dans sa voiture un secrétaire ou deux qui écrivaient sans cesse, et derrière lui celui qui portait son épée. Et certes, même en allant sans s'arrêter, on peinerait à atteindre cette rapidité avec laquelle, toujours victorieux, ayant délaissé la Gaule, et poursuivant Pompée jusqu'à Brindes, il soumit l'Italie en dix-huit jours, revint de Brindes à Rome, de Rome s'en alla au fin fond de l'Espagne, où il rencontra de très grandes difficultés dans la guerre contre Affranius et Petreius(6), puis au long siège de Marseille(7). De là il repartit en Macédoine, battit l'armée romaine à Pharsale(8), et poursuivant toujours Pompée, passa en Égypte, qu'il subjugua. D'Égypte il s'en vint en Syrie et dans le pays du Pont, où il combattit Pharnace(9) ; de là il partit pour l'Afrique, où il défit Scipion et Juba, puis revenant encore par l'Italie en Espagne, il y défit les enfants de Pompée.

> *Plus rapide que l'éclair et que la tigresse qui défend ses petits*
>
> [Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* V, 405]

Tel, du sommet d'un mont, croule un rocher qui plonge,
L'eau d'orage le prend ; le vent l'arrache : il tombe ;
Ou le temps l'a rongé du sourd travail des ans ;
Mont fou, l'élan l'emporte ; à pic, il roule aux pentes,
Danse et traîne avec soi bêtes, hommes et bois.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* t. 1, p. 583]

10. À propos du siège d'Avaricum, il dit qu'il avait l'habitude de se tenir nuit et jour près des ouvriers qu'il employait. Dans toutes les entreprises importantes, il examinait toujours le terrain lui-même, et ne fit jamais passer son armée en un endroit qu'il n'eût pas déjà lui-même reconnu. Si nous en croyons Suétone, quand il entreprit la traversée pour aller en Angleterre, il fut le premier à sonder les fonds(10). Il avait coutume de dire qu'il préférait la victoire obtenue par l'habileté que par la force, et dans sa guerre contre Petreius et Afranius, comme le hasard lui offrait une évidente occasion d'avoir l'avantage, il la refusa, disant qu'il espérait venir à bout des ennemis avec un peu plus de temps mais moins de risque.

11. Voilà encore un acte étonnant : il commanda à toute son armée de passer une rivière à la nage sans aucune nécessité :

Le soldat prend, pour courir au combat,
La route par laquelle il n'eût pas osé fuir.
Trempé il se couvre de ses armes et réchauffe en courant
Ses membres gelés par l'eau du torrent.

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* IV, 151]

Je le trouve un peu plus prudent et circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre : celui-ci semblait courir à toutes forces après les dangers, comme un torrent impétueux qui cogne et sape sans retenue et sans distinction tout ce qu'il rencontre.

Ainsi l'Aufide, taureau-torrent qui arrose
Le royaume de Daunus Apulien,
Courroucé, roule et menace
D'inonder horriblement les champs.

[Horace *Odes* IV, XIV, 25]

Alexandre était d'ailleurs déjà à l'œuvre dans la fleur de son âge et les premières ardeurs de la vie, alors que César s'y engagea seulement dans l'âge mûr et bien avancé. De plus, Alexandre était d'un tempérament plus sanguin, ardent et coléreux, et il renforçait encore cela par l'usage du vin, alors que César, lui, s'en abstenait. Mais quand la nécessité s'en présentait, quand il y était obligé, il n'y avait personne qui fît meilleur marché de lui-même.

12. Quant à moi, il me semble lire en plusieurs de ses exploits une certaine détermination à se perdre pour éviter la honte d'être vaincu. Lors de la grande bataille contre ceux du pays de Tournai, il courut se montrer face à l'ennemi, comme il était, sans bouclier(11), quand il vit la tête de son armée se disloquer — et cela lui est arrivé plus d'une fois. Ayant entendu dire que ses gens étaient assiégés, il passa sous un déguisement à travers les lignes ennemies, pour aller les encourager par sa présence. Ayant traversé la mer à Dirrachium(12) avec de bien petites forces, et voyant que le reste de son armée, qu'il avait laissée sous la conduite d'Antonius, tardait à le rejoindre, il décida de repasser lui-même la mer, seul, par une grande tempête, s'échappant pour aller récupérer le reste de ses forces, car les ports de la côte et toute la mer étaient aux mains de Pompée.

13. Quant aux coups de main armés, il en mena beaucoup dont les risques dépassaient ce qui est

raisonnable du point de vue militaire : quand il entreprit de soumettre le royaume d'Égypte, par exemple, avec d'aussi faibles moyens — et ensuite d'aller attaquer les forces de Scipion et de Juba, dix fois plus importantes que les siennes. Des hommes comme lui ont eu une confiance surhumaine en leur bonne étoile : il disait qu'il fallait se lancer dans les grandes entreprises, plutôt que réfléchir sur elles.

14. Après la bataille de Pharsale, comme il avait envoyé son armée avant lui en Asie, et qu'il passait le détroit de l'Hellespont avec un seul vaisseau, il rencontra en mer Lucius Cassius et ses dix gros navires de guerre. Il eut le courage, non seulement de l'attendre, mais de cingler droit vers lui, et le sommer de se rendre : ce qu'il obtint ! Comme il avait entrepris le terrible siège d'Alésia, défendue par quatre-vingt mille hommes, parce que toute la Gaule s'était levée pour l'attaquer et lui faire lever le siège, avec cent neuf mille cavaliers, et deux cent quarante mille fantassins, de quelle hardiesse et de quelle aveugle confiance en lui ne fit-il pas preuve, en n'abandonnant pas cette entreprise, et en osant affronter à la fois deux difficultés aussi grandes ! Et pourtant, il les assuma : après avoir gagné une grande bataille contre ceux de l'extérieur, il mit bientôt à sa merci ceux qu'il tenait enfermés. C'est ce qui se produisit aussi pour Lucullus, au siège de Tigranocerte contre le roi Tigrane ; mais les conditions étaient bien différentes, étant donné le peu d'ardeur des ennemis auxquels Lucullus avait affaire.

15. Je veux noter ici deux événements exceptionnels et extraordinaires à propos du siège d'Alésia : l'un est que les Gaulois, se rassemblant pour venir à la rencontre de César, ayant dénombré toutes leurs forces, décidèrent en conseil de retrancher une bonne partie de cette multitude, de crainte qu'elle ne donne lieu à une grande confusion. C'est quelque chose d'inédit que cette crainte d'être trop nombreux ! Mais si on y regarde bien, il est assez vraisemblable que le corps d'une armée doit avoir une taille modérée, maintenue dans certaines limites, soit à cause de la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et de la maintenir en bon ordre. Il serait d'ailleurs bien facile de montrer, par exemple, que ces armées monstrueuses par leur taille n'ont jamais fait grand-chose qui vaille.

16. Selon ce que Xénophon fait dire à Cyrus, ce n'est pas le nombre des hommes, mais le nombre des hommes braves qui donne l'avantage, le reste causant plus de gêne que de secours. Et Bajazet fonda essentiellement sa résolution de livrer bataille à Tamerlan, contre l'avis de tous ses lieutenants, sur le fait que le très grand nombre des hommes de son ennemi lui donnait bon espoir de les voir tomber dans la confusion. Scanderberg(13), expert et bon juge en la matière, avait coutume de dire que dix ou douze mille combattants fidèles devaient suffire à un chef de guerre pour garantir sa réputation dans n'importe quelle situation militaire.

17. Le deuxième point qui semble contraire à l'usage et à la doctrine de la guerre, c'est que Vercingétorix, nommé chef et général de toutes les parties de la Gaule qui s'étaient révoltées, décida d'aller s'enfermer dans Alésia. Or celui qui commande un pays ne doit jamais s'engager de cette façon, sauf en toute dernière extrémité, s'il s'agit de la dernière place qui lui reste, et qu'on ne puisse plus rien espérer faire d'autre que défendre celle-ci. Au contraire, il doit se maintenir libre de ses mouvements, pour être capable de répondre à la demande de toutes les parties de son pays.

18. Pour en revenir à César, il devint, avec le temps, un peu plus calme et plus réfléchi, comme en témoigne son familier Oppius : il estimait qu'il ne pouvait pas mettre en péril l'honneur acquis par tant de victoires, une seule défaite pouvant le lui faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, qui critiquent cette hardiesse téméraire que l'on observe chez les jeunes gens en les appelant « bisogni d'honore » — « ceux qui ont un grand besoin d'honneur ». Ils ajoutent que ce grand appétit et ce manque de réputation leur donnent raison de rechercher les honneurs à quelque prix que ce soit — ce que ne doivent pas faire ceux

qui en ont déjà suffisamment obtenus. Il peut y avoir quelque juste modération dans ce désir de gloire, quelque satiété dans cet appétit, comme dans les autres : bien des gens se comportent ainsi.

19. Il était bien loin d'avoir les mêmes scrupules que les anciens Romains qui ne voulaient se prévaloir dans leurs guerres que du courage simple et naturel. Mais il y mettait pourtant plus de conscience que nous ne le ferions maintenant, et n'approuvait pas pour autant n'importe quel moyen d'obtenir la victoire. Dans la guerre qu'il mena contre Arioviste(14), alors qu'il était en train de parlementer avec lui, il se produisit quelque trouble entre les deux armées, par la faute de certains cavaliers d'Arioviste. Dans cette agitation, César se trouva être en position de force par rapport à ses ennemis ; mais il ne voulut pas en tirer avantage, de peur qu'on puisse lui reprocher d'avoir usé de mauvaise foi dans ces circonstances.

20. Il avait l'habitude de porter au combat une riche tenue, et de couleur éclatante, pour se faire remarquer. Il serrait davantage la bride à ses soldats, et les tenait « plus court » quand ils étaient au contact de l'ennemi.

21. Pour accuser quelqu'un de n'être bon à rien, les anciens Grecs usaient d'une expression courante et disaient qu'il ne savait « ni lire, ni nager ». César pensait lui aussi que savoir nager était très utile à la guerre, et offrait bien des avantages : s'il devait faire vite, il franchissait d'ordinaire à la nage les rivières qu'il rencontrait. Car il aimait voyager à pied, comme faisait le grand Alexandre. En Égypte, il avait été contraint, pour sauver sa vie, de monter dans un petit bateau ; mais comme quantité de gens l'avaient fait en même temps que lui, au point que le bateau risquait de couler, il préféra se jeter à l'eau et rejoindre à la nage sa flotte, qui était pourtant à plus de deux cents pas de là, tenant ses tablettes(15) hors de l'eau dans la main gauche, et traînant sa cote d'armes(16) avec les dents pour que l'ennemi n'en profite pas... Il était pourtant déjà d'un âge bien avancé.

22. Jamais aucun chef de guerre n'inspira autant confiance à ses soldats. Au commencement de ses « guerres civiles », les centurions s'offrirent à payer chacun, sur leur bourse, un homme d'armes, et les fantassins de le servir à leurs frais : ceux qui étaient les plus aisés se chargeant aussi d'aider les plus nécessiteux. Feu Monsieur l'Amiral de Châtillon nous fit voir récemment un cas semblable dans nos propres guerres civiles : les Français de son armée prenant sur leur bourse pour payer les étrangers qui l'accompagnaient. On ne trouverait guère d'exemple d'une affection aussi ardente et aussi vive parmi ceux qui suivent l'ancienne tradition(17), sous les auspices des anciennes lois. La passion agit sur nous bien plus vivement que la raison. Il est pourtant arrivé, au temps de la guerre contre Annibal, que suivant l'exemple donné par la générosité des Romains dans la ville, les soldats et leurs chefs aient refusé d'être payés ; et on appelait « mercenaires », dans le camp de Marcellus(18), ceux qui percevaient un salaire.

23. Ayant été défaits auprès de Dyrrachium, les soldats de César vinrent d'eux-mêmes s'offrir à être punis et châtiés, si bien qu'il eut plus à les consoler qu'à les réprimander. Une seule de ses cohortes(19) soutint l'assaut de quatre légions de Pompée pendant plus de quatre heures, jusqu'à ce qu'elle fût presque entièrement anéantie sous les flèches : on en trouva quelque cent trente mille dans la tranchée(20). Un soldat, du nom de Scæva, qui commandait à l'une des entrées, s'y maintint invaincu, avec un œil crevé, l'épaule et la cuisse percées, et son écu bosselé en deux cent trente endroits(21). Il est arrivé à beaucoup de ses soldats faits prisonniers de préférer mourir plutôt que de vouloir changer de camp. Granius Petronius avait été capturé par Scipion(22) en Afrique ; ce dernier, après avoir fait mourir ses compagnons, lui fit savoir qu'il lui laissait la vie puisqu'il était questeur et donc homme d'un certain rang. Petronius répondit que les soldats de César avaient l'habitude d'accorder la vie aux autres, non de la recevoir, et se tua lui-même aussitôt.

24. Il y a une infinité d'exemples de leur fidélité : sans oublier l'action des assiégés de Salone, ville qui avait pris le parti de César contre Pompée, à cause d'un événement extraordinaire qui s'y produisit. Marcus Octavius dirigeait le siège ; ceux de la ville étaient réduits à la dernière nécessité, si bien que pour suppléer le manque d'hommes, dû au fait que la plupart d'entre eux étaient blessés ou morts, ils avaient affranchi tous leurs esclaves, et qu'ils avaient été contraints de couper les cheveux de toutes les femmes pour en faire des cordages pour leurs engins de guerre — sans parler de l'extrême pénurie de vivres. Et malgré cela, ils étaient néanmoins résolus à ne jamais se rendre.

25. Ce siège traînant en longueur, Octavius était devenu plus nonchalant, et moins attentif à son entreprise ; ils choisirent un jour sur le coup de midi, et ayant fait ranger femmes et enfants sur la muraille pour donner le change, ils sortirent en se ruant avec une telle impétuosité sur leurs assiégeants qu'ils eurent bientôt enfoncé le premier, le second, puis le troisième, et le quatrième corps de garde, et enfin tout le reste, firent abandonner leurs tranchées aux ennemis et les chassèrent jusque dans leurs navires. Octavius lui-même dut s'enfuir à Dyrrachium où était Pompée.

26. Je n'ai pas à ce jour le souvenir d'avoir vu un autre exemple dans lequel les assiégés battent les assiégeants, et deviennent maîtres du terrain, ni qu'une sortie ait pu aboutir à une victoire pleine et entière dans une bataille.

NOTES

1. Ses Mémoires couvrent la période 1464-1468, dont le règne de Louis XI.

2. D'une célèbre famille florentine, il entra au service de la France et fut Maréchal de France en 1556. Il mourut de ses blessures au siège de Thionville en 1558.

3. Selon P. Villey (tome II, p. 728, notice du chap. 33), on sait que Montaigne a lu l'ouvrage de César entre le 25 février et le 21 juillet 1578, puisque l'exemplaire utilisé par lui comporte ces deux dates écrites de sa main avec sa signature (au musée Condé de Chantilly).

4. César ne cite pas cette ville, mais parle seulement des Nerviens. C'est ce qu'on appelle la bataille de la Sambre.

5. Montaigne a traduit ici le passage II, 21 du *De bello Gallico*

6. Lieutenants de Pompée.

7. Marseille avait pris parti pour Pompée.

8. Ville de Thessalie. La célèbre bataille eut lieu aux environs, en 48.

9. Fils de Mithridate. Il fut battu en 47 et César écrivit alors au Sénat la célèbre formule : « Veni, vidi, vici ».

10. Suétone dit que César avait « étudié par lui-même les ports, la navigation, et les moyens d'aborder dans cette île. » (*Vies... César* LVIII). Mais cette affirmation est démentie par César lui-même qui dit seulement (*De bello Gallico* IV, 21 : « avant de tenter l'entreprise, César détache, avec un navire de guerre, C. Volusenus [...] Il lui donne comme instruction de faire une reconnaissance générale et de revenir au plus vite. » (Coll. Budé, t. I, p. 111). On voit que Montaigne donne au mot « gué » une extension assez inattendue — comme le remarque d'ailleurs A. Lanly (II, 394, note 28).

11. César lui-même déclare pourtant qu'il avait pris « à un soldat des derniers rangs son bouclier. » (*De bello Gallico* coll. Budé, II, 25).

12. Sur la côte d'Illyrie.

13. Patriote albanais qui combattit les Turcs, dont Montaigne a déjà parlé sous le nom de « Scanderberch » au Livre I, chap. 1, §2.

14. Chef des Suèves, peuplade germanique établie d'abord entre Rhin et Danube, qui franchit le Rhin en 406 pour se répandre jusqu'en Espagne.

15. Les Romains écrivaient sur des sortes de planchettes ou « tablettes » ; le mot est encore en usage dans l'expression « noter sur ses tablettes ».

16. Suétone parle de son *paludamentum* manteau de général. Mais « cote d'armes », qui est le mot que Montaigne emploie pour le traduire, correspond assez bien à cela pour son époque : une tunique brodée et décorée aux « armes » (armoiries) de son possesseur, et portée par-dessus le haubert ou cotte de mailles.

17. En d'autres termes : le parti catholique, héritier de la tradition.

18. Général romain qui tint longtemps Annibal en échec. Cf. Tite-Live, *Annales* XXIV, 18.

19. La dixième partie d'une légion.

20. Suétone *Vies... César* LXVIII.

21. Suétone dit que c'était un centurion, et donne seulement « cent vingt » pour le nombre de bosses...

22. Metellus Scipion, du parti de Pompée\index{Pompée, qui ne survécut guère à Petronius.

Chapitre 35
Sur trois bonnes épouses

1. Il n'y en a pas des quantités, comme chacun sait ; et notamment en ce qui concerne les devoirs du mariage. Car c'est là, en effet, un marché plein de tant de circonstances épineuses, qu'il est malaisé que la volonté d'une femme puisse s'y maintenir longtemps intacte. Les hommes, quoique leur situation y soit un peu meilleure, y ont déjà trop(1) à faire.

2. La pierre de touche d'un bon mariage, sa véritable preuve, c'est la durée de cette communauté, si elle a été constamment douce, loyale et agréable. À notre époque, les épouses font plus volontiers étalage de leurs bons services et de la véhémence de leur affection à leur mari — quand celui-ci a disparu. Elles cherchent alors à donner au moins un témoignage de leur bonne volonté. Témoignage tardif, et même hors de saison... Elle prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts.

3. La vie est pleine d'agitation fiévreuse. Le trépas, d'amour et de courtoisie... De même que les pères cachent leur affection envers leurs enfants, les femmes cachent volontiers leur affection envers leur mari, pour conserver une attitude digne et respectable. Cette dissimulation n'est pas de mon goût. Elles ont beau s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, je demande plutôt à l'oreille d'une femme de chambre ou d'un secrétaire : « Comment étaient-ils, comment ont-ils vécu ensemble ? » Je me souviens toujours de ce bon mot : « D'autant plus de pleurs que moins de douleur.(2) » Leur façon de rechigner est détestable pour les vivants et sans importance pour les morts. On permettrait volontiers des sourires après, pourvu qu'on en ait pendant la vie. N'y a-t-il pas de quoi ressusciter de colère, si celui qui m'aura craché au nez pendant que j'étais en vie vient me lécher les pieds quand je n'y suis plus ?

4. S'il y a quelque honneur à pleurer un mari, il n'appartient qu'à celles qui leur ont souri ; que celles qui ont pleuré durant sa vie sourient après sa mort, au dehors comme au dedans. Ne vous fiez donc pas à ces yeux embués, à cette voix à faire pitié : regardez plutôt ce port de tête, ce teint, ces joues rebondies, sous les grands voiles : c'est par ces détails-là qu'elle parle clairement. Il en est peu dont la santé n'aille en s'améliorant, effet qui ne saurait mentir. Cette contenance cérémonieuse ne regarde pas tant le passé que l'avenir : c'est un gain plus qu'un solde. Dans mon enfance, une dame très belle et très honnête, qui vit encore, veuve d'un prince, avait dans sa mise un je ne sais quoi de plus qu'il n'est permis par les règles du veuvage. Et à ceux qui le lui reprochaient, elle répondait : « C'est que je ne recherche plus de nouvelles amitiés, et que je n'ai pas envie de me remarier. »

5. Pour ne pas être tout à fait en désaccord avec les habitudes, j'ai choisi de parler ici de trois femmes qui ont aussi déployé leur bonté et leur affection pour entourer la mort de leurs maris. Mais ce sont là des exemples quelque peu différents, où la passion est si forte qu'elle en arrive à mettre un terme à la vie.

6. Pline le Jeune avait, non loin de sa maison en Italie(3), un voisin terriblement torturé par des ulcères qui s'étaient manifestés sur ses « parties honteuses ». Sa femme, qui le voyait depuis longtemps souffrir, le pria de lui permettre d'examiner de près et librement l'état de son mal, pour pouvoir lui dire plus franchement que quiconque ce qu'il pouvait en espérer. Après avoir obtenu cette permission, et l'avoir soigneusement examiné, elle se rendit compte qu'il était impossible qu'il pût en guérir, et que tout ce qu'il pouvait en attendre, c'était de traîner fort longtemps une vie douloureuse et languissante. Aussi lui conseilla-t-elle comme étant le remède radical et le plus sûr, de se tuer. Et comme elle le trouvait un peu faible pour une action si rude, elle lui dit : « Ne pense pas, mon ami, que les douleurs que je te vois

endurer me touchent moins que toi, et pour m'en délivrer, je vais me servir pour moi-même de cette médecine que je te prescris. Je veux t'accompagner dans ta guérison comme je l'ai fait dans ta maladie. Oublie tes craintes, et pense que nous n'éprouverons que du plaisir à ce passage qui nous délivrera de ces tourments : nous serons heureux en nous en allant ensemble. »

7. Cela dit, et ayant raffermi le courage de son mari, elle décida qu'ils se précipiteraient dans la mer par une fenêtre de leur logis, qui y donnait justement. Et pour maintenir jusqu'au bout cette grande et loyale affection dont elle l'avait entouré toute sa vie, elle voulut encore qu'il meure entre ses bras. Mais de peur que ceux-ci la trahissent, et que leur étreinte ne vienne à se relâcher à cause de la chute et de la peur, elle se fit attacher très étroitement à lui par le milieu du corps, et abandonna ainsi la vie pour le repos de celle de son mari.

8. Cette épouse-là était de condition modeste. Et parmi les gens de cette sorte, il n'est pas si rare de rencontrer une action d'une exceptionnelle qualité.

> *C'est chez eux que la Justice*
> *Sur la terre a fait ses derniers pas.*
> [Virgile *Géorgiques* II, 473]

Les deux autres dont je vais parler sont de condition noble et riche — où les exemples de vertu sont plus rares.

9. Arria, la femme de Cecinna Pætus, ancien consul, était la mère d'une autre Arria, femme de Thrasea Pætus dont la vertu fut si renommée du temps de Néron, et qui par ce gendre, était la grand-mère de Fannia (la ressemblance des noms des hommes et des femmes et de leurs destins a induit en erreur plusieurs auteurs). Cecinna Pætus ayant été fait prisonnier par les gens de l'Empereur Claude, après la défaite de Scribonianus dont il avait pris le parti, sa femme Arria supplia ceux qui l'emmenaient à Rome de la prendre à bord de leur navire, où elle leur causerait une bien moins grande dépense et bien moins de soucis que le grand nombre de personnes dont ils auraient besoin pour servir son mari, disant qu'à elle seule elle s'occuperait de sa chambre, de la cuisine, et accomplirait toutes sortes d'autres tâches. Mais ils refusèrent. Alors elle se jeta dans un bateau de pêcheur qu'elle loua sur le champ, et suivit ainsi son mari depuis la Slavonie. Quand ils furent arrivés à Rome, un jour, en présence de l'empereur, Junia, veuve de Scribonianus, s'étant approchée d'Arria familièrement, à cause de la ressemblance de leurs destins, celle-ci la repoussa brutalement, en lui disant : « Moi, te parler ou t'écouter, alors que Scribonianus a été tué près de toi, et que tu vis encore ? » Ces paroles, avec d'autres signes, firent comprendre à ses parents qu'elle envisageait de se suicider, parce qu'elle ne pouvait pas supporter le triste sort de son mari. Et Thrasea, son gendre, la supplia de ne pas mettre fin à ses jours, lui disant : « Quoi ? Si mon sort était semblable à celui de Cecinna, voudriez-vous que ma femme votre fille en fît de même ? — Comment donc, si je le voudrais ? répondit Arria ; oui, oui je le voudrais, si elle avait vécu aussi longtemps, et en aussi bon accord avec toi que mon mari et moi. »

10. Ces paroles augmentaient le souci que l'on se faisait pour elle, et faisaient qu'on surveillait de plus près sa conduite. Un jour, après avoir dit à ceux qui veillaient sur elle : « Vous aurez beau faire, vous pouvez bien me faire mourir plus mal, mais vous ne pourrez pas m'empêcher de mourir. » Et s'élançant brutalement de la chaise sur laquelle elle était assise, elle se jeta de toutes ses forces la tête la première contre le mur voisin ; sous le coup, elle tomba de tout son long, évanouie, et gravement blessée. Après qu'on l'eut fait revenir à elle avec bien des difficultés, elle déclara : « Je vous disais bien que si vous me refusiez une façon commode de me tuer, j'en trouverais une autre, si malaisée qu'elle fût. »

11. Et voici comment finit une vertu aussi admirable. Son mari Pætus n'ayant pas le courage suffisant pour se donner lui-même la mort à laquelle la cruauté de l'empereur le contraignait, un beau jour, après avoir d'abord employé les raisonnements et les exhortations appropriés au conseil qu'elle lui donnait en ce sens, elle prit le poignard qu'il portait et, le tenant à la main, elle dit en conclusion de son exhortation : « Fais ainsi, Pætus ! » et au même instant, s'en étant donné un coup mortel dans la poitrine, et l'arrachant de sa plaie, elle le lui présenta pendant qu'elle se mourait, avec ces nobles, généreuses et immortelles paroles : « Pæte, non dolet ». Elle n'eut le temps que de dire ces trois mots d'une si grande profondeur : « Tiens, Pætus, cela ne fait pas mal. »

Quand Arria la chaste présenta à Pætus le glaive
Qu'elle venait de retirer de son sein,
« Crois-moi, dit-elle, ce coup ne me fit point de mal,
Mais celui que tu vas te porter me fait déjà souffrir. »

[Martial *Épigrammes* I, 14]

12. Les paroles d'Arria sont bien plus vivantes dans leur forme originale(4), et même d'un sens plus riche. Car les plaies, la mort de son mari et la sienne, tout cela ne pouvait guère être douloureux pour elle qui en avait été la conseillère et l'inspiratrice ; mais après avoir accompli cette noble et courageuse entreprise pour le seul bien de son mari, c'est encore de lui qu'elle se préoccupe dans le dernier acte de sa vie, en cherchant à lui ôter la crainte de la suivre dans la mort. Pætus se frappa aussitôt avec ce même glaive, et peut-être honteux, à mon avis, d'avoir eu besoin d'un si cher et si précieux enseignement.

13. Pompeia Paulina, jeune romaine et dame de très noble famille, avait épousé Sénèque, alors qu'il était déjà très âgé(5). Néron, son « cher » disciple, lui envoya ses sbires pour lui signifier sa condamnation à mort. Cela se passait ainsi : quand les empereurs romains de cette époque avaient condamné un homme de qualité, ils lui faisaient transmettre par leurs officiers l'ordre de choisir la mort qui lui convenait, dans tel ou tel délai, qu'ils lui fixaient selon le degré de leur colère, tantôt très court, tantôt plus long, lui fixant un terme pour qu'il puisse régler auparavant ses affaires, mais quelquefois aussi lui en ôtant la possibilité par la brièveté du délai ; et si le condamné résistait à leur ordre, ils envoyaient des gens capables de l'exécuter, soit en lui tranchant les veines des bras et des jambes, soit en le forçant à avaler du poison. Mais les gens d'honneur n'attendaient pas d'en arriver à cette extrémité, et se servaient de leurs propres médecins et chirurgiens pour cela.

14. Sénèque écouta les sbires de Néron avec un visage tranquille et ferme, et ensuite, demanda du papier pour faire son testament. Cela lui ayant été refusé par le chef, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « Puisque je ne puis vous laisser autre chose en reconnaissance de ce que je vous dois, je vous laisse au moins ce que j'ai de plus beau, à savoir : le souvenir de mon caractère et de ma vie, que je vous demande de conserver dans votre mémoire, pour que de cette façon vous vous fassiez la réputation de sincères et véritables amis. » Et en même temps, tantôt il calmait par de douces paroles les souffrances qu'il les voyait endurer, tantôt il enflait sa voix pour les morigéner : « Où sont les beaux préceptes de la philosophie ? Que sont devenues les provisions que nous avons faites pendant tant d'années contre les coups du sort ? La cruauté de Néron nous était-elle inconnue ? Que pouvions-nous attendre de quelqu'un qui a tué sa mère et son frère, sinon qu'il fît encore mourir son précepteur, celui qui l'a élevé et éduqué ? »

15. Ayant ainsi parlé à tous, il se tourne vers sa femme, et l'enlaçant étroitement alors que son cœur et ses forces défaillaient sous le poids de la douleur, il la pria de supporter avec plus de courage cet accident, par amour pour lui. Il lui dit que l'heure était venue de montrer, non plus par des raisonnements et des discours, mais par des actes, le fruit qu'il avait tiré de ses études ; qu'il ne faisait aucun doute qu'il

accueillait la mort non seulement sans douleur, mais même avec allégresse. « C'est pourquoi, mon amie, dit-il, ne la déshonore pas par tes larmes ; ne te donne pas l'air de m'aimer plus que ma réputation : apaise ta douleur, et console-toi avec ce que tu as connu de moi et de mes actes, et poursuis le reste de ta vie avec les honnêtes occupations auxquelles tu t'adonnes. »

16. Paulina, ayant un peu repris ses esprits, et la qualité de son courage ayant été renforcée par un grand élan d'affection, répondit : « Non, Sénèque, je ne vous laisserai pas sans ma compagnie dans des circonstances aussi graves ; je ne veux pas que vous puissiez penser que les vertueux exemples de votre vie ne m'aient pas appris à bien mourir. Et quand le pourrais-je mieux, et plus dignement, et plus selon mon gré qu'avec vous ? Soyez-en certain : je partirai en même temps que vous. »

17. Alors Sénèque, appréciant comme il se doit la décision si belle et si fière de sa femme, et aussi d'être libéré du souci de la laisser après sa mort à la merci de ses ennemis et soumise à leur cruauté, lui dit : « Je t'avais conseillé, Paulina, sur ce qui servirait le mieux à conduire heureusement ta vie. Tu préfères donc mourir dans l'honneur ! Je ne m'y opposerai pas. Que la fermeté et la résolution soient les mêmes pour notre commune fin : mais la beauté et la gloire sont plus grandes pour toi. »

18. Après cela, on leur coupa en même temps les veines des bras. Mais comme celles de Sénèque, durcies par le grand âge autant que par sa vie très sobre, laissaient couler le sang trop faiblement et trop lentement ; il ordonna qu'on lui coupât aussi les veines des cuisses ; et de peur que le tourment que cela lui causait n'attendrît le cœur de sa femme, autant que pour se libérer lui-même de l'affliction qu'il ressentait de la voir en si piteux état, après avoir très amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportât en une chambre voisine, ce qui fut fait. Mais toutes ces incisions étant encore insuffisantes pour le faire mourir, il demanda à Statius Anneus, son médecin, de lui administrer un poison. Or celui-ci n'eut guère d'effet lui non plus, car du fait de la faiblesse et de la roideur de ses membres, il ne put parvenir jusqu'au cœur.

19. On lui fit donc, en plus, préparer un bain très chaud. Et sentant alors sa fin prochaine, tant qu'il eut du souffle, il continua à tenir de très beaux propos sur l'état dans lequel il se trouvait, que ses secrétaires recueillirent tant qu'ils purent entendre sa voix. Et ses dernières paroles sont restées longtemps célèbres dans la mémoire des hommes (c'est d'ailleurs une perte terriblement fâcheuse qu'elles ne soient parvenues jusqu'à nous). Sentant venir ses derniers moments, il prit de l'eau du bain toute sanglante et s'en aspergea la tête en disant : « Je voue cette eau à Jupiter, le libérateur. »

20. Averti de tout cela, Néron, craignant qu'on lui reproche la mort de Paulina, qui appartenait à la bonne société romaine, et envers laquelle il n'avait pas d'inimitié particulière, envoya précipitamment des gens pour panser ses blessures. Ce fut fait sans même qu'elle s'en aperçût, étant déjà à demi morte et sans connaissance. Et si elle a vécu depuis, contre son gré, ce fut très honorablement et conformément à la qualité de son caractère, montrant par la pâleur de son visage combien sa vie s'était écoulée par ses blessures.

21. Voilà mes trois histoires vraies, que je trouve aussi belles et tragiques que celles que nous inventons nous-mêmes pour plaire au public. Et je m'étonne que ceux qui s'adonnent à cela n'aient pas l'idée de chercher plutôt dans les dix mille très belles histoires que l'on trouve dans les livres : ils en auraient moins de peine, et on en tirerait plus de plaisir et de profit. Et celui qui voudrait en faire une œuvre d'ensemble dont toutes les parties se tiendraient entre elles, n'aurait besoin d'y apporter que la liaison, comme on le fait pour souder entre eux des métaux différents. Il pourrait entasser de cette façon quantité d'événements de toutes sortes, en les arrangeant et en les diversifiant selon que la réussite de

l'ouvrage le demanderait, à peu près comme Ovide a cousu et agencé ses « Métamorphoses » à partir d'un grand nombre de fables diverses.

22. Dans le dernier couple dont j'ai parlé, il est encore intéressant de remarquer que si Paulina offre volontiers de quitter la vie pour l'amour de son mari, son mari avait autrefois quitté la mort par amour pour elle. Nous ne voyons pas grand équilibre dans cet échange. Mais en fonction de ses opinions stoïciennes, je crois qu'il pensait pourtant avoir autant fait pour elle, en prolongeant sa vie en sa faveur, que s'il était mort pour elle. Dans l'une des lettres qu'il écrivit à Lucilius, il raconte d'abord comment, la fièvre l'ayant pris à Rome, il monta soudain en voiture pour une maison qu'il avait à la campagne, contre l'avis de sa femme, qui voulait l'en empêcher, et à qui il avait répondu que la fièvre qui le tenait n'était pas celle du corps, mais du lieu. Puis il poursuit ainsi :

23. « Elle me laissa partir, avec force recommandations pour ma santé. Or moi qui sais que sa vie est toute en moi, je m'occupe d'abord de moi pour m'occuper d'elle : le privilège de la vieillesse, qui me rend plus ferme et plus résolu pour certaines choses, s'efface quand je me souviens que dans ce vieillard, il y une jeune personne à qui je suis nécessaire. Puisque je ne puis l'amener à m'aimer plus courageusement, elle m'amène à m'aimer moi-même avec plus de soin. C'est qu'il faut bien concéder quelque chose aux affections véritables, et parfois, même si les circonstances nous poussent en sens contraire, il faut rappeler la vie, même si cela est pénible, il faut arrêter avec ses dents l'âme prête à s'envoler(6), puisque la règle de vie, pour les gens de bien, ce n'est pas vivre aussi longtemps qu'il leur plaît, mais aussi longtemps qu'ils le doivent. Celui qui n'a pas assez d'estime envers sa femme ou un ami pour vouloir prolonger sa vie, et qui s'acharne à mourir, est trop faible et trop délicat : il faut que l'âme sache s'imposer cela quand l'intérêt des nôtres l'exige. Il faut parfois nous dévouer pour nos amis, et quand nous voudrions mourir pour nous, y renoncer pour eux.

24. « C'est une preuve de noblesse de cœur que de revenir vers la vie en considération d'autrui, comme l'ont montré plusieurs grands personnages. Et c'est un trait de sagesse remarquable que de conserver la vieillesse (dont le plus grand avantage réside dans une certaine nonchalance envers sa durée, avec un plus grand courage et un plus grand dédain envers la vie), si l'on sent que cela peut être doux, agréable et profitable à quelqu'un que l'on aime beaucoup. On en reçoit d'ailleurs une très plaisante récompense ; est-il rien de plus doux en effet que d'être si cher à sa femme que, par égard pour elle, on en devienne plus cher à soi-même ? Ainsi ma Paulina m'a-t-elle communiqué, non seulement sa crainte, mais a aussi suscité la mienne. Il ne m'a pas suffi de considérer avec quelle fermeté je pourrais mourir, j'ai aussi considéré combien elle pourrait avoir de peine à supporter cela. Je me suis donc obligé à vivre, et c'est quelquefois faire preuve de magnanimité que de vivre. » Voilà ses propres mots, excellents, comme le fut sa conduite.

NOTES

1. Dans le texte de 1580 et celui de l'« exemplaire de Bordeaux » on lit ici : « prou » (« assez » ou « beaucoup »).

2. Tacite, *Annales* II, LXXVII. Mais la citation de Montaigne est inexacte.

3. Source : Pline le Jeune, *Correspondance* Livre VI, 24.

4. Celles que rapporte Pline, au § 11.

5. Ce passage est inspiré de Tacite, *Annales* XV, 62-64.

6. « âme » est ici le souffle vital aussi, sens premier du mot latin « anima ». Je conserve la jolie expression de Montaigne, en la développant un peu.

Chapitre 36
Sur les hommes les plus éminents

1. Si l'on me demandait de faire un choix parmi tous les hommes qui sont venus à ma connaissance, je crois qu'il y en a trois que je mettrais au-dessus des autres.

L'un est Homère. Non qu'Aristote ou Varron, par exemple, ne fussent peut-être aussi savants que lui ; il est même possible que dans son art, Virgile lui soit comparable. Je laisse juges de cela ceux qui les connaissent tous les deux. Moi qui n'en connais qu'un, je puis seulement dire que de mon point de vue, je ne crois pas que les Muses elles-mêmes pourraient aller plus loin que le Romain.

> *Il chante sur sa lyre les vers d'Apollon,*
> *Quand celui-ci touche de ses doigts sa lyre.*
>
> [Properce *Elégies amoureuses - Cynthia* II, XXXIV, 79]

2. Toutefois, dans ce jugement, il ne faudrait pas oublier que c'est principalement d'Homère que Virgile tire son savoir-faire, que c'est son guide et son maître d'école. Et qu'un seul élément de l'Iliade a suffi pour donner corps et substance à cette grande et divine Énéide. Mais ce n'est pas tout : j'ajoute à ses mérites plusieurs autres particularités qui me rendent ce personnage admirable, et le placent presque au-dessus de la condition humaine. Et en vérité, je me suis souvent étonné que lui qui a créé plusieurs déités et les a fait accepter de par le monde, rien que par son autorité, n'ait pas lui-même été placé parmi les dieux.

3. Étant aveugle et pauvre, ayant vécu avant que les sciences fussent constituées à partir d'observations sûres et dotées de règles, il les a pourtant si bien connues que tous ceux qui se sont mis en devoir depuis de fonder des sociétés, de conduire des guerres, et d'écrire, soit sur la religion, soit sur la philosophie, se sont servis de lui comme d'un maître absolu de la connaissance universelle, et ont traité ses livres comme une pépinière pour toutes sortes de savoirs.

Il nous enseigne mieux que Chrysippe et Crantor

> *Ce qui est bien ou honteux, utile ou non.*
>
> [Horace *Épîtres* I, II, 3]

Ou comme le dit cet autre,

> *Dans ses livres, comme à une source inépuisable,*
> *Les lèvres des poètes boivent les eaux du mont Piérus.*
>
> [Ovide *Amours* III, 9, v. 25]

Et cet autre encore,

> *Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère*
> *L'incomparable s'est élevé jusqu'aux astres.*
>
> [Lucrèce *De la Nature* III, 1050]

Cet autre enfin,

> *Source abondante où la postérité*

A puisé ses chants,
Sans craindre de diviser en mille ruisselets
Cette richesse d'un seul homme.

[Manilius *Astronomica* II, 8]

4. C'est contre l'ordre de la Nature qu'il a produit la plus belle œuvre qui puisse être, car à la naissance les choses sont d'ordinaire imparfaites : elles se développent et se fortifient en s'accroissant. C'est lui qui a rendu mûrs, parfaits et accomplis dès leur naissance, la poésie et plusieurs autres arts. C'est la raison pour laquelle on peut l'appeler le premier et le dernier des poètes, suivant le beau témoignage que l'Antiquité nous a laissé de lui : n'ayant eu personne à imiter, personne n'a jamais pu l'imiter. Ses mots, selon Aristote, sont les seuls qui soient à la fois mouvement et action : ce sont les seuls qui aient véritablement de la substance.

5. Alexandre le Grand ayant trouvé dans les objets ayant appartenu à Darius un coffret précieux, ordonna qu'on le lui réservât pour y loger son Homère, disant que c'était le meilleur conseiller et le plus digne de foi pour ses affaires militaires. C'est pour la même raison que Cléomène(1), fils d'Alexandridas, dit que c'était le poète des Lacédémoniens, parce que très bon maître dans l'art militaire. Cette réputation exceptionnelle et unique lui est restée jusque dans le jugement de Plutarque disant que c'est le seul auteur au monde dont on n'est jamais rassasié ni dégoûté, toujours différent aux yeux de ses lecteurs, et se renouvelant sans cesse et faisant toujours preuve de nouveaux attraits. Ce fantasque d'Alcibiade ayant demandé à quelqu'un de lettré un livre d'Homère, le souffleta parce qu'il n'en avait point — comme quelqu'un qui découvrirait qu'un de nos prêtres n'a pas de bréviaire. Xénophane(2) se plaignait un jour à Hiéron, tyran de Syracuse, de ce qu'il était si pauvre qu'il n'avait pas de quoi nourrir deux serviteurs. « Eh quoi ! lui répondit-il, Homère qui était beaucoup plus pauvre que toi en nourrit plus de dix mille, tout mort qu'il est ! » N'était-ce pas aussi ce que voulait dire Panætius(3), quand il appelait Platon « l'Homère des philosophes » ?

6. Cela dit, quelle gloire peut se comparer à la sienne ? Il n'est rien qui soit demeuré aussi vivant dans la bouche des hommes que son nom et celui de ses ouvrages ; rien d'aussi connu et d'aussi courant que Troie, Hélène, et ses guerres — qui n'ont peut-être jamais eu lieu ! Nous donnons encore à nos enfants des noms qu'il a forgés, il y a plus de trois mille ans. Qui ne connaît en effet, Hector et Achille ? Ce ne sont pas seulement certaines familles en particulier, mais la plupart des peuples, qui se cherchent des origines dans ce qu'il a imaginé(4). Mahomet, deuxième du nom, empereur des Turcs, écrivait à notre Pape Pie II : « Je m'étonne de voir comment les Italiens se dressent contre moi, attendu que nous avons chez les Troyens une origine commune, et que j'ai, comme eux, l'intention de venger le sang d'Hector sur les Grecs, qu'ils essaient pourtant de favoriser contre moi. » N'est-ce pas une noble comédie, dans laquelle les rois, les États et les empereurs jouent toujours leurs rôles depuis tant de siècles, et à laquelle l'univers entier sert de théâtre ? Le lieu de sa naissance donna matière à discussion entre sept villes grecques, tant son obscurité même lui valut d'honneur : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chios, Argos, Athènes.

7. Le second personnage est pour moi Alexandre le Grand. En effet, l'âge auquel il commença ses conquêtes, le peu de moyens avec lequel il réalisa un projet aussi ambitieux que le sien, l'autorité qu'il acquit dès son enfance auprès des chefs qui le suivirent, les plus grands et les plus aguerris du monde, la chance extraordinaire dont le destin le gratifia, et favorisa ses projets fort risqués et que je pourrais même qualifier de téméraires :

Renversant tout ce qui est obstacle à son ambition,
Et heureux de se faire un chemin dans les ruines.

[Lucain *La guerre civile ou La Pharsale* I, 149]

Avoir, à l'âge de trente trois ans, traversé victorieux toute la terre habitable, et en une demi-vie avoir atteint tout ce que peut la nature humaine, tout cela fait une grandeur telle qu'on ne peut envisager ce qu'eût été sa durée légitime et les progrès continuels de sa vertu comme de son heureux destin, jusqu'à un terme normal, sans imaginer quelque chose de véritablement surhumain. Il a fait naître de ses soldats tant de branches royales, laissant après sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples chefs de son armée, dont les descendants se sont maintenus si longtemps, en conservant leurs possessions. Il y avait en lui tant de vertus excellentes : justice, tempérance, générosité, respect de la parole donnée, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, que son caractère ne semble en vérité avoir mérité aucun reproche — seulement certains de ses actes en particulier, rares et extraordinaires. Mais il est impossible de conduire de si grandes entreprises en respectant les règles de la justice : des gens comme lui doivent être jugés sur l'ensemble et l'objectif ultime de leurs actions. La ruine de Thèbes(5), le meurtre de Ménandre(6) et du médecin d'Ephestion, de tant de prisonniers perses d'un seul coup, d'une troupe de soldats indiens (et malgré la parole donnée), des Cosséiens jusqu'aux petits enfants, voilà des actes difficiles à excuser.

8. En ce qui concerne Clytus(7), sa faute fut expiée au-delà de son importance ; et cet acte témoigne, aussi bien que tout autre, de ce que la complexion naturelle d'Alexandre était entièrement tournée vers la bonté. On a judicieusement dit de lui qu'il tenait de la Nature ses vertus, et de sa destinée, ses défauts. Quant au fait qu'il était un peu vantard, qu'il ne supportait guère d'entendre parler de lui en mal, et au fait qu'il fit jeter, étant dans les Indes, ses mangeoires, ses armes et ses mors — tout cela me semble pouvoir être rapporté à son âge et à l'étonnante réussite de son destin. Que l'on considère aussi, d'autre part, ses très nombreuses vertus militaires, son sérieux, sa prévoyance, son endurance, sa discipline, sa subtilité, sa magnanimité, sa résolution, sa réussite : dans tout cela, même si l'autorité d'Annibal ne nous l'avait appris, il a été le premier entre les hommes. Et que dire des rares beautés et qualités de sa personne, qui allaient jusqu'au miracle(8) : ce port de tête, ce maintien vénérable dans un visage aussi jeune, au teint vermeil et éclatant :

> *Ainsi ruisselant des eaux de l'Océan, Lucifer*
> *Que Vénus chérit entre tous, montre sa face*
> *Et dissipe les ténèbres de la nuit.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VIII, 589]

9. Ajoutons encore l'excellence de son savoir et de ses capacités, la durée et la grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de défauts et de haine, et le fait que longtemps encore après sa mort ce fut une croyance religieuse de penser que les médailles à son effigie portaient bonheur à ceux qui les arboraient ; qu'il y a plus de rois et de princes qui ont raconté ses exploits que d'historiens qui ont raconté les exploits de tout autre roi ou prince que ce soit ; qu'à présent encore, les Mahométans, qui méprisent toutes les autres histoires, acceptent la sienne et l'honorent par un privilège spécial. Si l'on rassemble tout cela, il faut bien admettre que j'ai eu raison de le préférer à César lui-même, qui est le seul pour lequel j'ai pu un instant hésiter dans mon choix. Il est indéniable qu'il y a une plus grande part personnelle dans les exploits de César et une plus grande intervention du sort dans ceux d'Alexandre. Ils ont fait plusieurs choses qui se valent, et peut-être quelques-unes des plus grandes pour César. Ce furent deux torrents qui ravagèrent le monde çà et là :

> *Comme de toutes parts le feu prend dans un bois,*
> *Une aride forêt où le laurier crépite ;*
> *Comme dévalent écumants et grondants,*
> *Des torrents vers la plaine et qui sur leur passage*
> *S'en vont tout dévastant...*

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* XII, vv. 521-5125]

Mais si l'ambition de César avait en soi plus de modération, elle n'en a pas moins causé tant de malheurs dès lors qu'elle a visé à la ruine de son propre pays, et causé tant de désastres dans le monde, que tout bien pesé, je ne peux faire autrement que de pencher du côté d'Alexandre.

10. Le troisième personnage, et le plus éminent de tous à mon avis, c'est Epaminondas.

Il est loin d'avoir connu autant la gloire que les autres — mais la gloire n'est pas ici un élément déterminant. De la résolution et de la vaillance, non celles que l'ambition aiguise, mais celles que la sagesse et la raison peuvent enraciner dans une âme bien faite, il en avait autant qu'on peut l'imaginer. Il a donné, à mon avis, autant de preuves de sa valeur qu'Alexandre lui-même, ou même que César. Si ses exploits guerriers n'ont été ni aussi nombreux, ni aussi remarqués, ils ne laissent pourtant pas, à bien les considérer dans toutes leurs circonstances, d'être aussi importants et décisifs, et témoignent d'autant de hardiesse et de science militaire. Les Grecs lui ont fait cet honneur indiscutable de le nommer « le premier d'entre eux » ; et être le « premier des Grecs », n'est-ce pas aussi être « le premier du monde » ? Quant à son savoir et à ses capacités, on peut encore aujourd'hui citer ce jugement ancien disant que « jamais homme ne sut autant et parla si peu de lui ». Il faisait en effet partie de l'école(9) Pythagoricienne, et nul ne parla jamais mieux que lui en public : c'était un excellent orateur, très convaincant.

11. En ce qui concerne son caractère et sa morale, il a surpassé de très loin tous ceux qui se sont jamais mêlés des affaires publiques. Car en ce domaine, qui doit être celui que l'on considère avant tout, qui seul indique vraiment ce que nous sommes, et auquel je donne autant d'importance qu'à tous les autres pris ensemble, il ne le cède à aucun philosophe, et même pas à Socrate.

Chez cet homme-là, l'honnêteté est une qualité personnelle, dominante, uniforme et incorruptible, et par rapport à elle, chez Alexandre, elle semble inférieure, incertaine, variable, faible, et fortuite.

12. Dans l'Antiquité on a considéré qu'en examinant par le menu tous les autres grands capitaines, on trouvait en chacun quelque qualité particulière qui l'avait rendu illustre. Mais en celui-ci seulement, on trouve une vertu pleine et entière, et constante, qui ne laisse rien à désirer dans tous les aspects de la vie humaine, publique ou privée, en temps de paix comme en temps de guerre, qu'il s'agisse de vivre ou de mourir glorieusement. Je ne connais aucun caractère ni destin d'homme que je regarde avec autant de respect et d'affection. Il est bien vrai que son obstination à demeurer pauvre, je la trouve en quelque façon excessive, telle qu'elle est dépeinte par ses meilleurs amis. Et que cette façon de se comporter, pourtant noble et tout à fait digne d'admiration, je la trouve un peu difficile à suivre pour moi, et même simplement à envisager, sous la forme qu'elle avait prise chez lui.

13. Seul, Scipion Emilien, si on lui attribuait une fin aussi fière et admirable, et une connaissance des sciences aussi profonde et universelle, pourrait faire jeu égal avec lui. Ô quelle déception m'a causée le temps, en nous enlevant(10) justement, et parmi les premières, ces deux vies, les plus nobles qu'il y eût dans l'œuvre de Plutarque, celles de ces deux personnages qui, de l'avis de tous furent, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matière, et quel ouvrier !

14. S'agissant d'un homme qui ne fut pas un saint, mais « galant homme », comme on dit, aux mœurs policées et conformes à la normale, d'un rang social moyen, celui qui eut, que je sache, la vie la plus riche qui se puisse vivre entre les vivants, et rehaussée par de riches et enviables qualités, tout bien

considéré, c'est pour moi Alcibiade. Mais à propos d'Epaminondas, et comme exemple d'une extrême qualité, je veux ajouter ici quelques-unes de ses façons de penser :

15. Le bonheur le plus doux qu'il eut en toute sa vie, il a déclaré que c'était le plaisir qu'il avait donné à son père et à sa mère par sa victoire de Leuctres(11). C'est leur faire beaucoup d'honneur que de préférer leur plaisir au sien, si justifié et si complet, après une action aussi glorieuse.

16. Il estimait qu'il n'était pas possible, même pour redonner la liberté à son pays, de tuer un homme sans même savoir s'il avait eu une quelconque responsabilité dans cette affaire. C'est pourquoi il fut si réservé à l'égard de l'entreprise de Pélopidas et de son compagnon pour délivrer Thèbes. Il considérait aussi que dans une bataille, il fallait éviter de s'attaquer à un ami qui fût du parti contraire, mais l'épargner.

17. Son humanité à l'égard des ennemis eux-mêmes le rendit suspect, aux Béotiens par exemple : après avoir admirablement forcé les Lacédémoniens à lui ouvrir le passage qu'ils avaient tenté de conserver à l'entrée de la Morée, près de Corinthe, il s'était contenté de leur passer sur le ventre sans chercher à les poursuivre à outrance, et fut pour cela démis de ses fonctions de général en chef. Ce fut tout à son honneur, et une honte pour les Béotiens d'avoir à le réintégrer ensuite dans ses fonctions, et de reconnaître à quel point leur gloire et leur salut dépendaient de lui. La victoire le suivait partout comme son ombre : la prospérité de son pays mourut avec lui(12), comme elle était née de lui.

NOTES

1. Cléomène Ier, qui a vécu entre -519 et -540.

2. Xénophane de Colophon (Asie Mineure), philosophe grec de l'école d'Élée, qui vécut au -VIe s. « Il dénonça surtout le caractère anthropomorphique et immoral de la représentation des dieux chez Homère et Hésiode » (d'après le dict. *Petit Robert des noms propres*.

3. Philosophe stoïcien qui vécut à Athènes vers 180-110 av. J.-C.

4. Outre le poème de Virgile, *l'Énéide* qui établit une origine troyenne pour Rome, on peut citer *la Franciade* de Ronsard, qui fait d'un soi-disant Francus, fils d'Hector, l'ancêtre des Français...

5. Alexandre ravagea Thèbes en 335, mais épargna Athènes.

6. Il ne s'agit pas ici du poète du même nom. Ces meurtres sont relatés par Quinte-Curce, *Histoire romaine* I, 17.

7. Compagnon d'Alexandre, il avait osé critiquer celui-ci en faisant l'éloge de son père. Alexandre, qui était ivre, le tua, et le regretta amèrement par la suite.

8. Le texte de 1580 comportait ici : « car on tient entre autres choses que sa sueur produisoit une tres douce et souefve odeur. » Cette « précision » a disparu ensuite.

9. Le mot « secte » a pris aujourd'hui un sens tellement péjoratif, qu'il vaut mieux l'éviter ici.

10. Ces deux « vies » de Plutarque sont en effet perdues.

11. Victoire remportée en Béotie en 371, contre les Spartiates.

12. Les mots « *luy mort* » ont été ajoutés à la main sur l'exemplaire de 1595 de la BNF.

Chapitre 37
Sur la ressemblance des enfants avec leurs pères

1. Cet assemblage de tant de divers morceaux se fait ainsi : je n'y mets la main que lorsqu'une trop molle oisiveté m'y amène, et jamais en dehors de chez moi. Il a donc été composé avec des pauses et des intervalles divers, puisque les circonstances me retiennent ailleurs parfois pendant plusieurs mois. Au demeurant, je ne corrige pas mes premières idées par les secondes, si ce n'est peut-être pour quelques mots ; mais c'est pour diversifier, et non pour ôter. Je veux représenter l'évolution de mon caractère, et que l'on puisse voir chaque morceau comme à sa naissance. Si j'avais commencé plus tôt, j'aurais pris plaisir à observer la façon dont se sont opérés mes changements. Un valet qui me servait à les écrire sous ma dictée pensa amasser un joli butin en m'en dérobant plusieurs morceaux choisis à sa guise. Je me console en me disant qu'il n'en tirera pas plus de profit que je n'en subirai de perte.

2. J'ai vieilli de sept ou huit ans depuis que j'ai commencé. Cela ne s'est pas fait sans que j'y gagne quelque chose : j'ai fait connaissance avec les « coliques(1) », à la faveur des ans, dont le commerce et la longue fréquentation ne se passent guère sans produire quelques fruits de ce genre. J'aurais bien aimé que parmi les multiples présents dont ils gratifient ceux qui les hantent longtemps, ils en aient choisi un qui m'eût été plus facile à accepter ; car ils n'auraient pas pu m'en faire un dont j'eusse plus horreur, dès mon enfance : parmi tous les fâcheux événements de la vieillesse, c'était précisément celui que je craignais le plus. J'avais pensé bien souvent par-devers moi que j'allais trop loin, et qu'à faire un si long chemin, je ne pouvais manquer de faire, à la fin, quelque mauvaise rencontre. Je sentais fort bien et déclarais volontiers qu'il était temps de partir, qu'il fallait trancher la vie « dans le vif et le sain »(2), selon la règle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre ; que Nature avait l'habitude de faire payer des intérêts usuraires à celui qui ne la rendait à temps. [Mais c'étaient là de vaines déclarations.](3)

3. J'étais tellement peu prêt à partir, que cela fait dix-huit mois, ou environ, que je suis dans ce misérable état, et j'ai déjà appris à m'en accommoder. Je commence déjà à m'arranger avec cet état coliqueux : j'y trouve de quoi me consoler et de quoi espérer : les hommes sont si attachés à leur misérable existence qu'il n'est pas d'état, si pénible soit-il, qu'ils n'acceptent pour la conserver. Écoutez ce que dit Mécène :

> *Qu'on me rende manchot,*
> *Goutteux, cul-de-jatte,*
> *Qu'on m'arrache mes derniers chicots,*
>
> Pourvu que je vive — c"est bien (4)!

Tamerlan, lui, cachant par une sotte « humanité » la cruauté terrible qu'il exerçait contre les lépreux, faisait mettre à mort tous ceux qui venaient à sa connaissance pour — disait-il — les délivrer de la vie, qui leur était si pénible. Il n'y avait pourtant personne parmi eux qui n'eût préféré être trois fois lépreux plutôt que de n'être pas du tout. Antisthène le Stoïcien, très malade, s'écriait : « Qui me délivrera de ces maux ? » Et comme Diogène, qui était venu le voir, lui présentait un couteau, disant : « celui-ci, tout de suite, si tu le veux. », l'autre répondit : « Je ne parle pas de la vie, mais de mes maux ! »

4. Les souffrances qui atteignent seulement notre âme m'affligent beaucoup moins qu'elles ne le font pour la plupart des autres hommes. Cela est dû en partie au jugement que je porte sur elles, car les gens considèrent que beaucoup de choses sont horribles et qu'on doit les éviter, même au prix de sa vie, alors qu'elles me sont à peu près indifférentes. Mais cela est dû aussi à ma façon d'être, un peu indifférente et

insensible, envers les malheurs qui ne me concernent pas directement — façon d'être que je considère comme l'un des meilleurs éléments de ma nature. Mais les souffrances véritablement réelles et corporelles, je les ressens vivement. Et pourtant, comme je les avais prévues autrefois avec la vision faible, délicate et adoucie par la jouissance de cette longue et bonne santé, de la tranquillité que Dieu m'a accordée pendant la majeure partie de ma vie, je les avais conçues en imagination si insupportables, qu'en vérité j'en avais plus peur qu'elle ne m'ont causé de mal. Et cela ne fait que renforcer ma croyance dans le fait que les facultés de notre âme, de la façon dont nous les employons, troublent plus le repos de notre vie qu'elles ne le servent.

5. Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse et la plus incurable(5). J'en ai déjà subi cinq ou six accès bien longs et bien pénibles ; mais toutefois, ou je me flatte, ou il y a encore en cet état moyen de résister pour qui a l'âme déchargée de la crainte de la mort, et déchargée des mises en garde, prédictions et conclusions dont la médecine nous rebat les oreilles. La réalité de la douleur elle-même n'est pas aussi aiguë, aussi terrible et éprouvante qu'un homme de sens rassis doive en sombrer dans la rage et le désespoir. J'ai au moins tiré ce profit de mes « coliques » qu'elles feront parfaitement ce que je n'avais pas pu faire de moi-même : me réconcilier tout à fait avec la mort et m'entendre avec elle. Car plus elles m'attaqueront et m'importuneront, moins la mort sera à craindre pour moi. J'avais déjà gagné cela : ne tenir à la vie que parce que j'étais en vie. Elles déferont même cette bonne entente, et Dieu veuille qu'à la fin, si leur violence en vient à triompher de mes forces, elles ne me poussent à cette autre extrémité non moins mauvaise, d'aimer et désirer mourir.

> *Ne crains ni ne souhaite ton dernier jour.*
> [Martial *Épigrammes* XLVII, 13]

Ce sont deux passions à craindre, mais l'une tient son remède bien mieux prêt que l'autre.

6. Au demeurant, j'ai toujours trouvé bien prétentieux ce précepte qui impose si rigoureusement et strictement de faire bonne contenance face à la maladie et de la supporter avec une attitude dédaigneuse et calme. Pourquoi la philosophie, qui ne s'occupe que de la substance réelle des choses, perdrait-elle son temps avec ces apparences extérieures ?(6) Qu'elle laisse ce soin aux acteurs et aux maîtres de rhétorique, qui font si grand cas de nos gestes ! Qu'elle ose permettre au mal cette lâcheté de la voix, si elle ne vient ni du cœur, ni des entrailles, et qu'elle attribue ces plaintes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, et pâleurs que la Nature tient hors de notre portée. Pourvu que le cœur soit sans effroi, les paroles sans désespoir, qu'elle soit contente ! Qu'importe que nous nous tordions les bras, pourvu que nous ne tordions pas nos pensées ! La philosophie nous forme pour nous-mêmes, non pour les autres ; pour être et non pour paraître. Qu'elle se borne à gouverner notre intelligence, qu'elle s'est mise en devoir d'instruire. Devant les attaques de la « colique », qu'elle fasse en sorte que l'âme puisse néanmoins se reconnaître elle-même, et poursuivre sa marche habituelle, en combattant la douleur et en soutenant ses assauts, et non en se prosternant lâchement à ses pieds ; qu'elle soit excitée et échauffée par le combat, et non abattue et renversée ; capable de s'entretenir avec quelqu'un et de vaquer à d'autres occupations — dans une certaine mesure.

7. Dans des circonstances aussi difficiles, il est cruel de nous demander de prendre une attitude aussi affectée. Si nous sommes maîtres du jeu, peu importe que nous ayons mauvaise mine. Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le fasse ! Si l'agitation lui convient, qu'il se tourne et retourne et se démène comme il lui plaît : s'il lui semble que le mal s'évapore quelque peu (comme certains médecins disent que cela aide à la délivrance des femmes enceintes) en poussant les cris les plus violents, ou si cela trompe un peu sa souffrance, qu'il crie donc ! N'ordonnons pas à cette voix de se faire entendre, mais permettons-

lui de le faire. Épicure ne permet pas seulement à son sage de crier dans ses souffrances, il le lui conseille. « Les lutteurs eux-mêmes, en frappant leurs adversaires et en agitant le ceste, gémissent, parce que l'effort de la voix raidit tout leur corps et que leur coup est plus violent. » Nous sommes assez torturés par le mal sans nous torturer avec ces règles superflues. Je dis cela pour excuser ceux que l'on voit d'habitude s'agiter furieusement sous les chocs et les assauts de cette maladie ; car pour moi, je l'ai supportée jusqu'ici avec une contenance un peu meilleure : je me contente de gémir, sans brailler... (7) Ce n'est pas que je me mette en peine pour maintenir une apparence décente, car cela m'importe peu. J'accorde au mal tout ce qu'il veut ; mais, ou bien mes douleurs ne sont pas si insupportables, ou bien je les supporte avec plus de fermeté que le commun des mortels. Je me plains, je me désole, quand les douleurs aiguës me traversent, mais je n'en arrive pas au désespoir, comme celui-là :

Des cris, des gémissements, des lamentations
Qui retentissent avec un son plaintif.

[Attius, in Cicéron *Tusculanes*, II, 23]

8. Au plus fort du mal, je m'éprouve, et j'ai toujours trouvé que j'étais capable de parler, de penser, de répondre aussi sainement qu'à d'autres moments, mais pas de façon aussi constante, car la douleur me trouble et me perturbe. Quand on me croit le plus abattu, et que ceux qui m'entourent me ménagent, j'essaie souvent mes forces, et les entreprends moi-même sur les sujets les plus éloignés de mon état. Je parviens à tout par un brusque effort, mais à condition que cela ne dure pas. Oh ! Que n'ai-je la faculté de faire comme ce rêveur de Cicéron qui, rêvant qu'il couchait avec une fille, s'aperçut qu'il s'était débarrassé de sa « pierre » dans les draps ! Les miennes, au contraire, m'éloignent singulièrement des filles ! Dans les intervalles de ces douleurs excessives, quand mes uretères se calment et cessent de me ronger, je retrouve soudain mon état ordinaire(8), du fait que mon âme n'est mise en émoi que par des avertissements sensibles et venant du corps, ce que je dois certainement au soin que j'ai mis à me préparer par des réflexions à de semblables accidents.

Plus de peines nouvelles et inattendues
Pour moi qui ai maintenant tout prévu,
Et reconnu d'avance en imagination.

[Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VI, 103]

9. Je suis tout de même éprouvé un peu trop durement pour un apprenti, et le changement a été bien soudain et bien rude : d'une vie très calme et très heureuse, je suis tombé tout à coup dans la plus douloureuse et la plus pénible que l'on puisse imaginer. Car, outre que c'est une maladie déjà grave en elle-même, elle a débuté chez moi d'une façon plus violente et plus difficile que d'ordinaire. Les crises me prennent si souvent que je ne suis presque plus jamais en bonne santé. Je maintiens pourtant, jusqu'à présent, mon esprit dans un état d'équilibre tel que, pourvu que je puisse y ajouter la constance, je me trouve plutôt dans des conditions de vie meilleures que mille autres qui n'ont ni fièvre, ni autre maladie que celles qu'ils se donnent à eux-mêmes du fait de leurs ratiocinations.

10. Il y a une sorte d'humilité subtile qui prend sa source dans la présomption, et qui est celle-ci : quand nous reconnaissons notre ignorance en bien des choses, et que nous sommes assez honnêtes pour avouer qu'il y a dans les œuvres de la nature des qualités et des façons d'être que nous ne pouvons percevoir, dont notre savoir ne peut parvenir à découvrir les moyens et les causes, il y a, dans cette déclaration exacte et judicieuse, l'espoir d'obtenir qu'on nous croira aussi à propos des choses que nous prétendons comprendre. À quoi bon aller chercher si loin des miracles et des difficultés qui nous sont étrangères ? Il me semble que parmi les choses que nous voyons tous les jours il y en a de si étranges et si incompréhensibles qu'elles dépassent de loin toute l'obscurité des miracles.

11. Quel prodige, le fait que cette goutte de semence de laquelle nous sommes nés comporte en elle l'empreinte, non seulement de la forme corporelle, mais des façons de penser et des tendances de nos pères ! Cette goutte d'eau, où loge-t-elle donc ce nombre infini de formes ? Et comment ces formes peuvent-elles transmettre des ressemblances d'une façon si arbitraire et si irrégulière que c'est l'arrière petit-fils qui ressemblera à son bisaïeul, le neveu à l'oncle ? A Rome, les membres de la famille de Lépide naquirent avec le même œil recouvert de cartilage, et non pas à la suite les uns des autres, mais avec des intervalles. À Thèbes, il y avait une famille dont les membres portaient, dès le ventre de leur mère, une marque de la forme d'un fer de lance, et celui qui ne présentait pas ce signe était tenu pour illégitime(9). Aristote dit que chez un certain peuple où les femmes étaient en commun, on attribuait les enfants à leurs pères en fonction de leur ressemblance.

12. Il faut croire que je dois à mon père cette prédisposition à la « maladie de la pierre », car il mourut lui-même extrêmement éprouvé par un gros calcul qu'il avait dans la vessie. Il ne prit conscience de son mal que dans sa soixante-septième année, et avant cela, n'avait ressenti aucune menace ou signe avant-coureur, ni aux reins, ni au côté, ni ailleurs. Il avait vécu jusque-là avec une heureuse santé, bien peu sujet aux maladies, et il survécut encore sept ans atteint de ce mal, traînant une fin de vie bien douloureuse. Je suis né plus de vingt-cinq ans avant sa maladie, au cours de la meilleure partie de sa vie, son troisième enfant. Où donc pouvait bien nicher pendant ce temps la prédisposition à ce trouble ? Et alors qu'il était encore si éloigné du mal qui l'attendait, comment ce tout petit morceau de sa substance dont il me fit pouvait-il porter en lui une empreinte aussi forte ? Et comment pouvait-elle alors être si bien cachée que c'est quarante-cinq ans plus tard seulement que j'ai commencé à en ressentir l'effet, et le seul à ce jour, entre tant de frères, et de sœurs, et tous de la même mère ?(10) Celui qui m'éclairera sur la façon dont se transmet cet héritage, je croirai ce qu'il me dira de n'importe quel autre miracle... pourvu que, comme on le fait souvent, on ne me fournisse une explication beaucoup plus fantastique et difficile à admettre que la chose elle-même !

13. Que les médecins me pardonnent un peu ma liberté : c'est de cette instillation due au destin que je tiens l'aversion et le mépris que j'éprouve à l'égard de leur science. Mon antipathie envers leur art est due à mon hérédité. Mon père a vécu soixante-quatorze ans, mon grand-père soixante neuf, mon arrière grand-père près de quatre-vingts, sans avoir pris quelque médicament que ce soit. Pour eux, tout ce qui sortait de l'usage ordinaire passait pour une drogue. La médecine se forme par exemples et expériences : ainsi en est-il de mon opinion. Et n'est-ce pas là une expérience bien claire et bien convaincante ? Je ne sais si les médecins trouveront sur leurs registres trois personnes nées, élevées et mortes dans le même foyer, sous le même toit, ayant vécu aussi longtemps tout en étant soumis à leurs règles. Ils faut bien qu'ils m'accordent cela : si ce n'est la raison, c'est au moins la chance qui est de mon côté. Or, chez les médecins, la chance a plus d'importance que la raison. Et qu'ils ne me prennent pas, maintenant, comme un exemple en leur faveur, mal en point comme je suis : ce serait là abuser de la situation. En vérité j'ai suffisamment pris l'avantage sur eux avec mes exemples familiaux, même s'ils s'arrêtent avec moi. Les choses humaines ne durent pas si longtemps et pourtant il y a deux cents ans — il ne s'en faut que de dix-huit — que nous nous essayons de vivre ainsi, puisque le premier naquit en l'an mille quatre cent deux. Il est donc bien normal que cette expérience commence à tirer à sa fin. Que les médecins ne viennent donc pas me reprocher les maux qui pour le moment me prennent à la gorge : n'est-ce pas suffisant, de mon côté, d'avoir vécu en bonne santé durant quarante-sept ans ? Et quand ce serait pour moi le bout du chemin, il a été suffisamment long.

14. Mes ancêtres avaient la médecine en aversion par quelque disposition occulte et naturelle : la seule vue des médicaments faisait horreur à mon père. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme

d'église, maladif dès sa naissance, et qui malgré tout fit durer cette vie débile jusqu'à soixante sept ans, fut pris un jour d'une très grave et violente fièvre continue ; les médecins décidèrent qu'on devait lui dire que s'il ne voulait pas s'aider lui-même (ils nomment « aide » ce qui est le plus souvent un empêchement) — il allait mourir à coup sûr. Ce brave homme, bien qu'il fût effrayé par cette horrible sentence déclara pourtant : « Je suis donc mort ! » Mais sitôt après, Dieu rendit vaine cette prédiction.

15. Le dernier des quatre frères, sieur de Bussaguet, et de bien loin le dernier, fut le seul qui se soumit à l'art médical, et il me semble que ce fut à cause des rapports qu'il entretenait avec les autres « arts », puisqu'il était lui-même conseiller à la cour du Parlement. Cela lui réussit si mal que, malgré une constitution apparemment plus forte, il mourut cependant bien longtemps avant les autres sauf un, le sieur de Saint-Michel.

16. Il est possible que j'aie reçu de mes ancêtres cette aversion naturelle pour la médecine, mais s'il n'y avait eu que cela, je me serais efforcé de la vaincre. Car toutes les tendances qui se font jour en nous sans raison sont mauvaises : c'est une sorte de maladie qu'il faut combattre ; et s'il est possible que j'aie eu cette propension, je ne l'en ai pas moins étayée et renforcée par les raisonnements qui ont installé en moi l'opinion que j'en ai maintenant. Car je déteste aussi cette façon qu'ont certains de refuser un médicament à cause de son amertume, et je serais plutôt d'humeur à trouver que la santé mérite d'être rachetée par tous les cautères et incisions les plus pénibles qui se puissent faire. Et selon Épicure, il me semble que les plaisirs sont à éviter s'il apportent à leur suite des souffrances plus grandes — et que les douleurs sont à rechercher si elles conduisent ensuite à des plaisirs plus grands.

17. C'est une chose précieuse que la santé, et la seule, en vérité, qui mérite qu'on emploie, non seulement son temps, sa sueur, sa peine, ses biens, mais sa vie elle-même pour essayer de l'atteindre ; d'autant que sans elle, la vie nous devient pénible et insupportable. Sans elle, le plaisir, la sagesse, le savoir et la vertu se ternissent et s'évanouissent, et aux raisonnements les plus solides et les plus fermes par lesquels la philosophie cherche à nous persuader du contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon, frappé d'épilepsie ou d'apoplexie, et le mettre au défi dans ce cas d'appeler à son secours les riches facultés de son âme. Toute voie qui peut nous mener à la santé, pour moi, ne peut être dite ni rude ni coûteuse. Mais j'ai quelques autres bonnes raisons de me défier de tout cela. Je ne dis pas qu'on ne puisse en tirer quelque chose : il est certain qu'il y a dans la multitude des œuvres de la Nature des choses qui sont favorables à la conservation de notre santé, cela est certain.

18. J'entends bien qu'il y a des plantes qui humidifient, d'autres qui dessèchent. Je sais par expérience que le raifort cause des vents intestinaux, et que les feuilles de séné sont laxatives. De la même façon, je sais encore plusieurs autres choses, comme par exemple : que le mouton me nourrit, et que le vin m'échauffe. Et Solon disait que la nourriture était, comme les autres drogues, un médicament contre la maladie de la faim. Je ne désavoue pas l'usage que nous pouvons faire des choses que nous tirons de la nature, je ne doute pas de sa puissance et de sa fécondité, ni du fait qu'elle puisse convenir à nos besoins. Je vois bien, par exemple, que les brochets et les hirondelles en tirent profit. Mais je me méfie des inventions de notre esprit, de notre science et de notre savoir-faire : c'est en faveur de tout cela que nous avons abandonné la nature et ses règles, et nous ne savons nous y tenir ni avec modération, ni dans certaines limites.

19. Nous appelons « justice » le rafistolage que nous faisons des premières lois qui nous tombent sous la main ; leur mise en œuvre est souvent inepte et même inique, et ceux qui s'en moquent et la blâment n'entendent pas pour autant faire injure à cette noble vertu elle-même, mais seulement condamner l'abus

qui est fait de ce mot sacré, sa profanation. Je fais de même à l'égard de la médecine : j'honore comme il se doit ce mot glorieux, ce qu'il propose, ce qu'il promet, si utile au genre humain ; mais ce qu'il nous montre réellement de tout cela, je ne l'honore ni ne l'estime.

20. C'est l'expérience qui me rend craintif : car d'après ce que je peux savoir, je ne vois personne qui soit si tôt malade et si tard guéri que celui qui est soumis à la juridiction de la médecine. Sa santé est altérée et gâtée du fait de la contrainte imposée par les régimes. Les médecins ne se contentent pas de régner sur la maladie, ils rendent malade la santé elle-même, pour faire en sorte qu'on ne puisse absolument pas échapper à leur autorité. Dans une santé florissante et continue, ne voient-il pas le signe d'une grande maladie future ? J'ai été assez souvent malade, et sans leur secours, j'ai trouvé mes maladies plus douces à supporter (et j'en ai éprouvé de presque toutes les sortes !), et plus courtes que chez aucun autre. Et du moins n'y ai-je pas ajouté l'amertume de leurs potions ! La santé, chez moi, est libre et entière, sans règles, sans autre discipline que celle de mes habitudes et de mon plaisir. Tout lieu, pour moi, est bon pour m'y arrêter, car je n'ai besoin d'autre confort, étant malade, que celui qu'il me faut quand tout va bien. Je ne suis pas inquiet de me trouver sans médecin, sans apothicaire, et sans secours : je vois que la plupart des autres en sont plus affligés que de leur mal. Eh quoi ! Les médecins eux-mêmes nous montrent-ils dans leurs vies un bonheur et une longévité qui puissent nous donner quelque preuve évidente de leur science ?

21. Il n'y a point de peuple qui n'ait vécu plusieurs siècles sans médecine, et c'étaient les premiers siècles, c'est-à-dire les meilleurs et les plus heureux. Et il n'y a pas encore aujourd'hui la dixième partie du monde qui en fasse usage. Quantité de peuples ne la connaissent pas, et l'on y vit plus sainement et plus longtemps qu'on ne le fait ici. Même parmi nous, les gens du peuple s'en passent bien. Les Romains avaient passé six cents ans avant de la recevoir ; mais après en avoir fait l'expérience, ils la chassèrent de leur ville, par l'entremise de Caton le Censeur, qui montra combien il était facile de s'en passer, ayant lui-même vécu quatre-vingt cinq ans, et fait vivre sa femme jusqu'à un âge très avancé, non pas sans médecine, mais plutôt sans médecin : car toute chose qui se montre salubre pour notre existence peut être appelée « médecine ». Il entretenait la santé de sa famille, dit Plutarque, il me semble, par la consommation de lièvre. Comme les gens d'Arcadie, dit Pline, guérissent toutes les maladies avec du lait de vache ; et les Lybiens, dit Hérodote, jouissent communément d'une rare santé du fait de cette coutume que voici : quand leurs enfants ont atteint quatre ans, ils leur cautérisent et brûlent les veines de la tête et des tempes, barrant ainsi la route, leur vie durant, à toute fluxion de rhume. Les villageois de ce pays n'emploient que du vin, le plus fort qu'ils peuvent, mêlé à force safran et épices, en cas d'ennui quelconque ; et tout cela avec le même succès.

22. Et à vrai dire, de cette diversité et confusion de prescriptions, quelle autre fin, quel autre effet attend-on, sinon de vider le ventre ? Ce que mille plantes médicinales de chez nous peuvent faire aussi. Et je ne sais même pas s'ils ont raison de dire que notre corps n'a pas besoin de conserver ses excréments : peut-être jusqu'à un certain point tout de même, comme le vin a besoin de sa lie pour se conserver ? On voit souvent des gens en bonne santé pris de vomissements ou de diarrhée pour une cause accidentelle et inconnue, et évacuer alors une grande quantité d'excréments sans nécessité, ni sans utilité pour la suite, et même, au contraire, avec une possible détérioration et aggravation de leur état. C'est du grand Platon(11) que j'ai appris, naguère, que dans les trois sortes de mouvements dont nous sommes le siège, le dernier et le pire est celui des purgations : nul homme, s'il est sain d'esprit, ne doit en entreprendre qu'en cas d'extrême nécessité. On réveille et excite la maladie en s'y opposant. Il faut que ce soit la façon de vivre qui doucement la fasse s'assoupir et l'amène à sa fin. Les violentes empoignades de la drogue et de la maladie se font toujours à notre détriment, puisque c'est en nous que se déroule la querelle, et que la

drogue n'est pas un secours sur lequel on peut compter : elle est de par sa nature même l'ennemie de notre santé, et elle ne pénètre en nous que par le biais de nos troubles.

23. Laissons donc un peu les choses se faire : l'ordre qui veille sur les puces et les taupes veille aussi sur les hommes, qui font preuve de la même patience pour se laisser mener que les puces et les taupes. Nous avons beau crier « hue ! »(12), cela ne fait que nous enrouer, et non pas avancer. L'ordre qui nous régit est orgueilleux et impitoyable. Notre crainte, notre désespoir, le détournent et le dissuadent de nous aider, au lieu de l'y convier. Il doit laisser la maladie suivre son cours, comme il le fait pour la santé. Il ne se laissera pas corrompre en faveur de l'un et au préjudice de l'autre : car alors il n'y aurait plus « ordre » — mais désordre. Suivons-le, de par Dieu, suivons-le ! Il conduit ceux qui le suivent, et ceux qui ne le suivent pas, il les entraîne de force, leur rage et leur médecine avec eux ! Faites prescrire une purge à votre cervelle : elle y sera bien mieux employée que dans votre estomac !

24. Comme on demandait à un Lacédémonien ce qui lui avait permis de vivre si longtemps en bonne santé, il répondit : « l'ignorance de la médecine. » Et l'empereur Adrien criait sans cesse en mourant que c'était la foule des médecins qui l'avait tué. Un mauvais lutteur se fit médecin : « Courage, lui dit Diogène, tu as raison ; tu vas maintenant mettre en terre ceux qui t'y ont mis autrefois. » [Diogène Laërce *Vies et doctrines*..., Livre de poche 2003, VI, 62]

25. Mais les médecins ont cette chance, selon Nicoclès, que le soleil éclaire leurs succès, et que la terre cache leurs fautes. Et de plus, ils ont une façon bien avantageuse de se servir de toutes sortes d'événements ; car ce que le sort, la nature ou quelque cause étrangère (dont le nombre est infini) produisent en nous de bon et de salutaire, c'est le privilège de la médecine de s'en attribuer le mérite. Tous les heureux succès qui arrivent au patient soumis à son régime, c'est d'elle qu'il les tient. Ce qui m'a guéri, moi, et qui en guérit mille autres qui n'ont pas appelé de médecin à leur secours, ils s'en emparent en portant cela à leur crédit. Et quand il s'agit d'accidents fâcheux, ou ils les désavouent tout à fait, et en attribuent la faute au patient, par des raisons si peu convaincantes qu'ils ne peuvent manquer d'en trouver toujours suffisamment, comme celles-ci : il a découvert son bras, il a entendu le bruit d'une voiture,

> *Le passage des voitures*
> *Au coude étroit d'une rue.*
>
> [Juvénal *Satires* III, 236]

on a entrouvert sa fenêtre, il s'est couché sur le côté gauche, une pensée pénible lui a traversé la tête... En somme, une parole, un rêve, une œillade, leur semblent une excuse suffisante pour prétendre que ce n'est pas « de leur faute ». Ou bien, si ça leur plaît, ils détournent cette aggravation à leur avantage, en utilisant ce moyen qui ne rate jamais : nous assurer, lorsque la maladie se trouve renforcée par leurs soins, qu'elle serait devenue bien pire encore sans leurs remèdes. Celui qu'ils ont fait passer d'un gros rhume à des accès de fièvre quotidiens, aurait eu, sans eux, une fièvre continuelle. Ils n'ont pas à se soucier de mal faire leur travail, puisqu'ils parviennent à tirer profit des dommages qu'ils causent. Ils ont bien raison de réclamer du malade une confiance totale : il faut vraiment que cette confiance soit sans restrictions et bien souple, pour s'appliquer à des inventions si difficiles à croire !

26. Platon avait bien raison de dire qu'il n'appartient qu'aux médecins de mentir en toute liberté, puisque notre salut dépend de la vanité et de la fausseté de leurs promesses(13). Ésope, auteur d'une rare excellence, et dont peu de gens découvrent toutes les beautés, nous dépeint joliment cette autorité tyrannique dont ils font preuve sur ces pauvres âmes affaiblies et abattues par la maladie et la crainte ; il raconte qu'un malade, interrogé par un médecin sur l'effet produit sur lui par les médicaments qu'il lui avait donnés, répondit : « J'ai beaucoup sué. — Cela est bon, dit le médecin. » Une autre fois, il lui

demanda de nouveau comment il se portait depuis lors : « J'ai ressenti un froid extrême, dit-il, et j'ai beaucoup tremblé. — Cela est bon, continua le médecin. » Et quand pour la troisième fois, il lui redemanda comment ça allait, l'autre répondit : « Je me sens enfler et devenir bouffi, comme si j'avais de l'hydropisie. — Voilà qui est bien ! dit encore le médecin. » Et quand un de ses domestiques vint ensuite s'enquérir de l'état du malade, celui-ci répondit : « En vérité, mon ami, à force d'aller bien, je me meurs. »

27. Il y avait en Égypte une loi plus juste, par laquelle le médecin prenait son patient en charge les trois premiers jours, aux risques et périls de ce dernier. Mais passés les trois jours, c'était aux risques du médecin. Quelle raison y aurait-il, en effet, qu'Esculape leur patron eût été frappé de la foudre pour avoir ramené Hippolyte à la vie,

> *Mais le grand Jupiter, s'indignant qu'un mortel(14),*
> *Des ombres des enfers revînt aux feux du jour,*
> *Lui-même, aux eaux du Styx te plongea de sa foudre,*
> *Fils de Phébus, qui fis cet art et ce remède.*
>
> [Virgile *Énéide, in Œuvres complètes, tome I* VII, 770-773]

et que ses suivants en soient absous, eux qui envoient tant d'âmes de la vie à la mort ?

28. Un médecin vantait son art auprès de Nicoclès, disant qu'il était d'une grande efficacité : « Vraiment, c'est sûr, puisqu'il peut tuer impunément tant de gens ! » Et d'ailleurs, si j'avais fait partie de leur cercle, j'eusse rendu ma science plus sacrée et plus mystérieuse. Ils avaient pourtant bien commencé, mais ils ont mal fini. C'était un bon commencement d'avoir fait des dieux et des démons les auteurs de leur science, d'avoir utilisé un langage spécial, une écriture spéciale. Même si la philosophie pense que c'est une folie de donner des conseils au profit de quelqu'un en le faisant d'une manière inintelligible : « *Comme si un médecin ordonnait à un malade de prendre un fils de la terre, marchant dans l'herbe, sa maison sur son dos, et dépourvu de sang*(15). » [Cicéron *De Divinatione* II, 64]

29. C'était une règle fondamentale dans leur art, et qui d'ailleurs est présente dans tous les arts chimériques, fallacieux, surnaturels, que la foi du patient doit envisager avec espoir et certitude l'effet de leurs opérations. Et ils respectent cette règle au point d'être persuadés que le plus ignorant et le plus fruste des médecins est plus efficace pour le patient qui a confiance en lui, que le plus expérimenté, mais qu'il ne connaît pas. Même le choix qu'ils font de leurs drogues a quelque chose de mystérieux et de divin. Le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc... Et pour nous autres « coliqueux(16) » (tant ils abusent de notre misère), des crottes de rat réduites en poudre, et autres singeries du même genre, qui font plus penser à un sortilège de magicien qu'à une science solide. Je laisse de côté le nombre impair de leurs pilules, la valeur maléfique de certains jours et de certaines fêtes dans l'année, les heures à respecter pour cueillir certaines herbes pour leurs ingrédients, cette physionomie rébarbative et cette attitude de componction dont Pline lui-même se moque.

30. Mais à ce qui était une belle entreprise, ils ont commis l'erreur, à mon avis, de ne pas ajouter le secret et la religiosité dans leurs assemblées et consultations. Aucun profane n'aurait dû y avoir accès, pas plus qu'aux cérémonies secrètes d'Esculape. Cette faute a fait que leur irrésolution, la faiblesse de leurs arguments, divinations et principes, l'âpreté de leurs débats, pleins de haine, de jalousie et de querelles de personnes — tout cela est à la vue de tous, et qu'il faut être incroyablement aveugle pour ne pas se sentir en danger quand on est entre leurs mains. Qui a jamais vu un médecin se servir du même remède que son confrère, sans y retrancher ou ajouter quelque chose ? En quoi ils se trahissent et

montrent bien qu'ils sont plus préoccupés de leur réputation, et donc de leur profit, que de l'intérêt de leur patient. Celui de leurs grands maîtres qui leur a autrefois enseigné qu'un seul médecin doit s'occuper du malade, était un sage. Car s'il ne fait rien qui vaille, on ne pourra pas en faire de grand reproche à la médecine, puisque c'est la faute d'un seul ; et à l'inverse, s'il réussit, il lui fera grand honneur. Quand ils sont nombreux, ils jettent à tous les coups le discrédit sur le métier, d'autant qu'il leur arrive plus souvent de faire le mal que le bien. Ils doivent s'accommoder du désaccord perpétuel entre les opinions des principaux maîtres et celles des auteurs anciens qui ont écrit sur cette science, désaccord qui n'est connu que par les hommes versés dans les livres, sans que le peuple soit au courant des controverses et variations de jugement qu'ils entretiennent entre eux en permanence.

31. Faut-il donner un exemple des débats qu'a connu la médecine depuis l'Antiquité ? Hiérophile place la cause originelle des maladies dans les humeurs(17) ; Erasistrate dans le sang des artères ; Asclépiade, dans les atomes invisibles qui s'écoulent de nos pores ; Alcméon, dans l'excès ou le manque de forces corporelles ; Dioclès, dans l'inégalité des éléments du corps et dans la qualité de l'air que nous respirons ; Straton, dans l'abondance, la crudité et la corruption de nos aliments ; Hippocrate, dans les « esprits »(18). L'un de leurs amis(19), qu'ils connaissent mieux que moi, s'est écrié à ce propos que la science la plus importante dont nous ayons l'usage, celle qui a la charge de nous conserver en bonne santé, c'est malheureusement la plus incertaine, la plus obscure, et celle qui est agitée par le plus de changements. Il n'y a pas grand danger si l'on se trompe sur la hauteur du Soleil ou dans une fraction de quelque calcul astronomique ; mais ici, où il y va de tout notre être, ce n'est pas sérieux de s'abandonner à la merci de tant de vents qui s'agitent les uns contre les autres.

32. Avant la guerre du Péloponnèse, on n'entendait guère parler de cette science. Hippocrate(20) la mit à l'honneur. Tout ce que celui-ci avait établi, Chrysippe le renversa. Puis ce fut Erasistrate, petit-fils d'Aristote, qui en fit autant avec ce que Chrysippe avait écrit là-dessus. Après eux vinrent les Empiriques, qui prirent une voie toute différente des Anciens dans l'utilisation de cet art. Quand la réputation de ces derniers commença à se faire vieille, Hiérophile répandit l'usage d'une autre sorte de médecine, qu'Asclépiade(21) vint combattre et anéantir à son tour. La faveur passa ensuite aux opinions de Thémison(22), puis à celles de Musa, et enfin à celles de Vexius Valens, médecin fameux par ses relations avec Messaline(23). L'empire de la médecine échut, du temps de Néron, à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui avait été tenu pour vrai jusqu'à lui. La doctrine de celui-ci fut abattue par Crinas de Marseille, qui remit à l'honneur la méthode consistant à régler toutes les opérations médicinales sur les éphémérides et les mouvements des astres, à manger, dormir et boire à l'heure qui convenait à Lune et à Mercure. Son autorité fut pourtant bientôt supplantée par celle de Charinus, médecin de cette même ville de Marseille, qui combattait non seulement la médecine ancienne, mais également l'usage public et tellement ancien des bains chauds. Il faisait se baigner les hommes dans l'eau froide, même l'hiver, et plongeait les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux.

33. Jusqu'au temps de Pline, aucun Romain n'avait encore daigné exercer la médecine : elle était faite par des étrangers et des Grecs, comme elle est exercée chez nous Français par des gens qui ne parlent qu'en latin. Car, comme le dit un très grand médecin(24), nous n'acceptons pas facilement la médecine que nous comprenons, pas plus que la drogue que nous cueillons. Si les peuples chez lesquels nous allons chercher le gaïac(25), la salsepareille(26), et le bois de squine(27), ont eux-mêmes des médecins, quelle importance peut-on penser qu'ils accordent, du fait de leur rareté, de leur étrangeté, et de leur cherté, à nos choux et à notre persil ? Car qui oserait mépriser des choses que l'on est venu chercher de si loin, avec les dangers d'un voyage aussi long et si périlleux ? Depuis les anciennes mutations dont j'ai parlé plus haut, la médecine en a connu un nombre infini d'autres jusqu'à nous, et le plus souvent radicales et

générales, comme celles qui, de notre temps, sont dues à Paracelse, Fioravanti, et Argenterius. Car ils ne changent pas seulement la formule d'un remède mais, d'après ce qu'on m'a dit, toute l'organisation d'ensemble du corps médical, accusant d'ignorance et de tricherie ceux qui en ont fait profession jusqu'à eux. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient dans tout cela !

34. Si encore nous étions assurés, quand ils se trompent, que cela ne nous nuise pas si cela ne nous profite pas, ce serait une sorte de marché plutôt raisonnable de prendre le risque d'une amélioration sans courir le danger de perdre quoi que ce soit. Ésope raconte l'histoire de celui qui avait acheté un esclave Maure, et qui, pensant que sa couleur de peau lui était venue à la suite d'un accident et des mauvais traitements de son premier maître, lui fit suivre un traitement très sévère avec des breuvages et des bains. Ce qui arriva, c'est que le Maure n'améliora pas sa couleur basanée, mais perdit entièrement sa santé.

35. Combien de fois nous arrive-t-il de voir les médecins s'attribuant les uns les autres la responsabilité de la mort de leurs patients ? Je me souviens d'une épidémie qui sévit dans les villes des environs, il y a quelques années, très dangereuse et même mortelle. Cet orage étant passé, non sans avoir emporté un nombre incalculable d'hommes, l'un des plus fameux médecins de la région publia un petit livre sur la question, dans lequel il reconnaissait, après coup, que l'une des principales causes de ce désastre résidait dans les saignées qui avaient été pratiquées. Les auteurs médicaux affirment d'ailleurs qu'il n'y a aucune médecine qui n'ait quelque aspect nuisible ; et si même celles qui nous sont utiles nous font du tort, que dire de celles qu'on nous applique absolument hors de propos ?

36. Quant à moi, et quand il ne s'agirait que de cela, je pense que pour ceux qui détestent le goût des médicaments, ce serait faire un effort dangereux et préjudiciable pour eux que d'en prendre un à un moment aussi mal venu, et tellement à contrecœur. Je crois que cela épuise bien trop le malade, précisément quand il a tant besoin de repos. En plus de cela, quand on examine les circonstances sur lesquelles ils font généralement reposer les causes de nos maladies, on voit qu'elles sont si ténues et si délicates, que j'en conclus qu'une bien petite erreur dans la prescription des remèdes peut être fort nuisible pour nous.

37. Or si l'erreur du médecin est dangereuse, voilà qui est mauvais pour nous, car il est bien difficile d'éviter qu'il n'y retombe souvent : il a besoin de trop d'éléments, considérations et circonstances pour ajuster sa démarche. Il doit connaître la complexion du malade, sa température, ses humeurs, ses tendances, ses actions, et même ses pensées, ses idées. Il faut qu'il se renseigne sur les circonstances extérieures, la nature du lieu, l'état de l'air et du temps, la position des planètes et leurs influences ; qu'il connaisse les causes de la maladie, ses signes, ses manifestations, ses jours critiques ; pour le remède, son poids, sa force, son origine, son ancienneté, sa posologie. Il faut qu'il soit capable de rapprocher tous ces éléments dans leurs justes proportions, pour en obtenir la parfaite symétrie. Et il suffit qu'il se trompe un tant soit peu, il suffit que sur tant d'éléments concernés, un seul s'écarte un peu de la bonne direction pour causer notre perte. Dieu sait comme il est difficile de connaître la plupart de ces choses-là ! Car par exemple, comment déceler le symptôme spécifique d'une maladie, puisque chacune peut en comporter un nombre infini ? Les médecins n'ont-ils pas de controverses entre eux, et de doutes, sur l'interprétation des urines ? Car autrement, d'où viendraient donc ces disputes continuelles sur la détermination de la maladie ? Comment pourrions-nous excuser cette faute qu'ils commettent si souvent, de « prendre une martre pour un renard » ?

38. Dans les maladies que j'ai eues, pour peu qu'il y ait eu quelque difficulté, je n'en ai jamais trouvé trois qui fussent d'accord entre eux. Et je note plus volontiers les exemples qui me touchent de près. Mais

dernièrement, à Paris, un gentilhomme fut opéré pour des calculs sur la prescription des médecins, et on ne lui trouva pas plus de pierre dans la vessie que sur la main. Et à Paris encore, un évêque, avec qui j'étais très ami, avait été instamment sollicité de se faire opérer par la plupart des médecins qu'il avait appelés en consultation ; j'avais moi-même contribué, sur la foi d'autrui, à l'en persuader. Quand il fut décédé, et qu'on l'ouvrit, on trouva qu'il n'avait que les reins malades. C'est en cela que la chirurgie me semble beaucoup plus sûre que la médecine : elle voit et peut toucher du doigt ce sur quoi elle intervient ; la devinette et la conjecture y tiennent moins de place. Les médecins, eux, n'ont pas de *speculum*(28) qui leur permette de voir notre cerveau, nos poumons, notre foie.

39. Les promesses que nous fait la médecine sont d'ailleurs peu crédibles. Car elle doit faire face à diverses affections opposées qui nous assaillent souvent ensemble et ont entre elles une relation presque nécessaire, comme par exemple la chaleur du foie et la froideur de l'estomac. Les médecins nous font croire que dans les ingrédients de leurs compositions, celui-ci réchauffera l'estomac et celui-là rafraîchira le foie ; l'un est chargé d'aller droit aux reins, voire jusqu'à la vessie, sans étendre plus loin son influence, en conservant sa vertu et sa force sur ce long chemin plein de détours jusqu'au lieu qui lui est assigné de par sa qualité occulte ; un autre asséchera le cerveau, et un autre encore humidifiera le poumon. Dans tout cet amas dont ils ont fait une mixture buvable, n'y a-t-il pas quelque illusion à espérer que ces vertus vont ensuite se séparer, se diviser, et se répartir pour aller exercer des charges si diverses ? Je craindrais infiniment qu'elles ne perdent ou échangent leurs étiquettes, et ne confondent leurs destinations. Et qui pourrait imaginer que dans cette confusion liquide, ces facultés ne se corrompent, ne se confondent, ne s'altèrent l'une l'autre ? Sans parler du fait que l'exécution de l'ordonnance dépend encore d'un autre officiant, à la bonne foi et à la merci duquel nous abandonnons encore une fois notre vie !

40. Nous avons des fabricants de pourpoints et de chausses pour nous vêtir, et par qui nous sommes d'autant mieux servis que chacun ne s'occupe que de sa tâche propre, et a un savoir plus restreint et mieux délimité que n'en a un tailleur qui doit connaître tout à la fois. De la même façon, pour se nourrir avec plus de commodité, les grands personnages utilisent les offices distincts de rôtisseur et de maître des potages, parce qu'un cuisinier, dont la tâche est plus générale, ne peut aussi parfaitement s'acquitter de tout. Et de même encore, pour se soigner, les Égyptiens avaient raison de rejeter le métier de médecin généraliste et de diviser cette profession en attribuant à chaque maladie et à chaque partie du corps son spécialiste, parce que cette partie était ainsi bien plus spécifiquement et moins confusément traitée, du fait qu'on s'occupait d'elle en particulier. Chez nous, les médecins ne se rendent pas compte du fait que celui qui s'occupe de tout ne s'occupe de rien, et que la gestion globale de ce microcosme leur est impossible. En n'osant pas arrêter le cours d'une dysenterie pour lui éviter une fièvre, les médecins m'ont tué un ami(29), qui valait mieux qu'eux, tous autant qu'ils sont. Ils mettent en balance leurs pronostics avec les maux présents, et pour ne pas guérir le cerveau au préjudice de l'estomac, font mal à l'estomac et du tort au cerveau avec leurs drogues qui excitent et perturbent.

41. Les variations et la faiblesse des arguments de cet art sont plus visibles que dans aucun autre. Les produits dilatateurs(30) sont utiles à un homme atteint de la gravelle(31), car en ouvrant et dilatant les passages, ils facilitent l'acheminement de cette matière gluante dont se forment les « sables » et la « pierre »(32), et conduisent vers le bas ce qui commence à durcir et s'amasser dans les reins. Mais ils sont également dangereux, pour un homme atteint de la gravelle, car en ouvrant et en dilatant les passages, ils facilitent l'acheminement de la matière propre à former la « pierre » vers les reins ; ceux-ci s'en emparent volontiers à cause de leur propension naturelle à le faire, et on ne pourra empêcher qu'ils en retiennent la majeure partie. Et de plus, si par hasard il s'y trouve quelque corps un peu plus gros qu'il ne

faut pour franchir tous ces passages resserrés avant de pouvoir être expulsé au dehors, alors, mis en mouvement par l'action des dilatateurs, et poussé dans ces étroits canaux, il risque de les boucher, et conduira à une mort certaine et très douloureuse.

42. Les médecins sont aussi sûrs d'eux dans les conseils qu'ils nous donnent à propos de notre régime de vie. Il est bon de souvent « tomber de l'eau »(33), car nous constatons par expérience qu'en la laissant croupir, nous lui donnons l'occasion de se décharger de ses déchets et de sa lie, qui serviront de matériau pour la formation du « calcul » dans la vessie. Et il est bon de ne pas souvent « tomber de l'eau », car les déchets lourds qu'elle entraîne avec elle ne seront pas évacués sans un violent courant, comme on le voit pour un torrent, qui coule avec force et balaie bien plus nettement l'endroit où il passe que ne le fait le courant d'un ruisseau lent et faible. De la même façon, il faudrait avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages et achemine le « sable » et la « pierre ». Mais cela est mauvais aussi, car cela échauffe les reins, les fatigue et les affaiblit.

43. Il est bon de se baigner(34) dans des eaux chaudes, parce que cela relâche et amollit les endroits où croupissent le « sable » et la « pierre ». Mais cela est mauvais aussi, parce que cette application de chaleur externe aide les reins à cuire, durcir et pétrifier la matière qui s'y trouve. À ceux qui « prennent les bains », il est plus salubre de manger peu le soir, pour que les eaux qu'ils vont boire le lendemain matin soient plus efficaces, en traversant un estomac vide et non obstrué. Mais à l'inverse, il est meilleur de peu manger à midi, pour ne pas gêner l'action de l'eau, qui n'est pas encore achevée, pour ne pas charger si vite l'estomac après ce travail d'absorption, et pour laisser à la nuit le soin de digérer, parce que cela s'y fait mieux que durant le jour, où le corps et l'esprit sont en perpétuel mouvement, en perpétuelle action.

44. Voilà comment les médecins font les charlatans et tiennent des propos dans lesquels ils racontent n'importe quoi à nos dépens. Ils sont incapables de me fournir une assertion à laquelle je n'en puisse opposer une contraire, et avec la même force. Qu'on cesse donc de crier après ceux qui, dans cette confusion, se laissent tranquillement conduire par leur goût et selon le dessein de la Nature, s'en remettant au sort commun.

45. J'ai vu, à l'occasion de mes voyages, presque tous les bains les plus fameux de la Chrétienté, et depuis quelques années, j'ai commencé à les utiliser. Car en général, je pense que l'usage des bains est salubre, et je crois que nous courons le risque de troubles de santé sévères pour avoir perdu cette habitude, si largement observée dans les temps anciens chez presque tous les peuples et de nombreux encore aujourd'hui, de se laver le corps tous les jours. Et je ne peux pas imaginer que notre état ne se ressente sérieusement de laisser ainsi nos membres couverts d'une croûte et nos pores bouchés par la crasse. Par ailleurs, en ce qui concerne l'eau que l'on boit dans les « bains », par chance elle n'est pas contraire à mon goût, mais de plus elle est naturelle et simple, donc n'est pas dangereuse, même si elle est peu efficace. J'en veux pour preuve cette quantité de gens de toutes sortes et de toutes constitutions qui s'y rassemblent. Je n'y ai encore décelé aucun effet extraordinaire ou miraculeux ; au contraire, en me renseignant un peu plus en détails qu'on ne le fait d'habitude, j'ai trouvé mal fondés et faux tous les bruits répandus dans ces endroits-là à propos d'effets de ce genre ; mais cependant on y croit : car les gens se laissent aisément berner en entendant ce qu'ils désirent entendre.

46. Et cependant, il est vrai que je n'ai guère vu de personnes dont l'état ait empiré du fait de ces eaux, et on ne peut sans être malhonnête leur dénier certains effets, comme d'ouvrir l'appétit, de faciliter la digestion, de redonner de la vivacité — si on ne vient pas là dans un trop grand état de faiblesse, ce que

je déconseille de faire. Elles ne peuvent relever une santé complètement ruinée, mais elles peuvent renforcer une prédisposition légère ou s'opposer à la menace de quelque dégradation. Celui qui n'y vient pas avec assez d'allégresse pour pouvoir jouir du plaisir de la compagnie qu'on y trouve, des promenades et exercices physiques à quoi nous convie la beauté des lieux où sont généralement situés ces établissements, celui-là perd sans doute la partie la meilleure et la plus sûre de leur effet. C'est pourquoi j'ai choisi jusqu'à présent de m'arrêter prendre les eaux dans les endroits où le site était le plus agréable, où l'on trouve les meilleures conditions de logement, de nourriture et de compagnie, comme c'est le cas en France pour les bains de Bagnères(35), et à la frontière de l'Allemagne et de la Lorraine, ceux de Plombières(36); en Suisse, pour ceux de Baden; en Toscane, pour ceux de Lucques, et notamment ceux de « della Villa », où j'ai fait des séjours le plus souvent, et à divers moments de l'année(37).

47. Chaque nation a des idées particulières concernant l'usage des « eaux », les règlements et les façons de les utiliser sont très divers, mais d'après mon expérience, leur effet est à peu près le même. En Allemagne, on ne conçoit pas de les boire. Pour toutes les maladies, ils se baignent, et sont là à grenouiller dans l'eau, presque toute la journée. En Italie, s'ils en boivent pendant neuf jours, ils s'y baignent au moins trente ; et ils y ajoutent couramment d'autres drogues pour renforcer son action. Ici, on vous ordonne de vous promener pour la digérer ; là on vous tient au lit dans lequel on vous l'a fait prendre, jusqu'à ce que vous l'ayez évacuée, en vous réchauffant constamment le ventre et les pieds. Les Allemands ont ceci de particulier qu'ils se font généralement tous poser des ventouses scarifiées dans leur bain. Les Italiens, de leur côté, ont leurs « douches », qui sont des sortes de gouttières amenant l'eau chaude transportée dans des tuyaux ; ils s'en aspergent ainsi la tête ou le ventre, ou toute autre partie du corps qui est à traiter, une heure le matin, et autant après le repas, pendant un mois.

48. Il y a une infinité d'autres différences dans les habitudes, selon les contrées, ou, pour mieux dire, il n'y a presque aucune ressemblance entre les unes et les autres. Voilà comment, cette partie de la médecine, la seule à laquelle je me suis laissé aller, bien qu'elle soit la moins artificielle, a elle aussi sa part de la confusion et de l'incertitude que l'on voit partout ailleurs dans cet art.

49. Les poètes disent tout ce qu'ils veulent, avec plus de recherche et de grâce, comme en témoignent ces deux épigrammes :

> *Alcon, hier, a touché la statue de Jupiter ;*
> *Et le dieu, pourtant de marbre, subit la vertu médicale :*
> *Voici qu'aujourd'hui, tout dieu qu'il est,*
> *On le tire de son temple et l'enterre.*
>
> [Ausone *Oeuvres complètes Épigrammes* LXXIV]

et l'autre :

> *Andragoras s'est baigné et a soupé joyeusement avec nous ;*
> *Et ce matin le voilà mort. Veux-tu savoir, Faustin,*
> *Quelle est la cause d'une mort si soudaine ?*
> *Il avait vu en songe le médecin Hermocrate.*
>
> [Martial *Épigrammes* VI, 53]

Et là-dessus, je raconterai deux histoires.

50. Le baron de Caupène en Chalosse(38) et moi, avons en commun le droit de patronage(39) d'un bénéfice de grande étendue, au pied des montagnes, et qui se nomme Lahontan. Il en était des habitants de cet endroit, à ce qu'on dit, comme de ceux de la vallée d'Angrougne : ils avaient une vie à part, dans leurs

façons d'être, leurs vêtements et leurs mœurs. Ils étaient régis par des règles et des coutumes particulières, héritées de père en fils, auxquelles ils se conformaient sans y être contraints le moins du monde, mus par le seul respect dû à l'usage. Ce petit état s'était maintenu depuis la plus haute antiquité dans une situation si heureuse qu'aucun juge voisin n'avait eu à s'inquiéter de leurs affaires, aucun avocat n'avait jamais été sollicité pour donner son avis ni aucun étranger appelé pour éteindre leurs querelles. Et on n'avait jamais vu aucun habitant de ce pays contraint à demander l'aumône. Ils évitaient les mariages et la fréquentation avec le reste du monde pour ne pas altérer la pureté de leur société jusqu'au jour où, comme ils le racontent, du temps de leurs pères, l'un d'entre eux, aiguillonné par une noble ambition, eut l'idée, pour donner du lustre et de la réputation à son nom, s'avisa de faire appeler l'un de ses enfants « Maître Jean » ou « Maître Pierre », et l'ayant fait apprendre à écrire en quelque ville voisine, en fit un beau notaire de village. Devenu grand, celui-ci commença à dédaigner leurs anciennes coutumes et à leur mettre en tête les façons de faire de nos régions. Au premier de ses compagnons à qui on écorna une chèvre, il conseilla d'en demander réparation auprès des juges royaux des environs ; puis il fit de même avec un autre — et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût tout abâtardi.

51. À la suite de cette corruption de leurs mœurs, on raconte qu'il s'en produisit très vite une autre, de plus grave conséquence, du fait d'un médecin à qui il prit l'envie d'épouser une de leurs filles, et de s'installer parmi eux. Il commença par leur apprendre le nom des fièvres, des rhumes et des abcès, l'endroit où se trouvent le cœur et les intestins, toutes choses jusqu'alors très éloignées de leurs connaissances. Au lieu de l'ail avec lequel ils avaient appris à combattre toutes sortes de maux, aussi graves et extrêmes qu'ils fussent, il les habitua à prendre, pour une toux ou un rhume, des mixtures étrangères, et commença à faire commerce, non seulement de leur santé, mais aussi de leur mort. Ils prétendent que depuis ce temps-là ils se sont aperçus que le soir qui tombe leur appesantit la tête, que boire quand on a chaud est malsain, et que les vents d'automne sont plus mauvais que ceux du printemps. Et depuis l'usage de cette médecine, les voilà accablés d'une légion de maladies inhabituelles, ils constatent une dégradation générale de leur ancienne vigueur et voient que leurs vies sont raccourcies de moitié. Voilà la première de mes histoires.

52. Et voici la seconde. Avant d'être malade de la gravelle, j'avais entendu plusieurs personnes faire grand cas du sang de bouc comme d'une manne céleste envoyée ces derniers siècles pour le soutien et la conservation de la vie humaine, et comme des gens intelligents en parlaient comme d'un remède étonnant et d'une action infaillible, moi qui ai toujours pensé être en butte à tous les accidents qui peuvent survenir à quiconque, je pris plaisir, étant en bonne santé, à me munir de ce miracle, et donnai chez moi l'ordre d'élever un bouc selon la méthode prescrite : car il faut que ce soit aux mois les plus chauds de l'été qu'on le mette à part, et qu'on ne lui donne à manger que des herbes dilatatrices(40) et à boire que du vin blanc. Il se trouva que j'arrivai chez moi le jour qu'il devait être tué, et l'on vint me dire que mon cuisinier trouvait dans la panse deux ou trois grosses boules qui s'entrechoquaient au milieu de sa nourriture. J'eus la curiosité de me faire apporter toute cette tripaille, et fis ouvrir cette grosse et large peau : il en sortit trois gros corps, légers comme des éponges, et qu'on aurait dit creux, mais au demeurant durs et fermes sur le dessus, bigarrés de plusieurs couleurs ternes. L'un était d'une rondeur parfaite, de la taille d'une petite boule(41), les deux autres un peu moins grosses, de forme moins parfaite, comme si elles n'étaient pas achevées. M'étant enquis de cela auprès de ceux qui ont l'habitude d'ouvrir ces animaux, j'ai appris que c'est là une chose rare et inhabituelle.

53. Il est vraisemblable que ces pierres-là sont cousines des nôtres ; et s'il en est ainsi, il est bien vain, pour les « malades de la pierre » d'espérer obtenir leur guérison du sang d'une bête elle-même sur le point de mourir du même mal ! Car plutôt que de dire que le sang n'est pas affecté par ce contact, et que

sa qualité habituelle ne s'en trouve pas altérée, il y a tout lieu de penser que rien ne s'engendre dans un corps que par la communication entre toutes les parties et leur action commune : l'ensemble agit tout entier, même si tel ou tel élément contribue plus qu'un autre au résultat, du fait de la diversité des actions en cours. Ainsi il est très vraisemblable que dans toutes les parties de ce bouc il y avait quelque « vertu pétrifiante(42) ». Ce n'est pas tant pour moi et par crainte de l'avenir que j'étais curieux de faire cette expérience ; c'était plutôt pour faire comme les femmes qui, chez moi comme dans beaucoup d'autres maisons, amassent un tas de petits remèdes pour en secourir les gens du peuple : elles utilisent la même recette pour cinquante maladies différentes et se vantent d'obtenir de bons résultats — bien qu'elles ne les emploient pas pour elles-mêmes.

54. Au demeurant, j'honore les médecins, non pas selon le précepte de *l'Ecclésiastique*(43), parce que c'est nécessaire — car à ce passage on en oppose un autre du prophète, qui reproche au roi Asa d'avoir eu recours à un médecin — mais par affection pour eux, ayant trouvé parmi eux beaucoup d'hommes estimables et dignes d'être aimés. Ce n'est pas à eux que j'en veux, mais à leur « art », et je ne les blâme guère de profiter de notre sottise, puisque la plupart des gens en font autant. Bien des métiers, moins honorables ou au contraire plus nobles que le leur, n'ont d'autre fondement et ne trouvent d'autre appui que dans la sottise populaire. Je les fais venir à mon chevet quand je suis malade, s'ils se trouvent justement dans les environs ; je demande à m'entretenir avec eux, et je les paie comme les autres. Je leur permets de m'ordonner de me couvrir chaudement, si c'est ce que je préfère ; ils peuvent choisir entre les poireaux et les laitues pour que mon bouillon soit fait comme il leur plaît, et m'ordonner le vin blanc ou clairet : et ainsi de suite, pour toutes les choses qui sont indifférentes à mon appétit et à mes habitudes.

55. J'entends bien que pour eux, cela n'est rien du tout, car l'amertume et la bizarrerie sont des particularités appartenant à l'essence propre du remède. Lycurgue prescrivait du vin aux Spartiates malades. Pourquoi ? Parce que, étant en bonne santé, ils le détestaient. Exactement de la même façon qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert comme médicament très efficace contre ses fièvres, parce qu'il en déteste absolument le goût quand il est dans son état naturel.

56. Combien en voyons-nous, parmi les médecins, qui sont comme moi, qui dédaignent la médecine pour leur propre usage, et adoptent une façon de vivre libre, tout à fait contraire à celle qu'ils ordonnent aux autres ? N'est-ce pas là abuser de notre naïveté ? Car ils n'attachent pas moins d'importance que nous à leur vie et à leur santé, et ils mettraient leurs actes en accord avec leur science s'ils n'en connaissaient la fausseté.

57. C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'incapacité à supporter la maladie, un besoin terrible et irrépressible de la guérison qui nous rend ainsi aveugles : c'est pure lâcheté que d'être aussi faibles et influençables. La plupart des gens, pourtant, ne croient guère à la médecine, même s'ils la laissent faire et la supportent : je les entends s'en plaindre et en parler — comme nous. Mais il leur faut s'y résoudre à la fin : « Comment faire autrement ? » Comme si refuser de souffrir était en soi un meilleur remède que la souffrance. Est-il quelqu'un, parmi ceux qui se sont laissés aller à cette misérable sujétion, qui ne se livre pas aussi à toute sorte d'imposture ? qui ne se mette pas à la merci de quiconque est assez hardi pour lui promettre la guérison ?

58. Les Babyloniens transportaient leurs malades sur la place publique(44) : le médecin, c'était le peuple. Chacun des passants devait, par humanité et politesse, s'enquérir de leur état et leur donner quelque avis salutaire tiré de leur propre expérience. Nous ne faisons guère autrement : il n'est pas une seule bonne femme(45) dont nous n'utilisions ce qu'elle marmonne dans ses formules magiques. Et si je

devais accepter quelque médecine, j'accepterais spontanément plutôt celle-ci, car elle offre au moins cet avantage qu'on n'en a rien à craindre.

59. Homère et Platon disaient des Égyptiens qu'ils étaient tous médecins. Cela peut se dire de tous les peuples, car il n'est personne qui ne se vante de connaître quelque remède, et qui ne soit prêt à l'essayer sur son voisin, à ses risques et périls s'il veut bien le croire. Je me trouvais l'autre jour dans un groupe de gens où quelqu'un qui souffrait comme moi, annonça la nouvelle d'une sorte de pilule faite d'une centaine d'ingrédients au moins, bien comptés. Ce fut une grande joie et un extrême réconfort ; quel rocher pourrait en effet résister au tir d'une telle batterie. J'ai pourtant appris, de ceux qui l'ont essayée, que la moindre petite « pierre » n'en fut même pas ébranlée.

60. Je ne puis quitter ce papier sans dire encore un mot sur le fait qu'ils nous présentent, comme une preuve de l'efficacité de leurs drogues, cette expérience qu'ils ont faite. La plupart, et même je crois bien plus des deux tiers des vertus médicinales relèvent de la « quinte essence(46) », ou propriété occulte des plantes ; et nous ne pouvons en avoir connaissance que par l'expérience, car cette « quinte essence » n'est pas autre chose qu'une qualité dont notre raison ne peut nous permettre de trouver la cause. Et parmi leurs preuves, je suis content d'accepter celles qu'ils prétendent avoir obtenu par l'inspiration de quelque divinité (car s'agissant de miracles, très peu pour moi), ou bien encore les preuves tirées des choses qui, pour d'autres raisons, font partie de celles que nous utilisons couramment. C'est le cas de la laine, que nous avons l'habitude d'utiliser pour nos vêtements, et en laquelle on a trouvé incidemment quelque occulte propriété desséchante capable de guérir les engelures du talon ; ou encore du raifort que nous mangeons, et dans lequel on a trouvé des vertus laxatives.

61. Galien raconte qu'il advint à un lépreux de guérir grâce au vin qu'il avait bu, parce qu'une vipère s'était introduite par hasard dans le récipient. Cet exemple nous montre par quel intermédiaire et de quelle façon les choses se sont produites : il en est de même pour les conclusions auxquelles les médecins disent avoir été amenés par l'exemple de certains animaux. Mais dans la plupart des autres cas, quand ils disent avoir été conduits par la chance, et n'avoir eu d'autre guide que le hasard, je trouve peu crédible la façon dont s'est déroulée la découverte.

62. J'imagine l'homme regardant autour de lui le nombre infini des choses, des plantes, des animaux, des métaux. Je ne sais par où lui faire commencer son observation. Et si sa première idée le fait se jeter sur la corne d'un élan, à laquelle s'attache une croyance bien commode et peu sûre, il n'en sera pas plus avancé pour la suite : tant de maladies et tant de circonstances se présentent à lui ! Avant qu'il soit parvenu à la certitude que devrait lui apporter l'expérience, l'esprit humain y perd son latin. Et avant qu'il ait trouvé parmi cette infinité de choses ce qu'est cette corne ; que parmi cette infinité de maladies, lui correspond l'épilepsie ; parmi tant de tempéraments, la mélancolie ; parmi tant de saisons, l'hiver ; parmi tant de nations, les Français ; parmi tant d'âges, la vieillesse ; parmi tant de mouvements célestes, la conjonction de Vénus et de Saturne ; parmi tant de parties du corps, le doigt... Et en tout cela n'être guidé par aucun raisonnement ni aucune conjecture, aucun exemple, aucune inspiration divine, mais seulement le hasard ! Il faudrait que ce fût par un hasard relevant tout à fait de l'art, réglé et méthodique. Et puis encore : la guérison obtenue, comment savoir si ce mal n'était arrivé de lui-même à sa fin, ou qu'il se fût agi d'un effet du hasard ? ou de l'action de toute autre chose, comme ce qu'il a mangé, bu, ou touché ce jour-là ? ou le résultat des prières de sa grand-mère ? Et en outre, quand cette preuve aurait été parfaitement établie, combien de fois a-t-elle été réitérée, et cette longue enfilade de hasards heureux et de rencontres favorables, combien de fois a-t-elle été reparcourue, pour qu'on puisse en déduire une règle ?

63. Et celle-ci une fois établie — par qui l'aura-t-elle été ? Parmi tant de millions, il n'y a peut-être que trois hommes qui prennent la peine d'enregistrer leurs expériences. Le sort aura-t-il rencontré à point nommé l'un de ceux-là ? Et que se passera-t-il si un autre, si cent autres ont fait des expériences contraires ? Peut-être y verrions-nous un peu plus clair si tous les jugements et raisonnements des hommes nous étaient connus. Mais que trois témoins et trois docteurs représentent le genre humain, ce n'est pas là quelque chose de raisonnable ; il faudrait que la nature humaine les eût choisis, élus, et qu'ils fussent déclarés comme étant nos représentants(47) par une procuration formelle.

À MADAME DE DURAS(48).

64. Madame, c'est là que j'en étais de mes « Essais » quand vous êtes venue me voir dernièrement. Comme il se pourrait que ces inepties tombent un jour entre vos mains, je veux aussi qu'elles témoignent de ce que leur auteur se sent très honoré de la faveur que vous leur accorderez. Vous y reconnaîtrez l'attitude et le comportement que vous lui connaissez dans sa conversation. Même si j'avais pu prendre une autre apparence que celle qui est la mienne d'ordinaire, une autre allure plus honorable et meilleure, je ne l'aurais pas fait : c'est que je n'attends rien d'autre de ces écrits que de me rappeler à votre souvenir tel que je suis naturellement. Ces façons d'être et ces dispositions d'esprit que vous avez connues et accueillies, Madame, avec bien plus de considération et de courtoisie qu'elles ne méritent, ce sont celles-là mêmes que je veux loger, sans altération ni changement, en quelque chose de solide, qui puisse durer quelques années ou quelques jours après moi, et où vous les retrouverez quand il vous plaira de vous en rafraîchir la mémoire, sans avoir à vous donner la peine de vous en souvenir — car elles ne le méritent pas. Mon désir est de vous voir maintenir votre amitié en ma faveur, grâce aux mêmes qualités que celles qui l'ont fait naître.

65. Je ne désire nullement qu'on m'aime et m'estime mieux mort que vivant. L'attitude de Tibère est ridicule, et pourtant courante : il avait plus le souci d'étendre sa renommée dans l'avenir qu'il n'en avait de se rendre estimable et agréable aux hommes de son temps. Si j'étais de ceux à qui le monde pût devoir des louanges, je l'en tiendrai quitte pour la moitié seulement pourvu qu'il me les payât d'avance : qu'elles se pressent et s'amoncellent autour de moi, plus épaisses que longues, plus pleines que durables. Et qu'elles s'évanouissent pour de bon quand j'en perdrai la conscience et que leur doux son n'atteindra plus mes oreilles.

66. Ce serait une idée bien sotte, alors que je suis sur le point d'abandonner la société des hommes, d'aller maintenant me montrer à eux sous prétexte de quelque nouveau mérite. Je ne tiens pas le compte des biens que je n'ai pu employer dans ma vie. Quel que je sois, je veux l'être ailleurs que sur le papier. Mon art et mon savoir-faire ont été employés à me mettre en valeur. Mes études, à apprendre à agir et non à écrire. J'ai mis tous mes efforts à donner forme à ma vie : voilà mon métier et mon ouvrage. Je suis moins un faiseur de livres que de toute autre chose. J'ai voulu avoir quelques capacités pour servir mes besoins présents et essentiels, non pour les mettre en dépôt ni en faire une réserve pour mes héritiers.

67. Que celui qui a quelque valeur le fasse connaître par sa façon d'être, et en ses propos ordinaires, à sa façon de traiter l'amour ou les querelles, au jeu, au lit, à la table, dans la conduite de ses affaires, en s'occupant de sa maison. Ceux que je vois faire de bons livres étant mal vêtus se seraient plutôt occupés d'abord de leur mise, s'ils m'avaient écouté. Demandez à un Spartiate s'il aime mieux être bon rhétoricien que bon soldat ! Moi-même, j'aimerais mieux être bon cuisinier, si je n'avais personne pour s'occuper de cela.

68. Mon Dieu ! Madame, comme je détesterais avoir la réputation d'être quelqu'un d'habile dans ce que

j'écris et un homme de rien, un sot, par ailleurs ! J'aime encore mieux être un sot ici et là, plutôt que d'avoir si mal choisi l'endroit où employer ma valeur. C'est pourquoi il s'en faut de beaucoup que je cherche à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, et ce sera déjà bien si je n'y perds pas un peu de ce que j'avais acquis. Car au-delà de ce que ce portrait mort et muet cache de mon être véritable, il ne se rapporte pas non plus à mon meilleur moment, mais à celui où j'ai bien perdu de la vigueur et de l'entrain que j'avais à mes débuts, à celui où je tire sur le flétri et sur le rance. Je suis au fond du tonneau, qui sent la fin et la lie.

69. Au demeurant, Madame, je n'aurais pas osé agiter si hardiment les mystères de la médecine, étant donnée la confiance que vous et tant d'autres lui accordez, si je n'y avais été amené, et par ses auteurs eux-mêmes(49). Je crois bien qu'il n'y en a que deux chez les Latins : Pline l'Ancien et Celse(50). Si vous les lisez un jour, vous verrez qu'ils s'adressent bien plus brutalement à leur art que je ne le fais : je ne fais que le pincer, ils l'égorgent. Pline se moque, entre autres choses, du beau moyen qu'ils ont trouvé pour se défiler, quand ils sont « au bout du rouleau »(51) : ils renvoient les malades qu'ils ont secoués et tourmentés pour rien avec leurs drogues et leurs régimes, les uns demander du secours aux vœux et aux miracles, les autres aux eaux thermales. (Ne vous inquiétez pas, Madame, il ne parle pas de celles d'ici, sous la protection de votre maison, et qui sont toutes Gramontoises(52).) Ils ont encore une troisième façon de nous éloigner d'eux, et de se décharger des reproches que nous pouvons leur faire du peu d'amélioration de nos maux, sur lesquels ils ont pourtant régné si longtemps qu'il ne leur reste plus aucun moyen de nous leurrer : c'est de nous envoyer chercher le bon air dans quelque autre contrée. Mais j'en ai assez dit, Madame : vous me donnerez certainement la permission de reprendre le fil de mon propos, dont je m'étais détourné pour m'entretenir avec vous.

70. C'est Périclès, il me semble, qui a répondu, comme on lui demandait comment il se portait : « Vous pouvez en juger par ça... », en montrant les amulettes qu'il portait au cou et au bras. Il voulait dire par là qu'il était bien malade, puisqu'il en était arrivé à avoir recours à des choses aussi vaines, et à s'être laissé affubler de cette façon. Je ne dis pas que je ne puisse être amené un jour à cette idée ridicule de soumettre ma vie et ma santé à la merci et aux ordres des médecins : il se pourrait que je tombe dans cette sottise, je ne puis répondre de ma fermeté future. Mais même alors, si quelqu'un me demande comment je me porte, je pourrai lui dire, comme Périclès : « Vous pouvez en juger par ça... » en montrant ma main chargée de six dragmes(53) d'opiate(54). Ce sera le signe tout à fait évident d'une maladie violente, puisqu'on y verra que mon jugement est complètement détraqué. Si la frayeur et l'incapacité de supporter le mal obtiennent cela de moi, on pourra facilement en conclure que mon âme est en proie à une fièvre vraiment terrible.

71. J'ai pris la peine de plaider cette cause, dans laquelle je ne suis pas très compétent, pour appuyer et conforter un peu ma tendance naturelle à me défier des drogues et des pratiques de notre médecine, tendance qui me vient de mes ancêtres. Et je l'ai fait pour que ce ne soit pas seulement une inclination stupide et incontrôlée, mais qu'elle ait un peu plus de tenue. Afin aussi que ceux qui me voient si ferme contre les exhortations et menaces que l'on me fait quand mes maladies me prennent, ne pensent pas qu'il s'agisse là d'une simple obstination ; ou qu'il n'y ait pas quelqu'un d'assez mauvais pour penser qu'il s'agisse d'un quelconque souci de gloriole. Ce serait vraiment un désir bien placé que de vouloir tirer honneur d'une attitude que j'ai en commun avec mon jardinier et mon muletier ! Certes, je n'ai pas le cœur assez enflé ni si plein de vent pour échanger un plaisir aussi solide, aussi charnu et substantiel que la santé contre un plaisir imaginaire, immatériel et creux. La gloire, même celle des quatre fils Aymon, est trop cher payée pour un homme comme moi, si elle lui coûte seulement trois sous de « coliques ». La santé, de par Dieu !

72. Ceux qui aiment notre médecine peuvent aussi avoir là-dessus des points de vue qui soient valables, grands et solides. Je ne hais pas les opinions contraires aux miennes. Cela ne m'effraie pas du tout de voir de la discordance entre mes jugements et ceux d'autrui, et je ne me coupe pas pour autant de la société des hommes qui ont un autre point de vue et sont d'un autre parti que le mien. Au contraire (comme la diversité est la méthode la plus générale que la Nature ait suivie, et surtout en ce qui concerne les esprits, plus que pour les corps, car les esprits sont faits d'une substance plus souple et plus susceptible d'avoir des formes variées), je trouve qu'il est bien plus rare de voir s'accorder des caractères et des desseins. Et il n'y eut jamais au monde deux opinions semblables, pas plus que deux cheveux, ou deux grains. Leur façon d'être la plus générale, c'est la diversité.

NOTES

1. Aujourd'hui on parle de « coliques néphrétiques », que Montaigne désigne ailleurs par « maladie de la pierre » (calculs rénaux).

2. Montaigne écrit « dans le sein » ; A. Lanly conserve le mot, de même que D. M. Frame qui écrit « in the breast ». C'est à mon avis une erreur. En 1685-86, Charles Cotton traduisait plus justement : « in the sound and living part ».

3. Cette phrase a disparu dans le texte de 1595.

4. Vers qui nous sont parvenus grâce à Sénèque (*Épîtres* CI). Mécène était le ministre de l'empereur Auguste connu pour aider les artistes et notamment les poètes.

5. « irrémédiable » est le mot employé par Montaigne ; mais nous ne le comprenons plus aujourd'hui dans ce sens premier de « sans remède ».

6. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » figurait ici un long passage, contenant des vers en italien de l'« Orlando Furioso » de l'Arioste. Ce texte a été barré et remplacé à la main par la version reprise dans l'édition de 1595 et dont je donne la traduction. Les curieux peuvent voir la page de l'« exemplaire de Bordeaux » à l'adresse : http ://artfl.uchicago.edu/images/montaigne/0336v.jpg (le passage en question est en bas de l'image).

7. La fin de cette phrase ne figure que dans l'édition de 1595. Cette « précision » va dans le sens de l'authenticité de cette édition posthume : pourquoi Marie de Gournay aurait-elle ajouté cela ? Je conserve « brailler », aujourd'hui un peu « populaire ».

8. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on trouve ici une phrase barrée : « Je devise, je ris, j'estudie, sans esmotion & alteration ».

9. Cette histoire est prise dans Plutarque, *Pourquoy la justice divine differe...*,éd. Amyot XIX. La précédente dans Pline, *Histoire Naturelle* VII, 12.

10. L'évocation de sa mère est rarissime dans les « Essais » : deux occurrences seulement...

11. Dans le *Timée* Montaigne l'a lu, on le sait, dans la traduction de Marcile Ficin.

12. Le mot de Montaigne est « bihore ». P. Villey indique en note qu'il s'agit du « cri que pousse le charretier pour faire avancer ses chevaux ». C'est aussi ce que pense D.M. Frame , qui traduit par le mot « Giddap », variante de « Giddy up » (Get up). Mais A. Lanly, de son côté (II, p. 423, note 71) y voit une déformation du mot anglais « before » (?). J'ai préféré le mot courant en français\index{français pour faire avancer un cheval.

13. Platon, *République* III. P. Villey donne la citation extraite de la traduction latine de M. Ficin : « Mendacium hominibus... pro medicameno est utile, quare publicis medicis concedendum » (« le mensonge doit être accordé aux médecins\index{médecins publics, parce qu'il est utile aux hommes comme médicament »).

14. Le texte de Montaigne est fautif : le premier mot de la citation latine est est « Tum », et non « Nam ». Je reprends ici la traduction de l'édition citée.

15. Il s'agit de l'escargot... Il fallait ici traduire mot à mot Cicéron, je pense.

16. Rappelons que le terme de « coliques » désignait alors ce que nous appelons aujourd'hui « coliques néphrétiques ».

17. L'Antiquité en effet considérait qu'il y avait dans l'hommequatre humeurs fondamentales : le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile (bile noire, mélancolie).

18. Corps légers et subtils que l'on considérait comme les principes de la vie.

19. Pline l'Ancien.

20. Si Hippocrate n'est pas véritablement le créateur de la médecine\index{médecine, il est celui qui a véritablement embrassé le savoir médical de l'époque et l'a mis en pratique.

21. Asclépiade fut célèbre en son temps (124-96 av. J.-C.) ; il s'opposait à la méthode d'Hippocrate.

22. Élève d'Asclépiade, et partisan de la médecine\index{médecine expérimentale (1er siècle av. J.-C.).

23. Il en est question dans les *Annales*de Tacite XI, 31-35.

24. Pierre Villey (t. II, p. 079) indique que ce développement est fort proche de ce que dit Cornelius Agrippa, *Vanitate scientiarum* 83-84.

25. Provenant d'un arbre des Antilles, et utilisé alors contre la syphilis.

26. Plante des Antilles dont on utilisait les racines comme diurétique notamment.

27. Arbre d'Asie, dont le rhizome a des propriétés antirhumatismales.

28. C'est l'instrument employé pour écarter les cavités naturelles du corps et en faciliter l'examen. *Speculum matricis*(speculum vaginal) est passé dans la langue courante de nos jours sous sa forme latine abrégée.

29. Etienne de la Boétie.

30. Le terme employé par Montaigne est « choses apéritives » ; le mot « apéritif » étant trop marqué de nos jours, j'ai choisi « dilatateur » bien qu'il soit apparu seulement au XVIIe.

31. Ou « maladie de la pierre », ou « coliques néphrétiques » comme on dit aujourd'hui.

32. On parle aujourd'hui encore de « sable », mais de « calcul » plutôt que de « pierre ».

33. Cette expression imagée chère à Montaigne est facile à comprendre...

34. La rédaction de tout le pasage qui suit (jusqu'à « qui se voit par ailleurs dans cet art ») a été pour l'essentiel modifiée par rapport à l'édition de 1580.

35. Bagnères-de-Bigorre probablement.

36. La Lorraine était un duché indépendant. Montaigne séjourna à Plombières en septembre 1580.

37. Montaigne en parle dans son *Journal de voyage*

38. Région traversée par l'Adour, où se trouve Aire-sur-Adour.

39. Un bénéfice (ecclésiastique) était un domaine concédé à un curé, un évêque, etc. Le droit de patronage concernait le droit de nommer quelqu'un à un bénéfice.

40. Cf. note 766.

41. On ne voit pas bien ce que Montaigne désigne par « petite boule » ?

42. On connaît les fontaines pétrifiantes,ainsi que les stalagmites et stalactites qui font l'attrait des grottes souterraines. On notera qu'à la même époque, Bernard Palissy, dans ses *Discours admirables*.. (1580) s'est intéressé de près à ce phénomène et a tenté d'en donner une explication rationnelle basée sur ses observations.

43. XXXVIII, I : « Au médecin rend les honneurs qui lui sont dus ».

44. C'est du moins ce que prétend Hérodote, *L'enquête* I, 197.

45. Dans le langage populaire on parle encore aujourd'hui de « remède de bonne femme » ; c'est pourquoi je pense que « bonne femme » peut ici traduire « femmelette » qui a pris, au contraire, un tout autre sens maintenant.

46. Montaigne écrit encore ceci en deux mots ; c'est la « cinquième essence », c'est-à-dire le résultat de la cinquième distillation selon les principes alchimiques, qui devait livrer l'élément fondamental de toute chose.

47. Montaigne écrit « syndics ». Le mot est encore usité, mais dans des contextes trop restreints : co-propriété, faillite...

48. Marguerite de Gramont, veuve de Jean de Durfort tué devant Libourne; elle faisait partie de l'entourage de Marguerite de Navarre.

49. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » est « par ses autheurs mesme ». Et dans l'édition de 1595, on lit « mesmes ». Certes, il y a une nuance : « même par ses auteurs » ou « par ses auteurs eux-mêmes ». Mais je suis ici le texte de 1595.

50. Celse a vécu au temps d'Auguste. Son ouvrage principal a pour titre : *De arte medica*

51. Cette expression populaire d'aujourd'hui me semble bien correspondre à celle qu'emploie Montaigne : « au bout de leur corde ».

52. Madame de Duras était née Marguerite de Gramont.

53. Dragme, ou drachme : huitième partie d'une once, qui était la seizième partie de la livre de Paris, évaluée à 489 g environ.

54. Opiate, ou opiat : médicament à base de sirop de miel et de pulpes diverses.

Sur ce livre

Montaigne (1533-1592) a été Maire de Bordeaux à deux reprises. Ses « Essais » constituent pour l'époque une œuvre très originale, car ils mêlent à une méditation sur les textes de l'antiquité une réflexion toute personnelle, sur des thèmes extrêmement variés, qui vont de sa santé de tous les jours à un questionnement moral et philosophique à valeur universelle.
Bien qu'il ait été écrit en français – et non en latin comme il eût été d'usage à l'époque – ce texte est néanmoins difficile d'accès pour le lecteur du XXIe siècle. La traduction de Guy de Pernon lui rend sa lisibilité, tout en préservant sa saveur – dans la mesure du possible.

On peut se procurer les trois tomes des « Essais » (LIVRE I, LIVRE II, LIVRE III) sur le site: http://numlivres.fr.

Table des matières

Couverture
Page de titre
Remerciements
Sur cette traduction
Sur les différentes éditions
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12 (1ère partie)
Chapitre 12 (2e partie)
Chapitre 12 (3e partie)
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37

Informations

Table des matières

Sur cette traduction
Sur les diverses éditions de ce texte
Chapitre 1 Sur l'inconstance de nos actions
Chapitre 2 Sur l'ivrognerie
Chapitre 3 Une coutume de l'île de Zéa
Chapitre 4 On verra ça demain !
Chapitre 5 Sur la conscience
Chapitre 6 Sur les exercices
Chapitre 7 Sur les récompenses honorifiques
Chapitre 8 Sur l'affection des pères pour leurs enfants
Chapitre 9 Sur les armes des Parthes
Chapitre 10 Sur les livres
Chapitre 11 Sur la cruauté
Chapitre 12 Apologie de Raymond Sebond (1ère partie)
Chapitre 12 Apologie de Raymond Sebond (2e partie)
Chapitre 12 Apologie de Raymond Sebond (3e partie)
Chapitre 13 Sur la façon de juger de la mort des autres
Chapitre 14 Comment notre esprit s'embarrasse lui-même
Chapitre 15 Notre désir est accru par la difficulté
Chapitre 16 Sur la gloire
Chapitre 17 Sur la présomption
Chapitre 18 Du démenti
Chapitre 19 Sur la liberté de conscience
Chapitre 20 Nous ne goûtons rien de pur
Chapitre 21 Contre la fainéantise
Chapitre 22 Sur les relais de Poste
Chapitre 23 Sur les mauvais moyens employés à bonne fin
Chapitre 24 Sur la grandeur romaine
Chapitre 25 Qu'il ne faut pas contrefaire le malade
Chapitre 26 Sur le rôle des pouces
Chapitre 27 La lâcheté, mère de la cruauté
Chapitre 28 Chaque chose en son temps
Chapitre 29 Sur le courage
Chapitre 30 Sur un enfant monstrueux
Chapitre 31 Sur la colère
Chapitre 32 Défense de Sénèque et de Plutarque
Chapitre 33 L'histoire de Spurina(1)
Chapitre 34 Sur les moyens employés par César à la guerre
Chapitre 35 Sur trois bonnes épouses
Chapitre 36 Sur les hommes les plus éminents
Chapitre 37 Sur la ressemblance des enfants avec leurs pères
Sur ce livre